

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME L

2012

N^{os} 1–4, Janvier–Décembre

SOMMAIRE / CONTENTS

Cinquante ans après

NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA, En souvenir de Victor Papacostea	5
VICTOR PAPACOSTEA, La Balkanologie	9

Repères linguistiques

CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, Sur la sémantique du mot albanais kopil	21
IULIA MĂRGĂRIT, Eléments inédits dans le vocabulaire de quelques communautés roumaines du nord-ouest de la Bulgarie	27

Littératures balkaniques

NEDKA KAPRALOVA (Sofia), La souscription littéraire en Bulgarie 1806–1856	41
ANNA ALEKSIEVA (Sofia), Le modèle du rituel courtois dans la poésie lyrique bulgare du milieu du XIX ^e siècle	61
ZORAN MILUTINOVIĆ (Londres), Retour d'exil. Découverte de l'autre en soi et de soi dans l'autre. <i>L'Amour en Toscane</i> de Miloš Crnjanski	79

Couonnés par la grâce de Dieu

PETRE GURAN, La fonction impériale à travers la titulature et les images du pouvoir à Byzance et dans l' <i>oikoumené</i> byzantine	93
SIMONA NICOLAE, <i>Basileus</i> . Sur l'histoire d'un mot dans les miroirs des princes byzantins. Étude sémantique et statistique	123
SERGIU IOSIPESCU, L'église «Sân Nicoară» de Curtea de Argeș (Roumanie). Recherches d'histoire et d'archéologie	135

RADU G. PĂUN (Paris), La Moldavie de Ștefan le Grand (1457–1504) et le monastère de Hilandar au Mont Athos. Témoignages et hypothèses	167
---	-----

Devant la frontière ottomane

ANCA POPESCU, Ester au XVI ^e siècle. Nouvelles contributions	191
ANDREI TIMOTIN, Lépante imaginaire. Le <i>Sogno di Giovanni Saetti</i> dans le contexte de la littérature lépantine	203
IOANA FEODOROV, “Friends and Foes” of the Papacy as recorded in Paul of Aleppo’s Notes ...	227
ANCA BRĂTULEANU, Notes de voyage en Ukraine. Sur les traces de Raïna Mohila Wisniowiecki	239
LEVENTE NAGY (Budapest), Mohammed et l’harmonie mondiale. La conception de Luigi Ferdinando Marsigli sur le système religieux de l’Empire ottoman	249

Révolutionnaires, nationalistes et diplomates

CONSTANTIN ARDELEANU, James Henry Skene’s Account of the Revolt in Upper Bulgaria (1850)	267
ANDREI PIPPIDI, Il Risorgimento romeno e le sue strategie sud-est europeee. Il caso del Principe Cuza	279
ADRIAN-BOGDAN CEOBANU, La Légation de Russie à Bucarest, 1880–1886. Représentants et activité	295
EMANUEL PLOPEANU, Romania on the Road to Sovietisation (1944–1945). A Turkish Diplomat’s Testimonial	309

Sociologie, anthropologie

ANDROMACHI OIKONOMOU (Athens), Singing and Dancing. Sociability in the Arvanitikes Communities of Mount Kithairon (Attica, Greece)	323
STELU ȘERBAN, Strategies of Existence in Rural Romania. Socialism, post-socialism, and social security	339

Discussions

ANDREI PIPPIDI, Frances Yates and the Polish Nobleman	351
ELENA SIUPIUR, La littérature comparée et les études balkaniques	353
DANIEL CAIN, New Documents on the Late Ottoman Diplomacy	356

Comptes rendus et notices bibliographiques

Encyclopedia of the Medieval Chronicle, ed. Graeme DUNPHY et al., 2 vol., Leiden, 2010 (A. Timotin); Ivan BILIARSKY, *Word and Power in Mediaeval Bulgaria*, Leiden, 2011 (A. Timotin); *Revista de istorie socială*, I–XV, Iași, 1996–2011 (A. Pippidi); Ernest OBERLÄNDER-TĂRNOVEANU, Petre GURAN, Cornel Constantin ILIE, *Stindardul liturgic al lui Ștefan cel Mare*, Bucarest, 2011 (A. Pippidi); Вера Г. ЧЕНЦОВА, *Икона Иверской Богоматери (Очерки истории отношений Греческой церкви с Россией в середине XVII в. по документам РГАДА)*, Moscou, 2010 (M. Țipău); Ștefan ANDREESCU

- et alii (dir.), *Călători străini despre țările române*, suppl. I, Bucarest, 2011 (A. Pippidi); *An Ottoman Traveller. Selections from the Book of Travels of Evliya Çelebi*, translation and commentary by Robert DANKOFF and Sooyong KIM, London, 2010 (I. Feodorov); Dariusz KOŁODZIEJCZYK, *The Crimean Khanate and Poland-Lithuania. International Diplomacy on the European Periphery (15th–18th Century)*, Leiden, 2011 (A. Pippidi); Florin MARINESCU, Η Τραπεζουντιακή οικογένεια Μουρούζη. Γενεαλογική μελέτη, Thessaloniki, 2011 (A. Pippidi); P.M. KITROMILIDES and Anna TABAKI (ed.), *Greek-Bulgarian Relations in the Age of National Identity Formation*, Athens, 2011 (A. Pippidi); Ferenc TÓTH, *Un diplomate militaire français en Europe Orientale à la fin de l’Ancien Régime. La carrière de François baron de Tott (1733–1793)*, Istanbul, 2011 (A. Pippidi); Frédéric BARBIER, *Le rêve grec de Monsieur de Choiseul. Les voyages d’un Européen des Lumières*, Paris, 2010 (A. Pippidi); Noël GOLVERS and Efthymios NICOLAIDIS (ed.), *Ferdinand Verbiest and Jesuit Science in 17th Century China. An annotated edition and translation of the Constantinople manuscript (1676)*, Athens-Leuven, 2009 (A. Pippidi); Pila HATZIPANAIOTIS-SANGMEISTER, Ο τεκτονισμός στην ελληνική κοινωνία και γραμματεία του 18^{ου} αιώνα Οι γερμανόφωνες μαρτυρίες, Athens, 2010, (L. Brad-Chisacof); Angela JIANU, *Romanian Revolutionaries and Political Exile, 1840–1859*, Leiden, 2011 (A. Pippidi); Miloš KOVIĆ, *Disraeli and the Eastern Question*, New York, 2011 (A. Pippidi); Milena TAFROVA, *Tanzimatut. Vilaetskata Reforma i Bulgarite. Administratsija na Dunavskija Vilaet (1864–1878)*, Sofija, 2010 (S. Şerban); Petar PETROV, Katerina GEHL, Doroteija DOBREVA, Klaus ROTH, Gabrielle WOLF, *Nashata Evropa. Bulgarski predstavi za svoeto i chuzhdoto 1870–1945*, Sofija, 2011 (S. Şerban); Rumeana KONEVA, *Ivan Schischmanoff i obedinena Evropa (Ivan Schischmanoff et l’Europe Unie)*, Sofia, 2011 (E. Siupiur); Mari A. FIRKATIAN, *Diplomates, meĉtateli, patrioti. Bălgarija i Evropa prez pogleda na semeistvo Stanĉov*, Sofia, 2009 (G. Ungureanu); Dinu C. GIURESCU, Rudolf DINU, Laurențiu CONSTANTINIU, *Romanian Diplomacy. An Illustrated History. 1862–1947*, Bucharest, 2010 (D. Cain); Tatiana JOVIĆ, *Diplomatic Missions in the Principality and the Kingdom of Montenegro*, Cetinje, 2010 (D. Cain); Богдан Љ. Поповић, *Дипломатска историја Србије*, Београд, 2010 (D. Cain); Glenn E. TORREY, *The Romanian Battlefield in World War I*, Lawrence KS, 2011 (P. Michelson); Keith HITCHINS, *Ion I. C. Brătianu: Romania*, London, 2011 (P. Michelson); Bernard LORY, *La ville balkanissime. Bitola. 1800–1918*, Istanbul, 2011 (D. Cain); *Zwischen Wissenschaft und Politik. Fritz Valjavec’s Briefwechsel mit rumänischen Gelehrten (1935–1944)*, Hrsg. Stelian MÂNDRUȚ, Rudolf GRÄF, Cluj-Napoca, 2010 (E. Siupiur); Miodrag MILIN (éd.), *Srbii u Rumânii*, Arad – Belgrad – Vrsac, 2011 (E. Siupiur); Maria BERÉNYI, *Poveștile caselor. Români în Buda și Pesta*, Budapest, 2011 (I. Feodorov); *Bilder aus der Dobrudscha 1916–1918. Imagini din Dobrogea 1916–1918*, trad. Gustav Rückert, Constanța, 2011 (A. Pippidi); Despina-Irini TSOURKA-PAPASTATHI, Η νομολογία του κριτηρίου της ελληνικής „κομπανίας“ του Σιμπίου Τρανσυλβανίας 17ος – 18ος αι. Πηγές τοῦ δικαίου καὶ τῶν θεσμῶν τοῦ ἀπόδημου ἐλληνισμοῦ (N.Ş. Tanaşoca) 365

In memoriam

†Petre Şerban Năsturel	409
Vie scientifique de l’Institut d’Études Sud-Est Européennes	413
Livres reçus	421

Cinquante ans après

EN SOUVENIR DE VICTOR PAPACOSTEA

Nicolae-Şerban TANAŞOCA
(Directeur de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes
de l'Académie Roumaine
et de la Revue des Études Sud-Est Européennes)

Ancien titulaire de la chaire d'histoire des peuples balkaniques à l'Université de Bucarest, fondateur et directeur de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques de Bucarest et de la revue «Balcania», membre marquant du Parti National Libéral, ancien député et sous-secrétaire d'État au Ministère de l'Instruction Publique (4 novembre 1944 – 5 mars 1945), Victor Papacostea (1900–1962) était chargé officiellement, au début des années 1960, par l'Académie de la République Populaire Roumaine de restaurer l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques (1937–1948) et de relancer la revue «Balcania» (1938–1948), supprimées en 1948 par le régime communiste récemment installé. Sur la demande de l'Académie de la République Populaire Roumaine, il avait rédigé en 1961 deux mémoires destinés à donner une idée exacte sur la structure et le fonctionnement de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques ainsi que sur l'objet, le but et la méthode de recherche de la balkanologie. Après avoir émis son avis sur ces documents, le Présidium de l'Académie devait les porter à la connaissance du Comité Central du Parti Communiste et du Conseil des Ministres en attendant de leur part la décision finale concernant la restauration de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques et la relance de la revue «Balcania». Des deux mémoires, celui que nous avons placé en tête de ce cinquantième tome de la «Revue des Études Sud-Est Européennes», devait inaugurer, il y a cinquante ans, la nouvelle série de la «Balcania».

Point n'est besoin de s'étendre plus longuement ici sur la portée théorique de ce texte, par ailleurs précieux document d'histoire des idées, dont l'originalité et la puissance d'envoûtement n'échapperont à personne. Il nous suffit de faire observer que Victor Papacostea reprend et développe brillamment dans cet essai, les idées essentielles qu'il avait déjà formulées dans la première série de la «Balcania». Selon lui, la balkanologie est un système scientifique cohérent, destiné à fournir par recours à la méthode comparative et interdisciplinaire, ainsi qu'à la coopération intellectuelle internationale, des informations véridiques et nuancées sur la Péninsule Balkanique, région naturelle ayant toujours abrité une mosaïque inextricable de peuples. Très différents par origine, langue et culture, ces peuples ont acquis pourtant, par le jeu de la géographie et de l'histoire, les caractères communs d'une grande famille humaine, unitaire dans son étonnante diversité. Le but de la balkanologie était pour Victor Papacostea celui de relever cette unité dans la

diversité du monde balkanique et de lui en expliquer la genèse. Profondément convaincu de l'importance de la solidarité balkanique, il rêvait de la création d'une confédération politique des nations de la Péninsule, destinée à leur sauvegarder l'identité, la liberté et la dignité. C'était le projet mazzinien de la *Balcania*, vocable dont il titra sa revue.

Pour avoir prôné, chacun à sa manière, cette sorte d'idées et idéaux, agréées par certains leaders communistes balkaniques, tels Josip Broz Tito et Georgi Dimitrov, mais véhémentement rejetées par Joseph Staline, le régime communiste installé en Roumanie avait décidé de dissoudre simultanément, en 1948, l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques de Victor Papacostea et l'Institut pour l'Étude de l'Europe Sud-Orientale de Nicolae Iorga, dont la direction avait été confiée, après la disparition de l'historien, à Nicolae Bănescu. Avaient été supprimés aussi les périodiques «Balcania», édité par Victor Papacostea à l'aide d'Emil Condurachi et «Revue Historique du Sud-Est Européen», édité depuis 1941 par Gh.I.Brătianu, à l'aide de Mihai Berza. Au commencement des années '60, après la mort de Staline, dans le nouvel esprit de la coexistence pacifique, sinon de la convergence même des deux systèmes socio-politiques qui se partageaient le monde, le système capitaliste de l'économie libre et de la démocratie pluraliste et le système socialiste du dirigisme économique et du centralisme «démocratique» à parti unique, fut ravivée l'idée de faire de la Péninsule Balkanique, tant de fois ensanglantée à la suite de violents affrontements interethniques, une région propice au rapprochement réciproque et au libre développement de toutes les nations qu'elle abritait, indépendamment des régimes politiques et des alliances militaires en vigueur qui rangeaient celles-ci dans l'un ou l'autre des deux camps opposés. Le moment était venu de réaffirmer aussi l'idée de l'unité dans la diversité du monde balkanique et d'encourager l'étude comparative et interdisciplinaire des réalités balkaniques. Le rôle qui revenait à la Roumanie dans ce processus de détente et rapprochement entre les peuples de la région des Balkans s'avérait, comme plus d'une fois dans l'histoire, important autant au niveau de l'action politique, qu'au niveau de la vie intellectuelle. Tandis que les dirigeants politiques de Bucarest lançaient au monde un appel à transformer la Péninsule Balkanique en zone dénucléarisée de la paix, les responsables des relations culturelles internationales de la Roumanie et ses représentants près l'UNESCO – Athanase Joja (1904–1972), Tudor Vianu (1897–1964), Mihai Ralea (1896–1964), Emil Condurachi (1912–1987), Mihail Ghelmegeanu (1896–1984) – soutenaient presque unanimement qu'il était grand temps que Victor Papacostea reprenne son activité d'animateur et coordinateur des études balkaniques en Roumanie.

L'Académie de la République Populaire Roumaine décida donc d'assigner à Victor Papacostea la mission de restaurer, quinze ans après sa destruction, l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques par lui fondé et de relancer la revue «Balcania». Si on lui reconnaissait volontiers les compétences scientifiques, on ne pouvait pourtant pas oublier son passé politique, qui lui avait par ailleurs valu plusieurs années d'emprisonnement (5/6 mai 1950 – 17 septembre 1955 au pénitencier de Sighet et 24 décembre 1957 – 29 mai 1958, à Malmaison, dans la

Capitale) et qui le rendait encore suspect aux yeux des dirigeants communistes. Par conséquent, il devait travailler dans la rédaction de «Balcania» et ensuite dans l'Institut exclusivement comme technicien expert sous la direction du prestigieux romaniste Iorgu Iordan (1888–1986), vice-président de l'Académie et ancien ambassadeur du roi Michel Ier en Union Soviétique au temps du gouvernement Petru Groza, un ancien agrarien de gauche, devenu après la guerre, bon gré, mal gré, membre du Parti Communiste.

Le 20 juin 1962, Victor Papacostea tombait foudroyé par une attaque cérébrale. La mort le trouvait tout adonné à sa tâche. Il avait déjà réussi à rassembler autour de lui l'équipe qui allait constituer le noyau du nouveau Institut d'Études et Recherches Balkaniques et de la nouvelle «Balcania». Il s'agissait d'un groupe d'anciens disciples (Ioan Matei, Ariadna Camariano-Cioran, Constantin Velichi, Constantin Diculescu, Sava Iancovici, Dinu C. Giurescu, Vladimir Iliescu, Mircea Voicana, Corina Nicolescu, Cornelia Papacostea), de vieux collègues (C.C. Giurescu, Radu Vulpe, Emil Petrovici, Petre Caraman, Ion Conea, Al. Elian) et de proches collaborateurs (Emil Condurachi, Fr. Pall, I.D. Ștefănescu), auxquels se sont joints deux éminents jeunes chercheurs (Al. Duțu et Virgil Câdea). Tout était déjà prêt pour mettre sous presse les deux premières fascicules de «Balcania» comprenant déjà plus de 2000 pages.

Peu après la fin inattendue de Victor Papacostea, Athanase Joja, Président de l'Académie de la République Populaire Roumaine et de la Commission nationale roumaine pour l'UNESCO, prononçait à Sinaia l'allocution d'ouverture du premier colloque international sur *Les civilisations balkaniques* (8–12 juillet 1962). Une année plus tard, le 23 juillet 1963, à Bucarest, une seconde réunion internationale adoptait les Statuts de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen (AIÉSEE), organisation internationale pour la promotion des études balkaniques et sud-est européennes dont le Secrétariat Général aura son siège permanent à Bucarest. L'objet, le but et la méthode des études sud-est européennes étaient les mêmes que Victor Papacostea avait assignées aux études balkaniques. L'épithète seul faisait la différence. Les arguments de Denis Zakythinos, premier Président de l'AIÉSEE en faveur de sa préférence pour le syntagme «études sud-est européennes» se sont avérés décisifs. À son avis, du point de vue de la géographie, ni la Grèce, ni la Roumanie ne sont des pays purement balkaniques, ce qui est parfaitement vrai, la première appartenant par excellence au monde méditerranéen, la seconde à l'Europe centrale. Par ailleurs, par le recours à l'épithète «sud-est européen», on voulait marquer, à juste titre, l'option des peuples dits balkaniques pour la civilisation occidentale moderne. De son côté, Victor Papacostea trouvait que l'épithète *balkanique* serait plus convenable, parce que plus suggestif par sa consistance géographique réelle, pour désigner le vaste ensemble humain abrité dans une région *sud-est européenne* dépassant, certes, les limites géographiques de la Péninsule, mais trop vaguement définie par la simple référence aux points cardinaux.

Le silence dont les participants aux réunions de Sinaia et de Bucarest ont entouré le souvenir de Victor Papacostea et de son rôle dans la relance des études balkaniques ou sud-est européennes en Roumanie n'en est pourtant pas moins frappant. On n'arrive pas aisément à comprendre pourquoi ni ses anciens disciples, ni ses proches collaborateurs, ni même ses amis n'ont dit mot du fait que c'était Victor Papacostea qui avait rassemblé entre 1960 et 1962 l'équipe appelée à rebâtir l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques ou, si l'on veut Sud-Est Européennes et de lancer la nouvelle série de sa revue? Je crois avoir trouvé la réponse à cette question dans les dossiers de poursuite policière de Victor Papacostea conservés aux archives du Conseil National pour l'Étude des Archives de la Sûreté de l'État, dont j'ai publié ailleurs les principales pièces¹. Parmi la douzaine de collaborateurs de la Police politique qui rédigeaient, sous des noms de guerre, des rapports sur leurs conversations avec le savant, il en est un, Barbu Râmnicéanu de son pseudonyme, qui s'est fait, lui, un devoir de dénoncer le danger représenté par la participation de Victor Papacostea à la restauration de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques et par sa présence dans la rédaction de la nouvelle série de «Balcania». Il s'emploie à démontrer le caractère non scientifique, anachronique, contraire au marxisme-léninisme du texte que l'on publie aujourd'hui, le caractère réactionnaire du projet confédéral balkanique admiré par Victor Papacostea, les conséquences funestes de son influence sur les jeunes collaborateurs de la revue, ainsi que l'attitude condamnable du Professeur Iorgu Iordan qui le soutient sans réserve. Les notes informatives de Barbu Râmnicéanu, dont la dernière date du 11 juin 1962, ont été invoqué par les officiers de la Sûreté, qui les avait peut-être dictées eux-mêmes, pour justifier l'ouverture, dix jours avant sa mort, d'un nouveau dossier de poursuite informative de Victor Papacostea et de sa famille et la mise sous étroite surveillance du Professeur Iorgu Iordan. À mon avis, la véhémence stalinienne dont Barbu Râmnicéanu condamne le projet politique confédéral balkanique explique, pour une bonne part, le rejet final du titre «Balcania». C'est donc la Police politique communiste qui avait décidé de marginaliser à tout prix non seulement Victor Papacostea, mais aussi son souvenir et son héritage scientifique.

Directeur de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes et de la «Revue des Études Sud-Est Européennes» depuis 1963 jusqu'à sa fin prématurée en 1978, le Professeur Mihai Berza (1907–1978) paracheva brillamment l'oeuvre que Victor Papacostea avait repris en 1960, dans le sillage de son maître Nicolae Iorga et d'autres illustre prédécesseurs, tels Constantin Jireček, Jovan Cvijić, Kristian Sandfeld, Nikolai Troubetzkoï, George Murnu, Théodore Capidan. Il n'oublia jamais de souligner, et de tout coeur, la place de premier choix qui revient à l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques et à sa revue «Balcania» dans l'histoire de ce genre de recherches en Roumanie.

¹ N.Ș.Tanașoca, *Balcanologie și politică în România secolului XX. Victor Papacostea în documente din arhivele Securității și din arhiva personală*, București, 2010 (Institutul de Studii Sud-Est Europene și Biblioteca Metropolitană București, Biblioteca de studii și cercetări sud-est europene, II).

LA BALKANOLOGIE

VICTOR PAPACOSTEA
(Institut d'Études Sud-Est Européennes, Bucarest)

I. La question balkanique

La question balkanique constitue l'une des lourdes hypothèques à travers lesquelles la pensée politique du XIX^e siècle pèse encore sur notre continent et par conséquent sur le monde entier. Le principe des nationalités et, plus tard, le droit à l'autodétermination des peuples ne trouvèrent pas, dans notre région, leur solution au bon moment. Conçue en Occident, pour des problèmes que l'Occident devait résoudre, l'idée de l'État national fut prêtée (ou imposée) aux Balkans avec tout son contenu économique, juridique et politique; aucun effort ne fut fait pour l'adapter aux conditions de notre région (À l'époque, les hommes d'État et les diplomates ne prenaient guère en compte ni la géographie économique, ni la géographie humaine). Il serait difficile de trouver dans l'histoire universelle un autre exemple qui montre mieux quelle série catastrophique peut s'ouvrir par la mise en œuvre aveugle d'une idée, en ignorant l'essentiel de la réalité locale.

Aussi décida-t-on, à l'ouverture de la succession de l'Empire ottoman, des frontières des nouveaux États selon la conception de l'Europe Occidentale à cette époque-là: une conception rigide, absolue, véritable muraille chinoise, au lieu d'adopter la solution de la fédéralisation qu'avait entrevue Rigas, le précurseur de la révolution grecque. On oubliait alors que l'Espagne, l'Angleterre, la France, l'Italie étaient de grandes «unités» physiques, des régions géographiques compactes, séparées par des frontières naturelles qui avaient favorisé la cristallisation précoce des nations et la formation des États nationaux (dans les Balkans, presque toutes les frontières sont conventionnelles!); on oubliait aussi qu'à la formation des États occidentaux avaient également contribué, outre ces frontières (les Alpes, les Pyrénées, la Manche, le Rhin, etc.), certaines conditions économiques favorables, qui avaient assuré leur indépendance matérielle (production complexe, commerce, industrie, colonies); on oubliait surtout que ce n'était que dans son ensemble que la Péninsule Balkanique constituait une *unité*, au point de vue de la géographie économique, avec ses propres lois naturelles, de compensation et d'équilibre qui n'avaient jamais permis par le passé des «frontières» intérieures de nature à remplir la fonction séparatiste des frontières occidentales. La mise en œuvre du principe de la nation dominante pour sortir de cette «indivision» fit voler en éclats cette unité et engendra la série des grandes convulsions suivies de sanglantes guerres de conquête.

On ne prit pas en compte non plus le fait que la longue cohabitation avait conduit ces peuples à partager une même culture et une même civilisation, ni le fait

que, tout le long de l'histoire, les peuples balkaniques furent soumis en grandes lignes aux mêmes systèmes politiques et furent influencés par les mêmes courants d'idées.

On ignore enfin le fonds ethnique commun et surtout ce millénaire métissage qui avait rendu – en antiquité déjà – très relative dans les Balkans, la valeur de l'idée de nationalité.

Lors du découpage des nouvelles frontières, on vit combien cette opération était difficile à cause des interférences ethniques: des groupes d'Albanais, Aroumains et Slaves jusqu'au cœur de la Grèce; une émigration grecque au-delà de la Thrace, la Macédoine et l'Épire jusque dans l'Albanie Méridionale et le long de toutes les côtes; des infiltrations et des colonies bulgares dans la plaine roumaine; de compactes agglomérations roumaines jusqu'au fond des vallées des Balkans et jusqu'au cœur de la vieille Serbie; des populations turques qu'on avait fait venir à l'époque de la colonisation militaire de l'empire – voilà seulement quelques aspects de la «mosaïque» ethnique que donnait à voir la Péninsule à l'heure de son affranchissement de la domination ottomane. Chaque État nouvellement formé reçut tout naturellement un grand nombre d'allogènes. Ce qui s'ensuivit, on le sait. Les gouvernements des nouveaux États, afin de parfaire la mise en œuvre de l'idée d'État national procédèrent à «l'homogénéisation» du contenu, c'est-à-dire à la dénationalisation et à l'assimilation forcée des allogènes (il n'y avait pas à l'époque de droits des minorités). A cause des politiciens sans scrupules et des coteries qui défendaient leurs propres intérêts en la brandissant démagogiquement, l'idée d'État national dégénéra dans notre région en chauvinisme et violence; les petites nations balkaniques s'engagèrent dans de grandes actions impérialistes lors desquelles on utilisa plus d'une fois le mythe de la nation prédestinée. Il y eut un impérialisme grec poursuivant avec ténacité l'idée de la reconstitution de l'Empire Byzantin; un impérialisme bulgare, inspiré par le souvenir du tzar Siméon et un autre serbe – également influencé par des mêmes souvenirs médiévaux. Et pourquoi ne pas l'avouer? La chronique du XIX^e siècle enregistra aussi un sursaut impérialiste roumain: un mémoire de Anastasie Panu, caïmacam de la Moldavie, adressé à Napoléon III dans lequel il suggérait la re-fondation d'un «Empire latin» dans la Péninsule, soutenu à l'intérieur par les Macédo roumains et à l'extérieur par la France! Les heurts de toutes ces tendances impérialistes et la dénationalisation forcée des allogènes conduirent aux guerres que l'on connaît, parmi les plus cruelles de l'Europe (voir la collection Carnegie pour les guerres balkaniques de 1912-1913. Enquête à caractère international).

II. La nationalité balkanique

Sans nier l'importance de la linguistique comparée dans l'opération de délimitation des frontières dans les grands groupements de peuples, nous nous permettons d'attirer l'attention des forums scientifiques compétents que l'on ne peut plus faire de la langue, dans cette zone de notre continent, caractérisée par un

permanent «chaos ethnique», un critère unique et exclusif pour établir les parentés entre les peuples, comme on l'avait fait dans le passé. Le critère linguistique, appliqué de manière absolue eut également sa contribution au processus de «désintégration» opéré dans le corps de l'unité balkanique. On légitima ainsi la séparation radicale de quelques peuples, en effet différents par leurs langues, mais très apparentés par leur structure ethnique et spirituelle et par leur passé historique, si souvent commun.

On avait parlé jadis de «homo Europeus» et, plus tard, de «homo Austriacus», types humains résumant les caractères fondamentaux (au-delà des particularités ethniques) de certaines zones de la géographie humaine de notre continent, avec leur civilisation spécifique, leur régime administratif et une culture dans le complexe éducatif de laquelle ils vécurent pendant des siècles.

Combien plus légitime encore serait pour notre région l'expression «homo Balcanicus»! C'est une vérité: au fond, le natif de la Péninsule Balkanique – où qu'il vive – participe, par toute sa structure ethnique, mentale et spirituelle, de plusieurs nationalités. Sans nier, certes, la différence spécifique qui le relie à l'ensemble des membres de la nation au sein de laquelle il est né et dont il parle la langue, on constatera pourtant que, de surcroît, il est également membre – de par des liaisons organiques venant d'une longue et complexe suite d'ancêtres – de la grande communauté balkanique. Pour illustrer la complexité de ce processus de genèse des ethnies, unique à sa façon, nous allons présenter, très généralement, quelques uns de ses principaux aspects. Et puisque les éléments géographiques jouèrent un rôle si important dans la naissance et le développement de ce «tourbillon» de races et de peuples dont le métissage engendra la société balkanique de nos jours, nous allons en présenter dès le début, la position et le relief.

Largement ouverte au nord aux plaines de l'Europe Centrale et, par le canal de la Dobroudja à la Russie méridionale; séparée de l'Italie par une mer étroite et reliée à l'Asie Mineure par les îles de la Mer Egée et par les Détroits, la Péninsule Balkanique offrit de partout et à toute époque des voies d'accès très faciles. Rien d'étonnant donc que tant de races et de civilisations de l'Orient, de l'Occident, du Nord et du Sud se fussent rencontrées et mélangées sur sa surface. (Un érudit géographe disait une fois que la Péninsule Balkanique constitue un «bloc géographique et géologique entre l'Europe et l'Asie»). Les chercheurs ont étudié l'ancienneté de ces métissages en remontant très loin dans la préhistoire. A son tour, la structure montagneuse de l'écorce, que des vallées profondes sillonnent et morcellent dans tous les sens, longitudinalement et transversalement, empêcha les peuples balkaniques de maintenir dans des limites précises leur individualité ethnique. Comme c'est toujours le cas, les régions les plus arides furent aussi les plus prolifiques, leur excédent démographique étant un des principaux facteurs d'interférence qui explique la «mosaïque» ethnique de la Péninsule. Le phénomène tout entier représente une constante et une caractéristique de l'ethnographie balkanique. Le savant yougoslave Jovan Cvijić l'a étudié sur le terrain et en a découvert le mécanisme fonctionnel. La carte des sois-disants courants «métanastasiques» qu'il a dressée, montre un vaste réseau de fleuves humains, prenant leurs sources dans les régions montagneuses de la Péninsule, coulant

toujours vers les mêmes régions, gardant avec une fidélité millénaire les mêmes lits de rivière. (On peut suivre un de ces courants, qui transportait l'excédent démographique des Alpes Dinariques – et surtout de l'Albanie – vers la Grèce depuis l'Antiquité jusqu'à la veille de la modernité).

L'ancienneté du métissage de races et de peuples dans la Péninsule Balkanique se perd dans la nuit des temps préhistoriques. De cette manière, le savant allemand Wilamowitz affirme que la première fusion des tribus grecques avec les tribus thraco-illyriennes eut lieu dans la vallée de la Moravie, avant l'établissement des Grecs dans la Hellade! Plus tard, après s'être heurtés à l'aridité du pays vers lequel les grandes vagues de populations les avaient poussés, ils commencèrent leur mouvement d'expansion le long de toutes les côtes et particulièrement vers les régions pontiques et danubiennes. La symbiose entre eux et nos ancêtres ou autres tribus thraces créa, dès le VI^e et V^e siècles av. J.C. cette catégorie de semi – grecs (que Hérodote appelait «mixhellènes») qui annonçait déjà le cosmopolitisme hellénistique et byzantin et qui, dans les Pays Roumains, par exemple, constituèrent encore une des constantes de leur géographie humaine (non seulement de la population citadine, comme on le croyait, mais aussi de la population rurale).

La conquête romaine provoqua à son tour de nouveaux déplacements ethniques et un accéléré processus d'assimilation de la population thraco-illyrienne, surtout dans les plaines. A l'époque des invasions de nouveaux peuples, «la mer slave» recouvrit la Péninsule jusqu'au Péloponèse, assimilant une grande partie des Thraco-Illyriens romanisés, Albanais, Grecs, Macédoniens, Epirotes, etc. A la fin des invasions, le processus de dénationalisation changea de sens: ce furent les Slaves qui se hellénisèrent, romanisèrent, albanisèrent. (Il y avait encore en Grèce au XIV^e siècle des groupes de Slaves non-assimilés tandis qu'en Albanie, surtout le long des côtes, certaines îles slaves résistèrent jusqu'au XIX^e siècle.

La «diaspora» roumaine n'est pas moins intéressante dans cette compliquée ethnogénèse balkanique. Au Moyen Age, et même plus tard, il y avait encore une nombreuse population roumaine en Dalmatie, en Croatie, en Épire et en Thessalie (La Grande Vlachie), en Étolie (La Petite Vlachie), ensuite près de Pryzrend, dans les Balkans (La Vlachie des Assénides) et au nord-est des Balkans; au XIII^e siècle, leur présence était également mentionnée en Thrace. Dans les régions du sud de la Péninsule, le chaos ne cessa de s'accroître, jusqu'à la veille de la modernité à cause des grandes migrations albanaises. On retrouve encore de nos jours des traces de ces courants migrants: il y a des villages entièrement albanais près d'Athènes et même dans le Péloponèse.

Mais à partir du XIV^e siècle, l'hellénisme s'avança victorieusement vers le nord en assimilant une importante masse d'Albanais, Slaves et Aroumains. Ce processus continua jusque très tard. Après l'invasion turque, d'autres tribus d'Albanais descendirent des montagnes de leur patrie pour pénétrer profondément dans la masse de la population serbe, jusqu'à 200 km distance de leur patrie (Il y avait assez d'esprit dans le mot d'un voyageur qui écrivait jadis qu'en Yougoslavie et en Grèce il y avait plus d'Albanais qu'en Albanie).

Les migrations d'une région à l'autre continuèrent de se succéder pendant la domination turque, dans un rythme très rapide. Les guerres, les révoltes – et leurs répressions – déterminèrent des déplacements massifs et l'islamisation de certaines régions trop rebelles ouvrirent également la porte au métissage avec des populations turcophiles. Mais pendant la domination turque – comme il en fut pendant la domination byzantine – le «chaos ethnique» s'amplifia énormément par d'importants courants venus de l'Asie Mineure et par d'incessants transferts de populations dus à la politique démographique de ces Empires. À côté d'une nombreuse population de colons formée de bergers turcs que l'on fit venir de l'Asie pour l'installer dans les vallées orientales des montagnes, dans les Balkans, les Rhodopes, les Pirins, la Macédoine, des groupes de populations syriennes et arméniennes y étaient également mentionnés. Ainsi, la Bulgarie offre-t-elle le métissage le plus éloquent, un exemple typique pour presque toute la Péninsule: sur l'ancien fonds thrace se superposèrent la colonisation romaine, ensuite un mélange slavo-turanien – Bulgares, Petchenègues, Coumans – au sein duquel fondit, à partir du Moyen Âge et jusqu'à nos jours, la masse des Roumains de la Vlachie des Assénides, de grands groupes d'Arméniens, de Grecs du Pont, d'Albanais et finalement il y eut un important transfert de population syrienne. La Macédoine et l'Épire présentaient le même métissage intense de peuples et des races. En Dacie il en fut de même. Sur d'anciennes populations daciques et scythes se posa la colonisation romaine (dans les plaines elle eut un fort caractère latin, tandis que dans les villes elle en eut un plutôt oriental, microasiatique); ensuite, la Dacie reçut d'importants groupes de population appartenant aux nouveaux peuples: des Slaves, principalement, et diverses races touraniennes, surtout des Coumans et Petchenègues qui comptèrent pour un pourcentage important dans la formation de notre peuple, ainsi que dans celle du peuple bulgare.

Ces données sommaires sont pourtant assez suffisantes pour illustrer l'ancienneté et le métissage des races et des civilisations dans la Péninsule et en même temps pour montrer combien l'idée de nationalité reste assez précaire et incertaine dans ce monde; elle n'y est plus une notion ethnique, mais plutôt politique et culturelle. Le même amalgame caractérisait d'ailleurs la Péninsule en 1400. Un écrivain byzantin, présentant la carrière du prince Ivanco à l'occasion de la conquête d'une ville, voulant identifier son origine ethnique, disait qu'il était de nationalité serbo-arvanito-bulgaro-valaque! Il ne faut donc pas s'étonner qu'il y ait encore de nos jours certaines régions dans l'Épire, la Thessalie, la Macédoine, la Banovina du Vardare, l'Albanie, etc., où la diversité ethnique engendre toujours de différentes formes de bi- et même- trilinguisme.

Dans ces conditions de fusion et confusion ethnique, il n'est pas difficile de se rendre compte combien les influences réciproques entre ces peuples furent intenses et combien il fut aisé que d'importants éléments de culture et de civilisation passassent d'un peuple à l'autre. Mais surtout: combien ridicule et mal à propos apparaît l'exaltation des particularités nationales.

Il en ressort donc pour le chercheur cette vérité: on ne saurait étudier isolément la vie d'aucun peuple balkanique. Celle-ci nous offre l'image géométrique de cercles s'entrecoupant, avec des arcs de cercle communs. La recherche scientifique dans la Péninsule Balkanique –que ce soit en linguistique, historiographie, ethnographie, folklore économie, art, littérature, etc. – ne saurait plus être cloisonnée dans des sections nationales, mais réunie dans une étroite collaboration intellectuelle et par une persévérante mise en pratique des méthodes comparatives dans le champ d'études de toutes les disciplines sus-mentionnées.

Un siècle de guerres et polémiques vénéneuses ont exacerbé jusqu'à des formes dégradantes le spécifique national et, en général, sur tous les plans culturels, les différences spécifiques. Le temps est enfin venu pour mettre en lumière, à la lumière pure de la vraie science, sans ignorer les particularités, les éléments communs, le fonds fraternel, les facteurs de l'unité du monde balkaniques.

III. Les principaux facteurs d'unité du monde balkanique

1. *Le substrat thraco-illyrien et l'hellénisme.* Le substrat thraco-illyrien est certainement un des fondements ethniques de tous les peuples balkaniques. En doses plus ou moins fortes on le trouve à la base de tous les peuples balkaniques. Un érudit chercheur en langues et histoire des Balkans, Jacques Ancel, disait jadis que la surprenante unité du folklore balkanique – qui a su survivre à la domination byzantine, slave et turque – est donnée par ce fonds de culture thrace. Un écrivain pré - byzantin du IV^e siècle, ayant parcouru les vallées des Balkans, écrivait qu'il y avait entendu le fameux chant de détresse que les bergers du pays faisaient sortir de leurs flûtes. (C'était, bien sûr, la *doïna*). Après les guerres médiques, la notion de Grec sera élargie par l'assimilation d'une importante masse de Thraces, Illyriens, Macédoniens, etc. Les fouilles archéologiques de ces dernières années montrent en quelle mesure les petits royaumes thraco-illyriens dont l'économie était strictement agraire, devaient leur essor à la symbiose avec les grands centres helléniques. Ceux-ci étaient devenus d'importantes sources de revenus pour les rois indigènes (Un des principaux supports financiers ayant facilité à l'époque de Burebista l'évolution de la Dacie vers l'État centralisé venait certainement de ces cités).

Nombreux étaient les rois thraco-illyriens qui avaient des mères ou des femmes venues des cités helléniques. Aussi, les influences mutuelles devenaient-elles intenses dans tous les domaines (culture, mœurs, institutions, langue, etc.). Il y a assez d'indices d'où l'on puisse constater la profondeur de la fusion helléno-thrace dès l'époque de l'empire athénien et la naissance des semi-grecs (les «mixhellènes») qui, comme nous venons de le montrer, annonçait la civilisation hellénistique et byzantine. On connaît aujourd'hui l'origine thrace de maintes personnalités représentatives de la vie politique, intellectuelle et militaire de la Grèce antique (entre autres, les écrivains Antisthène, Hérodicos, Eschyle, Ménandre, Thucydide, Démosthène). Platon avouait que beaucoup de sa conception sur l'âme était

redevable à la pensée religieuse thrace; la tragédie grecque naquit des représentations dramatiques du culte dyonisiaque et ce fut toujours de Thrace que vinrent en Hellade la musique et son dieu même (Orphée). Et il y a dans le panthéon hellénique d'autres emprunts faits lors de l'assimilation des tribus thraces.

2. Le fédéralisme macédonien et la civilisation hellénistique. Les rois macédoniens – Philippe II et Alexandre le Grand – ont le mérite d'avoir réalisé une première unification du monde balkanique sur les assises de l'hellénisme. Ils se servirent de la force pour vaincre le particularisme de la «polis» grecque et des tribus thraco-illyriennes. Cependant, la tentative d'intégrer également la Dacie dans cette vaste union politique ne réussit pas et, après une expédition d'un jour dans la plaine roumaine, Alexandre le Grand se retira. Mais si politiquement la Dacie est restée en dehors de l'union balkanique réalisé par les Macédoniens, elle s'y est intégrée entièrement et de manière tout à fait naturelle sous le rapport économique. Les riches trésors de monnaies macédoniennes et grecques de cette époque, découvertes dans différents coins de la Dacie, en sont la preuve la plus sûre.

C'est pendant l'Empire macédonien que les peuples balkaniques furent initiés massivement au mode de vie des Grecs, à leur culture et civilisation. Par opposition à l'ancienne étroitesse d'esprit de la cité («qui n'est pas Grec est barbare»), Isocrate disait maintenant «n'est pas Grec qui est né Grec, mais qui vit, pense et agit comme un Grec». Une civilisation de type urbain se développe donc sous la protection de la force macédonienne. Cette civilisation sera particulièrement puissante sur les côtes de la Mer Noire, aux bouches et sur le bas Danube et le long des grandes vallées longitudinales de la Péninsule (direction nord-sud). Sous les «diadoques», durant toute l'époque hellénistique, le processus d'urbanisation de la Péninsule Balkanique et de grécisation de la culture de ses peuples continuera.

3. La romanité. Dans la Péninsule Balkanique, les Romains se présentèrent comme les glorificateurs d'Alexandre le Grand en tant que ses continuateurs (dans les villes, ils restauraient les statues du grand conquérant). Sous leur domination, l'hellénisme et les facteurs de civilisation hellénique continuèrent d'œuvrer, particulièrement dans les provinces du sud, dans les provinces pontiques et dans le bassin danubien. Parallèlement commença et se développa l'action de Rome. Le rôle de la romanisation, en tant que facteur unificateur est généralement reconnu (en jugeant d'après l'expansion de la colonisation, l'extension de l'aire du latin, d'après l'admirable réseau des chemins, le grand nombre de villes nouvelles et leur organisation et selon l'intensification des relations commerciales). L'armée romaine fut également un facteur de premier ordre dans l'œuvre de rapprochement et d'unification des différentes races balkaniques. Les Thraco-illyriens formèrent les meilleures légions romaines et constituèrent les principaux effectifs de la marine. Un historien contemporain constatait une véritable balkanisation de l'armée romaine. C'est également à cette époque qu'apparurent des formes de patriotisme local qui soutinrent à l'aide des légions recrutées dans les provinces de la Péninsule une imposante solidarité balkanique, capable de «pronunciamentos» qui avaient mis en danger l'unité même de l'empire. Un grand nombre de généraux issus de

ces Thraco-illyriens devinrent empereurs (Aurélien, Dioclétien, Constantin le Grand, etc.). Certains ne gouvernèrent même pas de Rome, mais restèrent sur place et gouvernèrent l'empire depuis les centres militaires de la Péninsule Balkanique. Dioclétien surveilla depuis Salona (la première «Rome balkanique») la mise en place de la fameuse «tétrarchie», tandis que Constantin le Grand résida pendant des années à Sirmium (près de Belgrade) et à Serdica (Sofia). Aux amis qui l'appelaient à Rome, il écrivait: «Serdica est ma Rome». Après d'assez longues hésitations entre Sirmium, Serdica et Salonique, la capitale de l'Empire elle-même quitta définitivement la Péninsule Italique pour s'installer dans la Péninsule Balkanique, à Byzance. Dorénavant, le monde balkanique devint une des principales bases militaires et économiques de l'Empire et le processus d'unification de celui-ci fit un grand pas en avant grâce à l'emplacement de la nouvelle capitale.

4. Byzance. Le plus important facteur de l'unité du monde balkanique fut pourtant l'Empire byzantin. Par sa longue vie (plus de mille ans), par son administration, assurée par un savant personnel spécialisé, par ses institutions supérieures qui cumulaient l'expérience étatique de l'Occident et de l'Orient, par son art, par sa culture et par sa célèbre organisation ecclésiastique, Byzance imprima au monde balkanique des caractères communs indélébiles. L'œuvre qu'il devait accomplir était d'autant plus difficile qu'il était obligé à résoudre les difficiles problèmes posés par l'invasion des nouveaux peuples qui très souvent se frayaient le chemin vers l'Europe à travers la Péninsule Balkanique. Grâce à la politique démographique des Byzantins, les invasions devinrent elles-mêmes un facteur important de l'unité balkanique. Dans le but de briser et de morceler les groupes trop puissants, les Byzantins pratiquaient le système des dispersions par la transplantation des populations d'une région à l'autre. De cette manière, l'empire accéléra d'un côté la «balkanisation» des nouveaux peuples et de l'autre, il infusa aux vieilles populations la vigueur des tribus migratoires. Par une technique juridique et administrative toujours souples, ces groupes étaient intégrés par la suite – très souvent avec tout leur ordre coutumier – dans la structure militaire des thèmes. Le rapport entre le droit byzantin et les institutions communes du monde balkanique mettait une fois de plus en lumière la force de résistance de l'ordre juridique que les Byzantins avaient créé dans les Balkans et son importance dans l'œuvre d'unification de ce monde. Mais l'influence unificatrice du facteur byzantin s'exprima aussi fortement par l'art byzantin, en général, par tous les genres littéraires, par l'architecture.

5. Le facteur slave. Les Slaves, par leur dispersion sur toute la surface de la Péninsule Balkanique, des Carpates jusqu'au cap Matapan, constituèrent un autre facteur de premier ordre de l'unité balkanique. De tous les nouveaux peuples, ce furent eux qui réussirent de mettre leur cachet partout dans la Péninsule. Mais, après s'être installés dans la Péninsule Balkanique, les Slaves subirent à leur tour une très forte influence due au substrat thraco-illyrien, à la romanité, à l'éducation politique et intellectuelle du Byzance, à l'orthodoxie, à la symbiose entre eux et les Roumains balkaniques et enfin à l'Islam. Cette «balkanisation» des tribus slaves

installés en différentes régions de la péninsule fut due aussi aux facteurs biogéographiques et particulièrement au relief. En effet, dans la diversité de ce relief, les Slaves perdurent leur unité et surtout cet esprit grégaire qui faisait autrefois leur force imbattable. La vieille anarchie des tribus thraco-illyriennes s'imprima également à la couche slave. C'est qui explique la différence que l'on peut remarquer entre les Slaves balkaniques et les autres peuples slaves.

Les initiatives politiques des Bulgares slaves et des Serbes, ainsi que leur tentative de réunir le monde balkanique pour se substituer au Byzance constituent un chapitre important, qui, lui aussi intéressa de près la vie de tous les peuples balkaniques. Une étude attentive et honnête de ces initiatives montrerait combien la conception des historiens qui avaient voulu y voir des États nationaux dans le sens moderne du terme (il en fut ainsi de la Hongrie de Saint Étienne) était fautive. En réalité, nous avons affaire à une sorte d'associations balkaniques dont les chefs n'avaient nullement l'intention de fonder des États nationaux, mais, par contre, étaient aiguillonnés par l'idée de l'empire universel. Les titres qu'ils prirent – «czar» pour les Bulgares et «krali» pour les Serbes – exprimaient l'ambition de fonder ou de succéder à un empire universel. Il est vrai que les fondateurs de ces États n'avouaient pas dans leurs titres le caractère d'une pareille association, mais celui-ci se dénonça plus tard dans des documents ou dans les textes des chroniqueurs. (Ainsi, par exemple, l'écrivain byzantin Nicéas Choniates qui, relatant au XIIe siècle la révolte des Assénides, déclarait catégoriquement que Pierre et Assen visaient l'union des Vlaques et des Bulgares, «telle qu'elle avait été avant», c'est-à-dire à l'époque du premier Empire bulgare).

6. L'islam. La domination des Turcs ottomans sur la Péninsule Balkanique dura, comme on le sait, plus de cinq siècles. Elle ouvrit le chemin à de fortes influences orientales et l'influence turque sur les peuples balkaniques rappelle celle des Arabes sur la Péninsule Ibérique. On a remarqué à juste titre que si l'on faisait une comparaison, quelque superficielle qu'elle soit, entre la fréquence de l'élément arabe dans les dialectes catalan, castillien et portugais et celle de l'élément oriental introduit à travers le turc dans toutes langues balkaniques, on aurait l'impression que dans, les deux cas, le même facteur spirituel avait constitué la base des conquêtes. Dans la Péninsule Ibérique, comme dans les Balkans, l'Islam implanta un urbanisme de couleur orientale et initia la population à un nouveau style de vie. De même, l'influence turque fut particulièrement forte dans la musique, le costume et les mœurs. Mais les Turcs aussi sont redevables aux peuples balkaniques. On peut dire qu'à leur tour ils se balkanisèrent sous plusieurs aspects. Les recherches scientifiques de ces dernières années ont montré dans quelle mesure l'Empire ottoman a représenté une continuation de l'Empire Byzantin. Les dernières recherches historiques sur l'histoire ottomane mettent en lumière l'ample collaboration des peuples balkaniques avec le régime ottoman (les Grecs dans l'économie, les Epirotes et les Dalmates dans la marine, les Albanais et les Bosniaques dans l'administration et l'armée etc.). En examinant la place occupée par les Grecs et les Roumains dans l'organisation économique et ecclésiastique de l'empire, celle des

Albanais, Serbes et Bosniaques dans l'organisation militaire et dans l'administration ainsi que la participation des Épirotes et des Dalmates aux tentatives turques d'expansion maritimes, nous nous rendons compte en quelle mesure l'autorité ottomane elle-même représentait pourtant un groupement d'intérêts balkaniques – une continuation de l'Empire Byzantin (c'est le thème du livre de N. Iorga, *Byzance après Byzance*). Sous Soliman le Magnifique, par exemple, les Balkaniques occupèrent des places autrement importantes dans l'armée, dans la marine, ainsi qu'à la cour. Récemment, un historien grec a démontré, en s'appuyant sur des sources turques, que, dans la grande offensive ottomane pour la domination de la Méditerranée, les villes épirotes avaient contribué à l'équipement de la flotte turque et ce n'est pas par hasard que le fameux Cairedin Barbarossa, le chef des pirates de Tunis (qui avaient pour tâche de paralyser la navigation européenne dans le bassin occidental de la Méditerranée), était un Grec né dans la ville épirote Parga. Il est bien évident qu'une recherche objective qui laisserait de côté la vieille mentalité «croisée» et considérerait la position des peuples chrétiens par rapport au pouvoir turc non pas à la lumière de la féodalité, mais à la lumière de la bourgeoisie, prouverait qu'à plusieurs égards l'Empire ottoman était, lui aussi, un groupement d'intérêts balkaniques. Dernièrement, des historiens grecs ont repris comme sujet de recherche le thème selon lequel les villes balkaniques se seraient soumises de leur propre gré aux Turcs et la conquête de Constantinople par Mahomet II aurait été le fruit d'un accord secret des Grecs de Constantinople avec le sultan (le mystère de Kerkoporta).

7. Le facteur roumain. La forte romanisation de la Péninsule Balkanique donna naissance également, comme on le sait, au sud et à l'ouest du Danube, à une nombreuse population roumaine. Mais tandis qu'au nord du Danube le peuple roumain survécut aux vicissitudes de l'histoire, au sud et au sud-ouest du fleuve, il fondit peu à peu dans la masse des peuples slaves. Jireček, le premier grand spécialiste en langues et histoire des Balkans, faisait la remarque intéressante que les Roumains balkaniques furent eux aussi un important facteur d'unité du monde balkanique. En effet, la «diaspora» pastorale de nos ancêtres des pays slaves du sud étendit leur influence sur presque toute la surface de la Péninsule aussi bien dans la langue que dans la nature ethnique des peuples partageant cet espace. Une étude attentive de la toponymie renforcée par celle des archives yougoslaves ont fourni une immense quantité de matériel démontrant cette ubiquité.

Conclusions

Un exposé complet sur ces problèmes devra présenter également en détail les autres facteurs qui ont contribué à la genèse de la nationalité balkanique: l'ancienne et la nouvelle orthodoxie, la littérature, le folklore, la musique, l'art traditionnel et le fonds linguistique commun.

L'étude de ces facteurs de l'unité balkanique par des commissions et des équipes inter-balkaniques de chercheurs, travaillant selon une méthode scientifique commune, sous la coordination d'un grand Institut, conduira à la mise en question et à l'abandon de nombre de «vérités consacrées». Un grand effort de patient labeur intellectuel et de renouveau spirituel nous attend. Il s'agit de renoncer avant tout à une mentalité qui, au cours des années, à cause d'une éducation condamnable faisant incessamment appel aux instincts, a gagné une emprise insoupçonnable sur nos consciences. Ce n'est qu'après l'accomplissement de cette révolution dans nos esprits qu'on pourra passer avec de fortes chances de succès à réaliser ce que des visionnaires isolés ont appelé jadis «la Suisse de l'Orient».

<1962>

SUR LA SÉMANTIQUE DU MOT ALBANAIS *KOPIL*

CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU

(Institute d'Études Sud-Est Européennes, Bucarest)

La présentation du sens «domestique» du mot albanais *kopil*, *kopile* donne la possibilité de discuter des aspects concernant les voies d'apparition de différents sens en albanais et roumain. Une attention spéciale est accordée aux connotations négatives et péjoratives caractérisant la famille du mot albanais par comparaison au roumain. La discussion sémantique est associée aux observations concernant une des étymologies proposées jusqu'à présent.

Mots-clés: sémantique, connotations péjoratives, formation des mots.

Les termes *kopil* en albanais et *copil* en roumain ont, comme on le sait, des correspondants dans toutes les autres langues de la zone sud-est européenne et dans les langues limitrophes¹. Il est difficile d'établir l'origine des termes, leur circulation et la chronologie des sens et des acceptions sémantiques².

Roum. *copil* fait partie du lexique standard, étant le terme usuel pour le sens «enfant»³, tandis que dans les autres langues, l'albanais y compris, les termes en question n'ont pas une grande fréquence et les sens de base sont «bâtard», «garçon, jeune homme», «domestique». La succession des sens en albanais diffère d'un dictionnaire à l'autre⁴. Le dernier dictionnaire explicatif de l'albanais (FS 1980) propose la suivante structure sémantique: 1. «bâtard» (avec la mention qu'il s'agit d'un sens vieilli); 2. «domestique» (de même, sens vieilli); 3. «vaurien». Selon Buchholz, Fiedler, Uhlisch, 1977, l'ordre serait: 1. «domestique», 2. «bâtard» et selon Newmark 1999 (qui suit l'ordre de FS 1980): 1. «illegitimate male child,

¹ Voir, pour la diffusion des mots et pour leurs sens, Sandfeld, 1930, 93, Brâncuș, 1983, 69, Coteanu, 1987, 79.

² Il y en a une très riche bibliographie, pour la discussion critique de laquelle voir Brâncuș, 1983, Coteanu, 1987, Ionescu, 1985, 73 et suiv.

³ Voir DA, s.v. qui fait la mention qu'il s'agit du mot général, le plus utilisé, pour nommer une personne envers ses parents. La variante accentuée *cópil*, beaucoup moins fréquente, a exclusivement le sens «enfant naturel», tandis que la variante *copil* a rarement, dans la langue ancienne, le sens «bâtard» (dont Hasdeu, 1988, 507 et suiv., attire l'attention que c'est le sens attesté premièrement; voir aussi Șăineanu, 1999, 336, DA, s. v. *copil*, Brâncuș, 1983); les plus anciennes attestations dans les textes des XVI^e–XVIII^e siècles des sens «enfant dans les premières années de sa vie» et «enfant par rapport à ses parents» du mot *copil*, chez Ionescu, 1985, 74 et suiv. Pour l'ordre des sens dans le roumain actuel voir aussi MDA.

⁴ Nous laissons de côté le sens botanique «rejet (qui empêche le développement de la plante)», présent dans toutes les langues de la zone, parmi lesquelles le roumain et l'albanais.

bastard son»; 2. «male houseman drudge»; 3. «clever, sly person». Leotti, 1937 donne une ordre différente des sens dans le cas du masculin par rapport au nom féminin: *kopil* «garçon, jeune homme, bâtard, domestique», *kopile* «domestique, servante, bâtarde». L'ancienneté du sens «domestique» est sujet à controverse. Selon Camarda, auteur albanais d'Italie au 19^e siècle, ce sens est le premier⁵.

Le fait que dans l'albanais parlé en Italie et en Grèce le mot a uniquement le sens «garçon»⁶ nous laisse supposer, pourtant, à l'instar de Gr. Brâncuș, que le sens initial en albanais aurait été «enfant», le mot indiquant l'âge, tout comme l'un des sens du correspondant roumain⁷. Les sens «garçon», «jeune homme» apparaissent dans l'albanais parlé en Albanie dans le cas du dérivé *kopilan*⁸, qui connaît aussi le sens péjoratif du mot de base, «mauvais sujet»⁹. À côté de l'acception péjorative, un autre fait caractéristique pour l'albanais est l'emploi adjectival du nom ayant le sens négatif: *kopil* adj. «listig, verschlagen» (Buchholz, Fiedler, Uhlisch, 1977, 243): *djalë kopil* «garçon fourbe», *vajzë kopile* (FS 1980). L'emploi comme adjectif, inexistant en roumain, renforce en albanais la sémantique dévalorisante¹⁰.

En ce qui suit, nous nous proposons de prêter une attention spéciale au sens «domestique» du mot albanais.

⁵ L'affirmation de Camarda est citée, pour être rejetée, par Hasdeu, 1988, 508. Th. Mitko, l'auteur de la collection folklorique dans laquelle nous avons puisé le matériel, est d'avis que le mot devrait être exclu du lexique albanais parce qu'il a été emprunté assez tard. Mitko a élaboré un dictionnaire albanais-grec des mots qu'il considérait étrangers dans les contes qu'il a fait publier, dans l'intention de les mettre en évidence en vue d'une future élimination. Entre ces mots se trouve *kopil* «domestique», «orphelin», «vaurien» (Mitko, 1981, 500). Il faut observer que le premier sens est «domestique». Nous devons des remerciements à notre collègue Emanuela Mihuț pour la traduction des explications des sens données en grec.

⁶ Le féminin *kopile* a le sens «fille». Les parlers albanais de Grèce et de l'Italie, gardant un stade ancien de la langue à cause de leurs rapports faibles ou inexistant pendant les derniers siècles avec l'idiome de leur patrie, peuvent être considérés des sources sûres d'information sur ce sens du mot albanais. Giordano, 1963: *kopil*, *giovine* (celibe), *giovanotto*, *giovinetto*, *garzone*; *kopile*, *donzella*, *giovinetta* (*qani*, *kopile*, *qani me hjidhi*, *se nisen trimat e s'i shihni më* «pleurez, mes filles, pleurez avec sanglots, puisque les garçons, les jeunes hommes, sont partis et vous ne les verrez plus», exemple introduit s.v. *hjidhi*, lamentazione); *kopilëri*, *gioventù*, *giovinezza* (*kopileria e Rinës i bënej hie*, la *giovinezza* di Caterina le faceva onore). On peut observer dans ces exemples que le sens est «jeune homme / jeune fille», les termes en question entrant donc dans le lexique exprimant les âges de l'homme, mais pas dans le vocabulaire de la famille. Meyer, 1891, 198 souligne à son tour que dans l'albanais de Calabre le mot a seulement le sens «jeune homme / jeune fille».

⁷ Brâncuș, 1983, 69.

⁸ Le suffixe – *an* aide à former des noms et des adjectifs ayant surtout une fonction augmentative; voir Xhuvani, Çabej, 1962, nr. 14. Alb. *kopilan* pourrait être rapporté, à cause de sa structure augmentative, au roum. *copilandru* «adolescent», terme dont le sens péjoratif est absent.

⁹ Buchholz, Fiedler, Uhlisch, 1977; Newmark, 1999.

¹⁰ Il est le moment de noter que les associations sémantiques avec le champ des dénominations concernant les domestiques, qui ont lieu en albanais dans le cas des termes se rapportant à l'enfance comme âge de l'homme, se manifestent dans d'autres langues aussi. Par exemple, en français, *garçon* connaît l'évolution: «valet» > «enfant mâle» > «célibataire» et le mot de base, *gars*, une évolution semblable: «soldat mercenaire» > «enfant mâle» > «valet» (Dauzat, Dubois, Mitterand, 1964, s.v.). On peut remarquer que le passage sémantique est possible dans les deux directions. En allemand on a aussi des associations sémantiques semblables: *Bursche* «jeune homme; garçon», «apprenti», *Kerl* «jeune homme, garçon» et «mauvais sujet», *Junge* «garçon, adolescent» et «apprenti».

Nous avons rencontré assez souvent le mot *kopil* utilisé avec le sens «serviteur» dans une collection de contes populaires parue dans la deuxième moitié du 19^e siècle¹¹; il y apparaît exclusivement avec ce sens: *atje u pajtua kopil* «là-bas il s'engagea comme serviteur», «aide (de quelqu'un)» (:roum. acolo se tocmi slugă, argat) (p. 367); *vajti te një argjendar edh'i lutet ta marrë për kopil pa rrogë* «il alla à un orfèvre et le pria de l'engager comme serviteur [ou «apprenti»?] sans salaire» (: roum. merse la un argintar și-l rugă să-l ia argat, ucenic (?) fără simbrie) (p. 365); *një ditë, mori të madhin, që ta shpinte te një fshat tjetër, mos e vinte te ndonjë zot kopil*, il s'agit d'une mère qui prend la décision de conduire son fils aîné «dans un village voisin pour l'engager serviteur chez un maître» (: roum. într-o zi îl luă pe cel mare ca să-l ducă într-un sat vecin, nu [cumva] l-o așeza slugă la un stăpân) (p. 408); *më në fund, u tha, mbë emër, për kopilin e bashtovaxhiut* «jusqu'à la fin, il leur a dit le nom du serviteur (de l'aide) du jardinier» (: roum. până la urmă le-a spus numele servitorului grădinarului) (p. 369). Il y a plusieurs emplois sans déterminations du mot *kopil* «serviteur»: *kur tha kopili se do të vejë edh'ay, zunë të qeshin të gjithë* «quand le serviteur dit qu'il va aller lui aussi, tous se mirent à rire» (: roum. când spuse servitorul că o să meargă și el, se puseră toți pe râs) (p. 369).

Encore plus fréquente est la forme de féminin, *kopile* «domestique»: *kopileja e mbretit* «la domestique du roi (de l'empereur)» (roum. servitoarea împăratului) (p. 354); *atëherë muarën kopilen, që rrëzoi mbretëreshën edhe e therrë* «ils ont pris la domestique qui avait jeté la reine (l'impératrice) [dans un puits] et l'ont tuée (roum. atunci au luat servitoarea care o aruncase pe împărăteasă [în fântână] și au tăiat-o) (p. 354); ...tuke i thënë ati se ay i shpëtoi asaj femijën e për këtë detyrë e ka galkuar me një barrë aqë të madhe se ajo paskëtaj quan vehten e saj kopile përpara ati, il s'agit d'une aigle qui remercie le héros puisqu'il lui a sauvé les petits menacés par un dragon, «en lui disant ... que cette dette la charge d'un si gros fardeau, qu'elle va dorénavant se considérer (se nommer elle même) sa servante, sa domestique» (roum. spunându-i lui că el i-a scăpat copiii și pentru această datorie, care a încărcat-o cu o sarcină atât de mare, ea se poate chema pe sine de acum încolo servitoare în fața lui) (p. 364)¹²; *e kopilet e asaj, tuke parë shumë florinj, i*

¹¹ Mitko, 1981. Les contes faisaient partie de la collection folklorique *Bleta shqiptare* (L'abeille albanaise), parue en 1878 et due à Thimi Mitko, représentant important du mouvement de la modernisation culturelle des Albanais. Cette collection est la plus complète à son époque et comprend surtout des textes en dialecte tosqe (FE 1985, 104, 714).

¹² Il faut observer que dans la même phrase, pour le sens «enfants» est utilisé le terme propre en albanais, d'origine latine: *fëmijë* < lat. *familia*. Tenant compte des données du dictionnaire aroumain de Matilda Caragiu Marioțeanu (Caragiu, 1997, 294, s. v. *copil*), la situation dans ce dialecte se présenterait semblable à celle de l'albanais: la forme de pluriel *copii* du dacoroumain est rendue en aroum. par *fumeali*, terme ayant la même origine que l'alb. *fëmijë*; Caragiu, 1997, 295 donne *cupelu, copilu, cochilu* et les dérivés *cupil'earcu* et *cupelciu* exclusivement avec le sens «bâtard». Pourtant, chez Papahagi, 1974, 378, on peut trouver pour *cókil*, à côté du sens «bâtard», le sens «enfant»; le dernier sens est assuré par le diminutif, synonyme de *fëçuric, cokilushë*, avec le sens unique «petit enfant» (Papahagi, 1974, 378).

dhanë zë çupës «alors, ses domestiques, en voyant tant d'argent, annoncèrent leur maîtresse» (roum. și servitoarele ei, văzând mulți galbeni, deteră veste fetei) (p. 371). Il est intéressant d'observer que le terme *kopile* est beaucoup plus fréquent que le synonyme *shërbëtore*¹³. Dans le même passage on a les deux termes se rapportant au même personnage: *Nd'atë gropë ku kish rënë çupa, mbiu sakaq lëndinë, edhe kopileja e mbretit atje shpinte patat e i kulloste... Ashtu kur i pa mbreti patat të ngjallme, pyeti shërbëtoren ...* «Dans le trou où était tombée la fille avait poussé beaucoup de l'herbe et la domestique du roi menait là bas les canards ... Quand le roi vit les canards si gras, il demanda à la domestique» (roum. În groapa în care căzuse fata, răsări multă iarbă și servitoarea împăratului acolo ducea rațele să le pască ... Așa că, atunci când împăratul văzu rațele grase, o întrebă pe servitoare) (p. 380).

Il y a aussi des dérivés, à savoir le verbe *kopilonj* et le nom *kopilëri*, tous les deux formés du sens «domestique»: *ka dëshërim t'i kopilonjë për të shpërblyer të mirën q'i ka bërë* «elle a le désir de le servir afin de récompenser le bien qu'il lui a fait» (roum. are dorința de a-i servi pentru a se răscumpăra de binele ce i-a făcut) (p. 364)¹⁴; *ç'urdhëron, zot, se jemi gati të të kopilojmë* «quel est votre ordre, maître, puisque nous sommes prêts à vous servir» (roum. ce poruncești, stăpâne, pentru că noi suntem gata să te slujim) (p. 365); *pa çfarë kopilërie mundesh të më bënësh ti tek je një shpes* «quel service (aide) peux tu me faire, quand tu es un oiseau» (roum. dar ce ajutor poți tu să-mi dai când tu ești o pasăre) (p. 364). Du point de vue de la structure, le mot albanais correspond parfaitement au roum. *copilărie*, mais pas du point de vue du sens. Il faut noter aussi que plusieurs dictionnaires ne donnent pas le mot, ou l'enregistrent avec un autre sens: le terme est absent en FS 1980¹⁵, il est présent, comme on la vu, dans le dictionnaire de l'albanais de l'Italie avec le sens «jeunesse» (Giordano, 1963). Chez Mann, 1948, 208 on trouve les trois sens, en ordre «jeunesse», «service, aide», «qualité de bâtard»¹⁶. Il faut observer le contexte dans lequel le mot *kopilërie* apparaît. Il est question d'un passage spécifique pour les contes populaires, dans lequel le héros en détresse reçoit la proposition d'être aidé de la part d'un être surnaturel. En roumain lui correspondent plusieurs formules: *și eu mult bine ți-oi face ție* (*Basme*, 1954, 202), *ți-om face și noi ce ți-o fi de trebuință* (p. 198).

En roumain, la forme de masculin *copil* pouvait avoir un sens très proche de celui de «serviteur». Dans la langue actuelle cette acception est hors d'usage. Elle apparaissait dans la langue des textes anciens dans les syntagmes *copil de casă*,

¹³ *Shërbëtore* (m. *shërbëtor*) est le terme usuel pour «servante, domestique» et a été dérivé du verbe *shërbej* < lat. *servire* (: roum. *șerb* < *servus*). Le mot *shërbëtore* est donné comme le seul équivalant des termes latins *ancilla*, *serva*; *shërbëtor* est la seule traduction du lat. *servus* et de *famulus* dans Bardhi 1635, 5, 25, 151. De même, *servitium* est traduit exclusivement par *shërbëtyrë*. Chez Godin, 1930, on trouve les équivalences suivantes: *Knecht: shërbëtuar*, *Dienerin: shërbëtore*, *Magd: shërbëtore*, *Knechtschaft: shërbesë*.

¹⁴ En FS 1980 le verbe a comme premier sens «duper, frauder, abuser». Leotti, 1937: *kopilonj* „servire”.

¹⁵ En FS 1980 existe seulement le dérivé *kopilë* «malice, finauderie».

¹⁶ Leotti, 1937: *kopileri* „bastardume; servizio”.

copil de curte, en nommant les fils des boyards qui faisaient une sorte d'apprentissage à la cour du prince, en tant que pages ou valets¹⁷. Cet emploi sémantique du mot roumain n'a rien de péjoratif et représente une évolution indépendante¹⁸. Encore plus rare dans la langue ancienne – et de même hors d'usage aujourd'hui – est l'emploi sans déterminants. On peut pourtant observer que l'exemple retenu en DA contient l'association des mots *copil* et *casă* : *Den casa lui Saul era copilă și numele lui Siva* «Le serviteur appartenait à la maison de Saul et son nom était Siva». Le matériel présenté dans l'article dédié en DA au féminin *copilă* ne contient aucun exemple avec le sens «domestique». *Copilă* a seulement les sens «fille, petite fille, jeune fille; fille naturelle» et jamais «domestique».

À la fin de notre brève présentation il est difficile de décider sur l'ordre de l'apparition des sens discutés. Le sens «domestique» s'est développé du sens «jeune (homme / fille)» ou du sens «bâtard»? La réponse la plus plausible est la première variante, qui a des appuis dans une série d'autres langues et qui peut expliquer, à la fois, la formation du syntagme roumain *copil de casă*. Malgré le fait que le sens «domestique» est indiqué par plusieurs sources lexicographiques de l'albanais comme le sens initial, il est presque à coup sûr secondaire. Difficiles à expliquer restent les conditions linguistiques et extralinguistiques qui ont conduit à inclure le mot albanais dans un lexique avec des nuances péjoratives et dévalorisantes¹⁹ et l'entrée du mot roumain dans le vocabulaire sans connotations négatives des âges de l'homme et de la famille. L'évolution du sens positif vers le négatif semble plus probable que l'inverse. Le sens «fourbe, vaurien», du mot albanais, apparaît en roumain, par exemple, comme sens secondaire du synonyme de *copil*, *fecior* : *fecior de lele*. Le mot *fecior*, pourtant, n'est pas caractérisé par un emploi négatif par excellence.

Abréviations

Bardhi, 1635 = *Fr. Blanchus, Dictionarium latino – epiroticum, Romae 1635*, dans l'édition M. Roques, *Le dictionnaire albanais de 1635*, Paris, 1932.

Basme, 1954 = *Basme*, Biblioteca pentru toți, București, 1954.

Brâncuș, 1983 = Gr. Brâncuș, *Vocabularul autohton al limbii române*, București, 1983.

Buchholz, Fiedler, Uhlisch, 1977 = Oda Buchholz, W. Fiedler, Gerda Uhlisch, *Wörterbuch Albanisch – Deutsch*, Leipzig, 1977.

Caragiu, 1997 = Matilda Caragiu Marioțeanu, *Dicționar aromân (Macedo-Vlah)*, DIARO, A–D, București, 1997.

¹⁷ *Instituții*, 1985, 125 fait la précision que c'était une institution propre à la Moldavie et à la Valachie, aux 17–18^e siècles.

¹⁸ Voir une évolution semblable dans le cas du mot *fată* dans le syntagme *fată în casă*.

¹⁹ C'est le sens négatif «bâtard» du mot albanais qui a été pris comme base pour proposer une des nombreuses étymologies. La supposition de Oștir, que le mot est formé d'un préfixe *ko-*, à qui il a attribué le sens «mauvais», et le verbe *pjell* «naître», avec le sens global «mal né», est, à notre avis, fragile. Le préfixe en question n'est pas un formant avec une fonction claire (voir les exemples donnés par Xhuvani, Çabej, 1956, nr. 25) et le sens «mauvais», déduit d'une comparaison avec le préfixe sanscrit *ka-*, n'a pas un fondement réel en albanais.

- Coteanu, 1987 = I. Coteanu, M. Sala, *Etimologia și limba română. Principii – probleme*, București, 1987.
- DA = *Dicționarul limbii române*, Academia Română, sub cond. lui S. Pușcariu, tom. I–II (*A–C, D–DE, F–I, J–Lojniță*), București, 1913–1949.
- Dauzat, Dubois, Mitterand, 1964 = A. Dauzat, J. Dubois, H. Mitterand, *Nouveau dictionnaire étymologique et historique*, ed. IV-a, Paris, 1964.
- FE 1985 = *Fjalori enciklopedik shqiptar*, [première édition] sous la rédaction de Aleks Buda, Tiranë, 1985.
- FS 1980 = *Fjalor i gjuhës së sotme shqipe*, Tirana, 1980.
- Giordano, 1963 = Emanuele Giordano, *Fjalor i arbëreshevet t'Italisë, Dizionario degli albanesi d'Italia*, Bari, [1963].
- Godin, 1930 = Amelie von Godin, *Deutsch – albanisches Wörterbuch*, Berlin, 1930.
- Hasdeu, 1988 = B.P. Hasdeu, *Principii de filologie comparativă ario-europee*, en B.P. Hasdeu, *Studii de lingvistică și filologie*, édition critique, introduction et notes par Gr. Brâncuș, 2^e vol., Bucarest, 1988, f. 35.
- Instituții*, 1985 = *Instituții feudale românești*, sous la rédaction de N. Stoicescu, Val. Al. Georgescu, București, 1985.
- Ionescu, 1985 = Adriana Ionescu, *Lexicul românesc de proveniență autohtonă în textele din sec. al XVI-lea – al XVIII-lea*, București, 1985.
- Mann, 1948 = S.E. Mann, *An Historical Albanian – English Dictionary*, Londra–New York–Toronto, 1948.
- MDA = *Micul Dicționar Academic*, sous la rédaction de Marius Sala, București, 2001 et suiv.
- Meyer, 1891 = G. Meyer, *Etymologisches Wörterbuch der albanischen Sprache*, Strasbourg, 1891.
- Mitko, 1981 = Thimi Mitko, *Vepra*, édition soignée par Qemal Haxhihasani, Tiranë, 1981.
- Newmark, 1999 = Leonard Newmark, *Albanian – English Dictionary*, Oxford University Press, Oxford, New=York, 1999.
- Papahagi, 1974 = T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân general și etimologic* ed. a II-a, București, 1974.
- Sandfeld, 1930 = Kr. Sandfeld, *Linguistique balkanique*, Paris, 1930.
- Șăineanu, 1999 = Lazăr Șăineanu, *Încercare asupra semasiologiei limbei române. Studii istorice despre tranzițiunea sensurilor. Cu o alocuțiune – prefață de B.P. Hasdeu*, ediție îngrijită, studiu introductiv și indice de Livia Vasiliuță, Timișoara, 1999.
- Xhuvani, Çabej, 1954 = Al. Xhuvani, E. Çabej, *Parashtesat e gjuhës shqipe*, Tirana, 1954, en Al. Xhuvani, *Vepra*, Tirana, 1980.
- Xhuvani, Çabej, 1962 = Al. Xhuvani, E. Çabej, *Prapashtesat e gjuhës shqipe*, Tirana, 1962, en Al. Xhuvani, *Vepra*, Tirana, 1980.

ÉLÉMENTS INÉDITS DANS LE VOCABULAIRE DE QUELQUES COMMUNAUTÉS ROUMAINES DU NORD-OUEST DE LA BULGARIE

IULIA MĂRGĂRIT

(Institut de Linguistique „Iorgu Iordan – Al. Rosetti”, Bucarest)

The purpose of this paper is to examine some lexical phenomena specific to the Romanian communities in Bulgaria, as evidenced in the recently published volume *Valea Dunării* (*The Danube Valley*). These phenomena are due to the Bulgarian linguistic milieu of the Romanian communities, which are now generally bilingual.

Keywords: lexicography, Romanian communities, Bulgaria, bilingualism.

1. Les recherches faites dans les deux dernières décennies au milieu de la population roumaine minoritaire qui vit à présent en Bulgarie ont fourni de riches résultats, qu'il faut valoriser et publier¹ pour en déduire de précieuses informations au sujet de la langue roumaine parlée sur la rive droite du Danube.

2. Dans ce qui suit il sera question de quelques faits de ce genre, puisés dans le volume récemment paru *Românii din Bulgaria. Valea Dunării* [*Les Roumains de Bulgarie. La vallée du Danube*, voir la note [1], dont nous allons présenter quelques éléments lexicaux encore inconnus, identifiés dans les textes. Cet aspect n'a pas été arbitrairement retenu, ce qui a déterminé notre choix étant le fait que le bilinguisme caractéristique pour les Roumains de Bulgarie favorise, sans doute, une influence de la langue bulgare sur les parlers roumains qu'on a déjà remarquée (Nestorescu 2011, 6). C'est pourquoi «l'interpénétration des deux systèmes linguistiques des bilingues a des conséquences importantes pour la langue maternelle de ceux-ci, qui s'en trouve particulièrement marquée dans le domaine du vocabulaire» (Sala 1997, 32–35, *apud* Nestorescu, *op. cit.*).

¹ V. Nestorescu, *Românii timoceni din Bulgaria*, Grai, folclor, etnografie. București, Editura Fundației Culturale Române, 1996; Monica Budiș, *Comunitatea românească de pe Valea Timocului bulgăresc*, București, Editura Militară, 2001; Victorela Neagoe, Iulia Mărgărit, *Graiuri dacoromâne din nordul Bulgariei*. Studiu lingvistic. Texte dialectale. Glosar. București, Editura Academiei Române, 2006; Emil Țârcomnicu (coord.), Sărbători și obiceiuri. Răspunsuri la chestionarele Atlasului Etnografic Român, *Românii din Bulgaria*. Volumul I, *Timoc*, de Emil Țârcomnicu, Ionuț Semuc, Lucian David, Adelina Dogaru, Cristina Mihală, București, Editura Etnologică, 2010; Volumul II, *Valea Dunării*, de Emil Țârcomnicu, Lucian David, Ionuț Semuc, Cristina Mihală, Armand Guță, București, Editura Etnologică, 2011; V. Nestorescu, *Românii timoceni. Glosar dialectal*, București, Editura Academiei Române, 2011.

3. Les catégories de termes que nous avons choisies sont spécifiques aux idiomes² dont nous nous occupons, par le fait d'illustrer leur évolution linguistique dans les circonstances précisées ci-dessus; elles consistent en innovations lexicales qu'on peut grouper de la façon suivante :

3.1. Emprunts à la langue d'autres communautés minoritaires en Bulgarie, mais aussi à la langue bulgare:

Bebec, n. m. «enfant nouveau-né, nourrisson», a été attesté chez les Roumains qui vivent dans deux localités près de Plevna, Belene et Dragaș-Voivoda: [l'enfant venait au monde] *acolo unde ai trăit, în casă [...], voi ziceți cameră..., în pat, cum jos? Nu da drumu la bebec jos. În pat, în pat sta. O ținea cineva și baba adăsta bebecu să iasă* (Belene, 23)³. «L'enfant venait au monde dans l'endroit où l'on vivait chaque jour, dans la maison [...], vous l'appellez chambre ..., sur le lit, comment, allez, ne pensez pas qu'on laissait le **bebec** sur le plancher. Sur le lit, c'est sur le lit qu'on le mettait. Il y avait quelqu'un qui tenait la femme en train d'enfanter, tandis que la sage-femme était prête pour la sortie du **bebec**.» *Îl scâldea sara și dimineața și-l schimba mă-sa bebecului* (*id.*, *ibid.*). «On le baignait le soir et le matin et la mère du **bebec** changeait son linge.» L'adoption de ce mot dans le lexique dialectal se reflète dans l'apparition du pluriel qui respecte les lois de la flexion roumaine, **bebeci**: *Avea obiceiu ... ca să nu se deoache, să punea o piatr-albastră așa, să punea la bebec la tichie. Că purta bebecii tichii atunci. Acuma, cum se naște, cu capu gol, nu mai e tichie, nu mai e nimic* (*idem*, 27). «Il y avait une coutume, pour éloigner les forces maléfiques, on mettait une pierre bleue, comme ça, au capuchon du **bebec**. Car les **bebeci** portaient en ce temps-là des capuchons. À présent, comme il vient au monde la tête nue [= on ne lui couvre plus la tête], il n'y a plus de capuchon, ni rien d'autre.»

Le mot **bebec** se trouve dans le BER associé à un sens tout différent, «jeu d'enfants». Son origine est rapportée au turc *bebek* «nourrisson ; poupée», attesté dans une seule localité, Gabrovo – ce qui rend très probable que les Roumains aient emprunté ce mot directement à la population turque qui vit dans quelques communautés où l'élément roumain est majoritaire. La motivation de cet emprunt se trouve dans son sens nettement contourné, «nouveau-né, nourrisson», qui dans les patois s'élargit jusqu'à «petit enfant, jusqu'à l'âge de deux ou trois ans», aussi bien que dans son aspect phonétique, qui a l'avantage d'être facile à retenir et à employer. Le fait que le roumain n'avait pour ce domaine qu'un terme général, *copil* (qui désigne l'enfant par rapport à ses parents, sans aucune démarcation d'âge), a favorisé l'adoption de cet emprunt turc, dont le sens couvre un domaine qui n'avait auparavant nulle représentation lexicale. Ce sens spécial est évident dans les textes: *Păi îl pârlea p-ăla care s-a născut cu sovon, zicea că s-a ... când s-a*

² Dépourvus d'école, de publications périodiques, de radio et de télévision dans leur langue maternelle, les Roumains de Bulgarie parlent un idiome qui est tout simplement un patois.

³ Ayant affaire à des textes puisés à une seule source, nous nous limiterons à en indiquer seulement la localité et le nombre de la page, en renonçant à la répétition inutile du titre.

născut **bebec**, a avut ceva pus pã ochi și zicea că când moare lăsa cu gură: „Să știți că s-a născut cu sovon ... când îmbătrâne, când murea să știți să-l pârlăți să nu se facă strigoi!” (Belene, 178) «on le flambait [littéralement: on le roussissait], pour celui qui était né avec du savon, on disait que lorsqu’il était venu au monde, ce **bebec**, il avait eu les yeux couverts de quelque chose et on disait qu’avant sa mort il était annoncé: „Sachez qu’il est né avec du savon”, quand il vieillissait et était sur le point de mourir: „Sachez qu’il faut le flamber, sinon il deviendra un revenant!”»; *Avea nepoți, mai tare făcură botezurile la bebeci, c-o să moară soacră-sa și să fie bebecii botezați* (*id.*, *ibid.*) «Elle avait des petits-enfants, d’autant plus ils s’appliquèrent à faire baptiser les **bebec**, de peur que la belle-mère ne mourût avant le baptême des **bebec**». Il arrive souvent qu’un déterminant pléonastique mette en relief le sens spécial de l’emprunt: *La Drăgaică să stränge fetele și cântă. Umblă din casă-n casă și cântă, ia tichii la bebeci, ia cămășuțe la bebeci ... bebeci mititei* (Dragaș Voivoda, 225) «Au jour de la fête de la naissance de Saint Jean-Baptiste, les filles ont l’habitude de s’assembler et de chanter. Elles vont de maison en maison, elles achètent des chaperons pour les **bebeci**, elles achètent des chemisettes pour les **bebeci**, les petits **bebeci**». Cette mise en relief du sens est due parfois au contexte: **1.** «bébé» *Când ne-am făcut noi, bebecii ... punea în albie, că albie era, făcea o copaie așa și punea bebecu acolo. Jos, în pat, pe pat, legănam și noi acolo* (Belene, 31) «À l’époque où nous sommes nés [littéralement: lorsqu’on s’est fait], les **bebec** étaient mis dans une baignoire, car une baignoire c’était, on faisait une sorte d’auge comme ça et on y mettait le **bebec**. À terre, ou sur le lit, nous y étions bercés»; **2.** «enfant jusqu’à l’âge de deux ou trois ans»: *Când venea baba să cheme pe mă-sa la Babindeni, să ardica bebecii la grindă sus* (*idem*, 54) «Lorsque la sage-femme venait appeler la mère à Babindeni [= le jour où une sage-femme recevait la visite des mères qui avaient accouché avec son assistance et de leurs enfants], les **bebeci** on les élevait jusqu’à la poutre». La limite d’âge qui est contenue dans le sémantisme du mot **bebec** peut être déduite indirectement, en faisant appel à d’autres textes ayant la même référence: *să ducea la moașă până creștea copilul, la doi ani de zile, trei și pã urmă nu mai să ducea* (Milcovița, 55) «Elle [= la femme] avait l’habitude d’aller en visite chez la sage-femme jusqu’à ce que l’enfant arrivât à deux ou trois ans, puis elle n’y allait plus».

L’emprunt *bebec* a fini par remplacer le mot général roumain *copil* dans certaines expressions ou dans quelques mots composés, qui ont ainsi deux variantes:

– *a face copil / a face bebec* «enfanter»; *a naște copil / a naște bebec* «idem»: *Pã când să năștea copilul, ea să ducea dă striga rudele mai tare: „Haide c-avem bebec! Cutăriță a făcut bebec”*. *Să-ncingea cu șorțu la nevastă care-a născut copchilu ... și-ncepea să strige la ponod: „Ee! Cutărița a născut bebec, ete e încinsă cu șorțu!”* (Belene, 35). «Lorsque l’enfant venait au monde, elle [= la sage-femme] allait en criant à pleins poumons aux parents: „Venez que nous avons un **bebec**! Une telle a accouché d’un **bebec**! [littéralement: a fait un **bebec**]”. Elle se

paraît du tablier de la femme qui venait d'accoucher et elle commençait à crier au *ponod* [= «fête organisée après l'accouchement»]: „Eh! Telle a accouché d'un **bebec** [littéralement: «a né un **bebec**», le verbe roumain *naște* «naître» ayant, entre autres, un emploi transitif auquel correspond le sens «accoucher», la voici qu'elle est ceinte de son tablier!"; *Rodit n-am zis noi atuncea, că n-am știut bulgărește. A făcut bebec mai mult* (idem, 40) «Nous ne disions pas **rodit** [mot bulgare signifiant «enfanter; avoir des fruits», car en ce temps là nous ne connaissions pas le bulgare, mais plutôt **a făcut bebec** [= «a accouché d'un bébé», littéralement: «a fait un **bebec**»]; *După ce făceai bebecu, îți făcea cuib de fân și ședeai în fân* (*ibid.*) «Après avoir accouché [littéralement: «fait un **bebec**»], on te faisait un nid de foin et on te laissait reposer dans le foin»;

– *copil mic / bebec mic* «nourisson»: *Ele cum a venit de-acolo, din rodilne, scoate bebecu-ăla mic, îl pune în glicică, el gherlan încă, n-a deschis ochii și pleacă cu el pe drum* (Belen, 42) «Dès qu'elles [= les jeunes mères] viennent de la **rodilne** [= maternité; du même verbe bulgare *roditi* «enfanter»], elles prennent ce petit **bebec-là**, le mettent dans le chariot – le petit rat qu'il est n'ayant même pas encore ouvert les yeux – et s'en vont avec lui»; *Acuma să fii bebec mic și mamă să cauți bebec, că [la mère] șade, nu lucrează nimica, numai de-un bebec vede!* (idem, 21) «Qu'on soit à présent un petit **bebec** et une mère à s'en occuper, car la mère ne travaille point, elle ne fait que s'occuper de son **bebec**»;

– *turta copilului / turta bebecului* «la galette du bébé»: *până sara să făcea și ponoda, acu nu să mai face, Ponodă să zice când se naște bebec. Să ducea de chema muieri ... fără de oameni [...] Să pune masa și nevasta ședeau cu bebecu acolo la ea-n odaie, în cameră cum ziceți voi, și să ducea, pune masa de mânca. Să făcea turtă, turta bebecului* (idem, 38) «[Jadis] on faisait aussi la **ponoda** avant qu'il ne fût soir, on ne la fait plus de nos jours. **Ponoda** s'appelle [le repas offert] lorsqu'un **bebec** vient au monde. On allait appeler les femmes, sans leurs maris [...]. On préparait la table et la femme restait avec le **bebec** dans sa piaule – chambre, comme vous l'appellez – et allait préparer le repas, et tout le monde mangeait. On faisait une galette, la galette du **bebec**»;

– *locul copilului / locu bebecului* „placenta”: *Lua locu, pă*ci* locu bebecului l-arunca [...]. Păi sigur l-a-ngropat, că unde, în iștoare nu s-arunca* (idem, 25) «On enlevait le placenta, assurément le placenta [littéralement: «le lieu du **bebec**»] était jeté, on l'enterrait sans doute, pas question de le jeter dans le dépotoir». Le mot composé qui résulte de cette substitution lexicale peut alterner avec le composé originaire: *Păi, baba lua din el, din locu copilului. Ama nu știu de ce zicea că este bun dă leac* (*id., ibid.*) «Le placenta [littéralement: «le lieu de l'enfant»], la sage-femme en gardait une partie. Je ne peux pas deviner pourquoi on le croyait bon à guérir de maux».

Bebe. Pour la lexicalisation du même sens il existe dans d'autres localités l'emprunt au bulgare *bebe* (voir DBR s. v. *bebe*), employé conformément au système de la langue roumaine: *Și se ducea prin toate cășile și vinea și căta bebele*

cum îl cați, cată la buric ... să nu fie roșât (Ostrov, 34) «Et on allait par toutes les maisons et on en revenait et on observait de près le **bebe** comme on a l'habitude, on examinait son nombril, afin de s'assurer qu'il n'était pas rougi». Il est probable que l'attestation tout isolée de ce mot soit la conséquence de son statut d'emprunt roman récent en bulgare, donc de mot appartenant à une couche de cette langue qui est trop lointaine des variantes auxquelles a affaire la population roumaine bilingue – tandis que la cohabitation avec la population d'ethnie turque a favorisé l'adoption du mot *bebec* pour désigner l'enfant dès sa naissance jusqu'à l'âge de deux ou trois ans, sens qui n'avait pas de réalisation lexicale particulière en roumain.

Par conséquent, *bebec* représente un emprunt dû aux relations entre les minorités ethniques en Bulgarie, étant un trait spécifique⁴ du roumain parlé dans ce pays.

Le sens commun des mots que nous venons de discuter est lexicalisé par une forme inconnue aux dictionnaires roumains aussi bien que bulgares, **bebet**, qui semble avoir été refaite, à l'intérieur du patois où nous l'avons découverte, sur le pluriel *bebeta* qui correspond en bulgare au singulier *bebe* (voir ci-dessus): *Lucra până să făcea grea mult. Să ducea și la seceră, secera și săpa. Așa a fost lumeanainta, nu să păzea ca acușa, oi, vremeo [= momentan] să nu facă p-aia, să nu facă p-ailaltă, că prime<no bebetu, bebetu, bebetu [trebuie protejat] (Milcovița, 26) «[Aux temps jadis, la femme qui était enceinte] travaillait jusque tard dans sa grossesse. Elle allait aussi au fauchage, elle fauchait et bêchait. C'était comme ça autrefois, on ne se ménageait pas comme de nos jours, oh, vremeo [= momentanément], qu'on ne fasse pas ceci, qu'on ne fasse pas cela, car prime<no [= par exemple] bebetu, bebetu, bebetu [il faut le protéger]».*

Survă(i)ci n. f. pl. Dans le DLR, *survăici* est enregistré en tant que n. f. pl. (régional), avec l'explication sémantique „*sorcova* [objet traditionnel roumain composé de fleurs artificielles disposées sur une baguette en bois, dont on accompagne les vœuxchantés au jour de la fête du Nouvel An] v. *sorcovă* (Brașov)”, la citation: *Se umbla cu survăicile, nu cu „sorcova”* «On allait avec les **survăici** et non pas avec la *sorcova*» (DR, V, 17) et l'explication étymologique „du bulgare *сурвачки* (pluriel de *сурвачка*)”.

La comparaison des deux formes mises en relation, *survăici* – *сурвачки*, nous porte à mettre en doute la forme bulgare donnée par le dictionnaire-trésor de la langue roumaine, d'autant plus qu'un mot formellement plus proche de celui dont il est question a été attesté chez les Roumains qui vivent en Bulgarie en tant qu'ethnie minoritaire ; il s'agit de *survaca* n. f., avec le pl. *survăci*: *Cu sorcova să*

⁴ Le roumain standard ne connaît le mot *bebec* qu'en tant qu'occurrence isolée qui n'est probablement qu'une homonymie accidentelle. Il s'agit d'une formule qui apparaît en tête d'une lettre que l'écrivain Barbu Delavrancea (correspondance privée, dans *Opere*, 1982, p. 220) adresse à sa fille: **Bebecu** *tatii ăi scump* «Le très cher **bebec** de papa»; étant donné que cette fille de l'auteur, Margareta, était dorlotée dans la famille avec les surnoms Bébé et Bebs, cette coïncidence doit être purement formelle. Pour ce qui est de *Bibicu*, bien connu grâce à l'oeuvre de I. L. Caragiale, celui-ci est considéré par les dictionnaires un emprunt au français *bibi*.

mergea la Anul Nou, cu survaca (Cercovița, 196) «Le jour du Nouvel An on allait avec la *sorcova*, avec la **survaca**». *Da, da copiii mergeau pe maala, din ușă-n ușă umbla și asta cu survaca și cântau* (*ibid.*) «Oui, oui, les enfants parcouraient tout le quartier, ils allaient de porte en porte et cela avec la **survaca** et ils chantaient». *O, păi la Anu Nou venea cu survăci d-elea, cu survaca, și te lovea pe spinare* (Hârleț, 196) «Oh, alors, le jour du Nouvel An, on venait avec cette espèce de **survăci**, avec la **survaca**, et on t'en tapait le dos». La ressemblance entre *survăci* et *survăci* va jusqu'à l'identité si l'on élimine l'[i] médial, qui n'est que le résultat d'une particularité dialectale qui consiste à anticiper la voyelle [i] devant un autre [i] ou un son palatal quelconque (par ex.. *oichi, strachină* < *ochi, strachină*). C'est pourquoi il serait préférable de rattacher *survăci* «objet rituel dont on accompagne les vœux au jour du Nouvel An», au mot bulgare *сурвака*, par rapport auquel *сурвачка* est un diminutif inutile à invoquer pour expliquer la forme roumaine, aussi bien sémantiquement que formellement: **Survacă** *să zice pă bulgărește. Legată cu varac, cu bumbac* (Belene, 197) «**Survacă** on dit en bulgare. Elle est reliée avec du **varac** [= des feuilles d'étain], avec du coton». *Are survacă, acușa o cumpără, din carte, împodobită în tot felu* (Cercovița, 197) «Il a une **survacă**, achetée à l'instant, en papier [littéralement : *carte*, mot qui ne signifie plus que «livre» dans le roumain littéraire actuel], parée de toute manière». *Făcem survacă, îi zicem noi, survacă cu cărți roșii, cu cărți albe, să pune vo floare și survaca trebuie să fie nuiăua de gutui* (Dragaș Voivoda, 198) «Nous faisons **survacă**, comme l'appelons nous, **survacă** avec du papier [littéralement : *carte* «livre», voir ci-dessus] rouge, avec du papier [idem] blanc, on y met quelque fleur et la baguette doit être en bois de cognassier». *La sorcovăit venea cu survaca, pe bulgărește noi îi zicem survăciă și pă românește survacă, așa că vine băieții și te survăciăie acolo* (Milcovița, 198) «Lorsqu'il s'agissait de te taper le dos avec la baguette ornée de fleurs, on venait avec la **survaca**, nous l'appelons en bulgare **survaciă** et en roumain **survacă**, pour cela viennent les garçons et ils t'en tapent le dos».

L'attestation de la forme *survacă* chez les minoritaires Roumains peut ainsi apporter un plus de précision à l'étymologie proposée dans le DLR.

3.1.1. Certains emprunts au bulgare que les patois roumains de Bulgarie ont en commun avec le roumain standard sont refaits en suivant différentes procédures.

Branice. Morănice n. neutre pl. Ce deux mots, avec des variantes impliquant plusieurs altérations phonétiques, désignent des parties du vêtement féminin: *La Lazarov den, sâmbătă, înaintea la Florii, fetele-mbrăcate așa în blanice, împodobite, cu coșnicioare-așa, strâng ouă* (Ostrov, 237) «À *Lazarov den* [= dénomination bulgare du jour de Saint Lazare], avant le Dimanche des Rameaux, les filles vêtues de **blanice** comme ça, parées de corbillons comme ça, recueillent des œufs». Dans d'autres localités – dans la plupart en effet –, on rencontre la forme qui se trouve à l'origine de cette altération, *vâlnic(e)*: *Cum vine Lăzărița ... vine copiii mici îmbrăcați în vâlnice, în cămăși, în cârpe, cu floare în cârpă aicea pusă, cu coșnița împodobită cu flori, da, și cântă cântece dă Lăzar ...* (Cercovița, 237) «Dès l'arrivée du jour de

Saint Lazare ... les petits enfants viennent vêtus de **vâlnice**, de chemises, de toute sorte de tissus, ayant une fleur en étoffe fixée à cet endroit, aux corbillons ornés de fleurs, oui, et ils chantent des chants pour Saint Lazare». *La fete se dă ouă, joacă fetele, cântă Lăzărița, îmbrăcate frumos în nosia noastră veche, dă demult, vâlnice, pristelcă... are cămașă albă ... are vâlnic așa țeșut, încrețit cusut, dinainte să pune fota (id., ibid.)* «Aux filles on donne des œufs, les filles dansent, elles chantent le chant de Saint Lazare, joliment vêtues de notre vieux *nosia* [«costume national»], que nous avons de longue date, **vâlnice**, tablier ... elles ont des chemises blanches et un **vâlnic** tissu comme ça, cousu avec des froncements, devant lui on met le tablier». Sous l'entrée *vâlnic*, DLR donne une définition qui nous aide à identifier le mot : „pièce caractéristique pour la costume nationale féminine (dans la petite et la grande Valachie), composée d'un tissu à rayures verticales, en alternance avec des rangs de motifs géométriques ou floraux stylisés, ayant la forme d'une jupe froncée ou ramassée tout autour de la taille, d'où elle tombe en plis profonds, et qu'on peut tailler en un seul morceau d'étoffe (rectangulaire), avec l'ouverture frontale [...] ou latérale ... ou en deux morceaux réunis latéralement jusqu'au-dessus du genou ... ou enfin en un seul morceaux qu'on porte seulement derrière”. Emprunt au bulgare (*въленик*), ayant la plus grande diffusion dans la partie sud de la Roumanie, *vâlnic* représente le résultat d'une haplogogie subie par la forme originaire *vâlnenic*. La variante qui en est résultée, *vâlnic*, a subi à son tour une altération due à la propagation de la voyelle [ă] dans la seconde syllabe: *vălănic*, qui s'est réduite ensuite par la suppression de la même voyelle dans la syllabe initiale, devenant *vlănic*. Le passage de [v] à [b] a engendré la forme que nous avons mise en tête du paragraphe: *blănic* > *blanic*. La variante ultérieure *branic* est l'effet d'un changement assez commun de [l] en [r] dans les groupes du type *muta cum liquida*: *Lăzărițele la Paști ... fetele veneau ... cu branice, moranice, cu dreji cusute* (Kozlodui, 237) «La fête de Saint Lazare avant les Pâques ... les filles venaient ... aec des **branice**, des **moranice**, des blouses cousues». Pour expliquer *moranice*, nous devons revenir à l'étape intermédiaire *vălănic* (voir ci-dessus), dont l'évolution s'est bifurquée en ce point, suivant la voie parallèle *bălănic* (passage de [v] à [b] avant la syncope), puis *bărănic*. Le changement de [b] en [m] (pour lequel on trouve dans DLR des exemples tels *mrașiță* > *brașiță*, *mreană* > *breană*) explique une possible variante *mărănice*, dont la voyelle de la première syllabe s'est arrondie sous l'influence de la consonne labiale précédente: *morănice*.

Cișmeală. Măială n.f. La forme *cișmeală* «pompe à eau» doit son caractère innovateur à la reconstruction du singulier sur le pluriel *cișmele* (le singulier originaire est *cișmea*): *cântă apa, se duce la cișmeală, o sloboade* (Cercovița, 267) «[Lors de la bénédiction d'une maison, le prêtre] chante pour la bénédiction de l'eau, puis va à la pompe à eau, où il laisse l'eau couler». L'emprunt turc *cișmea* est ainsi rapproché des formes dérivées contenant le suffixe slave *-eală* (pl. *-ele*),

telles *negreală* «noirceur» (pl. *negrele*) et aboutit à une flexion plus régulière, avec un singulier identique au pluriel du point de vue de la terminaison.

Une situation du même genre est à signaler pour *măială* «présure»: *Când ne duceam de luam brânza ... el [ciobanul] le mulgea [oile] și punea măiala la brânză* (Kozlodui, 257) «Quand nous y allions nous en emmenons le fromage ... il [= le berger] les trayait [= les brebis] et il mettait la présure dans le fromage». Quelque étrange que cela puisse paraître, SDLR et DLR donnent pour *maia* un pluriel *maiele*, confirmé par DLB : *maia*¹, *-iele*, avec les sens 1. „мая”; 2. „сирице” 3. „фермент”; ; sur ce pluriel fut refait un singulier formellement plus proche.

Cișmegea n. f. Le mot *cișmegea* «pompe à eau», que les dictionnaires roumains n’enregistrent pas, se trouve dans les textes roumains recueillis sur la rive droite du Danube : *Avem acolo cișmegea, la grobiște, slatchi duceam, plicurile cu dulcețuri, grâu schiert, puse-n păruțe de nailon, la tot omu da plic cu dulcețuri, da păruț cu grâu, la poartă la grobiște* (Kozlodui, 149) «[Après l’enterrement, tous ceux qui y avaient été présents se lavaient les mains], nous y avons une pompe à eau, à la *grobiște* [= cimetièr], nous y amenions des *slatchi* [= des sucreries], les enveloppes [= les sachets] avec les sucreries [= littéralement : confitures], du blé bouilli [= le gâteau roumain spécifique confectionné à l’occasion des enterrements et des commémorations] mis en petits verres en plastique, on donnait à chacun une enveloppe [= un sachet] à sucreries [= littéralement : confitures], on lui donnait un petit verre rempli de blé [= le gâteau déjà mentionné], à la porte de la *grobiște* [= cimetièr]».

Pour expliquer la formation de ce mot, nous proposons une contamination entre *ci(u)șmea* «pompe à eau» (*Când să-ntoarse, aici, la podu-ăsta, avem ciușmea: fieceare-și spală mâinile* – Dragaș Voivoda, 148 «Quand on en revient [= du cimetièr] à l’endroit de ce pont, nous avons une *ciușmea* ; chacun y lave ses mains») et *cișmigiu* «fontainier», mot vieilli, mais encore vivant en bulgare (DBR s.v. *чешмеджия*) et, par conséquent, dans le parler des locuteurs roumains bilingues qui en sont influencés.

La reconstruction s’est produite dans la langue maternelle de ces derniers ; étant donné que *чешма* și *чешмеджия*, bien que différents du point de vue du genre, ont en bulgare des terminaisons qui se ressemblent, la conséquence en fut un essai d’uniformiser en quelque sorte la famille lexicale : *cișmegea* – *cișmigiu*.

3.1.2. Emprunts d’origine bulgare, adaptés au système des parlers roumains:

Lăpciug n. m. Mot attesté dans la localité Cercovița, 101: *Aicea om murise, a fost lăpciug. Știi ce e lăpciug? Se duce pe deal de omoară, vânător* «Quelqu’un était mort à cet endroit-là, il avait été un **lăpciug**. Savez-vous ce que c’est un **lăpciug**? Celui qui va sur les collines à chasser [littéralement: tuer], un chasseur.», dont le sens est identique à celui de la forme qui lui correspond en bulgare, mais qui sort des types réguliers de la flexion masculine roumaine: *ловджия*. C’est pourquoi l’emprunt en question est remodelé à l’aide d’une nouvelle terminaison, par laquelle il revêt une forme qui s’inscrit dans les types flexionnels roumains,

lovgiuc, devenue d'abord *lobgiuc* par assimilation du mode d'articulation des deux consonnes successives, puis *lăpciug* par dissimilation de leur trait de sonorité, et enfin *lăpciug* par délabialisation de la voyelle dans la première syllabe. *Lăpciug* est donc la variante roumaine d'un emprunt bulgare, issue d'une régularisation morphologique doublée d'une chaîne d'altérations phonétiques.

3.1.3. Termes hérités du latin, attestés dans des variantes refaites:

Colacu și cănac (expression phraséologique). La structure binaire dont il s'agit dans ce paragraphe apparaît dans un texte où il est question des fêtes parsemées au long de l'hiver, avec les coutumes qui leur sont spécifiques; son deuxième terme semble obscur, ce qu'en avouent même les gens du pays: *La Crăciun cântă și le dă colaci: „Bună ziua la Ajun, / Într-un ceas bun, / Dă-mi colacu și cănac / Că mă duc la altă casă, / Să-mi dea carne grasă, / Pentru preoteasă!” Da de ce așa a zis nu știu* (Ostrov, 192 «Au jour du Noël l'on chante et l'on fait don de gimblettes : „Bonjour à la Veille, / Qu'elle soit de bonne heure, / Donne-moi la gimblette et le **cănac**, / Il faut que je rende hommage ailleurs / Et l'on me gratifiera de viande grasse / Pour la femme du prêtre !” Mais leur raison de dire comme ça, je n'en ai pas la moindre idée.)). L'affaiblissement des traditions, qui sont pratiquées sur une échelle de plus en plus réduite, aussi bien que la diminution de l'emploi de l'idiome maternel des ethniques roumains sont des causes qui suffisent à expliquer cet effacement de la signification originaires des mots et coutumes traditionnels (les fêtes de l'hiver et les mots qui s'y rattachent, dans ce cas-ci) dans la mémoire collective. Ces pièces poétiques nécessairement associées aux coutumes de l'hiver chez les Roumains (roum. *colinde*) étaient jadis chantées par les enfants, qui les connaissaient par cœur; puis le bilinguisme des adultes, dont les héritiers abandonnent la langue de leur ancêtres jusqu'à devenir monolingues, attire une répétition mécanique (à laquelle ne s'associe plus nulle ou presque nulle signification) des textes traditionnels. La conséquence en sont quelques altérations appliquées aux structures originaires afin de les rendre plus euphoniques et donc plus faciles à retenir. Ce phénomène peut être observé dans des textes recueillis dans la même localité: „*La Crăciun se ducea băieții și cântau colidarci. Pă românește vorbea, ama acușca mai mult ... ciumage, ei și le făcea. Se duceau și bătea ciumagele astea și cânta aicea. Nu era casă care să nu-i primească: „Bună ziua la Crăciun, / Într-un ceas bun, / Dă-mi cărnacu și colacu, / Că mă duc la altă casă, / Să-mi dea carne grasă ...” / Așa cânta ... Aicea n-am văzut acușca băiați că treace ... Iacă fetițele se mai duce la Lazăr ...* (id., *ibid.*) «Au Noël les garçons allaient chanter des chants traditionnels. Ils parlaient roumain, assurément, mais à présent c'est plus ... [le bulgare]. [Ils avaient] des gourdins, faits par eux-mêmes. Ils allaient en battant ces gourdins et ils chantaient là [dans la cour]. Il n'y avait pas de maison où ils ne fussent pas reçus: Bonjour au Noël, / Que ce soit de bonne heure, / Donne-moi le **cărnac** et la gimblette, / Il faut que je rende hommage ailleurs / Et l'on me gratifiera de viande grasse ... » C'est ainsi qu'ils chantaient. Je n'ai jamais vu ici tels garçons, car [l'habitude] se perd. Les fillettes seulement vont parfois à la fête

de Saint Lazare ... ». Il est facile à établir que (*dă-mi*) *cărnacu și colacu* représente, malgré l'inversion de l'ordre originare des mots, une étape antérieure par rapport à (*dă-mi*) *colacu și cănac*. Le changement qui a affecté cette structure est visiblement celui du mot *cărnăt* «saucisson» en *cărnac*, que l'autre terme de la coordination, *colac* «gimblette» a entraîné en faisant remplacer la finale phonétique de *cărnăt* (forme secondaire de *cărnaț* < lat. *carnaceus*, refaite sur le pluriel étymologique *cărnați*) par sa propre finale, pour des raisons euphoniques, la répétition de la séquence phonétique finale étant un trait caractéristique des structures phraséologiques roumaines avec coordination binaire: *calea-valea* «profusion de mots» [littéralement: la voie-la vallée], *luntre și punte* «effort de faire l'impossible» [littéralement: barque et pont] et autres (Graur 1963, 18; Vintilă 1963, 171).

3.2. Mots créés par superposition d'éléments puisés alternativement à chacune des deux langues qu'emploie le bilingue :

Cambăl n. neutre. Le nom neutre *cambăl* a été rencontré dans plusieurs localités, avec le sens «cloche» : *La biserică se trage cambălu – clopotul, vestește că a murit* (Baikal, 111) «À l'église on fait sonner le **cambăl** pour annoncer la mort [de quelqu'un]». Ce mot, absent des dictionnaires roumains, aussi bien que de ceux du bulgare, s'explique probablement par le fait que les Roumains bilingues ont combiné le mot bulgare pour «cloche» avec son hétéronyme roumain, à savoir bulg. *kambana* (v. DBR *камбана*) et roum. *clopot* : *Când auzi că bate cambăna, a murit muiere, or om, or copil, când auzi clopotu cum bate* (Dragaș-Voivoda, 112) «Lorsqu'on entend le son de **cambăna**, cela veut dire que quelqu'un, une femme, ou un homme, ou un enfant, est mort, lorsqu'on entend le **clopot** sonner». L'alternance entre les deux mots dans le même énoncé peut aller jusqu'à une succession immédiate: *Bate clopotul, kambana* (Cercovița, 111) «On entend sonner le **clopot**, la **kambana**». La forme qui se trouve en tête de ce paragraphe reflète le croisement des deux hétéronymes, le mot roumain ayant prêté son genre au mot bulgare: *Aicea în sat, la biserică bate cambanu. Ama n-avem biserică, cambanu nu bate* (Ostrov, 112) «Dans ce village à nous, on fait sonner le **camban** à l'église. Puisqu'il n'y a plus d'église à présent, on n'entend plus sonner le **camban**». La variante phonétique *cambălu* est le résultat d'une dissimilation produite dans *cambănu*, peut-être avec une influence du phonétisme du mot roumain.

Corună n. f. Ce mot a été rencontré dans la localité Kozlodui, 295, avec le sens «four»: *Pâinea se cocea în corună*. «On faisait cuire le pain dans la **corună**». Il s'agit d'un mot inédit, dont l'origine s'explique vraisemblablement par le croisement des mots roumain et bulgare pour «four», à savoir *cuptor* et *furună*: *Pe la patru de dimineață ... când scotea bobârnacii de prin sobe, de prin cuptoare* (Belene, 120) «À peu près à quatre heures du matin ... quand on ôtait les gimblettes des poêles, des **cuptoare** [ils partaient pour chanter les chants de Noël]». *dimineața să taie miel, coci în cuptor, coci miel* (idem, 220) «[Au jour de la fête de Saint Georges] au matin on tue un agneau, on le fait cuire dans le **cuptor**, on cuit

l'agneau». *Nainte eu am pomana făcută, cu socru-meu și cu soacră-mea, de tineră, cu colaci. Cinci zile a copt cumnată-mea și cu omu lu cumnată-mea. Am avut furună mare și eu și cumnatu meu, noi am fost bogați. Și-am umplut un beci de colaci și-am făcut pomană cu colaci* (Kozlodui, 162) «Je me suis acquittée de la commémoration de mon beau-père et de ma belle-mère, dès ma jeunesse, avec des gimblettes. Ma belle-sœur et le mari de ma belle-sœur on fait cuire pendant cinq jours. Nous avons eu chacun une grande **furună**, moi et mon beau-frère, nous avons été riches. Et nous avons rempli toute une cave de gimblettes et nous avons fait la commémoration avec des gimblettes». *Furună* est une variante de *furnă* (bulg. *фурна*), créée au milieu de la population minoritaire roumaine et qui est due à la propagation de la voyelle arrondie de la première syllabe : *De măcenici, frământăm și făcem colaci, îi facem în furnă, acuș nu mai sunt furne d-alea, sunt mașini* (idem, 217) «Aux **măcenici** [= le jour de 9 mars, la fête de 40 Martyrs de Sébaste, célébrée chez les Roumains par la confection de petites gimblettes au sirop appelées **măcenici**, vieil emprunt au bulgare *мъченикъ* «martyr»], nous pétrissons et nous faisons des gimblettes, nous les cuisons dans la **furnă**, les **furne** qui étaient jadis n'existent plus à présent, il y a des machines». Pour ce qui est du phonétisme *corună*, par rapport au résultat *curună* qu'on aurait attendu, on peut l'expliquer par une tendance hypercorrecte, qui consiste à reconstruire une voyelle [o] dans la syllabe initiale sous l'impression que l'[u] ne serait à l'endroit respectif que la conséquence de l'habitude bulgare de prononcer [o] comme [u].

Scraor n. neutre. Le sémantisme du nom neutre **scraor** peut être déduit du contexte où il est employé: *Apăi acușă nu se mai îmbracă multe lume în negru. Nainte când a murit omu-mio, până la anu, am fost cu toate alea în negru, jalnic. Ești în jalnic, jelești zicem așa: „Sânt jalnică!” Îmbrăcată în negru: scraor. Nu știi pe românește, ești în traoru. Da n-aveți așa vorbă traor?* (Cercovița, 129) «Alors, il n'a plus beaucoup de monde qui s'habille en noir de nos jours. Aux temps jadis, après la mort de mon mari, j'ai eu tout ce que j'ai porté de couleur noire pendant toute une année, **jalnic**. C'est comme ça que nous disons, qu'on est en **jalnic**, **jelești** [= «plaintif, tu pleures / déplores quelqu'un»] „Je suis plaintive”. Vêtue de noir: **scraor**. Je ne sais pas comment le dire en roumain, on est en **traoru**. Vous n'avez pas ce mot **traor**?». Le texte contient la définition du mot : *scraor* «vêtue de noir», autrement dit „en **traor**”. Le mot *traor* et le sens qui doit être présumé pour lui («deuil») sont confirmés par les dictionnaires. Les problèmes que pose, par rapport à lui, *scraor* (absent des dictionnaires) sont l'identité lexicale (douteuse) et l'origine de la différenciation, qui concerne les séquences phonétiques initiales de chacun des deux mots. En prenant *traor* pour la partie connue de l'équation qui doit nous aider à identifier l'origine du mot inconnu *scraor*, nous pensons que l'appartenance du premier aux champs sémantiques «mort» et «deuil» nous dirige vers l'identification de *scârbă* (sens ancien: «affliction, chagrin»), emprunt vieux slave qui fut doublé en roumain par l'emprunt bulgare *scrăb* (*скръб*) et contaminé ensuite avec *traor*.

Surnați n. m. est un mot enregistré dans les textes ayant pour thème la préparation de la charcuterie en viande de porc, ce qui nous aide à éclaircir aussi bien son origine que son sens : *Facem, umplem mațele. Cârnați face din alea subțirile alege, le curăță dinăuntru. Și le ține de a vara când să duce la lucru. Surnații ăia sunt cârnați. Alea marile, mațe, ș-alea groasile [facem], burtan* (Dragaș Voivoda, 195) «Nous faisons les boyaux, nous les remplissons. Ce sont les [intestins] grêles dont on fait les saucisses, on en choisit, on leur cure le dedans. Et on les garde pour en avoir en été, quand on va au travail. Ces **surnați**-là sont des saucisses. Les gros boyaux, les grands, nous en faisons du boudin.». Le texte reproduit montre clairement que *surnații sunt cârnați* «les **surnați** sont des saucisses»; le mot *cârnaț(i)* «saucisse(s)», hérité du latin (*carnacius*) s'avère par cela bien conservé et couramment employé dans les communautés roumaines d'où proviennent ces textes, en désignant un des plus importants produits de la charcuterie de cochon: *Eu fac câte cincizeci, șaizeci de kile de cârnați mâncăm. Și mai nainte, îi uscam așa, îi puneam pe, dacă știi la casă. [Acum] îi băgăm în frizer, câte șapte, opt, cârnați în săculeț și iei de-acolo și prăjești pe grătar ori altminterea îi prăjește* (Milcovița, 195) «Je fais d'habitude cinquante, soixante kilos de saucisses. Nous en mangions aussi naguère, nous les laissons sécher sur une – si vous savez, dans la maison – [perche]. [Maintenant] on les garde dans le réfrigérateur, par six ou huit dans un sachet, et on en prend et on en fait frire sur le gril ou de quelque autre façon». La comparaison entre *cârnați* et *surnați* met en relief les séquences phonétiques communes, qui suggèrent la possibilité que les deux mots se soient croisés, autrement dit que les deux systèmes lexicaux des bilingues Roumains aient interféré. Les textes de notre corpus offrent des exemples de cooccurrence du mot hérité et d'un emprunt: *Am și cu trei porci mari ... De Crăciun facem cârnați, sugiuci* (Milcovița, 195) «J'ai moi-même trois gros cochons. Nous en faisons des **cârnați, sugiuci** au Noël». Le pluriel créé en suivant les règles de la morphologie roumaine pour adapter l'emprunt au bulgare est une marque de son assimilation. Les explications concernant les procédés de préparation nous permettent de comprendre la différence subtile entre les deux produits: *Luăm carne de vacă și o amestecăm cu carnea de porc și mațele care sânt alea subțiri de la porc le cistește nevasta și măcinăm carnea și de vacă și de porc, o măcinăm și pune usturoi, ce n-ai de gând, piper roșu, îi pune sare ș-o amestecă bine și [umple] mațele alea subțiri de la porc (id., ibid.)* «[Pour les **sugiuci**] on prend de la viande de veau et on la mêle à la viande de porc et la femme cure les boyaux, qui sont les grêles qu'on a du cochon, et on hache menu [= littéralement: on broie] la viande de veau et de porc, on la broie et y ajoute de l'ail et tout ce que vous voulez, du poivre rouge, on y ajoute et on les mêle bien et [on en remplit] les boyaux grêles du porc». Les dictionnaires de la langue bulgare notent que le mot *sugiuc* est un terme vieilli, mais qui s'avère vivant au niveau dialectal: *Sugiucii păi, cu mațe de porc și făceam și de porc și de oaie, așa făceam. Cu usturoi, mai mult usturoi puneam (id., ibid.)* «Les **sugiuci** [= les saucisses], alors, avec des

boyaux de porc, nous en faisons tant du porc que du mouton, on en faisait de cette manière. Avec de l'ail, on y ajoutait plutôt de l'ail». La coexistence de ces deux mots, leur possible concaténation ([nous faisons des] *cârnați, sugiuci*), est une étape sur la route dont le bout est la forme contaminée *surnați*.

3.3. Mots résultés de contaminations entre des éléments internes des patois :

Țărântică, o ~ est une locution adverbiale qui n'a jamais été attestée auparavant et qu'on trouve dans un texte concernant les coutumes d'enterrement : *Da aia care e babă de face, aia de-l drege [mortul pentru a nu deveni strigoi], aia-i pune sare-n mână. Și la biserică – când ia statu [lumânare] -ăla, ia sarea-aia din mână, dupe ce-l citește popa, îi ia sarea și-o dă lu al din casă și fomeia al din casă ... sarea aia o ia și-o dă la măgar, o dă și la găini, o dă și la porc, o dă și la oi, o dă la toate câte-o țărântică, pare că dac-o fi avut el căsmet [noroc], să-i rămână căsmetu acasă, să nu-l ia cu el (Hârleț, 127) «Mais cette vieille qui le met en ordre [celui qui est mort, pour qu'il ne se transforme pas en revenant], c'est elle qui met du sel dans sa main. Et à l'église, quand le prêtre a fini de lire le service, on reprend le sel de sa main, on le reprend et on le donne à l'homme et à la femme qui vivent dans la même maison [où il avait vécu] ... on reprend ce sel et on le donne [à manger] à 'âne, on le donne aux volailles, on le donne même au cochon, on le donne même aux brebis, à chacun de ceux-ci on en donne une țărântică [= «un tout petit peu»], dans l'idée que la chance qu'il peut avoir eue, cette chance reste dans sa maison, qu'il ne l'emporte pas». Par sa forme aussi bien que par son sens, țărântică «un tout petit peu» s'avère une contamination entre les synonymes (*o țără* «un tout petit fragment» et *puțintică*, diminutif féminin de *puțin* «peu, en petite quantité»).*

4. Les mots qu'on vient de discuter attestent l'état réel où se trouve le lexique des patois roumains employés en Bulgarie. Ils mettent en lumière le fait que ces idiomes se développent dans des conditions particulières d'isolement par rapport au roumain littéraire et d'influence progressive de la langue bulgare. Ces parlers ont cependant évolué et ils se sont enrichis par des moyens internes aussi bien qu'externes: par des emprunts aux langues des populations voisines (la majorité bulgare et les autres minorités ethniques de Bulgarie), d'une part, mais d'autre part par des innovations appliquées aux ressources internes.

Les mots que nous avons commentés sont une preuve de la vitalité de ces patois, qui se fait voir dans la capacité d'adoption des certains emprunts nécessaires pour les distinctions sémantiques (*bebec, survacă*), mais aussi d'assimilation des emprunts par des changements formels destinés soit à les encadrer dans le système morphologique roumain (*cișmegea, lăpciug*), soit à les rendre phonétiquement plus convenables, en les rapprochant des formes plus courantes en roumain (*vâlnic, bărnice, morănice*) ou en assimilant leur finale phonétique à certains suffixes (*cișmeală, măială*).

La situation présentée ci-dessus est propre aux parlers qui évoluent dans des conditions de bilinguisme, déjà généralisé au sein de la génération moyenne, et qui

a porté à la création d'une sorte de „parallélismes lexicaux”, dont on se sert surtout dans le cas de cohabitation des Roumains avec la population majoritaire. Les paires lexicales mot roumain / synonyme bulgare sont sujettes à des contaminations qui engendrent des formations lexicales inédites (*cambăl, scraor, surnați*). Les innovations se situent parfois au niveau des ressources purement internes, comme dans le cas de la locution adverbiale (*o*)*țărântică*, dans laquelle se sont combinées deux formes roumaines synonymes: (*o*) *țără* + *puținică*.

Les traits archaïques constituent un point commun aux parlers qui se développent hors des frontières politiques d'une certaine langue, ce qui est une conséquence naturelle de leur séparation définitive du bloc ethno-linguistique dont ils ont fait partie. La préférence que nous avons accordée, dans notre analyse, au côté *innovateur* des parlers de ce type vient de notre intention de souligner la résistance des idiomes roumains devant une pression, progressive dans le temps, de la part de la langue majoritaire dans le milieu respectif. La vitalité des parlers roumains, visible dans leur capacité d'emprunt et d'adaptation, de régularisation morphologique et phonétique – sans parler des procédés de création lexicale – est une raison de la résistance du roumain dans un milieu allogène, sur la rive droite du Danube, en tant que variante dialectale à part.

Abréviations

BER	<i>Bălgarski etimologičen rečnik</i> , Sofia, Bălgarska Akademia na Naukite, Institut za Bălgarski, 1971 et s.
DA	Academia Română, <i>Dicționarul limbii române</i> , București, 1913–1948.
DBR	Tiberiu Iovan, <i>Dicționar bulgar-român</i> , București, 1994.
DLR	Academia Română, <i>Dicționarul limbii române</i> (DLR). Serie nouă, București, 1965 și urm.
DR	„Dacoromania”, Cluj, 1921–1948.
Graur 1963	Al. Graur, <i>Etimologii românești</i> , [București].
Nestorescu, <i>Românii timoceni</i>	V. Nestorescu, <i>Românii timoceni din Bulgaria</i> , Grai, folclor, etnografie. București, Editura Fundației Culturale Române, 1996.
Sala 1997	Marius Sala, <i>Limbi în contact</i> , București, 1997.
Vintilă 1963	Ioana Vintilă, <i>Observații asupra expresiilor rimate</i> , în LR XII, nr. 2, pp. 171–176.
Nestorescu, 2011	V. Nestorescu, <i>Românii timoceni. Glosar dialectal</i> , București, Editura Academiei Române, 2011.

LA SOUSCRIPTION LITTÉRAIRE EN BULGARIE (1806–1856)¹

NEDKA KAPRALOVA

(Institut de Littérature, Académie Bulgare des Sciences)

La souscription littéraire ou de librairie est un phénomène qui a existé presque partout en Europe au XIX^e siècle. Son début fut en Angleterre pendant la seconde moitié du XVII^e siècle vite suivi en Hollande, en France, en Allemagne, en Belgique et dans d'autres pays où, au XIX^e siècle, elle prit l'aspect d'une pratique commerciale liée à la diffusion des imprimés dans le but d'assurer leur marché, d'augmenter les chiffres d'affaires des producteurs (éditeurs et libraires) et d'atteindre un plus grand public, formé par les classes moyennes, cette grande masse d'acheteurs dont la montée sociale était déjà un fait. En Europe du Sud-Est, la pratique de la souscription fut imitée dès le XVIII^e siècle, d'abord en Grèce et en Serbie, puis en Roumanie et enfin en Bulgarie à partir de 1806. La souscription existait aussi en Russie, un autre pays dont le développement culturel influença celui des Bulgares.

La période concernée se situe entre 1806, date de l'apparition du premier livre imprimé en nouveau bulgare, publié par souscription, et 1856, date de la fin de la guerre de Crimée qui marque la fin d'une première période du Réveil national des Bulgares. Dans l'histoire bulgare, cette période pourrait être définie comme l'«aube des Temps modernes» où l'on voit se dessiner les processus essentiels propres à la constitution de la nation.

Mots-clés: souscription, livres, éditions, Bulgarie.

La souscription à ouvrages, dite aussi littéraire ou de librairie, est un phénomène qui a existé presque partout en Europe au XIX^e siècle. Son début est posé en Angleterre pendant la seconde moitié du XVII^e siècle, pour être vite suivi en Hollande, en France, en Allemagne, en Belgique et dans d'autres pays où, au XIX^e siècle, elle prit l'aspect d'une pratique commerciale liée à la diffusion des imprimés dans le but d'assurer leur marché, d'augmenter les chiffres d'affaires des producteurs (éditeurs et libraires) et d'atteindre un plus grand public, orientée, cette fois-ci, en grande partie vers les classes moyennes, cette grande masse d'acheteurs dont la montée sociale était déjà un fait. En Europe du Sud-Est, la pratique de la souscription fut imitée dès le XVIII^e siècle, au début en Grèce et en Serbie, puis en Roumanie et enfin en Bulgarie à partir de 1806. La souscription existait aussi en Russie, un autre pays dont le développement culturel influença celui des Bulgares.

¹ Cet article est réalisé dans le cadre du projet n BG051PO001 – 3.3.04/61 «Aide au développement du potentiel scientifique de jeunes scientifiques humanitaires et à la consolidation de leurs contacts professionnels avec des scientifiques éminents dans leur domaine scientifique» subventionné par le FSE et FEDR suivant le programme opérationnel «Développement des ressources humaines».

A cet instant, l'analyse est constituée, en grande partie, par la souscription en Bulgarie. La période concernée se situe entre 1806, date de l'apparition du premier livre imprimé en nouveau bulgare, publié aussi par souscription, et 1856, date de la fin de la guerre de Crimée qui marque, également, la fin d'une première période du Réveil national des Bulgares. Dans l'histoire bulgare, cette période de cinq décennies pourrait être définie comme l'«aube des Temps modernes» où l'on voit se dessiner les processus essentiels propres à la constitution de la nation.

Le Réveil national bulgare est cette époque à l'aube des Temps modernes lorsque dans la culture bulgare s'effectuent des changements profonds. Pour une longue période, la culture traditionnelle dominante cohabite avec de nouveaux paramètres culturels apportés par la culture urbaine en cours de constitution. Lentement, mais de façon catégorique, le nouveau s'établit durablement dans la culture bulgare, le traditionnel cédant de plus en plus sa place. Ces processus sont caractéristiques pour le développement de la société, ils sont essentiels dans le développement de la culture, en général, et de la littérature, en particulier, de la Modernité. Comme la littérature bulgare pendant la période envisagée est marquée par un syncrétisme propre à l'époque, ce fait impose la nécessité de prendre en considération le corpus entier des ouvrages littéraires qui avaient vu le jour en réponse des besoins de la Modernité. On ne pourrait parler de belles lettres que pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, vers la fin du Réveil national. Le corpus d'ouvrages qui pose les paramètres du nouveau dans la culture bourgeoise en état de constitution se rapporte à tous les domaines du savoir, tous ces livres sont nécessaires à titre égal au Bulgare du XIX^e siècle dans son chemin de changement et de développement en tant qu'homme des Temps modernes. C'est pour cette raison qu'ont été présentés tous les ouvrages qui avaient reçu le soutien préliminaire de leur public de lecteurs, des ouvrages «nécessaires à tout le monde», des ouvrages qui posaient et créaient les **nouvelles normes** de la vie sociale et culturelle.

Comme le démontre de manière persuasive dans son étude des mécanismes de la culture et de la littérature du Réveil national bulgare R. Damianova, dans son aspiration au changement, «la culture du Réveil national cherche et trouve son propre signe caractéristique qui puisse, à la fois, la différencier du vieux et la régler. C'est bien cela la **norme**: elle devient le **signe du nouveau et le régulateur social essentiel du comportement de la culture**» (souligné par moi – N.K.). «La norme, selon la définition de R. Damianova, est un système de prescriptions, décrets, modèles que l'on doit suivre afin de conserver l'entité d'un phénomène dans la sphère sociale ou spirituelle ou dans toute autre sphère des pratiques sociales et personnelles. La norme est à la fois un mécanisme pour se différencier et le langage commun dont a besoin une communauté pour se comprendre»².

² Дамянова, Р. *Отвъд текстовете: културни механизми на Възраждането*. Дисертация за присъждане на научната степен “доктор на филологическите науки”. София, 2007, с. 72. [Damianova, R. *Au delà des textes : mécanismes culturels du Réveil national bulgare*. Thèse de doctorat d'Etat. Sofia, 2007, p. 72.]

Les sphères d'activité les plus importantes: économie, commerce, institutions en état de constitution, culture, instruction exigent des mécanismes de réglementation et de centralisation. Ce sont notamment les mécanismes de la normativité qui se construit et dont le but est de réglementer le comportement dans les rapports sociaux et privés, d'élaborer un système efficace des nouveaux «devoirs sociaux»³. «La norme, au dire de R. Damianova, devient le signe essentiel de la conscience en train de renaître, elle «modèle» (selon le terme de Lotman), dirige et, dans la plupart des cas, réalise les conditions tellement nécessaires de vie sociale en commun. [...] On voit commencer la construction de nouvelles structures de vie sociale qui exigent de nouvelles formes de comportement imposées, respectivement, par de nouvelles normes. De cette manière, peu à peu, et comme si de façon préméditée, la normativité de la culture du Réveil national se construit et elle est appelée à vie le plus souvent par le réflexe de l'identification. Pour citer N. Elias, l'orientation vers l'affirmation de nouvelles normes de comportement qui ne sont pas toujours intrinsèques est déjà l'indication du changement qui se produit et qui s'appelle civilisation»⁴.

Les listes des souscripteurs sont le témoignage aussi de la participation du Bulgare du XIX^e siècle à la constitution de cette culture et de sa normativité en confirmant complètement la thèse proposée par H. Silguidjian-Guéorguéva et acceptée par R. Damianova que «les nouveaux rapports sociaux imposent de nouvelles exigences devant l'homme du Réveil national bulgare, ils modèlent son comportement social, activent sa participation dans les processus culturels de l'époque en créant une situation dans laquelle «l'individu «n'est plus le même», mais il n'est pas encore devenu «soi-même» du point de vue des nouvelles tâches existentielles»⁵.

«Un des idéaux de la conscience renaissante du Bulgare des XVIII^e–XIX^e siècles, écrit R. Damianova, c'est la stabilisation des normes de la vie sociale due au **changement du statut de la personne**. Mis devant le «seuil du Temps nouveau» (selon la métaphore réussie de Sv. Strachimirova), l'homme du XIX^e siècle bulgare doit surmonter plusieurs «seuils» et apprendre à vivre selon diverses conditions de vie sociale. [...] Le problème de la «citoyenneté» culturelle en train de changement du Bulgare qui entre dans l'époque du Réveil national signifie le **changement** même dans sa **manière de vivre** dans le monde (toujours d'après Sv. Strachimirova) ce qui, de son côté, exige un changement dans la vie quotidienne, l'introduction de nouvelles conditions de vie et de nouveaux contacts»⁶.

Le renouveau culturel du début du XIX^e siècle bulgare est marqué par plusieurs changements considérables dont un des plus importants est l'apparition

³ Дамянова, Р. *Отвъд текстовете: културни механизми на Възраждането*. София: Елгатеx, 2004, с. 69–70. [Damianova, R. *Au delà des textes : mécanismes culturels du Réveil national bulgare*. Sofia: Elgateh, 2004, pp. 69–70.]

⁴ Damianova, R. *Au delà des textes... Op. cit.*, pp. 76–77.

⁵ Damianova, R. *Au delà des textes... Op. cit.*, p. 72.

⁶ Damianova, R. *Au delà des textes... Op. cit.*, p. 74.

du livre imprimé qui peu à peu remplace définitivement le livre manuscrit. A la société bulgare s'imposent plusieurs tâches d'une importance majeure: poser les fondements d'une instruction moderne et civile, lutter pour une émancipation spirituelle et culturelle, religieuse et politique. Dans le domaine de la vie spirituelle, la période de l'apparition du *Nedelnik* de Sofronii de Vratsa (1806) jusqu'à la fin de la guerre de Crimée (1856) se caractérise par un renouvellement lent et difficile mais général. Le Bulgare du XIX^e siècle, toujours «au seuil du Nouveau temps», cherche des repères pour construire son identité : religieuse, ethnique, nationale, personnelle. Dans une grande partie, ce processus est en rapport avec la nouvelle instruction civile, avec l'introduction dans le comportement social d'un nouvel élément «mondain», avec le développement du commerce, avec l'élaboration des nouveaux «devoirs publics»: il s'agit là d'activités qui ouvrent de nouvelles perspectives à l'horizon du Bulgare du XIX^e siècle.

L'analyse des livres publiés en souscription pendant les premières décennies du XIX^e siècle bulgare fait ressortir les idées qui avaient provoqué l'intérêt des lecteurs, de plus avec des noms concrets, chose précieuse pour un temps dont les archives manquent presque totalement. Grâce à la souscription, on pourrait dessiner plus précisément le tableau de la normativité en état de constitution de la nouvelle culture bulgare. R. Damianova a raison en se posant une série de questions en envisageant la normativité de l'époque: «De tout ce qui est imposé (ou proposé), qu'est-ce qui devient une norme? [...] Quelles sont les normes? Quelles sont les formes?» et souligne le fait connu par les chercheurs dans le domaine du Réveil national bulgare que la norme est une «quantité recherchée» (Gatchev), qu'à cette époque apparaît «une littérature normative qui «inonde» la société contemporaine en lui imposant comment se comporter, comment se soigner, comment manger, comment se tenir en société»⁷.

L'édition est une des manifestations de la nouvelle situation culturelle bulgare au XIX^e siècle. Elle constitue un des phénomènes du renouvellement culturel de l'époque. La difficulté majeure dont elle souffre est le manque d'imprimeries dans les territoires bulgares, le manque d'éditeurs et de libraires spécialisés ; à cette difficulté viennent s'ajouter encore d'autres : le manque de presse périodique dont le but est d'informer les gens sur les divers aspects de la vie sociale y compris sur la publication de livres de quoi résulte le manque de communication directe et suffisante entre les divers acteurs de la vie sociale et en particulier, entre les auteurs et leur public de lecteurs (ou d'auditeurs), ce qui pourrait expliquer les souscriptions peu nombreuses parfois ; et non pas en dernier lieu, le manque d'argent.

Comme une première cause pour l'apparition de la souscription littéraire en Bulgarie, ainsi que dans le Sud-Est de l'Europe en général, on pourrait considérer la situation financière difficile. Les sociétés balkaniques suivent un développement capitaliste spécifique, caractérisé par un niveau insuffisant des capitaux industriels

⁷ *Ibid.*, p. 79.

et par une montée de la bourgeoisie commerciale qui vient en appui de la vie culturelle. En analysant le développement de l'édition en Grèce, N. Danova et Ap. Hristakoudis soulignent que l'augmentation relativement lente des capacités financières de la bourgeoisie grecque est la cause du monopole que l'église orthodoxe garde assez longtemps sur la publication des livres, ainsi que de l'apparition du système des souscriptions qui vient garantir la parution d'ouvrages non subventionnés par l'église⁸. La situation en Bulgarie est similaire.

Les livres parus en souscription en Bulgarie pendant la première moitié du XIX^e siècle, peuvent être divisées en quatre groupes thématiques relativement nettes: livres **religieux**, livres **scolaires et de référence**, livres **éthiques et didactiques** et **belles-lettres**, ayant en vue que, très souvent, un livre pourrait être identifié comme faisant partie de deux ou trois groupes à la fois, ce qui confirme la thèse du caractère encore syncrétique de la littérature bulgare de la première moitié du XIX^e siècle: c'est plutôt une tradition écrite en état de constitution où les genres ne sont pas complètement explicités.

Les livres religieux constituent le plus grand nombre des ouvrages parus à l'époque du Réveil national. Les données sont catégoriques: pendant la période 1806-1856 le nombre total des ouvrages publiés est de 358 dont 116 (32,4 %) sont religieux. Au total, pendant la même période on a souscrit à 78 livres dont 29 sont des ouvrages religieux (37 %). Du point de vue thématique, les livres religieux peuvent être classifiés en sept groupes: histoires de l'église et histoires saintes, prédications, vies des saints, miracles de la Sainte Vierge, livres liturgiques, un traité sur la doctrine hébraïque, un traité sur la doctrine orthodoxe.

On a déjà montré que le début était posé par la littérature religieuse qui prédomine pendant les deux premières décennies après 1806. Les listes des souscripteurs confirment incontestablement l'intérêt du Bulgare pour ce genre de lectures, ainsi que la nécessité évidente que la société en éprouvait. Pour ne pas évoquer que les nombreux paratextes dans lesquels les auteurs partagent leur douleur du fait qu'ils avaient écrit ou recopié ou traduit un livre «en langue bulgare simple et claire» parce que les ouailles sont faibles et ignorantes, mais aussi parce que souvent les prêtres sont quasiment illettrés. La nécessité d'une éducation chrétienne ferme se dessine de manière incontestable. Cette éducation chrétienne qui est la base d'un des piliers de l'identité nationale. En ce sens, les listes des souscripteurs témoignent d'une position sociale catégorique de conservation, de continuité, d'approfondissement et d'affirmation de la norme du christianisme orthodoxe. Cette position est gardée jusqu'à la fin de l'époque du Réveil national. On en trouve un témoignage non seulement dans les nombreux livres religieux publiés en souscription, mais aussi dans les rééditions. Toutes les rééditions du *Nedelnik* de Sofronii de Vratza, des *Miracles de la Sainte Vierge* ou des *Prédications diverses* de Joachim de Kartchovo avaient reçu le soutien préalable de

⁸ Данова, Н. и Ап. Христукудис. *История на нова Гърция*. София: Абагар, 2003, с. 86. [Danova, N. et Ap. Hristakoudis. *Histoire de la Grèce nouvelle*. Sofia : Abagar, 2003, p. 86.]

la souscription. Pourtant, pendant la période qui est l'objet de notre intérêt dans le présent travail, il y a deux ouvrages religieux dont la souscription est particulièrement impressionnante: *Doctrine orthodoxe* traduite du russe par Ilarion h. Stoyanov [Makariopolski] et *Bouquet des services liturgiques pour l'année entière* de Nikolay Triandafilov. Le premier de ces livres impressionnait ses lecteurs avec l'érudition, le renom, la langue claire de son auteur, ainsi qu'avec la profondeur et l'importance des idées qu'il véhiculait et surtout avec sa préface, peut-être aussi avec sa liste des souscripteurs qui avait en tête le patriarche de Constantinople, 12 métropolitains et le prince Stéphane Bogoridi. Le second venait satisfaire les besoins du chant bulgare orthodoxe: encore dans le titre l'auteur soulignait qu'une partie des chants était créée par lui-même; la souscription de 49 églises, 5 monastères et 8 écoles parle au profit d'une réception très intéressante de ce livre de la part des institutions «piliers» de la société de l'époque. Pratiquement, le livre de Triandafilov avait atteint un public énormément plus large de celui dessiné par les noms des souscripteurs publiés sur les dernières pages. Parce que, quand le livre entre dans l'église, il appartient déjà à tout le monde, et lors des fêtes, toute la population acquiert les fonctions de récepteur par le biais de la célébration des offices par le prêtre.

Les livres scolaires constituent un groupe assez grand qui rivalise avec celui des livres religieux, ce qui est normal, étant donné que l'école représente le second grand pilier constituant l'identité nationale. Ce groupe comprend 27 titres (ou 35 % du total des livres publiés en souscription pour la période 1806-1856) subdivisés en dix sousgroupes: arithmétique, physique, guides de conversation, ouvrage scientifique général, agriculture, diplographie, ouvrage historique et religieux, géographies, histoires, grammaires. La littérature scolaire, originale et traduite, créée par les hommes de lettres bulgares, était d'une importance majeure pour le développement progressif de la société. Certains des manuels se caractérisent par une structure propre à ce genre, d'autres ressemblent plutôt à des livres «ordinaires», certains sont signalés comme «bulgares» (même des arithmétiques!), un fait par lequel les auteurs voulaient évidemment souligner l'appartenance ethnique de leurs textes dans un temps de sensibilité nationale accrue; certains sont écrits bien et de façon claire, d'autres ne pourront pas tenir à une critique du point de vue contemporain; mais ils sont tous soumis à la grande idée: l'instruction du peuple bulgare attardé dans son développement qui doit vite rattraper le niveau des peuples européens civilisés.

Le groupe des ouvrages généraux comprend, d'un côté, les livres éthiques et didactiques publiés en souscription pour la période 1806–1856 qui sont au nombre de quinze et sont repartis en six sousgroupes: guides de correspondance, textes éthiques, règles pour l'organisation des écoles, calendriers, guides d'hygiène et guides de bonnes mœurs; et, d'un autre côté, les belles lettres qui sont au nombre de sept œuvres dont cinq traductions et deux ouvrages originaux. Les ouvrages éthiques et didactiques apparaissent comme résultat du besoin de la nouvelle société bulgare de changer son mode de vie selon les exigences des Temps modernes. Avec l'affirmation des rapports bourgeois, un changement s'impose

dans la vie traditionnelle. Ainsi, voient le jour des livres qui apprennent à l'homme de la Modernité comment se comporter en société, qu'est-ce qui est convenable et qu'est-ce qui ne l'est pas, comment soigner son hygiène personnelle, comment s'habiller, manger, danser, saluer, comment se moucher et comment tousser; comment communiquer à l'aide de l'écrit; comment connaître les dates exactes des fêtes et suivre le calendrier; comment cultiver plus efficacement ses plantes et élever ses animaux; comment élever ses enfants, comment les éduquer; comment organiser les écoles, etc.

Peu à peu, l'horizon spirituel du Bulgare du XIX^e siècle s'enrichit de nouveaux contenus qui viennent répondre aux besoins des Temps modernes. La trouée de la littérature séculaire avec l'abécédaire de Petar Béron publié en 1824 est suivie d'une sorte de «boum» de manuels scolaires en 1833–1836 lorsqu'en souscription sont publiés l'*Arithmétique* de Néophite Bozvéli, l'*Arithmétique*, le *Guide de correspondance* et le *Guide de conversation grec-bulgare* de Hristaki Pavlovitch et l'*Abrégé de l'histoire universelle* d'Anastas Kipilovski.

L'année 1837 pose le début des livres «utiles à tout le monde» avec la publication de la *Chrestoethia* de Rayno Popovitch dont la liste des souscripteurs, du point de vue chronologique, est la première qui frappe par ses nombreux participants.

Le caractère spécifique du temps détermine l'apparition d'une «littérature qui s'occupe de l'utilitaire, en imposant dans toutes les sphères son sens pragmatique et en constituant «des règles de bonne vie urbaine» (Rayno Popovitch) [...]. L'homme de l'époque se tourne avec curiosité vers le nouveau qui s'introduit, en cherchant ses appuis qui puissent régler son comportement. Il les trouve dans la stabilité de la norme, des prescriptions comment se comporter en société, comment s'entretenir avec les autres, comment se préserver et se soigner, en deux mots, comment assimiler le nouveau savoir [...]. Une expression de ces besoins est donnée par la diffusion des guides de correspondance en tant que littérature de base de la normativité qui impose les règles de la communication, des divers «questionnaires», «guides», «prédictions et calendriers»⁹.

Cependant, parmi ces ouvrages, il y a un groupe de dix livres, de tous les domaines, dont les listes des souscripteurs impressionnent par leur échelle et permettent de les définir comme une sorte de **code de la norme de l'époque**. Du point de vue chronologique, ce sont les livres suivants:

1. (n 12)¹⁰ *Chrestoethia*, traduite du grec par Rayno Popovitch, 1837.
2. (n 14) *Messetzoslov ou calendrie éternel (bulgare)* de Hr. Kostovitch Sitchan-Nikolov, 1840.
3. (n 20) *Abrégé de Géographie générale pour la terre entière*. Traduit du grec par K. Fotinov, 1843.

⁹ *Ibid.*, pp. 70–71.

¹⁰ Le chiffre entre parenthèses indique le numéro d'ordre du livre dans la liste des livres publiés en souscription 1806–1856. Voir Annexe.

4. (n 25) *Histoire d'Alexandre le Macédonien dit le Grand*. Traduite du grec par Hristo P. Vassiliev Protopopovitch, 1844.

5. (n 26) *Histoire du peuple slavo-bulgare*. Traduite du serbe par Petar Sapounov, 1844.

6. (n 28) *Doctrine orthodoxe*. Traduite du russe par Ilarion h. Stoyanov, 1844.

7. (n 31) *Deux récits didactiques*. Traduits du serbe par Yoan Stoyanovitch, 1845.

8. (n 33) *Hygionomie*. Traduite du grec par Sava Dobroplodni. 1ère édition, 1846.

9. (n 35) *Grammaire de la langue slave*. D'Ivan N. Momtchilov, 1847.

10. (n 36) *Bouquet des services lithurgiques pour l'année entière*. De Nikolay Triandafilov, 1847.

Ainsi, on voit se dessiner le tableau suivant : parmi ces dix livres, la première place est occupée par les ouvrages «utiles» dont le Bulgare a besoin pour rattraper son retard par rapport à l'Europe civilisée, à savoir: les **Bonnes mœurs** qui nous apprennent comment se comporter en société, le **Calendrier** qui nous apprend diverses choses utiles, par exemple comment savoir la date des Pâques et autres choses intéressantes; l'**Hygionomie** qui nous apprend comment se soigner et être en bonne santé ; et enfin, les **récits didactiques** des anciens qui nous apprennent comment être de bons parents et éduquer nos enfants.

Les ouvrages religieux sont deux, comme on vient de mentionner ci-dessus, l'un impressionne par sa profondeur, par la figure érudite de son traducteur, sa préface, ainsi que par sa liste des souscripteurs ; la seconde, par sa réception particulière.

Les manuels sont trois, mais ce sont les trois sphères primordiales qui soutiennent l'identité nationale: **histoire, géographie, grammaire**. «La massification de la littérature scolaire, écrit R. Damianova, détermine, d'une certaine manière, la normativité de l'instruction: que apprendre, comment apprendre, quelles doivent être les prescriptions»¹¹. Les manuels d'histoires y occupent une place particulièrement privilégiée: «ils donnent des connaissances sur le passé bulgare entouré de l'auréole de la gloire, interprètent la question des origines des Bulgares, discutent les moments cruciaux dans l'histoire bulgare. L'historicisme qui règne dans la conscience du Bulgare du XIX^e siècle devient une norme pour la compréhension du présent, d'une manière spéciale il se transforme en correctif de base pour la vérité»¹².

Le groupe comprend aussi un ouvrage de divertissement relatant les exploits et les aventures des grands héros, *Le Roman d'Alexandre dit Alexandria*.

La troisième partie, «Les lecteurs» est constitué d'un chapitre (Chapitre VII) consacré à l'analyse, premièrement, du public des lecteurs défini comme auditoire réceptif, deuxièmement, à la diffusion sociale et géographique de la souscription, troisièmement, au caractère urbain du Réveil national bulgare et de là, de la

¹¹ Damianova, R. *Au delà des textes...*, *Op. cit.*, p. 81.

¹² *Ibid.*, p. 81.

souscription, et, quatrième, à la place particulière qu'occupait le livre dans la société bulgare du XIX^e siècle.

Des listes de ces soixante-dix-huit livres furent identifiés quelques 18 000 souscripteurs. Malheureusement, le nombre des personnes dont les noms n'apparaissent qu'une seule fois, est très élevé: environ 4/5 du nombre total. Ce fait permet de formuler la thèse que ces derniers sont plutôt des participants accidentels dans le processus de l'assimilation de la culture littéraire. On pourrait admettre que leur participation était due au désir de voir leurs noms imprimés dans un livre, et sur ce point on est complètement d'accord avec N. Natchov qui lance cette idée encore en 1911.

On a procédé à une classification à l'intérieur des souscripteurs en les rangeant par nombre de participation dans diverses souscriptions lancées.

Les personnes qui avaient souscrit à cinq et plus de cinq livres sont au nombre de 810. De ces 810 personnes, les hommes sont au nombre de 803 et les femmes sont 7. Le métier n'est pas connu dans le cas de 296 hommes et d'une femme. La caractéristique professionnelle des 507 hommes dont le métier est connu est la suivante : 117 commerçants (dont 4 libraires), 14 hommes de lettres, 89 instituteurs, 62 prêtres, 39 religieux, 1 métropolitain, 6 évêques, 5 moines, 77 artisans, 6 peintres religieux, 1 illustrateur et photographe, 1 éditeur, 21 riches notables (tchorbadji), 2 maires, 1 juge, 1 fabricant, 4 docteurs, 1 secrétaire de gouverneur, 7 employés, 1 ouvrier d'imprimerie, 2 copistes, 2 propriétaires d'auberge, 15 élèves.

Ces 810 personnes constituent le **noyau** de l'auditoire réceptif que l'on pourrait, presque sûrement, définir comme **lecteurs**. Les secteurs suivants comprennent les personnes qui avaient souscrit respectivement quatre, trois, deux et une fois. Dans un dernier secteur, beaucoup plus grand, se situent les auditeurs, la masse la plus nombreuse de cet **auditoire réceptif**. Le schéma de l'auditoire réceptif proposé présente de la manière la plus exacte, parce que utilisant des chiffres concrets publiés pour la première fois ici, l'état de l'intérêt pour les livres et la lecture dans la société bulgare de la première moitié du XIX^e siècle et ceci à travers l'optique de la souscription littéraire. Bien sûr, comme tout fait social, il ne peut pas être absolutisé car un grand nombre des facteurs qu'il comprend peuvent être soumis à de nombreuses conditions.

Le tableau que les listes des souscripteurs nous aident à construire dessine un rapport de continuité avec la tradition et, en même temps, une aspiration au renouvellement, à la constitution des normes du moral nouveau. De son côté, ce moral est de prédominance bourgeois, c'est-à-dire propre au bourg, à la ville qui est le berceau du Réveil national, comme de toutes les manifestations de la Renaissance en général. D'un autre côté, on pourrait voir la manière dont se dessine l'image des centres culturels de l'époque. Ici, on a fait une tentative de présenter la participation personnelle dans ces processus. Dans ce but, on a utilisé un extrait représentatif de 100 personnes.

L'analyse de ces 100 personnes permet d'établir les catégories suivantes: instituteurs, clergé, écoliers, artisans en Bulgarie; commerçants et artisans hors la Bulgarie.

Neuf de ces cent personnes sont des **instituteurs** :

1. Yakov Hristovitch de Tarnovo: n° n° 20, 26, 28, 33¹³.
2. Stoyko Ivanov (Yovanov) d'Eléna: n° n° 20, 26, 28 (élève), 31, 35.
3. Rayno Popovitch de Karlovo: n° n° 8, 11, 14, 22, 25, 31, 33, 36.
4. Paraskéva Damianovitch de Roussé : n° n° 12 (élève de Rayno Popovitch à Karlovo), 14 (déjà instituteur à Roussé), 20, 21, 25, 26, 31, 33, 36.
5. Hristo (Hristakiy) Pop Vassiliev (papa Vassiliévitch, pop Vassilev, protopop Vassiliev) de Karlovo: n° n° 8, 11, 12 (avec ses frères Stéphane, Yoan et Hariton), 14, 22, 32, 36. (Dans ce cas, il faut noter qu'il n'a pas souscrit aux n° n° 20, 26, 28 et 33.)
6. Hristo Vulkovitch (Vulkov) Pouliak (Poulékov) de Koprivchtitza : n° n° 12, 14, 17, 28, 36.
7. Hristo Draganov: n° n° 20, 22, 26, 28 (à Eléna), 31, 33 (deux fois, la seconde à Roussé) et 36 (à Roussé).
8. Hristofor Nikovitch (Nikov) de Razgrad : n° n° 12, 21 et 24 (avec ses fils Vassiliy, Léontiy, Stéphane et Alexandre), 28 et 29 (comme marguillier, avec ses fils Vassiliy et Léontiy), 31 (avec ses fils Vassiliy, Léontiy, Stéphane et Alexandre, 35 (seul, avait souscrit deux fois).
9. Tzviatko Neduv de Gabrovo: n° 12 (écolier), 14 (second instituteur), 17 (instituteur), 20, 22, 26 (10), 29, 30 (5), 31, 32. Il n'est pas clair pourquoi il n'avait pas souscrit aux n° 33 et 36.

Les représentants du clergé sont au nombre d'onze. Ici, également, les données montrent un intérêt catégorique pour les livres qui, dans le répertoire des livres publiés en souscription, ont les numéros 20, 26, 28. Les souscripteurs à ces livres sont: Haralampiy hiéromoine du Hilandar (souscripteur d'Eléna et de Panaguirichté, ainsi que pour les n° 21, 22, 23, 25) ; l'hiéromoine h. Théodose de Nevrokop ; l'hiéromoine Pantéleymon de Samokov (ainsi que pour les n° 9 et 10)); le pop Petko de Tarnovo (+ n° 31, 33, 35); le pop Sava d'Eléna (+ n° 14 et 35). Dans diverses combinaisons, les lectures «magistrales» du début du XIX^e siècle bulgare qui constituent les bases des normes existentielles du Bulgare moderne arrivent dans les domiciles d'autres représentants du clergé aussi, dont parfois des femmes, comme par exemple la nonne Théophania F., souscriptrice de Samokov aux n° 20, 26 et 31.

Nombreux sont également les élèves souscripteurs aux trois livres mentionnés ci-dessus. Par exemple, Panayot Hristov de Tarnovo, Stéphane Martinov d'Eléna, Petko Ivanov d'Eléna. D'autres, comme Panayot h. Dobruv et Hristo h. Stoyanov, les deux de Kotel, avaient souscrit aux n° 28, 31, 33, 35.

Le groupe le plus nombreux est celui des représentants des couches urbaines aisées à l'intérieur du pays. (Il faut souligner le manque presque total de paysans).

¹³ Voir les titres auxquelles ces numéros correspondent dans l'Annexe.

Parmi les 100 personnes envisagées ici, ils représentent à peu près la moitié. Une grande partie en sont des artisans, mais il y a aussi des riches notables et des commerçants. Dans ce groupe, il y a une figure qui occupe une place à part et c'est celle de l'orfèvre de Tarnovo, Stéphane Pénuvitch dont le nom apparaît pour la première fois dans la liste de n° 14, puis il souscrit aux n° 17, 20, 21, 28 (à 5 ex.), 31 (à 30 ex.), 33 et 35 (à 50 ex. de chacun), 36 (à 5 ex.). A l'exception de sa première souscription, dans les autres cas il souscrit «avec ses fils Dimitriy et Nikolay».

Un autre exemple intéressant est celui du badigeonneur de Triavna, Nikolay Théodorovitch, souscripteur aux n° 14, 20, 26, 28, 31, 33 (au deux derniers livres avec ses fils Théodor, Petar et Kuntcho).

On pourrait mentionner encore quelques noms de souscripteurs qui se distinguent dans ce groupe:

Hristo Théodorovitch (Théodorov) Poulioglou (Poulioglou, Pouluv, Poulvrou) commerçant aisé de Karlovo: n° 8, 11, 12, 14, 22, 25, 29, 30, 31, 33.

Hristo Tzankov de Gabrovo: n° 7, 12, 14, 20, 26, 31.

Siméon Siméonov Vitanov, peintre religieux de Triavna: n° 20, 26, 28, 35.

Et ainsi de suite, les exemples peuvent être multipliés.

Il y a un fait qui attire l'attention: l'analyse détaillée montre un grand nombre de souscripteurs qui après avoir souscrit une première fois à la *Chrestoehtia* (n° 12), souscrivent seulement une seconde fois à l'*Hygionomie* (n° 33). Tels sont, par exemple, Théodore Mikhaïlovitch de Vratza ou l'instituteur Stéphane Apostolovitch de Sliven, h. Petar h. Tinuv de Kotel, Petko Tzonkov de Jéravna (producteur de savon), Tinu h. Draganovitch de Kotel, h. Tinu Guénov de Kotel, h. Rayno h. Jetchov de Kotel, Stoyko Iliev Bankoglou de Karlovo, Patar h. Nikolov de Kotel et beaucoup d'autres.

Cette souscription à divers ouvrages pourrait venir en appui de la thèse qu'il s'agit, probablement, d'intérêts différents, et non seulement d'une participation spontanée. Pour certaines personnes ce qui importait c'étaient les livres, leurs idées qui postulaient le modèle des bonnes mœurs ou des bons soins pour la santé. D'autres étaient intéressés des conseils pratiques donnés par les calendriers à leurs lecteurs. Il y a aussi un groupe assez nombreux dont les personnes souscrivaient une première fois pour le n° 14 (le calendrier de Sitchan-Nikolov) et une seconde fois pour la grammaire de Momtchilov (n° 35). D'autres avaient souscrit aux n° 28 et 35 (la *Doctrine orthodoxe* et la *Grammaire*): dans ce cas, les deux auteurs sont d'origine d'Eléna et les souscripteurs dont il s'agit, sont, eux aussi, d'Eléna ; pourtant, on pourrait admettre que ces gens-là avaient souscrit par intérêt pour la doctrine orthodoxe ou les règles de la grammaire en bulgare médiéval. Comme par exemple, Petko h. Momtchilov, Petko h. Nikolov et d'autres.

La présence des n° 20, 26, 28, 33, 35 parle au profit d'intérêts bien déterminés. Pourtant, la «combinaison» complète n'existe pas chez aucun des souscripteurs étudiés.

A plusieurs reprises, les listes des souscripteurs donnent des exemples de patriotisme local, quand il s'agit d'aider un des «siens». C'est l'exemple de la ville

de Karlovo qui se «réveille» deux fois pour participer de manière particulièrement active dans des souscriptions lancées: pour les n° 12 et 25, la *Chrestoethia* traduite par l'instituteur Rayno Popovitch et le *Roman d'Alexandre* traduit par un autre instituteur, Hristo Popvassiliev. Il est intéressant de voir comment la famille entière de Hristo Popvassiliev participe pour aider ses efforts, en appui de son travail: on voit les noms de ses parents et de ses frères qui avait souscrit pour un grand nombre d'exemplaires. Leurs noms apparaissent à plusieurs reprises dans la liste et toujours pour beaucoup d'exemplaires, même le fils du traducteur qui est encore «nourrisson» est inscrit dans la liste. Tel est le cas, également, de Panaguirichté, une ville qui aide ses concitoyens très assidument. Par exemple, en 1843, pour donner un appui au travail de l'instituteur Sava Radoulov au moment où il publie ses manuels d'arithmétique et de géographie. Un grand nombre des habitants de cette ville ne souscrivent que deux fois et c'est notamment aux livres de Radoulov. La souscription à Samokov est aussi impressionnante: dans cette ville, les listes dessinent une couche de notables dont le comportement vis-à-vis des processus d'édition est très actif. Ici, à titre d'exemple, on va mentionner quelques noms:

Sotiriy Dimitriévitch Tchitchana: n° 14, 17, 20, 21, 22, 24, 25, 26, 27, 29, 36.

Le riche Sotiraki h. Zakhariev Kostoglou: n° 12, 14, 17, 20, 22, 25, 26.

h. Hristo h. Dimitriévitch: n° 14, 17, 20, 21, 25, 26. Les exemples peuvent être multipliés.

Si on passe maintenant à l'activité de souscrire des Bulgares à l'étranger, alors, le patriotisme local est attesté ici aussi, surtout dans les donations pour des églises et des écoles dans les villes natales des souscripteurs. Parmi les autres, il a l'exemple de S.A. le Prince de Samos Stéphane Bogoridi qui impressionne par son échelle les deux fois qu'il participe: aux n° 28 et 33, c'est-à-dire aux livres d'Illarion h. Stoyanov et de l'instituteur (alors à Kotel, le village natal de Bogoridi) Sava Dobroplodni.

Les Bulgares en Roumanie sont particulièrement assidus, surtout ceux habitant à Bucarest, Braïla et Galați.

Au modèle de souscription présenté ici, s'approche le maximum Théodor Milanovitch de Svichtov, habitant à Braïla, qui avait souscrit aux n° 14, 15, 18, 20, 26, 28, 29, 30, 31, 33.

Voici encore quelques exemples:

Stantcho Atanassov, de Kotel à Galați: 20, 26, 28, 31, 33.

Hristofor Sokolovitch de Gabrovo à Braïla: 11, 15, 18, 20, 26, 30, 31, 33, 36.

Petrakiy h. Prokopiu, de Svichtov à Galați: 14, 20, 26, 30, 31, 33.

Hristo Guéorguiev, riche commerçant et mécène, de Karlovo à Bucarest: 12, 15, 17 (Odessa), 18, 29, 30, 31, 33.

Haralampiy h. Yanouchov de Choumen à Galați: 15, 18, 28, 30, 31, 33.

Paraskéva G. Karabiber, prob. de Svichtov à Bucarest: 15, 18, 20, 26, 29, 30 (5 ex. en donation pour l'école de Svichtov), 31, 33, 36.

Hristo Nikolaev de Kotel à Braïla: 14, 15, 18, 20, 26, 28, 29, 30, 31, 33.

Théophile h. Guéorguiev de Gabrovo à Bucarest: 12, 14, 31, 33.

Hristo Nikolaévitch de Kotel à Braïla: 14, 15, 18, 20, 26, 28, 29, 30, 31, 33.

h. Noyko h. Bojilov de Sliven à Brachov et Bucarest: 5, 11, 12, 15, 18, 20, 26, 30.

Petar Raltchov, commerçant, de Gabrovo à Bucarest: 12, 14, 15, 18, 20, 26, 29.

Strati Siméonov de Kotel à Braïla: 15, 18, 20, 26, 28, 29, 30, 31, 33.

Et encore plusieurs autres personnes.

Les données présentées ici, bien qu'un extrait représentatif, montrent clairement les processus de formation des normes dans la nouvelle culture bulgare et cela à travers le mécanisme riche en données de la souscription littéraire. Les livres qui reçoivent un large soutien de la part de leurs futurs lecteurs attesté par des noms concrets, des localités, métiers, liens de parenté, donations, etc. dessinent les noyaux idéologiques dans la norme en état de constitution : la **religion**, le **savoir**, l'**utilité**, tous incontestablement nécessaires aux Bulgares du XIX^e siècle dans son nouveau être à la fois de Bulgare et de citoyen européen civilisé.

Il existe aussi une dislocation à l'intérieur du noyau dur selon les participations concrètes des diverses personnes. La participation la plus active dans diverses souscriptions est attestée pour vingt ouvrages et ceci dans deux cas, celui d'un riche commerçant et d'un instituteur.

La première personne, c'est le commerçant d'Odessa, Dimitar Tochkov, qui est en tête de la liste des souscripteurs actifs. Les données sur sa vie sont trop insuffisantes. On n'en sait presque rien, à part le fait qu'il était né à Kalofer, dans la famille des riches commerçants Tochkov, et que, comme ses frères et d'autres de ses parents, il avait émigré à Odessa où il s'installa. Pourtant, les listes des souscripteurs où l'on voit son nom montrent que c'était une personne qui s'intéressait au livre bulgare et à la culture bulgare, que c'était un mécène généreux qui avait souscrit à vingt livres.

La personne suivante est l'instituteur de Roussé, Paraskéva Damianov. Pour lui, non plus, on n'a pas de données. Il est presque inconnu, même aux chercheurs. Dans l'*Encyclopédie des intellectuels bulgares de l'époque du Réveil national* il n'y a pas d'article pour lui (tout comme pour D. Tochkov). Pourtant, il était un souscripteur zélé en souscrivant à vingt ouvrages !

D'un autre côté, il faut souligner l'aspect purement social de la souscription. Par leur participation même dans la campagne de souscription, les personnes qui l'ont soutenue, commencent à faire partie, d'une manière plus ou moins virtuelle, de formations temporaires qu'on pourrait appeler des cercles ou bien des communautés de gens groupés autour d'un livre donné.

Il n'existe pas de données qui puissent éclairer la question des choix des diverses personnes qui étaient au fond de leurs décisions de souscrire à un livre donné, et non pas à un autre. Certains souscrivaient presque chaque fois qu'une souscription était lancée dans leur ville; certains choisissaient les livres auxquelles ils souscrivaient, mais on n'a presque pas de données permettant d'affirmer catégoriquement que l'intérêt était déterminé uniquement par le texte proposé, et non pas par des facteurs paralittéraires; certains souscrivaient parce qu'ils

connaissaient bien l'auteur; d'autres parce que l'auteur / le traducteur était leur concitoyen; d'autres encore parce qu'ils étaient convaincus par les agents responsables de la souscription, etc.

Ce noyau et sa périphérie de l'auditoire réceptif que les listes des souscripteurs dessinent incontestablement, ce sont, en fait, les gens qui mettaient en marche les processus difficiles de rénovation de la société bulgare et d'adhésion à la culture européenne, de développement des idées: les gens qui avaient réalisé le passage de la Bulgarie vers la Modernité.

La question du **caractère urbain** du Réveil national bulgare a été l'objet de nombreuses études dans la science bulgare dans lesquelles les auteurs sont unanimes que la base économique du Réveil national est la ville et le milieu culturel propice aux nouvelles idées est la population urbaine.

La diffusion géographique de la souscription littéraire est un problème lié directement avec celui de l'étendue des territoires ethniques bulgares: dans les conditions de manque d'Etat indépendant et d'une domination politique étrangère.

Les données montrent qu'après un début posé dans les contrées du Sud-Ouest, peu à peu l'activité se déplace vers l'Est et, très rapidement, les villes de l'Est commencent à prédominer, tant par rapport aux exemplaires souscrits qu'au nombre des souscripteurs.

Les données des listes montrent catégoriquement une plus grande activité des villes en Bulgarie de l'Est. Parfois, la souscription est de prédominance à l'Ouest, d'autre fois, à l'Est, en dépendance du lieu d'origine de l'auteur. Dans nombre de cas, cependant, la souscription s'étend sur le pays entier, tant à l'Est, qu'à l'Ouest. Tel est le cas, par exemple, de la *Doctrine orthodoxe* traduite par Ilarion Makariopolski et de plusieurs autres livres. Le tableau dessiné par l'ensemble des listes présente la Bulgarie entière, et dans ce tableau, les topoï principaux sont les villes.

Au total, le nombre des localités identifiées selon les listes des souscripteurs pour la période 1806–1856 sur le territoire bulgare ethnique (selon la Conférence de Tzarigrad, 1876) est de 330. A part cela, dans les campagnes de souscription ont participé 32 monastères en Bulgarie et à l'étranger, ainsi que 32 villes à l'étranger.

On voit se dessiner un tableau où sont présentes quelques 140 villes (ou un peu plus; vieilles et nouvelles, grandes et petites) et plusieurs villages. Ils en restent donc 266 villages au sens propre du terme. C'est vrai que leur nombre dépasse de beaucoup celui des villes, mais c'est normal. Pour l'instant, il est très difficile d'indiquer le nombre exact des villages bulgares de l'époque, et c'est pour cette raison qu'on ne pourrait pas calculer le pourcentage de leur participation. Mais on pourrait supposer qu'il sera très bas. Quant à la participation dans les souscriptions de ces villages, dans la plupart des cas ils apparaissent pour une seule fois: ceci est valable pour 160 villages. Ceux des villages qui ont participé deux fois sont au nombre de 39. Ici, comme une exception de ce qui a été déjà dit sur la faible participation des villages, il faut noter l'activité de quelques villages dans les régions de Tarnovo et de Pazardjik: Bébrovo (8 participations), Bélovo (5),

Bratzigovo (6), Gabarévo (10), Gorna Oriahovitza (16), Débéletz (6), Draguitchévo (4), Dolna Oriahovitza (6), Drianovo (12), Enina (5), etc.

La problématique consacrée à la diffusion géographique de la souscription et à la composition sociale des souscripteurs est directement liée à la grande question de la culture urbaine et la culture rurale comme deux sphères de la vie culturelle relativement autonomes, les différences entre eux s'approfondissant avec le temps.

L'analyse des données des listes des souscripteurs permet d'affirmer que la souscription fait partie du nouvel aspect de vie de la ville bulgare. Les listes publiées à la fin des livres (le plus souvent) qui avaient obtenu le soutien préalable de leurs futurs lecteurs, indiquent nettement la prédominance de la culture urbaine, en déterminant catégoriquement la ville comme l'endroit principal de la souscription littéraire. Malgré le fait que dans ces listes il y a beaucoup de villages, les conclusions sont catégoriques et les listes les confirment de façon incontestable.

Le temps turbulent des kardjali de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle, à part ses caractéristiques néfastes, apporte quelque chose de bien à la société bulgare: non seulement que les Bulgares apprennent à se défendre contre les bandits organisés, mais aussi la population urbaine augmente car les attaques des bandits déclenchent une vague de migration vers les villes mieux protégées. Le chemin pour les paysans d'hier étant unique: devenir peu à peu des bourgeois, ce qui signifie participer à la vie artisanale et commerciale. Ce fait explique l'augmentation brusque de la part de la population bulgare dans les villes au début du XIX^e siècle, un fait qui change l'aspect ethnique de plusieurs villes: certaines deviennent à prédominance bulgares, dans d'autres la population bulgare augmente de manière considérable, d'autres encore sont entièrement bulgares.

La base sociale de la culture urbaine, bien naturellement, est représentée par la couche bourgeoise. On a déjà souligné le caractère commercial du Réveil national dans les Balkans et en particulier en Bulgarie. La bourgeoisie commerciale et artisanale est le milieu naturel où pénètrent les nouvelles idées, ce milieu dans lequel commence la formation de la nation bourgeoise, le milieu qui aspire non seulement à la conquête de nouveaux marchés et à l'accumulation de capitaux nouveaux et toujours plus grands, mais aussi à la fondation d'écoles nouvelles et modernes, à l'introduction de l'instruction civile nécessaire au développement de la société capitaliste en cours de constitution, au soutien pour la publication d'ouvrages comme moyen principal pour surmonter le retard culturel et atteindre le niveau des nations occidentales développées.

Les commerçants sont les représentants de cette couche progressive qui, au sens littéral, « introduisent » la nouvelle culture qui vient de l'Europe des Lumières. Grâce aux contacts et aux rapports avec les commerçants et les producteurs étrangers une aspiration envers la culture européenne pénètre et s'impose parmi les habitants des villes. Ce sont justement ces milieux qui ressentent le plus grand besoin d'instruction civile et de nouvelle culture pour pouvoir répondre dignement aux exigences croissantes du développement économique de la ville et du pays.

La participation des artisans dans les campagnes de souscription mérite une attention spéciale. En fait, il s'agit de la montée des classes moyennes et cette montée comprend aussi l'aide pour le livre. Les artisans représentent la partie la plus massive des souscripteurs. Bien que les données de l'extrait représentatif mentionnées ci-dessus ne le confirment pas clairement, l'analyse des souscripteurs, en général, montre que les artisans sont les plus nombreux et qu'ils avaient souscrit soit de manière individuelle, soit en guildes. Encore dans les premiers livres publiés en souscription on remarque la présence de guildes d'artisans souscrivant en tant qu'institution. Cette pratique continue pendant tout le XIX^e siècle en déclarant de manière claire et incontestable le statut de la couche des artisans en tant que mécène essentiel, avec les commerçants, venant aider les bases matérielles des processus de rénovation culturelle dans la société bulgare de l'époque.

Les données des listes des souscripteurs pour la période 1806–1856 sur la base de l'extrait représentatif des 810 souscripteurs «actifs» sont un appui catégorique de la thèse tant du caractère urbain du Réveil national bulgare, que du rôle décisif des milieux commerçants et artisanaux auxquels s'ajoutent, de manière incontestable, les représentants de l'élite intellectuelle: hommes de lettres, instituteurs, clergé, etc., chose absolument normale quand il s'agit d'un développement culturel: l'argent et l'esprit s'unissent au nom d'un grand but, le progrès de la nation.

Sans entrer dans les détails de la présence féminine dans les listes des souscripteurs, en particulier, et dans la culture, en général, il faut noter que la participation des femmes est beaucoup plus faible que celle des hommes. Il existe des listes où il n'y a pas un seul nom de femme, exception faite par la comédie traduite par Irina Exarkh, *Paméla mariée*, dont la liste abonde en présence féminine.

Il existe aussi un autre aspect de cette acquisition de livre. Une fois entré dans la maison, le livre concret se transforme en fait culturel. Il devient partie de l'espace sacré du domicile, reçoit le statut, d'un côté, d'une relique, et d'un autre, de quelque chose d'extrêmement «sien», «vécu», intime et en ce sens, **sacré**. Le livre se transforme en **objet de valeur** pour la famille et il est gardé et conservé en tant que tel. Tout le monde sait qui l'a acheté, comment avait-il appris les détails de sa publication, à qui il avait payé, quand l'avait-il apporté à la maison, etc. Ce savoir du destin du livre est transmis de génération en génération, comme le reste des savoirs de la famille. Le livre devient un **lieu de mémoire**. Le fait que le livre devient partie de l'espace sacré du domicile, le transforme en valeur en soi, en possession privée, il n'est plus seulement et uniquement un texte.

Le livre entrait dans un domicile et du fait même de son entrée les habitants se transformaient en son public. Probablement, non pas exactement un public de lecteurs, mais plutôt d'auditeurs, mais ce n'est pas le plus important. On pourrait dire que la liste des souscripteurs est le témoignage d'une réception, de la pénétration d'idées concrètes, de leur assimilation, ce qui constitue le but essentiel du livre.

En tant que phénomène, la souscription en Bulgarie est due, en grande partie, au moral national élevé propre à la nation qui a ses bases sociales dans la bourgeoisie commerciale et artisanale qui venait aider les hommes de lettres. C'est notamment

pendant la période de la constitution et de l'affirmation de la nation bulgare qu'elle est conçue comme un acte patriotique lié à un moral élevé, ainsi qu'à un respect pour les lettres et la science et tout cela sont des signes de la formation d'une nouvelle mentalité, d'une nouvelle culture spirituelle. Les personnes qui prépayaient un livre avaient une conscience nette de l'importance de leur acte. Ce sont des gens plus ou moins aisés dont les ambitions sont plus grandes.

Malgré le degré de relativité, les données mentionnées par les listes de souscripteurs sont la seule source documentaire qui permet d'analyser le problème du public des lecteurs, ainsi que le problème du développement des processus culturels en général. Il est clair et les données sont catégoriques: quant on parle de Réveil culturel, il faut tenir compte de la participation en commun dans ces processus, des **efforts unis du capital commercial et du travail intellectuel**. L'argent et l'intelligence s'unissent au nom du progrès. La participation dans les listes des souscripteurs, évaluée en pourcentage, des commerçants et des artisans, d'une part, et de l'élite intellectuelle, d'une autre, confirme cette thèse de manière claire et catégorique.

Dans l'histoire de la Bulgarie moderne l'époque du Réveil national est le temps orné d'une auréole de gloire, de courage, de sacrifices nobles, de luttes pour l'indépendance religieuse et politique qui, après presque cinq siècles de domination étrangère, se terminent par une victoire. C'est le temps aussi d'un élan patriotique sans égal. Dans le contexte de l'époque, la souscription littéraire occupe sa place de phénomène qui, à première vue, n'a pas l'éclat d'un combat victorieux, mais qui prouve que la société bulgare avait des forces internes pour s'organiser au nom du progrès culturel, qu'elle était assez mûre pour lutter pour une indépendance culturelle en sacrifiant des moyens matériels pour la publication des livres nécessaires au développement spirituel et cela était possible avec les efforts unis de l'argent et des lettres.

ANNEXE

LISTE

DES LIVRES PUBLIES EN SOUSCRIPTION EN BULGARIE 1806–1856

1. *Kiriakodromion c'est-à-dire Prédications Dominicales*, 1806¹⁴.
2. *Miracles de la très-sainte Vierge*, 1817.
3. *Prédications instructives diverses*, 1819.
4. *Histoire sainte de l'église du vieux et du nouveau testament*, 1825.
5. / 6. *Histoire sainte de l'église du vieux et du nouveau testament*, 1825.
7. *Arithmétique ou science des chiffres*, 1833.

¹⁴ Pour des raisons de volume, je donne les abrégés des titres originaux.

8. *Guide arithmétique pour l'éducation des adolescents bulgares*, 1835.
9. *Guide de correspondance au profit de tout le monde*, 1835.
10. *Guide de conversation grec-bulgare*, 1835.
11. *Petite esquisse d'histoire générale*, 1836.
12. *Chrestoethia ou bonnes mœurs*, 1837.
13. *Doctrine hébraïque*, 1839.
14. *Messetzoslov ou calendrier éternel [bulgare]*, 1840.
15. *De la renaissance de la nouvelle littérature ou science bulgare*, 1842.
16. *Géographie mathématique*, 1842.
17. *Messetzoslov ou calendrier éternel réuni de divers autres*, Deuxième édition. 1842.
18. *Géographie générale pour les enfants*, 1843.
19. *Elections aristocratiques. Comédie-vaudeville en un acte*, 1843.
20. *Géographie générale en bref pour la terre entière*, 1843.
21. *Messe du saint martyre et thaumaturge Haralampiy de Magnèce*, 1843.
22. *Arithmétique spontanée*, 1843.
23. *Leçons spontanées de géographie*, 1843.
24. *Ochtoïch, c'est-à-dire Huit voix*, 1843.
25. *Histoire d'Alexandre de Macédoine dit le Grand*, 1844.
26. *L'Histoire du peuple slavobulgare d'après l'histoire de M. Raïtch*, 1844.
27. *Science primaire pour les devoirs de l'homme*, 1844.
28. *Doctrine orthodoxe ou théologie chrétienne abrégée*, 1844.
29. *Première grammaire bulgare*, 1844.
30. *Arithmétique bulgare*, 1845.
31. *Deux récits didactiques*, 1845.
32. *Le sacrifice d'Abraham*, 1845.
33. *Hygionomie*, 1846.
34. *Zertsalo ou miroir chrétien*, 1847.
35. *Grammaire de la langue slave*, 1847.
36. *Bouquet des services liturgiques pour l'année entière*, 1847.
37. *Nouvelle biblique, d'après le Vieux testament, pour la jeunesse*, 1847.
38. *Première grammaire bulgare*, 1848.
39. *Introduction à la physique*, 1849.
40. *Irmologie abrégée*, 1849.
41. *Diplographie ou guide pour les livres de commerce*, 1850.
42. *Le Regard spirituel par Onoufry Popovitch de Hilendar*, 1850.
43. *Calendrier éternel par Pentcho Radov*, 1850.
44. *Napoléon Bonaparte*, 1850.
45. *Miroir pour les écoles bulgares*, 1850.
46. *Livre des heures bienheureuses*, 1850.
47. *Introduction à l'histoire générale*, 1851.
48. *Géographie abrégée : mathématique, physique et politique. D'Ivan Andréov*, 1851.

49. *Petit dictionnaire et guide de conversation turque-bulgare* par Pentcho Radov, 1851.
50. *Réponse au livre de M. Boré intitulé Question sur les lieux saints*, 1851.
51. *Miracles de la très-sainte Vierge* [3^e éd.], 1851.
52. *Guide pour les écoles communales*, 1852.
53. *Ajoutement pour les enfants*, 1852.
54. *Vie du saint Grégoire*, 1852.
55. *Arithmétique pratique*, 1852.
56. *Rayna, la princesse bulgare*, 1852.
- 56a. *Bouquet mélangé ou revue annuelle*, 1852.
57. *Zdravoslovié, c'est-à-dire règles pour savoir comment soigner notre santé*, 1853.
58. *Agriculture*, 1853.
59. *Livre dit Tribulations*, 3^e éd., 1853.
60. *Description abrégée du saint et très-glorieux Mont Athos*, 1853.
61. *Recherches critiques sur l'histoire bulgare* de Y. I. Vénéline, 1853.
62. *Messetzoslov ou calendrier éternel avec une main de Pâques sans fin*. De Velko Radov Koroléev, 1853.
63. *Mikhal. Comédie en quatre actes*. Par Sava I. Dobroplodni, 1853.
64. *Morale pour les enfants*, 1853.
65. *Paméla mariée*, 1853.
66. *Guide de correspondance*. Ecrit par Sava I. Dobroplodni de Sliven, 1853.
67. *Livre liturgique suivant le canon de la Grande Eglise du Christ*, 1853.
68. *Description abrégée et claire pour les mariages*, 1854.
69. *Première partie de l'Histoire sainte du Vieux testament / seconde partie de l'Histoire sainte du Nouveau testament*. Ecrite par Hristo Mikhail Zlatev, 1854.
70. *Chants religieux*. Par Dimitriy Vassiliev de Batak, 1854.
71. *Connaissances générales à l'usage de tout le monde*, 1855.
72. *Nouvelle ou prédication chrétienne*, 1855.
73. *Histoire de l'église avec les cas les plus nécessaires dans la sainte église*, 1855.
74. *Regard spirituel*, 1856.
75. *Evangile instructif* par Théodor Théodorov Khrouluy, 1856.
76. *Géographie abrégée. Naturelle, mathématique et civile*. De Guéorgui Ekonomov, 1856.
77. *Dernières heures de la vie de l'Empereur Nicolas Premier*, 1856.

LE MODÈLE DU RITUEL COURTOIS DANS LA POÉSIE LYRIQUE BULGARE DU MILIEU DU XIX^e SIÈCLE¹

ANNA ALEKSIEVA

(Institut de Littérature, Académie Bulgare des Sciences)

Cet article étudie un modèle de comportement qui est caractéristique du sujet lyrique dans la poésie bulgare du milieu du XIX^e siècle et qui indique qu'on est en train de surmonter les impératifs patriarcaux et religieux, qui en même temps est le signe d'une tendance mondaine et européocentriste propre aux processus culturels de l'époque du Réveil national bulgare.

L'usage du terme „courtois”, dans ce cas, est métaphorique et désigne une ligne de comportement déterminée qui est orientée vers l'amour «pur» et distingué dont le but n'est pas le plaisir charnel (bien qu'il n'en soit pas exclu), mais qui exprime surtout la sublimité du sentiment et du désir pour la bien-aimée, ainsi que vers la ritualisation du comportement amoureux.

Mots-clés: modèle, poésie, lyrique, rituel, bulgare.

Cet article étudie un modèle de comportement qui est caractéristique du sujet lyrique dans la poésie bulgare du milieu du XIX^e siècle et qui indique qu'on est en train de surmonter les impératifs patriarcaux et religieux, qui en même temps est le signe d'une tendance mondaine et européocentriste propre aux processus culturels de l'époque du Réveil national bulgare.

J'appellerai ce modèle *courtois* et *rituel* en précisant qu'avec l'emploi de cette désignation qui caractérise un type de comportement dans la société médiévale occidentale, mon but n'est pas d'introduire dans l'étude du développement littéraire bulgare des standards étrangers à sa spécificité. Il est clair que la situation socio-culturelle bulgare ne connaît pas la distinction des manières chevaleresques de la société courtoise et ne possède en rien l'idéologie de ce phénomène culturel qui lui est étranger à la fois comme topos et comme chronologie.

L'usage du terme „courtois”, dans ce cas, est métaphorique et désigne une ligne de comportement déterminée qui est orientée vers l'amour «pur» et distingué dont le but n'est pas le plaisir charnel (bien qu'il n'en soit pas exclu), mais qui exprime surtout la sublimité du sentiment et du désir pour la bien-aimée, ainsi que vers la ritualisation du comportement amoureux.

¹ Cet article est réalisé dans le cadre du projet n BG051PO001-3.3.04/61 «Aide au développement du potentiel scientifique de jeunes scientifiques humanitaires et à la consolidation de leurs contacts professionnels avec des scientifiques éminents dans leur domaine scientifique» subventionné par le FSE et FEDR suivant le programme opérationnel «Développement des ressources humaines».

En analysant la spécificité de ce modèle de comportement propre à la poésie lyrique bulgare du milieu du XIX^e siècle, je porterai mon attention sur ses fondements synchroniques et diachroniques avec un accent tout particulier sur le premier poème bulgare, *Stoyan et Rada*, de Nayden Guérov, j'analyserai certains de ses aspects typologiques, ainsi que les processus qui s'achevèrent par sa marginalisation.

Fondements synchroniques et diachroniques

On peut trouver un lien entre le comportement de l'amant galant et les modèles prestigieux d'activité sociale en milieu culturel de l'époque qui ont trouvé leur expression dans les textes diffusés qui contiennent un registre de règles et de conseils du bon ton, du comportement distingué et délicat en société. Ces règles et normes sont à la base des deux fameux guides de bonnes mœurs qui ont connu une réception de masse à l'époque: *Chrestoetia* d'Andonios Vizandios et *Science première des devoirs humains* de Francesco Soave.

Le premier texte a été traduit et adapté aux conditions bulgares par Rayno Popovitch (1837), réédité en 1855 ; encore deux hommes de lettres, illustres de leur temps, lui portent leur attention: Constantin Fotinov (1844) et Christaki Pavlovitch (1846, manuscrit perdu). Ce registre de normes déterminant les bonnes mœurs jouit d'une diffusion dans les autres littératures balkaniques également, le prototexte probable, déclenchant l'intérêt pour cette problématique, étant l'ouvrage d'Erasmus de Rotterdam, *De civilitate morum puerilium*, écrit en 1530, réédité quelques années plus tard sous forme de catéchisme afin d'être utilisé dans l'enseignement. Pendant cette période, Erasmus écrit un autre ouvrage dit *Colloques* consacré à l'étiquette que tout homme doit apprendre pour savoir comment se comporter avec les dames². Les règles et les conseils de bonnes mœurs décrits dans ce livre visent tout particulièrement l'«externum corporis decorum», c'est-à-dire le savoir-vivre externe dans le comportement du corps, mais ils essayent également de modeler une nouvelle expression, cultivée et euphémiste, chez le récepteur qui s'oppose au discours ordinaire et traditionnel.

L'intérêt pour ce type de comportement conventionnel (et en grande partie maniéré) engendre une multitude de textes dont on peut noter *Livre des manières et de ce qui est permis et n'est pas permis en société* de Richard West, écrit au début du XVII^e siècle, ainsi que l'ouvrage de J.C. Barthes *L'éthique galante* (1731). De ce paradigme fait partie le livre *Trattato elementare dei doveri dell'uomo* (traduit en bulgare sous le titre *Science primaire des devoirs de l'homme*) du pédagogue italien de la seconde moitié du XVIII^e siècle Francesco Soave dont la deuxième partie traite des problèmes de l'étiquette et de la perfection des manières. Certaines

² Le titre de cet ouvrage est *Familiarum Colloquiorum Formulae non tantum ad linguam puerilem excolendam, verum etiam ad vitam instituendam* (Manière de parler qui doit non seulement être améliorée chez les garçons, mais imposée aussi dans la vie).

parties du livre de F. Soave sont traduites et publiées dans le *Guide pour les enfants slaves* de Néophyte Bozvéli et Emmanuel Vaskidovitch (1835) ; plus tard le livre ou certaines parties de l'ouvrage sont traduits par S. Radoulov (1843), J. Dimitriévitch (1844), T. Chichkov (1857), Hr. Vakilidov (1858) et P.R. Slaveykov (1861; 1868: la seconde partie du texte de Soave).

Ces guides d'éthique pratique diffusés en Bulgarie (mais aussi en Grèce, en Roumanie, en Serbie) influencent sans aucun doute la formation de nouveaux stéréotypes et d'un nouveau goût pour le comportement maniéré, plein de convenances ritualisées qui pose en quelque sorte son empreinte sur une partie des textes poétiques consacrés à l'amour.

Sur le plan diachronique, avec un peu plus de courage on pourrait supposer qu'une particularité pertinente dans le comportement de l'amoureux courtois, à savoir l'adoration de la femme aimée et la manière dont on lui demande sa pitié, a l'air de connaître et même de se «souvenir» de textes éloignés dans le temps, de textes archétypes qui, loin d'être des textes d'amour, imposent le modèle du désir platonique. Il s'agit de certaines tendances marianistes que l'on pourrait déceler, sous certaines conditions, dans la tradition orthodoxe dans l'œuvre de Dimitri Kantakuzin, *Prière à la Mère de Dieu*, écrite pendant la première moitié du XV^e siècle, au début de la domination ottomane. Dans le modèle culturel catholique, cette tendance peut être trouvée dans les chansons lyriques des pauliciens bulgares où, par une mutation de certaines mythogèmes et de certaines images de l'Évangile, on arrive à surmonter la poésie médiévale. Selon Kr. Stantchev³, certaines de ces chansons dépassent avec des décennies les premières manifestations de la poésie lyrique de l'époque du Réveil national, la dédicace à un saint y étant le seul témoignage d'un lien avec les thèmes et la symbolique du religieux.

Enfin, en analysant les phénomènes culturels qui se présentent comme cause ou comme environnement synchronique des textes représentatifs du modèle de comportement étudié, je porterai mon attention sur sa relation avec le courant littéraire du *sentimentalisme*. Le plus souvent, on pense que certains côtés du type du standard de comportement sont activés par un type de réflexion sentimentale qui présuppose un culte envers les sentiments et l'affectivité, envers les ressentiments sensuels de la personne. Dans la science littéraire bulgare, on est presque unanime que le sentimentalisme, apparu vers la moitié du XVIII^e siècle en Angleterre, n'acquiert pas une position spécifique en Bulgarie. Sans doute, dans certains textes, on voit apparaître le sentiment comme une nuance émotionnelle. Pourtant, parler du sentimentalisme comme d'un projet culturel établi, serait exagérer, car les fondements idéologiques de ce projet manquent, on est devant une absence totale de son contexte philosophique et esthétique. Nicolas Guéorguiev a raison en affirmant de manière catégorique que «au XIX^e siècle la littérature bulgare ne traverse pas [...] le sentimentalisme et le romantisme ni de manière accélérée, ni en

³ Cf. Станчев, Кр. „Поезията на българските павликяни”. *Литературна мисъл*, 1975, 1 (Stantchev, Kr. «La poésie des pauliciens bulgares». *Literaturna missal*, 1975, 1).

vitesse normale: celle-là ne connaît pas ces courants. Les ressemblances de certains groupes d'œuvres avec un courant donné ne signifient pas que celui-ci était réalisé comme une catégorie artistique, tel le courant»⁴.

En acceptant cet avis, je noterais qu'une particularité essentielle de la vision sentimentale du monde qui s'exprime dans la manière tragique de vivre l'amour non réalisé et dans les pensées de suicide du sujet, ne devient pas une caractéristique obligatoire du modèle de comportement. La version tragique de l'amour qui manifeste en plus grande partie les similitudes avec le canon du sentimentalisme n'est pas sa caractéristique essentielle. Il faut donc chercher son accent sur le plan du rituel spécifique de la communication amoureuse qui, le plus souvent, renvoie vers les stratégies du flirt, vers l'adoration raffinée de la femme aimée et les dimensions tragiques n'y sont pas obligatoires.

Réalisations poétiques: le poème *Stoyan et Rada* de Nayden Guérov

Le modèle qui impose le paradigme de ce type de comportement amoureux est l'œuvre de Nayden Guérov. Cet auteur est une des figures centrales parmi les hommes de lettres du cercle d'Odessa, un cercle qui, bien que hétéronome, est la première obédience culturelle d'une importance majeure dont les représentants (D. Tchintoulov, Iv. Bogorov, N. Kassapski, D. Moutev, K. Petkovitch, Hr. K. Daskalov, l'évêque Natanail, Z. Kniajeski, etc.) ont le mérite d'être les premiers et les novateurs dans plusieurs domaines : presse périodique, études folkloriques, traductions, etc.

L'apport le plus significatif du cercle d'Odessa dans le domaine littéraire est présenté par les essais poétiques de ses représentants: ils créent le modèle de la poésie originale bulgare en y introduisant de nouveaux genres poétiques, ainsi qu'une nouvelle métrique, la strophe syllabique. Et comme ces essais poétiques sont pensés par leurs auteurs comme complètement novateurs, inévitablement, ils acquièrent le caractère d'une expérimentation, soumettant à une épreuve les limites et les possibilités de la langue, la capacité de manier les ressources poétiques.

Le premier poème bulgare, *Stoyan et Rada* (1845), a le caractère d'une démonstration. Il essaye de démentir les opinions existant dans l'espace publique selon lesquels la nouvelle langue bulgare n'est pas apte à générer de véritables textes poétiques à cause des articles définis postposés qui limitent les capacités de rimer. Le poème de Nayden Guérov assume la provocation d'être sinon l'unique, du moins la première preuve réussie prouvant que l'on peut «faire des vers en

⁴ Cf. Георгиев, Н. „Тезиси по история на новата българска литература”. *Литературна история*, 1987, 16 (Guéorguiev, N. «Thèses en histoire de la nouvelle littérature bulgare». *Literaturna istoria*, 1987, 16), ainsi que la publication électronique: http://liternet.bg/publish/ngeorgiev/m_s/tezisi.htm

bulgare»⁵. D'un autre côté, en faisant partie de ce discours polémique de l'époque, à son tour, le texte de Guérov suscite des polémiques. Dans *Pensées sur l'éducation bulgare contemporaine*, Vassil Aprilov, peut-être tout à fait objectivement, trouve que les vers sont «difficiles», «sans aucune douceur»⁶; et le slavisant russe Sreznevski, dans un essai sur l'état de la littérature bulgare, souligne que pour les Bulgares ce serait mieux de collecter des chansons populaires au lieu d'écrire «des vers beaucoup trop artificiels» comme N. Guérov, et que «avec le temps, les Bulgares aussi auront des poètes de talent»⁷. Beaucoup plus tard, certains auteurs, en étudiant ce texte, feront preuve d'une attitude ambivalente envers ce texte⁸. Bien qu'il avoue que la dédicace du poème est «la première poésie bulgare originale, réussie à un certain degré du point de vue formel et qui n'est pas dépourvue de capacité poétique»⁹, Boyan Pénev trouve que dans les parties suivantes le texte poétique suit la tradition folklorique de manière dangereuse, ce qui discrédite sa prétention de s'émanciper du motif populaire des «amoureux unis pour toujours». Peut-être cette opinion a été inspirée par l'avis de Nayden Guérov lui-même, exprimée devant Ivan Chichmanov, qui disait qu'en écrivant le texte il avait en vue une chanson populaire concrète.

Pourtant, comme on va voir, le poème *Stoyan et Rada* ne peut pas être réduit à l'imitation d'une source folklorique. Du point de vue de sa structure, il est composé de deux parties, relativement indépendantes, dont les volumes ne sont pas égaux, mais qui se trouvent mises en relation par une activité intertextuelle et très souvent cohabitent de manière conflictuelle. La première partie, influencée par le genre de la dédicace très à la mode à l'époque (ce qui, de son côté, appelle des associations avec les poèmes de Pouchkine et de Lermontov), fait preuve de la manière dont elle s'inscrit dans une matrice culturelle déterminée qui renvoie vers la distinction galante de l'atmosphère des salons:

⁵ Cette expression est une allusion à la poésie de Stéphane Izvorski, *On ne peut pas faire des vers en bulgare*, qui, elle aussi, se pose la tâche noble de prouver l'aptitude poétique de la langue, bien qu'elle soit (sur le plan de l'expression) un échec évident, du moins selon nos critères actuels.

⁶ Априлов, В. *Съчинения*. София: Български писател, 1968, с. 193 (Aprilov, V. *Œuvres*. Sofia : Bulgarski pissatel, 1968, p. 193).

⁷ Cité d'après Арнаудов, М. *Поети и герои на Българското възраждане*. София: Наука и изкуство, 1965, с. 75 (Arnaudov, M. *Poètes et héros du Réveil national bulgare*. Sofia: Naouka i izkoustvo, 1965, p. 75).

⁸ Voir, par exemple, les jugements critiques sur ce poème exprimés par G. Groudev (Грудев, Г. „Любов и смърт – неразделни (народен мотив в лириката ни)”. В: *Национална литература*. София, 1918 (Groudev, G. «Amour et mort – unis pour toujours (un motif populaire dans notre poésie lyrique)». In: *Littérature nationale*. Sofia, 1918) et M. Arnaudov (Арнаудов, М. „Найден Геров и наченките на българска поезия в XIX в.”. *Училищен преглед*, 1923, № 10 (Arnaudov, M. «Nayden Guérov et les débuts de la poésie bulgare au XIX^e siècle». *Outchilichten pregled*, 1923, 10) qui, bien qu'ils tiennent compte de la signification littéraire et historique du texte, analysent en détail ses «défauts» et ses «fautes» (selon leurs expressions).

⁹ Певев, Б. *История на новата българска литература*. Т. 2. София: Български писател, 1977, с. 272 (Pénev, B. *Histoire de la nouvelle littérature bulgare*. Sofia: Bulgarski pissatel, 1977, p. 272).

Je n'ai pas fait un bouquet de fleurs
 Pour faire un don à ta beauté
 Afin d'entrer dans ton cœur
 Selon notre coutume populaire;

Mais inspiré d'un amour vivant
 Dans mon âme je t'ai dressé un trône
 De tout mon cœur, volontiers
 Je t'offre une chanson triste pour révérence.

Tourne vers moi tes yeux clairs
 Tourne vers moi ton cœur
 On va chanter de belles chansons
 Pour les jours heureux qui vont venir!¹⁰

Le texte cité ci-dessus commence par un refus explicite de la tradition que l'on reconnaît dans le «bouquet de fleurs» qui doit être remplacé par «chanson triste pour révérence». Ce qui signifie un remplacement du rite coutumier par un nouveau rituel qui renvoie vers la sphère de l'art, conçu plutôt dans son sens primitif de *technè*, c'est-à-dire de maîtrise: la maîtrise poétique de faire des histoires. De cette façon, au lieu de l'objet traditionnel (à savoir la fleur, malgré toutes les connotations romantiques qui s'y réfèrent), l'amant galant qui est le sujet du discours lyrique dans cette partie du poème offre à sa bien aimée cette chose si éphémère et immatérielle qu'est le vers, désigné pour des raisons assez claires comme «chanson».

Il est clair que le texte s'inscrit dans une situation où «écrire des vers est une autoreprésentation»¹¹. Cette situation est bien typique pour la littérature de l'époque du Réveil national bulgare qui, habituellement, abonde en couches de métatextes qui s'observent les uns les autres. Sur le plan diachronique, ce processus commence probablement avec la seule poésie bulgare du XVII^e siècle connue à présent: le texte de Stéphane de Lovetch, *Si Dieu aide* (1655), publié dans une copie de la *Grammaire slave du syntagme correct* (1619) du philologue ukrainien Méléty Smotritski. Dans la poésie de Stéphane de Lovetch, l'acte de la création est désigné consciemment comme écrire des «vers», ce qui permet de supposer que deux siècles plus tard, la notion de «vers» et de «poésie» soit instaurée durablement dans l'espace littéraire bulgare et cela, de plus, avec des connotations de nouveauté et de prestige. Le terme *chanson*, bien que populaire et parfois complémentaire au terme *poésie* (par exemple dans le titre du livre de P. Odjakov, *Science pour savoir comment faire des chansons et des poésies*, 1871 ; ou bien dans le recueil *Chansons et*

¹⁰ Геров, Н. Стоян и Рада. Стихотворение на Найдена Геров. Печатано в типографии А. Брауна. Одеса, 1845 (Guérov, N. Stoyan et Rada. Poésie de Nayden Guérov. Imprimée dans la typographie d'A. Braun, Odessa, 1845). La traduction des vers n'est pas professionnelle, étant faite juste pour les besoins de la publication.

¹¹ Станева, К. *Гласове на Възраждането*. София: Полис, 2001, с. 27 (Stanéva, K. *Voix du Réveil national*. Sofia: Polis, 2001, p. 27).

poésies de Botiov et Stambolov, 1875), commence à être pensé de plus en plus comme faisant partie de la culture traditionnelle.

D'où la question, à savoir pourquoi dans cette dédicace N. Guérov a préféré le traditionnel «chanson» («chanson triste pour révérence»), étant donné que le programme ambitieux du texte comprend une démonstration de capacités poétiques: faire des vers, de plus des vers syllabiques (on a la preuve encore dans le titre de l'œuvre: «Stoyan et Rada. *Poésie* (souligné par moi – A.A.) de Nayden Guérov»). La réponse de cette question renvoie vers le statut du discours du sujet lyrique. Il semble que son comportement discursif est déterminé par un code particulier (que j'ai appelé au début *courtois* et *rituel*) comprenant l'emploi de mots et d'expressions comme par exemple «inspiré de l'amour», «trône», «révérence», etc. On peut supposer que le mot «chanson» trouve sa place dans ce même ordre sémantique des mots galants et distingués que l'on commence à concevoir comme les «poétismes du temps». Le comportement discursif de l'amant courtois permet de formuler l'idée qu'on est en face de la formation d'une couche stylistique constante qui sera utilisée pendant des décennies pour exprimer la situation d'amour. Ce registre stylistique comprend un lexique qui est pensée comme «haut», éloigné du discours ordinaire et qui désigne des aires qui traditionnellement sont pensées comme «poétiques»:

nuits de lune, étoiles:

*Quelle belle lune, / quelles nuits d'amour*¹²; *Dès que la lune apparut / tous les deux avec mon amoureux / nous sommes entrés pour oublier / dans une forêt*¹³; *Sous mes pupilles brillent mes yeux / comme les étoiles la nuit / et comme le soleil en été / ils me brûlent avec ardeur*¹⁴; *Le lustre de la nuit est apparu / la lumière couvre les précipices profondes d'argent*¹⁵; *La lune dorée vient à l'ouest / déjà affaiblie, avec une lumière pâle*¹⁶ [...]

oiseaux, rossignol, chanson:

*Du ciel clair comme une étoile du jour, / tu m'as illuminé. / Et moi, ma belle chérie, / je t'ai chanté une chanson d'amour*¹⁷; *Stoyan joue,*

¹² Пишурка, Кр. Песен. Цариградски вестник, 1849, 15 окт., бр. 69 (Pichourka, Kt. Chanson. *Tsarigradski vestnik*, 1849, 15 oct., n° 69).

¹³ Зафиров, С. Една вечер прохладна. Българска гъсла. Цариград, 1857 (Zafirov, S. Un soir frais. *Rebec bulgare*. Tsarigrad, 1857).

¹⁴ Катранов, Н. Из твои очи сълза ся точи. Цариградски вестник, 1853, 30 май, бр. 123 (Katranov, N. La larme dans tes yeux. *Tsarigradski vestnik*, 1853, 30 mai, n° 123).

¹⁵ Славейков, П. Р. Стара планина. Смесна китка. Букурещ, 1852 (Slaveykov, P. R. Stara planina. *Bouquet divers*. Bucarest, 1852).

¹⁶ Лазаров, М. Зора. Разна любовна песнопевка. Белград, 1858. (Lazarov, M. Aurore. *Chansons divers d'amour*. Belgrad, 1858).

¹⁷ Груев, Й. Уверявание. Гуслица или нови песни. Белград, 1858. (Grouev, J. Assurance. *Rebec ou chansons nouvelles*. Belgrad, 1858).

Penka chante. / Un rossignol ajoute sa voix / et de son ni chante avec eux¹⁸; Chante, cher oiseau! / Mon âme adore ta voix très douce. / Remplie avec ta mélodie ce forêt / où toi, mon chéri, tu habites¹⁹ [...]

printemps, roses, mois de mai

Dans un jardin fleuri, / frais de la rosée du matin / un jour du mois de mai / j'ai trouvé une compagne²⁰; Le printemps lumineux se mit à briller / et tout devint gai²¹; Rose, ma belle chérie, / fait-moi une couronne! / décore mes pas, / fait-moi chanter, / cueille pour moi des roses fraîches / et lie-les avec un fil rouge²², etc.²³.

Dans ces textes, on voit bien que la poésie lyrique de cette période construit sa langue spécifique, apte à signifier des aires qui se distinguent du discours quotidien et même du discours d'importance nationale (ayant en vue qu'il serait difficile d'inscrire des mots tels «trône», «révérence», adressés à la femme aimée, dans la mentalité bulgare patriarcale). Même plus, très souvent, ces aires signalent leur caractère de fiction et de condition, ce qui est impensable pour la plupart des textes poétiques de l'époque qui, très souvent, sont des «poésies à l'occasion» et sont destinées à des événements réels et d'une importance sociale.

Dans la dédicace lyrique de *Stoyan et Rada* le sujet du discours déclare de manière catégorique la présence de la fiction dans le texte, le fait qu'il est une œuvre littéraire, quand il fait don à sa bien aimée d'une «chanson triste» sans pour autant signaler que se sera un message véridique relatant des événements réels. La «chanson triste» que l'amant galant chante à sa bien aimée représente la seconde partie du poème, du point de vue de la structure, dont voici le résumé :

Stoyan et Rada, deux jeunes amoureux, sont séparés par la mère de Stoyan qui choisit une autre fiancée pour son fils. Brisée par la peine, Rada tombe malade et meurt. Le jour du mariage non désiré, deux cortèges se croisent : celui du mariage et celui de l'enterrement. En voyant sa bien aimée morte, Stoyan se prosterne sur son cercueil et meurt lui aussi. Dans l'au-delà, Dieu donne aux amoureux une union éternelle dont témoignent les deux arbres aux branches entrelacées qui ont poussé sur leurs tombes.

¹⁸ Славейков, П. Р. Елегия. Цариградски вестник, 1849, 06 авг., бр. 59. (Slaveykov, P. R. Elégie. Tsarigradski vestnik, 1849, 6 août, n° 59). Publié également dans *Chansons divers d'amour* de M. Lazarov (1858).

¹⁹ Лазаров, М. Славей и пътник. Разна любовна песнопевка. Белград, 1858. (Lazarov, M. Rossignol et voyageur. *Chansons divers d'amour*. Op. cit.)

²⁰ Зафиров, С. В една цветна... Българска гъсла. Цариград, 1857. (Zafirov, S. Dans une ... de fleurs. *Rebec bulgare*. Tsarigrad, 1857).

²¹ Лазаров, М. Пролет. Разна любовна песнопевка. Цит. съч. (Lazarov, M. Printemps. *Chansons divers d'amour*. Op. cit.)

²² Дряновец, Я. Роза. Разна любовна песнопевка. Цит. съч.

²³ Souligné par moi partout – А. А.

Les événements représentés dans la seconde partie du poème renvoient vers le passé, vers la culture traditionnelle et patriarcale qui est présentée par des gestes rituels (prendre la fleur de la tête de la fiancée, préparation des dons des fiançailles, noces, cortège d'enterrement, etc.), par la structure du texte qui est construit avec un choix de motifs populaires (rencontre des jeunes amoureux près de la fontaine, mariage non désiré, fin propre à la balade: «unis pour toujours après la mort»), ainsi que par des constructions stylistiques et des épithètes propres au folklore («jeune fille gracieuse et belle», «vielle mère», «perle blanche», «cou gracieux», «yeux noirs», «terre noire», etc.). L'idée de la vie traditionnelle et patriarcale est suggérée également à l'aide de l'explicité d'un modèle culturel de comportement fixé sur le respect des normes et des standards éthiques établis, sur le respect de l'autorité des parents (dans ce cas, la volonté de la mère) et sur la contenance des désirs subjectifs.

On pourrait admettre que le comportement des personnages (Stoyan et Rada) dans la seconde partie est construit comme un modèle antithétique à la stratégie de comportement éprouvée par le sujet du discours dans la première partie; cette stratégie, livrée à un flirt verbal et à des gestes galant, ayant l'air d'être très peu intéressée des sanctions de la société et des autorités traditionnelles. Le poème de Guérov présente donc deux types de comportement amoureux: l'un courtois et rituel et l'autre traditionnel et patriarcal.

Le premier modèle de comportement dont le sujet fait preuve dans la dédicace est déterminé lui aussi par des normes et des impératifs, mais ceux-ci sont d'un ordre différent, mondain, qui met l'accent sur la liberté, la souplesse dans l'acte de la communication et la distinction des manières. Dans cette partie du texte le sujet présente sa position active qui trouve son expression dans sa tentative de conquérir la femme aimée et dans le plaisir qu'il prend des paroles érotiques dénommant ses désirs. Il rêve d'une intimité, il aspire au partage de «jours heureux et gais» qu'il *n'est pas* obligatoirement d'être vécus dans les liens du mariage.

Le deuxième type de comportement dont les représentants sont Stoyan et Rada se caractérise par une sensibilité pour les sanctions de la société et l'autorité transcendante. Voilà pourquoi les amants de la seconde partie croient au mariage et rêvent à légitimer leur amour devant les autres et devant Dieu:

*Dès l'enfance, tout les deux
Une seule chose avaient souhaité :
Qu'arrive le plus vite possible
L'heure où, bras dans le bras,
Devant Dieu et devant les autres
Ils s'appelleront famille.*

Il est à noter que l'impossibilité tragique de réaliser ce désir n'inspire pas l'activité des personnages. La position passive et résignée qui détermine le modèle de comportement qu'ils suivent n'est abandonnée qu'à la fin du texte, lorsque

Stoyan qui «avait oublié toute honte» s'oppose pour la première fois à la volonté parentale, se met à parler pour la première fois «ouvertement», mais ses paroles font preuve encore une fois d'une activité refusée, car il ne désire autre chose que la mort; il parle, mais ce n'est que pour déclarer son désir de mourir:

*Car pour moi, sans Rada, ici est étroit,
Avec elle-même dans le tombeau je serai bien (...)
En disant ceci, il tomba sur Rada,
Ses larmes tristes tombèrent sur elle,
En la tenant dans ses bras,
Il mourut sur le cercueil.*

Si l'amant de la première partie déclare sans préjugés son désir érotique, dans la seconde partie du texte, l'amour est comme libéré de la nuance de l'attraction physique, étant soumis au registre éthique patriarcal qui élimine de manière péjorative la sexualité en tant que sphère du cynique, du physiquement malsain. On pourrait noter même une tendance vers une ascèse volontaire au nom de l'amour qui accumule le motif du corps qui s'autodétruit. Ce motif est présent dans le pressentiment de mort qu'éprouve Stoyan («on va l'enterrer jeune», «son cœur se brisa», «à quoi bon vivre encore»), ainsi que dans le malaise de Rada:

*Son visage blanc se **fana**
Elle **perdit** sa beauté
Ses yeux noirs **s'assombrirent**
Sa douce bouche devint **muette**.*

La tendance vers la transcendance du corporel atteint sa culmination dans la fin, propre à la balade, du texte où les corps des personnages subissent une métamorphose et sont inscrits dans une objectivité qui n'est plus anthropomorphe, mais naturelle: les arbres:

*Dans l'au-delà, Stoyan et Rada
Étaient heureux ensemble
Ici, sur terre, de leurs tombeaux
Dieu fit pousser deux grands arbres
Qui entrelacèrent leurs branches.*

Le motif de la transformation des humains en arbres suggère l'idée de l'opposition entre la nature (comme espace de l'amour réalisé, des contacts naturels) et la culture (vue comme une sphère hostile, répressive par rapport à l'humain où l'amour n'est pas possible). Ce que la culture patriarcale garde, sanctionne et finalement fait périr, est réalisé dans l'idylle de la nature représentée par les arbres aux branches entrelacées. D'un autre côté, les métamorphoses que les personnages

subissent permettent l'idée d'une intimité naturelle et philosophique entre la vie et la mort, de la réincarnation par la mort propre au discours mythologique. L'actualisation de structures mythologiques souligne encore une fois la construction antithétique des deux parties du poème. L'opposition peut être décelée sur le plan temporel : si l'amant de la première partie vit dans une situation qui lui est contemporaine et qui a des prétentions d'être véridique, de présenter des événements réels, au contraire, dans l'histoire qu'il raconte (la deuxième partie) on voit le modèle d'une vision cyclique du temps où la mort est compensée par l'incarnation sous une forme nouvelle (et non pas obligatoirement humaine).

Si l'on suit la logique de Yuriy Lotman, on pourrait admettre que la seconde partie a le caractère d'un «texte dans le texte»²⁴, dans la mesure où l'on y voit mise en marche l'opposition ludique entre fiction et réalité. Si l'introduction lyrique est une œuvre de l'auteur, par contre, la seconde partie du texte est présentée comme créée par le sujet lyrique en guise de don pour la femme aimée. Le caractère conventionnel et non réel de cette partie est souligné par la circonstance qu'elle est précédée d'une intention méta textuelle sur la manière d'être présentée. La structure antithétique est donc construite à l'aide des oppositions: activité / passivité (de la position du sujet), modernité / patriarcat (par rapport au type de mentalité), gestualité érotisée / asexualité (selon le type de normativité morale), actualité / temps mythique (par rapport à la temporalité); on pourrait ajouter aussi l'opposition réalité / fiction qui modèle la construction rhétorique spécifique «texte dans le texte» qui fut employée pour la première fois dans la poésie bulgare notamment dans le poème étudié.

Néanmoins, l'œuvre de Guérov n'autorise pas uniquement une étude antithétique. La couche stylistique déjà mentionnée qui comprend le lexique distingué du canon du salon unit et soude les structures textuelles. Et comme la seconde partie du poème fonctionne comme discours du sujet lyrique, elle porte inévitablement les traces de son discours précieux et raffiné. On pourrait dire que le comportement verbal du sujet lyrique est guidé par le principe de la réduction de l'imagerie et de la stylistique propres au folklore, par l'idée d'une lecture critique, renversante de la tradition patriarcale par rapport à laquelle le sujet se sent distancé. Son discours s'insère dans la texture folklorique du texte du fait que celle-ci se trouve dépourvue de sa propre signification et de son rituel, mais, par contre, acquiert une importance moderne, universelle (ce qui indique une tendance européocentrique) et un psychologisme des personnages (ce qui compense le plan unique du motif folklorique). Du fait que la langue folklorique apparaît comme étrangère, comme un élément du décor et non plus comme une caractéristique intrinsèque du texte. On pourrait dire que dans le poème de Guérov, pour la première fois le discours folklorique est dépourvu de sa présence dominante, qu'il est situé dans un milieu étranger et hostile à sa spécificité. Ou bien, si l'on cite Guéorgiy Gatchev, en tant

²⁴ Sur la question de cette construction rhétorique, cf. Лотман, Ю. *Култура и информация*. С., 1992, с. 189–206. (Lotman, Y. *Culture et information*. Sofia, 1992, pp. 189–206).

qu'œuvre individuelle, le poème *Stoyan et Rada* «absorbe la tradition folklorique, en la surmontant de l'intérieur»²⁵.

Il devient clair que l'œuvre de Guérov est écrite avec beaucoup d'ambition et son programme comprend la transformation de certaines lignes culturelles stables (la tradition patriarcale), en y insérant de nouveaux modèles et langages synchroniques au développement européen. La seconde partie du poème explicite cette tendance où la texture folklorique est soumise à des transformations et changements significatifs, pour devenir en unisson avec le type nouveau de ritualité moderne, déclaré dans la première partie, dont le représentant est en grande partie le sujet lyrique qui s'identifie avec le rôle de l'amant courtois et séduisant qui, grâce à sa maîtrise poétique, tente d'impressionner sa bien aimée.

La question qui s'ensuit logiquement est de savoir pourquoi raconte-t-il *cette histoire* notamment et qu'est-ce qu'elle a à voir avec la situation du flirt. Probablement, le narratif poétique même donne des indications sur la réaction attendue du destinataire (la dame à laquelle l'histoire est destinée) et se rend compte de sa capacité de contrôler le comportement de la réception. L'histoire racontée est présentée comme un «don» pour la femme aimée et ce performatif n'est pas un geste innocent, c'est une «stratégie sociale, ambivalente, comme toute relation humaine»²⁶. A part une forme de solidarité, le don signifie un engagement, une obligation envers le donateur. Par l'acte de la donation, le sujet lyrique assume le rôle de séducteur qui insère une vieille histoire triste (le récit poétique de *Stoyan et Rada*) dans le discours non engagé de la communication des salons et s'attend à une intimité amoureuse grâce à son potentiel narratif.

La caractéristique essentielle de cette histoire est son tragique. Elle relate des cœurs brisés, des sorts tragiques et malgré les références mythologiques de la réincarnation des personnages sous formes non humains, elle est triste parce qu'elle se termine par la mort. Si l'on accepte la thèse d'Ivaylo Ditchev qu'«au fonds de l'humain, on trouve le besoin d'une identification avec l'autre soit dans le plaisir, soit dans la souffrance»²⁷, on pourrait supposer que le caractère tragique du récit devrait déclencher une réaction de compassion chez le récepteur (la dame du monde qui écoute l'histoire). Selon la classification de H.R. Jauss, la compassion est une des dispositions réceptives essentielles provoquée chez le récepteur par tout texte relatant des péripéties que subissent les personnages quotidiens et non parfaits, tels *Stoyan et Rada*²⁸. L'influence de ce modèle de disposition réceptive

²⁵ Гачев, Г. *Ускорено развитие на културата*. С., 1979, с. 329. (Gatchev, G. *Développement accéléré de la culture*. Sofia : Naouka i izkoustvo, 1979, p. 329).

²⁶ Дичев, Ив. *Дарът в епохата на неговата техническа възпроизводимост*. С., 1999. (Ditchev, Iv. *Le don à l'époque de sa reproductivité technique*. Sofia : LIK, 1999). Voir aussi la conception théorique du don de Мос, М. *Дарът (форма и основание за обмена в архаичните общества)*. С., 2001. (Mauss, M. *Le don (forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques)*. Sofia : Polis (trad. en bulgare), 2001).

²⁷ Ditchev, Iv. *Op. cit.*, p. 11.

²⁸ Jauss, H.R. *Levels of identification of Hero and Audience // New Literary History* 5, Winter 1974, 283–317.

est renforcée par le comportement discursif du sujet séducteur : dans sa stratégie, la transformation du code culturel patriarcal en un type nouveau de stylistique courtoise aide à l'approche du texte vers la situation et les besoins de son destinataire.

Le sujet discursif dans le poème de Guérov sait très bien que rien ne pourrait provoquer mieux l'intimité qu'une triste histoire sentimentale attirant des désirs d'identification et de compassion. Son discours galant et distingué sous-entend l'idée utopique de la toute puissance de la parole qui peut modeler toutes sortes de dispositions, situations et émotions, y compris l'amour. Une idée qui est en unisson avec la vision de Guérov et dans son œuvre, la persuasion dans les capacités et la signification de la langue poétique remporte sur le doute que cette langue puisse être un signe du monde. Un doute qui apparaîtra plus tard dans l'œuvre des modernistes bulgares.

Particularités typologiques du modèle courtois et rituel. Répliques critiques

Le modèle de comportement analysé ici dont le début est posé par Nayden Guérov, trace la spécificité dans d'autres textes: dans diverses versions et développements thématiques de l'époque. Le genre de la *dédicace* (la première partie du poème de Guérov) active l'apparition d'autres textes structurés suivant le même modèle et utilisant la fonction de ce type de performance. Voici, par exemple, le début d'une poésie de Joachim Grouev dont le titre, «Dédicace», n'est pas dû au hasard:

*Pour vous, chères belles,
Qui êtes les reines de mon âme,
Pour vous, jeunes, pour vous,
Je chante ces chansons²⁹.*

Dans une autre poésie de J. Grouev, que je ne cite pas à cause de son volume, on peut découvrir les moyens figuratifs et stylistiques qui caractérisent le poème de Guérov et qui donne une impulsion à cette ligne courtoise et rituelle. Au niveau stylistique, on voit prédominer les poétismes «distingués», que l'on connaît déjà. Au niveau sémantique, on est de nouveau en face du désir du sujet lyrique d'utiliser la «chanson» qu'il chante comme une stratégie d'amour. Soit sous l'influence majeure russe et la référence à des sources et des autorités communes, soit à cause de la connaissance entre les auteurs, mais les textes étudiés «vivent» dans une situation de dialogue et de liens intertextuels assez forts. Les similitudes entre diverses œuvres donnent la possibilité de déceler certaines particularités typologiques du modèle de comportement qui nous intéresse.

²⁹ Груев, Й. Посвящение. *Гуслица или нови песни*, нагласени от Й. Г., а издали И. Г. Трувчев и Х. Г. Д. Белград, 1858. (Grouev, J. Dédicace. *Petit rebec ou nouvelles chansons* faites par J.G. et publiées par I.G. Trouvtchev et H.G.D. Belgrad, 1858).

Pourtant, il faut noter que si le comportement du sujet lyrique est dirigé par des désirs assez clairs et concrets (la volonté de gagner la faveur de la femme aimée), par contre, la dame est présente en tant qu'objet du désir amoureux et érotique, dépourvu de caractéristiques individuelles. Il est évident qu'à travers son image schématisé, on vise un modèle de la féminité comme telle, adorée et respectée. Cette vision abstraite de la féminité est présente dans les textes sous diverses désignations, à commencer par la manière dont on s'adresse aux belles dames («chères belles, ... reines de mon âme», «oh, joie de mon âme», «fille jolie, fille chérie», selon le modèle de J. Grouev) et finir par des destinataires anonymes, cachés sous les initiaux: «A M***», «A ...va», etc., selon le modèle de Guérov³⁰.

Dans tous ces cas, il s'agit de l'introduction d'un modèle abstrait à qui l'amant courtois adresse ses messages d'amour, ses prières et ses espoirs. La manifestation des désirs cachés se fait sous le signe du haut rituel avec l'espoir que l'amour va dépasser ses dimensions platoniques, qu'il va être réalisé comme un plaisir sensuel et physique. Pourtant, une particularité spécifique du modèle courtois est le fait qu'il arrête le désir amoureux dans la zone du potentiel, du possible, sans franchir la frontière de la réalisation concrète. Ce fait engendre le sentiment d'un type d'érotisme distancié, du caractère éphémère de la bien aimée, ce qui déclenche le motif du sentiment séraphique du sujet. Cette manière d'inscrire la femme aimée dans les catégories de la prière et de l'angélique peut être observée dans maints textes de l'époque :

*Ton visage de rose m'a capté, / o, **Déesse de sous le ciel** / Ton tendre visage / ressemble au **visage d'un ange** / et attire mon cœur vers toi / comme un aimant³¹; J'ai vu une belle fille, / son visage était une merveille. / Elle était jeune, mais très gentille, / comme si c'était un **ange**³²; Avec **ta douce voix d'ange**, / ma chère colombe, / dis «je suis à toi / jusqu'à mon dernier jour !»³³, etc.*

Il est à noter que dans nombre de textes cette image angélique de la femme aimée est soutenue par l'usage de notions qui ne sont pas typiques pour la réalité bulgare, mais par contre, elles sont exotiques et prestigieuses dans leur non transparence et leur ambiguïté. Par exemple, dans une poésie de Spas Zafirov, la femme aimée est comparée à l'odeur de fleur, mais non pas une fleur concrète,

³⁰ Je ne me réfère pas à la démarche psychobiographique envers l'oeuvre de Guérov qui essaye de lire derrière ces initiales les noms de personnes concrètes. D'autre part, il est séduisant d'apprendre des détails sur la vie de l'auteur: des situations et femmes concrètes, comme, disons, Elena Moutéva qui avait inspiré certains des textes. Il me semble que l'intention de l'auteur lui-même exclut la possibilité d'une pareille démarche, en insistant sur le silence, sur l'anonymat.

³¹ Лазаров, М. В твоят вид розов се плених... // Разна любовна песнопевка. Цит. съч. (Lazarov, M. Ton visage rose m'a capté ... *Chansons divers d'amour*. Op. cit.).

³² Огнянович, К. Сън. Забавник за лето 1845 от К. Огняновича. Париж, 1846. (Ognianovitch, C. Rêve. *Divertissements pour l'année 1845 par C. Ognianovitch*. Paris, 1846).

³³ Груев, Й. Кажи дали мя вярно любиш ти... Гуслица или нови песни. Белград, 1858. (Grouev, J. Dis-moi si tu m'aimes fidèlement. *Petit rebec ou nouvelles chansons*. Op. cit.).

parce que cette fleur n'existe ni en Asie, ni en Europe, ni nulle part dans le monde, car toutes ces fleurs sont trop ordinaires comparées à la bien aimée.

Dans certains textes, pourtant, la procédure d'adoration platonique de la bien-aimée hésite, car le sujet n'arrive pas à penser la femme en séparant l'esprit du corps. Par exemple, dans une poésie de Yanko H. Drianovets, la transcendance de la bien-aimée hésite devant son érotisme, devant la provocation de la chair, représentée par une série de synecdoques corporelles dont certaines sont remises en relation avec l'étranger et l'exotique («seins tendres: marbre blanc italien»³⁴).

Dans d'autres cas, c'est un didactisme qui apparaît et par son biais le sujet s'efforce de faire la femme plus «terrestre»:

*Ne soit pas si hautaine, / avec ta beauté / ne soit pas si orgueilleuse /
soit plus humble*³⁵.

Ce type de textes présentent une tendance qui s'exprime dans la distance et le doute par rapport au modèle d'identification courtois et rituel. Conçu comme le produit de la Modernité, lié avec les connotations du prestigieux, du distingué, du civilisé, ce standard de comportement est lié aussi avec l'image ambiguë et contradictoire de l'*européen*, pensé à la fois comme un topos de l'idéal, du parfait et comme signe du danger, de la peur de l'assimilation et de l'agressivité. Autrement dit, la révision du modèle courtois et rituel est inspirée par des motifs de sauvegarde nationale. En ce sens, il est bien normal de revenir en «arrière», vers des dispositions anticivilisatrices, antimodernes, activées par le désir de stabiliser les ressources d'identification du bulgare.

*Je ne sais pas ce que c'est une lorgnette, / je ne connais pas les modes,
/ mais je prends du plaisir dans un monde / de silence. Je ne fréquente
pas / le beau monde bruyant, / ni les bals / cela ne me donne pas du
plaisir. / Là où je vois de la bonté / là je cours toujours*³⁶.

Le doute dans les signes du prestigieux européen (modes, bals, salons) est lié avec l'affirmation des valeurs patriarcales de la vie bulgare, vue parfois aussi comme propre au village (égal naturel):

*Je t'invite d'aller / non pas dans une ville bruyante, mais à la
campagne / et là nous pourrions voir / ce qui est bon dans ce monde*³⁷

³⁴ Дряновец, Я. Х. Песен (Мило либе, днес съгледах що бива...). Разна любовна песнопевка. *Цит. съч.* (Drianovets, Y. H. Chanson (Ma chérie, aujourd'hui j'ai vu. *Chansons divers d'amour. Op. cit.*

³⁵ Геров, Н. Б*** (Видяла си ся нависоко...). *Българска възрожденска поезия*. С., 1980, с. 147. (Guérov, N. В*** (Tu t'es vu en haut...). *Poésie de l'époque du Réveil national bulgare*. Sofia: Bulgarski pissatel, 1980, p. 147).

³⁶ Геров, Н. На Ч*****. Пак там, с. 141. (Guérov, N.A Tch*****. *Poésie de l'époque du Réveil national bulgare. Op. cit.*, p. 141).

³⁷ Геров, Н. Цит. съч., с. 141. (Guérov, N. *Op. cit.*, p. 141).

Il est clair que dans certains textes le standard du comportement courtois et rituel commence à être présent de manière problématique, plutôt négative et non plus comme un signe du prestigieux. Cette tendance que l'on pourrait déceler encore pendant les années 1840–1850, devient plus saillante lors des décennies suivantes lorsque le discours critique de l'époque se dresse non seulement contre les textes poétiques étudiés ici, mais aussi contre les guides de «bonnes mœurs» vus comme des «déchets qu'il faut brûler»³⁸. Evidemment, on commence à penser ces textes comme une fausse imitation de la civilisation européenne. Le type de comportement galant et courtois commence à être pensé comme faisant partie du théâtre, de l'artificiel, quelque chose qui ne correspond pas à la mentalité bulgare. La théâtralisation du comportement quotidien (si on périphrase Lotman³⁹) est conçue comme le danger premier menaçant l'être «naturel» de tout ce qui est bulgare, un danger qui, selon T. Ikononov, pourrait être mis en marche par ces textes notamment:

[...] L'influence de la poésie est grande. On la lit beaucoup et tout le monde l'aime [...] Ce qui me fait dire quelques mots sur la poésie et sur ce qui est utile pour nous en elle et ce qui n'en est pas; qu'est-ce que nous devons traduire et qu'est-ce que nous ne devons pas [...] Toutes les œuvres qui ne correspondent pas à la nature et à la réalité devront être étrangères à nous [...] quel serait notre profit de ces œuvres qui montrent des visages faux, des actions extraordinaires et des images invraisemblables? Qu'est-ce que nous allons apprendre de ces œuvres étant donné qu'elles nous montrent non pas la vraie vie, mais une vie fantastique?

Etant persuadé que la littérature doit être un «reflet de la réalité» et non pas une évasion, T. Ikononov trouve que la plus dangereuse, c'est la situation où le «mensonge» passe des œuvres dans la «vie» et les lecteurs naïfs (et surtout les lectrices) de ces œuvres suivent des modèles de valeurs qui leur sont étrangers et maléfiques:

Pour chanter des héroïnes d'une taille mince et grande, comme les peuplier du Midi, la fausse poésie est arrivée au point de faire croire tout le monde dans les tailles minces. Les femmes se sont gâchées les figures et la progéniture pour être minces. Pour ces auteurs de fantasmes l'ordre naturel n'est pas bon et il faut absolument le changer en l'handicapant.

³⁸ Бончев, Н. Класичните европейски писатели на български език и ползата от изучаване на съчиненията им. *Българска възрожденска критика*. С., 1981, с. 280–281. (Bontchev, N. «Les écrivains européens classique en langue bulgare et le profit qu'on a d'étudier leurs œuvres». *Critique de l'époque du Réveil national bulgare*. Sofia: Bulgarski piscatel, 1981, pp. 280–281).

³⁹ Лотман, Ю. *Поетика. Типология на културата*. С., 1990, с. 437–467. (Lotman, Y. *Poétique. Typologie de la culture*. Sofia: Naouka i izkoustvo, 1990, pp. 437–467).

Le fait de suivre ces modèles «illusoires» présentés dans ces textes, finalement, selon T. Ikonov, aboutit à une théâtralisation totale de la vie, à une déformation de l'espace bulgare, des fondements de ses valeurs traditionnelles:

[...] Il y a autre chose encore qui caractérise encore mieux et montre la méchanceté de ces romans. Ils ont transformé la vie en comédie en la remplissant de telles conditionnements et faussetés qui dégoûtent tout homme bien. En faisant ses héros à tel point malins et gentils, [...] ils mettent dans leur bouche de telles hypocrisies, de sorte que toute la vie apparaît comme un jouet entre des personnes sans aucun sens. Il n'est pas possible tout simplement de s'asseoir, ni de se lever sans devoir respecter toutes sortes de convenances insensées [...] On ne pourrait pas regarder calmement une telle vie où il y a tant de singeries⁴⁰.

Comme cela devient clair de l'article cité, le pathos critique de son auteur est dirigé contre le type de comportement (que, dans ce texte, j'appelle *courtois et rituel*) vu comme faux, artificiel et théâtral, parce que étranger aux valeurs bulgares. Ce modèle déforme l'ordre éthique traditionnel, assigne de nouveaux rôles dont certains sont conçus comme un danger. Enfin, ce standard de comportement est pensé comme une «évasion de la réalité», ce qui, dans le discours de l'époque, est vu comme une évasion des besoins de la société, des besoins de la nation. Il n'est pas un hasard que la culmination de cette critique coïncide avec les décennies révolutionnaires (les années 1860–1870), lorsque les idéologues du nationalisme dressent des stratégies pour la libération politique de la Bulgarie de la domination ottomane. Pendant ces décennies, la catégorie esthétique du sublime marque non pas la distinction rituelle des amants, mais les sacrifices des héros. On arrive à une marginalisation de ce type de comportement et les textes qui l'émanent sont déplacés dans la périphérie littéraire.

Ce qui ne signifie pas que ce modèle de comportement n'est plus présent dans les textes du Réveil national bulgare. Les sonnets de Dimitri Veliksin, dédiés à des dames distinguées, pareilles à des Anglaises, témoignent de sa constance relative. Arrivé à son apogée pendant les années 1840–1850, pendant les décennies qui suivent, ce modèle continue à refléter le désir de fusionner l'éthique et l'étiquette, à imposer les règles d'un comportement mondain et cultivé qui, selon Norbert Elias⁴¹, fait partie du processus de la civilisation.

⁴⁰ Икономов, Т. Поезията на природата и нашите нужди. *Българска възрожденска критика. Цит. съч.*, с. 185–188. (Ikonov, T. «La poésie de la nature et nos besoins». *Critique de l'époque du Réveil national bulgare. Op. cit.*, pp. 185–188).

⁴¹ Елиас, Н. *Относно процеса на цивилизация. Социогенетични и психогенетични изследвания*. Т. 1, С., 1999. (Elias, N. *Du processus de la civilisation. Etudes sociogénétiques et psychogénétiques*. Т. 1. Sofia, 1999).

RETOUR D'EXIL. DECOUVERTE DE L'AUTRE EN SOI ET
DE SOI DANS L'AUTRE: *L'AMOUR EN TOSCANE*
DE MILOŠ CRNJANSKI

ZORAN MILUTINOVIĆ
(School of Slavonic and East European Studies
University College London)

The article interprets Miloš Crnjanski's (1893–1977) travelogue *Love in Tuscany* (1930) in the discursive context of the debate on the cultural position of Slavs in Europe which took place in the Kingdom of Serbs, Croats and Slovenes during the 1920s. The Expressionist writers constructed Slavdom as a cultural programme, the scientists Jovan Cvijić and Vladimir Dvorniković viewed it as a counter-balance to 'Romano-Germanic' Europe, and Ljubomir Micić, following the re-semanticization of 'barbarians' in the European avant-garde movements, looked upon it as a harbinger of strength and vitality which would offer a new lease on life to an exhausted continent. Combining elements from all three positions, Crnjanski stylized Slavs as 'barbarians' who were bringing a new life, but also as those who had always taken part in the culturally unified continent: they had always been a part of wider European cultural processes, and after the First World War, they stepped forward as bearers of a newly-found cultural energy. In this respect, Crnjanski rejects the traditional feeling of inferiority which burdened many Balkan intellectuals of his generation, and represented his 'home' as a place which had to be valued. The article, however, also relativizes this interpretation by pointing to the transformation of the idea of 'home' in Crnjanski's oeuvre and biography.

Keywords: Expressionism, cultural identity, post-W.W. I poetry.

Les trois voyages les plus célèbres que le monde ait connus, affirme François Hartog, ont la structure d'un exil qui se transforme en retour. L'exilé Ulysse, vétéran de la guerre de Troie, erre en mer jusqu'à ce qu'il parvienne à retourner à Ithaque. Sous la plume de Virgile, l'exil devient un retour au moment même où il trouve son accomplissement final dans la fondation d'une nouvelle Troie sur le sol italique (Hartog, p. 25). Pour les descendants affranchis de l'Israël, « l'Exode est donc aussi le récit d'un retour vers la terre des pères, mais un retour, longtemps retardé, vers une terre qu'ils ne possédaient pas et n'avaient jamais possédée auparavant » (p. 28). Il n'y a que le tout premier voyage, celui d'Ulysse, qui se termine par un retour vers le point de départ. Les deux autres, ceux d'Enée et de Moïse, s'intègrent dans la structure du retour en ce sens que leurs destinations finales se présentent comme les lieux où le voyage (re)commence. On retrouve alors au point d'arrivée ce qu'on avait laissé derrière soi en partant. Les exilés finissent par retrouver ce qu'ils ont perdu, même si, paradoxalement, cela ne leur a jamais appartenu.

Miloš Crnjanski (1893–1977) a beaucoup joué avec la figure d’Ulysse, exilé et voyageur. Son premier recueil de poésies est intitulé *La Lyrique d’Ithaque* (1919) et porte sur le retour du poète de la Première Guerre mondiale, un « retour » à Belgrade, où cet Ulysse, né et élevé en Autriche-Hongrie, n’avait jamais vécu auparavant. Le véritable chez-soi perdu n’est pas celui que le soldat exilé a laissé derrière lui, mais celui qu’il a trouvé au bout de son exil. Mieux, celui dans lequel il reconnaît, en exil, sa vraie maison : l’exil est donc un processus de maturation, de découverte et de construction d’un chez-soi. Ce dernier ne se conquiert, construit ou acquiert que grâce à l’exil.

Durant toute sa vie, Crnjanski a voyagé et vécu, tantôt de son plein gré tantôt contraint et forcé, dans des endroits très divers. Certains parmi ses très nombreux articles ont été signés d’un emphatique « M. Voyageur ». Il semblerait que l’écrivain ait rapidement transformé chacun de ces endroits en lieux d’exil et de nostalgie ayant pour objet un vrai et définitif chez-soi, qui n’a pourtant jamais été un seul et unique lieu. Dans certaines de ses œuvres – notamment *Migrations* (1929) et *Le Roman de Londres* (1971) – les personnages de Crnjanski soupirent après la Russie slave. Dans son récit de voyage intitulé *L’Amour en Toscane* (1930), l’image de la Russie et de la slavité occupe également une place toute particulière¹.

Vers la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, il s’était répandu parmi les Slaves le sentiment qu’ils étaient « bannis d’Europe », qu’ils représentaient un corps étranger sur le sol européen et qu’une « Europe romano-germanique » leur refusait le droit pourtant légitime d’appartenir au continent. Que ce sentiment avait été fondé, plusieurs études bien documentées l’ont montré². Cette opinion a provoqué chez les intellectuels slaves deux principaux types de réaction. La première consistait à accepter le stéréotype qui les excluait d’Europe comme les « barbares », ce qui débouchait aussitôt à un sentiment d’infériorité, de honte et de dénigrement de soi. La seconde réaction consistait à s’insurger contre cette « Europe » qui ne les acceptait pas. Avec la création de nouveaux pays slaves suite à la Première Guerre mondiale, la situation avait commencé à changer : c’est comme si l’apparition, sur la carte de l’Europe, de la Pologne, de la Tchécoslovaquie et du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, en plus de la Bulgarie déjà existante, avait contribué à un regain de conscience de soi et de confiance en soi parmi les intellectuels slaves. Ceux qui considéraient les Slaves comme une « race » qui se devait d’être gérée, car elle en était elle-même incapable, avaient perdu leur principal argument ; ceux, en revanche, qui percevaient cette gestion étrangère comme une injustice et une humiliation, se réjouissaient de voir les Slaves s’affranchir de leurs « chaînes » et « entraves ». Cependant, cette joie était ternie par l’ombre de la mort,

¹ Le livre a été écrit en 1927, mais une mauvaise recension l’a empêché d’être publié avant 1930. Pour plus d’informations sur les conditions de parutions de *L’Amour en Toscane*, se référer à Đurić (2006).

² Pour les Slaves de l’Europe centrale, voir Wolff, 1994; pour les Slaves des Balkans, voir Todorova, 1997 et Norris, 1999.

de la violence et des ravages de la guerre. Les lourds bilans de la guerre avaient sapé la foi en le progrès, en la civilisation et même en la nature humaine. Dans le même temps et avec une égale intensité, ces bilans avaient nourri un besoin d'utopie et de prophéties millénaristes annonçant une nouvelle ère et une nouvelle humanité qui allait éclore sur les décombres de la guerre. La gauche avait une interprétation à elle des causes de la guerre et de l'avenir de l'Europe d'après-guerre. Le côté droit de l'échiquier politique penchait davantage pour une interprétation moraliste que proprement économique ou politique. C'est puisque « les Européens, moralement corrompus » se sont précipités dans la guerre et ont détruit le continent, que la nouvelle ère s'ouvrira sur une renaissance morale de l'Europe, sur la disparition des nationalismes et l'apparition d'un homme cosmopolite, mais avant toute chose, sur une transformation de la culture européenne en une culture ouverte, pan-humaine, qui réunira les meilleurs exploits de toutes les autres cultures. Au Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, le débat continental sur l'avenir de l'Europe possédait également une dimension tout à fait locale, inspirée du fait que les trois « lignages » d'un même peuple slave – comme les définissait l'idéologie yougoslave au XIX^e siècle – s'était retrouvés pour la première fois sous le même toit étatique et que, de la sorte, les bases avaient été jetées pour la création d'une nouvelle et unique culture des Slaves du sud. Quelle sera cette culture ? Sur quelle base sera-t-elle fondée ? Quels rapports tiendra-elle avec la culture européenne, de même qu'avec les cultures de l'Orient, de l'Asie et de la Russie ? Sera-t-elle autochtone et authentique, ou bien ne sera-t-elle qu'une annexe d'une des grandes cultures européennes ? Ces questions avaient suscité un vif débat qui a duré une dizaine d'années après la fin de la Première Guerre mondiale. Une de ses problématiques les plus importantes était le nouveau rôle des Slaves en Europe.

Les premières voix ayant annoncé la nouvelle ère slave ont retenti au tout début de la guerre : les premiers à avoir parlé des Slaves étaient les expressionnistes. Nikolaj Velimirović, jeune théologien et futur évêque de l'Église orthodoxe serbe, avait auguré, pas plus tard qu'en 1915, l'avènement d'un « temps slave », durant lequel toutes les injustices commises sur les peuples allaient être corrigées. La « question économique » que l'Europe nietzschéenne – et toute l'Europe était nietzschéenne, croyait Velimirović – n'avait pas su résoudre, trouvera un juste dénouement. C'est en effet le christianisme orthodoxe slave qui résoudra les problèmes économiques, sans l'aide d'aucune méthode scientifique. La liberté, la justice et la foi seront les caractéristiques principales du « temps slave » (Velimirović, 1986, Vol.3, p. 212). La même année, Svetislav Stefanović, un autre expressionniste de droite, parlait des Slaves comme des adversaires du « christianisme romain » : l'impérialisme, legs du « christianisme romain », qui n'est qu'un « système de pillage et d'assujettissement de peuples plus petits et plus faibles que le sien », avait conduit à la guerre. Les Slaves, à la différence des « chrétiens romains », possèdent une inclinaison innée pour la liberté, l'indépendance et l'égalité. C'est la raison pour laquelle, en luttant pour leur propre libération, ils apporteront la liberté à tous les autres peuples (Stefanović, 1919, p.50). Vladimir Vujić, philosophe du

mouvement expressionniste, s'empressait quant à lui de noter que la « pensée slave » ne devait être confondue ni avec le panslavisme culturel s'étant épanoui en Europe centrale au milieu du XIX^e siècle, ni avec la slavophile politique russe, qui voulait amalgamer tous les peuples slaves dans le peuple russe. La « pensée slave » était autre chose : non un simple moyen d'atteindre un but politique ni une manière de prôner une fusion étatique des Slaves, mais un engagement utopique en faveur de la renaissance des Slaves et de l'Europe. Le prophète de la « pensée slave », comme Vujić le rappelait à ses lecteurs, était Dostoïevski. Le but utopique de ce dernier était l'avènement d'une fraternité universelle parmi tous les humains et tous les peuples, créée à l'image de Dieu. C'est en ceci que la « pensée slave » se distinguait de l'« européenne » : la seconde avait pour but la domination de l'Europe sur tous les autres peuples, tandis que la pensée « slave » aspirait à une égalité fraternelle (Vujić, 2006, p. 205–09). Or, il est probable que l'interprétation la plus détaillée du projet culturel des expressionnistes et de la mission des Slaves au sein de ce projet soit celle de Miloš Đurić, futur traducteur et professeur très populaire des littératures grecque et romaine. Dans son livre *La Philosophie du pan-humanisme* (1922), Đurić professait la fin d'une époque nationaliste : le nationalisme, mais aussi le patriotisme, étaient des forces destructrices. En incitant à aimer sa propre patrie plus que celles des autres, le patriotisme engendre des guerres, écrit Đurić. Il ne faut pas aimer une seule patrie, mais l'humanité toute entière, orchestre au sein duquel les peuples individuels jouent des instruments différents. Les nations disparaissent petit à petit de la carte et seront bientôt remplacées par des « communautés d'individus cosmopolites » : il faut devenir le « pan-humain » le parfait cosmopolite qui réunira en lui-même toutes les cultures et religions existantes (Đurić, 1922, p. 100). Le pan-humanisme est l'idéologie du futur ; l'humanité marche vers une grande synthèse culturelle dans laquelle les différences entre les peuples et les cultures seront supprimées. Dans ce processus, une mission particulière incombe aux Slaves : étant donné qu'ils ne sont ni de « l'Est » ni de « l'Ouest », ni asiatiques ni européens, tout en contenant chacun de ces différents éléments, les Slaves sont prédestinés à devenir les intermédiaires dans l'harmonisation des cultures et dans la création d'une synthèse globale qui libérera l'humanité du nationalisme et de la guerre (Đurić, 1928)³. Comme il s'ensuit très clairement du discours de Đurić, la « pensée slave » des expressionnistes

³ L'idée de pan-humanisme ou de cosmopolitisme global, tout comme l'expression « pan-humain », sont parvenues aux expressionnistes par le biais de Dostoïevski. Dans son *Discours sur Pouchkine* (1880), Dostoïevski a projeté une identité russe susceptible d'englober toutes les autres identités nationales ou culturelles : « Être un vrai Russe, être pleinement Russe, cela veut dire uniquement (retenez bien ceci) être le frère de tous les hommes, un pan-humain, si vous voulez [...] A un vrai Russe, l'Europe et les destinées de la grande race aryenne tout entière sont aussi chères que la Russie elle-même, que les destinées de la terre natale ; car notre destin est l'universalité, non pas acquise par le glaive, mais par la fraternité, par notre fraternel effort en vue de ramener à l'unité les hommes » (Dostoïevski, p. 536–537). C'est cette même idée que les expressionnistes ont faite leur, en l'étayant de leur croyance utopique, pacifiste et cosmopolite en une nouvelle humanité, et en la transférant de « l'âme russe » à l'âme « slave ».

avait deux composantes-clés. La première revenait à considérer que le temps était venu pour la voix des Slaves, libérés nationalement et culturellement conscients d'eux-mêmes, d'être mieux entendue. La seconde équivalait à l'idée que les Slaves profiteraient de leur influence grandissante en Europe non pour instaurer un impérialisme politique et culturel – qui était, selon eux, propre à « l'Europe romano-germanique » – mais pour réaliser une synthèse culturelle globale et instaurer une égalité de tous les peuples.

Cependant, les expressionnistes n'étaient pas les seuls à avoir réfléchi, dans les années 20 du XX^e siècle, sur la situation culturelle des Slaves en Europe. Jovan Cvijić, géographe et anthropologue de grande réputation, mettait lui aussi tout son espoir dans l'avenir des cultures slaves. Lors d'une conférence tenue à l'Université Charles de Prague en 1922, il prétendait que le but ultime des nouveaux pays slaves en Europe devait être de fonder des cultures autonomes propres : les Slaves devaient trouver un moyen original d'expression culturelle et éviter d'être des « répliques » des cultures européennes existantes (Cvijić, 1922, p.350). En outre, compte tenu de la parenté entre les peuples slaves et du fait qu'ils participent tous à un esprit collectif, ceux-ci finiront par engendrer – tout en travaillant leur authenticité – une nouvelle civilisation slave, assurait Cvijić.

Pourquoi une telle « civilisation slave » était-elle nécessaire ? A quoi bon l'idée même d'une « mission culturelle des Slaves » ? A cette question, ni Cvijić ni les expressionnistes n'ont apporté de réponse explicite. Il en est autrement avec un disciple et successeur de Cvijić, le philosophe Vladimir Dvorniković. En 1928, l'année même que Miloš Đurić a fait paraître son projet utopique de la culture slave comme intermédiaire entre l'Est et l'Ouest, Dvorniković écrivait sur la situation culturelle des Slaves en Europe dans un esprit quelque peu différent. Son article intitulé « L'isolation culturelle de la slavité en Europe », montre ce qu'était l'arrière-fond sur lequel s'étaient déployées plus d'une vision messianique de l'importance des Slaves en Europe. Tandis que, chez les expressionnistes, cet arrière-fond est passé sous silence ou apparaît à travers une surestimation des Slaves, de leur potentiel, leur rôle et leur importance, ou bien à travers des projections utopiques d'une fraternité et d'une égalité universelles, chez Dvorniković, celui-ci se manifeste directement comme une sorte de ressentiment :

Pour les Européens non slaves, les peuples slaves, encore aujourd'hui, ne font pas partie de l'Europe [...]. Dans le vocabulaire classique, les non Slaves sont les Hellènes, les Slaves – les Macédoniens seuls, pour certains même les barbares. Bien qu'ils soient géographiquement et anthropologiquement européens, l'Europe les renvoie au seuil de l'Orient. Au sein de la famille proche de la culture européenne, il n'y a point de place pour eux. Dans le meilleur des cas, les Slaves sont tenus dans un vestibule, au seuil ou aux frontières de l'Europe. L'Europe s'arrête à Vienne, disent les chauvins de l'euro-péisme. Tous les pays slaves sentent l'Asie, l'Orient, autrement dit, l'infériorité culturelle [...]. De même que les Byzantins qui, jusqu'à la fin du Moyen Age, s'appelaient orgueilleusement *Romaioi* et considéraient tous les autres peuples comme de

simples barbares, de même l'Europe occidentale veut aujourd'hui maintenir une ségrégation helléno-barbare de l'Europe et perpétuer la vieille dualité entre les « vrais » et les « prétendus » Européens. Seule Europe romaine et la vraie Europe (Dvorniković, 1995, p. 40).

Les Slaves sont éliminés de la vie scientifique et culturelle européenne, qui constitue une communauté culturelle et linguistique, affirme Dvorniković, tandis que des individus y sont acceptés à condition d'être « linguistiquement déguisés », autrement dit, d'adopter une des langues européennes occidentales. Plus précisément, ils sont susceptibles d'être acceptés à la seule condition de cesser d'être ce qu'ils sont. La revue scientifique internationale *Scientia* publie des articles dans toutes les langues européennes, excepté les langues slaves. Lors du cinquième congrès international de philosophie tenu à Naples, il était possible de donner sa conférence dans toutes les langues romanes et germaniques, mais dans aucune langue slave, même pas en russe, regrette Dvorniković. « Cette solidarité tacite mais sensible de l'Occident dans l'abandon et l'isolation des Slaves, devrait une fois pour toutes provoquer une contre-solidarité slave, encore plus visible et forte [...]. L'intégration culturelle du monde slave ne relève plus du romantisme et du sentimentalisme, mais constitue un impératif de vie » (Dvorniković, 1995, p. 43). Confrontés à l'isolation et au rejet, les Slaves se doivent de s'unir culturellement : « car, l'Occident nous y oblige » (p. 41).

Enfin, une troisième version de la situation slave en Europe a été suggérée par les artistes d'avant-garde. Elle aussi, tout comme le pan-humanisme expressionniste, était de provenance russe. Dès la fin de la Première Guerre mondiale, Alexandre Blok a inventé la figure ambiguë du Russe en barbare aux confins de l'Europe. Dans son poème *Les Scythes* (*Скитфы*, 1918), les Russes sont comparés à un « bouclier entre races hostiles, entre les Mongols et l'Europe » (Blok, p. 61), mais en même temps, ils sont présentés comme ceux qui acceptent que l'Europe les désigne comme barbares. Ils aiment et haïssent l'Europe tout à la fois. Dans le poème de Blok, on revendique le droit à un amour réciproque et menace en affirmant que, si l'amour n'est pas partagé, les « écuyers » céderont et laisseront les barbares écraser l'Europe. *Les Scythes* n'est cependant qu'une manifestation parmi d'autres d'une tendance plus large dans les avant-gardes européennes visant à « resémentiser » les « barbares ». Le futurisme de Marinetti est également un exemple d'identification avec la barbarie – mais une barbarie qui se veut synonyme d'une nouvelle culture, forte et vigoureuse, par opposition à la vieille culture des musées et des bibliothèques, anémiée et épuisée⁴. *Les Scythes* de Blok a été réédité dans la revue d'avant-garde yougoslave intitulée *Zenit*, en 1921. Peu après, le rédacteur en chef de *Zenit*, le poète Ljubomir Micić, a entrepris de développer l'idée d'un « barbarogénie », qui était un barbare, un *outsider* culturel, étranger au monde des musées et des bibliothèques, mais dynamique, créatif et fort. Tout

⁴ Sur la resémantisation des barbares dans les avant-gardes serbes et slovènes, voir Kralj, 1988.

comme chez Marinetti, une Europe épuisée, vieillie et stérile ne peut s'opposer au barbare de Micić ; en conquérant l'Europe, le barbarogénie lui permet précisément de rajeunir, de reprendre ses forces et de se ressourcer en énergie créative. Micić a d'abord donné à son barbarogénie l'apparence d'un Slave, puis quelques années plus tard, d'un Balkanique. Vers la fin des années 20, il lui a donné le visage d'un ouvrier européen. C'est comme s'il avait tenu davantage à cette image de quelque-chose d'épuisé et de vieux s'inspirant d'un élément nouveau – élément certes inculturel mais vigoureux et créatif – qu'à la question de savoir qui jouerait quel rôle dans ce drame à l'heureux dénouement et laquelle des idéologies contemporaines serait invitée à y participer⁵.

Tel était le contexte discursif du récit de voyage écrit par Miloš Crnjanski sous le titre de *L'Amour en Toscane*. Lui aussi faisait partie de ces avant-gardistes dont le regard outrepassait les frontières européennes : durant les années 20, il avait établi et traduit du français vers le serbe deux recueils de poésies – chinoises et japonaises. *L'Amour en Toscane* est le récit des visites que Crnjanski avait rendues aux monuments de l'époque du bas Moyen Age et de la Renaissance situés à Pise, Sienne, Florence, Assise (et Pérouse) et San Gimignano. Ce que ce voyageur érudit observe et décrit s'enrichit de récits intercalés et devient la scène sur laquelle se jouent les vies d'artistes et de rois, de brigands et d'aventuriers, de saints et de pécheurs. Ainsi, la Toscane s'anime sous les yeux du lecteur non seulement en tant qu'espace traversé mais aussi en tant que véritable théâtre de la vie humaine. Il n'est pas surprenant que l'image de l'Italie du Moyen Age et de la Renaissance proposée par Crnjanski tienne largement des connaissances de son époque. Les vies que l'auteur place dans l'espace toscan débordent de passion, conformément à la manière dont on imaginait, au XIX^e siècle, l'Italie de la Renaissance, prise dans une infinie curiosité pour la vie, portée par une passion religieuse, érotique et créatrice, mais échappant toujours aux contraintes et conventions morales de l'Europe bourgeoise. C'est comme si l'auteur avait eu à l'esprit, en choisissant les récits qu'il allait inclure dans *L'Amour en Toscane*, la question suivante : quelles sont ces grandes tentations de la vie auxquelles font face les Européens modernes ? Ses récits intercalés servent d'antithèse aux vies monotones de ses contemporains : Crnjanski dépeint des saints passionnés de la Renaissance, des pécheurs et artistes vivant des vies *surabondantes*. Il existe toujours quelque chose qui transforme leurs vies en aventures, que ce soit la piété, l'énergie érotique ou le talent artistique. Ce sont les signes que l'auteur suit à travers la Toscane – en allant de trace matérielle en trace matérielle conservée dans tel bâtiment ou telle œuvre d'art – d'une forme de vie désormais disparue : le *homo passionatus* de la Renaissance. « Affaibli et chancelant comme tant d'autres dans ce temps de fous », affirme le narrateur de *L'Amour en Toscane*, « j'ai perdu, après tant d'années de migrations et de guerres, tout sens de ce pour quoi on m'a conçu [...] Epruvé, indifférent à tout,

⁵ Pour en savoir davantage sur l'idée de barbarogénie chez Micić, se référer à Golubović et Subotić, 2008, ainsi qu'à Levinger, 2002.

je suis parti en Italie à la venue du printemps pour changer de corps et d'âme » (p. 170). La fatigue de la vie et l'indifférence pour elle, l'affaiblissement de la passion vitale – tous les maux qui accablent les membres de la « génération perdue » dans les tranchées de la Grande Guerre trouvent un remède en cette Toscane pré-renaisante comme dans une fontaine salubre. Crnjanski est à la recherche d'une renaissance, d'un nouveau début pour sa propre vie, mais également d'une résurrection pour l'Europe périée dans la guerre. Où le trouver si ce n'est là où tout a commencé – dans la Toscane de la Renaissance ? Donc, non dans la Toscane d'aujourd'hui, où tout est pareil que dans le reste de l'Europe. Dans cette Toscane contemporaine, le linge sèche aux fenêtres et les rues sont embouteillées par la circulation et pleines de mendiants et de séducteurs parfumés en quête d'étrangères ; elles sont saturées de bruit assourdissant, bondées de motocyclettes et cernées de maisons humides... En un mot : « un monde comme partout ailleurs » (p. 35). C'est une autre Italie que la « vraie » Italie de Crnjanski : « L'Italie, la vraie, fougueuse et odorante, gît quelque part au profond des cieux, ses servantes se chargent d'accueillir les visiteurs étrangers » (p. 36). La vraie Italie est celle des livres participant aux grandes archives de l'imagination européenne : c'est donc à partir de là qu'elle doit être recréée.

Cette Europe épuisée, fatiguée, moribonde a besoin d'une « piqûre » de vitalité et de passion pour la vie, d'un nouvel éros que Crnjanski perçoit d'abord lors d'une vision nocturne pour partir ensuite à sa recherche dans l'espace réel : « Toute la nuit courent jusqu'au ciel les corps nus qui occupent mes pensées. Ce sont eux que je vais secouer au-dessus de l'univers : amants, débauchés, pécheurs, moines, Slaves. La Renaissance ne m'est qu'un prétexte » (p. 21). Au tout début de *L'Amour en Toscane*, la vitalité, la Renaissance et les Slaves sont déjà mis ensemble. La première phrase du récit – « Je suis sur le point de quitter Paris pour le ciel d'Italie, qui calme et amollit tout barbare » (p. 7) – constitue une sorte de jalon que l'on ne peut pas négliger. Sous le ciel de la Toscane, les barbares venant du nord ont rencontré la culture grecque et romaine, déjà fatiguée et sans vie. Le résultat de cette rencontre est la Renaissance, la nouvelle naissance et le véritable commencement de la culture européenne moderne. Les barbares avaient déjà été là, mais l'Italie les a « calmés ». Ils lui ont apporté leur force et leur vitalité ; elle les a récompensés par ses formes gréco-romaines : c'est ainsi qu'est née l'Europe moderne.

A travers cette Italie imaginaire, Crnjanski se déplace accompagné d'un cortège non moins imaginaire, composé des « miséreux de Gogol et [de] tous les Slaves » (p. 16). C'est pour eux qu'il est parti en pèlerinage en Toscane : « Si je voyage, insignifiant et poussiéreux, c'est pour le salut de deux cents millions de vanu-pied et de sauvages qui marchent derrière moi, à distance, d'un pas inconscient, lourd, de brutes » (p. 20) ; « Tout ce voyage c'est, finalement, pour mon Srem que je le fais. Tout ce voyage c'est, finalement, pour la Russie martyre que je le fais » (p. 78). Le voyage en Toscane constitue pour Crnjanski sa mission slave : « Je suis venu ici car un jour j'ai très nettement perçu, comme une révélation, mon destin

d'homme slave et cet incommensurable avenir qui m'a envoyé en Toscane au nom des Russes et des Polonais, des Bulgares et des Slovaques » (p. 23). La colonne des « miséreux de Gogol » ne connote pourtant pas la misère et l'orgueil blessé. Tout au contraire, elle est décrite de sorte à véhiculer l'image d'une surabondance, d'une vie enjouée et d'une extase. A sa tête se tient le « dieu cornu » Dionysos, dieu-barbare qui vient en Grèce en apportant avec lui la fertilité, le vin, la croissance, mais aussi l'extase, le folie, le chaos et l'affranchissement de toute contrainte. « Un dieu cornu marche devant moi, je le suis, tête basse, avec, derrière moi, tous les miséreux de Gogol. Ce n'est que pas hasard que nous voyageons en Toscane. Ce paysage pourrait aussi être celui de la Vistule. [...] Le dieu cornu danse devant nous tandis que, paysans, abreuvés de plantes et de sang animal, nous gambadons, sautillons, hurlons les noms des rivières. O, homme slave, prends entre tes bras la terre et presse-la : le jus de raisin mûr coulera dans ta main, tous les boucs feront des bonds dans l'herbe » (p. 21). Cette image renverse en effet un *topos* du récit ethnographique – dont provient le récit de voyage en tant genre dans les littératures modernes de l'Europe –, *topos* selon lequel le voyageur « civilisé » part parmi les « sauvages et barbares » pour recueillir des renseignements sur leur culture : ici, c'est Crnjanski qui arrive dans la civilisation, à la tête d'une colonne imaginaire de « sauvages et barbares ». Aussi, en faisant du « dieu cornu » le meneur de la colonne, l'auteur montre clairement quel est le but du départ de ces sauvages pour la civilisation. L'idée la plus immédiate qu'éveille la figure de Dionysos dans les époques modernes est celle du rôle que Nietzsche lui attribue dans *La Naissance de la tragédie* : sa rencontre avec Apollon donne naissance à la tragédie, forme artistique la plus accomplie et expression ultime de la culture grecque. Les barbares qui accompagnent Dionysos et Crnjanski à travers la Toscane ne sont pas des destructeurs. Ils apportent quelque chose qui, incorporé à la Renaissance toscane, portera de nouveaux fruits, de nouvelles formes artistiques et même une nouvelle culture. Les Slaves injectent de la nouvelle vie au cœur de la Toscane. C'est également ainsi qu'Isidora Sekulić, avec son sens aigu de tout ce qui est moderne dans l'art, a compris les barbares dans *L'Amour en Toscane* de Crnjanski : ils sont la force même de la jeunesse qui « effraie tout ce qui est vieux et excessivement cultivé » (Sekulić, 2005, p. 161). L'image des Slaves chez Crnjanski correspond à l'idée de la « mission slave » telle qu'on la retrouve dans le débat sur l'identité culturelle des Yougoslaves dans les années 20 : ce sont des barbares, peuples avec une culture inférieure, mais c'est eux précisément qui apporteront du renouveau, une nouvelle renaissance, à cette Europe fatiguée et exténuée. La rencontre entre la « vieille » Europe et les Slaves ressemblera à la fusion nietzschéenne de Dionysos et d'Apollon, ou encore à la rencontre entre les barbares du nord et la culture grecque qui, sur le sol toscan, a donné la Renaissance. Aux yeux de Crnjanski, ce processus est déjà en cours et il faut simplement dresser l'oreille pour l'entendre : « En Pologne également quelque chose est en préparation, s'y passe déjà, et voilà que ce quelque chose traverse à pas lents l'immense Russie, alors que moi j'avais cru le trouver en Toscane. Quelque chose se prépare, germe tout doux dans mon Srem exténué » (p. 76).

En même temps, la fusion annoncée par Crnjanski, a déjà eu lieu. Elle transparaît de l'art et l'architecture toscans sous forme d'une synthèse entre les qualités authentiquement toscanes et les éléments culturels étrangers. Dans l'esprit de Crnjanski, le lieu de naissance de l'Europe moderne, autrement dit la Toscane pré-renaissante, devient un lieu de rencontre entre des cultures dont on croit par ailleurs qu'elles sont fort différentes et confinées dans des espaces bien séparés : « Tout n'est qu'Empire romain couché sur les rives de la mer Méditerranée ; il recèle des emprunts persans, des grottes indiennes, le mazdéisme iranien, des étoffes coptes ; la finesse des effigies sur des monnaies grecques » (p. 28). La Méditerranée constitue un espace culturel unique, dans lequel tout s'interfère. Là où les autres avaient repéré un esprit spécifiquement italien, Crnjanski reconnaît un « beau Moyen Age grec » (p. 25), les « petites fenêtres de Nicée » (p. 27), « les absides semblables aux murs des églises de Kiev et de Rascie » (p. 20), enfin l'héritage artistique de Byzance :

C'est en vain que les esthètes italiens en effaçaient les marques byzantines et y ajoutaient des traits lombards. Mais voilà les colonnes de l'Exarchat, ornées de feuilles d'acanthes que l'on ne trouve pas à Pise. Tiens, dans l'ombre, on fait la chasse au sanglier du mont Athos ; et voici la grimace amère et pétrifiée du masque grec » (p. 26).

Ainsi resurgissent, en pleine Italie, des traces de la culture byzantines qui est aussi *slave*, et « vers laquelle nous sommes descendus des siècles durant, par le Dniepr et le Danube » (p. 25). Celle-ci a donc laissé son empreinte sur les pays slaves : « Sur la pierre sont couchées les ombres, mes familières de longue date, des cathédrales de Split et de Zadar et du monastère Vissoki Detchani ; le même aigle pisan, le même art » (p. 29). Sur les visages des madones siennoises et des anges trévisans, le voyageur distingue le même sourire, triste et perçant, « le même qui rayonne sous les yeux cernés des vierges de Kiev et des évêques de Metohija » (p. 25). Il n'y a point de rupture dans l'histoire de l'art : ce qui se met à bourgeonner au XII^e siècle en Toscane, avait déjà fleuri dans les Balkans et en Ukraine. « *La Renaissance avortée ?* – terme bien vain : il n'y a jamais eu d'interruption dans l'histoire de l'art » (p. 29). La synthèse culturelle globale, le « pan-humanisme » dont rêvaient les expressionnistes, est déjà accompli. En d'autres termes, il a toujours été là, devant nous. Il suffit de s'en apercevoir et de le reconnaître. Il n'y a point de rupture dans l'Europe : la culturelle européenne est un processus unique, qui se produit dans un espace également unique, une grande et éternelle unité de « pays », de « collines » et d'« arts » (p. 27). C'est pourquoi il convient de rassembler le monde « plutôt que de le morceler. Il faut l'embrasser comme une colline chère et indivisible [...] Goûtez l'une après l'autre les rives de la Méditerranée, la saveur en sera partout la même » (p. 30). L'Europe est un espace indivisible : « Il y a beau temps que je sais qu'en tendant la main je peux, si elle est douce, caresser jusqu'à l'Oural » (p. 28). Point de ruptures ni de frontières,

la main tendue vers la Toscane touche jusqu'à la frontière géographique orientale de l'Europe. Là où les autres avaient perçu du différent, Crnjanski trouve du même et de l'unique ; là où les autres excluait les Slaves, les étrangers et les barbares, Crnjanski voit ceux-ci comme intégrés dans l'Europe depuis toujours.

Néanmoins, les passages les plus importants de *L'Amour en Toscane* ne sont pas les passages narratifs, mais ceux où la narration recule devant les procédés évocatoires de la poésie. Crnjanski y associe la Première Guerre, la slavité et l'*amour*, que symbolise la Vierge, la Génitrice. Pour l'Europe, mais aussi pour Crnjanski lui-même, la guerre est un passé, une souffrance et une destruction récente ; l'avenir européen, ce sont les Slaves qui viennent en Toscane à la fois pour y apporter l'amour et pour l'y chercher : « Je suis parti à la recherche de l'amour, pour y immerger des peuples nouveaux. Et quand je prononçais fièvreusement les noms des vignes de la Posavina, des versants de la Metohija, des affluents de la Vistule ou des monts d'Oural, ce n'était pas du délire [...] Je voyageais pour l'amour [...] O, homme slave, c'est l'amour qui nous attend, avec lui nous arroserons de beauté [...] tout ce qui a été jusqu'à présent » (p. 22). C'est l'amour qui sauvera l'Europe, c'est par l'amour qu'elle ressuscitera, c'est dans l'esprit de l'amour qu'elle renaîtra⁶. L'Europe se souviendra de son propre commencement, symbolisé visuellement dans les madones byzantines, russes, serbes, grecques, toscanes : « la Renaissance, c'est l'amour de la génitrice » (p. 29). La renaissance de l'Europe après la guerre ne peut être initiée que par l'amour.

Or, si le voyageur ne découvre pas un Autre absolu en Toscane mais seulement soi-même dans l'autre et l'autre en soi-même, est-il vraiment obligé d'aller jusqu'en Toscane à la recherche du salut ? On peut reconnaître les mêmes formes et les mêmes métiers à Zadar, à Split et à Vissoki Detchani. La Toscane existe en eux, tout comme ils existent en Toscane : l'ensemble constitue un espace unique. Peut-être le voyageur est-il capable de prendre soin de son âme tout en restant chez lui ? « Trouverai-je l'apaisement sur les plateaux rocaillieux dominant Stoudenitza et Lioubostinia ? » (p. 33). Peut-être est-il possible de créer de chez soi et non seulement en allant vers des lieux célèbres pour avoir accueilli de grands créateurs qui en avaient fait leur demeure : « Dans mon pays obscur et rude, j'écrirai, finalement, sur la procréation comme sur une étoile qui brille [...] C'est pour [les innombrables miséreux de Gogol] que je parlerai de la Toscane mais en pensant à la Nation Slave, avec des sanglots étouffés [...] J'écrirai sur la Génitrice, l'espérance trouble et douce, la pureté ; j'écrirai à cause de ceux qui sont morts dans les rues de Petrograd, dans nos bourgades misérables et à l'étranger, espérant tout de la Nation Slave » (p. 79). Pour trouver le salut, il faut aller ailleurs, car le remède doit être apporté de quelque part. Celui à qui manque quelque chose doit aller là où il peut le trouver. Ceux qui passent leur vie enfermés sur eux-mêmes et qui ne quittent jamais leur foyer n'en deviennent pas plus sages, de même qu'ils ne

⁶ La même idée a été retracée dans la culture britannique d'entre-deux-guerres par Luisa Passerini (1999).

sont pas dotés d'une meilleure santé ; ceux qui s'exposent courageusement aux autres, en dehors d'eux-mêmes et de leur foyer, s'en sortent bien mieux. Mais, si l'autre est en nous, et nous dans l'autre, à quoi bon partir ailleurs ? C'est ainsi que le voyage de Crnjanski vers la Toscane se transforme en un retour chez lui :

Au plus profond de ces petites villes toscanes, sur les collines dominant des vallées céréalières, il y a cette modestie, cette sérénité paysanne qui me rappelèrent mon pays natal. Et il me parut, de loin, cher et bon, comment qu'il fût. A cette pensée toutes mes fantaisies pisanes et siennoises s'évanouirent (...) Je me rendis compte que l'Italie m'avait ensorcelé et que le danger était, non de revenir au pays, mais de ne pas y revenir (...) C'est ainsi qu'en entrant dans le pays de Florence je prononçais doucement plusieurs fois, devant la ville du Lys rouge, le nom de mon Srem (p. 173).

Ithaque, donc.

Les Slaves, « exilés d'Europe », y sont doublement réintégrés sous la plume de Crnjanski : une fois comme faisant partie d'un cortège barbare guidé par Dionysos, apportant de la vitalité et de la régénérescence au continent épuisé ; une seconde fois comme ceux qui en Europe ont toujours été chez eux, quoi que certains aient pu en penser ou écrire. Ce second mouvement est rendu possible grâce à une reconnaissance de soi-même dans l'autre et de l'autre en soi, en insistant sur l'unité de la culture européenne et donc en faisant disparaître les frontières et partages conventionnels entre une Europe « slave » et une Europe « européenne ». Ainsi, le « vrai chez-soi », la terre promise, Ithaque, se reconnaît dans un petit village dans le Srem, auquel il convient de retourner. Le renversement est complet : le voyage en Toscane devient un exil. Le « désir » slave « de l'Europe », généré par un sentiment d'infériorité et de honte, constitue en effet une condition exilaire. Se libérer de l'infériorité et de la honte, reconnaître à son foyer des valeurs positives, équivaut à revenir d'exil.

Ceci n'a été cependant qu'une halte dans le parcours sinueux de Miloš Crnjanski : ce dernier a régulièrement côtoyé l'idée d'un « chez-soi », pour ensuite s'en distancier à chaque fois. Lorsqu'il murmure le nom de son « chez-soi » dans *L'Amour en Toscane*, son geste traduit quelque chose de bien différent de toute nostalgie. Son Ithaque, dont le nom est celui du Srem, correspond dans *L'Amour en Toscane* à tous ces lieux qu'il a convoités toute sa vie durant et auxquels il a projeté l'espoir et le salut. Mais chacun de ces lieux devait se trouver *ailleurs*, jamais là où l'écrivain se trouvait lui-même. Il en va de même pour sa conception de la « slavité ». Celle-ci, nous l'avons montré, prend sous la plume des expressionnistes la forme d'un projet culturel utopique. Elle correspond chez Cvijić à un dessein d'action culturelle et politique, alors que chez Dvorniković elle constitue une contrepartie souhaitable à « l'Europe romano-germanique » qui exclut les Slaves. Chez Crnjanski, la « slavité » attire parce qu'elle est *ailleurs*, parce qu'elle est cette impossible altérité que l'écrivain n'a de cesse de chercher et qu'il ne trouve jamais. Elle est l'altérité qui, en tant que promesse, constamment dévalorise tout *ici*, que

celui-ci soit le Belgrade qu'il quitte pour se réfugier à Paris, ou le Paris qu'il abandonne pour aller en Toscane, ou bien la Toscane qu'il souhaite quitter pour une slavité « confuse et trouble » (Konstantinović, 1983, p. 362). C'est également vers la Russie que veut émigrer le héros du roman *Migrations* de Crnjanski, Vuk Isaković. Il l'imagine comme un vaste espace blanc dans lequel il n'est capable de rien percevoir, si ce n'est le fait que les officiers auxquels il est subordonné en soient absents, tout comme sont absents les humiliations quotidiennes, la boue pannonienne et sa misère, les hurlements d'enfants et ses perpétuels déménagements. Mais c'est un espace vers lequel le héros ne s'aventure pas finalement. De même que le héros du *Roman de Londres*, officier exilé du tzar russe dénommé Reprine, prend parti pour la Russie soviétique lorsqu'il se trouve au milieu des Anglais, mais préfère pourtant se suicider que de rentrer dans sa patrie. Si la Russie avait signifié, pour Crnjanski, autre chose que cet *ailleurs* (aussi trouble et vague que possible pour rendre plus supportable la projection d'un espace idéal), ce polyglotte maîtrisant sept langues d'Europe centrale et occidentale (et qui n'a appris le russe que très tardivement afin de pouvoir lire des livres en russe) n'aurait-il pas fait un effort pour apprendre le russe bien avant et bien mieux ? Le voyageur Crnjanski, qui a traversé la partie occidentale du continent d'un bout à l'autre, jusqu'en Islande, ne se serait-il pas alors hasardé dans un quelconque pays slave – sinon dans la Russie soviétique, du moins à Prague, à Cracovie ou à Varsovie ? Là-bas, il n'y est pourtant jamais allé. A la place de la slavité, il a choisi Paris, où il passait le plus beau de son temps à la Bibliothèque nationale, en lisant non la lyrique française mais la lyrique chinoise, car la lecture de la poésie française à Paris ne lui aurait pas donné l'illusion d'être *ailleurs*. Il est vrai qu'il est retourné à Belgrade après Paris et la Toscane, mais c'est également de là-bas qu'il a écrit à Ivo Andrić en 1926, au moment où ce dernier avait déjà entamé une fructueuse carrière diplomatique, en disant : « Vous avez réussi. Votre vie se déroulera désormais à l'étranger. Quoi de plus beau ? » (Popović, 1980, p. 110–11). Le poème *Serbia* de Crnjanski, avec son célèbre vers « en Serbie, je cherche l'étoile du matin » (Crnjanski, « Serbia », p. 214), a été écrit à Corfou, mais dans une lettre à Milan Kašanin le poète a confié ces mots : « J'ai beaucoup changé et notre situation me dégoûte de plus en plus [...] Je voudrais même terminer ma vie à l'étranger » (Popović, 1980, p. 184). C'est pourquoi à Rome, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, il soupire après un *ailleurs* idéalisé, quelque part dans le nord de l'Europe, en « Hyperborée ». Et lorsqu'il semblait que son souhait de mourir à l'étranger allait être exaucé, à Londres, où il vivait en tant que réfugié, il a écrit le poème *Lamento pour Belgrade*, dans lequel les vers suivants ont été adressés à Belgrade, l'Ithaque dont le poète s'échappait lui-même quand il n'en était pas congédié :

Mais lorsque ma tête penchera à l'heure dernière,
Tu m'embrasseras, je le sais, comme ma propre mère.

Pour ceux dont la demeure est toujours ailleurs, où qu'ils soient, la vie toute entière est un exil dont nul retour n'est possible.

Œuvres citées

- Blok, Alexandre, « Les Scythes » [*Скифы*, Saint-Petersbourg, 1918], in *Les Scythes et autres poèmes*, traduit par Eliane Bickert et Jean Laloy, Paris, Librairie des Cinq Continents, 1967.
- Crnjanski, Miloš, *L'Amour en Toscane* [*Ljubav u Toskani*, Belgrade, 1930], traduit du serbo-croate par Velimir Popović, Lausanne, L'Age d'Homme, 1991.
- Crnjanski, M., « Serbia », dans *Ithaque : poèmes et commentaires*, traduit du serbe par V. A. Čejović et A. Renoue, Lausanne, L'Age d'Homme, 1999.
- Crnjanski, M., *Lamento pour Belgrade* [*Lament nad Beogradom*, Johannesburg, 1962], traduit du serbe par Slobodan Despot, Lausanne, L'Age d'Homme, 1993.
- Cvijić, Jovan, « Osnove južnoslovenske civilizacije », in *Srpski književni glasnik*, 7.5, 1922, p. 349–58.
- Dostoïevski, Fiodor M., « Discours sur Pouchkine », in *Les Œuvres littéraires de Dostoïevski*, XVI, édition établie par Alexandre V. Soloviev, 1961.
- Dvorniković, Vladimir, *Borba ideja*, Službeni list SRJ, Belgrade, 1995.
- Đurić, Miloš, *Pred slovenskim vidicima. Prilog filozofiji slovenske kulture*, Belgrade, Knjižara M.J. Stefanovića, 1928.
- Đurić, Željko, *Italija Miloša Crnjanskog*, Beograd, Miroslav, 2006.
- Golubović, V. et Subotić I., *Zenit 1921–1926*, Belgrade/Zagreb, Narodna biblioteka, Institut za književnost i umetnost, Prosvjeta, 2008.
- Hartog, François, *Mémoire d'Ulysse. Récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, „NFR Essais“, 1996, 259 p.
- Konstantinović, Radomir, *Biće i jezik u iskustvu pesnika srpske kulture dvadesetog veka*, tome 1, Belgrade /Novi Sad: Prosveta/Rad/Matica srpska, 1983.
- Kralj, L. (1988) “Jaz sem barbar.” Barbarstvo kot motiv in ideologija v avantgardistični literaturi’, *Primerjalna književnost*, 11.1, p. 29–41.
- Levinger, Esther, « Ljubomir Micić and the Zenitist utopia », in T. O. Benson (éd.), *Central European Avant-gardes: Exchange and Transformation, 1910–1930*, Cambridge, MA/London, MIT Press, 2002.
- Norris, D. N., *In the Wake of the Balkan Myth. Questions of Identity and Modernity*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 1999.
- Passerini, L., *Europe in Love, Love in Europe. Imagination and Politics in Britain between the Wars*, London and New York, I.B. Tauris, 1999.
- Popović, R., *Život Miloša Crnjanskog*, Beograd, Prosveta, 1980.
- Sekulić, I., « Beleška uz putopis *Ljubav u Toskani* », in M. Lompar (éd.), *Knjiga o Crnjanskom*, Belgrade: Srpska književna zadruga, 2005.
- Stefanović, S., *Pogledi i pokušaji*, Belgrade, Geca Kon, 1919.
- Todorova, M., *Imagining the Balkans*, New York and Oxford, Oxford University Press, 1997.
- Velimirović, N., « Slovensko vreme », *Sabrana dela*, Vol.3, Düsseldorf, Himmelsthür, 1986.
- Vujić, V., *Sputana i oslobođena misao*, Belgrade, Algoritam, 2006.
- Wolff, L., *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*, Stanford, Stanford University Press, 1994.

Couronnés par la grâce de Dieu

LA FONCTION IMPÉRIALE À TRAVERS LA TITULATURE
ET LES IMAGES DU POUVOIR À BYZANCE
ET DANS L'*OIKOUMENE* BYZANTINE

Petre GURAN
(Institut d'Études Sud-Est Européennes, Bucarest)

The author analyses the imperial title and the imperial portrait in the frame of the reinterpretation of the Byzantine religious and political heritage in the cultural orbit of the Byzantine Empire. Particular attention is paid to the nimbed representation of the Byzantine emperor and to the votive portraits and icons of princes.

Keywords: Byzantine Empire, imperial titulary, imperial portrait, votive portrait, nimb.

Ὁ βασιλέα θέλει ἡ ἡμῶν ἀρχή, ἀλλ' οἰκονόμον
(Manuel II Paléologue)¹

Georges Sphrantzès nous raconte le constat amer de Manuel II lorsqu'il était d'avis que son fils (le futur Jean VIII) avait l'âme d'un empereur d'autrefois, avec son esprit de grandeur et sa largesse de vision, alors que l'Etat de son temps n'en avait plus besoin, mais exigeait plutôt un administrateur. Déjà le grand-père de Manuel II, l'empereur Jean VI, affirmait que le pouvoir des Romains touchait à sa ruine définitive dès le milieu du XIV^e siècle, une perspective qui devait lui inspirer un effroi de cataclysme universel². Les deux empereurs, fins observateurs de leur époque, mesurent en ces remarques lucides toute la distance entre ce que la force d'une tradition culturelle propose comme perception d'une institution et ce qu'elle est devenue par le changement des temps et des hommes.

Grâce à une œuvre spectaculaire de réinterprétation d'un bagage spirituel et politique hérité de la grande époque des empereurs macédoniens, dont témoignent par exemple le *Syntagma alfabétique* du juriste Matthieu Blastarès³ et la réforme ecclésiastique du patriarche Philothée Kokkinos, Byzance produisit un univers religieux plus adapté à se reproduire dans des contextes linguistiques, culturels et politiques nouveaux. Le résultat fut l'Orthodoxie.

¹ Georgios Sphrantzès, *Memorii (1401–1477), Cronica (1258–1481)* Pseudo-Phrantzès Macarie Melissenos, éd. V. Grecu, Bucarest 1966, XXIII, 7, p. 58, 60

² *Ioannis Cantacuzeni ex-imperatoris Historiarum Libri IV*, ed. L. Schopen, vol III, CSHB, Bonn, 1832, p. 8.

³ G.A. Rhallès et M. Potlès, *Syntagma tòn theiôn kai hiérôn kanonôn*, vol. I–VI, Athènes, 1852–1859: *Matthaiou tou Blastarêôs Syntagma kata stoichéion*, vol. VI, Athènes, 1859.

Grâce à l'Orthodoxie, l'Empire survit en mots et images. C'est la teneur exacte de cette transmission et survivance qui nous préoccupe dans cet article à partir du nom et de l'image du pouvoir à Byzance: la titulature et le portrait impérial.

Puisque nous nous occupons du titre impérial en grec et en slavon il faut s'attarder un instant sur la valeur de la traduction slave de βασιλεύς. C'est le terme *tsar'*, apparu par contraction du décalque *tesar'*, en provenance du terme grec d'origine latine καῖσαρ. A noter qu'à l'époque de la formation du décalque, probablement au VIII^e siècle, le titre byzantin καῖσαρ n'était plus un des titres de l'empereur, mais une dignité de premier rang que le souverain byzantin accordait à un proche collaborateur, d'habitude un membre de sa famille, signifiant une association au pouvoir, soit comme héritier, soit comme détenteur d'un pouvoir local. Au XI^e et XII^e siècles le titre a été dégradé par l'introduction du *sebastokrator* et du *despote*. Revendiqué comme titre officiel par le prince bulgare-slave Syméon et par ses descendants, il désigna en slavon par excellence la fonction monarchique. C'est avec ce sens fort qu'il resta dans toutes les langues slaves. Ainsi, les rois dont il est question, par exemple, dans la légende de *Barlaam et Josaphat* sont désignés en grec par βασιλεύς et en slave par *tsar'*.

L'exemple des Saintes Écritures est éclairant à ce sujet. Il y est question, à travers ces termes, d'une catégorie spéciale de monarques, les rois de l'Ancien Testament et le roi crucifié des Juifs, le Christ. Les versions grecque, latine et slavonne du verset Jean 19, 19 créent l'équivalence suivante: *Rex Iudeorum* = βασιλεύς τῶν Ἰουδαίων = *tsar' iudeov*. Ainsi dans les Écritures βασιλεύς et *tsar'* correspondent parfaitement au *rex*, employé dans la traduction latine. Tous traduisent à leur tour le mot hébraïque de l'Ancien Testament *melekh*, qui signifie notamment «roi-empereur» et qui se réfère tout d'abord à Dieu, roi par excellence du peuple élu, ensuite à David et à ses successeurs. En revanche, dans les Évangiles l'empereur romain est désigné par καῖσαρ (Luc 2,1 et 3,1), surtout parce qu'il n'était pas un roi. Par conséquent, les termes *rex*, βασιλεύς et *tsar'* désignent la fonction monarchique sans distinguer entre un niveau «impérial» et un niveau «royal» de la fonction. Si cette utilisation biblique du terme affaiblit sa signification politique, le fait d'être attribué aux rois juifs et au Christ le chargeait d'un pouvoir symbolique qui renvoyait à l'exercice de la monarchie sur le nouveau peuple élu⁴. Le καῖσαρ Auguste ou Tibère de l'Évangile de Luc reste en traduction slavonne

⁴ J.-M. Sansterre, «À propos des titres d'empereur et de roi dans le Haut Moyen Âge», *Byzantion*, LXI, fasc. 1, 1991, p. 15–43: le terme *basileus* à Byzance réunit en soi les termes *rex* et *imperator*, c'est-à-dire la monarchie et le pouvoir universel, que l'Occident médiéval n'est pas parvenu à réunir dans un même mot. À partir du IX^e siècle les Byzantins utilisèrent la formule βασιλεύς τῶν Ῥωμαίων pour distinguer le pouvoir universel de l'empereur byzantin des autres *basileis* – monarques: Charlemagne, Louis le Pieux, Syméon de Bulgarie. Ces considérations soutiennent notre point de vue sur les occurrences du terme *basileus*, où celui-ci exprime le pouvoir monarchique souverain sans distinguer le rang du monarque dans la hiérarchie des princes. L. Bréhier, «L'origine des titres impériaux à Byzance», *Byzantinische Zeitschrift*, 15 (1906), P. Schreiner, «Zur Bezeichnung "Megas" und "Megas Basileus" in der byzantinischen Kaisertitulatur», *Byzantina*, 3 (1971), pp. 175–192.

kesar', alors que la contraction *tsar'* traduit le βασιλεύς comme si le traducteur ne ressentait pas l'identité d'origine du mot slavon⁵. C'est que l'origine du *tsar'* doit être politique, éventuellement liée au titre de καῖσαρ que l'empereur Justinien II avait accordé au khan Tervel, et qu'elle avait déjà reçu son sens fort de monarque avant qu'on ne l'utilisât dans la traduction de l'Évangile.

Le terme *tsar'* fut d'abord employé en slavon bulgare, puis en slavon serbe et russe pour désigner l'empereur de Constantinople. Au XIII^e siècle pendant la domination latine de Constantinople ou pendant la guerre civile au milieu du XIV^e siècle, les divers concurrents impériaux reçurent aussi ce titre. À cet égard, comme centre politique, Constantinople seule a bénéficié dans les textes sud-slaves ou russes, d'une manière constante, du nom *Tsar'grad*, c'est-à-dire ville impériale, et cela même après 1453.

Dès le X^e siècle, *tsar'* fut employé en Bulgarie pour exprimer la dignité monarchique souveraine de Syméon (893–927), fils du *khan* Boris-Michel, mais aussi son aspiration à la dignité impériale, qui échoua dans la formule *basileus* et *autokratôr* des Bulgares et des Romains, qu'il s'arrogea après 924⁶. Ce que les Byzantins lui reconnurent à travers une série de contacts diplomatiques évoluant sur les registres de l'ambiguïté et de la farce sous la direction du patriarche régent Nicolas Mystikos, et puis explicitement à son fils, le *tsar'* Petar, était un pouvoir limité à son peuple: *basileus* des Bulgares seulement. L'échec du siège de Constantinople en 924 confirmait sur le champ de bataille le point de vue byzantin, mais les successeurs de Syméon gardèrent le titre, de sorte que Jean Tzimiskès prit tous les soins pour dévêtir des *insignia* le *tsar'* captif Boris. Le terme *tsar'* fut réemployé en Bulgarie comme titre officiel par les Assenides et leurs successeurs aux XIII^e et XIV^e siècles⁷.

⁵ *Ostromirovo Evangelie 1056–57 goda, c' priloženiem grečeskago teksta evangelii i c' gramatičeskimi objašnjenjami*, izdanoe A. Vostokovom, Sanktpeterburg, 1845.

⁶ G. Ostrogorsky, «Die Krönung Symeons von Bulgarien durch den Patriarchen Nikolaos Mystikos», *Actes du IV^e Congrès International des études byzantines*, Sofia, 1935, p. 275–290; R. Browning, *Byzantium and Bulgaria. A Comparative Study across the East Mediterranean Frontier*, Londres, 1975, p. 62; J.V.A. Fine, *The Early Medieval Balkans: a Critical Survey from the Sixth to the Twelfth Century*, Ann Arbor, 1983, p. 144; P. Stephenson, *Byzantium's Balkan Frontier. A Political Study of the Northern Balkans, 900–1204*, Cambridge, 2000, p. 18 croit que Syméon n'avait pas l'intention de remplacer l'empereur à Constantinople, puisqu'il s'était bâti une capitale à Preslav, J. Shepard, «Bulgaria: the other Balkan empire», *New Cambridge Medieval History*, Cambridge, 2000, 574–578, voit un intérêt croissant de Syméon à se faire reconnaître un titre par Constantinople produit par la frustration de ne pas pouvoir conquérir Constantinople.

⁷ Dans l'évaluation du terme *car'* chez les Bulgares à cette époque il faut aussi tenir compte du fait que toute la cour de Tărnovo, les titres et les noms de l'administration centrale et provinciale, de la chancellerie et de l'armée sont une copie fidèle de la cour et de l'administration impériale constantinopolitaines, et même au niveau linguistique la grande majorité sont des translittérations de termes grecs, des calques ou des traductions, pour tout cela voir I. Biliarsky, *Les institutions de la Bulgarie médiévale. Second Empire bulgare (XII^e–XIV^e siècles)*, Sofia, Presses Universitaires «Saint Clément Ochriski», 1998 (en bulgare); sur le lien entre *car'* et *samodrzec* voir V. Tăpkova-Zaimova, «L'idée impériale à Byzance et la tradition étatique bulgare», *Byzantina*, 3 (1971), pp. 289–295.

En Serbie, au XIV^e siècle, il fut assumé officiellement par Stefan Dušan (monté sur le trône en 1331, couronné empereur en 1346 – mort en 1355) et son fils Uroš (1355–1371), mais son utilisation est attestée dès le début de la dynastie des Némanides dans les sources littéraires, quand le titre officiel était d’abord *župan*, ensuite *kral* (à partir de 1219)⁸.

Sans être employé dans les actes officiels, le terme fut pourtant utilisé une quarantaine de fois, entre le XI^e et le XV^e siècle, à l’égard de divers princes russes, pas toujours les grands-princes. Les occurrences respectives se trouvent dans certains passages de chroniques ou dans d’autres sources hagiographiques ou épigraphiques⁹. À partir de la deuxième moitié du XV^e siècle, les occurrences se multiplient jusqu’au couronnement impérial d’Ivan IV en 1547, quand *tsar*’ devient pour la première fois titre officiel. Dans les chroniques russes, on voit ce titre attribué systématiquement au khan mongol¹⁰ à partir du milieu du XIII^e siècle et, après 1453, au sultan des Turcs¹¹.

Parmi les figures de la cour ottomane du XV^e siècle, l’épouse favorite du sultan Mourad II (1421–1451), la princesse serbe Mara, fille de Georges Branković, despote de Serbie, reçut constamment le titre d’impératrice (*tsaritsa*). Encore à la fin du XIV^e siècle, *tsar*’ fut occasionnellement utilisé par quelques grands féodaux, qui se partagèrent l’Empire de Dušan, par exemple, le prince Lazare Hrebeljanović et le prince Uglješa, despote de Serres¹².

Aux XV^e et XVI^e siècles, dans les chroniques slavo-roumaines et dans d’autres œuvres littéraires, comme par exemple les *Enseignements* de Neagoe Basarab, prince de Valachie (1512–1521), à son fils Théodose, le titre *tsar*’ avec ses dérivés (*tsar*’*stvo*, *tsar*’*skij*) furent employés pour qualifier des princes de Moldavie¹³ ou de Valachie¹⁴.

⁸ D. Năstase, «L’idée impériale en Serbie avant le tsar Dušan», in *Da Roma alla terza Roma*, Studi V, Roma, 1985, p. 169–188.

⁹ V. Vodoff, «Remarques sur la valeur du terme ‘tsar’ appliqué aux princes russes avant le milieu du XV^e siècle», *Oxford Slavonic Papers*, XI, 1978, p. 1–42, republié dans *Princes et principautés russes (X^e–XVII^e siècles)*, Northampton, Variorum Reprints, 1989, complété par l’article «Le titre tsar’ dans la Russie du nord-est vers 1440–1460 et la tradition littéraire vieux-russe», *Studies on the Slavo-Byzantine and West-European Middle Ages*, Sofia, 1988, p. 54–62, republié dans *Princes et principautés*, cit.

¹⁰ V. Vodoff, «Remarques...», cit., *passim*, en principe aux khans gengiskhanides, mais il y a aussi des exceptions, comme Mamaï, l’adversaire de Dimitrij Donskoï à Koulikovo.

¹¹ Passage sur la prise de Constantinople dans la *Chronique de Nikon*, PSRL XII, Saint-Petersbourg, 1901, sous l’année 1453, dans le *Slovo kratko*; l’ensemble des narrations sur la prise de Constantinople et ses conséquences attribués à la plume de Ivan Peresvetov utilise le terme tsar pour tout détenteur du pouvoir, indifféremment de sa religion, *Сочинения И. Пересветова*, ed. Aleksandr Aleksandrovič Zimin, Moscou-Leningrad, 1956.

¹² D. Năstase, «Βοεβόδας Οὐγγροβλαχίας καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων. Remarques sur une inscription insolite», *Byzantinische – Neugriechische Jahrbücher*, XXII, 1976-1985, Athènes, p. 3 cite les formules suivantes, pour Jean Uglješa au monastère Simonopetras du Mont Athos: ὁ εὐλαβέστατος βασιλεὺς Σερβίας καὶ Ῥωμανίας Ἰωάννη ὁ Οὐγγλεῖς, et pour Lazare au monastère de Vatopedi: Λαζάρου κνέζης Σερβίας καὶ βασιλεὺς Γραικίας.

¹³ D. Năstase, «Ștefan cel Mare împărat», *Studii și materiale de istorie medie*, XVI, 1998, p. 65–102.

Parmi ces diverses utilisations, l'emploi du terme par les souverains bulgares et serbes, surtout dans leur titre officiel, signifiait la prétention de se substituer par la force à l'empereur de Constantinople. Pour préciser cette prétention les souverains bulgares ou serbes ajoutèrent au titre *tsar'* le déterminatif *des Bulgares et des Grecs* ou *des Serbes et des Grecs*. Dans les autres cas, il s'agit de formules rhétoriques et non de titres officiels, mais qui renvoient à la qualité monarchique du pouvoir par opposition au pouvoir de fait ou même tyrannique, donc illégitime. Ces occurrences manquent d'éléments supplémentaires pour pouvoir préciser la portée politique de leur emploi. Pour les princes russes, Vladimir Vodoff démontre qu'il ne s'agissait pas d'une prétention politique, en tout cas jusqu'au milieu du XV^e siècle¹⁵.

En grec aussi, le terme *basileus* peut ne pas désigner uniquement le chef de la hiérarchie des princes, mais dans un sens propre au grec classique comme souverain d'un lieu, traduisible par roi ou même roitelet. Par exemple, Jean Cantacuzène, très conscient par ailleurs du caractère spécial de la *basileia* romaine, mentionne son contemporain Jean Alexandre de Bulgarie avec la formule τῶν τῶν Μύσων βασιλεὺς Ἀλέξανδρος¹⁶, mais également un roi de l'Antiquité, comme le pharaon, est un βασιλεὺς τῶν Αἰγύπτιαων dans l'Histoire byzantine de Nicéphore Grégoras¹⁷. Maxime Planude désigne un prince russe comme βασιλεὺς τῶν Ῥῶς¹⁸ et les exemples peuvent être multipliés. Une occurrence encore plus intéressante apparaît dans une lettre de Grégoire le Sinaïte, rapportée par Théophane, higoumène du monastère de Vatopedi au Mont Athos, dans la *Vie de saint Maxime Kausokalybès*, qui employait la formule βασιλεὺς τῆς γῆς, par laquelle il désignait l'ensemble des monarques balkaniques, parmi lesquels comptaient aussi des princes qui n'avaient pas prétendu au titre impérial¹⁹. À la limite βασιλεὺς peut

¹⁴ P. Ş. Năsturel, «Considérations sur l'idée impériale chez les Roumains», *Βυζαντινά*, V, 1973, p. 395–413 avec 4 planches; D. Năstase, *Ideea imperială în Ţările Române. Geneza și evoluția ei în raport cu vechea artă românească*, Fondation Européenne Dragan, Athènes, 1972; idem, *L'héritage impérial byzantin dans l'art et l'histoire des pays roumains*, Milan, 1976; idem, «L'idée impériale dans les Pays Roumains et le 'Crypto-Empire chrétien' sous la domination ottomane. État et importance du problème», in *Symmeikta*, 4, 1981, p. 201–250; idem, «Βοεβόδας Οὐγγροβλαχίας», *art. cit.*; A. Pippidi, *Tradiția politică bizantină în țările române în secolele XVI–XVIII*, Bucarest, 1983, p. 18–27, après l'analyse des diverses titulatures en slavon et en grec des princes roumains – seigneur (*gospodin*, *authéntès*), *autokratôr*, tsar – conclut qu'il n'y a pas de distinction entre un statut royal et un statut impérial de la monarchie et que la référence aux «anciens empereurs» désigne des souverains tout au long de l'histoire de la monarchie, depuis David et Salomon

¹⁵ V. Vodoff, «Remarques...», *cit.*, idem, «Le titre tsar' dans la Russie du nord-est vers 1440–1460», *cit.*

¹⁶ *Ioannis Cantacuzeni ex-imperatori Historiarum Libri IV*, vol. I, Schopen, Bonn, 1828, p. 395.

¹⁷ *Nicephori Gregorae Historiae Byzantinae*, vol. I, Bekker, Bonn, 1829, p. 445.

¹⁸ A.V. Soloviev, «“Reges” et “regnum Russiae” au moyen âge», *Byzantion*, 36, 1966, p. 169; V. Vodoff, «Remarques...», p. 7.

¹⁹ Le terme βασιλεὺς, est employé ici dans le sens le plus général de détenteur du pouvoir monarchique ou participant à ce pouvoir, F. Halkin, «Deux vies de saint Maxime, ermite au Mont Athos», *Analecta Bollandiana*, 54, 1936, p. 38–112, ici p. 90, dans la *Vie* de saint Maxime Kausokalybès écrite par Théophane, higoumène de Vatopedi et évêque de Périthéorion en Thrace, il est fait mention d'une lettre de Grégoire le Sinaïte aux βασιλεὺς τῆς γῆς. La date présumée de cette lettre est autour de 1340, mais le texte de Théophane qui la mentionne date de la fin du XIV^e siècle. Parmi ces

même être l'équivalent de l'emprunt latin»x, comme dans cette prière d'une variante sicilienne du *Synodikon de l'Orthodoxie*:

«N. le très pieux roi (ρήγας), son épouse et ses enfants / Dieu garde leur puissance! / Dieu pacifie leur règne! / *Basileus* céleste, garde les *basileis* de la terre! (Οὐράνιε βασιλεῦ, τοὺς ἐπιγείους φύλαχον)»²⁰.

La représentation nimbée de l'empereur byzantin et de ses imitateurs

Les célèbres portraits impériaux dans Sainte-Sophie à Constantinople (Constantin et Justinien I^{er}, le portrait anonyme identifié à celui de Léon VI au-dessus des portes impériales, celui d'Alexandre son frère et les portraits du XI^e et XII^e siècles dans les galeries²¹) ou encore les innombrables exemples dans les manuscrits byzantins illustrent sans faille la règle de la représentation nimbée²², une énumération détaillée n'est pas nécessaire. En revanche, un choix d'images d'empereurs byzantins et de leurs imitateurs au-delà des frontières militaires de l'Empire nous permettra d'évaluer la fonction de ce signe dans les états et les sociétés chrétiennes qui entourent Byzance.

Le manuscrit de la *Chronique* de Jean Skylitzès de la Bibliothèque nationale de Madrid, copié dans la deuxième moitié du XII^e siècle²³, très probablement sur un modèle encore plus ancien, contient un très bon exemple de ce que comprend un Byzantin de cette époque lorsqu'il dessine un nimbe. Les miniatures de ce manuscrit ont été réalisées par deux équipes d'artistes, une byzantine et l'autre latine, à partir d'un seul modèle, de sorte que nous sommes en droit d'imaginer que les uns et les autres ont vu la même chose. Pourtant, chacun dessine une chose différente. Ils filtrent et expriment ce qu'ils voient par le code iconographique propre à leurs cultures respectives. La différence qui nous préoccupe est la

“empereurs” figurait aussi un Alexandre, autre que Jean Alexandre de Bulgarie et que F. Halkin identifie avec le prince de Valachie, contemporain de Jean Alexandre de Bulgarie. En revanche, D. Barbu, «L'Église et l'empereur au XIV^e siècle selon le témoignage de la peinture murale de Valachie», *Revue Roumaine d'Histoire*, XXXIV, 1–2, 1995, Bucarest, p. 131–139, croit qu'il s'agit d'Alexandre de Tver⁷.

²⁰ J. Gouillard, «Le Synodikon de l'Orthodoxie. Édition et commentaire», *Travaux et Mémoires*, 2, 1967, p. 94–95, 2. En Sicile post-byzantine.

²¹ R. Cormack, «The Emperor at St. Sophia: Viewer and Viewed», dans *Byzance et les images*, La documentation française, Paris, 1994, p. 223–253; P.A. Underwood et E.J. Hawkins, «The Mosaics of Hagia Sophia at Istanbul. The Portrait of the Emperor Alexander», *DOP*, 15, 1961, p. 195 donnent des détails sur les modalités techniques pour mieux faire ressortir le nimbe.

²² I. Kalavrezou, «Imperial Relations with the Church in the Art of the Komnenians», *Byzantium in the 12th Century. Canon Law, State and Society*, éd. N. Oikonomides, Athènes, 1991, p. 25–36, voir particulièrement les reproductions.

²³ S. Cirac Estopanian, *Skylitzes Matritensis*, t. I, *Reproducciones y miniaturas*, Barcelone – Madrid, 1965; A. Grabar, M. Manoussacas, *L'illustration du manuscrit de Skylitzès de la bibliothèque nationale de Madrid*, Venise, 1979; V. Tsamakda, *The Illustrated Chronicle of Ioannes Skylitzes in Madrid*, Leide, 2002; N. Wilson, «The Madrid Skylitzes», *Scrittura e Civiltà*, 2, 1978, p. 209–219.

suiivante: tandis que dans la partie du manuscrit réalisée par un artiste byzantin l'empereur est toujours représenté avec un nimbe, à partir de la première miniature appartenant à un artiste latin, c'est-à-dire après le f^o 96, le nimbe impérial disparaît²⁴. Ce changement est noté par Grabar sur la base d'autres éléments iconographiques: «C'est à l'occidentale aussi que les empereurs, sur les miniatures de Skylitzès (manières C et D, après le f^o 96) portent des bas 'mi-parti' et leurs couronnes, sceptres, manteaux sont inspirés par les usages latins.»²⁵ Au-delà de cette distinction des deux sociétés avec leurs lectures spécifiques, nous pouvons nous pencher sur quelques miniatures de l'artiste byzantin pour suivre les subtilités qu'il veut exprimer. Un exemple très éloquent est au folio 83^v, tiré de la vie de l'empereur Basile I^{er}. L'image représente la vision onirique reçue par l'higoumène du monastère Saint-Diomède lui demandant de recevoir l'empereur qui est devant sa porte, alors qu'en sortant il voit dormir un pauvre. D'abord, en rêve, il voit Basile nimbé, ensuite en se réveillant pour regarder qui est l'empereur à la porte de son monastère, il voit seulement un miséreux ; Basile est alors, dans cette deuxième scène de la miniature, sans nimbe. Le nimbe qui entoure la tête du personnage dans le rêve de l'higoumène indique précisément l'élection de l'empereur dès avant son accession au pouvoir, à un moment où les humains ne savent pas encore reconnaître cette élection. Ce qui dans le rêve faisait l'objet d'un dévoilement divin, en réalité se trouvait encore caché. En revanche, pour les patriarches, la représentation varie en fonction de leur orthodoxie ou de leur commémoration comme saints. Ainsi saint Nicéphore et saint Méthode sont nimbés (ff. 28^va et 63^v), tandis que l'iconoclaste Jean le Grammairien ne l'est pas (ff. 58a et 64^va).

Dans le même espace italo-byzantin, à l'église de la Vierge, communément appelée La Martorana à Palerme, une mosaïque représentant le Christ qui couronne Roger (roi de Sicile 1130–1154), soulève la même question de la perception de la fonction monarchique. Le Christ pose avec sa main une couronne sur la tête de Roger, vêtu d'un costume impérial byzantin, mais pas nimbé. Au-dessus de lui l'inscription en lettres grecques «ROGERIOS RHX»²⁶. Cette image est particulièrement intéressante pour établir ce qui crée le statut d'un portrait impérial²⁷. Ailleurs que sur cette image, le roi Roger s'arrogea même le titre de *basileus*²⁸, imita le protocole de cour byzantin²⁹ et Ernst Kitzinger tire la conclusion que la rivalité de Roger avec l'empereur de Byzance allait jusqu'au

²⁴ S'il y a quelques occurrences d'un empereur sans nimbe dans la partie byzantine des miniatures, cela peut bien s'expliquer le plus souvent par l'effacement de ce détail ou par un oubli, voire une maladresse des peintres. En revanche il n'y a plus aucune occurrence d'empereur nimbé dans la partie latine.

²⁵ Grabar – Manoussacas, *L'illustration du manuscrit de Skylitzès*, op. cit., p. 192–193.

²⁶ N.P. Kondakov, op. cit., t. II, p. 15.

²⁷ E. Kitzinger, *The Mosaics of St. Mary's of the Admiral in Palermo*, *Dumbarton Oaks Studies* 27, Washington, D.C., 1990, p. 189–197, planches XXIII et XXV.

²⁸ E. Kitzinger, «The portrait of Roger II in the Martorana in Palermo», *Proporzioni*, 3, 1950, p. 30 et ss. reprinted in *The Art of Byzantium and the Medieval West*, Bloomington and London, 1976, p. 320, n. 3; S. Ulea, «Mesajul lui Roger II în mozaicurile de la Cefalù», *SCIA*, 22, 1975, p. 11–22.

²⁹ K.A. Kehr, *Die Urkunden der normannisch-sicilischen Könige*, Innsbruck, 1902, p. 265.

projet de le remplacer ; en tout cas une flotte normande se dirigea contre Constantinople³⁰. L'appel au modèle byzantin avec la représentation claire du couronnement par Dieu, lui permettait, comme aux empereurs Ottoniens jadis, d'éviter le rôle médiateur de l'Église. Outre la possible ressemblance de Roger avec son portrait, l'aspiration suprême se manifeste dans la ressemblance avec le Christ. La *Christomimesis* fait du souverain l'icône vivante du Christ, mais la lecture de cette ressemblance reste sujette à la sensibilité culturelle de celui qui regarde l'image. Il faut comprendre que, comme dans le cas des peintres occidentaux dans le *Skylitzès matritensis*, ni le roi Roger, ni son entourage n'auraient pu reconnaître la signification du nimbe. La rivalité militaire avec Byzance n'était pas doublée d'une assimilation de la théologie politique byzantine. Le nimbe bien plus visible que la ressemblance au Christ prêtait à confusion, que l'ordre spirituel occidental ne pouvait pas accepter.

En revanche, sur la couronne byzantine, dite de saint Étienne roi de Hongrie, nous rencontrons les deux types de monarchie côte à côte et donc l'acceptation de la différence. Dans le portrait du groupe des empereurs, qui représente Michel Doukas, le second empereur Constantin et le roi de Hongrie Géza I^{er}, la distinction entre les deux qualités royales est opérée, outre quelques détails des *insignia*, par le nimbe, qui entoure la tête de l'empereur byzantin, mais pas celle du roi hongrois. De ce que l'on voit aujourd'hui, la couronne primitive ne présentait qu'un simple anneau garni de plaques émaillées à personnages (les portraits princiers, Christ trônant, anges, apôtres, saints), ressemblant à la couronne votive du trésor de San Marco, où les médaillons ronds sont aussi décorés par le portrait impérial (Léon VI) et les apôtres. Ainsi, selon Grabar, la couronne hongroise serait une couronne votive offerte par le roi Géza, qui se représente à côté de ses suzerains, les empereurs byzantins, en tant que donateurs de la couronne³¹. Il est néanmoins très probable que l'objet sortait d'un atelier impérial byzantin et représentait le point de vue byzantin sur les deux qualités monarchiques.

À l'autre bout de l'Empire, sur la frontière anatolienne, le roi arménien de Vaspurakan utilisa la représentation du nimbe dans son portrait pour manifester sa majesté royale, comme l'atteste le bas-relief du roi Gagik offrant l'église au Christ sur la façade occidentale de l'église Sainte-Croix d'Aghthamar (915–921)³².

³⁰ E. Kitzinger, *The Mosaics of St. Mary's of the Admiral in Palermo*, *Dumbarton Oaks Studies* 27, Washington, D.C., 1990, p. 195: «Roger allowed himself to be portrayed in the guise of a Byzantine emperor because the basileus in Constantinople embodied the ideal of absolute monarchic power, which he claimed for himself.»

³¹ A. Grabar, «L'archéologie des insignes du pouvoir. Troisième et dernier article», *L'art de la fin de l'Antiquité et du Moyen Âge*, Paris, 1968, p. 101–102. L'autre couronne byzantine trouvée en Hongrie, celle de Constantin Monomaque hypothétiquement envoyée à André I^{er} de Hongrie, ne représente que les empereurs byzantins, qui sont naturellement nimbés. Selon N. Oikonomidès, «La couronne dite de Constantin Monomaque», *TM*, 12, 1994, p. 241–262 cette couronne pourrait être l'œuvre d'un faussaire du XIX^e siècle.

³² S. Der Nersessian, *Aght'amar, Church of the Holy Cross*, Cambridge, 1965, p. 12 (portrait votif du roi Gagik nimbé pl. 5, 7 et 9).

Remarquons encore que, sur la peinture murale à l'intérieur de l'église, dans la scène du massacre des Innocents, le roi Hérode est aussi nimbé³³, comme dans la peinture byzantine contemporaine. Le portrait mentionné du roi Gagik, réalisé de son vivant, s'insère dans une lignée de rois de l'Ancien Testament représentés également en bas-relief sur les façades méridionale et septentrionale de l'église, signifiant la prétention des rois arméniens à descendre du roi vétérotestamentaire David lui-même, non seulement symboliquement, mais réellement à travers une généalogie imaginaire de son ascendance maternelle³⁴.

La même prétention est formulée par les Bagratides et par d'autres dynasties caucasiennes³⁵. Quant aux Bagratouni d'Arménie, dans l'église Saint-Sauveur de Sanahin, les portraits de Gurgen et Smbat Bagratouni, fils du roi Ašot III, exerçant le pouvoir royal sur une région du royaume, ne sont pas nimbés. Il est évidemment impossible de parler de nimbe dans le cas de bas-reliefs qui s'approchent de l'art statuaire. En revanche, le portrait en miniature d'un roi de la fin de cette dynastie (milieu du XI^e siècle) nous est parvenu et alors celui-là, Gagik-Abas de Kars, ainsi que sa femme et sa fille héritière du trône sont tous nimbés³⁶. La logique byzantine est donc parfaitement assimilée, même si l'influence persane directe reste perceptible, ce qui d'ailleurs ne fait que renforcer une synthèse à forte connotation sacrale réalisée déjà par la monarchie byzantine.

Le même développement s'exprime dans la représentation de la royauté géorgienne, dont le titre de «roi des rois» rappelle la source qui donna aussi à Byzance le titre *basileus*. Une icône de Davit IV au mont Sinaï le présente comme un empereur byzantin, auréolé. Il est désigné par l'inscription: ΠΙΣΤΟΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΠΑΣΗΣ ΑΝΑΤΟΛΗΣ Ο ΠΑΓΚΡΑΤΟΝΙΑΝΟΣ³⁷. Par la suite, dans tous les portraits, du XI^e au XIII^e siècle les rois géorgiens furent figurés avec nimbe³⁸. Antony Eastmond explique que c'est à partir de ce roi, qui, profitant d'un moment de faiblesse byzantine, usurpa l'iconographie impériale, comme il l'avait fait avec le titre βασιλεύς dans l'icône du Sinaï³⁹, que le modèle byzantin devint une règle

³³ S. Der Nersessian, *op. cit.*, p. 39.

³⁴ J.M. Thierry, *Monuments arméniens du Vaspurakan*, Institut Français d'Archéologie du Proche-Orient, Bibliothèque archéologique et historique, tome 129, Paris, 1989, sculpture p. 271–279, peinture 279–286; Catherine Jolivet, «L'idéologie princière dans les sculptures d'Aghthamar», *The Second International Symposium on Armenian Art*, vol. III, Erevan, 1978, p. 86–94; Nicole Thierry, «Le cycle de la passion et de la résurrection de l'église d'Alt'amar (915–921) comme expression de la religion au Vaspurakan», *Revue des Études Arméniennes*, 26, 1996–1997, 273–313.

³⁵ C. Toumanoff, «Introduction to Christian Caucasian History, II, States and Dynasties from the Formative Period», in *Traditio*, XVII, 1961, p. 50, 56, 59, 60.

³⁶ L. Jones, «The Visual Expression of Bagratuni Rulership: Ceremonial and Portraiture», *REArm.*, 28, 2001–2002, p. 341–398, fig. 6.

³⁷ D. K'ldiašvili, «L'icône de saint Georges du mont Sinaï avec le portrait de Davit A□mašenbeli», *Revue des Études Géorgiennes et Caucasiennes*, 5, 1989, 107–128.

³⁸ A. Eastmond, *Royal Imagery in Medieval Georgia*, The Pennsylvania University Press, Pennsylvania, 1998; T. Velmans, A. Alpagò Novello, *Miroir de l'invisible. Peintures murales et architecture de la Géorgie*, Zodiaque, Paris, 1996.

³⁹ A. Eastmond, *op. cit.*, p. 71.

pour la monarchie géorgienne. Pour vérifier cette hypothèse citons les portraits royaux de l'époque précédente: sur une plaque sculptée provenant de l'église de Opiza, un bas-relief représente les rois Davit *magistros* (923–937) et son frère Ašot IV *kouropalates* (†954), qui apportent l'église restaurée par eux en offrande au Christ. En effet, les deux princes ne sont pas nimbés⁴⁰. Un autre exemple notable marque une première étape vers le portrait nimbé, celui des rois Bagrat (†966) et Davit (†1001), lui aussi distingué par le titre byzantin de *kouropalates*, sur une église de la fin du X^e siècle, où le nimbe des rois est carré⁴¹. Une explication institutionnelle peut être donnée à ce cas: les deux donateurs ont, comme leurs prédécesseurs, la dignité monarchique géorgienne, mais le titre les intégrant dans la hiérarchie byzantine les éloigne de toute équivalence avec la dignité impériale byzantine. L'appel au nimbe carré apporte une réponse à la divergence entre Djobadze et Eastmond, à savoir si le costume des deux rois exprime une prétention impériale. Comme pour les hauts fonctionnaires byzantins représentés sur les mosaïques de l'église Saint-Démétrius de Thessalonique, les nimbes carrés, marquant la différence par rapport au portrait impérial, signifient que ces rois géorgiens ont accepté la hiérarchie byzantine en reconnaissant la place assignée par les dignités reçues. Au XI^e siècle, l'unification de la Géorgie permit à ses rois de lancer le défi à Byzance. Néanmoins, le contexte historique qui a formé la monarchie géorgienne, très proche de l'Arménie, entre l'ancien modèle perse et Byzance, qui le prolongea, explique la facilité de l'appel aux portraits nimbés. La comparaison avec l'église de Čavušin en Cappadoce, où le *césar* et le *kouropalates*, proches parents de l'empereur Nicéphore Phôkas, sont aussi nimbés, met très bien en lumière ce fait⁴².

Du côté européen de l'Empire, la première monarchie qui imita Byzance fut celle bulgare. Le narthex de l'église Saint-Nicolas de Boïana, construite en Bulgarie au milieu du XIII^e siècle, contient un cycle de la Vie de saint Nicolas et des portraits impériaux⁴³: Constantin Tich Assen et son épouse Irène sont nimbés, alors que les fondateurs, le *sebastokratôr* Kalojan et son épouse Desislava, représentés en pendant des empereurs, ne le sont pas. Un siècle plus tard, à Ivanovo⁴⁴, l'image du tsar Jean Alexandre est également nimbée⁴⁵. Dans les

⁴⁰ A. Eastmond, *op. cit.*, p. 19; W. Djobadze, *Early Medieval Georgian Monasteries in Historic Tao, Klarjet'i, and Šavšet'i*, Franz Steiner Verlag Stuttgart, 1992, p. 16 et pl. 8.

⁴¹ A. Eastmond, *op. cit.*, p. 23–30; W. Djobadze, *op. cit.*, p. 113–119 et pl. 153–157.

⁴² N. Thierry, «Le souverain dans les programmes d'église en Cappadoce et en Géorgie du X^e au XIII^e siècle», *REGC*, 4, 1988, 127–170.

⁴³ A. Grabar, *Die Kirche von Boïana*, 1928, Sofia et portraits du tsar bulgare Constantin Assen Tich et de la tsarine Irène, idem, *La peinture religieuse en Bulgarie*, Album, Paris, 1928, pl. XX.

⁴⁴ A. Grabar, «Les fresques d'Ivanovo et l'art des Paléologues», *Byzantion*, 25–27, 2, 1957, p. 581–590, propose une datation de la peinture en fonction de l'origine constantinopolitaine de son style et de la ressemblance avec le *Par. gr. 1242*, particulièrement la scène de la Transfiguration, et l'église Aphantiko de Mistra, datée environ 1366; si on tient compte de la nouvelle date du *Par. gr. 1242*, 1368–1375, tandis que Grabar considérait le manuscrit des environs de 1354, la date d'Ivanovo se déplace à la fin des années '60 ou au début des années '70 du XIV^e siècle, en tenant compte de la mort de Jean Alexandre le 17 février 1371; A. Vasiliev, *Ivanovskite stenopisi*, Sofia, 1953 pour le portrait du tsar Jean Alexandre, p. 26 fig. 18 et pl. 17 et l'image de la Transfiguration pl. 47.

manuscrits de la traduction bulgare de la chronique de Constantin Manassès et dans l'Évangile du tsar Jean Alexandre nous trouvons une série assez importante de portraits de cet empereur et de ses fils⁴⁶. Ces miniatures représentent les tsars bulgares à l'instar de leurs modèles byzantins et vétérotestamentaires avec des nimbes, côtoyant les saints et les anges et même envoyés à l'avance au paradis dans une scène du Jugement dernier. Cette version d'un pouvoir impérial qui participe aux sphères les plus hautes du monde invisible correspond à la théologie du pouvoir imaginée par les empereurs post-iconoclastes, particulièrement de Basile I^{er} à Constantin VII. Faisant cela les copistes slaves restent particulièrement fidèles aux modèles byzantins, parfois répétitifs, pour servir une monarchie qui ne peut se concevoir qu'au miroir de Byzance. C'est à cette époque qu'apparaît la théorie d'une nouvelle Constantinople à Tärnovo, faute de pouvoir conquérir la vraie.

La peinture serbe, en revanche, nous permet d'observer le phénomène de transition entre deux conceptions du pouvoir. D'abord dans les portraits des princes serbes, au monastère de Mileševa⁴⁷, ceux-ci se distinguent des empereurs byzantins par la modestie de leur *regalia* et par l'absence du nimbe⁴⁸. Puis, à partir du dernier quart du XIII^e siècle, le portrait royal serbe emprunte l'image impériale byzantine. L'innovation précède de peu une guerre ouverte avec Byzance et l'expansion de la Serbie sur le territoire byzantin. Cette offensive contre Byzance aboutit au mariage du roi Stefan Uroš Milutin avec la fille de l'empereur Andronic II Paléologue, Simonide. Par la suite, la série des rois serbes nimbés est ininterrompue jusqu'à la conquête ottomane. Le succès de cette innovation est assuré à la fois par le couronnement impérial de Dušan et par le culte hagiographique des princes Némanides, phénomène qui actualise et reproduit un trait réservé d'abord au couple fondateur de la Serbie, Siméon et Sava. Leur sainteté, illustrant les deux pouvoirs, princier et ecclésiastique, était due à leur vocation monastique et à une reconnaissance de leur culte, à l'extérieur de la Serbie.

Le catholicon de Chilandar pourrait être un bon terme de comparaison pour mesurer l'évolution parcourue par la Serbie depuis Mileševa: une série de portraits du XIV^e siècle dans le narthex, malheureusement repeints en 1803–1804, représente les empereurs Andronic II Paléologue, Andronic III et Jean VI (en fait un portrait du jeune roi Dušan) et les rois Milutin et Stefan Dečanski, tous avec les

⁴⁵ A. Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie*, Paris, 1928; A. Grabar, Krsto Mijatev, *Bulgarie. Peintures murales du Moyen Âge*, UNESCO, 1961.

⁴⁶ B. Filov, *Les miniatures de la Chronique de Manassès*, Sofia, 1927; B. Filov, *Les miniatures de l'Évangile du roi Jean Alexandre à Londres*, Sofia, 1934; I. Dujčev, *The Miniatures of the Chronicle of Manasses*, Sofia, 1963.

⁴⁷ V. Djurić, «Portreti na poveljjama vizantiskix i serpskix vladara», in *Zbornik Filozofskog Fakulteta*, Belgrad, 7/1, 1963, p. 251–272; Gordana Babić, «Le portrait du roi Vladislav en fondateur dans le naos de l'église de Mileševa», dans *Mileševa dans l'histoire du peuple serbe. Colloque scientifique international à l'occasion de 750 ans de son existence*, V. J. Djurić éd., Belgrade, 1987, p. 9–16 et pl. 5.

⁴⁸ V. Djurić, «La dynastie serbe et Byzance sur les fresques à Mileševa» (en serbe), *Zograf*, 22, 1992, p. 12–27.

mêmes costumes, tous nimbés⁴⁹. L'utilisation par les souverains serbes du portrait officiel des empereurs byzantins est confirmée par toutes les images votives dans les fondations royales du XIV^e siècle.

Parmi les derniers portraits d'empereurs byzantins, il faut citer ceux de Jean V et de Jean VI (ou Jean VII et Manuel II) avec leurs familles sur la pyxide en ivoire de Dumbarton Oaks⁵⁰, ceux de Manuel II, de son épouse Héléne Dragaš et de leur fils aîné Jean VIII dans le manuscrit des œuvres de Pseudo Denys l'Aréopagite, conservé aujourd'hui au musée du Louvre, celui de Jean VIII sur le *sakkos* du métropolitain Phôtios⁵¹ et finalement une galerie de portraits impériaux remplissant deux pages et demie dans le manuscrit Mutinensis gr. 122 (Bibliothèque Estense de Modène), datant probablement des premières années après la chute de Constantinople⁵². Tous ces exemples attestent avec force le maintien du portrait

⁴⁹ G. Babić, «Le programme iconographique des peintures murales décorant les narthex des églises fondées par le roi Milutin», in *L'art byzantin au début du XIV^e siècle*, Belgrade, 1978, p. 126, images 1 et 6; une partie de cette fresque a été restaurée récemment et datée 1321 v. *Hilandar Monastery*, éd. G. Subotić, Belgrade, 1998, p. 55, l'empereur Andronic II et le roi Milutin portent strictement le même costume et tiennent ensemble la charte de donation pour le monastère, mais le geste de Milutin indique le fait qu'Andronic donne la charte et Milutin la reçoit. Andronic tient dans sa main droite la croix. Voir dans le même recueil D. Vojvodić, «Donor Portraits and Compositions», p. 249–262, qui établit la date de la série de portraits dans le narthex du catholicon.

⁵⁰ A. Grabar, «Une pyxide en ivoire à Dumbarton Oaks. Quelques notes sur l'art profane pendant les derniers siècles de l'Empire byzantin», *DOP*, 14, 1960, p. 121–147 a esquissé une première hypothèse d'identification assez complexe qui fut corrigée par K. Weitzmann, *Catalogue of the Byzantine and Mediaeval Antiquities in the Dumbarton Oaks Collection*, III, *Ivories and Steatites*, Washington D.C., 1972, p. 79. Une datation plus précise, à la fin du règne de Jean VI de sorte que l'artiste ait laissé les inscriptions inachevées à cause du changement politique fut proposée par I. Spatharakis, «The Proskynesis in Byzantine Art», *Bulletin Antieke Beschaving*, 49, 1974, p. 204. Finalement N. Oikonomides, «John VII Palaeologus and the Ivory Pyxis in Dumbarton Oaks», *DOP*, 31, 1974, p. 329–337, proposa une nouvelle date et une toute autre identification : Jean VII, son épouse Irène et leur fils Andronic, dont l'auteur suppose qu'il fut couronné comme cinquième de ce nom, pour le premier groupe, et Manuel II avec son épouse Héléne et leur fils aîné Jean VIII dans l'hypothèse plus probable qu'il fut aussi couronné avant 1404, date de l'entrée de Jean VII à Thessalonique, que la pyxide est supposée célébrer.

⁵¹ G. Filimonov, «Ikony portrety russkix tsarej», *Vestnik Obščestva Drevne-Russkogo Iskusstva pri Moskovskom Publičnom Muzee*, 1875, 6–10, p. 45–48; A. Uspenskij, «Patriaršaja Riznitsa v Moskve», *Mir Iskusstva*, 1904, n° 10, p. 240–242; *Istorija russkogo iskusstva*, éd. I. Grabar, III, Moscou, 1955, p. 192; A. V. Bank, *Vizantijskoe Iskusstvo v sobranjax Sovetskogo Sojuza*, Leningrad-Moscou, 1966, p. 328, 380–381, planches 285–288; *Istorija Vizantii*, éd. S. D. Skazkin et autres, III, Moscou, 1967; Pauline Johnston, *The Byzantine Tradition in Church Embroidery*, London, 1967, p. 95–96; D. Obolensky, «Some Notes Concerning a Byzantine Portrait of John VIII Palaeologus», *Eastern Churches Review*, 4, 1972, p. 141–146; A.-E. Tachiaos, «The Testament of Photius Monembasiotes, Metropolitan of Russia (1408–1431): Byzantine Ideology in XV-th Century Muscovy», *Cyrrillomethodianum*, 8–9, 1984–85, p. 77–109.

⁵² I. Spatharakis, *The Portrait in Byzantine Illuminated Manuscripts*, Byzantina Neerlandica, Leiden, E. J. Brill, 1976, p. 172–183, fig. 121. Le manuscrit contient l'Histoire de Jean Zonaras, une liste des empereurs avec leurs femmes depuis Alexis I^{er}, une liste des offices de la cour, une liste des patriarches de Constantinople et des sièges épiscopaux, les tombes impériales à Constantinople et un récit sur la statue équestre de Justinien I^{er} sur la colonne dans l'Augoustéon, alors qu'une série de portraits impériaux d'Auguste à Alexis I^{er} figure en marge des textes. Les portraits des empereurs de Jean II à Constantin XI, auxquels s'ajoute en fin de série celui de Constantin le Grand, occupent intégralement deux pages et demie, les folios 293^v–294^v, étant rangés par groupes de trois empereurs, sur trois rangs. Le manuscrit a été copié à

impérial nimbé jusqu'aux dernières décennies de l'Empire. Les trois premiers cités ont aussi ceci en commun, ils s'attachent à exprimer un contenu politique très précis: dans le premier cas, le partage du pouvoir entre deux familles impériales, avec deux empereurs aînés et deux héritiers associés au pouvoir, dans le deuxième cas, la distinction entre le fils héritier et associé au pouvoir, qui est nimbé, par rapport aux autres fils qui ne sont pas associés au pouvoir et ne sont donc pas nimbés. Dans le troisième, le but est d'exprimer la différence entre le pouvoir impérial byzantin, même s'il s'agit seulement d'un co-empereur, distingué par le nimbe, et le pouvoir princier russe, exclu de la participation à une quelconque sacralité.

Orient et Occident dans la logique de la représentation nimbée

L'analyse de cette marque symbolique dans la représentation du monarque nous conduit à confirmer, dans le vaste espace culturel sur lequel rayonne Byzance, la manifestation d'un «Orient» et d'un «Occident» chrétiens. Au centre politique même de cette *oikoumene*, à Constantinople, le nimbe dans le portrait peint de l'empereur a été une règle constante. En allant à l'Est de Byzance, cette règle a été adoptée et respectée avec régularité, comme le montrent l'Arménie et la Géorgie, pour lesquelles l'imitation du portrait impérial byzantin marque une évolution politique graduelle vers la prétention impériale. Le symbole exprime exactement le même principe, l'élection divine, nommée onction spirituelle, transformée plus tard par l'invention d'un rite en onction matérielle, et la participation à une réalité transcendante grâce à l'idée fondamentale que la monarchie incarne la volonté divine. En temps de paix, celle-ci est partagée solidairement par une famille de princes, en cas de guerre s'applique l'hypothèse qu'entre les divers compétiteurs il y aurait un seul vrai empereur, que Dieu montrera en son temps par le succès de sa tentative.

Plus vers l'Occident, mais toujours en ancien territoire byzantin, une autre conception de la nature du pouvoir fait disparaître le nimbe du portrait d'un monarque, même de celui qui, en temps de paix, jouit du titre de frère ou fils de l'empereur de Constantinople ou qui s'acharne par les armes de succéder au *pater familias*. Nous avons évoqué l'exemple de la Sicile.

Mais plus qu'une banale division entre Orient et Occident, à travers ce détail iconographique apparaît une frontière chronologique et géopolitique plus nuancée et les raisons qui font la différence surgissent avec plus de clarté: la concurrence des deux principes d'universalité, sacerdotal dans l'Ancienne Rome, royal dans la Nouvelle.

La Serbie, surgie du territoire byzantin, cherche sa première manifestation monarchique dans la légitimation romaine et dans le modèle hongrois. Le titre même du détenteur du pouvoir, *kral*, comme en hongrois *kiraly*, de *Carolus*, conféré par le pape à travers un rituel accompli par un légat pontifical, marque

deux époques différentes, une grande partie d'abord sur du papier sans marque (ff 6–263), complété ensuite sur un papier marqué de la deuxième moitié du XV^e siècle.

l'origine de ce premier modèle⁵³. Mais plus son territoire s'accroît dans les Balkans, plus la Serbie se transforme sous le rayonnement de Byzance et surtout dès qu'elle s'éloigne de la sphère politique et religieuse de Rome, son pouvoir emprunte cette autre image de la monarchie. Il faut pourtant noter que la Serbie contribue à l'idéologie politique de Byzance par une forme originale de dyarchie de l'Etat et de l'Eglise. Il est possible que la Bulgarie des Assenides à l'époque où elle aussi avait hésité entre les deux Rome ait connu le même phénomène. Faute de portraits royaux des premiers Assenides, nous ne pouvons trancher la question. Mais à partir de la deuxième moitié du XIII^e siècle, à Boïana, le modèle byzantin est parfaitement assimilé.

Le grand-prince de Kiev, par son portrait, nous offre un paradoxe et ajoute un critère pour percevoir la sinuosité de la frontière entre les deux christianismes. Création scandinave et païenne à l'origine, christianisé par décision politique, avant même que la rupture entre les deux Rome ne se soit consommée et que la monarchie papale se soit étendue sur toute l'Europe, la principauté de Kiev obéit à la règle occidentale, suivant le modèle des royaumes barbares partout en Europe occidentale et septentrionale. Avec le temps l'influence byzantine s'agrandit et pourtant le prince russe ne franchit jamais le pas vers Byzance dans cet aspect symbolique. D'abord cette première Russie chrétienne n'a jamais formulé le défi de la conquête du pouvoir universel, que Byzance prétendait détenir. Tout au contraire, le pouvoir du grand-prince de Kiev, tel que l'ont légué Vladimir et Jaroslav le Sage, s'effrita et permit l'émergence d'autres centres à prétention grand princière. La conquête dévastatrice des Mongols mit fin aux vocations des divers centres politiques de la Russie à épouser l'un des principes d'universalité. À partir de ce moment, les princes russes subirent un double modèle qu'ils ne purent suivre, le pouvoir réel du *khan* et le prestige culturel du *basileus*⁵⁴. Quand le moment arriva pour les Russes de construire une monarchie indépendante, entre la fin du XIV^e et le début du XVI^e siècle, Byzance elle-même, qui se faisait représenter par l'Eglise, se détourna de la monarchie universelle avant de quitter la scène politique. Pour ces raisons, le nimbe de la grâce impériale n'entoure jamais du XI^e au XVII^e siècle la tête des princes russes.

Le portrait de Jaroslav Vladimirovič, appelé le Sage, dans le tableau votif de Sainte-Sophie de Kiev⁵⁵ a occasionné une longue discussion savante. L'état de la peinture demandait un complexe travail de reconstitution⁵⁶, mais la discussion reçut un intérêt particulier par une des hypothèses, qui donnait la place centrale dans le

⁵³ B. Bojović, *L'idéologie monarchique dans les hagio-biographies dynastiques du Moyen-Âge serbe*, [Orientalia Christiana Analecta 248], Instituto Pontificio Orientale, Roma, 1995, chapitre introductif.

⁵⁴ Michael Cherniavsky, "Khan or Basileus: An Aspect of Russian Mediaeval Political Theory", in *Journal of the History of Ideas*, XX, 1959, p. 459–476.

⁵⁵ Les meilleures images et reconstitutions chez V.N. Lazarev, «Novye danye o mosaikax i freskax Sofii Kievskoj. Gruppovoi portret semejstva Jaroslava», VV, tome XV, 1959, p. 148–169.

⁵⁶ Ja. Smirnov, «Risunki Kieva 1651 goda po kopijam ix konca XVIII veka», *Trudy XIII Arxeologičeskogo s'ezda v Jaroslavl'e*, Moscou, 1908, p. 444–462 et idem, «Izobraženie Jaroslava s semejstvom na freske Kievo-Sofijskogo sobora po risunku 1651 g.», dans le même recueil, p. 234–240.

tableau votif à un empereur byzantin⁵⁷. Ainsi Jaroslav, son épouse Irina, ses fils et filles, représentés en grande procession avec des cierges en main, se dirigent vers l'empereur de Byzance, leur suzerain. Cette image était la preuve de la vassalité de la grande-principauté de Kiev envers Byzance⁵⁸. V.N. Lazarev sur la base de nouvelles données archéologiques a corrigé ces hypothèses erronées, qui découlaient de la transformation au XVII^e siècle, lors d'une restauration de la cathédrale sous le métropolite Pierre Moghila (appartenant à la famille princière de Moldavie, Movilă), de l'image centrale du portrait votif, très abîmée, en un portrait de saint Vladimir. Au XIX^e siècle une autre «restauration» ne reconnaissant plus rien de l'iconographie, a transformé tous les portraits votifs en images de saints. Dans la reconstitution de Lazarev il s'agit bien d'un portrait votif de toute la famille de Jaroslav, se dirigeant vers le Christ trônant, auquel est dédiée la cathédrale. Lazarev précise même les vêtements et les couvre-chefs de Jaroslav et Irina, qui ressemblent partiellement à des habits et des couronnes impériales⁵⁹. Une dernière observation importante de Lazarev indique que les portraits de princes russes, même habillés en empereurs byzantins (sauf le *lôros*), ne reçoivent pas de nimbe. Il interprète ce fait par la volonté de Jaroslav de marquer sa souveraineté politique, sans prétendre au pouvoir universel⁶⁰. Ainsi, la solution apportée par G. Ostrogorsky à la question du statut politique de la Russie pré-mongole par rapport à Byzance se trouve confirmée: sans reconnaître formellement la suzeraineté de Byzance, le grand prince de Kiev recevait une place dans la hiérarchie des princes établie par Constantinople⁶¹, qu'il n'avait pas les moyens, ni militaires, ni idéologiques de contester.

Toujours dans la cathédrale Sainte-Sophie de Kiev, dans la tour sud, se trouve une peinture murale représentant l'empereur byzantin lors des courses de l'hippodrome. Il est dans sa loge entouré des dignitaires, dans une autre loge se tiennent debout les chefs des quatre factions et dans les galeries la foule des spectateurs⁶². L'empereur est identifié grâce au nimbe. Même s'il ne faut pas comprendre cette série d'images comme l'expression de la vassalité du grand prince de Kiev envers Byzance, le fait de la représentation nimbée de l'empereur, alors que dans le même espace et à la même époque les membres de la famille princière de Kiev, sur leurs portraits votifs ne sont pas nimbés, précise la conclusion d'Ostrogorsky. La hiérarchie des princes n'était pas seulement une

⁵⁷ Ja. Smirnov, «Risunki Kieva 1651 goda...», p. 460, N.P. Kondakov, *Izobraženie russkoj knežeskoj sem'i v miniatjurax XI veka*, Saint-Petersbourg, 1906, p. 36–37.

⁵⁸ A.A. Vasiliev, «Was Old Russia a Vassal State of Byzantium?», *Speculum*, VII, 1932, p. 350–360; A. Grabar, «Les fresques des escaliers à Sainte Sophie de Kiev et l'iconographie impériale», dans son recueil *L'art de la fin de l'Antiquité et du Moyen Âge*, Paris, 1968, p. 261–263 (*Seminarium Kondakovianum*, t.VII, 1935, p. 103–117); L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin*, Paris, 1949, p. 285–286.

⁵⁹ Lazarev, *art. cit.*, p. 165.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 169.

⁶¹ G. Ostrogorsky, «Die byzantinische Staatenhierarchie», dans son recueil *Zur byzantinischen Geschichte. Ausgewählte kleine Schriften*, Darmstadt, 1973, p. 119–121 et 132–141 (*SK*, VIII, 1936, p. 41–61).

⁶² A. Grabar, «Les fresques des escaliers à Sainte Sophie de Kiev et l'iconographie impériale», *SK*, t.VII, 1935, p. 103–117.

réalité créée à Constantinople, que le prince russe admettait comme une formule protocolaire, mais une vraie image du monde ordonné, qu'il était supposé recevoir et contempler au niveau terrestre et politique à travers la différence entre l'image de l'empereur et celle du grand prince. Ces images russes correspondent à la logique déployée dans l'iconographie de la couronne royale de Hongrie avec le portrait du prince hongrois sans nimbe à côté des empereurs byzantins nimbés et dans les portraits aux nimbes carrés des princes géorgiens à l'époque où ils ne contestaient pas encore le principe de la famille des princes énoncé par Byzance. On s'accordait à concevoir une différence entre la monarchie universelle et le pouvoir local.

Le cas particulier d'un prince russe coiffé d'une couronne byzantine, sans compléter le portrait avec ce qui était de règle à Byzance, le nimbe, rappelle aussi le portrait du roi Roger. Le portrait votif reconstitué de Sainte Sophie de Kiev n'est pas le seul exemple. Dans le psautier de Trèves, il y a une miniature représentant le grand prince Jaropolk et son épouse, Irène: les deux, se trouvant au niveau des genoux du Christ, sont introduits auprès du Christ par saint Pierre et sainte Irène, disposés en arrière plan, plus haut que les princes, guidant par les épaules leurs protégés vers le Christ. Le Christ tend vers les deux princes des couronnes semblables au type *stemma*⁶³. Les costumes sont ici encore moins byzantins que ceux qui ont été reconstitués par Lazarev, mais l'idée est bien la même que dans la mosaïque de la Martorana: le couronnement directement par le Christ.

La Russie, de la même façon que la Sicile, participe en même temps aux deux types de spiritualité chrétienne, occidentale et orientale. Nous avons eu l'occasion de montrer que le culte des saints princes en Russie prit à ses débuts des traits occidentaux. Ainsi quant au portrait royal la Russie partage également cette particularité. Le signe du sacré ne peut être attribué qu'aux trépassés s'étant joint au nombre des saints. Le souverain restait sur terre ce qu'il était, un homme. Alors que le concept d'icône permettait aux Byzantins de concevoir un empereur «image de Dieu», dans le monde occidental auquel appartenait la Russie à cet égard, l'image du prince reste un portrait, magnifiant la personne, mais qui n'accepte aucune allusion au-delà de l'humain⁶⁴.

Les quelques autres portraits princiers russes jusqu'au XIV^e siècle marquent la régression de l'image monarchique en Russie. Svjatoslav Jaroslavič dans le *Izbornik* de 1073⁶⁵, le portrait votif de Jaroslav Vsevolodovič dans l'église de Nereditsa⁶⁶, ainsi que la miniature avec le portrait de Mixail Jaroslavič de Tver

⁶³ N.P. Kondakov, *Izobraženie russkoj knežeskoj cem'i v miniaturax XI veka*, Saint-Petersbourg, 1906, voir dessin 4, «Spasitel' vy slave, venčejuščij knjazja Jaropolka i kneaguiniju Irinu».

⁶⁴ P. Guran, «Invention et translation de reliques – un cérémonial monarchique?», *RESEE*, 1–4, 1998, p. 195–229; idem, «Aspects et rôle du saint dans les nouveaux États du Commonwealth byzantin», *Pouvoirs et mentalités. À la mémoire du professeur Alexandru Dutu*, Bucarest, 1999, p. 45–69.

⁶⁵ V. Lazarev, art.cit., fig. 13; F. Kämpfer, *Das Russische Herrscherbild von den Anfängen bis zu Peter dem Grossen. Studien zur Entwicklung Politischer Ikonographie im Byzantinischen Kulturkreis*, Verlag Aurel Bongers, Recklinghausen, 1978.

⁶⁶ V. Lazarev, *Iskusstvo Novgoroda*, Moscou, 1947, pl 17b: Jaroslav Vsevolodovič présentant sa fondation, l'église de Nereditsa, au Christ; peinture datée de 1246.

dans un manuscrit de la *Chronique* de Georges le Moine (Hamartolos)⁶⁷, représentent tous le même modèle. La *šapka* princière russe remplace la couronne, le costume se simplifie et les têtes des princes ne sont jamais nimbées. En revanche, grâce au culte reconnu à Constantinople même, Boris et Gleb, les fils de Vladimir qui n'ont jamais régné, apparaissent dans les icônes avec le signe du culte dont ils devinrent l'objet assez rapidement après leur mort, le nimbe de sainteté.

Dans les dernières décennies de Byzance, quand les destins de Byzance et de la Russie paraissent rivés à nouveau l'un à l'autre, une image exceptionnelle confirme la différence entre les deux types de monarchie. Nous avons déjà mentionné plus haut le *sakkos* du métropolite de Kiev et de toute la Russie, Phôtios, décoré d'un programme iconographique complexe, qui nous donne l'occasion d'admirer côte à côte les portraits impériaux byzantins et ceux des grands princes de Moscou. Il s'agit du couple impérial Jean VIII Paléologue et son épouse Anna Vasilievna et des parents de la jeune impératrice, le grand prince Basile I^{er} Dimitrievič et son épouse Sophia Vitovtovna⁶⁸. Ces portraits datent le luxueux revêtement liturgique de Phôtios très certainement entre 1414, le projet du mariage d'Anna Vasilievna avec Jean VIII, et 1417, la mort prématurée de la jeune mariée⁶⁹. Quant à l'endroit de sa production, les opinions ont varié entre Constantinople et la Russie⁷⁰, en revanche le commanditaire et auteur de l'iconographie doit être le métropolite Phôtios lui-même. Ce qui retient pour l'instant notre attention est le fait que le couple impérial byzantin soit représenté nimbé, tandis que le couple princier russe n'est pas nimbé. Le schéma est le même qu'au XI^e siècle, dans les peintures de Sainte-Sophie de Kiev: une différence insurmontable entre empereur byzantin et grand prince russe. Non seulement quatre siècles d'influence culturelle byzantine se sont écoulés depuis le premier monument, mais encore le rapport de force n'est plus le même. La principauté moscovite joue un rôle de plus en plus important aux yeux de la diplomatie impériale et ecclésiastique byzantine, Constantinople assiégée réclame souvent des aides financières à travers ses représentants ecclésiastiques, finalement entre les deux dynasties s'établit une relation de parenté par le mariage évoqué dans ces portraits. Tout cela justifierait une prise de conscience de la part des princes russes qui aille dans le sens d'une égalité entre les deux pouvoirs⁷¹,

⁶⁷ O.I. Podobedova, *Miniatury russkix istoričeskix rukopisej. K istorii russkogo letopisanija*, Moscou, 1965, dont le premier chapitre reproduit son article, «K istorii sozdanija Tverskogo spiska xroniki Georgija Amartola», in *V^e Congrès des Slavistes*, Moscou, 1963, tiré à part, p. 1–52, la miniature avec le prince Mixail Jaroslavič est la première reproduction suivant la p. 26.

⁶⁸ Voir note 48.

⁶⁹ D. Obolensky, «Some Notes Concerning a Byzantine Portrait of John VIII Palaeologus», *Eastern Churches Review*, IV, 1972, p. 141.

⁷⁰ Pour l'hypothèse d'un atelier russe A. V. Ryndina, «Okład evangelija Uspenskogo sobora (K voprosu o juvelimoj masterskoj mitropolita Fotija)», *Drevne-russkoe iskusstvo. Rukopisnaja kniga*, Sbornik tretij, Moscou, 1983, p. 143–166.

⁷¹ J. Meyendorff, *Byzantium and the Rise of Russia. A Study of Byzantino-Russian relations in the fourteenth century*, London-New York, 1981, p. 263, 274, imagine facilement la naissance de l'idée impériale russe dans le contexte des étroites relations byzantino-russes à la charnière du XV^e siècle.

ainsi que l'intérêt byzantin de lier plus fortement le pouvoir russe au destin de Byzance. Le moyen aurait été l'octroi d'une dignité impériale byzantine. Aux XIII^e et XIV^e siècles, le pouvoir byzantin avait lui-même progressivement reconnu un certain statut impérial des Bulgares et des Serbes en les associant idéalement à des niveaux différents à l'exercice du pouvoir impérial. Ce principe s'exprima en peinture aussi, par la série de portraits officiels de souverains byzantins et serbes, portant des costumes similaires et désignés par le même nimbe autour de la tête, dans le monastère de Chilandar au Mont Athos à une époque où l'empereur Andronic II avait encore une souveraineté effective sur le Mont Athos. Après la désintégration de l'Empire de Dušan, Byzance a reconnu à ses successeurs la dignité de *despote* et les princes serbes ont continué de se représenter nimbés. Cette égalité des *insignia* et du signe sacré des monarques serbes avec l'empereur byzantin correspondrait au fait que les trois premières dignités de la cour de Constantinople, le *despote*, le *sébastokratôr* et le *césar*, appelées des dignités de rang impérial, partageaient avec l'empereur la désignation de «majesté»⁷².

Malgré les circonstances favorables, aucun signe d'une intégration de la famille princière russe dans le système impérial byzantin ne nous est donné par le *sakkos* de Phôtios, non plus que par aucune autre source. Le fait ne s'est pas produit. Le raisonnement qui le réclamait, construit sur le contexte politique, militaire et ecclésiastique, ne fait que souligner la signification de son absence.

Deux hypothèses identiques, construites sur le même raisonnement de l'importance militaire et de l'intégration culturelle et ecclésiastique et appuyées sur de faibles évidences iconographiques ou des sources trop tardives, imaginèrent l'octroi de la dignité de *despote* aux princes de Valachie, Mircea l'Ancien⁷³, et de Moldavie, Alexandre le Bon⁷⁴. L'analyse critique a écarté ces hypothèses. Ainsi il est juste de croire que la parenté réelle du grand-prince russe avec l'empereur byzantin n'entraîna pas l'évocation d'une parenté symbolique liée à l'exercice du pouvoir. La leçon de théologie politique inscrite par Phôtios dans cette iconographie

⁷² J. Verpeaux éd., *Pseudo-Kodinos. Traité des offices*, [Le Monde byzantin I], Paris, 1966, p. 149–150, le Pseudo-Kodinos mentionne qu'il faut s'adresser au despote, au sébastokratôr et au César avec la formule «ta majesté» (ἡ βασιλεία σου); p. 307 Listes du type de l'appendice à l'Hexabiblos: «trois dignités impériales décerne l'empereur: despote, sébastokratôr, César.»; p. 321 appendice III Liste du moine Mathieu (Blastarès): «en ce qui concerne l'énumération des dignités de la cour impériale, examinons nom par nom l'ordonnance de celle-ci; après l'*autokratôr* premier est le despote, le *sébastokratôr* vient après lui et le César après ce dernier; leur couvre-chef orné de perles, leurs chaussures aux dessins d'aigles, proclament leur caractère impérial.»; p. 333, appendice IV liste anépigraphie en vers «les échelons du pouvoir»; p. 344 appendice V, index et liste anonymes portant le titre «L'ordre hiérarchique de l'empereur et des archontes»: «premier de tous, maître et *autokratôr*, l'empereur; ensuite la première quintaine: les trois premiers portent des emblèmes de la dignité impériale».

⁷³ R. Theodorescu, «Despre un însemn sculptat și pictat de la Cozia (În jurul «despotiei») lui Mircea cel Bătrîn», *Studii și Cercetări de Istoria Artei*, 2, 1969, p. 191–205.

⁷⁴ Le témoignage de Dimitrie Cantemir sur la *despoteia* d'Alexandre le Bon lors du voyage de Jean VIII à travers la Moldavie, cf. A. Elian, *Cultura moldovenească în vremea lui Ștefan cel Mare*, Bucarest, 1964.

allait dans un tout autre sens, à l'exaltation de sa fonction ecclésiastique. Le *sakkos* exprimait en images le contenu de la lettre du patriarche Antoine IV au même prince russe deux décennies plus tôt.

Pour nous convaincre qu'Orient et Occident ne sont pas des notions purement géographiques, évoquons le cas de la dynastie des Héthoumides de la Cilicie arménienne. Dans plusieurs miniatures du XIII^e et du XIV^e siècles les princes arméniens apparaissent parfois nimbés, parfois sans nimbe indépendamment du titre exact de leur souveraineté. Trois miniatures du prince Léon III de Cilicie, d'abord seul dans un Évangile du milieu du XIII^e siècle, ensuite ensemble avec son épouse Keran dans deux autres Évangiles datés de 1262⁷⁵ et de 1272⁷⁶, le représentent en majesté ou comme donateur et à chaque fois Léon et Keran sont nimbés. En revanche, dans trois autres portraits royaux de l'époque immédiatement successive, le roi Léon III priant devant une patène avec le Christ eucharistique⁷⁷, le roi Léon IV faisant justice⁷⁸ et la reine Mariun aux pieds de la croix⁷⁹, les nimbes manquent. Ces variations iconographiques sont l'expression de la fluctuation de cette monarchie entre les systèmes de représentation des deux chrétientés. La différenciation iconographique par rapport à la tradition de la Grande Arménie trouve son explication dans le contexte de l'apparition et du développement du royaume arménien de la Cilicie sous la protection politique et l'influence culturelle des principautés latines créées par les croisades en Orient⁸⁰. Leur cas rejoint parfaitement, mais dans le sens inverse, de l'éloignement de Byzance, celui de la Serbie au XIII^e et XIV^e siècles. Le phénomène confirme une sorte de loi de la périphérie culturelle byzantine, qui connaît ses occurrences chez les princes latins, russes ou roumains qui gravitèrent autour de Byzance.

Les dernières apparitions étatiques dans l'espace de l'*oikoumenè* byzantine, les principautés nord-danubiennes des Roumains, rejoignent aussi la catégorie d'États qui, tout en appartenant religieusement à l'Église d'Orient, ont créé leurs institutions politiques et sociales sous influence occidentale. La Valachie et la Moldavie apparaissent entre la fin du XIII^e et le milieu du XIV^e siècle, sur les versants méridionaux et orientaux des Carpates, comme principautés vassales du

⁷⁵ Patriarcat arménien de Jérusalem no. 2660, f° 228, S. Der Nersessian, *Miniature Painting in the Armenian Kingdom of Cilicia from the Twelfth to the Fourteenth Century*, DOS 31, Washington, 1993, vol. II, fig. 640 et pour les commentaires vol. I, p. 154–162.

⁷⁶ Patriarcat arménien de Jérusalem no. 2563, f° 380, S. Der Nersessian, *Miniature Painting in the Armenian Kingdom of Cilicia*, fig. 641.

⁷⁷ British Library, Londres, 13993, daté 1272–1278, f 9^v, S. Der Nersessian, *Miniature Painting in the Armenian Kingdom of Cilicia*, fig. 642.

⁷⁸ Venise, Bibliothèque Mékhitariste 107, daté 1331, S. Der Nersessian, *Miniature Painting in the Armenian Kingdom of Cilicia*, fig. 648.

⁷⁹ Patriarcat arménien de Jérusalem, 1973, daté 1346, f 258^v, S. Der Nersessian, *Miniature Painting in the Armenian Kingdom of Cilicia*, fig. 650.

⁸⁰ H. Evans, «Kings and Power Bases. Sources for Royal Portraits in Armenian Cilicia», dans *From Byzantium to Iran. Armenian Studies in Honour of Nina G. Garsoïan*, éd. J.-P. Mahé et R.W. Thomson, Atlanta, Georgie, 1997, p. 485–508.

Royaume de Hongrie. Leur organisation ecclésiastique dans la deuxième moitié du XIV^e siècle comme métropoles dépendantes du patriarcat de Constantinople, contribuant à leur indépendance politique, ne pouvait plus déterminer leur intégration dans le système politique byzantin. Ainsi, les premiers portraits des princes de Valachie (portrait funéraire intégré dans la scène du Jugement dernier de l'église princière de Curtea de Argeș, représentant, selon différentes hypothèses, car il n'y a pas d'inscription, le voïvode Basarab I^{er} ou son fils Nicolas-Alexandre, le portrait date en tout cas du dernier tiers du XIV^e siècle⁸¹) et de Moldavie (les portraits d'Alexandre le Bon et son épouse Marina sur un *epitachelion* autrefois conservé à Staraiia Ladoga⁸² du premier tiers du XV^e siècle), représentent des princes, qui n'ont aucun élément de costume byzantin et ne sont pas nimbés⁸³. D'autres portraits d'époque nous sont connus à travers des copies du XVI^e et XVIII^e, gardant les mêmes caractéristiques⁸⁴.

Portraits votifs et icônes de princes après la chute de Constantinople

Après la chute de Constantinople, la fonction principale du portrait impérial, celle de représenter le pouvoir, disparaît. Pourtant, tout au long de la période post-byzantine, il y eut occasionnellement des portraits d'anciens empereurs byzantins commémorant leurs actes de fondations initiaux dans certains monastères ou leur rôle providentiel dans l'histoire chrétienne. Pour pouvoir mener à terme notre comparaison historique, ce qui nous intéresse encore dans ces rares portraits d'empereurs byzantins d'après la chute est bien sûr le nimbe. Or, sur la base des exemples que nous allons citer tout de suite, nous pouvons constater qu'un empereur byzantin n'est plus représenté avec nimbe dans l'iconographie post-byzantine. La catégorie d'images impériales la plus intéressante pour notre recherche est celle des fondateurs d'une église ou d'un monastère, car leur identité et leur titre sont indiqués par une inscription, de sorte qu'il n'y ait aucune incertitude sur la qualité impériale du personnage ou sur le culte dont il peut faire l'objet. Nous allons exclure de cette analyse le cas des saints Constantin et Hélène, l'image la plus répandue d'empereurs dans l'iconographie post-byzantine, car leur statut de sainteté régit leur place dans l'iconographie de la nef et, évidemment, la présence du nimbe.

⁸¹ D. Barbu, *Pictura murală din Țara Românească în secolul al XIV-lea*, Bucarest, 1986.

⁸² C. Nicolescu, «Arta în epoca lui Ștefan cel Mare», dans *Cultura moldovenească în vremea lui Ștefan cel Mare*, éd. M. Berza, Bucarest, 1964, p. 304–305, fig. 17 et 18.

⁸³ T. Sinigalia, «Entre l'Orient et l'Occident: les problèmes des premières miniatures votives des pays roumains», *Revue roumaine d'Histoire de l'Art, Série beaux-arts*, 27, Bucarest, 1990, p. 3–18.

⁸⁴ Le portrait votif du prince Mircea l'Ancien dans sa fondation de Cozia, fin du XIV^e siècle. Ce portrait fut copié dans la chapelle de l'hôpital du monastère au XVI^e siècle, puis au XVIII^e siècle la peinture originale du naos du catholicon fut repeinte. De la coïncidence iconographique des deux copies du portrait nous pouvons déduire la fidélité à l'original, C.L. Dumitrescu, *Pictura murală în Țara Românească în secolul al XVI-lea*, Bucarest, 1978.

Les grands travaux de peinture dans la Laure de Saint-Athanase au Mont Athos donnent l'occasion de rappeler les fondateurs du monastère et du catholicon. Ainsi dans la nef se trouvent les portraits de dimensions importantes des empereurs Nicéphore Phôkas et Jean I^{er} Tzimiskès, ce dernier tenant dans sa main une maquette de l'église. Ils sont revêtus du *lôros*, élément du costume impérial byzantin, que l'iconographie post-byzantine garda comme signe distinctif de la qualité royale et coiffés d'une couronne. Pourtant les couronnes des deux empereurs sont différentes, alors que celle de Nicéphore Phôkas est une couronne fermée en forme d'hémisphère, comme à l'époque des Paléologues, en revanche, celle de Jean Tzimiskès est ouverte à fleurons, représentation inhabituelle pour un empereur byzantin. Cette variation de la couronne des souverains byzantins est néanmoins une particularité du peintre Théophane le Crétois, car il fait également alterner ces deux types de couronnes dans les scènes des conciles œcuméniques, par exemple dans l'église du monastère Stavronikita⁸⁵. La deuxième divergence de l'image de Tzimiskès par rapport à la tradition byzantine et au portrait de Nicéphore Phôkas est l'absence du nimbe. Les inscriptions désignant les deux personnages donnent une formule incomplète du titre impérial : *Nicéphore Phôkas autokratôr et fondateur du monastère* et *Jean Tzimiskès autokratôr et deuxième fondateur du monastère* et se bornent à relever leur qualité de fondateurs⁸⁶. Les deux portraits sont parfaitement contemporains, daté de l'année 1535, et de la même équipe de peintres, celle de Théophane le Crétois, pourtant Nicéphore Phôkas est nimbé, Tzimiskès pas⁸⁷. Cette divergence peut s'expliquer par le culte local de Nicéphore Phôkas. Ce n'est pas sa qualité impériale qui est distinguée par le nimbe, mais sa sainteté personnelle, alors que Tzimiskès, portant le même titre monarchique que Phôkas, ne justifie pas la figuration du nimbe.

Un deuxième exemple, toujours au Mont Athos, date de 1683. Il s'agit d'une broderie, nommée *podéa*, dont la fonction était d'orner le support d'une icône. Elle représente les fondateurs du monastère de Xéropotamou, désignés aussi par des inscriptions : Romanos I Lekapenos (914–944) et Andronic II Paléologue (1282–1328). Le nimbe est également absent.

Il en est de même dans le troisième exemple dans cette catégorie, celui des empereurs Théodose, Arcadius, Honorius et Jean Cantacuzène, représentés sur la paroi sud du *mesonyktikon*, dans le catholicon de Vatopedi. La peinture du *mesonyktikon* date de 1760⁸⁸. Un autre bienfaiteur du monastère, le despote serbe

⁸⁵ M. Chatzidakis, *The Cretan Painter Theophanis. The Final Phase of His Art in the Wall-Paintings of the Holy Monastery of Stavronikita*, Mont Athos, 1986, fig. 10 et 11, dans le narthex.

⁸⁶ G. Millet, *Monuments de l'Athos. I Les peintures*, album, Paris, 1927, pl. 116, 117 et 139.

⁸⁷ M. Chatzidakis, «Recherches sur le peintre Théophane le Crétois», *DOP*, 23–24, 1969–1970, p. 309–352 avec 132 images, ici image 115.

⁸⁸ S. Mamaloukas, «The Buildings of Vatopedi and their patrons», dans A. Bryer, M. Cunningham editors, *Mount Athos and Byzantine Monasticism*, Variorum, 1996, p. 113–125, fig. 10.1 et G. Millet, J. Pargoire, L. Petit, *Recueil des inscriptions chrétiennes du Mont Athos*, Paris, 1904, p. 16–17, n° 51 pour l'inscription qui porte la date, 1760.

Jean Uglieša fut représenté dans la chapelle des Saints-Anargyres, toujours du XVIII^e siècle⁸⁹. Aucun de ces souverains n'est nimbé.

Une autre catégorie d'images impériales dans l'iconographie post-byzantine est celle des empereurs dont on n'indique pas l'identité parce qu'ils sont censés représenter un empereur idéal dans un contexte liturgique. Dans ces cas il n'y a pas de règle générale, mais des raisons particulières qui guident la représentation. Ainsi, sont représentés avec nimbe, sans exception, les empereurs qui siègent au milieu d'un des sept conciles œcuméniques (de Nicée I, 325, à Nicée II, 787). Ayant réuni les conciles œcuméniques ces empereurs occupent une place spéciale dans l'Église. Sur le modèle du premier empereur chrétien, mais à un bien plus modeste degré, ils sont célébrés dans le calendrier liturgique aux dates assignées à chacun des conciles œcuméniques par une commémoration (*mnèmə*) ensemble avec les Pères qui ont siégé aux conciles respectifs. Une deuxième catégorie d'empereurs nimbés est celle des empereurs qui apparaissent dans diverses icônes mariales comme par exemple dans les scènes de l'hymne *acathiste*.

Une icône russe, issue de l'atelier du maître Denis, daté 1485, représente *La déposition de la ceinture et de la robe de la toujours Vierge à Blachernes*, deux reliques vestimentaires de la Vierge faisant l'objet d'un culte particulier à Constantinople. Dans cette image l'empereur et le patriarche s'inclinant par vénération devant les reliques sont nimbés⁹⁰. L'image est une référence probable à l'institution de la fête du 2 juillet, de la robe et de la ceinture de la Vierge, en 860, par le patriarche Photius et l'empereur Michel III ayant réuni les deux objets dans un même lieu de culte⁹¹.

L'institution d'une fête mariale donnant lieu à d'importantes processions à Constantinople, au monastère de Blachernes, et sa commémoration annuelle sont à l'origine d'un thème iconographique très populaire en Russie, appelé *Pokrov*, le voile protecteur de la Vierge. Cette icône représente un épisode de la *Vie* de saint André le Fol, qui a vu la Vierge dans l'église de Blachernes étendant son voile en signe de protection sur l'ensemble des fidèles. Pour signifier une société parfaite, l'iconographe inclut assez souvent dans cette image un couple impérial, des évêques, des diacres, des moines, le peuple et saint Romanos le Mélode, chantant un hymne à la Vierge. Or, à la différence des scènes de l'hymne *acathiste* la représentation nimbée des empereurs dans cette composition a été variable. Ainsi en Russie même, si la plupart des icônes de ce thème représentent le couple impérial avec nimbe, on observe une exception dans la scène du *Pokrov* peinte dans l'église du

⁸⁹ S. Mamaloukas, *op. cit.*, fig. 10.4.

⁹⁰ V. Lazarev, *Moscow School of Icon-Painting*, Moscou, 1971, p. 41, pl. 61.

⁹¹ Archiepiskop Sergij, *Polnyi Mesjaceslov Vostoka*, tome II, Vladimir', 1901, p. 248 ; Chr. Loparev, «Staroe svidetel'stvo o položenii rizy Bogorodicy vo Vlixemax v novom istolkovanii primenitel'no k našestviju Russkix na Vizantiju v 860 godu», *VV*, 2, 1895, p. 581–628 ; M. Jugie, «L'église de Chalcoptatia et le culte de la Ceinture de la Sainte Vierge à Constantinople», *Echos d'Orient* 16, 1913, p. 308–312 ; M. Jugie, *La mort et l'assomption de la sainte Vierge. Étude historico-doctrinale*, Studi e testi 114, Vatican, 1944, p. 688–707 sur les reliques mariales byzantines et leur culte.

monastère Saint-Thérapon, attribuée à la même école du maître Denis au début du XVI^e siècle, où l'empereur n'est pas nimbé⁹².

En Moldavie, les occurrences de la scène du Pokrov, même si elles sont plus rares, représentent pourtant toujours les empereurs nimbés. En revanche, une distinction est opérée dans le cycle complet de l'hymne *acathiste*, là où aux 24 scènes/strophes de l'hymne est ajoutée une grande scène représentant l'événement historique à l'origine du triomphe accordé à la Vierge comme à un «général défenseur de la Ville», le siège de Constantinople par les Perses. Si, dans la scène de la prière dans l'église, les empereurs sont nimbés, les figures impériales dans l'image du siège de la ville ne le sont pas. De la sorte, le niveau symbolique de l'image est séparé du niveau historique, ce qui permettrait éventuellement l'identification des souverains dans la ville aux souverains de la Moldavie assiégée par les Turcs⁹³.

Une broderie destinée à l'espace liturgique, en russe *pelena*, attribuée à la princesse Elena Vološanka, fille du voïvode de Moldavie Étienne le Grand (1457–1504) et épouse du fils aîné, Ivan Ivanovič, du grand prince de Moscou Ivan III, représente une scène de procession avec une icône de la Vierge, faisant partie du cycle iconographique de l'hymne *acathiste*. Les deux princes qui se trouvent représentés sur cette broderie, participant à la procession, sont comme dans toutes les occurrences moldaves, serbes ou byzantines de l'hymne *acathiste* nimbés. L'hypothèse émise par les historiens d'art soviétiques et russes selon laquelle dans ces deux portraits il faut reconnaître les princes russes Ivan III Vasilievitch et son très jeune petit-fils Dimitri Ivanovič, ne s'appuie que sur des conjectures⁹⁴. La broderie aurait été exécutée à l'occasion du couronnement de Dimitri Ivanovič, qui serait la jeune figure nimbée à côté du vieillard, le prince Ivan III Vasilievitch, alors que l'oncle, Basile Ivanovič serait représenté au deuxième rang sans nimbe. En absence

⁹² A. Grabar, *L'Art du Moyen Âge en Europe Orientale*, Collection L'art dans le monde, Paris, 1968, planche à la p. 203, p. 206.

⁹³ S. Ulea, « Originea și semnificația ideologică a picturii exterioare moldovenești », *Studii și cercetări de istoria artei*, 1, 1963, p. 57–91.

⁹⁴ M.V. Ščepkina, « Izobraženie russkix istoričeskix lic v šit'e XV v. », *Trudy GIM*, 12, Moscou, 1954, p. 16–21; L. M. Evseeva, « Šitaja pelena 1498 g. i čin venčanja na carstvo », *Drevne-russkoe iskusstvo. Vizantija i drevnjaja Rus'. K 100-letiju A. N. Grabara (1896–1996)*, Saint-Petersbourg, 1999, p. 430–438. L'axiome de départ fausse l'interprétation, selon laquelle le couronnement de Dimitri Ivanovič en 1498 serait inspiré des couronnements byzantins et plus particulièrement du protocole décrit par Pseudo-Kodinos. Les auteurs ne s'attardent pas à expliquer les diverses inadvertances iconographiques. Pourquoi cette image est-elle l'unique portrait d'un prince russe régnant nimbé? Pourquoi est-ce que le portrait de l'évêque qui conduit la cérémonie ne correspond pas à la représentation des évêques en Russie à la fin du XV^e siècle? Alors que les portraits historiques les représentent avec un klobuk blanc ou noir, l'évêque de cette *pelena* est représenté nu-tête, comme dans les images serbes et byzantines. A. Grabar, « Zametka o metode oživljenija tradicij iconopisi v russkoj živopisi XV–XVI vekob », *TODRL*, 36, 1981, p. 289–294, rappelle la procession avec l'icône de l'Hodigitria à Constantinople et son miracle et voit dans la *pelena* une représentation de cette procession. Les particularités de celle-ci ont été intégrées dans la scène finale de plusieurs cycles iconographiques de l'Acathe des XIV^e–XVI^e siècles.

d'inscription ou de datation précise cette hypothèse ne peut faire face à l'évidence iconographique qui la relie au cycle de *l'Acathiste* comme image finale de la procession constantino-politaine, alors qu'aucun élément ne laisse reconnaître une cérémonie de couronnement, ou le dimanche des Rameaux⁹⁵. Le statut particulier des images liées au cycle de l'hymne *acathiste*, comme celui des images des sept conciles œcuméniques, justifie la représentation nimbée des empereurs. L'hymne *acathiste* dans la peinture post-byzantine est l'évocation triomphale d'une cité inexpugnable, dont aucune identification historique n'est plus permise après la chute de Constantinople, elle est l'Église elle-même. Deux raisons déterminent ainsi la représentation nimbée des empereurs dans cette image, d'abord le modèle iconographique de *l'Acathiste* conçu au XIV^e siècle, puis la fonction de cette image comme celle d'une société idéale, voire même de la cité de Dieu.

Retournant à un exemple iconographique grecque du XVI^e siècle, dans le monastère Saint-Nicolas des Philanthropenos, fondé en 1292, (les peintures étant réalisées en trois étapes 1531–32, 1542, 1560), nous pouvons surprendre la distinction opérée entre sainteté personnelle et royauté. Sur la voûte du narthex figure la scène de la restauration des icônes en 843, célébrée liturgiquement comme fête de l'orthodoxie le deuxième dimanche du carême pascal. L'impératrice Théodora, veuve de l'empereur iconoclaste Théophile, canonisée par l'Église pour la restauration des icônes, est nimbée alors que son fils, le jeune empereur Michel III, qui a eu tout autant de mérite dans le développement du culte des icônes par la suite, mais que l'historiographie byzantine présente comme un ivrogne et débauché, n'est pas nimbé⁹⁶. À travers le nimbe, le peintre ne distingue plus que la sainteté reconnue par l'Église.

Les portraits princiers occupent une place importante dans la peinture murale de la Moldavie dans la deuxième moitié du XV^e et au XVI^e siècle. Dans tous les ensembles iconographiques, que le fondateur soit le prince lui-même ou un dignitaire du pays, la place du portrait princier est dans le naos de l'église sur le mur occidental. Cette règle se confirme sous le règne d'Étienne le Grand (1457–1504), dans les églises monastiques de Pătrăuți (1487), de Saint Élie près de Suceava (1487) et de Voroneț (1488)⁹⁷; sous le règne de Pierre Rareș à Dobrovăț (1529) avec la galerie de ses prédécesseurs: Étienne le Grand, Bogdan et Étienne le Jeune, à Humor, à Moldovița et à Probota. Dans toutes ces occurrences, il n'y a jamais de portrait princier nimbé.

Le portrait d'Étienne le Grand dans l'Évangélaire de Putna (1467) retient un instant notre attention. Alors que dans tous ses autres portraits les inscriptions

⁹⁵ F. Kämpfer, *Das russische Herrscherbild. Von den Anfängen bis zu Peter dem Grossen. Studien zur Entwicklung politischer Ikonographie im byzantinischen Kulturkreis*, Beiträge zur Kunst des christlichen Ostens, Band 8, Recklinghausen, 1978, p. 158–164.

⁹⁶ *Monastères de l'île de Ioannina. Peintures*, éd. M. Garidis, A. Paliouras, Ioannina, 1993, fig. 129.

⁹⁷ M.A. Musicescu, «Considerații asupra picturii din altarul și naosul Voronețului», *Cultura moldovenească din vremea lui Ștefan cel Mare*, Bucarest, 1964, p. 363–415 et T. Voinescu, «Portretele lui Ștefan cel Mare în arta epocii sale», dans le même recueil, p. 463–479, fig. 2 Pătrăuți, fig. 3 Saint Élie, fig. 6 Dobrovăț, fig. 7 portrait en bas-relief au monastère de Vatopedi.

donnent le titre officiel «Ștefan voïvode», dans l'évangélaire qui abrite cette enluminure l'inscription nous parle de «Ștefan *car*' de Moldavie». Cela n'entraîne pourtant aucune conséquence iconographique. Le costume et la couronne ouverte à fleurons sont identiques à ceux des portraits votifs dans les églises et il n'y a évidemment pas de nimbe⁹⁸.

En Valachie, nous pouvons faire la même constatation. Les premiers portraits princiers post-byzantins ne datent que du début du XVI^e siècle, mais les exemples sont nombreux. En ordre chronologique, évoquons d'abord les deux portraits sur icônes de Neagoe Basarab; dans le premier, il s'incline légèrement pour recevoir la bénédiction de son père spirituel le saint patriarche Niphon II, dans le deuxième avec son fils Théodose, il reçoit la bénédiction divine par la main du Christ sortant d'un segment de ciel⁹⁹. Les deux icônes se trouvent au Mont Athos. Dans une autre icône de la descente de la croix jadis dans le narthex du monastère de la Dormition de Curtea de Argeș figure, à égalité presque avec la Vierge soutenant le corps du Christ, le portrait de la princesse Despina tenant dans ses bras son fils mort Théodose¹⁰⁰. En aucun des cas les princes ne sont nimbés. Au monastère de la Dormition de Curtea de Argeș, au monastère de Snagov et dans la chapelle de l'hôpital monastique de Cozia figurent, à chaque fois dans le narthex, des galeries de portraits princiers, qui retracent la généalogie des princes en Valachie. Dans ces séries de portraits se distinguent par la richesse de leurs parures, le couple princier Neagoe Basarab et son épouse Despina, qui descendait de la dernière dynastie serbe, celle des Branković, porteurs de la dignité byzantine de *despote*. Pourtant aucun de ces princes ne fut représenté nimbé, à une seule exception près. Le portrait de l'ancêtre de la princesse Despina au monastère de Curtea de Argeș, saint Lazare Hrebeljanović, mort sur le champ de bataille de Kossovo (1389) et canonisé par l'Église serbe est nimbé conformément à son statut hagiographique.

Les portraits des grands-princes de Moscovie, puis tsars de Russie, confirment encore notre constatation que l'on ne représente plus un monarque, fût-il paré du titre impérial, avec un nimbe. Ivan III et Basile III ne portent pas officiellement le titre impérial, mais ils sont assez souvent appelés tsars. Les quelques images que nous connaissons les représentent sans nimbe. Une exception pourtant serait l'icône couvrant le tombeau de Basile III, sur laquelle il est nimbé vêtu de sa nouvelle identité, acquise avant la mort, de moine Barlaam en compagnie de son saint patron Basile le Grand. Malheureusement l'icône a souffert une retouche massive au XVII^e siècle, de sorte qu'il n'y a aucune certitude que le nimbe qui

⁹⁸ T. Voinescu, «Portretele ...», *Cultura moldovenească*, p. 463 fig. 1 et S. Ulea, le chapitre sur la peinture moldave des XV^e-XVI^e siècles dans le volume *Istoria Artelor Plastice în România*, sous la dir. de G. Oprescu, Bucarest, 1968, particulièrement, p. 353-354 sur Pătrăuți.

⁹⁹ *Treasures of Mount Athos, Catalogue of the Exhibition*, ed. A.A. Karakatsanis et al., Thessalonique, 1997, p. 103.

¹⁰⁰ R. G. Păun, «'La couronne est à Dieu'. Neagoe Basarab (1512-1521) et l'image du pouvoir pénitent», in *L'empereur hagiographe. Culte des saints et monarchie byzantine et post-byzantine*, textes réunis et présentés par P. Guran avec la collaboration de B. Flusin, Bucarest, 2001, p. 219.

entoure la tête du prince-moine Basile-Barlaam figurait initialement sur l'icône¹⁰¹. Dans les miniatures du manuscrit enluminé (*Litsevoj svod*) de la *Grande Chronique* de son règne, Ivan le Terrible est représenté sans nimbe. Dans les scènes du couronnement, cérémonie par laquelle le titre de *tsar'* fut accordé officiellement à un prince russe, le nouveau *tsar'* ne se distingue pas par le nimbe. Tous les princes russes dans ce manuscrit sont représentés comme Ivan le Terrible sans nimbe, à l'exception de ceux qui furent canonisés par l'Église¹⁰². Il en est de même dans les miniatures du manuscrit de la Chronique de Nestor provenant de la collection Radziwill¹⁰³, datant de la fin du XV^e siècle. Là, non seulement les princes russes ne sont pas nimbés, mais même les empereurs byzantins ne le sont pas. À cette liste de manuscrits historiques enluminés représentant les princes et empereurs sans nimbes nous pouvons ajouter encore le *Kazanskij letopisets* et la *Tsarstvennaja kniga*, datant du XVI^e siècle¹⁰⁴.

Ivan le Terrible et le métropolite Macaire représentés sur une fresque du monastère de la Dormition de la Vierge à Svijažsk comme fondateurs ne sont non plus nimbés¹⁰⁵. Ce couple est disposé symétriquement sur deux piliers entre la nef et le sanctuaire qui redessinent symboliquement le partage du pouvoir, comme dans la cathédrale de la Dormition à Moscou où les trônes épiscopal et princier se font face au centre de la nef devant les portes impériales de l'iconostase qui mènent à l'intérieur du sanctuaire. La distribution des places dans la nef, là où se tient le peuple fidèle, marque l'empiétement du prêtre sur le territoire laïc, sortant du sanctuaire, qui reste fermé au prince. Dans ce contexte il serait même difficile de comprendre une image de *tsar'* nimbé.

En 1624 les envoyés du shah, Rusan bek et Bulat bek, apportèrent au patriarche Philarète et au tsar Michel la relique de la tunique du Christ, qui se trouvait en Georgie. Après analyse de l'authenticité de la relique, une cérémonie de translation fut organisée dans l'église de la Dormition (*Uspenskij sobor*) au Kremlin. Cet événement est représenté dans une icône de l'école de peinture de Stroganov. Sur cette icône sont peints le patriarche et l'empereur face à face en s'inclinant, les mains tendues vers la relique comme exécutant une prière¹⁰⁶. L'icône est contemporaine de l'événement, mais le modèle est bien plus ancien car

¹⁰¹ F. Kämpfer, *Das russische Herrscherbild*, p. 171–172.

¹⁰² *Istoria russkogo iskusstva*, sous la direction de Grabar, Kemenova, Lazarev, 1955, *op. cit.*, p. 601 et 601–606, F. Kämpfer, *Das russische Herrscherbild*, p. 193–197, fig. 106–118.

¹⁰³ O. I. Podobedova, *Miniatjury russkix istoričeskix rukopisej*, Moscou, 1965 ; *Radzivilovskaja letopis'*, tome II (reproduction photographique du manuscrit), Moscou, 1994.

¹⁰⁴ A. Nečvolodov, *Skanzanija o ruskoj zemle*, Saint-Pétersbourg, 1913, fig. 28–54.

¹⁰⁵ D.V. Ainalov, «Freskovaja rospis' xrama Uspenija Bogorodicy v Svijažskom mužskom Bogorodickom monastyre », dans *Drevnosti. Trudy Imper. Moskovskago Arxeologičeskago Obščestva*, t. XXI, vyp. 1, Moscou, 1906; M.K. Karger, «Les portraits des fondateurs dans les peintures murales du monastère de Svijažsk», *L'art byzantin chez les Slaves. L'ancienne Russie, les slaves catholiques, II^e Recueil Théodore Uspenskij*, 1^{re} Partie, Paris, 1932, p. 135–149.

¹⁰⁶ I. Grabar, *Istoriya russkago iskusstva*, tome VI, *Žyvoпись*, Moscou, I. Knebel, 1909, p. 389–390, l'icône est reproduite à la p. 389.

nous l'avons rencontré dans l'icône mentionnée de la déposition de la ceinture de la Vierge à Blachernes. Dans l'icône qui représente la cérémonie russe, ni le tsar, ni le patriarche ne sont représentés avec nimbe. Pourtant, en changeant d'école stylistique, une autre icône des années 1630, rapportant le même événement cérémoniel nous surprend car le patriarche Filarete, désigné par l'inscription se trouve, lui seul parmi les évêques, nimbé, alors que le tsar Michel, également identifié par une inscription ne l'est toujours pas¹⁰⁷. Un autre type iconographique met en scène le couple impérial russe ensemble avec le patriarche Nikon, les trois esquissant des gestes de vénération, aux pieds de la croix flanquée par saints Constantin et Hélène. Alors que les saints sont nimbés, les empereurs et le patriarche russes ne le sont pas¹⁰⁸.

Pourtant, la seconde moitié du XVII^e siècle en Russie nous réserve une surprise considérable. Le nimbe *ex dignitate officii* réapparaît dans certaines images des tsars régnants de Russie. Parmi les diverses occurrences nous citons quelques images. L'icône «la plantation de l'arbre du pouvoir moscovite par Ivan Kalita et le métropolite Pierre», peinte en 1668 par le peintre de la cour Siméon Oušakov, représente le tsar Alexis Michailovič et sa famille nimbés. Trois princes nimbés figurent dans la généalogie du pouvoir moscovite, à côté de maints évêques, moines et fols en Christ¹⁰⁹. Ainsi se présente face à face la sainteté du passé donnant naissance à la sacralité du présent impérial. De même, dans un portrait votif, de 1682, sur les parois du monastère Ipatievo de Kostroma sont représentés les empereurs Michel Fedorovič (1613–1645) et Alexis Michailovič (1645–1676), les deux nimbés. Même si les images sont posthumes, il n'y a aucun culte qui justifierait la représentation nimbée de ces deux empereurs¹¹⁰. L'icône funéraire du tsar Fedor Alekseevič le présente également en costume impérial et nimbé.

Ce retour fulgurant et incomplet à la représentation de la sacralité impériale nous permet de constater que la tradition iconographique pouvait être récupérée. Cette récupération intervient en plein conflit entre deux tendances qui déchirent la société russe, d'un côté la fidélité, voire même le retour, à la tradition byzantino-orthodoxe, de l'autre côté la réception du modèle occidental. En cette deuxième moitié du XVII^e siècle, les tsars russes ont pu pour un instant se penser comme des *basileis* byzantins et dans ce programme retrouver la signification sacrée du nimbe impérial¹¹¹. Ce projet était doublement voué à l'échec, d'un côté par la tendance théocratique de l'Église orthodoxe, illustrée par le conflit du patriarche Nikon avec le tsar à la même époque, de l'autre côté par l'« occidentalisation » de plus en plus importante de la culture politique à l'époque de Pierre le Grand.

¹⁰⁷ A.N. Nekrasov, *Drevnerusskoe izobrazitel'noe iskusstvo*, Moscou, 1937, p. 333–336, fig. 234, icône datée des alentours de 1630, se trouvant toujours dans l'église de la Dormition.

¹⁰⁸ F. Kämpfer, *Das russische Herrscherbild*, p. 234–235.

¹⁰⁹ Igor' Grabar, *Istorija russkogo iskusstva*, tome VI, p. 439.

¹¹⁰ Igor' Grabar, *Istorija russkogo iskusstva*, tome VI, p. 421.

¹¹¹ Parmi les rites byzantins qui furent réinventés à cette époque : la communion du tsar dans le sanctuaire sous les deux espèces, à la façon des prêtres. La première occasion fut le couronnement de Fedor Alekseevič.

Dans certaines icônes à partir du XVI^e siècle furent représentées les processions dédiées au culte de la Vierge en Russie. Parmi celles-ci la plus importante a été le transfert de l'icône de la Vierge de Vladimir à Moscou, procession organisée par le métropolite Cyprien et le grand-prince Basile I^{er} Dimitrievič en gratitude pour le miracle qui sauva la Russie de l'invasion de Tamerlan. Une icône de l'école de Pskov de la seconde moitié du XVI^e siècle, originaire de la Nouvelle Ascension de Pskov, *l'accueil de la Vierge de Vladimir entourée de scènes hagiographiques de Joachim et Anne*, dépeint quatre ecclésiastiques debout devant l'icône, le grand-prince, en revanche, est agenouillé. Les quatre ecclésiastiques, sans légendes, sont nimbés, le grand prince, toujours sans légende, ne l'est pas¹¹². Le même sujet est repris dans une icône du cycle des *Ménées peints et les fêtes du triode*, de l'école de Moscou, daté de 1597, pour le 26 août, où est représenté l'accueil de la Vierge de Vladimir à Moscou. Le métropolite Cyprien, nimbé, est figuré seul tenant cette icône¹¹³. Dans un troisième exemple du thème (*Accueil à Moscou de la Vierge de Vladimir*, icône de l'école de Moscou, seconde moitié du XVII^e siècle), par les portes des murs roses du Kremlin sort le peuple guidé par le métropolite et le grand-prince. Le métropolite et le grand-prince portent tous les deux des auréoles, mais les noms ne sont pas mentionnés¹¹⁴. Dans cette catégorie d'icônes un sujet historique s'enrichit symboliquement par le statut hagiographique de ses acteurs. C'est une vague de nouveaux cultes de princes russes spécifique à la deuxième moitié du XVI^e siècle et au XVII^e siècle, parfois même sans canonisation formelle, qui permet leur représentation nimbée. La sainteté des princes accompagne et complète un autre phénomène d'hagiographie politique plus développé et qui pousse ses racines au XIV^e siècle, la canonisation et le culte des métropolites¹¹⁵.

Mais avant la généralisation des cultes princiers au XVII^e siècle¹¹⁶, c'est une catégorie très précise de saints princes qui retient l'attention des hagiographes et des peintres d'icônes, ce sont les princes moines à égalité avec les princes souffre-passion Boris et Gleb et leur père Vladimir, le fondateur de la Russie chrétienne. Ainsi dans une icône de *Saints*, provenant de Moscou (XVI^e siècle) figurent : les princes *Vladimir, Boris et Gleb*, à côté des métropolites Pierre et Alexis, les évêques de Rostov, Léontij et Isaja, et les princes moines *Fedor, David et Konstantin Jaroslavskie*¹¹⁷. Ces trois derniers, aussi un père avec ses fils, forment un pendant

¹¹² Aujourd'hui dans le musée de Pskov, v. *Ikônes de Pskov XIII–XVI^e siècles*, Leningrad, 1991, N° 104.

¹¹³ Collection Pavel Korin in V.I. Antonova, *Drevnerusskoe iskusstvo v sobranii Pavla Korina*, Moscou, 1996, N° 52.

¹¹⁴ Galerie Tretjakov, originaire de l'église du métropolite Alexis sur les Gliniši (attestée jusqu'au XVII^e siècle), v. *Katalog drevnerusskoi živopisi, opyt istoriko-xudožestvennoj klassifikacii (Tretjakovskaja Galerija)*, t. II, Moscou, 1963, N° 757; *Moskva glazami xudožnikov*, Leningrad, 1985, p. 33.

¹¹⁵ E. Teiro, thèse de doctorat à l'EPHE, 2002.

¹¹⁶ M. Cherniavsky, *The Tsar and the People. Studies in Russian Myths*, New Haven, 1961, v. le premier chapitre «Princely Saints and Saintly Princes».

¹¹⁷ V. Ivanov, *Le grand livre des icônes russes*, Paris, 1987, N° 46.

aux trois premiers, accentuant la vertu ascétique, propre au monachisme. Une autre série d'icônes à double face pour les *Fêtes et saints d'un mois*, (de Rostov-Suzdal', milieu du XVI^e siècle) dépeint un ensemble de saints pan-orthodoxes: 1^{er} panneau, le métropolite Pierre, Théodose le Grand, Michail Klopskij (fol en Christ), au verso, *Sava de Serbie* (prince-moine et premier archevêque de Serbie), Antoine le Grand, Antoine le Romain, Euthyme le Grand ; 2^e panneau : les myrrhophores, au verso, la guérison du paralytique; 3^e panneau : Syméon le Stylite, l'archevêque de Novgorod Ioann, le vénérable Nikon, au verso, les princes moines *Fedor, David et Konstantin Jaroslavskie* ; 4^e panneau: Jakov Rostovskij, le vénérable Sabbas le Sanctifié, saint Nicolas de Myra et Étienne de Constantinople, au verso, Démétrios de Thessalonique, Varlaam Chutyn'skij, *Aleksandr Nevskij* en habit monacal et Stefan Surožskij¹¹⁸. Cette série d'icônes représente une glorification de l'*oikoumene* orthodoxe à travers un bref rappel hagiographique dans lequel la Russie figure avec des métropolites, des moines, des fols en Christ et des saints princes vénérés comme moines. La relation entre sainteté et pouvoir princier en Russie se fonde au commencement de la grande principauté de Kiev sur un rôle particulier dévolu au prince dans l'identification de la sainteté: le prince prend l'initiative de l'invention et de la translation cérémonielle des reliques et possède l'autorité d'établir un nouveau culte¹¹⁹.

Pour l'instant il suffit de constater à travers la documentation iconographique post-byzantine que l'image de la monarchie change et perd les signes symbolisant la mystique du pouvoir. Ce changement n'est pas un oubli, comme le démontre le bref et paradoxal retour à une «byzantinisation»¹²⁰ forcée des idées politiques russes à la veille d'une autre aventure historique, la rencontre avec la modernité de l'Occident.

L'analyse de cette marque iconographique de la sacralité impériale à Byzance et dans l'*oikoumene* byzantine à la haute époque du rayonnement de Byzance, pendant son déclin et après la chute de Byzance nous a permis de déceler trois règles. Premièrement l'existence d'un reflexe oriental et d'un autre occidental dans l'*oikoumene* byzantine, qui justifie la différence de réception de l'art byzantin, et comme corolaire de cette règle une dynamique de la périphérie byzantine qui permet tantôt un rapprochement de la logique orientale, tantôt un déplacement vers celle occidentale. La délimitation des deux reflexes n'est pas strictement géographique, mais suit le développement et l'étendue du pouvoir de la papauté sur

¹¹⁸ *Katalog drevnerusskoi živopisi, opyt istoriko-xudožestvennoj klassifikacii (Tretjakovskaja Galerija)*, t. 2, Moscou, 1963, N° 397.

¹¹⁹ P. Guran, «Invention et translation de reliques – un cérémonial monarchique?», *RESEE*, 1–4, 1998, p. 195–229.

¹²⁰ E. Smirnova, «Simon Ushakov – 'Historicism' and 'Byzantinism'. On the Interpretation of Russian Painting from the Second Half of the Seventeenth Century», dans *Religion and Culture in Early Modern Russia and Ukraine*, éd. S.H. Baron et N. Shields Kollmann, Northern Illinois Press, Dekalb, 1997, p. 169–183 ; de l'époque de Fedor Alekseevič (1676–1682) date aussi un revêtement d'évangile en argent avec une icône du Christ roi des rois empruntant le costume du tsar russe, v. D. D. Duncan, *Le Kremlin et ses trésors*, Lausanne, 1961, p. 100.

l'ensemble de la Chrétienté en partenariat avec l'avancée militaire du monde occidental. Deuxièmement, d'établir la réalité de la limite chronologique que représente la fin de l'Empire byzantin et l'échec de la continuation de son idéologie dans des espaces qui partageaient la même spiritualité, orthodoxe et orientale. Après 1453 au cœur même du territoire et de la culture byzantine la perception iconographique change et donc le message que portait le nimbe disparaît. Troisièmement, les copies balkaniques de Byzance, notamment la Bulgarie et la Serbie, ne sont ni complètes, ni durables, ni fécondes. Confrontés d'abord au poids du facteur occidental, elles subissent un mouvement centripète par rapport à Byzance. Suivant le modèle, elles sont conditionnées par l'évolution de l'idéologie politique à Constantinople dans les circonstances militaires et politiques des XIII^e et XIV^e siècles, finalement elles s'éteignent avant Byzance même. Alors que la traduction incomplète du titre impérial byzantin en slavon par la contraction du *καῖσαρ* ne crée pas automatiquement la même réalité, l'image, même lorsqu'elle imite Byzance, ne reproduit pas les conditions de compréhension des signes. La Nouvelle Rome exporte non seulement sa gloire mais aussi le déclin de son pouvoir impérial¹²¹. Que l'héritier véritable se trouve à l'intérieur et pas chez les voisins balkaniques c'est une histoire que nous avons racontée ailleurs¹²².

¹²¹ D. Angelov, *Imperial Ideology and Political Thought in Byzantium*, Cambridge, 2007; Tania Kiousopoulou, *Βασιλεύς ή οικονομός. Πολιτική εξουσία και ιδεολογία πριν την Άλωση*, Athènes 2007; Nevra Necipoglu, *Byzantium between the Ottomans and the Latins. Politics and Society in the Late Empire*, Cambridge 2009.

¹²² P. Guran, « Nouvelles définitions du pouvoir patriarcal à la fin du XIV^e siècle », *Revue des études sud-est européennes*, 40, 2002, 1–4, p. 109–124; idem, « Jean VI Cantacuzène, l'hésychasme et l'empire. Les miniatures du codex Parisinus graecus 1242 », in *L'empereur hagiographe. Culte des saints et monarchie byzantine et post-byzantine*, textes réunis et présentés par Petre Guran, avec la collaboration de Bernard Flusin, New Europe College, Bucharest, 2001, p. 73–121; idem, « Patriarche hésychaste et empereur latinophrone. L'accord de 1380 sur les droits impériaux en matière ecclésiastique », *Revue des études sud-est européennes*, 39, 2001, 1–4, p. 53–62; idem, « L'auréole de l'empereur. Témoignage iconographique de la légende de Barlaam et Josaphat », *Medioevo greco*, 1, Turin, 2001, p. 161–186.

BASILEUS – SUR L’HISTOIRE D’UN MOT DANS LES MIROIRS DES PRINCES BYZANTINS. ÉTUDE SÉMANTIQUE ET STATISTIQUE

SIMONA NICOLAE

(Institut d’Études Sud-Est Européennes, Bucarest)

The author examines the history and the use of the word *basileus* in the Byzantine *specula principum* (Synesius of Cyrene, Agapetus the deacon, Pseudo-Basil, Theophylact of Ohrid, Kekaumenos, Nicephorus Blemmydes, Manuel II Palaiologus) in respect to both semantical and statistical aspects.

Keywords: *basileus*, mirrors for princes, Byzantium.

La hiérarchie de la société byzantine culmine par le chef qui porte, presque tout au long de l’histoire de l’empire, le nom de *basileus*. L’immobilisme du mot, en tant que dénomination générale, dont les valeurs symboliques prévalent, ou appellation figée dans la titulature impériale, cache une multitude de significations qui changent dans la mesure où elles désignent l’exercice du pouvoir politique formel ou l’universel d’un pouvoir, d’une autorité valable de tout temps et en tous lieux, dans l’espace des humains et dans le monde céleste. La polysémie du mot *basileus* n’est pas seulement un fait linguistique manifeste en diachronie, mais plutôt une accumulation d’un contenu qui laisse apercevoir ses aspects dans toutes les occurrences du terme.

L’histoire du mot en raccourci

L’histoire écrite du mot commence sur les tablettes d’argile découvertes dans les fouilles du palais mycénien, datées du XIII^e au XII^e siècle et écrites en *linéaire B*, mais le terme mycénien, *q^aa-si-re-u*, désignait, suivant l’explication que Pierre Chantraine a donnée dans son dictionnaire étymologique, « un fonctionnaire peu important »¹. Il était utilisé aussi pour les nobles ou les superviseurs de districts séparés des états mycéniens. Chez Homère, la signification du mot change et il s’applique à tous les chefs achéens, non au seul Agamemnon. Le fait que *basileus* s’emploie plus souvent au pluriel qu’au singulier et qu’il ne se trouve pas au

¹ P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, tome I, Paris, Éditions Klincksieck, 1968, pp. 166–167, cf. J. Chadwick, L. Baumbach., « The Mycenaean Greek vocabulary », *Glotta*, no. 41, 1963, p. 179.

vocatif, montre qu'il nomme une catégorie, une classe, non un individu, une personne nettement marquée. On peut saisir l'importance restreinte de la fonction de *basileus* à cette époque par le fait qu'on ne dit jamais *basileus* à l'égard des divinités², mais seulement et rarement envers les héros. Ainsi, Agamemnon s'adresse à Achille, en tant que roi et héros, avec les mots : ἔχθιστος δέ μοί ἐσσι διοτρεφέων βασιλῆων³ (c'est toi que je hais le plus de tous les rois qui descendent des dieux).

À l'époque du grec classique, *basileus* était le mot qui désignait les rois de Sparte, mais aussi les rois barbares et surtout, et généralement sans article, les rois des Perses (pour ceux-ci l'expression μέγας βασιλεύς – le grand roi – ou plutôt celle de βασιλεὺς βασιλέων – le roi des rois – étant la traduction du persan *Shâhanshâh*⁴). On se passe de l'article en ce cas, car on n'a pas besoin de souligner fortement l'individualité, la personne, mais simplement la fonction incarnée par n'importe quel personnage. Même si l'un des sèmes distinctifs du mot à cette époque était la transmission héréditaire du pouvoir royal, le terme avait pourtant une utilisation singulière à Athènes, où il désignait l'un des archontes (qui étaient dix à l'époque), celui qui avait en charge les affaires d'homicide, les crimes d'impiété et qui présidait les cérémonies religieuses. Le titre a été porté aussi par Alexandre le Grand et ses successeurs grecs en Égypte, Mésopotamie et Macédoine. Ensuite, le terme se réfère à n'importe quel roi d'une zone hellénophone au sein de l'Empire Romain, comme par exemple Hérode en Judée.

Il est admis par les historiens byzantins (en suivant l'étude de L. Bréhier⁵) que le terme a été introduit dans la titulature impériale en 629⁶, lors des grandes victoires d'Héraclius sur les Sassanides et qu'il est devenu dès lors l'exact équivalent du latin *imperator*⁷. *Basileus* a remplacé progressivement la désignation d'*augustus*, comme titre officiel en s'imposant à partir de Justinien II, alors que le grec remplace graduellement le latin sur les pièces de monnaie et dans les documents officiels. L'esprit conservateur, gardé à Byzance tout au long de son

² v. Chantraine, *op.cit.*

³ Homère, *Iliade*, 1.176.

⁴ Pour la signification du mot à cette époque et pour la distinction entre les deux expressions, voir J. Gwyn Griffiths, « βασιλεὺς βασιλέων : Remarks on the History of a Title », in *Classical Philology*, vol. XLVIII, no. 3, 1953, pp. 146–154.

⁵ L. Bréhier, « Le protocole impérial depuis la fondation de l'Empire romain jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 49, no.2, 1905, pp. 177–182.

⁶ Pour l'histoire de la titulature de l'empereur romain, voir entre autres, J. Gagé, « L'empereur romain et les rois. Politique et protocole », *Revue historique*, t. 221, fasc. 2/1959, pp. 221–260.

⁷ « Un diplôme du même empereur (*i.e.* Héraclius), daté 629, nous montre la première et la seule rupture formelle avec cette tradition qui ait eu lieu à Constantinople. [...] Pour la première fois, le titre hellénique des Ptolémées et des Séleucides (βασιλεὺς *n n*) devient le titre légal des empereurs. [...] *imperator* et βασιλεὺς furent pour eux (pour les populations orientales dont Héraclius était le représentant *n n*) deux termes équivalents », L. Bréhier, *op. cit.*, p. 179.

histoire, garantit la présence du mot *basileus* dans le protocole impérial jusqu'à la fin de l'empire⁸.

Sans avoir l'intention de concentrer toutes les informations qui portent sur l'histoire du mot, on a retenu pourtant celles qui sont susceptibles d'influencer ou d'être actualisées dans le contexte des ouvrages parénétiqes. Avec toute cette pléthore sémantique, le mot *basileus* entre dans les miroirs des princes byzantins, à partir du IV^e siècle, et reçoit, à l'intérieur de *Specula*, un très riche symbolisme connotatif.

L'histoire « parénétiqe » du mot *basileus*

Du point de vue linguistique, les miroirs des princes byzantins⁹, genre qui embrasse un millénaire d'histoire, s'organisent dans un corpus cohérent, dont les textes sont tous rédigés en grec attique, un idiome presque figé, qui favorise le registre emphatique du langage et s'écarte, dans la mesure du possible, de toute influence de la langue parlée. De plus, le statut de l'auteur (qui n'est que le père ou le maître du prince) et celui de la personne qui reçoit ce message (toujours le prince porphyrogénète) représentent un élément de cohésion stylistique et imposent un attachement scrupuleux aux figures rhétoriques extérieures, aux normes d'une vraie étiquette linguistique. Ces traits font d'une série amorphe de textes répandus en diachronie, un corpus unitaire qui représente non seulement « la longue durée historique », mais aussi ce qu'on peut nommer « une longue durée linguistique ».

Le premier miroir de prince qu'on peut considérer byzantin, adressé par Synésios de Cyrène à l'empereur Arcadius, est connu sous le titre de *Περὶ τῆς βασιλείας εἰς τὸν αὐτοκράτορα Ἀρκάδιον*, ou, en traduction latine, *De regno – ad Arcadium imperatorem*. Une première approche, quantitative, montre 156 occurrences des termes de la famille lexicale de *basileus*, les formes nominales à l'accusatif et au génitif (βασιλέα et βασιλέως) étant les seuls substantifs dont la fréquence dans le texte dépasse 20 occurrences¹⁰ (38 pour le génitif et 27 pour l'accusatif). Ces

⁸ Pour l'analyse des occurrences et des significations que le mot *basileus* porte dans les textes qui donne l'image des relations internationales de l'Empire byzantin, voir Evangelos K Chrysos, « The title βασιλεύς in early byzantine international relations », *Dumbarton Oaks Papers*, no. 32, 1978, pp. 29–75.

⁹ Le corpus représentatif choisi pour cette analyse linguistique couvre l'histoire entière de l'Empire Romain de l'Orient, à partir du règne d'Arcadius, jusqu'aux derniers Paléologues. Il comprend sept textes parénétiqes dont les auteurs sont : Synésios de Cyrène, évêque de Ptolémaïs (IV^e siècle), le diacre Agapet (VI^e siècle), Pseudo-Basile (IX^e siècle) – en fait, l'auteur de la parénèse est le Patriarche Photios, l'évêque Théophylacte d'Ochride (XI^e siècle), le stratège Kékauménos (la même période), le moine Niképhoros Blemmides, qui a été le maître de l'empereur Théodore Doukas Lascaris (XIII^e siècle) et Manuel, l'empereur de la dynastie des Paléologue (XV^e siècle).

¹⁰ L'analyse statistique sur le texte grec de Synésios est faite à l'aide de ressources offertes par le programme *Itinera electronica* développé à l'Université Catholique de Louvain; site consulté le 20 février 2012, http://mercure.fltr.ucl.ac.be/Hodoi/concordances/synesius_royaute/.

chiffres, qui dénotent une grande abondance pour un texte de trente pages, s'expliquent par le fait que le mot *basileus* est pour Synésios polysémique et il désigne le gouverneur de l'Empire Roman, mais aussi n'importe quel prince, roi ou empereur, dans l'exercice du pouvoir, du gouvernement ou seulement de sa puissance. Lorsque Synésios écrit son texte trois siècles avant le renouvellement du protocole impérial introduit par Héraclius, le mot *basileus* n'a pas pour lui une valeur technique. En conséquence, si le dérivé *basileia* – la royauté – complète, dans le titre connu de l'ouvrage, la titulature impériale d'*autocrator*, le terme et sa famille lexicale appellent, également, les gouverneurs des cités grecques (comme Agésilas, le roi de Sparte, ou Agamemnon¹¹), mais aussi Cyrus¹² et les Arsacides, l'archonte d'Athènes, les empereurs romains Marc Aurèle Carin ou Galère¹³ et les rois romains qui ont précédé la dynastie des Tarquins. Tous ces gouverneurs portent, dans le texte de Synésios, le nom de *basileus*, en actualisant ainsi, dans ce premier miroir byzantin, les sèmes distinctifs du mot à l'époque classique. En saisissant l'imprécision du mot, Synésios même essaie d'expliquer la signification et l'histoire du vocable :

« De fait, ce titre même de *roi* (τοῦνομα αὐτό...τοῦ βασιλέως), comme je vais te le montrer, est relativement récent. Il était tombé à Rome, en désuétude depuis que le peuple avait expulsé les Tarquins. Voilà bien l'origine du titre que nous vous donnons dans nos écrits. Quant à vous, plus ou moins consciemment et par concession à l'habitude, cette orgueilleuse appellation vous répugne, semble-t-il. Que vous écriviez à une cité, à un simple particulier, à un gouverneur, ou à un chef barbare, vous n'avez garde de vous parer de ce titre de *roi* ; vous ne vous appelez qu'*empereur* (ἀλλ' αὐτοκράτορες εἶναι ποιῆσθε). Or, ce nom d'*empereur*, est celui du stratège qui est revêtu de pleins pouvoirs »¹⁴.

L'opposition *roi* – *empereur* / βασιλεύς – αὐτοκράτωρ (dans la traduction de Ch. Lacombrade et aussi dans celle de H. Druon¹⁵), telle qu'elle est construite par Synésios, fait que le premier terme soit inférieur à celui d'*autocrator* : c'est une infériorité en ce qui touche la morale, car la titulature de *basileus* semblait « trop

¹¹ Synésios, *op. cit.*, 14.

¹² *Idem*, 12.

¹³ *Idem*, 18.

¹⁴ *Le discours sur la royauté de Synésios de Cyrène à l'empereur Arcadius*, traduction, édition et notes par Christian Lacombrade, Paris, Les Belles Lettres, 1951, pp. 57-58. Le texte grec : ἐπεὶ καὶ τοῦνομα αὐτό σοι δεῖξω τοῦ βασιλέως ὄψιμον, ἐκλιπὲς Ῥωμαίοις γενόμενον ἀφ' οὗ Ταρκυνίους ὁ δῆμος ἐξήλασεν. ἀπὸ τούτου γὰρ ἡμεῖς μὲν ὑμᾶς ἀξιούμεν καὶ καλοῦμεν βασιλέας, καὶ γράφομεν οὕτως ὑμεῖς δέ, εἴτε εἰδότες εἴτε μὴ, συνηθεία δὲ συγχωροῦντες, τὸν ὄγκον τῆς προσηγορίας ἀναδυόμενοι εὐοίκατε. οὐκ οὐκ οὔτε πρὸς πόλιν οὔτε πρὸς ἰδιώτην οὔτε πρὸς ὑπαρχὸν γράφοντες οὔτε πρὸς ἄρχοντα βάρβαρον ἐκαλωπίσασθέ ποτε τῷ βασιλέως ὀνόματι· ἀλλ' αὐτοκράτορες εἶναι ποιῆσθε. ὁ δὲ αὐτοκράτωρ ὄνομα στρατηγίας ἐστὶ πάντα ποιεῖν ὑποστάσης (Synésios, *op. cit.*, 19).

¹⁵ H. Druon, *Oeuvres de Synésios traduites entièrement pour la première fois en français*, Paris, Hachette, 1878, p. 220.

orgueilleuse » (et le *hybris*, la démesure, s'inscrit dans la culture grecque comme une des menaces accablantes), mais c'est aussi une subordination à l'échelle hiérarchique, dont la plus haute fonction est celle d'*autocrator*. Étant conféré par les suffrages du peuple, l'empereur – *autocrator* portait une autorité légitime, grâce à laquelle il était « ce qu'il y avait de plus élevé »¹⁶ pour le peuple athénien. L'incursion historique, qui passe de l'époque des Tarquins à celle de Périclès et d'Athènes classique, et l'explication docte de Synésios n'empêchent pourtant pas l'auteur de garder l'appellation de *basileus*, tout au long de son texte. L'imprécision du mot reste ainsi totale : défini comme un office secondaire dans la hiérarchie du pouvoir (spécialement à Athènes, où Synésios nous dit qu'un des magistrats s'appelait *basileus*¹⁷), mais repoussé à cause de l'orgueil quel peut exacerber, le mot *basileus* s'impose pour nommer l'*empereur générique*, de tout le temps et de partout.

Le *basileus* n'est pas seulement l'empereur du monde. Il est aussi l'empereur des cieux dont l'homme tout-puissant sur terre doit être ami et imitateur, digne de ce nom : φίλος οὖν τοῦ μεγάλου βασιλέως ὁ δεῦρο ὁμώνυμος, ἄν μὴ ψεύδῃται τοῦνομα¹⁸. Les théoriciens de l'empire chrétien de l'Orient ont toujours confirmé que l'empire céleste était pour les Byzantins l'idée archétypale de l'empire terrestre. Il en va aussi que « Dieu, lui-même, l'archétype intelligible de tout bien [...] veut que les choses d'ici-bas soient réglées à l'image du monde surnaturel »¹⁹. Dans une telle représentation du monde, le *basileus*, l'icône vivante de la divinité, doit incarner toutes les qualités humaines. Il doit s'efforcer à le faire sans aucune altération et il faut qu'il assume et qu'il vive vraiment, par « une ascèse toute royale »²⁰, le modèle de la divinité. Pour accomplir cette mission, il doit se confondre avec la statue de la perfection et devenir ainsi le modèle exemplaire pour son peuple²¹.

Une nouvelle signification naît d'une telle extension sémantique. *Basileus* devient synonyme à tout ce qui est bon et bien. Pour l'empire entier, voire pour Cyrène, la pauvre ville de Synésios, *lui* est le seul espoir pour recouvrer un peu de leur ancienne splendeur²². Dans cette interprétation, le mot n'évoque plus seulement une fonction dans une hiérarchie, même si elle est la plus haute, mais il signifie, avant tout, *le bien* que la divinité a donné aux hommes (θεῖος ἀγαθὸς ἐν ἀνθρώποις²³).

¹⁶ Synésios, *op. cit.*, 19.

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ *Idem*, 8.

¹⁹ Chr. Lacombrade, *op. cit.*, p. 42. Le texte grec : ὁ θεὸς αὐτὸς ἑαυτὸν ἐν τοῖς νοητοῖς στήσας ἀρχέτυπον, [...] ἐθέλει τὰ τῆδε τετάχθαι κατὰ μίμησιν ὑπερκόσμιον (Synésios, *op. cit.*, 8).

²⁰ Synésios, *op. cit.*, 5.

²¹ *Idem*, 9, 10, 32.

²² *Idem*, 3.

²³ *Idem*, 19, cf. Platon, *Polit.*, 303b.

À cet élargissement du contenu lexical du mot *basileus*, positif par excellence, s'ajoute une définition négative qui souligne les traits exemplaires de la *statue* de l'empereur. C'est le portrait du tyran, conçu en opposition totale avec celui du *basileus* qui doit s'écarter de tous les attributs répréhensibles du tyran, de toutes ses habitudes. L'antinomie, qui est totale en ce qui concerne leur caractère, leurs vies – même si la nature du pouvoir qu'ils exercent n'est pas totalement différente – culmine dans l'assertion : « la loi est la règle du roi, la règle du tyran fait loi, et le pouvoir suprême est leur apanage commun, pour opposées que soient leurs vies »²⁴. En affirmant le voisinage, la nature commune qui fait naître également le tyran et le *basileus* – il s'agit de la grâce qu'ils ont reçue et du « pouvoir de commander à des multitudes »²⁵ – Synésios se place dans l'aporie : comment peut-on justifier la même légitimation divine pour tous les deux ? D'une manière équivoque l'auteur passe sous silence la contradiction, mais fait de la divinité le compagnon du *basileus*, en tant qu'autour du tyran ne se trouve que la fortune (chap. 5–6).

La légitimation que l'empereur de l'univers offre à l'empereur mortel reste pourtant la seule intervention de la divinité dans le monde terrestre. Le *basileus* ne doit pas se contenter de son statut, il doit agir lui-même, de toutes ses forces, pour le mériter, sous le regard de Dieu qui ne s'engage pas de son côté, « en refusant de s'abaisser aux détails particuliers ». Sans intervenir directement, « tout en restant étranger aux infimes soucis d'ici-bas »²⁶, Dieu légitime et conduit le *basileus* dans son exercice, mais le soutient à son gré. Il fait de la nature l'instrument de ses volontés qui s'exercent implacablement sur la condition du *basileus*. « Dieu ne l'a pas laissée sans couronne (la vieillesse de Théodosios, le père d'Arcadius, *n.n.*). Marchant contre deux usurpateurs, il les défait l'un et l'autre »²⁷, dit l'auteur. Il n'oublie pourtant d'ajouter tout de suite : « il (le même Théodosios, *n.n.*) venait d'élever son second trophée quand il a quitté l'existence. »²⁸, sans avoir de sa part la divinité protectrice et obligé à céder à la nature, « l'adversaire qu'aucune arme n'atteint, qu'aucune intelligence ne déjoue »²⁹. Le *basileus*, tel qu'il est conçu dans le texte de Synésios, n'est pas dans un rapport permanent et réciproque avec la divinité. Dieu se place dans un autre monde, d'où envoie aux princes, sa fille bien-aimée : la Philosophie, qui réside auprès de lui. C'est à elle de leur montrer la bonne voie, mais, en revanche, ils ont la charge de l'accueillir à sa descente en ce bas monde³⁰. Le conseil qui résume le discours entier envers le *basileus* est compris donc en quelques mots : « Accorde, mon roi, ton amour à la philosophie et

²⁴ Traduction Chr. Lacombrade, *op. cit.*, p. 40. Le texte grec : ὅτι βασιλέως μὲν ἐστὶ τρόπος ὁ νόμος, τυράννου δὲ ὁ τρόπος νόμος· ἢ δὲ ἐξουσία κοινὴ τίς ἐστὶν ὕλη, καὶ μαχομένων τῶν βίων (Synésios, *op. cit.*, 6).

²⁵ Synésios, *op. cit.*, 6.

²⁶ Traduction Chr. Lacombrade, *op. cit.*, p. 73.

²⁷ *Idem*, p. 38.

²⁸ *Ibidem*.

²⁹ *Ibidem*.

³⁰ *Idem*, p. 31.

à l'instruction vraie ! ». Ce manque d'intervention directe de la divinité implique un nouveau trait sémantique qui s'ajoute à la signification du mot *basileus*. Obligé à mener sa vie afin d'accomplir un modèle exemplaire, mais sans avoir ni aide ni contrôle sur ses propres actions, le *basileus* devient son propre roi.

Roi sur lui-même, roi sur les autres, sur une cité, un peuple, un empire, roi du monde entier qui s'étend sur la terre et, plus que cela, Roi des Cieux, le *basileus* est le porteur d'un pouvoir absolu, qui n'est pas borné par la signification du mot. À cause de cette imprécision théorique – explicable, peut-être, par des circonstances historiques aussi (n'oublions pas qu'il s'agit du moment du partage de l'Empire Romain, de l'invasion d'Alaric, de la lutte contre les hérésies et le paganisme) – le miroir de Synésios, considéré d'habitude le plus politique, le plus doctrinaire et même le plus systématique parmi les textes parénétiqes, n'arrive pas à transformer le mot *basileus* dans un concept cohérent et définit. La multitude d'occurrences des mots qui s'inscrivent dans sa famille lexicale et la pléthore de significations prouvent clairement le caractère non conceptuel du terme *basileus*.

Pendant le sixième siècle, le diacre Agapet écrit à l'empereur Justinien, qui semble avoir été son disciple, un texte parénétiqes en 72 très courts chapitres, nommé Ἐκθεις Ἀγαπήτου (*Capitula admonitoria*). Deux siècles ont été nécessaires pour un changement important dans la mentalité impériale, telle qu'on peut discerner dans l'usage du mot *basileus*.

Dans un texte deux fois plus court, la famille du mot compte 50 occurrences, un nombre comparable, bien que plus petit, à celui qui se trouvait dans le texte de Synésios. Ces occurrences circonscrivent, dès le début du texte, deux mondes qui se reflètent l'un dans l'autre : ἡ ἐπουράνιος / ἄνω βασιλείας et ἡ ἐπίγειος / κάτω βασιλείας (chap. 1) – le royaume céleste et le royaume terrestre. Entre ces deux espaces symboliques, les rapports et les échanges sont, dans le texte d'Agapet, beaucoup plus profonds que dans celui de Synésios. L'empereur du monde temporel reçoit de la main divine non seulement sa dignité, son sceptre, mais aussi les qualités de son âme, notamment τὸ φιλόανθρωπον, l'amour pour ses semblables (chap. 40), le bienfait de la santé, ἡ χάρις τῆς ὑγείας (chap. 32), le secours permanent contre les ennemis (chap. 62), le pardon pour ses fautes ou la promesse de l'empire éternel. Il doit récompenser les dons par sa conduite, car le jugement du Dieu répond à ses gestes. Le *basileus* n'est plus l'envoyé parmi les hommes pour accomplir tout seul sa mission, lui est plutôt en relation directe et ininterrompue avec la divinité. Une divinité dont le siège porte le même nom que le sien (*basileia*) et qui n'est plu regardé seulement comme un modèle exemplaire qui devrait être imité parce qu'elle est le repère de la perfection même, la représentante du monde idéal, sacré et lointain. Elle assume le rôle du gouverneur tout-puissant de l'espace terrestre et du monde céleste, celui qui a le pouvoir de consacrer un empereur et de dominer, par son élu, le monde séculier. L'espace binaire qui comprenait d'une part la divinité, et d'autre part le monde temporel, se dote d'une institution intermédiaire, la *basileia*, la royauté, avec son double statut, céleste et

terrestre. Le pouvoir du *basileus-homme* maîtrise et en même temps est maîtrisé lui-même par l'intermédiaire de la clef de voûte du comportement impérial, ἡ εὐσεβεία, la piété. D'ailleurs, le monde grec a toujours connu une catégorie de passage : le héros dans l'Antiquité (le fils d'un dieu avec un être mortel) et le représentant de Dieu sur terre, l'empereur – comme il était défini pendant l'Antiquité tardive et l'Empire byzantin. Cette situation ne se confond pas à la réalité existante dans les pays occidentaux du Moyen Âge, commentée par Marc Bloch³¹ ou Ernest Kantorowicz³², car l'empereur byzantin n'est pas une *persona mixta*, douée de qualités religieuses et politiques. Il reste une personne laïque pourvue d'une haute dignité séculière. De même, il n'a pas de dons surnaturels. Son portrait est celui d'un homme exceptionnel investi d'une haute dignité, mais qui garde tous les éléments spécifiques de sa condition humaine. Il n'a aucune des qualités divines du Christ, il est désigné pour gouverner le monde temporel où il doit se comporter comme le plus révérencieux sujet vers Dieu, car il est un outil de sa volonté et le représentant de celui-ci parmi ses semblables.

Le statut du *basileus* reçoit ainsi un trait nouveau : l'humilité, propre au rôle de sujet que l'empereur doit respecter, une qualité peu soulignée auparavant, qui devient, de plus en plus, appréciée et recommandée. Humble sujet évidemment devant Dieu, mais aussi par rapport à ses gouvernés, envers lesquels le *basileus* doit se comporter comme un *σύνδοθλος*³³, comme un sujet soumis au même noble esclavage. L'expression contradictoire, *empereur esclave*, *empereur soumis*, explique pourquoi le *basileus* byzantin ne peut jamais devenir une sorte d'ange rebelle machiavélien. Sa vertu cardinale doit être εὐσεβεία, il doit se conduire en tant que εὐσεβείας θεότευκτον ἄγαλμα (statue de la piété modelée par la divinité)³⁴. Il faut que l'empereur honore, respecte et serve Dieu, car c'est lui le souverain, le vrai *basileus*, qui accorde le pouvoir sur la terre.

D'autre part, le sémantisme du mot *basileus* s'enrichit dans le miroir d'Agapet avec des sèmes qui ne sont pas été utilisés par Synésios : le terme devient la dénomination du Christ, le βασιλεὺς τῶν βασιλευόντων καὶ βασιλευομένων³⁵ (le roi de ceux qui gouvernent et de ceux qui sont gouvernés) et il est aussi l'appellatif des rois mythiques, placés dans un temps imaginaire, idéalisé, ὅταν ἡ φιλόσοφοι βασιλεύσωσιν, ἢ βασιλεῖς φιλοσοφήσωσι³⁶ (quand les philosophes régneront ou les rois vont philosopher).

La dimension réflexive complète la signification du mot *basileus*. Pour Agapet, comme pour Synésios, l'empereur est, l'homme qui sait, avant tout, se

³¹ Marc Bloch, *Les rois thaumaturges*, Paris, Édition Gallimard, 1983.

³² E. Kantorowicz, *Les deux corps du roi*, traduit de l'anglais par Jean-Philippe Genet et Nicole Genet, Paris, Édition Gallimard, 1989.

³³ Agapet, 8.

³⁴ *Idem*, 5.

³⁵ *Idem*, 72.

³⁶ *Idem*, 17.

gouverner : « je te nomme *basileus*, dit l'auteur, parce que tu règnes sur tes propres faiblesses, sur tes propres désirs »³⁷.

Le miroir d'Agapet est, donc, une pièce nouvelle dans le puzzle qui reconstruit l'image du *basileus*. Sa caractéristique est surtout la dimension chrétienne qui inscrit l'institution impériale dans l'économie du monde créé, veillé et gouverné par Dieu. Persistent dans ce texte l'imprécision du mot, le manque d'une définition rigoureuse. L'usage du mot livre pourtant une esquisse de conceptualisation, car les occurrences montrent que le *signifié* (dans les termes de la théorie saussurienne) est plus limité que chez Synésios. Les cinquante apparitions du mot et des composantes de sa famille lexicale ont la distribution suivante :

- 24 occurrences pour le sème « *empereur / empire terrestre – avec une référence directe à Justinien* » ;
- 20 occurrences pour le sème « *l'empereur / l'empire terrestre – extension générique* », « *dignité impériale* » ;
- 3 occurrences pour le sème « *l'empereur / l'empire des Cieux* » ;
- 2 occurrences pour le sème « *les empereurs mythiques* » ;
- 1 occurrence pour le sème « *Christ* ».

On remarque que le mot n'a pas de références extérieures à l'empire de Justinien et à la dignité incarnée par celui-ci (sauf les deux occurrences, que renvoient aux rois mythiques) et, bien sûr, à l'archétype divin (concrétisé pourtant dans un nombre très réduit d'occurrences). Dans cette manière, le terme gagne du contenu, même s'il restreint son aire sémantique.

Un nombre de quatre autres parénèses complète le tableau de l'emploi du mot *basileus* dans les miroirs des princes. Elles n'apportent pourtant rien de neuf en ce qui concerne le sémantisme du mot. C'est seulement l'accent qui se déplace sur telle ou telle qualité de l'icône de l'empereur idéal, en crayonnant le portrait d'un basileus militaire, qui doit cultiver ses données physiques, comme un vrai chevalier noble et courageux, ou d'un empereur pieux et sage qui est la tête et le cerveau de sa *basileia*. Le nombre des occurrences du mot dans ces textes reste constant si on le rapporte à la dimension des ouvrages : 69 apparitions dans le texte de Pseudo-Basile³⁸, 81 pour Théophylacte³⁹, 67 pour Kékauménos⁴⁰ et 89 pour Blemmydès⁴¹.

Une seule occurrence mérite un regard plus attentif. Elle se révèle dans le texte de Pseudo-Basile et apporte non seulement une signification nouvelle,

³⁷ Βασιλέα σε κατὰ ἀλήθειαν ὀρίζομαι, ὡς βασιλεύειν καὶ κρατεῖν τῶν ἡδονῶν δυνάμενον (chap. 18).

³⁸ Κεφαλαία παραινετικά πρὸς τὸν ἑαυτοῦ υἱὸν Λέοντα (*Paraenesis ad Leonem filium*). La paternité du texte reste encore disputée, en étant attribuée soit à l'empereur Basile le Grand, soit au patriarche Photios.

³⁹ Théophylacte d'Ochrid, Παιδία βασιλική πρὸς τὸν Πορφυρογεννήτον Κωνσταντῖνον (*Institutio regia*).

⁴⁰ Κέκαυμένος, Στρατηγικόν.

⁴¹ Niképhoros Blemmydès, Βασιλικὸς ἀνδριάς (*Regia Statua*).

restreinte et spécifique, mais aussi un composé qui n'apparaissait pas dans les textes antérieurs. Il s'agit du mot *συμβασιλεύς*, le co-empereur, celui qui est associé à la dignité impériale. L'usage du mot est encore plus surprenant, si l'on observe que le « signifié » est tantôt le fils de l'empereur, le futur Léon le Sage, tantôt son père, qui détenait le pouvoir absolu en tant que « βασιλεύς ἐν Χριστῷ ». Dans le titre de l'ouvrage le fils est nommé « πεποθημένος υἱὸς καὶ συμβασιλεύς » (le fils bien-aimé et associé au pouvoir impérial) pour que le père soit appelé ainsi dans le premier chapitre du miroir : « πατήρ ἐγὼ καὶ συμβασιλεύς ».

La fréquence des mots enregistrée en tous ces parénèses devient un élément significatif si on la regarde par rapport au nombre très réduit d'occurrences du mot *basileus*, dans le dernier miroir byzantin. Le texte *Υποθήκαι τῆς βασιλικῆς ἀγωγῆς* (Conseils pour l'éducation impériale) écrit par l'empereur Manuel II Paléologue, au début du XV^e siècle, ne compte que 10 apparitions du mot, si l'on ne considère pas les trois occurrences qui se trouvent dans le titre. De plus, la parénèse de Manuel est la plus longue du corpus (elle a cent chapitres) et la première apparition du mot *basileus* se trouve après la moitié du texte, dans le chapitre 51.

Une première explication réside dans le caractère de l'ouvrage, qui est plus général, plus abstrait. La lettre dédicatoire qui précède le texte exprime manifestement la subjectivité de l'auteur-*basileus* et nomme plusieurs fois sa dignité qui deviendra aussi celle de son fils (huit occurrences du mot *basileus* se trouvent dans cette épître). Par contre, l'ouvrage proprement dit cache l'identité impériale de l'auteur sous l'apparence d'une objectivité totale, assumée en vue de réaliser une oeuvre générale valable, un traité de morale politique. La voix de l'auteur n'est plus celle du *basileus*, mais au contraire, celle du père, du maître, du chrétien, de l'homme. Une question se pose pourtant. Pour quelle raison le *basileus* Manuel renonce-t-il à son statut et parle en tant qu'homme dépourvu de sa dignité ? Pour quelle raison il construit un texte dont il s'agit de l'éducation de l'empereur sans le nommer en tant que tel ? Si l'on admet que la représentation pauvre du groupe lexical de *basileus* dans le texte de Manuel Paléologue est seulement le réflexe d'une objectivité qui mène le texte vers le domaine de la philosophie morale, on ne peut pas argumenter le caractère profondément chrétien qui surgit de tous les conseils. Il faut ajouter que, dans cet ouvrage, le vocabulaire politique en général n'a pas de réalisations nombreuses : ἄρχων – 3 occurrences, νόμος – 2 apparitions, ἡγεμονία – 2, δεσπότης – présent seulement à l'égard de la divinité, στέφανος et σκῆπτρον – une seule fois, pour en donnant quelques exemples. Au contraire, le mot θεός connaît plus que 80 occurrences – en prenant le lieu attendu pour *basileus* – et l'inventaire des qualités conseillées au prince prouve une conception théocratique du pouvoir qui finit par crayonner, au lieu du portrait de l'empereur idéal, l'image sincère, profonde, vive du chrétien idéal.

L'absence des termes liés à *basileus*, « corrigée », « neutralisée » par une nombreuse présence de la famille du mot θεός peut être interprétée comme l'expression dissimulée du contexte historique qui régit le règne des Paléologues.

Le rôle et la consistance du pouvoir légitime que le monarque possède à cette époque sont si limités, qu'ils obligent l'empereur de trouver d'autres fondements pour sa *basileia*. À la fin de l'empire, Manuel Paléologue ne lutte pas pour son *pouvoir*, dans le sens politique du mot, mais pour le dogme, pour sa croyance, pour son Église. L'empereur n'est plus le *basileus* d'un grand empire, mais, comme le Christ, le père, le berger, le maître, le médecin de ses sujets (chap. 85). La dimension religieuse, présente tout au long de l'histoire du mot *basileus*, devient maintenant la plus importante vertu de l'empereur qui perd son empire. C'est pour cela qu'on peut soutenir que l'absence du niveau politique du vocabulaire et, spécialement, du mot *basileus*, dans le dernier miroir de prince n'est pas le signe de son caractère abstrait, ou apolitique. La foi devient, dans ce contexte, une nouvelle et puissante arme politique, la seule qui assure du moins l'identité du pouvoir impérial byzantin, si elle ne peut pas lui assurer la force et le prestige de jadis.

Au début de l'Empire byzantin, quand le pouvoir temporel avait une consistance réelle, l'équilibre créé entre les familles lexicales qui gravitent autour de l'empereur terrestre et celui céleste, légitimait l'institution impériale, en le considérant l'expression de la volonté divine. À sa fin, le pouvoir séculier limité et impuissant dans le présent s'incline devant le pouvoir spirituel, qui n'a pas de limites dans l'espace et le temps.

Imprécis et sans consistance théorique dans le premier miroir byzantin, le mot *basileus* construit son aire sémantique en résonnant toujours aux circonstances historiques. Légitimée par le pouvoir de la divinité, conçue comme un intermédiaire entre les deux mondes, la dignité impériale s'exerce sur le peuple et sur l'homme qui l'incarne et dévoile tous ses attributs. Sa présence excessive dans un texte, tout aussi que son absence, prouvent un manque de consistance : la première touche le domaine du langage, de la conceptualisation du mot, la dernière dénote la faiblesse, l'évanescence d'un « signifié » qui ne trouve plus son contenu dans la représentation du monde.

L'ÉGLISE «SÂN NICOARĂ»
DE CURTEA DE ARGEȘ (ROUMANIE).
RECHERCHES D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE¹

SERGIU IOSIPESCU
(Institut d'Études Politiques concernant
la Défense et l'Histoire Militaire, Bucarest)

The study – based on archaeology and on the monument's researches investigation by the author in the years 2009–2011, with the funds offered by the Argeș and Muscel Archbishopric – concludes to the dating of the Sân Nicoară church from Curtea de Argeș in the middle of the 14th century. By the Greek-cross plan and with the bell tower upon the narthex – the church of Sân Nicoară belongs to an interesting Byzantine type including the churches of The Holy Virgin from Stanimachos/Asenovgrad in the Valachian-Bulgarian Empire (13th century), Saint John Aliturgetos from Mesembria/Nessebar, and the ruins of Caliacra discovered by archaeological excavations in the despoteia of Dobrotitza (1348–1384) and another buildings from the 14th century. The study describes also the evidence concerning the existence of a bell tower upon the narthex of the princely church of Saint Nicholas from Curtea de Argeș. Both churches, Saint Nicholas and San Nicoară have the same plan and belonged to the Court of first Metropolitan See of Walachia from Curtea de Argeș (1359). Their apparition was due to the important connections between the Principality of Wallachia and the low-Danubian and north-west Black Sea areas, including the Metropolis (Archbishopric) of Vicina, formerly part of the Byzantine Empire, afterwards belonging to despot Dobrotitza. Theoretically by the transfer of the Metropolitan See from Vicina to Curtea de Argeș (1359) the former diocese of Vicina was annexed by the last, but only under the rule of the prince Radu Ist of Wallachia this became territorial effective.

Keywords: Principality of Wallachia, Curtea de Argeș, Church of Sân Nicoară, Church of Saint Nicholas, Metropolis of Vicina, 13th–14th Greek-cross plan churches with bell tower upon the narthex.

Le site de Sân Nicoară²

La ruine de l'ancienne église de Sân Nicoară (Saint Nicoară³) se trouve au centre de la ville de Curtea de Argeș (département d'Argeș, au nord de la Valachie), sur un monticule d'une altitude de 448 m qui a vers le Nord la vallée Schitului (de

¹ Communication faite à la Section des Sciences Historique et Archéologie de l'Académie Roumaine, le 22 novembre 2011. Pour la version française de l'étude je dois remercier M. le professeur Andrei Pippidi pour ses conseils et sa sollicitude amicale.

² Classée monument historique (Liste des Monuments Historiques de Roumanie, no. AG-II-m-A-13655,13655.01, 1365.02).

³ Nicoară est une forme roumaine populaire du nom Nicolae (Nicolas).

l'Ermitage) et au S–S–E un ravin plus large, au milieu duquel coule la source de Doamnei (la Princesse) qui se jette dans la rivière d'Argeș. L'eau de Doamnei sépare la ville actuelle de Curtea de Argeș en deux zones distinctes. Le site de Sân Nicoară domine la terrasse de la vallée d'Argeș sur laquelle on a bâti l'église princière de Saint Nicolas et, à l'époque moderne, l'hôpital de la ville, devenu le musée urbain. La position actuelle du site, presque au centre de la ville, qui pourrait donner une fausse impression aux historiens et aux archéologues, est corrigée par la plus ancienne image des lieux qui se trouve dans une lithographie, d'après un dessin de Michel Bouquet. Né à Lorient en 1807, Michel Bouquet voyagea en Valachie en 1840⁴, pendant le règne du prince Alexandru Dimitrie Ghika (1834–1842). L'artiste fut bien connu en France et en Europe, grâce à l'Album moldo-valaque publié par «l'Illustration» de 1848, et son dessin «d'après la nature» fait voir la situation des ruines de l'église après le catastrophique tremblement de terre de 1838.

La perspective de Michel Bouquet qui va jusqu'à la montagne couverte de neige est prise d'un point assez éloigné vers le sud pour réunir la cour de l'église princière de Saint Nicolas et de l'autre côté l'église de Sân Nicoară. Au centre, dans un plan intermédiaire, on peut remarquer dans une clairière une église avec, du côté Sud, une tour d'entrée qu'on peut identifier avec l'église de Olari (des Potiers). Au fond on aperçoit le monastère du prince Neagoe Basarab (1512–1521), avec une enceinte surmontée d'une tour d'entrée et à l'intérieur d'autres tours minces. Tout près de l'église princière de Saint Nicolas on voit des maisonnettes couvertes de roseaux et des enceintes en torchis. Sân Nicoară se trouve de l'autre côté, se dressant hiératique sur le sommet, dans un paysage agreste. Au pied de cette motte, le chemin en terre, marécageux, va sous les arbres vers le monastère. C'est évidemment un paysage de campagne, hors de la ville, *extra muros*. À cette époque ni l'église princière de Saint Nicolas, ni Sân Nicoară n'étaient pas encore comprises dans la ville de Curtea de Argeș, située au sud, derrière le chevalet de Michel Bouquet. Sân Nicoară n'était pas une paroisse – l'église d'une *mahalà* (quartier de la ville) – et sa seule relation de proximité était avec sa voisine, Saint Nicolas.

Les recherches antérieures

Les recherches de 1886. L'architecte Nicolae Gabrielescu fit en 1886 les premières recherches à Sân Nicoară, accompagnées, d'après une pratique habituelle chez les architectes, par le déterrement des murs. L'intervention de l'architecte, en ce temps là dans le sillage d'André Lecomte du Noüy, le restaurateur à la manière de Viollet – le – Duc du monastère du prince Neagoe Basarab, a été causée par la rapide dégradation du monument, qui était devenu carrière de matériel de construction pour les habitants de la ville. À cause de cet usage nuisible, pendant l'automne de 1868 la moitié est de la tour s'écroula. En 1882, pour construire un contrefort à l'église de Saint Nicolas, le conseil paroissial

⁴ George Opreșcu, *Țările române văzute de artiști francezi* (sec. XVIII și XIX), București, 1926, p. 27.

prit la décision d'employer des briques de Sân Nicoară, en ruinant la voûte de l'autel et ses murs latéraux. Pendant l'hiver 1885/1886, à cause de la pluie, encore un quart de la tour s'écroula. Dans ces conditions, Nicolae Gabrielescu intervint auprès de Dimitrie A. Sturdza, ministre des Cultes et de l'Instruction Publique, et en obtint des fonds pour consolider les murs et pour les fouilles et recherches nécessaires à la conservation du monument. Dans la brochure publiée après ces travaux, l'architecte mit en circulation, d'après des témoignages recueillis sur place, la légende suivant laquelle la construction de Sân Nicoară, justement à côté de l'église princière, par la princesse Marguerite, l'épouse catholique de Negru Vodă (le Prince Noir), le fondateur mythique de la principauté de Valachie, avait provoqué l'animosité des boyards et le courroux de prince. La princesse coupable prit la fuite et se noya dans une rivière, qui en a pris depuis le nom de Doamnei (de la Princesse). La légende essayait d'expliquer le nom de la rivière, ainsi que la présence dans la famille princière d'une épouse catholique à laquelle on attribuait la fondation de Sân Nicoară. Une autre tradition, d'ailleurs commune à plusieurs monuments, voulait qu'un souterrain ait lié Sân Nicoară à l'église princière de Saint Nicolas. Toujours d'après les récits, on croyait savoir «certainement» que dans l'église de Sân Nicoară, dédiée à Saint Nicolas – l'office eût été prononcé jusque vers 1730 ou même 1820; les vieux habitants du quartier gardaient le souvenir de la peinture de la voûte d'autel du temps que l'église avait encore un toit.

Par ses études et le déterrement des murs l'architecte Gabrielescu réussit à établir les plans et une description de la ruine.

Selon lui, l'église de Sân Nicoară avait la forme d'une «basilique romane» avec une seule nef, longue de 16 m et large de 8,5 m, «proportion habituelle aux Romains», terminée par une abside en arc de cercle. L'abside avait deux absidioles, au nord la prothèse (oblatorium) et au sud le diaconicum. Au dessus de l'exonarthex il y avait une tour «très lourde». L'exonarthex avait dans l'axe de l'église une porte vers l'extérieur et une autre vers la nef. Il y avait aussi un accès direct à la nef par le côté sud, lequel était, peut-être, surmonté d'une fenêtre. Dans l'axe du mur de l'abside de l'autel était aménagée une autre ouverture étroite (10 cm). L'église était couverte d'une voûte en cylindre, divisée par des arcs. À l'extérieur, l'autel avait en haut des murs une suite de niches décoratives d'une profondeur de 10 cm. L'architecte roumain appréciait la construction des murs comme étant assez maladroite, à l'extérieur avec «opus reticulatum», comme en Grèce, avec une succession de trois assises en briques et une en gros cailloux ou pierres spongieuses. Il remarque que «de la même manière, sans aucune différence, est l'appareillage de l'église princière [Saint Nicolas- n. S. I.], de sorte qu'on peut bien déduire que les deux édifices ont été bâtis par les mêmes maçons»⁵. La carrière pour la pierre spongieuse se trouvait à 20 km en aval sur la rivière d'Argeș et les cailloux avaient dû être recueillis dans la même vallée. Les briques avaient les dimensions de 28 cm en longueur, 14 cm largeur et 4 cm d'épaisseur, avec le mortier de même épaisseur. La voûte de l'autel avait l'appareillage des briques en

⁵ Nicolae Gabrielescu, Ruina Sân Nicoară din Curtea de Argeș. Studiu arheologic, București, 1888, p. 9.

«feuille de fougère» sur la ligne médiane, d'après le modèle des bâtiments byzantins d'Athènes.

Pour augmenter la résistance de la construction d'après un «système asiatique des pays ravagés par les tremblements de terre», on avait introduit à l'intérieur des murs à chaque 1,60 m de hauteur un réseau de poutres en bois. L'architecte roumain trouvait ce système d'armature pernicieux pour la résistance des murs, parce que le bois pourrissait. Pour n'être pas pesante, la tour était construite au dessus de l'exonarthex seulement en briques (30 cm × 20 cm × 0,4 cm – différentes du reste de la construction). L'hauteur et la massivité de la tour étaient dûes, selon l'architecte, au rôle défensif qui lui avait été attribué. Gabrielescu ne comprenait pas le rôle des absidioles de l'autel et il pensait au modèle des églises avec des nefs latérales comme à Santa Fosca de Torcello, à Daphni près d'Athènes (XI^{ème} siècle), et à Saint Nicomède d'Athènes (XI^{ème} siècle) où de telles absidioles étaient utilisées comme prothèse et diaconicum.

Le faible éclairage de l'église, seulement par l'étroite fenêtre de l'autel, s'expliquait, selon Gabrielescu, par sa fonction de chapelle funéraire de l'église princière voisine de Saint Nicolas. Il trouvait des analogies en France dans la chapelle Sainte-Croix de Montmajour (Arles), et à Saint-Saturnin (à Toulouse?). Quoique les modèles invoqués étaient occidentaux, en Italie et en France, la conclusion de l'architecte reste surprenante: «d'après les recherches ci-dessus nous avons vu que cet édifice n'a pas été utilisé comme église et puis l'origine de l'architecture et la manière de construction nous empêchent de penser qu'il fût catholique»⁶.

Les fouilles archéologiques de 1920. Ignorées ou pas mentionnées, les fouilles de l'architecte Gabrielescu ont été suivies par celles effectuées par Virgil Drăghiceanu du 10 au 16 septembre 1920, lorsqu'il travaillait au grand chantier de restauration de l'église Saint Nicolas⁷. Se déroulant sous le prestigieux patronage de la Commission roumaine des Monuments Historiques, dont le président était alors l'académicien Dimitre Onciul, ces fouilles ont eu une influence non négligeable pour former certaines convictions qui résistent jusqu'à présent.

Les «tranchées d'exploration» fouillées par Virgil Drăghiceanu, qui ne sont pas figurées dans le plan publié, paraissent avoir été orientées N-S et probablement couvraient toute la surface intérieure de l'église d'après les enterrements qu'on avait trouvé presque partout. Les enterrements ont été faits dans des cercueils en bois de sapin dont les fonds, des planches de 5 cm d'épaisseur, n'étaient pas encore complètement pourris. D'après la description, seulement trois enterrements (numéros 10, 8 et 8 bis), trouvés dans le pronaos, étaient conservés *in situ*. La profondeur des enterrements était de 0,50 – 1 m sous le sol de 1920. L'inventaire des tombes, sommairement présenté, comprenait: un *gros*, sans précision de date

⁶ *Ibidem*, p. 14.

⁷ Virgil Drăghiceanu, *Jurnalul săpăturilor din Curtea Domnească a Argeșului*, dans „Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice” (plus loin BCMI), X, 1917–1923, pp. 147–148, avec le plan des enterrements, fig. 158.

(enterrement numéro 8 bis); «peu d'ossements et un crâne fêlé, des boutons verts et très friables d'une tunique, semblables aux ceux trouvés dans la tombe du Chevalier à la Fleur de Lys de l'église princière» (no. 7); au dessous de tous les enterrements du nord de l'exonarthex – au numéro 5 «la poudre violacée d'un habit au milieu duquel il y avait des boutons dorés, comme au numéro 6, quatre s'ensuivaient en laissant des intervalles pour chaque série de quatre (sic!)»⁸. A l'extérieur de l'église, à droite et à gauche de l'entrée, les fouilles ont découvert encore deux tombes en sarcophages de pierres, profanés. «Devant la porte de l'église», à l'intérieur et à l'extérieur on a trouvé encore des ossements jusqu'à 1,60 mètres de profondeur. Ils se trouvaient presque sur le cailloutis sur lequel avait été construite l'église.

Presque partout au dessus du niveau de l'enterrement il y avait une couche de terre brûlée d'environ 4 cm d'épaisseur.

Les tranchées de Virgil Drăghiceanu ont mis à jour dans la nef, à environ 0,50 m profondeur, «des traces sporadiques d'un pavement en briques de 32 × 19 × 4 cm; 33 × 20 ½ × 5 cm; 22 × 13 ½ × 4 cm; 22 × 18 × 4 cm; 34 × 20 × 4 cm; 34 × 20 × 4 cm; 31 × 15 ½ × 4 cm». Au nord de l'exonarthex, on a trouvé sous ce pavement des fragments des terres cuites et après encore un mètre des fouilles il y avait «le cailloutis naturellement bétonné»⁹. Le fouilleur identifiait la tombe no. 5 avec celle d'un évêque d'Argeș, sans doute catholique d'après la couleur violacée des habits, et, quoiqu'il observait la disposition des tombes semblable à celle de l'église princière Saint Nicolas, il considérait les enterrements sans aucun intérêt parce que il les trouvait «tout à fait récents»¹⁰.

Aucune détermination stratigraphique ou chronologique n'accompagne son «journal des fouilles». Le seul indice seraient les boutons verts de tunique, très friables, trouvés dans la tombe no 7, ressemblant à ceux du Chevalier à la Fleur de Lys de l'église princière» (no. 7), ce dernier appartenant à des jeunes membres de la famille régnante, donc de la seconde moitié du XIV^e siècle.

Virgil Drăghiceanu hasarde encore des considérations sur l'architecture de Sân Nicoară: «d'après la tradition et le style /.../, avec un grand clocher en avant, d'après la mode occidentale, c'est une église catholique», pouvant présenter des analogies avec la «Latinska Crkva» («l'Eglise Latine») de Serbie¹¹. A en juger d'après l'appareillage, Sân Nicoară aurait été construite après l'église princière de Saint Nicolas, – la première utilisant seulement sporadiquement la touffe calcaire tandis que pour la seconde ce matériel a été employé fréquemment comme pierre de taille aux angles des murs –, mais toujours sous le règne de Basarab I^{er}. Partant de ces affirmations, V. Drăghiceanu se lance dans un exposé sur l'histoire du catholicisme dans les Pays Roumains selon les traditions et les sources, pour

⁸ *Ibidem*, p. 148.

⁹ *Ibidem*, p.147.

¹⁰ Virgil Drăghiceanu, *Curtea Domnească din Argeș. Note istorice și arheologice*, dans BCMI, X, 1917–1923, p. 58, 43.

¹¹ *Ibidem*, p. 40 et n.1.

conclure que la construction de Sânt Nicolae doit être en liaison avec l'activité du Saint Siège en Valachie, avec les épouses catholiques des premiers princes régnants roumains, avec le fonctionnement des évêchés catholiques de Severin (1382) et d'Argeș (1390), dont les titulaires «officiaient sans doute à Sânt Nicolae». Il culmine avec le témoignage de 1603 de l'évêque d'Argeș, Bernardino Quirini – lequel, pourtant, résidait à Bacău en Basse Moldavie – au sujet de «*loco ecclesiae Argiensis, in Transalpina, funditus eversa*» («détruite jusqu'aux fondements») ¹². Son opinion était fortifiée par le récit du voyageur anglais Clarke (1802), sur la ruine de ce «temple roman» en briques, et par la notice de Michel Bouquet dans l'*Album moldo-valaque* concernant la tradition au sujet de la chapelle d'une princesse catholique, épouse de Negru Vodă et descendante des «Bourbons de Hongrie». Mais d'autres témoignages, plus récents, ceux des gens qui auraient encore vu la peinture intérieure et l'icône de Saint Nicolas au dessus de l'entrée, obligeaient le fouilleur de 1920 d'admettre que «peut-être» l'église, réparée au début du XIX^e siècle, aurait servi au culte orthodoxe ¹³.

Les fouilles archéologiques de 1972 et de 1975. Exemplaires pour les débuts et les défaillances de l'archéologie roumaine du Moyen Age, les fouilles de 1920 n'ont été reprises qu'après environ un demi-siècle.

Lorsque de nouvelles recherches archéologiques ont été entreprises à l'église princière de Saint Nicolas de Curtea de Argeș dans les années 1967–1973 on fit aussi des fouilles à Sânt Nicolae ¹⁴. Restées inédites, leur conclusion, s'autorisant de la découverte d'un gros de Ladislas II de Hongrie (1490–1516), trouvé probablement dans une position stratigraphique décisive – était que la date du monument doit être cherchée vers 1500 ¹⁵.

Pour une raison ou pour une autre, aucun rapport ne fut publié. Le musée local de Curtea de Argeș fit appel à un des vétérans de l'archéologie médiévale roumaine, Dinu V. Rosetti qui entreprit des nouvelles fouilles, assisté par M. Nicolae Moisescu, qui était alors le directeur du musée ¹⁶. Les fouilles ont abouti à la découverte au dessous du diaconicum d'un lot de monnaies dont la première en date est un ducat de Mircea l'Ancien, prince de Valachie (1386–1395, 1396–1418), puis deux de l'empereur et roi Sigismond de Luxembourg (1387–1437), tandis que les quinze autres monnaies vont jusqu'en 1671. Parce que on releva aussi des différences entre l'épaisseur des fondations et des murs en élévation on conclut

¹² *Ibidem*, p. 42.

¹³ *Ibidem*, p. 43.

¹⁴ Je présente également ici mes remerciements à M. Nicolae Constantinescu, qui a bien voulu me renseigner sur les plans de ses fouilles de 1972 (une section intérieure dans l'axe longitudinal de l'église et deux extérieures au nord du mur de la nef), a fin de pouvoir tracer les miens.

¹⁵ Sans accorder une excessive importance, on doit mentionner que dans le cas des recherches de M. Nicolae Constantinescu au monastère de Cozia, faites sous l'impératif religieux et dogmatique d'un anniversaire, la datation de Cozia fut attribuée seulement au prince Mircea l'Ancien, quoiqu'il y avait aussi de découvertes antérieures à son règne.

¹⁶ Après le départ de Dinu V. Rosetti qui s'est établi à l'étranger une note sur les fouilles fut publiée par N. Moisescu, *Biserica Sânt Nicolae în lumina ultimelor săpături*, dans «Studii și comunicări», Muzeul orașeneș Curtea de Argeș, I, 1980, pp. 35–39.

qu'il s'agirait de deux phases de construction: la première correspondant à la trouvaille des fragments de céramique de Zimnicea et datable du XIII^{ème} siècle, la seconde étant représentée par l'église actuelle, sans la tour. Quatre anneaux associés à cette phase, semblables à ceux découverts à Cetățeni et Retevoiești¹⁷, permettaient de la dater du XIV^{ème} siècle. Par la comparaison des profondeurs des fondations, plus grande dans la zone de l'autel et de la nef qu'au pronaos, et aussi à cause de la maçonnerie seulement en briques de la tour, les fouilleurs de 1975 ont reconnu encore une troisième phase de construction de cette partie de l'édifice, à laquelle sont associées les monnaies du prince Mircea et du roi de Hongrie Sigismond de Luxembourg.

Les recherches d'histoire de l'art et de l'architecture. Dans sa dernière contribution à l'histoire de l'architecture de Valachie, ses conférences en Sorbonne, Nicolae Ghika-Budești (1869–1943) cite la tradition suivant laquelle l'église fut édifiée par le prince Nicolae Alexandru (1351/1352–1364) pour son épouse catholique, et avance comme date de fondation le milieu du XIV^{ème} siècle; sinon même plus tôt. Il fait dériver Sân Nicoară du type des chapelles de Turnu Severin, à cause de la division de la nef en trois travées égales, marquées par des arcs doubleaux en brique pour soutenir la voûte en berceau. Le *pronaos* quadrilatéral est surmonté par la tour massive percée aux trois étages de fenêtres en plein cintre, évoquant les clochers romans. L'entrée du côté nord était flanquée par deux contreforts dont la fonction reste incertaine. L'abside de l'autel est encadrée par deux absidioles avec des niches à l'intérieur.

L'architecte en chef de la Commission des Monuments Historiques décrivait Sân Nicoară comme une église avec des influences byzantines – la maçonnerie avec des pierres encastrées entre des briques, la triple abside avec des facettes, la disposition des briques de travers dans la voûte de l'autel – mais également ayant une relation avec l'Occident – la tour clocher et les contreforts –, ce qui constitue un mélange habituel pour le XIV^e siècle¹⁸. Ghika-Budești pensait aussi à une comparaison avec Bogdan Saray, la chapelle de la résidence des princes de Valachie à Constantinople.

On doit reconnaître une importance certaine à propos des questions soulevées par Sân Nicoară aux recherches faites par Nicolae Ghika-Budești au sujet de l'église princière Saint Nicolas, son principal objectif lors du chantier de restauration des années 1910–1920 à Curtea de Argeș. Ces recherches ont été facilitées par la synthèse de Gabriel Millet sur l'architecture byzantine (1916), par ses propres investigations à côté de Gheorghe Balș à Messembrie (Nesebar), ainsi

¹⁷ Fouilles initiées par Dinu V. Rosetti, *Săpăturile arheologice de la Retevoiești*, dans «Materiale și cercetări arheologice», VI, 1959, pp. 708–715.

¹⁸ Nicolae Ghika-Budești, *L'Ancienne Architecture Religieuse de la Valachie. Essai de synthèse*. <Quatre conférences tenues à la Sorbonne. Ecole des Hautes Etudes. Section des Sciences Religieuses, en 1937>, dans BCMI, XXXV, 1–2, 1942, p. 10–12, pl. I, fig. 3–10.

que par celles de ce dernier en Serbie¹⁹. Sa conclusion fut d'inclure l'église princière Saint Nicolas dans le type en croix grecque inscrite, qui venait de paraître dans l'empire byzantin aux X^e–XI^e siècles pour se répandre ensuite à Thessalonique et au Mont Athos. Le type est assez rare dans la Péninsule des Balkans; l'architecte Ghika-Budești cite en Serbie l'église de Mateiç datant du règne du tsar Etienne Dušan (1331–1355) et Saint Jean Alitourgetos de Messembrie, du XIV^e^{ème} siècle, qui eut pourtant une autre évolution. Cependant, le savant architecte n'a pas continué au delà de ces suggestions capables de stimuler la recherche, non seulement pour Saint Nicolas, mais aussi pour l'église Sânt Nicoară.

Dans sa monographie consacrée à la ville de Curtea de Argeș à travers ses monuments (1940), le professeur Grigore Ionescu pensait que l'église Sânt Nicoară était contemporaine ou même plus ancienne que sa voisine Saint Nicolas. D'après le plan c'était une église orthodoxe, «le premier exemple d'architecture byzantine» en Valachie, son parement ayant «l'aspect caractéristique des monuments byzantins provinciaux contemporains»²⁰. Les demi-calottes de l'abside et de l'absidiole gauche avaient les briques disposées à la manière byzantine en éventail tandis que dans l'absidiole droite en anneaux plans. Pour le narthex il supposait une voûte en demi cylindre renforcée par deux arcs-doubleaux. L'architecte remarquait au coin gauche de l'exonarthex l'amorce d'une voûte en cylindre disposée à travers, «au dessus de laquelle, à une époque inconnue, on a bâti uniquement en brique apparente une haute tour prismatique, point d'observation sur la ville ou seulement clocher de la petite église»²¹. Il présume le dessin de Bouquet un peu fantaisiste et se demande si la tour fut jamais terminée. Il écarte l'opinion de Nicolae Iorga sur les maçons de Transylvanie qui auraient construit l'église Sânt Nicoară et la comparaison suggérée par Nicolae Ghika-Budești avec Bogdan Saray de Constantinople, où la construction de la voûte était différente. Grigore Ionescu rejoint avec certaines réserves l'opinion d'Oreste Tafrali qui avait vu dans l'église de Trapeziça (Târnovo) le modèle de Sânt Nicoară, «l'œuvre de maçons byzantins élèves d'une des écoles des Balkans»²². Il rejette complètement l'idée de placer à Sânt Nicoară le siège d'un évêque catholique, justement parce que le rapport de Bernardino Quirini(1603) annonçait que l'église de Curtea de Argeș était déjà détruite de fond en comble²³. L'architecte s'oppose aussi à l'idée de reconstruire l'église, projet dont des religieux s'étaient entichés²⁴.

L'église de Sânt Nicoară ne pouvait être ignorée par la fondamentale *Histoire de l'art féodal dans les pays roumains* de l'académicien Virgil Vătășianu. Associer

¹⁹ Gabriel Millet, *L'école grecque dans l'architecture byzantine*, Paris, 1916; idem, *L'ancien art Serbe*, Paris, 1910; Gheorghe Balș, N. Ghika-Budești, *Ruinele din Mesembria*, București, 1912; Gheorghe Balș, *O vizită la câteva biserici din Serbia*, București, 1911.

²⁰ Grigore Ionescu, *Curtea de Argeș. Istoria orașului prin monumentele lui*, București, 1940, p. 102.

²¹ *Ibidem*, p. 103, 105.

²² *Ibidem*, p. 107.

²³ *Ibidem*, p. 110.

²⁴ *Ibidem*, p. 101.

les églises d'Argeș et de Severin avec Cotmeana – qui a des absides latérales – représente pourtant une anomalie, les trois édifices ayant des plans différents. Ensuite, entre la petite église de la forteresse de Severin et Sân Nicoară il y a une ressemblance fort approximative: la première a l'abside de l'autel de forme pentagonale à l'extérieur, tandis que celle de la seconde a trois côtés. À Severin le mur entre le pronaos et la nef a deux ouvertures avec des arcades soutenues par des pilastres, à Sân Nicoară il y a une seule porte. Vătășianu concède que l'autel de Sân Nicoară est quand même différent «précédé par deux enfoncements carrés, creusés dans les parois latérales de la nef, et flanqué par deux niches semi-circulaires dans les parois de l'est»²⁵. Pour établir cette série de monuments, Virgil Vătășianu eût dû surmonter encore une autre difficulté: l'existence de la tour de Sân Nicoară qui n'existe pas chez les autres édifices. Il a trouvé une similitude dans l'église de Stanimaka, construite sous Jean Assen II, tsar de Bulgarie (1218–1241), en supposant que l'apparition des clochers serait due à l'influence de l'empire latin de Constantinople. Le grand historien de l'art médiéval roumain – qui, après Nicolae Ghika-Budești, avait étudié les églises catholiques de Severin et de Câmpulung – voudrait que Sân Nicoară soit une église orthodoxe, construite par «les mêmes maîtres maçons roumains ou étrangers, dépendants des chantiers de Bulgarie, auxquels on doit l'église de Turnu Severin et celle du monastère de Cotmeana, elle [l'église Sân Nicoară-n.S.I.] serait donc édifiée comme les autres dans les dernières années du XIII^e siècle ou les premières du siècle suivant»²⁶. Enfin, il ajoute à sa série une autre petite église dont la fondation fut découverte par des fouilles dans la cour du lycée de Turnu Severin, mais qui avait l'autel heptagonal. La conclusion à laquelle il aboutit est que «ces églises- salle prouvent que, dans les dernières décennies du XIII^e siècle et les années immédiatement suivantes, il existait une étroite liaison entre les chantiers de la Valachie et ceux du sud du Danube, de la Bulgarie surtout; sporadiquement on peut apercevoir de vagues influences grecques ou macédoniennes, ainsi que d'autres de Constantinople»²⁷.

Parmi les architectes *archéologisants*, feu Cristian Moisescu s'est efforcé de concilier, dans son *Histoire de l'architecture roumaine ancienne* (2001), les informations assez contradictoires des fouilles de 1920, 1972 et 1975. Il accepte partiellement Virgil Drăghiceanu et jure presque sur Nicolae Constantinescu, mais s'acharne contre les conclusions de Dinu V. Rosetti et N. Moisescu.

L'architecte restaurateur se débarrasse facilement de leurs deux premières phases de la construction parce qu'il est tout à fait habituel d'avoir des fondations plus épaisses que l'élévation. Il explique encore que, suivant le terrain, l'équilibre statique et la résistance structurelle d'une construction imposent des fondations plus ou moins profondes.

Quand même, il est assez curieux que la tour, pourtant la partie la plus lourde de l'édifice, a des fondations beaucoup moins profondes que celles de l'autel.

²⁵ Virgil Vătășianu, *Istoria artei feudale în țările române*, București, 1959, pp. 136–137.

²⁶ *Ibidem*, pp. 138–139.

²⁷ *Ibidem*, p. 139.

L'architecte constate qu'il n'y avait pas de solution de continuité entre les fondations de la nef et du pronaos et entre celui-ci et l'élévation de la tour, donc il n'existe pas ici des phases différentes de construction. Il ajoute que, sans des profils stratigraphiques, on ne peut pas établir des relations entre le matériel archéologique et les phases de construction. La présence de la céramique du type Zimnicea est tout à fait normale pour l'habitat général de Curtea de Argeș, mais n'est pas une preuve pour la construction de l'église au XIII^{ème} siècle. Les monnaies non plus n'ont pas une valeur probante pour la datation parce que, d'après Cristian Moisescu, leur série comprend aussi des pièces modernes.

Son analyse architecturale conteste la comparaison de Sân Nicoară avec les églises de Turnu Severin proposée par le professeur Grigore Ionescu. S'appuyant sur les fouilles de Virgil Drăghiceanu et surtout de Nicolae Constantinescu, l'architecte avance l'idée que Sân Nicoară fut édifié au XV^{ème} siècle, et s'évertue même à préciser qu'il s'agirait de la dernière décennie (1408–1418) du règne de Mircea l'Ancien. Dans son style assez prétentieux, il déclare «le plan en trilobé de l'espace sacré», la voûte de l'autel en «opus spicatum», les niches décoratives à l'extérieur en haut du mur de l'autel, inspirés par celles de l'église du monastère de Tismana – fondée par le prince Radu I^{er} (1374–1385) – être des raisons suffisantes pour soutenir la datation. Des «raisons dogmatiques» auraient expliqué l'absence des fenêtres, et par conséquent l'éclairage très faible. Quand à la tour, combinée avec la nef salle, c'est une exception dans l'architecture de la Valachie au XV^{ème} siècle, pour laquelle il cherche des sources d'inspiration à Stanimaka, dans les montagnes de Rhodope, et à Râmeți, en Transylvanie (département d'Alba, Roumanie). Enfin l'architecte Cristian Moisescu adopte le point de vue de M Nicolae Constantinescu suivant lequel Sân Nicoară n'a aucune relation avec la cour princière existante depuis le XIII^{ème} siècle autour de l'église Saint Nicolas (no. 1 à cette époque). Fondation tardive, Sân Nicoară aura été, peut-être, le siège d'un protopresbyter ou protopope de la ville et de la région voisine²⁸.

Pour résumer les opinions de ceux qui ont fouillé ou étudié Sân Nicoară, cet édifice fut, soit une église de XIII^{ème}–XIV^{ème} siècle, une chapelle catholique du temps de Basarab I^{er} († 1351/1352), mais construite après l'église princière de Saint Nicolas, soit une construction des années 1500; pour les architectes ou les historiens de l'art la date de fondation du monument se déplace de 1300 jusqu'au XV^{ème} siècle; la tour serait ultérieure ou inachevée. A ces opinions on doit ajouter celle, encore moins fondée, qui y voit une influence serbe, malgré le manque de contigüité entre la principauté de Valachie et les Etats serbes au Moyen Age.

Les campagnes des recherches historiques, archéologiques et du parement de 2009–2011

Les nouvelles recherches d'archéologie et d'histoire à Sân Nicoară ont été imposées par la nécessité de consolider, voire de reconstruire l'édifice, maintenant très dégradé et menacé de la ruine totale. Il s'agissait de chercher le moment de la

²⁸ Cristian Moisescu, *Arhitectura românească veche*, București, 2001, pp. 208–209.

fondation de l'église et ses fonctions, de préciser les caractéristiques de la tour et son rôle, de savoir si autour de l'édifice il y a eu une enceinte, une forteresse, idée chère à Nicolae Iorga et Oreste Tafrali. En même temps il fallait remédier à l'absence d'un rapport archéologique sur les prospections effectuées depuis plus d'un siècle.

Pour les nouvelles recherches archéologiques on a dépouillé d'abord les fonds de l'ancienne Commission Roumaine des Monuments Historiques²⁹ dans les archives de l'Institut National du Patrimoine de Bucarest³⁰. Les résultats ont été tout à fait surprenants³¹ pour reconstituer l'évolution ou plutôt l'involution du monument.

Parce que depuis 1882 le conseil des paroissiens de l'église Saint Nicolas ont mis aux enchères les briques de l'autel et des murs de Sân Nicoară, le coin nord-ouest de la tour s'écroula pendant l'hiver 1885/1886. L'architecte Nicolae Gabrielescu avait refait l'autel, mais en même temps il **a fermé l'embrasure de l'absidiole sud**. Les travaux ont été poursuivis par André Lecomte du Noüy qui avait **reconstruit le mur nord et l'absidiole contiguë**. Un an après la mort de l'architecte français, en 1915, la Commission Roumaine des Monuments Historique termina la reconstruction. Enfin l'aspect général actuel, sans les dégradations récentes, fut l'œuvre de la Direction des Monuments Historiques³²: le mur nord reconstruit jusqu'à une hauteur de 2 m au dessus du socle de l'abside ; remplissage des joints avec du mortier et réfection de l'appareillage, de la chape en ciment au dessus de la cime des murs; installation des grillages à la porte et dans les trous des murs; décapage d'une couche de 0,28 m du sol autour de la ruine et à l'intérieur pour rétablir la silhouette ancienne de l'église³³.

La plus importante modification est sans doute la disparition **des étroites fenêtres des absidioles, qui ne sont représentées sur aucun plan de Sân Nicoară**.

Qui plus est, la chape débordant les murs au coin sud-est du pronaos, au parterre de la tour, **avait fait disparaître le pied de l'échelle en colimaçon par laquelle on pouvait monter au premier étage de la tour**.

Par ces acquis on peut rétablir le véritable plan de Sân Nicoară.

Toujours pendant les travaux préparatoires des fouilles il fut possible de compléter le dossier iconographique de l'église. Car à la fin de l'occupation

²⁹ Fondée en 1892 et dirigée par de savants historiens, comme Dimitre Onciul et Nicolae Iorga, la commission fut dissoute en 1948 par le gouvernement communiste et les mesures prises par celui-ci contre ses adversaires politiques ont fait que le dernier président, l'académicien Alexandru Lapedatu, soit mort en prison.

³⁰ Survivance de la Direction des Monuments, Ensembles et Sites Historiques (1990–1994), dissoute en même temps que la Commission Nationale des Monuments, Ensembles et Sites Historiques par une décision gouvernementale.

³¹ Je dois remercier Mme Raluca Iosipescu pour m'avoir aidé à consulter les riches collections de l'ancienne Commission des Monuments Historiques.

³² La Direction des Monuments Historiques de Roumanie (1959–1977) recueillit une partie de l'héritage de l'ancienne Commission des Monuments Historiques, mais elle fut dissoute par l'ordre de Ceausescu afin de prévenir toute résistance à la démolition des monuments historiques et à la destruction des villages roumains.

³³ Les décapages autour des monuments sont une pratique habituelle de nos architectes, nuisant gravement à la conservation des sites archéologiques.

autrichienne des Principautés Roumaines, pendant et immédiatement après la Guerre de Crimée, le commandant en chef des troupes impériales-royales, le général comte Coronini-Cronberg ordonna au lieutenant et habile photographe Ludwig Angerer de réaliser, dans l'été de 1857, un album des vues de Curtea de Argeș³⁴. Il doit se trouver dans les collections de la fondation Coronini-Cronberg de Gorizia. Par chance, dans les anciens fonds de la Commission des Monuments Historiques de Bucarest se trouve une photographie de H.N. Haydvoegel d'après la plaque d'Angerer avec la tour de Sânt Nicoară presque entière.

Trois ans après le «reportage» de Ludwig Angerer, le jeune et très distingué savant roumain Alexandru Odobescu (1834–1895) fut chargé par le gouvernement de Bucarest d'étudier les «antiquités nationales» des départements de Vâlcea et Argeș; son compagnon de voyage, le peintre suisse Henri Trenk (1818–1892) réalisa un dessin de l'église Sânt Nicoară (juillet 1860)³⁵. Grâce à ces documents iconographiques on peut voir que la tour gardait encore, avant 1868, ses trois niveaux, avec des fenêtres assez étroites, visibles sur les murs de l'ouest (la photographie d'Angerer, de 1857), du sud, à tous les étages, et au deuxième et troisième sur la façade est (le dessin de Trenk, 1860). Terminé probablement quelque temps après la visite, parce qu'il indique faussement le même appareil à la tour et à la nef, avec des assises de briques alternées avec une rangée de cailloux encastrés, le dessin de 1860 est toutefois un précieux témoignage sur l'ancienne image de Sânt Nicoară. Au milieu de la paroi sud de la nef en haut d'une grande rupture dans le mur on aperçoit une étroite embrasure, qui surmontait probablement une porte. Par la rupture du mur, à l'intérieur de la nef on peut deviner encore, dans les nuances du noir de la pénombre, une déchirure dans la paroi ouest de la nef vers la tour et quelque chose comme une colonne³⁶. Les échancrures des murs correspondent à l'enlèvement sauvage des encadrements des portes, en pierre taillée et sculptée.

Les nouvelles fouilles de Sânt Nicoară³⁷. Leurs objectifs furent de connaître d'une manière plus précise les caractéristiques de la construction et la stratigraphie du site; de répondre aux questions anciennes, si la tour était contemporaine à la nef, si la tour avait eu un rôle défensif et si elle fut partie d'une fortification, voire d'une cour seigneuriale établie sur cette hauteur dominante, les deux dernières

³⁴ Je dois l'information à l'amitié intarissable de M. Emanuel Bădescu du Cabinet des Estampes de l'Académie Roumaine.

³⁵ Le cahier d'Henri Trenk avec les dessins de ce voyage est conservé aujourd'hui au Musée National d'Art, au Palais Royal de Bucarest.

³⁶ Je dois cette précieuse observation à Mme Raluca Iosipescu.

³⁷ Les fouilles et les études de parement de août – septembre 2009, septembre-octobre 2010, mai-juin 2011, ont été effectués sous l'égide scientifique de l'Institut pour des Études de Défense et d'Histoire Militaire – Bucarest, représenté par l'auteur, par les soins et le financement de l'Archevêché d'Argeș et Muscel, grâce à la bienveillance de l'Archevêque Mgr. Calinic, par l'appui technique de l'entreprise «Paul Construct» de Bolintinul din Vale, directeur M. Paul Bănică, et la participation de Mme Raluca Iosipescu de l'Institut National du Patrimoine – Bucarest, de MM le colonel (en réserve) et archéologue Dan Căpățână, doctorand Ionuț Iancu, Adrian Stănilă, étudiant, et Matei Neagu Iosipescu.

questions étant importantes pour la castellologie et l'histoire militaire; il s'agissait également d'établir les relations entre l'église de Sân Nicoară et la cour voisine de Saint Nicolas, ainsi qu'avec la ville de Curtea de Argeș.

L'intérieur de l'église fut sectionné est-ouest par une tranchée archéologique traversant le rez-de-chaussée de la tour – assimilable avec un pronaos – et la nef. On déterra les fondations ouest et est de la tour, la première à – 2,45 m de profondeur sous le Wagriș³⁸ – tracé par les architectes et topographes – ou à – 1,35 m sous le sol actuel. Depuis la cote – 1,54 W la fondation est, comme d'habitude, de 0,25 m plus épaisse que l'élévation du mur. Au premier abord on pourrait penser que la tranchée dans laquelle fut plantée la fondation avait seulement 0,91 m de profondeur. De l'autre côté, toujours à l'intérieur de la tour, le mur Est a sa fondation à – 2,35 m W (-1,25 m sous le sol actuel) et le commencement de l'élévation à – 1,56 m W, apparemment une tranchée de fondation avec une profondeur d'environ 0,80 m. Mais le mur Est de la tour présente sur chaque face, vers le pronaos et vers la nef, immédiatement au dessus de sa fondation souterraine plus épaisse et au début de l'élévation une grosse poutre en bois de section carrée (0,25 m × 0,25 m) dont les emplacements avec un enduit lisse de mortier ont été relevés par les fouilles. Ces poutres étaient encadrées dans les murs du Nord et du Sud de la tour et de la nef; elles constituaient l'armature en bois des murs pour égaliser les assises et consolider la construction. Assurément une poutre semblable était assise sur la retraite de l'élévation du mur Ouest de la tour pour créer un quadrilatère en bois au dessus duquel était posé le pavement ou le plancher.

La présence de ces poutres au commencement de l'élévation des murs nous donne le droit de supposer que le sol foulé par les pieds des constructeurs de la tour au Moyen Age se trouvait à peu près à – 1,25 m W ou à – 0,10 m sous le sol actuel.

Pour la restauration, l'existence de cette structure en bois suggère l'utilisation d'une armature capable de consolider les murs. Il faut renoncer à blâmer le système médiéval d'armature en bois des murs comme une cause de leur ruine, car la durée des poutres isolées dans la maçonnerie était mesurable par des siècles et même après leur pourrissement les structures prismatiques ou tubulaires en mortier continuaient à jouer encore un rôle dans le maintien des constructions.

Les recherches archéologiques ont expliqué ces faibles et presque incroyables profondeurs des fondations de la tour par la structure géologique du sol. Car ces fondations reposent directement sur le sommet en éboulis des cailloux et du sable cimentés aux temps géologiques, appartenant au cône de déjection d'un ancien torrent.

Vers l'Est le noyau compact, solide, du monticule s'enfonçait plus profondément dans le sous-sol et la nef et l'autel n'ont eu pas la possibilité de poser leurs fondations sur un support si solide.

Pour compléter les paramètres de la tour il faut préciser l'épaisseur du mur ouest de la tour – environ 2,15 m dans les fondations et 1,65 m en élévation, et du

³⁸ Le Wagriș (plus loin W) tracé sur les parois de Sân Nicoară est donc à environ 1,10 m au dessus du sol actuel.

mur Est de 1,40 m dans la fondation et élévation. Les dimensions intérieures du rez-de-chaussée de la tour (ou du pronaos) – Nord–Sud 5,45 m, Est–Ouest 3,10 m – forment un espace de presque 17 mètres carés. En haut, dans le coin Sud–ouest de cet espace, on aperçoit l’amorce de la voûte en berceau construite sur l’axe Nord–Sud pour couvrir le rez-de-chaussée.

La ruine du mur séparant le rez-de-chaussée de la tour de la nef conserve au centre le seuil de l’ancienne porte d’une largeur de 0,92 m. Malheureusement la chape grossière de ciment coulée au dessus des murs de la tour lors la dernière «restauration» empêche de lire clairement la ruine et cache le pied de l’échelle pour l’accès à l’étage.

De l’autre côté de la tour, la baie de la porte d’accès de l’Ouest, large de 1,25 m, forme un couloir dans le mur de 1,65 m longueur, prévu de chaque côté, à une hauteur 0,35 m W et à 0,25 m distance de l’extérieur, ayant un orifice prismatique (14,5 cm × 17,5 cm) où coulissait une poutre capable de bloquer la porte, une poutre certainement ferrée.

A l’Est, à l’intérieur de l’église, la tranchée découvrit à une profondeur de -3,34 m W (environ -2,20 m sous le sol actuel) les fondations demi-circulaires de l’autel. La profondeur est explicable par les soins des constructeurs d’assurer la stabilité de l’édifice là où manquait le noyau cimenté du monticule.

Le mur de l’autel présente une première retraite de 0,35 m à la cote de -1,67 m W et une nouvelle retraite de 0,15 m à -1,20 m W par rapport aux fondations. La première retraite correspond au niveau du sol au temps de la construction de l’église. Au dessus, dans l’axe de l’autel, il y a une fenêtre en embrasure avec une ouverture à l’intérieur de 0,50 m et 0,15 vers l’extérieur. Le mur de l’abside de l’autel, circulaire à l’intérieur et avec trois facettes en dehors, a l’épaisseur de 0,97 m.

Les recherches à l’intérieur ont été complétées par une cassette au sud–ouest de la nef. Le mur sud épais de 1,32 m a une alternance de pilastres, au sommet desquels des arcs doubleaux soutenaient la voûte en berceau en plein cintre qu’on peut encore apercevoir dans le dessin de Trenk.

À l’intérieur, entre la paroi ouest de la nef et le premier pilastre, sur le mortier posé sur la retraite de l’élévation on a trouvé à -1,13 m W une assise de briques similaires à celles utilisées pour la construction de la tour: **le reste de l’ancien pavement en briques de l’église**. Il faut remarquer les profondeurs voisines de ce pavement et de la deuxième retraite de l’élévation du mur de l’abside de l’autel. Par rapport au pavement de la nef celui de l’autel était d’environ dix centimètres plus élevé.

Dans le mur Sud de la nef la baie de 0,92 m largeur pour une porte d’accès direct est une création des restaurateurs d’après les dimensions de l’ouverture entre la tour et la nef.

Plusieurs enterrements dans la tour ont été ravagés par les fouilles de 1920 et suivantes. À -2,10 W vers le mur Est de la tour notre tranchée a découvert le fond pourri d’une bière et un fragment de calotte crânienne³⁹. Dans une cassette au coin

³⁹ Par un partenariat avec le Centre d’Études Transylvaines de Cluj-Napoca nous espérons établir la datation nucléaire de cette calotte.

Nord-est de la tour on a recueilli une monnaie en argent de vingt Kreuzer de l'empereur Ferdinand I d'Autriche (1835–1848), datant la dernière étape de fonctionnement de l'église, peut-être avant le tremblement de terre catastrophique en Valachie de janvier 1838.

A l'extérieur, une tranchée perpendiculaire au mur sud de la nef à la jonction avec la tour a prouvé qu'il n'y a pas de solution de continuité entre les fondations de ces corps de l'église. Prolongée jusqu'au bord du plateau sur lequel est construite l'église, la tranchée n'a pas découvert d'enceinte mais seulement des ossements dérangés, datables des XVII^{ème}–XVIII^{ème} siècles d'après le matériel céramique retrouvé.

Au nord de l'église, sur le même plateau, une nouvelle tranchée et une cassette ont découvert seulement des tombes, dont une *in situ* à une profondeur de 0,15 m sous le sol actuel, avec un anneau d'argent décoré d'écailles. La tranchée prolongée jusqu'au bord du plateau n'a surpris aucune enceinte.

Mais il faut quand même préciser que le sol du plateau et tout le monticule avaient été transformés en jardin public par des décapages et un aménagement des allées, en rasant plusieurs couches archéologiques.

Les matériaux archéologiques découverts dans les fouilles sont du XIV^{ème}–XVIII^{ème} siècles. Parmi les éléments plus précis pour dater les couches archéologiques il faut citer un tesson à glaçure de facture byzantine du XIV^{ème} siècle, la roue d'un éperon de la même époque, un fragment de terre – cuite avec la tulipe (XVIII^{ème} siècle). Un autre fragment de terre- cuite publié jadis par Virgil Drăghiceanu avait dans son champ une aigle bicéphale dont la datation au XIV^{ème} – début du XV^{ème} siècle paraît certaine⁴⁰.

De loin la découverte archéologique la plus importante pour la reconstitution architecturale de Sân Nicoară fut faite dans les fonds de l'ancienne Commission des Monuments Historiques. Parmi les plans et dessins de l'église dressés en 1927 par l'architecte Vasile Moiescu nous avons trouvé la représentation d'un chapiteau, des quatre qui gisaient abandonnés à Sân Nicoară et ont disparu depuis. **Ces chapiteaux, apparus probablement au cours des fouilles de 1920, sont la preuve indubitable de l'existence dans l'église de quatre colonnes, les supports de la coupole bâtie au dessus de la nef.**

L'échafaudage mis en place autour de Sân Nicoară permit des recherches sur le parement, afin de voir les étapes de la construction, des réparations et restaurations de l'église.

Le mesurage des briques de la tour – longueurs de 32,5 cm à 34 cm, largeurs de 18,8 cm à 20 cm, épaisseurs de 3 cm à 5 cm – et de celles de l'église princière de Saint Nicolas, authentifié ici par les inscriptions sur la couche de mortier entre les assises, prouve qu'il s'agit de la mise en œuvre, dans les deux édifices, des mêmes briques.

⁴⁰ Pourtant, sous le règne du prince Neagoe Basarab (1512–1521), par l'influence de son épouse serbe et de ses compagnons, réfugiés des derniers Etats serbes conquis par les Ottomans, le motif de l'aigle bicéphale apparut de nouveau dans l'ornementation roumaine.

Grâce à ces investigations qui ont mené à la découverte des chapiteaux, le plan et les caractères de l'église de Sân Nicoară sont enfin assez complets pour encadrer l'édifice dans une typologie des monuments du Moyen Age.

Les nouvelles recherches comparatives des monuments. S'appuyant sur les données archéologiques et de parement on peut aborder plus facilement l'étude du monument.

L'église latine de Serbie (hypothèse Virgil Drăghiceanu). En Serbie existent au moins deux églises latines (Latinska Crkva). Une au Sud, à Prokuplje (département de Toplica): là, aux XVI^{ème}–XVII^{ème} siècle, sur une importante route commerciale orientée vers Venise et l'Adriatique s'établit une colonie marchande de Raguse (Dubrovnik) d'environ 60 familles avec plus de 50 boutiques (au milieu du XVII^{ème} siècle). Au pied de la colline Hissar, au centre de la bourgade de Prokuplje il y eut leur «l'église latine» Jug Bogdanova. L'emplacement d'un temple d'Hercule Hameum et les fondations d'une église byzantine ont été utilisés au milieu du XIV^{ème} siècle par un seigneur orthodoxe local pour élever l'édifice actuel (église-halle), avec l'abside semi-circulaire de l'autel, l'appareil de murs avec assises de briques et de pierres, une niche en haut de la porte Ouest pour l'icône du saint patron.

Une autre «église latine» à Gornij Matejavač, près de Niš, fut construite probablement au XI^{ème} siècle, et est, vraisemblablement, une des rares survivances de l'époque pré-Némanide. Le plan est d'une croix grecque inscrite avec des arcs soutenus par des colonnes ; l'autel est semi-circulaire, la coupole octogonale avec quatre fenêtres, l'appareil des murs alternant les briques avec des assises en pierres. Le nom de l'église est dû aux marchands ragusains qui l'ont utilisée au XVI^{ème} siècle, et ont ajouté, probablement, l'exonarthex.

Par leurs plans et les élévations, les deux «églises latines» sont différentes de Sân Nicoară. Ce qui, d'après les ruines conservées à Prokuplje et à Gornij Matejavač, paraissait une tour au dessus du pronaos était justement le pronaos ajouté au XVI^{ème} siècle aux édifices plus anciens, byzantins. Le surnom des «églises latines» était dû à la dernière phase, ragusaine, de fonctionnement, et elle avait induit en erreur le spécialiste roumain. On peut dire que l'erreur fut double, parce que la ressemblance de l'appareil fit croire Virgil Drăghiceanu dans l'existence d'un type d'église catholique avec l'appareillage byzantin, alternant les briques avec des assises en pierres.

L'église Naissance de la Vierge de Mateić. L'église de Kumanovo en Macédoine, partie du monastère homonyme, date, d'après des recherches récentes, d'avant 1300 ; seulement les fresques furent réalisées en 1356–1360 par l'ordre de la tsarine Hélène, veuve d'Etienne Dušan, et de son fils le tsar Uroš⁴¹. Avec ses trois coupoles sur le pronaos, la nef et l'autel, elle ne ressemble guère à Sân Nicoară.

Karye Djami, Stanimachos et les églises de Messembrie. Les comparaisons des plans et des autres éléments constructifs de Sân Nicoară avec ces églises,

⁴¹ Maria G. Parani, *Reconstructing the Reality of Images: Byzantine Material, Culture and Religious Iconography (11th–15th Centuries)*, The Medieval Mediterranean, Leiden, Brill, 2003, p. 303.

suggérées autrefois par Nicolae Ghika-Budești et Virgil Vătășianu doivent être reconsidérées.

Récemment, Robert G. Ousterhout soulignait la similitude du parekklesion de l'église de Karye Djami de Constantinople avec plusieurs autres édifices des Balkans, avec une nef et des tours au dessus du narthex (pronaos). Le savant historien d'Oregon remarque quelques différences entre l'église stambouliote et Saints Michel et Gabriel ou Sainte Parascève de Messembrie (Nesebar), mais de frappantes similitudes avec l'église de la Vierge de Stanimaka. Pour les plans apparentés il propose une comparaison avec d'autres édifices stambouliotes à coupoles, Toklu Dede Medjidi (probablement à la charnière du XI^{ème}/XII^{ème} siècle) et la chapelle de Bogdan Saray, aujourd'hui détruite⁴².

À la Karye Djami les recherches archéologiques ont mis en évidence l'existence d'un clocher, une tour du temps des Paléologues sur la travée Sud-ouest de l'exonarthex, accessible au premier étage par une échelle en colimaçon aménagée dans l'épaisseur du mur Sud. La tour avec des fenêtres voûtées aux derniers étages a été remplacée par le minaret d'aujourd'hui.

L'introduction du clocher, et des cloches aussi, fut due, sans doute, à l'instauration de l'empire latin de Constantinople. Le son impressionnant des cloches éclipsa l'usage du modeste sematron (le grec semandron) – la *toaca* des Roumains. Ainsi aux XIII^{ème}–XIV^{ème} siècles les églises des Paléologues ont été munies de clochers, la Sainte Sophie déjà du temps de l'occupation franque, d'après une notule de Pachymère sous le règne d'Andronic II (1282–1328). Les positions des clochers, adossés, inclus ou séparés, mais liés par des portiques aux églises, varient beaucoup. À Mistra, par exemple, à l'église de Pantanassa (1428) la tour du clocher, ouvert au rez-de-chaussée, est ajoutée au Sud-ouest du narthex et liée avec les arcades d'Ouest et du Sud, tandis que l'accès à l'étage est possible par la tribune.

D'après Robert G. Ousterhout, les étapes des diffusions balkanique de ce type sont Saint Démètre de Veles, le Pantocrator, Saint Michel et Gabriel, Sainte Parascève et Saint Jean Alitourgetos de Messembrie et, un peu plus tard, quelques églises serbes, parmi lesquelles Saint Étienne Lazarića (Kruševać). Ainsi on peut établir un type d'églises avec une nef, le narthex surmonté d'une tour de la même largeur que la nef, et, en contrebalance, la coupole au dessus de cette dernière⁴³.

*

Le plus ancien exemple d'un clocher inclus dans le corps de l'église paraît être l'église de la Sainte Vierge Petričika de Stanimachos. Elle est située à trois kilomètres sud de Stanimaka sur une hauteur qui dominait autrefois la frontière des montagnes de Rodopi, entre le royaume de Jean Assan II (1218–1241) et l'Empire

⁴² Robert G. Ousterhout, *The Architecture of the Kariye Camii in Istanbul*, dans "Dumbarton Oaks Studies" 25, Harvard University, Washington D.C., 1987, p. 11.

⁴³ *Ibidem*, pp. 106–109.

latin de Constantinople. L'ancienne forteresse byzantine est attestée premièrement dans les statuts du monastère Bačkovo sur le nom de Petričika (XI^{ème} siècle); elle fut refaite sous Jean Assan II. Après la mort de tsar (Juin 1241) la forteresse retourne à l'Empire latin, puis aux Paléologues.

L'église existait au temps de Jean Assen II. Elle a deux niveaux et une tour rectangulaire. Quoiqu'il y ait des différences de plan et dans la manière de bâtir des étages, on n'a pas des arguments pour établir deux étapes de construction. La peinture est du XIV^{ème} siècle, quand, sous le tsar Jean Alexandre (1331–1370) et après 1344, la zone de Stanimachos était incluse dans l'Etat bulgare jusqu'à la conquête turque. En 1934 Stanimachos/Stanimaka fut baptisé Asenovgrad par les autorités bulgares.

*

Ce qui impressionne dans la liste établie par Robert G. Ousterhout est la forte implantation de ce type à Messembrie: au moins quatre parmi les églises de la cité péninsulaire de la mer Noire ont les caractéristiques de l'église de Stanimachos.

Mais il faut souligner que depuis longtemps Nicolae Ghika-Budești, Gheorghe Balș et Virgil Vătășianu – inconnus au savant américain –avaient identifié les filiations de l'église princière Saint Nicolas d'une part, de Sânt Nicoară d'autre part, avec les monuments de Stanimachos et de Messembrie.

*

Quoique les informations chronologiques fermes manquent sur l'église Saint Jean Alitourgetos (la «Non Consacrée») de Messembrie, sa construction fut récemment datée au XIV^{ème} siècle. Ses mosaïques et l'abondance des pièces en marbre propulsent cette église parmi les grands monuments byzantins du Pont Gauche médiéval. Par malheur, le catastrophique tremblement de terre de 1913 («Čirpansko») a détruit une partie de l'élévation de l'église et par conséquent les investigations de Nicolae Ghika-Budești et Gheorghe Balș à la veille de la catastrophe ont une remarquable valeur pour l'étude de monument. Le plan est en croix grecque inscrite, avec la coupole soutenue par quatre colonnes. L'édifice a 18,5 m longueur et 10 m de largeur avec des portes d'entrée dans la nef au Nord et au Sud. L'autel a trois absides.

Nicolae Ghika-Budești remarquait que «le pronaos s'était transformé de telle manière que, au dessus de lui, on peut bâtir un clocher rectangulaire»⁴⁴. Le cas n'est pas unique à Messembrie où l'église du Christ Pantokrator (XIII^{ème}–XIV^{ème} siècle) a une tour quadrilatère sur le pronaos, conservée jusqu'au premier étage. De la tour identique de l'église Saint Michel et Gabriel de la même ville il ne reste qu'un tronc.

L'église de Caliacra. Une remarquable surprise fut causée par les recherches archéologiques effectuées pendant le dernier quart du XX^{ème} siècle dans le sud de la

⁴⁴ N. Ghika-Budești, *Arhitectura Bisericii Domnești*, dans BCMI, X, 1917–1923, p. 121.

Dobroudja, à Caliacra, par le regretté Gheorghe Djingov⁴⁵. L'étude des fondations de l'église no. 1 de Caliacra, la résidence du despote Dobrotitza, relève que, dans le cas de cet édifice – long de 15,8 m, large de 8,70 m, avec nef, abside de l'autel semi-circulaire à l'extérieur – on a bâti au dessus du pronaos une tour rectangulaire. La reconstitution, timide, avec un seul étage, est justifiée par la conservation dans les fondations de l'église, sur la façade sud de l'église, de l'entrée du couloir de l'échelle aménagé dans l'épaisseur du mur entre la nef et le pronaos. Pour cette reconstitution on trouve des analogies à l'église de Sainte Parascève de Messembrie. Un regard plus attentif sur l'église de Messembrie constate que l'abside de l'autel est polygonale à l'extérieur. D'après les recherches archéologiques et les études d'architecture, l'église no. 1 de Caliacra date de la deuxième moitié du XIV^{ème} siècle⁴⁶.

Des recherches à l'église cathédrale de Silistra, l'ancienne Dorostolon/Drâstor, datent l'édifice aux XIII^{ème}–XIV^{ème} siècles : celui-ci avait été bâti sur des fondations du XI^{ème} siècle et il avait, dans sa dernière phase, une tour adossée au milieu du mur nord de la nef⁴⁷.

A la fin d'une recherche sur quelques églises bâties suivant ce plan, avec une tour sur le pronaos, on peut conclure que celles du littoral Nord–Ouest de la mer Noire, de Messembrie et de Caliacra sont les plus semblables avec Sân Nicoară de Curtea de Argeș.

Conclusion tout à fait explicable si l'on se souvient des circonstances de la mutation du siège métropolitain de Vicina à Curtea d'Argeș, de l'influence dans les pays roumains d'une Byzance provinciale, dont la principauté de Valachie était déjà voisine vers 1359 lorsqu'elle devint son héritière ecclésiastique avant de l'annexer pas à pas depuis le règne du prince Radu Ier⁴⁸.

*

Il y a vingt ans, revisitant les fouilles et la restauration de l'église de Saint Nicolas par la Commission des Monuments Historiques dans les années 1910–1920, j'avais pensé que au dessus du pronaos existait un étage avec une voûte en berceau où se dissimulait un scriptorium ou une annexe de la chancellerie du métropolitain de Hongrovalachie. L'accès à cet espace était possible par une échelle ménagée dans l'épaisseur du mur entre la nef et le pronaos⁴⁹. L'idée d'une autre

⁴⁵ Gheorghe Djingov, Ana Balkanska, Maria Josifova, *Kaliakra*, t. I, Sofia, 1998.

⁴⁶ Gheorghe Djingov, *Srednoekovna țârcva v Kaliakra*, dans "Izvestia na arheologiceski institut", XXXIII, 1972; pour la reconstitution d'architecture, Maria Iosifova, *Some varieties of the cross-domed churches of the "Tight cross" [type no. I] variant*, dans „Archaeologia Bulgarica”, I, 1997, p. 64.

⁴⁷ Gheorghe Atanasov, *Dobrudjanskoto despostvo*, Veliko Tărnovo, 2009, pp. 327–328. Mais la reconstitution proposée suggère plutôt une tour du XVII^{ème} siècle.

⁴⁸ V. Sergiu Iosipescu, *Contribuții la domnia principelui Radu I și a alcătuirii teritoriale a Țării Românești în secolul al XIV-lea*, dans SMIM, XXVIII, 2010, pp. 25–48.

⁴⁹ Idem, *Comisiunea Monumentelor Istorice inițiativa cercetărilor de arheologie medievală-săpăturile de la Curtea de Argeș*, dans „Revista Monumentelor Istorice”, LXI, 2 (1992), pp. 29–30; l'explication utilisée, sans citer la source, par Dan Mohanu dans „Calea grămăticilor” de la Argeș. O reconstituire virtuală a bisericii Sf. Nicolae Domnesc, dans *Izvoare istorice, artă, cultură și societate. În memoria lui Constantin Bălan (1928-2005)*, ed. Constantin Rezachevici, *Fundația Speteanu*, București, 2010, pp. 63–91.

élévation au dessus du pronaos de l'église princière de Saint Nicolas était déjà prévue par les études de l'historien de l'art Orest Tafrali⁵⁰.

Dans le tableau votif sur la paroi nord-ouest de la nef, refait en 1827 par le peintre Panteleimon, le prince Radu Ier et la princesse Anne présentent une maquette de l'église avec, sur le pronaos, deux tours clochers d'une hauteur invraisemblable. A l'époque de la nouvelle peinture, en 1827, l'église de Saint Nicolas avait seulement deux petites tourelles en bois couvertes en fer-blanc, qui ont été enlevées d'ailleurs par les restaurateurs en 1911.

Mais le peintre Panteleimon avait vu sur l'ancienne peinture quelque chose beaucoup plus haut que ces tourelles, et d'ici l'étrange synthèse. **Parce que, dans la peinture originelle, du XIV^{ème} siècle, la maquette de l'église princière de Saint Nicolas avait sur le pronaos une tour semblable à celle qui, par bonheur, se conserve, du moins partiellement, à Sân Nicoară⁵¹.**

Ainsi, les recherches sur Sân Nicoară et Saint Nicolas sont une illustration de l'introduction dans l'architecture de la principauté de la Valachie, au milieu de XIV^{ème} siècle, d'un type d'église répandu à Messembrie, à la cour voisine du despote Dobrotitza, à Caliacra. Les circonstances de cette propagation, l'emprunt des maîtres maçons, peuvent être reconstitués maintenant plausiblement⁵². Après la conquête de Vicina par le grand khan Özbeq (1312–1342), la cité devint, vers 1340, une base pour préparer la future action contre Constantinople et les Détroits⁵³. L'exil du métropolite de Vicina à la cour des princes de Valachie et puis le développement territorial à l'est de la principauté, pendant la Croisade anti-mongole, ont été les prémisses du grand tournant dans l'histoire roumaine en 1359⁵⁴. Avec l'arrivée du métropolite de Vicina à la cour de Basarab s'amorçait la fondation du siège métropolitain et princier d'Argeş. La Valachie entrait dès lors dans le Commonwealth byzantin.

À la mort du grand voïévode Basarab I, le chantier de l'église et du siège métropolitain de Curtea de Argeş était déjà ouvert. Pendant l'été de 1352 le mur de l'église de Saint Nicolas été construit jusqu'à la hauteur de l'inscription sur le mortier humide qui notait la mort, à Câmpulung, du prince fondateur de la dynastie.

Une dernière question sur la postérité du type de l'église princière de Saint Nicolas et Sân Nicoară.

⁵⁰ Orest Tafrali, *Monuments Byzantins de Curtea de Argeş*, Paris, 1931, pp. 40–41.

⁵¹ En 1990-1993, lorsque j'étais directeur scientifique, puis responsable du service de la recherche à la Direction des Monuments, Ensembles et Sites Historiques, j'ai essayé vainement de déterminer le restaurateur de la peinture de l'église Saint Nicolas, d'aborder le tableau votif qui eût éclairci des questions essentielles de l'histoire de l'église et également de la principauté de la Valachie.

⁵² C'est encore une preuve du fonctionnement des « couloirs culturels », évoqués par M. Răzvan Theodorescu dans son livre *Bizant, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale româneşti*, Bucureşti, 1974, pp. 339–348.

⁵³ Vitalien Laurent, *L'assaut avorté de la Horde d'Or contre l'empire byzantin*, dans «Revue des Études Byzantines», Paris, 18 (1960), pp. 145–162.

⁵⁴ Şerban Papacostea, *Orientări și reorientări în politica externă românească: anul 1359*, dans SMIM, XXVII, 2009, pp. 9–24.

Toujours Nicolae Ghika-Budești découvrit l'église de Hârtești, aujourd'hui une partie du village de Țițești, commune Bucșenești-Lotași, tout près de Pitești. Quoique l'inscription de fondation, conservée aujourd'hui, porte la date 1531/1532, par la similitude de plan avec Saint Nicolas, l'architecte a proposé le XIV^{ème} siècle pour sa fondation⁵⁵. Dans une recherche spéciale sur cette église, Emil Lazarescu proposait un intervalle de fondation de la fin du XIV^{ème} siècle jusqu'à la date de l'inscription⁵⁶. Il espérait une solution grâce aux futures recherches archéologiques⁵⁷.

*

Les études diplomatique et cartographique de l'église de la Dormition de la Vierge de Curtea de Argeș⁵⁸, fondation de prince Vlad Dracul (le Diable), ont confirmé la thèse de Nicolae Iorga suivant laquelle Saint Nicolas fut la première église métropolitaine de la Valachie⁵⁹. Les conséquences doivent être soulignées. L'auteur des fouilles archéologiques de 1967–1973 à l'église de Saint Nicolas, dut reconnaître, *sotto voce*, l'existence éventuelle de la Cour princière **sous l'emplacement actuel de l'ancien hôpital de la ville de Curtea de Argeș, devenu aujourd'hui le musée local d'histoire.**

Autrement, et franchement dit, l'ensemble archéologique autour de l'église de Saint Nicolas n'est pas, en réalité, la Cour princière, mais, depuis 1359, le siège du métropolitain, par le transfert du titulaire de Vicina à Curtea de Argeș.

Des études récentes sous le patronage du regretté Petre Ș. Năsturel au sujet de l'existence antérieure d'un évêché de Valachie dépendant du Patriarcat de Târnovo ouvrent la voie pour localiser éventuellement ici, dans l'église no.1, – au dessus de laquelle fut érigée Saint Nicolas –, le siège de son évêque.

Après 1359 l'ensemble de la métropolie à Saint Nicolas comprenait aussi l'église de Sân Nicoară. Sa fonction dut être celle de chapelle mortuaire. Sa construction fut contemporaine ou immédiatement postérieure à l'église Saint Nicolas. D'ailleurs, son nom n'est qu'une variante roumaine du nom du même saint, Nicolas. La preuve s'en trouve dans le récit d'un voyageur syrien, le diacre Paul d'Alep. Attiré par le magnifique monastère du prince Neagoe Basarab, il écrivait au mois de janvier 1657, de Curtea de Argeș, que la ville possède neuf

⁵⁵ Nicolae Ghika-Budești, *Biserica din Hârtești – Muscel*, dans BCMI, XXVII, 1934, pp. 19–27.

⁵⁶ Emil Lăzărescu, *Despre vechimea bisericii din Hârtești*, dans SCIA, IX, (1962), pp. 386–398.

⁵⁷ Dans le cimetière autour de l'église on avait trouvé une monnaie du prince Vladislav II de Valachie (*ibidem*, pp. 329–293), preuve de l'existence ici d'un village au milieu du XV^{ème} siècle.

⁵⁸ Pavel Chihaia, *Cele două locașuri ale Mitropoliei din Curtea de Argeș, deduse din hrisoavele lui Neagoe Basarab*, dans „Mitropolia Olteniei”, XIX, nr. 7–8 (1967), pp. 597–612 et *ibidem*, dans *idem*, *Din cetățile de scaun ale Țării Românești*, București, 1974, pp. 46–65.

⁵⁹ N. Iorga, *Istoria bisericii românești și a vieții religioase a românilor*, vol. I, București, 1929, pp. 37–39. Voyez aussi l'étude du R.P. Ion Ionescu, *Despre primul lăcaș al Mitropoliei Țării Românești de la Curtea de Argeș*, dans „Mitropolia Olteniei”, 1–2 (1969), pp. 55–60.

églises, dont quatre consacrées à Saint Nicolas⁶⁰. Dans son commentaire, l'éditeur se hâta de corriger «l'erreur» du diacre parce que, «en réalité», il n'y avait dans la ville que deux églises consacrées à ce saint: l'église princière et Saint Nicolas du bourg. Mais un document de 13 Janvier 1613 mentionne la petite église dans un coin de l'enceinte du monastère, dédiée également à Saint Nicolas, qui recevait déjà des dons de la princesse Despina, épouse du prince Neagoe Basarab⁶¹. Donc, la quatrième église dédiée à Saint Nicolas ne pourrait être que Sânt Nicoară. **Le témoignage de Paul d'Alep confirme indirectement la confession orthodoxe de l'église Sânt Nicoară.**

*

L'église de Sânt Nicoară, ainsi que son prototype plus grand, Saint Nicolas, dévoilent une option pour la synthèse entre Byzance et l'Occident parce que, évidemment, à l'église en croix grecque on avait ajouté un campanile. Assurément, la synthèse s'était produite ailleurs, peut-être dans l'empire de Thessalonique, ou sur les frontières de celui latin de Constantinople d'où elle avait été diffusée sur le rivage ouest de la mer Noire. De Messembrie elle arriva à Caliacra et d'ici à Curtea de Argeş. Le «missing link», le chaînon manquant, fut, probablement, la cité de Vicina, engloutie dans les eaux du Danube.

⁶⁰ *Călători străini despre țările române*, vol. VI, Bucureşti, 1976, p. 164.

⁶¹ *DIR. B. Veac XVII*, vol. II, p. 136.



Fig. 1. L'église de Sân Nicoară – vue actuelle côté nord (photo S. Iosipescu, 2008).



Fig. 2. L'église de Sân Nicoară – vue actuelle côté sud (photo S. Iosipescu, 2009).

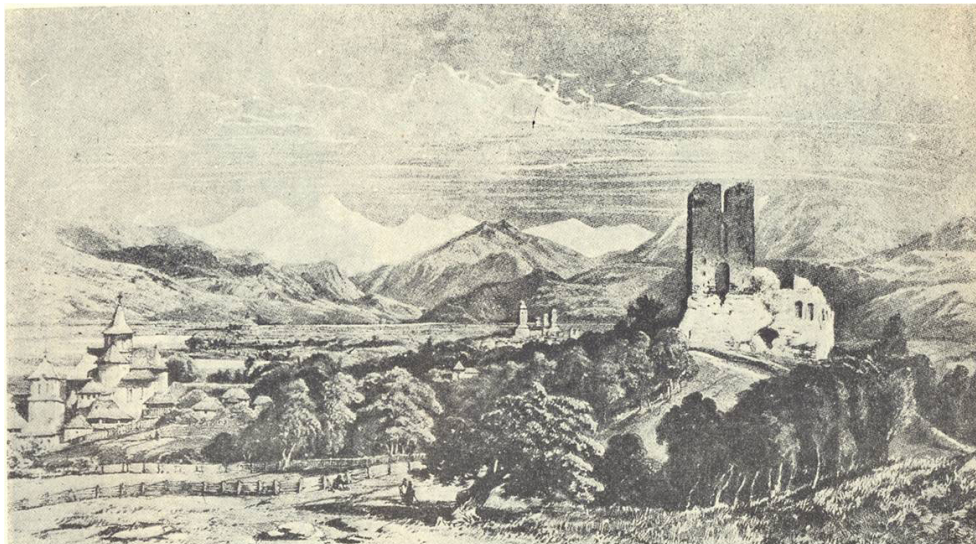


Fig. 3. Michel Bouquet, Vue vers le monastère de Curtea de Argeș (1840).



Fig. 4. Les églises «Sân Nicoară» et «Sfântul Nicolae Domnesc», vue vers 1900 (le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine).



Fig. 5. L'église «Sân Nicoară» – photographie de l'album de Ludwig Angerer, 1857
(Archive de l'Institut National du Patrimoine – Bucarest).



Fig. 6. L'église «Sân Nicoară» – dessin d'Henri Trenk, 1860.

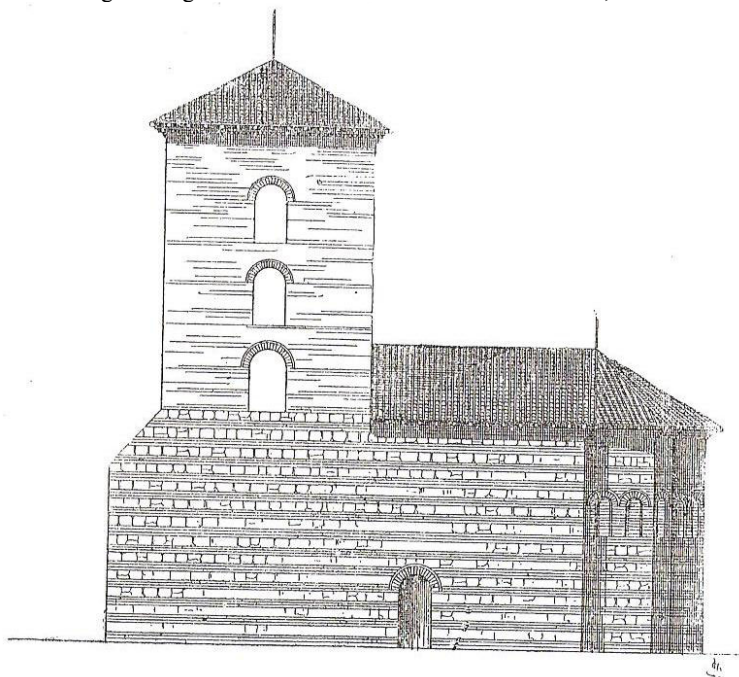


Fig. 7. L'église «Sân Nicoară» – projet de reconstitution par l'architecte N. Gabrielescu, 1886.

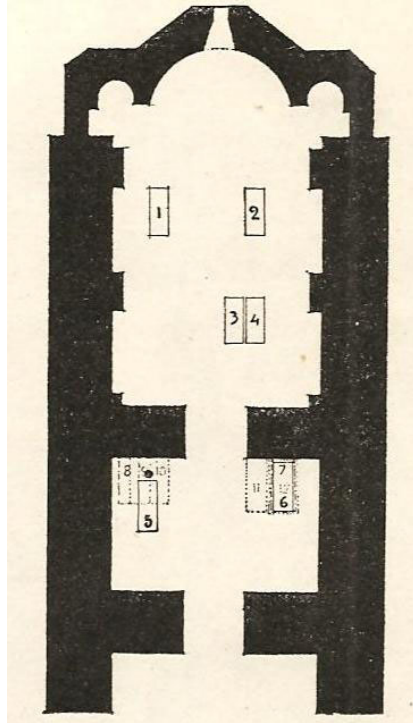


Fig. 8. L'église «Sân Nicoară» – le plan des tombes découvertes par les fouilles de 1920.

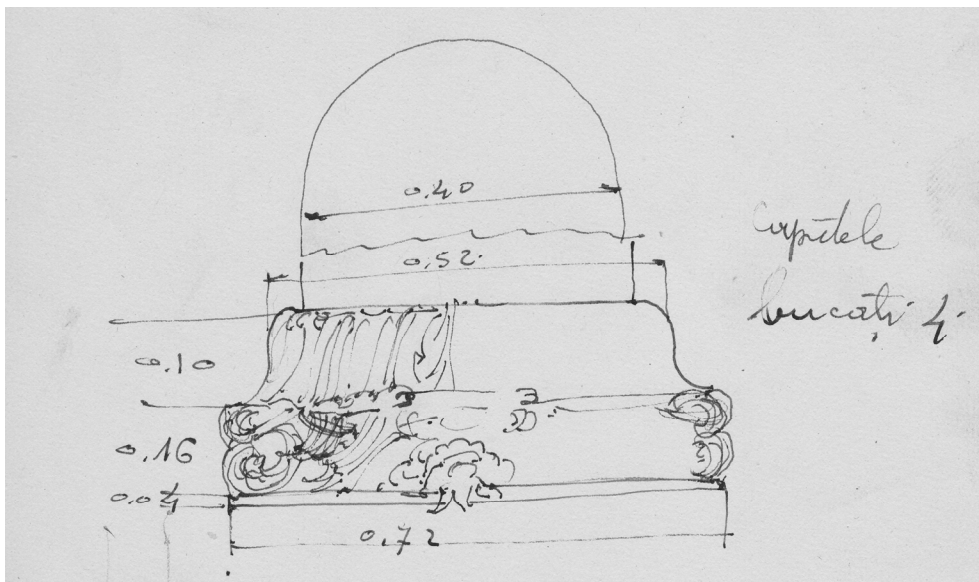


Fig. 9. Chapiteau de l'église «Sân Nicoară», dessin par l'architecte Vasile Moiescu, 1927.



Fig. 10. L'église «Sân Nicoară» – aspect des fouilles archéologiques de 2010 (photo S. Iosipescu).



Fig. 11. Parement extérieur de l'église «Sfântul Nicolae Domnesc» (photo S. Iosipescu, 2011).

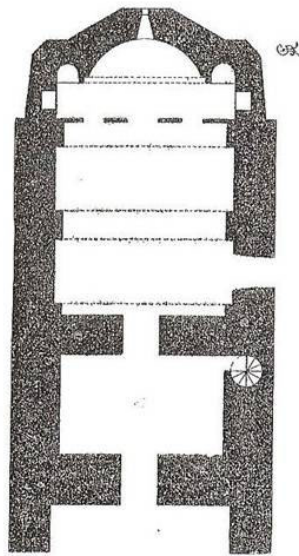


Fig. 12. L'église Sân Nicoară – le plan dressé par l'architecte Gabrielescu, après la fermeture des fenêtres des absidioles et la reconstruction de l'autel.



Fig. 13. L'église Bogorodičica Petričika de Stanimachos, aujourd'hui Asenovgrad, Bulgarie.

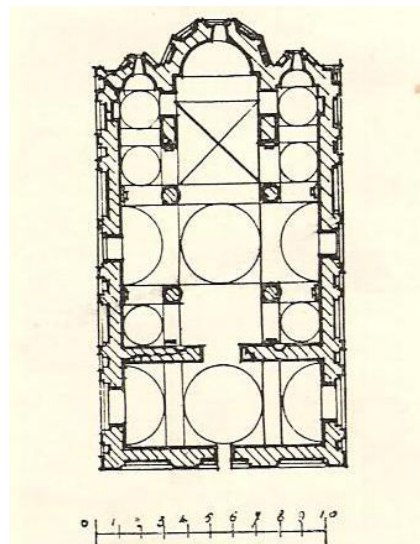


Fig. 14. L'église Saint Jean Aliturgetos (le Non Consacré) de Messembrie, plan dressé par l'architecte Nicolae Ghika-Budești.

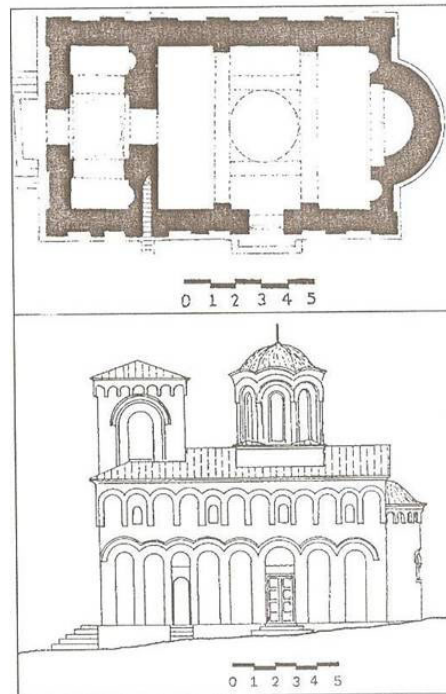


Fig. 15. L'église no. 1 de Caliacra, plan et reconstitution (d'après Maria Iossifova).



Fig. 16. L'église princière Saint Nicolas de Curtea de Argeș – vue actuelle (photo S. Iosipescu, 2008).



Fig. 17. L'église princière Saint Nicolas de Curtea de Argeș – le tableau des donateurs avec la maquette de l'église.

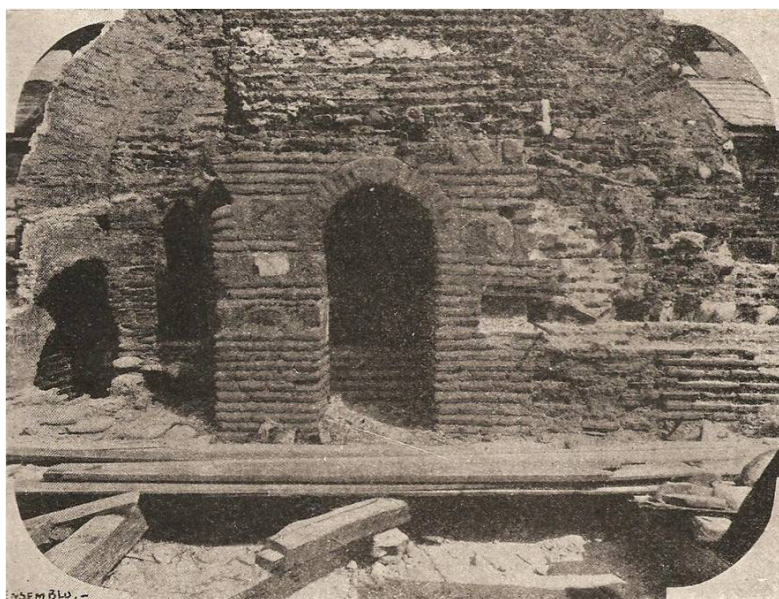


Fig. 18. L'église princière Saint Nicolas de Curtea de Argeș – les ruines de la chambre (*scriptorium*) existante autrefois au dessus du narthex - le premier étage de la tour du clocher (photo 1911, Archive de l'Institut National du Patrimoine – Bucarest).

LA MOLDAVIE DE ȘTEFAN LE GRAND (1457–1504) ET LE MONASTÈRE DE HILANDAR AU MONT ATHOS. TÉMOIGNAGES ET HYPOTHÈSES

RADU G. PĂUN

(Centre d'Études des Mondes Russe, Caucasiens et Centre-Européen,
CNRS, Paris)

The present article brings to light some new information concerning the relations between the Serbian monastery of Hilandar (Mount Athos) and the principality of Moldavia (15th–16th centuries). On the basis of some unedited obituaries (lists of whom to offer prayers) from the Hilandar archives, the author establishes that the first Moldavian benefactor of the monastery was Prince Stephen the Great (1457–1504). Consequently, some new hypotheses are put forward for the further study of the Serbian cultural and political tradition in the principalities of Moldavia and Wallachia.

Keywords: Hilandar monastery, Mount Athos, Moldavia, Stephen the Great, Serbian cultural and political tradition.

Le début des relations des Principautés roumaines avec le monastère de Hilandar au Mont Athos a été longtemps attaché au nom du prince valaque Vlad le Moine (1482–1495) auquel la «tsaritsa» Mara Branković aurait transmis le droit de ktitôrat sur «la grande laure serbe» et que, de l'avis de certains historiens, elle aurait même adopté¹. Cette assertion, qui avait gagné droit de cité tant dans l'historiographie roumaine que dans celle ex-yougoslave, a été battue en brèche par la découverte de quelques documents ottomans, publiés et commentés par Vančo Boškov et Aleksandar Fotić, qui montrent bien que Vlad ne fit en fait que suivre l'initiative similaire de son prédécesseur et rival Basarab le Jeune, dit «le Petit

¹ Voir surtout Emil Turdeanu, *Legăturile românești cu mănăstirile Hilandar și Sfântul Pavel de la Muntele Athos*, «Cercetări Literare», IV, 1940, pp. 60–113 (avec toute la bibliographie ancienne); Petre Ș. Năsturel, *Sultana Mara, Vlad Vodă Călugărul și începutul legăturilor Țării Românești cu mănăstirea Hilandar (1492)*, «Glasul Bisericii», XIX, 5–6, 1960, pp. 498–502; Ion-Radu Mircea, *Relations culturelles roumano-serbes au XVI^e siècle*, «Revue des Études Sud-Est Européennes», I, 3–4, 1963, pp. 377–419; Petre Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XVI^e siècle à 1654*, Rome, 1986, pp. 125–137. L'idée de l'adoption a été combattue, entre autres, par Aleksandar Fotić, *Despina Mara Brankovic and Hilandar. Between the Desired and the Possible*, dans le vol. *Осам века Хиландара. Историја, духовни живот, књижевности, уметности и архитектура*, Belgrade, 2000, pp. 93–100, position que nous avons aussi adoptée, cf. Radu G. Păun, *Quelques notes sur les débuts des rapports entre la Valachie et le monastère de Hilandar au Mont Athos*, «Revue des Études Sud-Est Européennes», XLVI, 1–4, 2008, pp. 151–164.

Empaleur» (1477–1481), dont le statut de protecteur de Hilandar était reconnu par les autorités ottomanes même avant 1481².

Pour ce qui est des relations de la Moldavie avec le même monastère, rien n'était connu avant le 13 mars 1533, la date de la donation qui lui fut accordée par le prince Petru Rareș (1527–1538 ; 1541–1546). Même après cette date, les repères concrets de la discussion n'étaient que très vagues, mis à part la charte du prince Petru le Boiteux, (1574–1577 ; 1578–1579 ; 1582–1591), du 31 décembre 1583, et l'acte par lequel Vasile Lupu (1634–1653) dédiait sa fondation de Trei Ierarhi (Iași) à l'ensemble des lieux de culte athonites (1641)³.

Le présent article se propose de verser des pièces nouvelles au dossier des rapports de la principauté moldave avec la grande laurie serbe, la plupart se rapportant au règne du prince Ștefan le Grand. En effet, les recherches entreprises dans la Hilandar Research Library and Resource Center for Medieval Slavic Studies, The Ohio State University, Columbus, Ohio⁴, nous ont permis de trouver pas moins de quatre témoignages indiquant que le nom du prince moldave était non seulement célébré par les moines hilandarins, mais aussi – et très important pour la présente discussion – qu'il occupait une place de choix parmi ceux des bienfaiteurs de ce lieu saint du Mont Athos mis sous la protection de la Vierge par le fondateur de l'Église serbe, Saint Sava Nemanja. Il s'agit, en l'occurrence, de quatre obituaires, à savoir quatre listes de noms que les moines devaient mentionner dans leurs prières et offices et surtout lors de la *proskomidie* (προσκομιδή, πρόθεσις), des listes qui comprennent, outre les noms des fondateurs Némanides du monastère et de leurs héritiers et successeurs, un nombre important de princes, boyards et hauts prélats de Moldavie et de Valachie. Dans tous les cas qui font l'objet de la présente étude il s'agit de documents relativement récents, transcrits, retranscrits, modifiés et reliés à plusieurs reprises, et composés sur la base des pièces plus anciennes se trouvant dans les archives du monastère. Cela peut expliquer les

² Vančo Bošković, *Документи Баезита II в Хиландару (Света Гора)*, « Приложни за ориенталном филологија », 31, 1982, pp. 138–143; Aleksandar Fotić, *Despina Mara Brankovic and Hilandar*; *Idem, Света Гора и Хиландар у Османском царство XV–XVII век*, Belgrade, 2000, pp. 194–203; Boško Bojović, Petre Ș. Năsturel, *Les fondations dynastiques du Mont Athos. Des dynastes serbes et de la sultane Mara aux princes roumains*, « Revue des Études Sud-Est Européennes », XLI, 1–4, 2003, pp. 149–175, ici p. 160, note 54; pp. 166–168; Radu G. Păun, *Quelques notes sur les débuts des rapports entre la Valachie et le monastère de Chilandar*; *Idem, La Valachie et le monastère de Chilandar au Mont Athos. Nouveaux témoignages (XV^e–XVI^e siècles)*, « Medieval and Early Modern Studies for Central and Eastern Europe », II, 1–4, 2010, pp. 137–184.

³ Pour tous ces aspects, voir Petre Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains*, pp. 125–137.

⁴ Nous nous faisons un devoir d'honneur de remercier ici Prof. Predrag Matejić et ses collaborateurs pour nous avoir offert la chance d'étudier la collection de microfilms que Hilandar Research Library possède. Nous remercions aussi les Pères Dosoftei et Marcu du monastère de Putna, ainsi que les religieux du couvent roumain de Prodromou (Mont Athos), qui ont sollicité aux Pères de Hilandar et en ont obtenu des photographies d'excellente qualité des parties des manuscrits qui font l'objet de cet article. Notre gratitude va également vers nos amis Ivan Biliarsky et Margarita Kuyumdzhieva et vers Prof. Elka Bakalova (Sofia) qui ont gentiment mis à notre disposition des matériaux, en ajoutant des suggestions particulièrement utiles pour mener à bien la présente recherche.

difficultés à affronter lorsqu'il s'agit d'identifier et localiser du point de vue chronologique certains des personnages qui y sont mentionnés.

Les quatre obituaires qui nous intéressent se trouvent dans trois recueils manuscrits qui portent respectivement les numéros de catalogue 510, 511 et 519⁵. Selon Dimitrij Bogdanović, le HMSM 510 devrait être daté vers la fin du XVI^e siècle, ce qui correspond très bien à la partie du contenu qui nous concerne ici⁶. Le titre général du recueil, tel qu'il apparaît à la f. 1^r est le suivant: (en capitales) : **Сь Богомь починаемь поменикъ црскыє** (ligne suivante, en minuscules) **и шпен'нїє ѡбытели великыє лаври србскыє Хїландарь глїєми**. Lors de la lecture du manuscrit, notre attention a été attirée par deux rubriques spéciales. A la f. 117^r (nouvelle numérotation) on avait marqué dans la partie supérieure de la feuille, en encre rouge : **оугрѡвлѡхїа** et juste en dessous, en encre noire : **А СЕ ПОМЕНИКЪ СГГРОВЛАХІЙСКОИ ЗЕМЛИ**, avec la précision suivante : **вз лѣ сцпѡ, мѣа мѡїа написасе воєвода Басараба млѡди оугрѡвлѡхїйскыи гпѡдарь вз стын помѣникъ. И метанїє сзтвори да ѣ ктїторь стго хрѡма сего :-**. Nous avons donc là la preuve péremptoire que le premier *kitōr* valaque de Hilandar connu à ce jour a été non pas Vlad le Moine, mais Basarab le Jeune.

A la f. 133^r (nouvelle numérotation) on trouve pratiquement le même modèle. Dans la partie supérieure de la feuille est marqué, en cursives: **молдѡвска зем** et, plus bas, en dessous d'un frontispice similaire à celui de la f. 117^r, le copiste a écrit:

ПОМЕНИКЪ БЛГОЧСТИВЫ ГПДА МОЛДѡ

вскыє земліє: **вз лѣ сцѡд, мѣа іюліа**

кз написасе воєвода молдѡвскы оу

поменикъ и метанїє сзтвори да ѣ хт

торь монастыра сего:

⁵ Les cotes sous lesquelles ils se trouvent dans la bibliothèque du monastère sont: 478, 479, respectivement 426. Pour les désigner nous allons utiliser le sigle HMSM (Hilandar Monastery Slavic Manuscript), employé par Predrag Matejić et Hannah Thomas dans leur *Manuscripts on Microform of the Hilandar Research Library (The Ohio State University)*, 2 vols., Columbus, Ohio, 1992.

⁶ Le codex contient dans sa forme actuelle 346 feuillets de papier écrits par plusieurs copistes, à des moments différents, en slavon d'église de rédaction serbe (Rešava). La reliure actuelle a été réalisée au milieu du XVII^e siècle, vraisemblablement par le hiéromoine Sava, dont le nom est mentionné dans le colophon daté 1657, cf. Dimitrije Bogdanović, *Каталог ћирѡлских рукописа манастира Хиландара*, Belgrade, 1978, p. 192. Voir aussi Predrag Matejić, Hannah Thomas, *Manuscripts on Microform of the Hilandar Research Library*, II, p. 587.

Il s'agit par conséquent d'un obituaire communiqué aux moines de Hilandar en l'an 7064 depuis la Création du monde (en l'occurrence, 1556), au mois de juillet, le 27^{ème} jour, par le prince moldave Alexandru Lăpușneanul (1552–1561 ; 1564–1568), dont les relations avec la grande laire serbe n'étaient pas connues jusqu'à maintenant. La liste de noms que le prince avait transmise aux hilandarins commence avec ραβα βῆια Στέφανα βοέβοδαῦ μολδωβσκαγο, suivi par Βόγδανα ὄτι βοέβοδαῦ Στέφανα, Μαρῖνο μῆτι ἔγο, Εβδόκινο ποδροῦ ἔγο, ensuite Αλεξάνῆρα σῆα ἔγο et Ελένοῦ δῦσι ἔμσ. Les noms suivants sont : Πέτρα βοέβοδαῦ et γῆου Ελένοῦ, à savoir Petru Rareș et son épouse d'origine serbe, descendante des Branković, les deux accompagnés, logiquement, par leurs enfants : Βόγδανα βοέβοδαῦ, Κόσταδινα βοέβοδαῦ ἢ Πέτρα βοέβοδαῦ. Enfin, γῆου Ἀνάστασιου devrait renvoyer à la mère d'Alexandru Lăpușneanul (désignée comme princesse régnante, quoi qu'elle ne le fut pas), dont le nom suit juste après (Αλεξάνῆρα βοέβοδαῦ), accompagné par celui de son épouse Ruxandra (γῆου Ρόξανδαῦ), la fille de Petru Rareș et d'Elena dite «Despotovna», à savoir «la fille du Despote»⁷.

Serait-on en droit de croire, en regardant cette liste et gardant à l'esprit tout ce qu'on connaît des relations entre les deux principautés et le monastère de Hilandar, que le nom de Ștefan le Grand y apparaît pour la simple raison que son (assez) éloigné successeur Alexandru Lăpușneanul a trouvé bon de le mentionner parmi ses devanciers ? Fort peu probable. Il semble bien plus plausible qu'en rédigeant cette liste (ou bien en commandant la rédaction) Alexandru eut eu devant les yeux des documents plus anciens (chartes de donation, obituaires) qui se seraient trouvés soit dans les archives princières, soit dans celles du monastère, car les moines avaient l'habitude de préserver ce genre de documents⁸. Cela expliquerait pourquoi la liste de Lăpușneanul ne contient pas le nom de son prétendu père Bogdan III (1504–1517). Plus encore, les noms des membres de la famille restreinte de Ștefan présents dans la liste renvoient à une situation antérieure à la date de 25 novembre 1467, qui marque le décès de la première épouse du prince, Evdokia de Kiev⁹. Il nous paraît vraiment difficile de croire que, seulement un demi siècle après la mort de Ștefan, un de ses petits-fils (véritable ou

⁷ La feuille a été utilisée plus tard pour y insérer des noms des fidèles de la région de Loveč, aujourd'hui en Bulgarie.

⁸ Certains exemples peuvent en être trouvés dans Boško I. Bojović (avec la collaboration de Petre Ș. Năsturel, Tomislav Jovanović, Radu Păun), *Chilandar et les pays roumains (XV^e–XVII^e siècles). Les actes des princes roumains des archives de Chilandar (Mont-Athos)*, Paris, 2010. Voir aussi Radu G. Păun, *Quelques notes sur les débuts des rapports entre la Valachie et le monastère de Chilandar*, cité plus haut.

⁹ Sur elle, voir Constantin Rezachevici, *Ștefan cel Mare, Ivan III, Sofia Tominicina (Paleolog) și Elena Ștefanovna Voloșanca. Legături dinastice și politice*, « Studii și Materiale de Istorie Medie », XXII, 2004, pp. 51–70 ; Ștefan S. Gorovei, Maria Magdalena Székely, *Princeps omni laude maior. O istorie a lui Ștefan cel Mare*, Sfânta Mănăstire Putna, 2005, pp. 49–50.

non) ait ignoré que son illustre grand-père avait eu non pas une mais trois épouses légitimes, et que des trois il se rapporte précisément à la première, donc la plus ancienne en date. Enfin, un troisième argument, et le plus fort peut-être, concerne la manière de présenter les membres de la famille de Ștefan : il est évident, nous semble-t-il, que tous les noms des personnages mentionnés dans la liste (géniteurs, épouse, enfants) s'organisent autour et en fonction de son propre nom, qui fait figure d'*ego*. Il est donc bien raisonnable de considérer que la présence du nom de Ștefan le Grand dans cet obituaire est due à une donation quelconque que le prince moldave aurait accordée à la grande laure serbe.

La logique de l'obituaire commandé par Lăpușneanul est d'ailleurs quasi-identique avec celle qui ressort de la charte que Ștefan le Grand lui-même avait accordée au monastère de Zographou, le 10 mai 1466¹⁰. Dans ce document, le prince moldave n'oubliait pas de demander aux moines du lieu de faire inscrire « dans la *proscomidie* » son nom, celui de sa femme Evdokia, et ceux de leurs enfants « par Dieu donnés », en l'occurrence Alexandru et Elena. Seuls y font défaut les noms des géniteurs du prince, qui apparaissent en revanche dans l'obituaire de Hilandar présenté ci-dessus. Si l'on admet – et ceci nous semble parfaitement soutenable – que les deux documents suivent une seule et même logique, alors on peut placer la date de la donation de Ștefan en faveur de Hilandar d'une manière encore plus précise, à savoir entre 1465–1466 (la date de naissance d'Elena) et 1466–1467 (la date de naissance de Petru, le cadet du couple, qui ne figure pas sur la liste de Hilandar), et en tout état de cause avant le 25 novembre 1467, lorsque Evdokia meurt. Cela parce qu'il nous paraît tout de même difficile d'expliquer l'absence de Petru d'une liste qui semble très exacte et qui fut sans doute inspirée par un document officiel provenant de la chancellerie princière. Nous savons, par ailleurs, que dans une autre charte, accordée toujours à Zographou et datée le 13 septembre 1471, la décision de Ștefan était renforcée par le témoignage de ses *deux fils*, Alexandru et Petru, le dernier n'ayant toutefois pas plus de quatre ou cinq ans à l'époque¹¹. La date du geste charitable que Ștefan fit au bénéfice de Hilandar doit donc être placée entre 1465 et le 25 novembre 1467, peut-être au même moment que la charte accordée à Zographou.

Une lecture attentive du codex 510 indique qu'il n'y a rien d'accidentel dans tout cela. En effet, à la f. 1^v du manuscrit, on trouve, sous l'invocation classique *По мени ги дше рабъ свой въ цркви нб*, une liste générale des *ktitôrs* du monastère.

Chose assez surprenante, du moins au premier regard, la liste ne s'ouvre pas avec les saints Siméon et Sava Nemanja, mais avec Miloš et Vlk (Vuk), sur lesquels nous allons revenir. Il est fort possible que le scribe qui a rédigé la liste ait compilé

¹⁰ Petre Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains*, p. 183. Le document est publié dans *Documenta Romaniae Historica. A. Moldova. Vol. II (1449–1486)*, volume réalisé par Leon Șimanschi, avec la collaboration de Georgeta Ignat et Dumitru Agache, Bucarest, 1976, pp. 192–194, n° 135 (cité ensuite comme *DRH. Moldova*)

¹¹ *Ibidem*, p. 261, n° 176 ; Petre Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains*, p. 186.

à sa propre manière des documents plus anciens, en transcrivant les noms qui s'y trouvaient dans un ordre qui n'est pas toujours correct. Il est encore plus possible que la liste ainsi produite soit fondée non pas sur un obituaire complet du monastère, dénombrant les fondateurs et les bienfaiteurs depuis les temps les plus reculés jusqu'au moment de la rédaction, mais sur un plus récent qui ne comprît que les derniers dynastes serbes.

L'analyse du recueil a confirmé cette hypothèse et révélé qu'il contient plusieurs listes de noms à commémorer lors des différents offices religieux : il s'agit des ktitôrs plus ou moins anciens du monastère (f. 1^v, numérotation d'origine), des métropolitains et évêques (f. 3^r et suivantes, numérotation d'origine), des grands-princes russes (f. 14^r, selon la numérotation d'origine, respectivement f. 109^r, selon la nouvelle), des boyards russes (ff. 109^v–116^v, numérotation nouvelle), des princes de la Valachie (f. 15^r, numérotation d'origine, respectivement f. 117^r, numérotation nouvelle), des boyards et autres personnages du même pays (ff. 117^v–123^r, numérotation nouvelle), des princes de la Moldavie (f. 16^r, numérotation d'origine, respectivement f. 133^r, numérotation nouvelle), des boyards et autres personnages du même pays (ff. 134^r–139^r, numérotation nouvelle), etc. Or, ce qui frappe dès le premier moment est la différence bien considérable entre le numéro d'origine de chaque feuillet et celui que lui a été attribué par la suite. Ainsi, la feuille 14 (la liste des grands-princes russes) est devenue 109 ; la feuille 15 (les princes valaques), est devenue 117, alors que la feuille 16 (les princes moldaves) est devenue 133. Tout cela indique clairement que le recueil, tel qu'il se présente aujourd'hui, est en fait le résultat d'une opération de regroupement et de reliure de certaines listes de noms plus anciennes. L'une d'entre elles a été à l'origine destinée à retenir seulement les noms des monarques et des hauts prélats, en commençant par les dynastes, patriarches et évêques serbes (ff. 1–3 et les suivantes, selon la numérotation d'origine) et continuant avec les monarques russes, valaques et moldaves (ff. 14–16). Au moment de la reliure, on a trouvé bon et nécessaire de mettre ensemble les diverses listes individuelles, de sorte qu'à chaque liste de dynastes correspondent la ou les liste(s) de fidèles « ordinaires » du pays respectif et on a renuméroté les feuilles du codex ainsi obtenu.

Pour revenir à la liste de noms qui se trouve à la f. 1^v du HMSM 510, il faut bien observer que, malgré l'apparent désordre dans lequel les noms ont été transcrits, certains repères peuvent toutefois être établis, qui puissent situer du point de vue chronologique les personnages en question. Si l'identité des deux premières personnes mentionnées, Miloš et Vlk¹², reste incertaine, il nous semble bien clair que les noms qui suivent dans la colonne de gauche renvoient à la famille du prince

¹² Ce dernier serait d'après nous Vlk Lazarević, le fils du knèz Lazar, mentionné en tant que donateur dans les chartes émises par son frère Stefan. Pour les généalogies des familles serbes et l'histoire de la période postérieure à la mort de Stefan Dušan, on se rapportera surtout à Dušan Mrčenović, Aleksandar Palavestra, Dušan Spasić, *Родословне таблице и грбови српских династија и властеле*, Belgrade, 1991; Rade Mihalčić, *Крај српског царства*, Belgrade, 1975 ; Momčilo Spremić, *Деспот Ђорђе Бранковић и негово доба*, Belgrade, 1994. Voir aussi George Christos Soulis, *The Serbs and Byzantium during the reign of tsar Stephen Dušan (1331–1355) and his successors*, Dumbarton Oaks, 1984.

serbe Lazar Hrebeljanović (1372–1389): Λαζάρα est sans doute le prince lui-même, Στέφανα Δέσποτ désigne Stefan Lazarević, le fils de Lazar et despote titulaire entre 1402 și 1427, alors que Εφροσύνη μάϊ fait référence à l'épouse de Lazar, Milica, qui a pris le voile sous le nom de Jevgenija, pour s'appeler plus tard, après avoir reçu le grand habit monastique (μέγα σχηῖμα), Jefrosinija¹³. L'identité de certains autres personnages reste pour l'instant mal assurée (nonne Macrina¹⁴, Δεῦρα γῆδρα, Ioan, Maria¹⁵), mais nous supposons que Δεῦρο μάναῖ pourrait indiquer Dragana, sœur de Lazar et épouse du čelnik Musa, qui prit le voile sous ce nom-là.

Dans la colonne de droite, juste après Βλζκα γῆνα, se trouve Ουγλῆσῃς κεσαρα qui devrait être Jovan Ouglieša¹⁶, même si celui-ci n'a pas détenu le titre de César mais seulement celui de despote, ou bien un autre Ouglieša, le fils du *sebastocrator* Vlatko, qui est effectivement attesté avec ce titre en tant que bienfaiteur de Hilandar par des documents tardifs¹⁷. En revanche, Εφίμια κεσαριῖ serait selon nous Jefimija, fille du *César* Vojhna, un des proches serviteurs de Stefan Dušan, épouse du despote Jovan Ouglieša et première femme poète de la littérature serbe¹⁸. Il est

¹³ Dans l'obituaire de Dečani, par exemple, elle apparaît avec les deux noms : « помени Господи кнеза Лазара и краља (sic !) его Ефросиму монахию Евгению », cf. Serafim Ristić, *Деџански споменици*, Belgrade, 1864, p. 20. Dans le soi-disant « *Typikon Romanov* », elle est appelée Jefrosinija, Ljubomir Stojanović, *Стари српски записи и натписи*, III, Belgrade 1905, p. 70, n° 5012, alors qu'elle est nommée Jevgenija par d'autres sources, cf. Miloš Blagojević, *Српске владарке – ктитори Хиландара*, « Хиландарски Зборник », 11, 2004, pp. 7–26, ici pp. 15 et 24. Dans un autre obituaire de Hilandar, contenu dans le HMSM 511 et dont il sera question plus tard, elle apparaît sous le nom d'Jefrosinija, mais dans ce même manuscrit on trouve aussi une autre Jefrosinija, juste après le César Ouglieša.

¹⁴ A moins que le premier nom n'indique Mara, la fille de Lazar et l'épouse de Vuk Branković ; elle a prit le voile sous le nom de Marina, ce qui veut dire qu'on risque d'avoir là une erreur de copiste ; voir, par exemple, Stojan Novaković, *Српски поменици XV–XVIII века*, « Гласник Српског Ученог Друштва », XLII, 1875, pp. 1–153, ici p. 10 (obituaire du monastère de la Sainte Mère de Dieu à Prizren), p. 18 (Kruševo, monastère de l'Annonciation), p. 32 ; Relja Katić, *Поменик хиландарског метоха манастира Св. Петра Коршиког*, « Археографски Прилози », 4, 1982, p. 150. Dans l'obituaire de Hilandar contenu dans le HMSM 510, on trouve la nonne Macrina dans une série de noms fort similaire à celle dont on a affaire ici, à savoir : Vlk, Lazar, César Ouglieša, nonne Jefrosinija, Jelača, empereur Manuel Paléologue-moine Mathieu. Une nonne portant le nom de Macrina et qui fit une donation à Saint-Paul en 1456 est attestée dans un document se trouvant dans la collection Sevastianov, cf. A. Viktorov, *Собрание рукописей П. И. Севастьянова*, Moscou, 1881, p. 98. Vu la différence chronologique par rapport aux autres noms qui figurent dans cette partie de notre liste, il est cependant peu probable qu'il s'agisse d'elle.

¹⁵ Il convient de préciser qu'un couple homonyme figure parmi les fondateurs de la Tour de l'Albanais (Saint-Georges), comme l'indique le bref *synodikon* qui ouvre le HMSM 519, manuscrit qui nous occupera plus tard. Ce même couple est aussi à retrouver dans le HMSM 510.

¹⁶ Il s'agit du despote de Serres, bien connu comme bienfaiteur de Hilandar, qui tomba dans la bataille de Marica (Černomen), en 1371.

¹⁷ Dušan Sindik, *Повеља кесара Угљеше*, « Зборник Радова Византолошког Института », XXXVIII, 1999–2000, pp. 385–394.

¹⁸ Les deux veuves, Jevgenija-Jefrosinija (Milica) et Jefimija, étaient d'ailleurs en relations très étroites, cf. Boško Bojović, *L'idéologie monarchique dans les hagio-biographies dynastiques du Moyen Age serbe*, Rome, 1995, pp. 189–190, avec bibliographie.

difficile de préciser l'identité d'Ivaniša : il peut être soit le neveu de Lazar (le fils d'une de ses sœurs, dont le nom reste encore inconnu, avec Altoman, qui fut à son tour le fils d'un despote portant le nom d'Ivaniša¹⁹), soit le fils du roi Vukašin et le frère de Marko Kraljević, dont le nom apparaît plus bas²⁰. ДРАГАШ ГИНА devrait être un des fils du despote Dejan²¹, plus précisément Jovan, qui meurt environ 1378, alors que ΕΛΙΣΑΒΕΘ ΜΟΝΑΧΙΩ, qui figure à côté de la *césarissa* Jefimija et en dessous de Dragaš, pourrait être Jelena, l'épouse de Dušan (morte en 1376), mais il serait assez bizarre qu'elle figure deux fois dans la liste, une fois avec son « petit nom » monastique et la seconde fois avec le grand, car juste en dessous on trouve ΕΒΡΕΙΩ ЦРЦА, qui ne peut être qu'elle-même²². Il est donc plus plausible que ce nom désigne une autre Jelena, épouse du roi Vukašin, qui prit aussi le voile sous le nom d'Jelisaveta.

Quoi qu'il en soit, une chose apparaît bien claire : on a là une partie des noms des dynastes serbes qui se sont disputé l'héritage de Stefan Dušan lors du règne du successeur direct de celui-ci, Stefan Uroš V (1355–1371) et juste après, ce qui place la discussion dans les dernières décennies du XIV^e siècle.

La liste finit, tout logiquement, avec les Branković²³, fils du *sébastocrator* Branko Mladenović (un des proches de Dušan, mort avant 1365) et leurs successeurs. La différence par rapport à la première partie est saisissante, car on reconnaît tout de suite les personnages de la famille, ce qui porte à croire que le copiste a eu sous les yeux des documents émanant directement des donateurs. Les frères, qui ont maintes fois manifesté leur générosité à l'égard de Hilandar²⁴, y figurent ensemble : Vlk (Vuk), le gendre du prince Lazar (mort en 1397), Γερασίμα ΜΩΝΑ, qui est le grand nom monastique de Nikola-Radohna, entré dans les ordres à

¹⁹ Dušan Mrčenočić, Aleksandar Palavestra, Dušan Spasić, *Родословне таблице*, pp. 111–117.

²⁰ *Ibidem*, p. 92 et suiv. Cette dernière identification serait encore plus plausible si le mot *крал* qu'on peut lire juste en-dessous de celui d'Ivaniša se réfère effectivement à lui. Père et fils sont mentionnés ensemble comme fondateurs de l'église de Saint Démétrius à Souhoj Reč, cf. Ljubomir Stojanović, *Стару српски записи и натписи*, I, Belgrade 1902, p. 58, n° 187; III, p. 80, n° 5119.

²¹ Dušan Mrčenočić, Aleksandar Palavestra, Dušan Spasić, *Родословне таблице*, p. 73. Le despote Jovan Dragaš et son frère Constantin ont effectivement accordé des donations à Hilandar et ailleurs au Mont Athos, cf. Mirjana Živojinović, *Драгаши и Света Гора*, «Зборник Радова Византолошког Института», XLIII, 2006, pp. 41–57.

²² Voir, par exemple, Relja Katić, *Поменик*, p. 149. Dans le « *Typikon Romanov* », elle figure sous les deux noms, cf. Miloš Blagoević, *Српске владарке*, p. 14, notes 28 et 29.

²³ ΚΩΣΤΑΝΤΙΝΑ ΔΕΣΠΩ et ΜΑΡΚΑ, qui les précèdent, semblent indiquer Constantin Dragaš et Marko Kraljević (le fils du roi Vukašin), morts, tous les deux, dans la bataille de Rovine. Le premier, grand-père paternel des derniers deux basileis, Jean VIII et Constantin XI Dragasses (Dragaš), n'a jamais détenu le titre de despote, mais il y a des documents qui le désignent comme tel, cf. Božidar Ferjančić, *Деспоти у Византији и у јужнословенским земљама*, Belgrade, 1960, pp. 174–176.

²⁴ Voir surtout Momčilo Spremić, *Бранковићи и Хиландар (1365–1427)*, dans le vol. *Осам века Хиландара*, cité ci-dessus, pp. 71–83. Ce fut précisément cette Jelena qui fit la dernière donation de la famille à la grande laurie serbe, en l'occurrence 100 pièces d'or accordées le 11 juin 1504, cf. Boško I. Bojović, *Chilandar et les pays roumains*, p. 36, avec bibliographie.

Hilandar même sous le nom de Roman (mort en 1399), respectivement Théodora (Vojslava), leur sœur et épouse du dynaste de Durres Georges Topja (il manque l'autre frère, Grgur, mort en 1398). La génération suivante est pourtant faiblement représentée : on n'en trouve que Γιοργα Δέσπῳ, qui est Djuradj Branković, le fils de Vlk et despote de Serbie (1427–1456), avec Ερινη Δέσπῳ, à savoir, sa deuxième épouse, Irène Cantacuzène. Leurs enfants suivent juste après : Λαζάρα Δέσπῳ, despote de Serbie pour deux ans seulement (1456–1458), après la mort de son père, Γερμανα Μώνῃ, ou bien Grgur, de son nom laïc, entré dans les ordres à Hilandar même, où il est d'ailleurs enterré (1459), et Στέφανα, despote entre 1458 et 1459. La présence du nom d'Εβρενῆιο Μοναχῆιο parmi les enfants de Djuradj Branković et d'Irène Cantacuzène, juste après Gjerman (Grgur) et avant Stefan, semble indiquer qu'elle faisait aussi partie de la famille. Nous sommes tenté de l'identifier avec l'épouse (?), par ailleurs inconnue, de Grgur et en tout cas mère de Vuk Grgurović, despote de Serbie en exil (1458–1485). Quant à Θόμας, qui apparaît plus bas, il est à coup sûr Thomas Cantacuzène, le frère d'Irène et l'oncle de Mara Branković. Parmi les Branković de la génération suivante, et la dernière qui est mentionnée dans notre liste, seul y apparaît le despote Jovan (Ιωάννα Δέσπῳ), celui qui devait finir ses jours en Hongrie (1502), accompagné, détail intéressant, par Ιωάννης Δέσποτι, à savoir son épouse, dont le nom a échappé au copiste : il s'agit de Jelena, la fille du noble serbe Stefan Jakšić, un des conseillers du roi Matthias Corvin²⁵. Les derniers noms de la liste sont ceux de Mara, la fille de Djuradj Branković et l'épouse de Mourad II (m. 1487) et de la « Cantacuzène », sa sœur, la veuve du comte Ulrich de Cilly (m. 1491). Quelques autres noms, qu'il nous est impossible d'identifier pour l'instant, semblent avoir été ajoutés par une main différente ; ainsi dans la colonne de droite : Γεωργίε έρομονάχα, Αφανασιε κεσαρζ, Северз, et, dans la colonne de gauche : Δεωσία πορλ κεζαρα, apparemment l'épouse du *césar* Athanase.

La liste s'arrête donc aux dernières années du XV^e siècle et les premières du siècle suivant et il est évident qu'elle n'a plus été alimentée après cette date²⁶.

Cette précision est importante car, en plein milieu de la liste, on trouve dans la colonne de droite : Στέφανα βοέβοδз, ensuite, ligne suivante, Αλεξάνδρα βοέβο, respectivement Μαρῆιο ππждз, les trois noms étant précédés par : Λεβна црл et

²⁵ Cf. Momčilo Spremić, *La famille serbe des Branković. Considérations généalogiques et héraldiques*, « Зборник Радова Византолошког Института », XLI, 2004, pp. 441–452.

²⁶ Sur les donations de Mara Branković, voir surtout Ruža Čuk, *Повеља царице Марѣ манастирима Хиландар и Св. Павлу*, « Историјски часопис », XXIV, 1977, pp. 103–116 ; Aleksandar Fotić, *Despina Mara Brankovic and Hilandar*, cité ci-dessus ; Boško Bojović, Petre Ș. Năsturel, *Les fondations dynastiques du Mont Athos*, déjà cité.

Or, à la f. 6^r (numérotation nouvelle, f. 2^r selon celle d'origine) du codex, troisième ligne, on peut lire : Ἰωάννα Στεφάνου βοέβοδα⁶ ; ligne suivante : Ἰωάννα Ἀλεξάνδρου βοέβοδα⁶ ; ensuite : Ἰωάννα Μάρτυρος, à savoir les mêmes noms que ceux qu'on a trouvés dans l'obituaire général de Hilandar inséré dans le HMSM 510. Plus encore, le nom de Ștefan le Grand – parce qu'il s'agit assurément de lui – est précédé, ici aussi, de ceux de Ἰωάννα Λεωντῆς ἑπισκόπου et Ἰωάννα Καλλιμάχου ἑπισκόπου, tout comme dans le document présenté ci-dessus. Au verso de la même feuille, sous la rubrique ἱεραρχῶν (Georgiens) on trouve une brève liste de noms qui commence avec Tamar, peut-être la fameuse reine de Géorgie (1184–1210), continue avec deux noms que nous n'avons pas pu identifier pour l'instant, pour qu'on retrouve ensuite Avgog et Ioan, toujours comme dans la liste du HMSM 510, à cette différence près que le copiste leur a ajouté le titre d'empereur (αὐτοκράτορος), alors que dans l'autre liste le premier était désigné comme despote et le deuxième ne portait aucun titre.

Hormis le fait qu'aucune donation moldave, de quelque genre que ce fût, en faveur de la Tour de l'Albanais n'était connue à ce jour, il nous semble bien évident que la présence de Ștefan, de son fils Alexandru et de la princesse Maria dans l'obituaire de cet ermitage n'est pas du tout anodine, surtout que les similitudes entre celui-ci et celui de Hilandar, inséré dans le HMSM 510, sont frappantes. La seule différence concerne les titres que portent Ștefan et son fils, car dans l'obituaire de la Tour de l'Albanais le scribe leur a ajouté le nom, dit « théophorique », de Ἰωάννης (abrégé Ἰω³¹).

La première chose qui nous est venue à l'esprit en regardant cette liste et pensant toujours à l'obituaire général du HMSM 510 a été qu'une donation fut accordée par Ștefan à la Tour de l'Albanais à un moment quelconque pendant les 7 ans de mariage entre son fils Alexandru et l'énigmatique Maria, à savoir entre 1489 et 1496, lorsque le prince héritier est décédé. Nous étions bien sûr sous l'emprise de l'idée que Maria, qui est évoquée dans le HMSM 519 juste après Alexandru, devait être son épouse. Cette identification n'est pourtant pas logique du tout. Pourquoi, en fait, dans un obituaire au Mont Athos aurait-on inscrit le nom de l'épouse du prince héritier et non pas celui de la princesse régnante ? Comment pouvait-il advenir que celle-ci soit appelée Ἰωάννα, alors qu'elle n'était que l'épouse du successeur présumé ?

Tatomir P. Vukanović, *Словенска симбиоза породице Бурђа Кастриота Скендербега*, « Врањски гласник », VII, 1971, en format électronique à l'adresse : http://www.rastko.rs/rastko-al/istorija/tvukanovic-kastriot_1.php ; Dušan Sindik, *Две повеље у Хиландару*.

³¹ Emil Vârtosu, *Titulatura domnilor și asocierea la domnie în Țara Românească și Moldova până în secolul al XVI-lea*, Bucarest, 1960, pp. 11–101 ; Grigore Nandriș, *Sur l'origine de Io dans le titre des souverains bulgares et roumains*, « Revue des études slaves », 40, 1964 (Mélanges André Vaillant), pp. 159–166 ; Marin Tadin, *L'origine et la signification de la particule Io dans le titre honorifique des princes de Bulgarie, de Serbie (méridionale), de Valachie et de Moldavie*, « Cyrillomethodianum », 4, 1977, pp. 172–196.

L'identification de la princesse Maria s'avère de mise, et ceci pour plusieurs raisons, dont une des plus importantes concerne la datation de la deuxième donation de Ștefan en faveur de Hilandar, à moins qu'on n'admette qu'il s'agisse en fait de trois : deux donations pour Hilandar (comme semble l'indiquer le HMSM 510) et une pour la Tour de l'Albanais (comme il ressort du HMSM 519). Pour ce qui est de la dernière, un éclaircissement important est apporté par une notice marginale, manifestement écrite à une date plus récente que le corps du texte, qui ajoute juste à côté du nom de la princesse Maria la précision Δο ^νζε, à savoir « encore une (fois) », « de nouveau »³². Cela suggère, à notre avis, que la première intervention de Ștefan avec son épouse, la princesse Maria, en faveur de la Tour de l'Albanais date de l'époque de son mariage avec Maria Asanina Paléologue (septembre 1472 – décembre 1477), lorsque le prince disposa qu'on inscrive son nom dans l'obituaire de la *skète* à côté de ceux de son épouse et de celui qu'il avait voulu comme successeur, le prince Alexandru. Vu qu'aucun autre des enfants du prince ne figure dans la liste en question, le moment de cette action pourrait être placé dans l'intervalle septembre 1472–juin–juillet 1473, donc entre la date du mariage de Ștefan avec Maria Asanina Paléologue et la date de naissance de leur premier fils, Bogdan. Il est raisonnable de croire par conséquent que cet acte pieux a été répété, ou seulement confirmé, plus tard, à quelque moment entre le mariage de Ștefan avec sa troisième épouse, Maria-Voichița, (l'été de l'an 1478) et la mort d'Alexandru (juillet 1496). Ce fut donc à cette occasion que le prince a communiqué aux hilandarins qu'il fallait ajouter dans l'obituaire une autre princesse régnante portant le nom de Maria, ce que les moines ont fait en notant en marge de la liste de noms « encore une fois », « de nouveau », comme une sorte d'indication typiconale qui devait attirer l'attention que le nom de Maria devait être lu et commémoré deux fois : une fois pour la princesse régnante alors en vie et une autre pour celle qui venait de trépasser. Si l'on admet, d'autre part, que l'absence dans cette liste de noms de l'autre Maria, la femme d'Alexandru, serait révélatrice pour la datation, alors on peut placer le moment de cette « mise à jour » entre l'été de l'an 1478 (le mariage de Ștefan avec Maria-Voichița) et juillet 1489 (le mariage d'Alexandru avec Maria).

Si cette hypothèse peut s'appliquer pour ce qui concerne la chronologie des bienfaits octroyés par Ștefan à la Tour de l'Albanais, elle ne s'applique pas automatiquement à celle des interventions du même prince en faveur de Hilandar. Si la première donation à Hilandar est à placer entre 1465–1466 et novembre 1467, comme il a été suggéré plus haut, les choses sont plus problématiques pour ce qui est de la datation de la deuxième. La seule certitude est qu'il s'agit d'un geste qui précède la disparition d'Alexandru et qui devrait être daté, très largement, entre septembre 1472 et juillet 1496. Si on laisse de côté, en outre, au moins une partie de la période des conflits ouverts avec la Porte (par exemple, les années 1475–

³² Comme on peut voir à la Figure 3, cette indication a été d'abord écrite à côté du nom d'Alexandru. En comprenant l'erreur, le scribe l'a effacée et réécrite ensuite au bon endroit.

1476) et on admet aussi que l'absence de l'épouse d'Alexandru de notre liste est révélatrice, on se rapportera alors à deux intervalles : le premier couvrirait les années 1472–1474, à savoir la période qui précède les guerres contre l'Empire Ottoman, tandis que le deuxième se situerait entre 1478 et 1489, la dernière date marquant le mariage d'Alexandru avec Maria. L'absence dans les obituaires des autres enfants de Ștefan pourrait aussi fournir certaines indications, mais les princes régnants ne mentionnaient pas toujours tous leurs enfants dans les chartes qu'ils accordaient à tel ou tel lieu de culte.

Quoi qu'il en soit et quoi que l'on puisse encore dire en marge des documents brièvement présentés ci-dessus, une chose au moins semble bien établie : les donations roumaines en faveur du monastère de Hilandar ne commencent pas avec le prince valaque Basarab le Jeune, comme on l'a prétendu récemment, et d'autant moins avec son rival et successeur Vlad le Moine, mais avec Ștefan le Grand (qui, de surcroît, a été pour quelque temps le patron politique des deux autres³³), et ceci à une date à situer entre 1465–1466 et le 25 novembre 1467.

Il devient maintenant compréhensible pourquoi dans l'ordre liturgique de la célébration des souverains orthodoxes les princes de Moldavie sont mentionnés avant ceux de Valachie, juste après les tsars russes, et ceci même au XVII^e siècle, lorsque les donations valaques pour Hilandar étaient devenues depuis longtemps plus nombreuses et plus consistantes que celles moldaves. Cette situation est attestée par deux *sticherarioi* qui contiennent les formules typiques des prières de longue vie (многолѣтствіе) pour les monarques orthodoxes que les hilandarins employaient lors des services religieux³⁴.

Toutes ces données et observations devront conduire à une reconsidération des débuts et des significations idéologiques des relations que Ștefan le Grand et la Moldavie ont entretenues avec le Mont Athos. Nous ne possédons aucune preuve directe et irréfutable que la donation en faveur de Zographou (monastère que Ștefan et avec lui tous les princes moldaves eurent l'habitude d'appeler « le leur ») et celle en faveur de Hilandar aient été accordées au même moment, mais il semble bien clair qu'elles doivent être situées à des dates très proches l'une de l'autre. Si l'on accepte cette hypothèse, on observera aussi qu'au moment même où Mara Branković, la patronne de la dernière famille régnante serbe, rédigeait son testament (le 21 mai 1466)³⁵, Ștefan assumait l'héritage spirituel des dynastes sud-

³³ Pour cet aspect de la politique de Ștefan, voir Ștefan S. Gorovei, Maria Magdalena Székely, *Princeps omni laude maior*, pp. 194–209, avec toute la bibliographie du sujet.

³⁴ Dimitrije Bogdanović, *op. cit.*, pp. 336–337, et Predrag Matejić, Hannah Thompson, *op. cit.*, I, pp. 474–475, placent les deux manuscrits au début du XVIII^e siècle, avant 1716 (HMSM 339), respectivement avant 1731 (HMSM 340). Le contenu indique pourtant qu'il s'agit de copies d'après des textes à dater avant 1676, la date de la mort du tsar Alekseï Mihailovitch, mentionné dans le texte. Nous préparons une étude spéciale sur ces deux manuscrits.

³⁵ Par ce testament deux tiers de ses biens revenaient au monastère de Hilandar et le reste à Saint-Paul, la fondation de famille des Branković. Un deuxième testament a été rédigé en 1469, cf. Ruža Čuk, *Повеља царице Марѣ*, déjà cité ; *Eadem, Царица Марѣ*, « Историјски часопис », XXV–XXVI, 1978–1979, pp. 95–115.

slaves, tout en posant les bases de son propre patrimoine spirituel par la fondation du monastère de Putna (le 10 juillet 1466)³⁶. Toutes ces actions doivent être replacées, comme il a été observé, dans le contexte de la première étape de sa politique de croisade³⁷.

En deuxième lieu, nous croyons pouvoir soutenir sans grand risque d'erreur, sur la base des données fournies par l'obituaire général de Hilandar inséré dans le HMSM 510 et par celui de la Tour de l'Albanais se trouvant dans le HMSM 519, qu'une deuxième intervention de Ștefan en faveur de l'un ou des deux lieux de culte sus cités eut lieu à un moment à placer entre 1472 et 1496. Sans posséder des preuves qui l'attestent de manière sûre et certaine, il est possible toutefois de considérer qu'au moins en ce qui concerne la Tour de l'Albanais Ștefan a accordé deux donations : la première se placerait entre 1472–1473, alors que la deuxième serait à situer entre l'été 1478 et juillet 1496. Si ces hypothèses sont acceptées, alors il devient évident que la première donation renvoie directement à la période de préparation des grandes guerres contre les Ottomans des années 1475–1476³⁸. Dans ce contexte, un geste pieux à l'égard d'un lieu de culte patronné par Saint Georges, saint militaire pour lequel le prince moldave a montré une dévotion toute particulière³⁹, et refondé par le père du grand héros albanais Skanderbeg, illustre clairement la signification de croisade des combats que Ștefan, le dernier dynaste orthodoxe libre des Balkans, a menés contre l'Empire ottoman. Qui plus est, la présence du nom de Ștefan parmi les fondateurs Arianites et Castriotes de la *skëtetë* en question ne serait peut-être pas sans liaison avec les origines de la famille de sa troisième épouse, Maria-Voichița. Celle-ci était en fait la fille du prince valaque Radu cel Frumos (le Beau, 1462–1473) et de la princesse Maria-Despina (morte en 1500 à la Cour moldave), que certains historiens considèrent comme fille du dynaste albanais Gjergj Arianiti Comnène⁴⁰.

Quant à la troisième étape des relations du prince moldave avec les monastères serbes du Mont Athos, celle-ci exige une réflexion supplémentaire, car elle doit être nécessairement mise en relation avec la dynamique générale des

³⁶ Ștefan S. Gorovei, Maria Magdalena Székely, *Princeps omni laude maior*, p. 58. Sur la signification du monastère de Putna, voir surtout Maria Magdalena Székely, *Mănăstirea Putna – loc de memorie*, dans le volume *Ștefan cel Mare și Sfânt. Atlet al credinței creștine*, Sfânta Mănăstire Putna, 2004, pp. 37–71 (version développée de l'article publié dans « Studii și Materiale de Istorie Medie », XXII, 2004).

³⁷ Ștefan S. Gorovei, Maria Magdalena Székely, *Princeps omni laude maior*, pp. 47–49.

³⁸ Sur cet aspect, voir Ștefan S. Gorovei, *1473 – un an-cheie al domniei lui Ștefan cel Mare*, dans le volume *Ștefan cel Mare și Sfânt, 1504–2004. Portret în istorie*, Sfânta Mănăstire Putna, 2003, pp. 389–395 (1^{ère} publication dans « Anuarul Institutului de Istorie Iași », XVI, 1979, pp. 145–149); Idem, Maria Magdalena Székely, *Princeps omni laude maior*, pp. 93–98 et suivantes.

³⁹ Voir, dans ce sens, Maria Magdalena Székely, Ștefan S. Gorovei, « *Semne și minuni* » pentru Ștefan voievod. *Note de mentalitate medievală*, « Studii și Materiale de Istorie Medie », XVI, 1998, pp. 49–64 (republié dans le volume *Ștefan cel Mare și Sfânt. Portret în istorie*, pp. 67–86); Idem, *Princeps omni laude maior*, p. 48 et note 74.

⁴⁰ Ștefan S. Gorovei, *Maria Despina, Doamna lui Radu cel Frumos*, « Analele Putnei », II, 1–2, 2006, pp. 145–152.

événements dans la région, et surtout avec les rapports que Ștefan a entretenus avec les princes de la Valachie, eux-mêmes préoccupés par le sort des lieux de culte en question. Vue de cet angle, la réflexion touche – et doit absolument toucher – le volet purement politique et idéologique, si l'on considère la place particulière que la Sainte Montagne occupait dans l'horizon spirituel des monarques orthodoxes⁴¹. Il faudra d'ailleurs s'interroger si la transmission du ktitôrat/patronage de/sur Hilandar par Mara Branković ne fut opérée d'abord en faveur de Ștefan le Grand, et si le fait que ces droits échussent par la suite aux princes valaques (Basarab le Jeune d'abord, Vlad le Moine ensuite) ne constitue en fait qu'une dimension de plus des luttes politiques entre les deux principautés. Dans ce cas, il serait raisonnable de croire qu'en assumant officiellement le patronage de la grande laure serbe chacun des deux princes valaques en question a cherché à mieux fonder sa propre légitimité, et cela en dehors et surtout contre la tutelle que Ștefan avait exercée sur eux et sur leurs pays. En d'autres mots, tout comme le moment 1465–1467 semble illustrer, au-delà de la pure dévotion, un manifeste politique à des objectifs bien audacieux, il conviendrait de réfléchir si l'institution d'un patronage valaque sur le monastère de Hilandar, officiellement reconnu par la Porte et par Mara Branković, en tant que patronne légitime du monastère, n'indiquerait, entre autres, l'échec de la politique de Ștefan à l'égard de la Valachie, pays qui entraînait – à jamais – dans la sphère d'influence ottomane. Dans ce cas, les termes de la charte accordée par Vlad Călugărul à la grande laure serbe (novembre 1492) pourraient être interprétés comme une déclaration d'indépendance du prince valaque par rapport à son ancien patron politique et comme une prise de conscience d'une mission spirituelle propre qui jouissait déjà de l'accord et de la bénédiction de la « tsaritsa » Mara – un aspect que Vlad mit en exergue avec beaucoup d'emphase. Il convient de rappeler ici la position politique de Mara elle-même, qui ne pouvait pas trop apprécier l'attitude anti-ottomane de Ștefan, tout comme elle n'avait pas apprécié non plus celle de ses propres parents réfugiés en Hongrie⁴². Il est donc fort possible que ce fût précisément ce dernier aspect qui ait déterminé Mara à s'orienter vers les princes valaques, dans la mesure où ceux-ci avaient choisi, chacun à son tour, la condition de vassaux fidèles du Sultan⁴³.

⁴¹ Voir, par exemple, Petre Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains* ; Dumitru Năstase, *Les débuts de la communauté œcuménique du Mont Athos*, « Σύμμεικτα », 6, 1985, pp. 251–314. Pour les relations de Ștefan le Grand avec le Mont Athos et leurs significations, voir surtout Ștefan Andreescu, *Ștefan cel Mare ca protector al Muntelui Athos*, « Anuarul Institutului de Istorie Iași », XIX, 1982, pp. 653–654 ; Pr. Ioan Moldoveanu, *Sfântul Ștefan cel Mare, protector al Muntelui Athos*, dans le volume *Ștefan cel Mare și Sfânt. Atlet al credinței creștine*, pp. 157–179 ; Ștefan S. Gorovei, Maria Magdalena Székely, *Princeps omni laude maior*, surtout pp. 47–49, 305–308, 390–391.

⁴² *Ibidem*, p. 117, notes 144–145. Comme il a été remarqué, les noms des ses parents réfugiés en Hongrie ne figurent pas parmi ceux qu'elle communiquait aux moines de Hilandar et de Saint-Paul afin qu'ils soient mentionnés lors des offices religieux, cf. Ruža Čuk, *Повеља царује Маре*, p. 113.

⁴³ Comme nous l'avons montré ailleurs, cette décision ne fut prise qu'après 1485, lorsque Mara intervint dans le litige opposant Hilandar et Zographou en tant que patronne de droit de la grande laure serbe. L'intervention a conduit à la production par la chancellerie ottomane d'un firman en faveur de Hilandar, cf. Radu G. Păun, *Quelques notes sur les débuts des rapports entre la Valachie et le monastère de Chilandar* ; voir aussi Boško Bojović, Petre Ș. Năsturel, *Les fondations dynastiques du Mont Athos*.

Une telle décision devenait de plus en plus urgente, au fur et à mesure que Mara avançait dans l'âge et voyait les biens qu'elle avait légués aux deux monastères serbes sous sa protection fondre sous la vague de confiscations provoquées par les réformes agraires et fiscales initiées par Mehmed II⁴⁴. Aucun doute que les moines de Hilandar et de Saint-Paul partageaient son inquiétude, car, deux ans à peine après la mort de Mara – en 1489 donc –, le *starec* Isaija de Hilandar arrivait en Russie pour demander de l'aide matérielle au Grand-Prince Ivan III⁴⁵. En route vers Moscou, Isaija a sûrement traversé la Moldavie, tout comme allaient le faire nombre de ses pairs et successeurs, et il nous semble fort peu probable qu'il ait quitté la Cour de Suceava – par où il avait tout l'intérêt de passer – les mains vides, vu les relations qui existaient déjà entre Ștefan le Grand et la grande laurie serbe. Il faut donc voir dans cet épisode une des occasions ayant permis à Ștefan de confirmer les donations qu'il avait déjà accordées à Hilandar et, plus encore, de communiquer aux hilandarins les modifications à introduire dans la liste des noms de la famille princière qu'ils devaient mentionner dans leurs prières. Coïncidence ou non, 1489 est aussi le moment du mariage d'Alexandru avec Maria.

Le voyage d'Isaija eut lieu par ailleurs dans le contexte d'intenses échanges diplomatiques entre Suceava et Moscou pendant les années 1488–1490–1492⁴⁶, ce qui porterait aussi à croire que le moine hilandarin aurait très bien pu arriver à Moscou dans la suite de quelque émissaire du prince moldave ou bien dans celle de quelque émissaire moscovite qui revenait auprès de son souverain. Cela ne devrait pas étonner, vu qu'une telle pratique est formellement attestée seulement sept ans plus tard, lorsque le *starec* Paisij de Saint-Pantéléemôn passa par la Moldavie, et de là il continua sa route vers la capitale moscovite dans la suite de l'envoyé du prince moldave à la Cour du Grand-Prince – Ivan Isăescu Pitarul⁴⁷. Comme il a été suggéré, il est fort possible, même probable, que Ștefan ait accordé à cette occasion quelque largesse au monastère dit « russe » du Mont Athos⁴⁸, et cela à plus forte raison qu'il était apparenté à la dynastie moscovite, par le mariage de sa fille Elena (la même qui figure dans l'obituaire de 1556) avec le tzarevitch Ivan (mort en

⁴⁴ Irène Beldiceanu-Steinherr, *Les illusions d'une princesse. Le sort des biens de Mara Branković*, in Sabine Prător, Christoph K. Neuman (éds.), *Frauen, Bilder und Gelehrte. Studien zu Gesellschaft und Künsten im Osmanischen Reich*, Istanbul, 2002, vol. I, pp. 43–59 ; Aleksandar Fotić, *Despina Mara Brankovic and Hilandar*, déjà cité. Pour quelques autres aspects concernant le contexte de la transmission du patronage à la dynastie valaque, voir Radu G. Păun, *Quelques notes sur les débuts des rapports entre la Valachie et le monastère de Chilandar*, cité ci-dessus.

⁴⁵ Cf. Berthe de Khitrowo, *Itinéraires russes en Orient*, vol. I/1, Genève, 1889, pp. 259–267.

⁴⁶ Gheorghe Bezviconi, *Contribuții la istoria relațiilor româno-ruse*, Bucarest 2004 (1^{ère} édition publiée en 1962), p. 51.

⁴⁷ L'échange d'émissaires entre les deux Cours n'était pas du tout rare à l'époque, bien au contraire ; voir la chronologie dressée par Gh. Bezviconi, *op. cit.*, p. 53 ; Maria Magdalena Székely, Ștefan S. Gorovei, *Princeps omni laude maior*, p. 294, note 217. Voir aussi Mirjana Boškov, *Строение атоског манастира Светог Пантелејмона у руским летописима*, « Зборник на Матице српске за славистику », 62, 2002, pp. 25–62.

⁴⁸ Et peut-être pour introduire la délégation athonite à la Cour de Moscou, Petre Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains*, p. 277, note 10. Les dates restent mal assurées ; voir les commentaires de Maria Magdalena Székely et Ștefan S. Gorovei, *Princeps omni laude maior*, p. 307, note 278.

1490), le père du jeune Dimitri désigné successeur au trône par Ivan III en 1498. Il convient de rappeler que le prince valaque Radu le Grand (1495–1508) a accordé une telle donation au même moment et précisément lors du passage des moines de Saint-Pantéléémôn par son pays (1495–1496)⁴⁹. Dans le cas de Ștefan, un tel acte s'inscrirait dans le contexte d'un effort plus ample qui touchait au bien-être de plusieurs lieux de culte de l'Athos : en 1495, par exemple, le prince moldave faisait ériger le réfectoire de Zographou, tandis qu'un an plus tard il patronnait la construction de l'*arsanà* de Vatopédi⁵⁰.

Cette hypothèse n'est pas sans rapport avec le sujet des relations entre la Moldavie et Hilandar, parce qu'elle se fonde sur le fait que le trajet parcouru par les délégations athonites en route vers Moscou passait très souvent par la Moldavie (et parfois par la Valachie aussi) et là il y avait peu de chances (et aucun intérêt d'ailleurs) que les moines évitent la Cour princière, dont ils pouvaient tirer des bénéfices importants. Or, il ne fut pas rare que ces délégations réunissent des moines de plusieurs monastères qui voyageaient ensemble pour mieux supporter les rigueurs d'un si long et dangereux chemin. C'est sans doute le cas documenté par deux chartes de donation de mars 1497, l'une accordée à Hilandar même et l'autre au monastère de Docheiariou par le prince valaque Radu le Grand⁵¹. A ce point, il convient de rappeler que le monastère de Hilandar entretenait des relations très étroites avec celui de Saint-Pantéléémôn (Rossikon). En 1550, par exemple, le *starec* Paisij de Hilandar déclarait à Ivan le Terrible que les deux monastères étaient « liés entre eux »⁵². Cette affirmation est confirmée par les lettres rédigées et adressées conjointement, à plusieurs reprises, par les supérieurs des deux monastères au grands-princes moscovites. Tout cela porterait à croire que la présence des moines de Saint-Pantéléémôn en Moldavie et en Valachie peut parfois fournir des indications concernant les relations des deux principautés avec Hilandar, et réciproquement⁵³.

⁴⁹ Cf. *Documenta Romaniae Historica. B. Țara Românească. Vol. I (1247–1500)*, volume réalisé par Petre P. Panaitescu et Damaschin Mioc, Bucarest, 1966, pp. 424–427, n° 263 (cité ensuite comme *DRH. Țara Românească*). Le mois n'est pas mentionné dans le document, qui porte seulement le jour (30) et l'an depuis la Création (7004, à savoir 1^{er} septembre 1495–31 août 1496), cf. Petre Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains*, p. 277, note 10 ; Maria Magdalena Székely, Ștefan S. Gorovei, *Princeps omni laude maior*, p. 307, note 278.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 306

⁵¹ *DRH. Țara Românească. Vol. I*, n°s 271 (Hilandar, mars 1497) et 272 (Docheiariou, le 20 mars 1497), pp. 439–443. Le texte original et la traduction française de la charte pour Hilandar sont publiés aussi par Boško I. Bojović, *Chilandar et les pays roumains*, pp. 134–136. Le prince précise formellement que les moines se sont rendus à la Cour et qu'ils ont lui montré « la lettre et l'engagement » (писаніе и ѿвѣщаніе) de son père, Vlad Călugărul.

⁵² Ce qui faisait qu'il connaissait très bien la situation financière des deux; Berthe de Khitrowo, *Itinéraires russes*, p. 281.

⁵³ Un répertoire chronologique de cette présence reste à réaliser et il serait bien utile car il jetterait une nouvelle lumière sur un sujet qui reste encore peu étudié. Le tableau chronologique des relations entre Saint-Pantéléémôn et Moscou dressé par Mirjana Bošković constitué un très utile point de départ; Mirjana Bošković, *О односима Светог Пантелејмона с Русијом (до средине XVI века)*, « Зборник на Матице српске за славистику », 58–59, 2000, pp. 35–56.

Pour revenir à la troisième étape des relations de Ștefan avec les monastères serbes du Mont Athos, on doit rappeler que ce fut précisément à ce moment-là que le prince moldave accorda son support au monastère de Saint-Paul, où il a patronné, peu de temps avant 1500–1501, certains travaux édilitaires, geste mentionné par deux inscriptions, aujourd’hui perdues⁵⁴. On peut voir là la conséquence logique d’un intérêt déjà ancien et bien affirmé depuis plus de trois décennies pour les monastères serbes de la Sainte Montagne ; c’était donc naturel qu’après Hilandar, la laure serbe par excellence, vienne le tour de la fondation des Branković, que le dernier despote (titre devenu déjà purement honorifique), Jovan, réfugié en Hongrie, ne pouvait plus entretenir⁵⁵. Or, Saint-Paul était, dans une beaucoup plus grande mesure que Hilandar, une fondation de famille, ce qui a d’ailleurs porté les historiens à considérer que les actes de charité faits à son égard par le prince valaque Radu le Grand (7008, donc 1499–1500) et par la famille, toujours valaque, des Craiovescu (le 28 janvier 1501) fussent motivés par les relations de parenté et/ou d’alliance qui les unissaient aux Branković⁵⁶. Dans ce cas, comment expliquer le geste similaire de Ștefan, sinon par la même raison ? Comment peut-on expliquer que trois acteurs (ou groupes d’acteurs) sociaux agissent dans la même direction, de la même manière et pratiquement au même moment, sinon par le fait que tous les trois étaient liés entre eux et chacun d’eux était en quelque sorte lié à l’objet de son action ? Rappelons ici également la présence très active dans la région de l’ancien *prôtos* de la Sainte Montagne, Cosmas de Hilandar, qui a bénéficié à plusieurs reprises de la faveur absolument spéciale des princes valaques⁵⁷. C’est comme si cet ancien proche de Mara Branković, car il l’avait vraiment été, était allé partout chez les monarques chrétiens de la région pour mobiliser les parents par alliance des Branković afin

⁵⁴ Nicolae Iorga, *Muntele Athos în legătură cu țările noastre*, « Analele Academiei Române. Memoriile Secției Istorice », 2^{ème} série, tome XXXVI, 1913, p. 469 ; Petre Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains*, pp. 249–250.

⁵⁵ La dernière donation accordée par les Branković de Hongrie en faveur de Saint-Paul semble être celle du 11 novembre 1495, Dušan Sindik, *Српске повеље у светогорском манастиру Светог Павла*, « Мешовита Грађа », 6, 1978, pp. 202–203. Voir aussi Boško Bojović, Petre Ș. Năsturel, *Les fondations dynastiques du Mont Athos*, p. 161.

⁵⁶ Petre Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains*, pp. 241–243 et 244–245. Voir aussi Emil Turdeanu, *Legăturile românești cu mănăstirile Hilandar și Sfântul Pavel*, cité ci-dessus, pp. 68–72, et surtout l’excellente étude de Radu Crețeanu, *Traditions de famille dans les donations roumaines au Mont Athos*, in Eugen Stănescu, Nicolae-Șerban Tanașoca (éds.), *Études byzantines et post-byzantines*, I, Bucarest, 1979, pp. 135–153. Plus récemment, un panorama de leur activité de donateurs a été aussi dressé par Ioan Rizea, *Les boyards Craiovești, protecteurs du monachisme athonite post-byzantin*, dans Emilian Popescu, Tudor Teoteoi (éds.), *Études byzantines et post-byzantines*, V, Bucarest, 2006, pp. 423–458, qui n’y apporte pourtant aucun élément nouveau.

⁵⁷ Il n’y a pas d’informations qui attestent la présence de Cosmas en Moldavie ; il s’est pourtant rendu en Valachie et en Hongrie et ce fut à son instigation et à celle du *starec* Josef de Hilandar que les despotes Djurdj et Jovan Branković, avec leur mère Angelina, firent leur donation en faveur de Hilandar (l’an 7004 depuis la Création, à savoir, entre 1^{er} septembre 1495 et 31 août 1496), Momčilo Spremić, *Бранковићи и Света Гора*, dans le vol. *Друга казивања о Светој Горј*, Belgrade, 1997, pp. 93–98 (*non vidi*) ; Aleksandar Fotić, *Света Гора и Хиландар*, pp. 187–188 ; Boško I. Bojović, *Chilandar et les pays roumains*, p. 36.

d'aider les monastères serbes qui se trouvaient « orphelins de leurs protecteurs et bienfaiteurs d'antan ».

A la lumière de ces données et hypothèses, la question de l'héritage spirituel et politique serbe en Moldavie⁵⁸ acquiert des dimensions nouvelles. Il devient maintenant compréhensible pourquoi Petru Rareș a choisi comme épouse une descendante des Branković et pourquoi il a manifesté de l'intérêt à l'égard de Hilandar et, peut-être, à l'égard d'autres lieux de culte serbes d'Athos⁵⁹. Aucun doute que la volonté de la princesse Elena y a joué un rôle, mais l'héritage spirituel de son propre père, Ștefan le Grand, aurait dû s'accorder avec la bienveillance montrée aux Serbes. Plus encore, et l'obituaire de 1556 est là pour en témoigner, cet héritage a été également assumé par Alexandru Lăpușneanul, le gendre (posthume) de Rareș, dans l'entourage duquel on a retrouvé nombre d'éléments du cérémonial jadis en usage à la Cour des despotes serbes⁶⁰.

Des recherches assez récentes ont permis de compléter la série de princes moldaves bienfaiteurs des lieux de culte serbes. Ainsi, selon Marina Ileana Sabados, au moins une des icônes qui se trouvaient jadis dans l'église dite « de la Vierge de Belgrade » (ou « des Serbes ») de Constantinople serait en fait un don offert à cette église par le prince moldave Ștefan Sauterelle (1538–1540), le petit-fils de Ștefan le Grand, autour de 1539, à savoir peu après qu'il fût installé comme prince de la Moldavie par Soliman le Magnifique en personne (1538)⁶¹. Or, quel sens aurait pu avoir un tel geste si le prince lui-même, ou quelqu'un de sa famille, n'était pas lié d'une manière ou d'une autre à la communauté serbe qui, de surcroît, était très influente dans la capitale ottomane à l'époque⁶²? Il reste donc à envisager trois possibilités : soit la mère de Ștefan (personne d'autre que Maria, l'épouse d'Alexandru, le fils de Ștefan le Grand) provenait d'une famille noble serbe, soit la femme du prince Ștefan, portant le nom manifestement sud-slave de Cneajna, provenait de ce milieu-là, soit les deux⁶³. Si ce petit-fils de Ștefan le Grand finit ses

⁵⁸ Sur cet aspect, voir surtout Ion Radu Mircea, *Relations culturelles roumano-serbes*, déjà cité ; Andrei Pippidi, *Tradiția politică bizantină în țările române în secolele XVI–XVIII*, Bucarest, 1983, pp. 52 et suiv. ; 151–171.

⁵⁹ Comme il l'a d'ailleurs manifesté à l'égard de nombre de monastères et églises serbes (Sopočani, Lesnovo, Krušedol, Kratovo, etc.), cf. Emil Turdeanu, *Din vechile schimburi culturale dintre români și jugoslavi*, « Cercetări Literare », III, 1939, p. 160 ; Ion-Radu Mircea, *Relations culturelles roumano-serbes*, p. 392, note 65.

⁶⁰ Andrei Pippidi, *Tradiția politică bizantină*, p. 168, avec bibliographie. On connaît, par ailleurs, le tissu liturgique dont le prince et son épouse ont fait don au monastère de Mileșeva « où se trouve notre très pieux père Saint Sava de Serbie », cf. Ion Radu Mircea, *op. cit.*, p. 397, note 92.

⁶¹ Marina Ileana Sabados, *Le don du voïvode Ștefan Lăcustă de Moldavie à l'église des Serbes de Constantinople*, « Зорпаф », 2000–2001, pp. 139–142, avec la bibliographie du sujet.

⁶² Cf. Matei Cazacu, *Projets et intrigues serbes à la Cour de Soliman (1530–1540)*, in Gilles Veinstein (éd.), *Soliman le Magnifique et son temps*, Paris, 1992, pp. 511–528 ; Idem, *Stratégies matrimoniales et politiques des Cantacuzène de la Turcocratie (XV^e–XVI^e siècles)*, « Revue des Études Roumaines », 19–20, 1995–1996, pp. 157–181.

⁶³ Cf. Maria Magdalena Székely et Ștefan S. Gorovei, *Princeps omni laude maior*, p. 262 ; Matei Cazacu, *Stratégies matrimoniales et politiques*, p. 167, et, plus récemment, Andrei Eșanu,

jours assassiné par ses propres boyards (1541), Cneajna, qui le suivit dans le tombeau deux ans plus tard, fut enterrée comme il se devait à une véritable princesse, à savoir au monastère de Bistrița, fondation princière à l'égard de laquelle Petru Rareș – qui venait de reprendre le pouvoir en Moldavie précisément à la place du mari de Cneajna – montrait une dévotion particulière⁶⁴.

Ștefan le Grand, Petru Rareș, Ștefan Lăcustă, Alexandru Lăpușeanul : voilà donc des personnages qui illustrent plus d'un siècle de relations entre la Moldavie et les monastères serbes du Mont Athos. A deux exceptions près cependant : les règnes de Bogdan, le fils de Ștefan le Grand, et de Ștefan le Jeune ou Ștefăniță (1517–1527), le fils du précédant. Il est pourtant connu que le nom de ce dernier figure dans l'obituaire de Krušedol, la fondation de Maxime (Djuradj) Branković, despote d'une Serbie qui n'existait plus et métropolitaine de Belgrade⁶⁵. Présence logique, vu que Ștefan le Jeune était marié avec Stana, la fille du prince valaque Neagoe Basarab (1512-1521) et de Milica-Despina, elle-même issue des Branković⁶⁶. D' autre part – et il s'agit là d'une direction de recherche qui mériterait d'être suivie plus attentivement – la correspondance du Grand-Prince moscovite Vasilij III Ivanovitch (1505–1533) avec les hiérarques serbes, le *prôtos* de la Sainte Montagne et le *starec* de Saint-Pantéléimôn, tout comme la présence dans la région de la Mère Angelina, la mère du feu despote Jovan, entre 1508 et 1519, en gros⁶⁷, pourront peut-être fournir des indications que Bogdan III n'avait pas abandonné la ligne culturelle et politique suivie par son père et que son demi-frère Petru Rareș allait également continuer.

Dans ce contexte, il devient évident que la présence de Ștefan le Grand dans les obituaires plus récents de Hilandar n'est pas due à une sorte de « récupération » tardive de son nom illustre par ses successeurs, mais à des faits bien réels dont les échos n'étaient pas encore éteints, ni dans la conscience des générations suivantes,

Valentina Eșanu, *O ipoteză privind căsătoria lui Alexandru, fiul lui Ștefan cel Mare*, dans Andrei Eșanu, Constantin Iordan (coord.), *Cultură și politică în Sud-Estul Europei*, Chișinău, 2011, pp. 8–15.

⁶⁴ Marina Ileana Sabados, *Sur un portrait votif inédit de Bistrița-Neamț*, « Revue des Études Sud-Est Européennes », XXX, 1–2, 1993, pp. 89–96. Il faut aussi rappeler que le tombeau d'Alexandru, le père de Ștefan Lăcustă, se trouvait aussi à Bistrița, Ștefan S. Gorovei, *Ștefan Lăcustă*, in Leon Șimanschi (coord.), *Petru Rareș*, Bucarest, 1978, pp. 161–174, ici p. 163.

⁶⁵ Mile Tomić, Mircea Voiculescu, *Поменик манастира Крушедола*, Belgrade, 1996, p. 11.

⁶⁶ Sur la famille de Despina, voir Petre Ș. Năsturel, Ion Radu Mircea, *De l'ascendance de Despina, épouse du voévode Neagoe Basarab. A propos d'une inscription slavonne inédite*, « Romanoslavica », pp. 435–437 ; Dan Pleșia, *Neagoe Basarab – originea, familia și o scurtă privire asupra politicii Țării Românești la începutul veacului al XVI-lea* (II), « Valachica », Târgoviște, 1970, pp. 113–141, ici, pp. 130–131.

⁶⁷ Ces événements ont produit certains résultats, comme l'attestent les donations que le prince valaque Vlad le Jeune (1510–1512) accorda à l'ex-*prôtos* Cosmas et à Hilandar même, le 15 mai 1510, *Documenta Romaniae Historica. A. Țara Românească. Vol. II (1501–1525)*, volume édité par Ștefan Ștefănescu et Olimpia Diaconescu, Bucarest, 1972, n^{os} 71 et 72, pp. 147–151 et 151–155 ; voir aussi Boško I. Bojović, *Chilandar et les pays roumains*, pp. 147–157, n^{os} 9 et 10. Nous allons reprendre toutes ces questions dans une étude à part ; voir pour l'instant les documents réunis et commentés par Sergueï M. Kashtanov, *Россия и греческий мир в XVI веке*, vol. 1, Moscou, 2004, avec bibliographie.

АВОАДЪСЬСКИ ЗЕМ

733.

ПОМЕНИСЬ БЛАГОУСНИКЪ ПЦА ПРАКА
 ВЪСКИЕ ЗЕМЛЕ : ВЪЛЪ СЦОД ПЦА ПРАКА
 КЪЗ . НАПИСАСЕ ВОЕВОДА АВОАДСЬСКИ ОУ
 ПОМЕНИСЬ . ПЛАСТАНІЕ СЪТВОРИ ДЛЕ ХУ
 ТОРЪ МОАСТИРА СЕГО : РАКА КЪКА
 СТЕФАНА ВОЕВОДЪ АВОАДСЬСКИАГО
 КОДАНА ОЦА ВОЕВОДЪ СТЕФАНА
 МАРИО МЪН ЕГО : СВДОКИО ПОДРОУ ЕГО
 АЛЕЗАВРА СНА ЕГО : СЛАВНОУ ДЪЩИ СМА
 ПЕТРА ВОЕВОДОУ : ПЪЖОУ СЛАВНОУ
 КОДАНА ВОЕВОДОУ : КОСТАДИНА ВОЕВОД
 ПЕТРА ВОЕВОДОУ : ПЪЖОУ АНАСТАСІО
 АЛЕЗАВРА ВОЕВОДУ : ПЪЖОУ РОЗАНДОУ

ПАВЛА
 МИЛОИ
 СКФРОСИИ
 НИКОУ
 МИТРО
 АНДО
 ЛЕОНДИ
 ГАННАЕ
 ЗОТТО
 ГЕОРГИ
 АУРЪ

НИКОЛАУ
 АНДРЕА
 ПАНАЙОТА
 ГЕОРГО
 АПАНАСЕ
 АЛЕЗАВРИИ
 СТОАНЪ
 РИТА
 МИТРО

КОНСТАНДИИ
 БОИТО
 СПОДИИ
 ХРИСТО

ПЕТРО
 ПАНТО

51

Figure 1. Les archives du monastère de Hilandar, Mont Athos. HMSM 510, f. 16' (numérotation d'origine), f. 133' (numérotation nouvelle). La liste des princes de Moldavie *kittors* de Hilandar, rédigée sur l'ordre d'Alexandru Lăpușneanul, le 27 juillet 1556. Reproduction d'après le microfilm conservé à Hilandar Research Library and Resource Center for Medieval Slavic Studies, The Ohio State University, Columbus, Ohio, États-Unis.

ПОДЛЕНИ ГИ ДШЕ РАВЬ	СВОИ ВЪЦРТИИ МЪ:
МНЛОША	КАЗКА ГПНА
ЛАЗАРА	ОУГЛЕШУ КЕСАРА
ЕФРОСИНУ	МАКСИМУ МОМАЮ
СТЕФАНА	ДЕСРА ГПДРА
І ШАННА	МАРИЮ
ФЕОСИУ	ДРАГАША ГНА
ЕФИМІА	САНСЛАВУ МОНАХІЮ
РОУСИНУ	ЕВГЕНІЮ ЦРЦУ
РЕСУ	І ШАННА
ІВАНИША	ГЮРГА
ІСРАИЛ	ДЕТНА ЦРА
ІСАИИМЪ	СТЕФАНА ВОЕВОДУ
АЛЕКСАНДРА	МАРИЮ ГПДРА
АВТОГА	І ШАННА
ІКОСТАНТИНА	МАРИКА
ВАЗКА	ГЕРАСИМА МСНА
ФЕОРУ	ГЮРГА ДЕСТО
ЕРИУ	ЛАЗАРА ДЕСТО
ГЕРМАНА	ЕВГЕНІЮ МОНАХІЮ
СТЕФАНА	ДОМУ
І ШАННА	І ШАНУ ДЕСТОТИ
МАРУ	ІЮТІЕ РОМОНАХА
ФЕОСИУ	ІВАНІСІЕ СЕВЕРУ
ІСАИИМЪ	ІСАИИМЪ

Figure 2. Les archives du monastère de Hilandar, Mont Athos. HMSM 510, f. 1^v. L'obituaire général du monastère de Hilandar. Reproduction d'après le microfilm conservé à Hilandar Research Library and Resource Center for Medieval Slavic Studies, The Ohio State University, Columbus, Ohio, États-Unis.

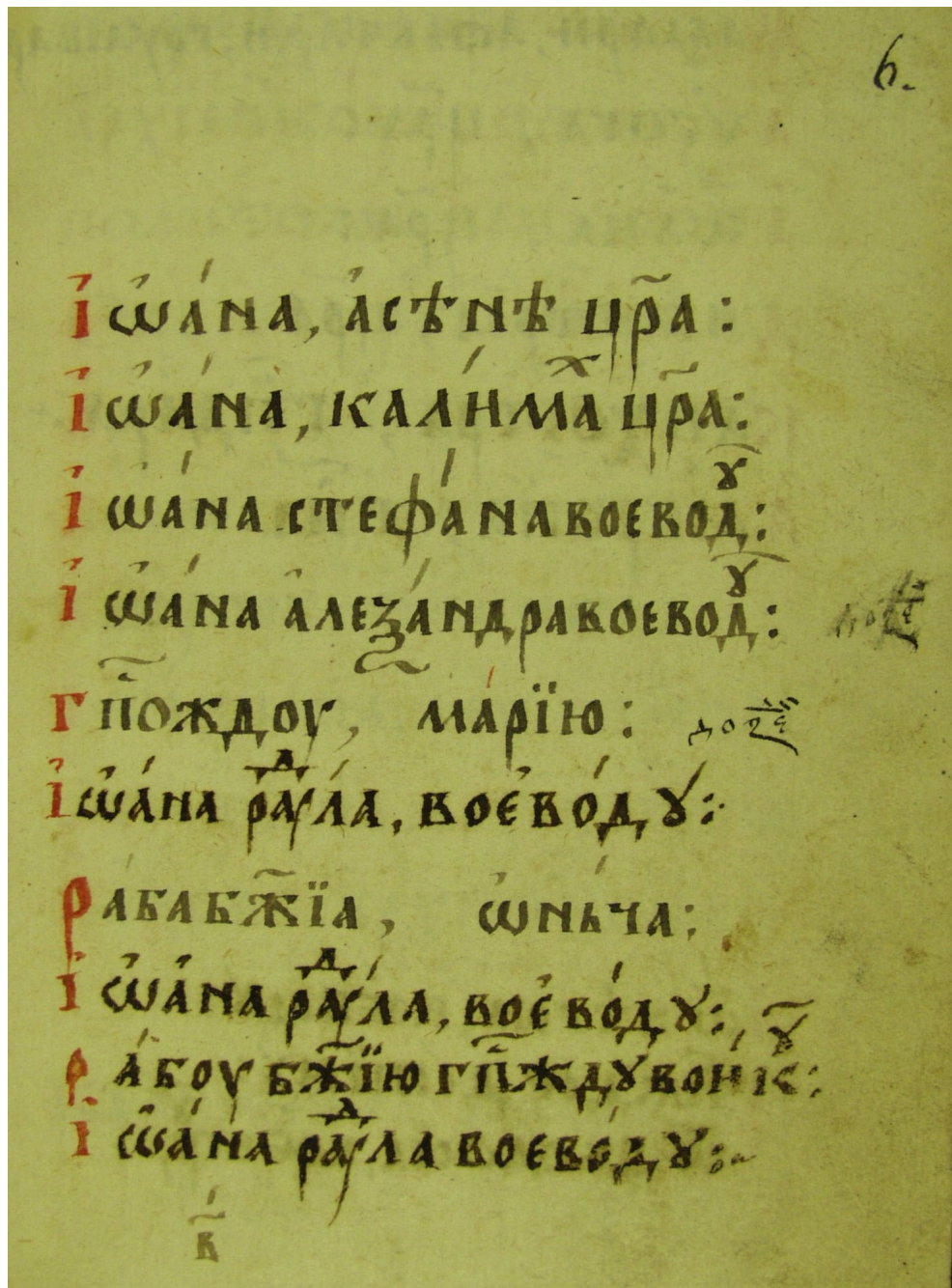


Figure 3. Les archives du monastère de Hilandar, Mont Athos. HMSM 519, f. 6^r. Une partie de la liste des *kūtōrs* et bienfaiteurs de l'ermitage de Saint-Georges (*Arbanaški pīrg*).

ESTER AU XVI^e SIÈCLE.
– NOUVELLES CONTRIBUTIONS¹ –

ANCA POPESCU
(Institut d'Histoire « N. Iorga », Bucarest)

The place named Ester, in central Dobrudja (today Constanța county, Romania), was recorded under the name *Istrabağı* in the diary of Sultan Süleymân's Moldavian campaign (1538). The German Turcologist Franz Babinger located *Istrabağı* at Histria, the well-known Greco-Roman city near the Black Sea coast and the most southern arm of the Danube. Sixteenth-century Ottoman documents show Ester to have been a *derbend* village. Its setting closer Histria seems to be confirmed by these new pieces of evidence, but the location at Pazarlı was probably the result of a later transfer of population.

Keywords: Ester, *derbend* villages, Ottoman Dobrudja, the *kazâ* of Hârşova, sixteenth century.

On se souvient encore, après plus de soixante-dix ans, de la notice publiée par le turcologue allemand Franz Babinger dans la « Revue Historique du Sud-Est Européen » à propos d'Ester, mystérieuse ville située en Dobroudja. A l'époque, on croyait que sa première attestation se trouvait dans le journal de campagne du sultan Süleymân en Moldavie (1538), document conservé dans le recueil d'écrits des sultans (*Münşe'ât es-selâtin*) dû à Ahmed Ferîdûn-bey; néanmoins, la localisation d'Ester restait incertaine. Vlad Zirra, le futur archéologue, étant alors élève de Babinger au Séminaire de Turcologie de l'Université de Iași, a proposé d'identifier Ester avec l'antique ville istro-pontique de Histria et le savant allemand étaya cette hypothèse par l'argument suivant: la forme sous laquelle ce toponyme apparaissait dans le texte turco-ottoman du XVI^e siècle, *Istrabağı*, serait composée du nom propre « Istros » et du nom commun « bağ », à savoir vignoble, soit « les vignobles de Histria ». Ester aurait été donc l'avatar moderne de la cité gréco-romaine de Histria². Un an plus tard, Babinger revient dans la même revue avec quelques précisions supplémentaires. Ayant découvert le même nom dans les relations de

¹ La documentation pour cet article a été possible grâce à la bourse postdoctorale dans le cadre du projet « La valorisation des identités culturelles dans les procès globaux », projet cofinancé du Fond Social Européen par l'Union Européenne et le Gouvernement de Roumanie, par le contrat no. POSDRU/89/1.5/S/59758.

² Franz Babinger, *Histria (Istros) au XVI^e siècle*, « Revue Historique du Sud-Est européen », XVIII, 1941, p. 138.

voyage (*Seyâhatnâme*) d'Evliyâ Çelebi, il précisait que la lecture correcte serait Isterâbad (la ville d'Ester/Ister)³. L'équivalence Ester/Ister – Histria, pour le XVI^e siècle aussi bien que pour le siècle suivant, semblait certifiée par les deux sources ottomanes, ce qui a été ainsi décidé, par l'autorité scientifique du grand turcologue.

Pourtant, un aspect du problème n'était pas pris en considération : l'existence d'une localité de ce nom – Ester – dans le périmètre de la commune actuelle de Târgușor, département de Constanța (auparavant le village Pazarlı/Pazarlia), située sur la rivière Casimcea, et plus précisément sur son affluent, la Visterna. La vallée de cet affluent était également appelée « vallée d'Ester »⁴. Autrement dit, il fallait chercher à l'ouest de Histria, vers la partie continentale de la Dobroudja. Pourtant, Babinger n'avait pas fait attention à cette localité, quoiqu'il ait remarqué qu'Evliyâ Çelebi, dans sa description de la bourgade (*kasaba*) Isterâbad, ne disait pas un mot au sujet des ruines antiques qu'il eût certainement dû voir à Ester – Histria⁵.

Vingt – cinq ans après Babinger, l'historien roumain Tudor Mateescu s'est efforcé de localiser Esterâbad ou Ister à partir de ces mêmes données. En invoquant comme argument principal le fait que l'emplacement de l'antique Histria était beaucoup plus excentrique (vers l'est) par rapport à la voie principale trans-Dobroudja (le chemin nord-sud) et qu'un tel détour n'avait aucun sens pour les campagnes impériales ottomanes, qui visaient la direction Babadag–Isaccea⁶, l'auteur a défendu sa localisation dans la vallée de la Casimcea, là où était l'Ester moderne. Cette localité (Ester) était connue surtout à partir des cartes du XVIII^e siècle, ainsi que par certaines autres, ultérieures, et sous différentes appellations: Vistuar, Vistar, Vister, toutes localités placées dans la vallée de Casimcea. Une carte autrichienne, remontant, selon le géographe roumain George Vâlsan, au temps de la guerre russo-turque de 1769–1774, qualifie Wister de « ville », mais la plupart des cartes de cette époque le localisent comme village⁷. En 1766, le Polonais Thomas Alexandrovitch en offre la dernière mention connue dans des notes de voyage : « Ister, ville grecque, en ruines, entre des rochers »⁸.

³ Idem, *Histria (Istros) au XVII^e siècle*, « Revue Historique du Sud-Est européen », XIX/2, 1942, p. 450.

⁴ M. Ionescu Dobrogeanu, *Dobrogiã în pragul veacului al XX-lea*, București, 1904, p. 213, 215.

⁵ Babinger, *Histria (Istros) au XVII^e siècle*, p. 449. Dans une note bibliographique publiée en 1944, C.C. Giurescu a mis en doute pour la première fois l'identification de Franz Babinger (Esterâbad, Ester, avec Histria), v. « Revista istorică română », vol. XIV, fasc. II, 1944, p. 284. Pour le dossier complet relatif à l'assimilation de l'opinion de Franz Babinger dans l'historiographie roumaine, voir aussi Dan Prodan, *Franz Babinger en Roumanie (1935–1943). Etude et sources historiques*, Isis, Istanbul 2003, p.138–139.

⁶ D'autant plus que la zone des lacs Razelm – Sinoe était marécageuse et, de ce fait, difficile d'accès, T. Mateescu, *Un oraș dobrogean dispărut – Ester*, « Pontice », II, 1969, p. 414.

⁷ Mateescu, *op. cit.*, p. 422–424.

⁸ Tudor Mateescu considère l'attribut « grec » dans le sens confessionnel et non pas dans le sens ethnique, v. Mateescu, *op. cit.*, p. 420.

La *Carte générale de la Turquie* (1821) de Lapie, porte aussi l'explication « Ister ou Vistiar »⁹. La carte statistique russe de 1835 fait état de deux localités différentes : Star Vistieriki et Novoï Vistieriki. Il en va de même dans l'atlas de von Scheda (1869): Staryi Ister et Novyi Ister, donc la traduction en russe des mots turcs *eski* et *yeni*¹⁰. Ion Ionescu de la Brad se contentait de noter Visteri parmi les villages qui n'existaient plus. Pourtant, sur sa carte (*Carte topographique et ethnographique d'une partie de la Dobroudja*, 1850), il place un village du nom d'Ister sur la vallée de la Casimcea, à l'ouest de la route Karamurat (Mihail Kogălniceanu) – Babadag¹¹. Tudor Mateescu présume qu'après les destructions causées par la guerre de 1828 – 1829, seul le nouvel Ester a été sujet à réfection, en tant que village de Tatars ayant aussi une population roumaine. Après la première guerre mondiale, le village disparaît et son emplacement est pris par le village de Pazarlı/Pazarlia (aujourd'hui Târguşor, département de Constanța).

Des nouvelles données de documents ottomans d'archives, soit dans des registres (*defter*), soit dans des ordres de sultans (*hüküm*) du XVI^e siècle, permettent de tenter encore une fois la localisation d'Ester.

Avant la mention dans le journal de campagne du sultan Süleymân (1538), un village (*kariye*) Ester/Ister est attesté dans un registre ottoman de 1502¹², dans la circonscription judiciaire (*kazâ*) de Hârşova (*kariye-i Ester tabi^c Hirsova*), avec une population chrétienne de 39 foyers. Le nom du village d'Ester se retrouve aussi dans un *defter* de 1530. L'Ester qui y figure est également placé dans la circonscription de Hârşova, c'est-à-dire, à l'époque, dans la moitié nord de la Dobroudja ottomane, au-delà de la vallée de Karasu¹³, ayant une communauté (*cema^cat*) de *müsellem*¹⁴ dont 4 foyers musulmans et 90 foyers chrétiens¹⁵. D'après un registre de 1570, il y avait à Ester une population chrétienne de 108 foyers et 39 célibataires¹⁶. Le *defter* de 1530 ajoute la qualité de « *derbend* » au village d'Ester dont les habitants étaient donc obligés de garder un passage sur une route, soit près d'un col de montagne,

⁹ Vistuar: dans les cartes de : Guillaume de l'Isle, 1703; I. Senex et I. Maxwell, 1752; I. M. Hasius (1759), J. B. D'Anville (1760); Wister, dans le récit du Suédois Michel Eneman (1709), v. Mateescu, *op. cit.*, p. 419–422.

¹⁰ Mateescu, *op. cit.*, p. 422.

¹¹ Ion Ionescu de la Brad, *Excursion agricole dans les plaines de Dobroucha*, Constantinople, 1850. La carte est également reproduite par Petre Covacef, *Catalogul numelor de locuri din Dobrogea de la Evlia Celebi la Ion Ionescu de la Brad*, « Analele Dobrogei », nouvelle série, an VI, n° 1, Constanța, 2000.

¹² Başbakanlık Osmanlı Arşivi (BOA), *Cizye Defterleri*, MAD 37, p. 26.

¹³ Anca Popescu, *Vestigii ale organizării Dobrogei preotomane într-un defter din anul 1530*, dans le vol. *Vocația istoriei. Prinos Profesorului Șerban Papacostea*, Ovidiu Cristea, Gheorghe Lazăr (éds.), Brăila, 2008.

¹⁴ *Müsellem* : des cavaliers dans les provinces ottomanes, dotés des lopins de terre en retour de leurs services militaires, et bénéficiant d'exemptions fiscales, *Encyclopédie de l'Islam* (nouvelle édition), t. VII, p. 665.

¹⁵ *370 numaralı muhasebe-i vilayet-i Rum-ili defteri (937/1530)*, Ankara, 2002, vol. II, p. 409.

¹⁶ Başbakanlık Osmanlı Arşivi (BOA), TT 483, p. 596–498.

soit près de la vallée étroite d'un cours d'eau¹⁷. Selon le statut de *derbendci*, les villageois d'Ester bénéficiaient, en vertu de documents délivrés par le sultan, de certaines exemptions fiscales ; le registre de 1530 mentionne qu'ils étaient dispensés de payer les *avâriz-ı divâniyye* (impôts extraordinaires). En deuxième lieu, il était dit que les *derbendci* d'Ester étaient censés garder la voie de Kilia et d'Akkerman (*Kili ve Akkerman yolun hıfz edeler*), c'est-à-dire des deux villes et forteresses moldaves se trouvant sous domination ottomane depuis 1484¹⁸. Cette formule n'est pas assez explicite¹⁹. Ce qui ressort clairement c'est l'emplacement des trois localités – le village d'Ester et les cités-villes de Kilia et d'Akkerman – sur le même axe majeur de circulation dans la région ponto-danubienne²⁰.

Ainsi, selon ces renseignements, Ester était un village de la moitié nord de la Dobroudja, situé sur une importante voie de communication nord-sud, avec la fonction de village-*derbend*, de gardien de la sécurité de la circulation des voyageurs et des denrées.

Un autre document, un ordre du sultan, datant du 2 juin 1572, fournit plus de détails²¹. Le village d'Ester/Ister, situé dans le *kazâ* de Hârşova²², continue à assurer la garde d'un *derbend*, soit-il un défilé ou un gué. En échange du service de *derbendci*, les habitants du village d'Ester étaient exempts de toute une série de taxes et autres contributions. Il s'agissait, entre autres, de leur obligation de fournir des rameurs (*kürekçi*)²³ et des *çerahor* à la flotte ottomane (ou aux flottilles locales). On ne peut

¹⁷ Pour les villages *derbend* de la région danubienne et leurs obligations fiscales, voir la monographie d'Ayşe Kayapınar, *Le sancak ottoman de Vidin du XV^e à la fin du XVI^e siècle*, Istanbul, Isis, 2011, p. 222–235.

¹⁸ N. Beldiceanu, *La conquête des cités marchandes de Kilia et de Cetatea Albă par Bayezid II*, « Süost-Forschungen », XXIII, 1964, p. 36–90.

¹⁹ « *Karye-i İster derbenddir, avârizdan afv olalar deyu ellerinde hükümleri olmağın muaf kayd olunub derbend rüsumun vireler, Kili ve Akkerman yolun hıfz edeler* » (« Le village d'Ester est « *derbend* », qu'ils soient dispensés des impôts extraordinaires, on a dit, étant inscrits comme dispensés dans les ordres qui sont dans leurs mains [et] qu'ils payent des taxes [de type] *derbend*. Qu'ils gardent la voie de Kili et d'Akkerman »). J'exprime ma gratitude à Mme Irène Beldiceanu-Steinherr et à Mme Dilek Desai pour tous les éclaircissements paléographiques et institutionnels concernant les documents ottomans utilisés ; mais je suis responsable pour toute erreur éventuelle, ainsi que pour les imperfections de cette étude.

²⁰ Il faut aussi souligner que d'Akkerman à Istanbul il y avait des liaisons par terre suivant les routes de la Dobroudja, et par mer, en faisant le cabotage d'Akkerman à Soline (Sulina) ou Yılan Adası/Fidonissi (Île des Serpents), d'ici par Karaharman (Vadu), Köstence (Constanța), Varna et les autres ports du littoral ouest de la Mer Noire, v. aussi Nicoară Beldiceanu, p. *La conquête des cités marchandes de Kilia et de Cetatea Albă par Bâyezid II*, dans Nicoară Beldiceanu, *Le monde ottoman des Balkans (1402–1566). Institutions, société, économie*, Variorum Reprints, Londres, 1976, p. 62–63.

²¹ BOA, *Kâmil Kepeci Tasnifi* (KK) 67, p. 62, v. plus bas, l'Annexe.

²² Le registre des djelep de 1573 mentionne le *kazâ* Hârşova-Babadag, Anca Ghiță, *Toponomie și geografie istorică în Dobrogea medievală și modernă*, dans « Memoriile secției de științe istorice », série IV, t. V, 1980, p. 42. La partie nord de la Dobroudja, avec les localités Măcin, Garvăn, Isaccea, Tulcea et Beștepe, apparaissent dans une circonscription judiciaire à part, le *kaza* d'Isaccea.

²³ *Kürekçi* : rameurs réquisitionnés pour le service sur les navires de guerres ou pour assurer le transport sur les fleuves et rivières, Pakalın, *Tarih Deyimleri*, II, p. 342. Les *kürekçi*, ainsi que les *çerahor* ou *yedekçi* (faisant le service de remorquage) et les *dümençi* (timoniers) s'occupaient aussi

pas déduire avec certitude de cet exemple, pas plus que d'autres exemples connus, si la localité soumise à une telle obligation était nécessairement un port, mais la probabilité demeure importante²⁴. La supposition qu'Ester était placé sur une route importante est renforcée par un autre privilège qui était accordé aux habitants, en tant que *derbendci*: ils étaient dispensés du *nüzül*, c'est-à-dire de fournir des vivres pour l'armée, à savoir la quantité pour une étape de marche. Autrement dit, cet endroit était une étape militaire sur la route des campagnes ottomanes qui traversaient la Dobroudja. Il se trouvait également dans une région de conflits endémiques de frontière (car il était soumis à l'obligation de *pencik oğlanı*, la cinquième part prélevée sur les prisonniers de guerre ou sur les incursions de pillage – *akın*). A cette époque, les incursions dans les territoires de la Moldavie ou de la Valachie aussi bien que la menace des raids des Cosaques étaient toujours possibles²⁵. En tant qu'activités économiques, l'on remarque l'agriculture céréalière (les dîmes sur les produits), et comme environnement phyto-botanique, l'existence des forêts (les impôts sur le bois de charpente – *ağaç kerestesi salgunu*).

Une comparaison s'impose entre les données des documents ottomans du XVI^e siècle et les descriptions d'Evliyâ Çelebi, source déjà employée par Babinger pour localiser Ester²⁶. Au XVII^e siècle, Ester a le rang de bourgade (*kasaba*), dans la circonscription judiciaire (*kazâ*) de Babadag de la province (*eyâlet*) d'Oceakov (Özü). Elle s'appelle Esterâbad et sa description est détaillée : située sur la pente d'une vallée large, avec des jardins et des vignobles, avec plus de 1500 maisons²⁷,

avec les réparations des navires et des embarcations. Ils étaient recrutés, en général, parmi les Chrétiens, v. Rossitsa Gradeva, *Shipping along the Lower Course of the Danube (end of 17th century)*, dans le vol. *The Kapudan Pasha. His Office and his Domain*, éd. Elisabeth Zachariadou, Rethymnon, 2002, p. 320–321.

²⁴ Ayşe Kayapınar, *Le sancak ottoman de Vidin*, p. 227 : le village de Cûrciç de la *nahiya* de Pölomye, dans le *sancak* de Vidin, avait cette obligation. La *nahiye* avait une façade fluviale (sur le Danube), mais le village de Cûrciç était plus éloigné du fleuve. La majeure partie des *kürekçi* de l'Empire ottoman provenait des villes côtières mais on ne peut pas absolutiser cette règle, v. Emilie Themopoulou, *Les kürekçi de la flotte ottomane au XVII^e siècle*, dans le vol. *The Kapudan Pasha*, p. 168–169 et G. Veinstein, *Les préparatifs de la campagne navale franco-turque de 1552 à travers les ordres du Divan Ottoman*, dans le vol. G. Veinstein, *Etat et société dans l'Empire Ottoman, XVI^e–XVIII^e siècles. La terre, la guerre, les communautés*, Variorum, 1994, p. 40–43.

²⁵ Pour l'interprétation, à cette époque-là, du *pencik oğlanı* comme *devşirme*, v. Gilles Veinstein, *Les « esclaves de la Porte » dans l'Empire ottoman. II : Recrutement, formation, carrières*, dans l'Annuaire 110^e année, Cours et travaux du Collège de France, résumés 2009–2010, p. 655–675. L'éclaircissement de ce problème pour le cas d'Ester nécessite encore des connaissances bien précises concernant la chronologie administrative et fiscale dans ces contrées, ainsi que la démographie de l'époque, ce qui n'est pas possible dans l'état actuel de la documentation.

²⁶ Nous avons utilisé tant la traduction roumaine de *Călători străini despre țările române*, VI, București, 1976, vol. édité par M. M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru et par Mustafa Ali Mehmet (la traduction de ce dernier d'Evliyâ Çelebi), que l'édition turque de Yapı ve Kredi Yayınları d'Istanbul : *Evliyâ Çelebinin Seyahatnâmesi*, vol. 3, Istanbul, 2006, trad. Seyit Ali Kaharman et Yücel Dağlı et vol. 5, Istanbul, 2001, trad. Yücel Dağlı, Seyit Ali Kaharman et Ibrahim Sezgin. Il existe certaines différences de contenu entre les deux éditions.

²⁷ Dans *Evliyâ Çelebinin Seyahatnâmesi*, vol. 5, p. 116 : 2000 maisons.

mais sans bains publics (*hamam*), les raïas – sujets non musulmans du gouvernement ottoman – sont des Giaours très récalcitrants (*amma re'âyâsı gayet mütemerrid kâfirdir*)²⁸. Il y a peu de musulmans. On y trouve des Grecs et des Bulgares (*Urum u Bulgar*), mais aussi des Lazes vagabonds (malfaiteurs)²⁹. Lorsque les villages et les bourgades relevant de Babadag sont énumérés – ceux qu'Evliyâ a sillonnés afin de collecter des contributions et les provisions alimentaires que la circonscription (*kazâ*) de Babadag était obligée de mettre à la disposition de Melek-pacha, le protecteur d'Evliyâ Çelebi et *vali* d'Oceakov/Özü – Ester est appelé Ester le Grand (*Ester-i azîm* sau *Ester-i Kebir*), et il se trouve près de Pazarlı (Târguşor)³⁰.

Au sujet des itinéraires par lesquels il arriva à Ester, Evliyâ Çelebi en a parcouru deux: l'un du nord au sud, de Babadag, par Inançeşme (aujourd'hui Fântânele), à Ester (nommé Asterâbad et largement décrit par l'auteur des *Seyâhatnâme*), puis, plus loin, par Kara Murat (aujourd'hui Mihail Kogălniceanu), Karasu (Medgidia), Bülbül (Ciocărlia) vers Hacıoğlu-pazarcığı (Bazargic)³¹; l'autre du sud au nord, de Bulgarie, par Bülbül, à Ester (nomme Ester le Grand/Ester-i *azîm*), Inançeşme (Fântânele) et Babadag³². Les deux semblent indiquer la route centrale traversant la Dobroudja, à une certaine distance de celle qui longe le bord de la mer. Mais le voyageur s'était rendu à Babadag par d'autres deux routes: la première, longeant le bord de la Mer Noire, depuis Mangalia, par Köstence (Constanța), Dügünci (Nuntași), Karaharman (Vadu); la seconde, par Mürüvvetlü (Muraftlar) et Tanrıverdi (Tarıverdi). Les deux itinéraires passent plus à l'est de la route centrale, par Karasu, qui menait à Ester, sis près de Târguşor, donc plus proche du cinquième bras du Danube (Karaharman) et de la Mer. Si l'on examine la carte de Kâtib Çelebi, contemporain d'Evliyâ, Ester est, là encore, placé plus près de Târguşor que de Histria³³.

La question qui se pose inévitablement, c'est celle de la relation entre l'Ester du XVI^e siècle, indiqué dans les documents ottomans de chancellerie, ayant un statut de « *derbend* »³⁴, situé sur une route de campagnes militaires traversant la Dobroudja, mais aussi en rapport avec des services de navigation, et l'Ester du XVII^e siècle, décrit par Evliyâ Çelebi, situé dans une large vallée, sur la ligne Bazargik – Medgidia – Babadag. A cause de la mention, pour l'Ester du XVI^e

²⁸ *Op. cit.*, vol. 3, p. 208.

²⁹ *Ibidem*: « *ve nâsâz Laz-ı haylazdır* ».

³⁰ De même on fait référence au village Karanasuh qui était l'actuel village Istria, près de la cité homonyme, Petre Covacef, *Catalogul numelor de locuri din Dobrogea*, p. 167.

³¹ *Călători străini*, VI, p. 395.

³² *Ibidem*, p. 404.

³³ Anca Radu Popescu, *O hartă osmană a Dobrogei de la mijlocul secolului al XVII-lea*, dans "Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie A. D. Xenopol", Iași, 1985, XXII/2, p. 631–637.

³⁴ La forme Esterbend donnée par Halil Inalcık pour certaines mentions des registres ottomans du XVI^e siècle peut-elle être une forme contractée d'Ester *derbend*? Et alors Esterâbad pourrait être une autre déformation à partir d'Ester *derbend* aussi? V. art. « Dobroudja », *Encyclopédie de l'Islam*, 1963, II, p. 628; T. Mateescu, *op. cit.*, p. 418.

siècle, des (anciennes) obligations³⁵ de fournir le personnel pour la flotte ottomane (*kürekçi, çerahor*) et compte tenu de la fonction de gardien d'une « voie de Kilia et d'Akkerman », nous envisageons plutôt une succession dans le temps : le premier village Ester, du XVI^e siècle, situé plus à l'est et dans le voisinage de la route de la mer (et du bras le plus méridional du Danube), aurait migré vers l'intérieur de la Dobroudja, près de l'Ester moderne, dans des conditions encore inconnues³⁶. Ici, au XVII^e siècle, en connexion avec l'essor démographique de la Dobroudja ottomane à cette époque-là, et avec le développement de la route de commerce par Karasu, le village d'Ester devient une bourgade florissante, comme la bourgade Gönçipazarı/Karasu l'est devenue elle-même³⁷. Les recherches archéologiques ont trouvé les traces d'une bourgade du début du XVII^e siècle et du XVIII^e siècle près de l'actuel Târgușor en Dobroudja centrale³⁸.

Cette équation a certainement plusieurs inconnues, les nombreuses homonymies ou les toponymes non encore déchiffrés lui prêtant les apparences d'une charade orientale. Des périégèses et de nouvelles recherches archéologiques, ainsi que le dépouillement de registres ottomans, ou la découverte de nouvelles mentions dans ces registres, plus circonstanciées, voire péremptoires, sauront apporter la certitude à ce propos³⁹.

³⁵ Les mêmes exemptions pour les habitants d'Ester, mentionnées dans l'ordre (*hüküm*) de 2 Juin 1572, apparaissent avant, dans le registre de 1570 (BOA, TT 483, p. 496).

³⁶ On pourrait extraire un dernier indice topographique aux documents ottomans examinés étayant l'hypothèse que le village Ester du XVI^e siècle n'était pas situé sur la route du centre de la Dobroudja, qui passait par Karasu, mais sur la route la plus orientale de la Dobroudja à coté des grands lacs, donc près de l'emplacement de l'antique Histria: le journal de la campagne du sultan Süleymân (1538), mentionne Ester/ *Istrabağı* sur l'itinéraire Tatlıcak/Tatlageac/23 August – Sütköy/Sutghiol, vers Babadag, *Călători străini despre țările române*, I, Maria Holban (éd.), p. 383–384, et, plus récemment Stéphane Yerasimos, *Les voyageurs dans l'Empire ottoman (XIV^e – XVI^e siècles). Bibliographie, itinéraires et inventaires des lieux habités*, Ankara, 1991, p. 195. Une autre source narrative du XVI^e siècle, la relation de voyage du dominicain Martin Gruneweg (1584), ne mentionne point un toponyme Ester sur l'itinéraire Babadag-Karasu, par Pazarlı/Târgușor, v. Alexandru Ciociltan, *Martin Gruneweg prin Moldova, Țara Românească și Dobrogea*, dans « Studii și Materiale de Istorie Medie », vol. XXVII, 2009, p. 214–215. Ce voyage de Gruneweg en Dobroudja, en 1584, peut être le *terminus post quem* pour la fondation d'Ester dans le voisinage de Târgușor.

³⁷ Anca Popescu, *Toponimii multiple în sancak-ul Silistra (sec. XVI)*, « Studii și Materiale de Istorie Medie », 2011, spécialement les p. 167–181.

³⁸ V. la bibliographie complète du sujet (les fouilles de Târgușor, à l'endroit Ester) dans G. Custurea, *Descoperiri monetare de la Ester-Târgușor*, vol. *Istro-Pontica, Omagiu lui Simion Gavrilă la 45 de ani de activitate*, Tulcea, 2000, p. 581–588).

³⁹ Je dois à M. Sergiu Iosipescu les éclaircissements pour une meilleure compréhension des réalités du terrain et les données de l'archéologie médiévale de la Dobroudja. Je remercie aussi au Prof. Alexandru Barnea pour les suggestions bibliographiques concernant la toponymie de Dobroudja et à M. Gabriel Custurea pour m'avoir communiqué les résultats de ses campagnes archéologiques à Târgușor. M. Rifat Günalan de l'Université d'Istanbul, Mme Ayşe Kayapınar, de l'Université de Bolu et M. Adrian Tertecel, de l'Institut « Nicolae Iorga » de Bucarest, qu'ils reçoivent, eux aussi, mes remerciements pour leur sollicitude collégiale dans les diverses étapes de préparation de cette étude.

Annexe : Ordre (*hüküm*) au *kâdı* de Hırsova/Hârşova, 2 Juin 1572 (BOA, KK 67, p. 62).

Translitération :

1) Hırsova kâdısına hüküm yazıla ki: hâliya taht-ı kazâna tâbi^c Ester nâm karye ahâlîsi kapuma âdam gönderüb mezbûr karyemiz defter-i hâkânîde 2) derbend kayd olunub, derbend hizmetin edâ edüb, ^cöşr ve sâir rüsûmu[mu]z reâyâ gibi virüb hizmetimiz mukâbelesinde ^cavârizdan 3) ve kürekçiden ve nüzülden ve çerahor ve ağaç kerestesi salgunundan ve pencik oğlanı alınmakdan mu^câf ve müselleme kayd 4) olunub ber mücib-i defter-i vilâyet derbend hizmetin edâ edüb, hizmetimizde kusûrumuz yoğiken, elimize verilen vilâyet 5) defterine mugâyir mu^câfiyetimize dahl olunmasından ihtiyât ederiz ve eküb biçüb hâsıl eylediğimiz ^cöşr-ı terekemizi emînler 6) ve ^câmiler ve gayriler ^cayni ile ^cöşrmüzü almayub, üzerimize kesim edüb ba^cde zamân gelüb bizden narh-ı rûzîden küllî akçelerimiz 7) alurlar, hayfdır deyu, bildirdiler. İmdi buyurdum ki: hüküm-ü şerîfim vardukda mezkûrların Âsitâne-i Sa'âdetimden ellerine verilen nişânlu sahîh 8) cedîd vilâyet defteri sûretine, nazar edüb, mezkûr karye ahâlîsi, mahall-i mezbûrda derbend kayd olunub ber mücib-i defter-i vilâyet 9) derbend hizmetin edâ edüb, mâl-ı mîrîye ve re^câyâyâ ve âyende ve revendeye, nef^cleri olub, kusûrları yoğise ol takdîrce 10) derbend hizmeti mukâbelesinde ^cöşürlerin ve rüsûmların sâ'ir re^câyâ gibi verdikden sonra, vilâyet defterinde kayd olunduğu üzere 11) avârizdan ve kürekçiden ve nüzülden ve sâ'ir tekâlif-i örfiyeden mu'âf ve müselleme olalar. Mezkûları kimesne vilâyet defterine 12) muhâlif incitmeye ve bî-vech nesne teklîf etmeye ve etdirmeyeler ve ba^cde'n-nazar bu hüküm-i şerîfimi ellerinde ibkâ edeler. Şöyle bileler deyü, 13) tahrîren fi 20 Muharrem sene 980.

Traduction:

Qu'on écrive au *kâdı* de Hârşova un ordre [comme suit]: à présent, les gens du village Ester, en dépendance de la circonscription judiciaire (*kazâ*)⁴⁰, ont envoyé un homme et ont fait connaître [les choses suivantes] :

Notre village susdit, étant inscrit dans le registre impérial comme *derbend*, accomplissant le service de [gardien du] *derbend*, en donnant nos dîmes⁴¹ (^c*öşr*) et nos autres contributions comme des les autres *reaya*, en échange de notre service étant inscrits comme exemptés des impôts et contributions comme : ^c*avâriz*⁴²,

⁴⁰ *Kazâ* : circonscription judiciaire (*kâdılık*), ayant à sa tête un *kâdı*, Pakalın, *Tarih Deymleri*, I, (« *kadı* »).

⁴¹ ^c*Öşr* : la dîme ; elle était perçue soit en nature (pas seulement une dixième) soit un espèces, Nicoară Beldiceanu, Irène Beldiceanu-Steinherr, *Recherche sur la province de Qaraman*, p. 91.

⁴² ^c*Avâriz-ı divâniyye* : contributions extraordinaires imposées en fonction des nécessités occasionnelles de l'Etat, sanctionnées par le *Divan* impérial, Pakalın, *Tarih Deymleri*, I, 112–114.

kürekçi, nüzül, çerahor, ağaç kerestesi, pencik oğlanı, accomplissant le service de [gardien de] *derbend* conformément au registre du *vilâyet* [et] dans notre service étant sans déficit, nous prenons garde qu'il ne soit rien contraire à nos exemptions inscrites dans le registre du *vilâyet* [qui a été] donné entre nos mains. Du ce que nous ramassons en faisant la moisson, les *emîn*⁴³, les *âmil*⁴⁴ et les autres, ne prennent pas notre dîme des céréales [en nature] [mais] ils mettent sur nous le *kesim*⁴⁵. Après, ils viennent [et] nous prennent beaucoup d'argent pour le «*kesim*» calculé au prix du jour⁴⁶ (*narh-ı rûzî*), ce qui est injuste, ils ont dit.

J'ai ordonné maintenant [les choses suivantes]: à l'arrivée de mon ordre illustre, en regardant la copie du nouveau registre du *vilâyet*, [portant] le signe impérial (*nişan*), en bonne et due forme, qui leur a été donnée entre leurs mains de Mon Seuil de la Félicité, [si] les habitants du susdit village, inscrits dans l'endroit susdit comme «*derbend*», effectuant le service de [gardiens de] *derbend*, et étant utiles au fisc (*mâl-ı mîrîye*), aux raïa (*re'âyâ*) et aux voyageurs, et [si ce service] est sans déficit, en considérant toutes ces choses-là, en échange du service de «*derbend*», après qu'ils donnent comme tous les raïa leurs dîmes et leurs taxes (*rûsûm*), dues au fait qu'ils sont inscrits dans le registre, qu'ils soient exemptés d'*avâriz*, de *kürekçi*, de *nüzül* et des autres contributions coutumières (*tekâlif-i örfiye*). Que personne ne fasse à ceux-ci, contrairement au registre, aucune vexation, et, sans raison [personne] ne leur demande [rien autre chose]; et après [la vérification de toutes ces choses-là], qu'ils gardent entre leurs mains mon ordre illustre. Qu'on le sache ainsi! Ecrit le 2 Juin 1572.

⁴³ *Emîn* : terme arabe désignant le fonctionnaire de l'administration centrale qui contrôle la gestion des biens donnés à ferme ou la rentrée des impôts, Pakalın, *Tarih Deymleri*, I, p. 525; Mihnea Berindei, Gilles Veinstein, *L'Empire ottoman et les pays roumains, 154–1545*, Paris, 1987, p. 314.

⁴⁴ *Âmil* : le fermier des revenus de la Porte, Nicoară Beldiceanu, Irène Beldiceanu-Steinherr, *Recherche sur la province de Qaraman*, p. 84.

⁴⁵ L'obligation de verser une somme forfaitaire, Irène Beldiceanu-Steinherr, *La population non-musulmane de Bithynie (deuxième moitié du XIV^e s. – première moitié du XV^e s.)*, dans *The Ottoman Emirate (1300–1389)*, (Actes du Symposium de Rethymnon, 11–13 Janvier, 1991), éd. Elisabeth Zachariadou, Rethymnon, 1993, p. 14.

⁴⁶ *Narh-ı rûzî*: le prix fixé en vigueur sur la place locale; le tarif du jour, v. Mihnea Berindei, Gilles Veinstein, *L'Empire ottoman et les pays roumains*, p. 326; Ayşe Kayapınar, *Le sancak ottoman de Vidin*, p. 481.



Ester dans les voyages d'Evliya Çelebi en Dobroudja

LÉPANTE IMAGINAIRE.
LE *SOGNO DI GIOVANNI SAETTI* DANS LE CONTEXTE
DE LA LITTÉRATURE LÉPANTINE

ANDREI TIMOTIN
(Institut d'Études Sud-Est Européennes, Bucarest)

The author edits and analyses an anonymous political poem printed in Venice at the time of the battle of Lepanto (1571), *Sogno di Giovanni Saetti da Sassuolo sopra la vittoria ottenuta da la Santa Lega contra il Turco*. The text is placed within the context of the Lepantine literature and of the anti-Ottoman pseudo-prophecies in the second half of the 16th century.

Keywords: Venice, Ottoman Empire, Lepanto, political poetry, prophecy.

La bataille de Lépante (aujourd'hui Naupacte, au golfe de Corinthe), la grande bataille navale du 7 octobre 1571 qui opposa la flotte de la Sainte Ligue, formée de la République de Venise, de l'Espagne et des États pontificaux, et la marine ottomane, s'est conclue, comme on sait, par la défaite, stérile politiquement, mais psychologiquement importante, des Ottomans¹. Cette victoire coûteuse et sanglante portait pour la première fois un coup d'arrêt à l'expansion de l'Empire ottoman et à sa suprématie en Méditerranée, ce qui favorisa une instrumentalisation idéologique sans relation avec ses faibles conséquences au plan politique. La victoire de Lépante donna lieu ainsi à un retentissement culturel sans précédent, d'autant plus notable qu'il était complètement détaché de la réalité politique. À Venise, en particulier, un nombre considérable d'artistes s'investirent pendant cette période dans la glorification de la *felice vittoria*², l'éloge de la croisade anti-ottomane prenant place, dans le discours officiel et parfois sous la plume des

¹ La bibliographie sur Lépante est copieuse ; voir notamment Guido Antonio Quarti, *La guerra contro il Turco in Cipro e Lepanto*, Venise, 1935 ; Gino Benzoni (éd.), *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500 alla luce di Lepanto*, Florence, 1974 ; Jack Beeching, *La battaglia di Lepanto*, Milan, 2000 ; Romano Canosa, *Lepanto. Storia della Lega Santa contro i Turchi*, Rome, 2000 ; Niccolò Capponi, *Lepanto 1571. La Lega Santa contro l'Impero ottomano*, Milan, 2008.

² Voir Pompeo Molmenti, *Sebastiano Veniero e la battaglia di Lepanto*, Florence, 1899, p. 135–168 ; Anna Palluchini, « Ecchi della battaglia di Lepanto nella pittura veneziana del '500 », dans G. Benzoni (éd.), *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500*, p. 279–287 ; *Storia della cultura veneta*, a cura di G. Arnaldi e M. Pastore Stocchi, t. III/2, Vicenza, 1980, p. 397–406 ; Stefania Mason Rinaldi, « La virtù della Repubblica e la gesta dei capitani. Dipinti votivi, ritratti, pietà », dans *Venezia e la difesa del Levante da Lepanto à Candia (1570–1670)*, Venise, 1986, p. 13–31.

mêmes auteurs (Girolamo Molino, Marco Pasqualigo, Iacopo Tiepolo), à l'éloge de la paix lucrative dont la cité des lagunes se vantait être le gardien et l'arbitre³.

La part de propagande dans cette effusion artistique est forte, et elle témoigne de la volonté de l'État d'ancrer l'événement dans la mémoire collective. Un bas-relief représentant la Sainte Famille fut installé, par exemple, à la mémoire de la victoire de Lépante, dans l'église de San Giuseppe di Castello, et la confraternité de la Vierge du Rosaire édifia au même effet, dans l'église de Santi Giovanni e Paolo, une chapelle, détruite dans l'incendie de 1867. Un buste de bronze de Sebastiano Venier fut placé dans la salle des armes du Consiglio dei Dieci et une *cantata* à plusieurs voix, le *Trionfo di Christo per la vittoria contra Turchi*, fut composée après la victoire pour être représentée dans le Palais des Doges au jour de saint Étienne/ à la Saint-Étienne⁴. Les plus grands peintres vénitiens de l'époque, Véronèse, Titien et Tintoret, réalisent de grandes fresques allégoriques de la bataille destinées à en témoigner pour la postérité, et la plupart sont placées dans le Palais des Doges: celle de Tintoret, malheureusement détruite dans l'incendie du palais de 1577, dans la Sala dello Scrutinio, et deux toiles de Véronèse, *Salvatore in gloria con la Fede, Venezia e santa Giustina* et *Gloria di Venezia*, respectivement dans la Sala del Collegio et dans la Sala del Maggior Consiglio. En revanche, la peinture de Titien, réalisée pour Philippe II, prit le chemin de l'Espagne.

Mais l'outil le plus efficace pour la propagation de cette image idéalisée de la victoire de Lépante est certainement l'imprimerie⁵. Les années 1571–1573 connaissent une production éditoriale exceptionnelle qui reflète, sous des formes des plus variées (lettres, *avvisi*, oraisons, ouvrages historiques, biographies des héros, poésies), la genèse d'un genre littéraire. La littérature lépantine vise un public particulièrement large et est quantitativement supérieure à n'importe quel autre événement de l'histoire italienne. Le nombre des écrivains est également remarquable, comme l'est aussi leur distribution géographique et sociale: à Lépante avaient participé des hommes de toutes les régions d'Italie et parmi les auteurs lépantins se rangent un certain nombre de témoins oculaires de la bataille (Gianpetro Contarini, Ferrante Caracciolo, Bartolomeo Sereno, etc.)⁶.

La célébration littéraire de la victoire de Lépante témoigne de l'exploitation passagère d'un thème à succès, mais aussi d'une préoccupation de s'adresser à la

³ Cet aspect a été relevé par Carlo Dionisotti, *Lepanto nella cultura italiana del tempo*, dans G. Benzoni (éd.), *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500*, p. 127–151, notamment p. 131.

⁴ Sur la célébration musicale de la victoire de Lépante, voir Iain Fenlon, «Lèpanto: Music, Ceremony, and Celebration in Counter-Reformation Rome», dans id., *Music and Culture in Late Renaissance Italy*, Oxford, 2002, p. 139–161.

⁵ Voir Sylvie Favalier, «Lépante: la fabrication d'une gloire vénitienne», dans Agnès Morini (éd.), *L'histoire mise en œuvres. Fresques, collage, trompe-l'œil... : des modalités de «fictionnalisation» de l'Histoire dans les arts et la littérature italienne*, Actes du colloque du 2 et 3 mai 2000, Saint-Étienne, Saint-Étienne, 2001, p. 217–231, et la bibliographie citée *infra*, n. 10–16.

⁶ Voir Daniela Ambrosini, «Letterati in battaglia: uomini d'armi e di penna nella battaglia di Lepanto», dans *Il bibliotecario inattuale. Miscellanea di studi di amici per Giorgio Emanuele Ferrari bibliotecario e bibliografo marciano*, I, Padoue, 1997, p. 53–86.

postérité, comme le montrent, par exemple, deux recueils de poésies publiés en 1572 : *Trofeo de la vittoria sacra* de Luigi Groto et l'anonyme *Raccolta di varii poemi latini, greci e volgari*⁷. Le corpus lépantin est particulièrement hétérogène, non seulement par la forme littéraire, mais aussi et peut-être surtout par la langue, car on écrit à la fois en latin, en italien et en dialecte, en vénitien notamment, en reprenant les formes prosodiques habituelles de la poésie populaire vénitienne, événement sans précédent dans l'histoire de l'imprimerie italienne⁸. Le phénomène reste pourtant limité et le nombre de nobles vénitiens engagés dans l'éloge de la victoire de Lépante montre bien que, socialement, sinon politiquement, la littérature lépantine n'est pas marginale⁹.

Oubliée au XVII^e siècle, cette littérature ne suscita pas un intérêt notable avant le milieu du XIX^e siècle, quand Emmanuele Antonio Cicogna consigna, dans son *Saggio di bibliografia veneziana* (Venise, 1847), un certain nombre d'ouvrages relatifs à la bataille de Lépante, mais les savants des décennies suivantes s'accordent en général dans leur appréciation négative, et parfois dans leur mépris pour ces *verseggiatori* de circonstance¹⁰. L'avis de Pompeo Molmenti, l'auteur d'une des premières monographies sur Lépante à la fin du XIX^e siècle, est caractéristique pour ce jugement qui prévalut jusqu'à la Première guerre mondiale : « i poeti epici di Lepanto, specie gli italiani, sono l'uno peggiore dell'altro : i lirici non valgono meglio [...] la poesia era divenuta un esercizio della mente senza affetti e senza ispirazione. La forma era tutto, l'idea niente ; non più sentimenti e passioni, ma parole e suoni »¹¹. Un changement de perspective est évident déjà chez Guido Antonio Quarti aux années 30¹², mais le *desideratum* d'une étude scientifique objective du corpus lépantin fut formulé par Carlo Dionisotti dans un article publié en 1974¹³. Plusieurs études ont été publiées depuis qui ont systématisé, au niveau bibliographique et quantitatif, cette production littéraire, en prêtant attention notamment aux aspects matériels de la production : d'abord la grande bibliographie de Carol Göllner, qui contient un bon nombre d'ouvrages italiens sur Lépante¹⁴, puis le répertoire de Dennis E. Rhodes, limité néanmoins aux

⁷ Voir S. Favalier, « Lépante : la fabrication d'une gloire vénitienne », p. 220.

⁸ Voir Manlio Cortelazzo, « Plurilinguismo celebrativo », dans G. Benzoni (éd.), *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500*, p. 121–126.

⁹ Sur les limites du caractère populaire de la production lépantine, voir Ugo Rozzo, « La battaglia di Lepanto nell'editoria dell'epoca e una miscellanea fontaniniana », *Rara volumina*, 1–2 (2000), p. 41–69, notamment p. 47–48.

¹⁰ Guido Mazzoni, « La battaglia di Lepanto e la poesia politica del secolo XVI », in *La vita italiana del Seicento*, Milan, 1895, II, p. 167–207; Ernesto Masi, « I cento poeti della battaglia di Lepanto », in id., *Nuovi studi e ritratti*, Bologne, 1894, II, p. 257–273; Antonio Medin, *La storia della Repubblica di Venezia nella poesia*, Milan, 1904, p. 244–289.

¹¹ P. Molmenti, *Sebastiano Veniero*, p. 150–151.

¹² Guido Antonio Quarti, *La battaglia di Lepanto nei canti popolari dell'epoca*, Milan, 1930.

¹³ C. Dionisotti, *Lepanto nella cultura italiana, passim*.

¹⁴ Carol Göllner, *Turcica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts*, t. I–III, Bucarest-Leipzig-Baden Baden, 1961–1968; dans t. II, 1968, nn. 1306–1608, p. 220–329 (années 1571–1572).

bibliothèques anglaises¹⁵, et, plus récemment, le catalogue bibliographique de Simona Mammana, accompagné d'une étude critique de la poésie lépantine¹⁶.

De ce vaste corpus nous avons retenu un texte anonyme, à la fois méconnu et insolite, dont nous donnons ici l'édition : *Sogno di Giovanni Saetti da Sassuolo sopra la vittoria ottenuta da la Santa Lega contra il Turco*, publié à Venise sans date, très probablement dans l'intervalle 1571–1573¹⁷. De quatre exemplaires qu'on connaît jusqu'à présent, nous avons étudié celui préservé à Venise dans la bibliothèque Marciana (cote Misc. 2573.5). Il s'agit d'un opuscule in 4^o, qui comporte 12 folios (f. 7–12 non-numérotés). Le texte du *Sogno* (f. 2^r–11^v) est complété par un *Sonetto in Essortation della Santa Lega* (f. 12^r). L'opuscule comporte un frontispice (f. 1^r), un aigle surmonté d'une couronne inscrit dans un médaillon, et une dédicace *al Magnifico Sig. il Sign. Fulvio Mariscalchi Bolognese* (f. 1^v). Ce bolognais est une figure importante étant le gouverneur de la Rocca Paolina, la grande forteresse pontificale construite à Pérouse une vingtaine d'années avant Lépante par le pape Paul III Farnèse (1534–1549), après la soumission de la ville en 1531¹⁸. La mise de l'ouvrage sous l'autorité pontificale est loin d'être une exception dans le corpus lépantin : le plus ample recueil de poésies latines inspirées par la victoire de Lépante, *Infoedus et victoriam contra Turcas iuxta sinum Corinthiacum Nonis Octobr. MDLXXI partam poemata varia*, fut imprimé en 1572 à la fois à Venise et à Rome, étant dédié au cardinal Sirleto¹⁹. La maison d'édition du *Sogno* est anonyme mais, comme le signale Simona Mammana, sa marque coïncide avec celle du *Protheus* de C. Amalteo, imprimé en 1572 à Venise chez Onofrio Farri²⁰, éditeur spécialisé dans la littérature lépantine, qui a publié entre 1571 et 1572 plusieurs éloges des héros de Lépante²¹.

Le *Sogno di Giovanni Saetti*, personnage autrement inconnu, représente une mise en scène allégorique de la bataille de Lépante et un panégyrique de ses héros et de la Sainte Ligue, notamment de la République de Venise et de l'État pontifical. Le poème est structuré en deux parties : la première est consacrée aux préparatifs de la bataille et à la formation de la Ligue Sainte (f. 2^r–4^v) ; la seconde présente la bataille et son dénouement sous la forme d'un éloge des héros de Lépante (f. 5^r–

¹⁵ Dennis E. Rhodes, «La battaglia di Lèpanto e la stampa popolare a Venezia. Studio bibliografico», *Miscellanea Marciana* 10–11, 1995–1996, p. 9–63 et, pour le répertoire, p. 19–57.

¹⁶ Simona Mammana, *Lèpanto: rime per la vittoria sul Turco. Regesto (1571–1573) e studio critico*, Rome, 2007 (p. 125–277 pour le Regesto).

¹⁷ N^o 187 dans le répertoire de S. Mammana (*Lèpanto: rime per la vittoria sul Turco*, p. 242–243), qui enregistre deux exemplaires à Venise (BN, Misc. 2573.5 et BMC, Op. P.D. 11815) ; n^o 33 dans le répertoire de D. E. Rhodes («La battaglia di Lèpanto e la stampa popolare», p. 32), qui mentionne trois exemplaires, dont un à Londres (BL 11427 e. 48) et deux autres, repris d'après Göllner, à Venise (celui de Marciana) et à Milan (B. Triv. H 2570/9).

¹⁸ Cf. *Notizie degli scrittori bolognesi raccolte da Giovanni Fantuzzi*, Bologne, 1783, p. 154.

¹⁹ Sur cet ouvrage, voir C. Dionisotti, *Lepanto nella cultura italiana*, p. 138.

²⁰ S. Mammana, *Lèpanto: rime per la vittoria sul Turco*, p. 243. D. E. Rhodes («La battaglia di Lèpanto e la stampa popolare», p. 32) identifie le typographe, sans arguments, avec Domenico Farri.

²¹ Voir, par exemple, Luigi Groto, *Canzone nella morte di Agostin Barbarigo*, Venise, O. Farri, 1572 ; Giovan Battista Amaltheo, *Canzone a Marcantonio Colonna*, Venise, O. Farri, 1572.

11^v). La dernière partie comporte également un *intermezzo* narratif (f. 6^r), un dialogue entre le visionnaire et la Mort, qui lui dévoile le développement et le sort de la bataille et des combattants. Le poème est à l'évidence postérieur à la bataille de Lépante, il date, très probablement, des années 1571–1573, comme la plupart des poésies lépantines.

Le *Sogno* se présente dès le début comme un songe prémonitoire (v. 1–5, « Afflitto e stanco col pensiero vagando/ Dal sonno avinto, in boscarezzo loco/ Vicino al mare, e non so dove o quando/ Fra dui fieri animali un strano gioco/ Parmi veder che a rimembrar ne tremo »), mais, hormis une mention isolée vers la fin du texte (f. 11^v, « e non ti paia insonio, ch'egli e uero »), la dimension prophétique a peu d'incidence sur son contenu²². Le texte partage avec l'ensemble du corpus lépantin un certain nombre de traits : les allusions aux événements historiques récents (la prise de Chypre en 1570, en particulier la tragédie de Famagouste, le contexte de la bataille de Lépante), l'allégorisation des États de la Ligue et la mythologisation des héros de Lépante (Sebastiano Venier, Agostino Barbarigo, Marco Antonio Colonna, don Juan d'Autriche, Marco Querini, Antonio da Canal, etc.)²³, la tendance antiquisante²⁴. Le songe présente également des échos dantesques : l'*incipit*²⁵, la vision des bêtes²⁶, l'image de la bataille, écho du voyage en Enfer que la Mort, en nouveau Virgile, fait montrer au visionnaire, certains motifs (le lac Avernus²⁷, *il gran nemico*²⁸, Thésée et le minotaure²⁹, etc.).

Les figures allégoriques des États de la Ligue sont traditionnelles : *il leon* et la *Donzella* « la Pucelle » pour la Sérénissime, *l'augello* « l'oiseau » (l'aigle impérial) pour l'Espagne des Habsbourgs, *il pastor* pour l'État pontifical³⁰, *il*

²² Un exemple similaire du corpus lépantin est la *Venezia trionfante* de Vincenzo Marostica, Venezia, D. Farri, 1572 ; voir S. Mammana, *Lèpanto: rime per la vittoria sul Turco*, p. 116. Sur les visions italiennes dans la première moitié du Cinquecento, voir Ottavia Niccoli, « Visioni e racconti di visioni nell'Italia del primo Cinquecento », *Società e storia*, 28, 1985, p. 253–273.

²³ Sur l'allégorisation de la Ligue et des protagonistes de Lépante, voir S. Mammana, *Lèpanto: rime per la vittoria sul Turco*, p. 104–110.

²⁴ Ce trait est particulièrement remarquable dans des compositions comme *Canzone sopra la felicissima e miracolosa vittoria havuta dell'armata turchesca dalla santissima Lega christiana*, Venise, 1572, ou *Canzone sopra la vittoria ottenuta dall'armata de Prencipi Christiani contra la Turchesca*, Venise, 1571.

²⁵ Voir *infra*, n. 49 ; cf. *ibid.*, p. 43.

²⁶ *Sogno di Giovanni Saetti*, f. 2^r, v. 4 *sqq.*, la vision du lion et du serpent/dragon ; cf. Dante, *La Divine Comédie*, l'Enfer, I, 31–50, la vision de la panthère, du lion et de la loupe.

²⁷ *Sogno di Giovanni Saetti*, f. 6^r : « Si che hai inteso, presto giu a l'inferno/ Ritorna hormai, e di loco prouedi./ Che di costor già pieno è il lago Auerno » ; cf. Dante, *La Divine Comédie*, l'Enfer, XI, 140.

²⁸ *Sogno di Giovanni Saetti*, f. 2^r, v. 14 : « al gran nemico levar l'unghia e'l morso » ; cf. Dante, *La Divine Comédie*, l'Enfer, VI, 115.

²⁹ *Sogno di Giovanni Saetti*, f. 4^r ; cf. Dante, *La Divine Comédie*, l'Enfer, XII, 16–25.

³⁰ Cf. *Canzone nella felicissima vittoria christiana contra infideli al Serenissimo Don Gio. d'Austria* del Cavalier Guarnello, Rome, s.a., f. 3^r : « Col tuo Leon, di Giove il fiero Augello,/ E'l Pastor Pio con la sua santa verga » ; *Canzone sopra la guerra et vittoria ottenuta da Christiani contra Turchi*, Venise, s.a., f. 5^r : « Ecco il buon Pietro, l'Aquila, e'l Leone ».

mostro, il Serpente ou il Dragone pour l'Empire ottoman³¹. La tendance antiquisante se manifeste par la comparaison métonymique de Venise avec Athéna (f. 3^v : « Sotto l'Imperio di casta donzella,/ Armata di valor, e vigoria/ Di Pallade costei par sia sorella »)³², et avec Héraclès (f. 3^v : « Figlia d'Alcide, si potente & forte »)³³, de Chypre avec Aphrodite (f. 4^v : « Il gran giardin doue Venere bella/ Lieta si staua, tutto ha consumato »)³⁴, de Crète avec Thésée (f. 4^v : « Part'è del Regno, oue Theseo fe proua/ Di quell mostro crudel incarcerato »), du soleil avec Apollon (f. 4^v : « Sforzo Apollo ancor, si ch'egli trasse/ Li raggi suoi nanti l'usato assai,/ E che luce la notte alhora fasse »), etc.

Le poème évoque le point de départ du conflit, la prise de Chypre par les Turcs en 1570 (f. 10^r : « Deh dimmi un po di gratia, hai tu sapui/ Quello di costor già poco auanti,/ In Cipri, à Famagosta è intrauenuto »), il fait l'éloge de Marco Antonio Bragadin (1523–1571), le gouverneur vénitien de Famagouste, et déplore sa fin tragique et celle de ses compagnons (f. 10^v–11^r : « Marc' Antonio Bragadino han dato morte/ Horrenda più, che imaginar si ponno »)³⁵. Après le siège manqué de Malte en 1565 et la fin de la guerre avec les Habsburgs en 1568, le sultan Selim II (1566–1574) confia en 1570 à son tuteur, Lala Mustafa Pacha, la commande d'une campagne dans la Méditerranée orientale contre les possessions vénitiennes. Débarqués en Chypre en juin, les Turcs se dirigent vers Nicosie, qui s'incline après trois mois de siège. Famagouste, défendue héroïquement par Bragadin, ne se rend qu'en août 1571, après un long siège d'onze mois qui coûta à Mustafa Pacha 52000 hommes parmi lesquels son fils. Malgré les conventions du traité de reddition qui garantissaient aux rescapés la retraite, Bragadin fut torturé, écorché vif et les restes de son corps portés en dérision à Famagouste avant d'être transportés comme trophée dans la capitale ottomane. Les autres commandants vénitiens furent décapités.

La flotte de la Sainte Ligue, réunie le 23 août à Messine, arrive trop tard pour sauver Famagouste, mais elle engage, le 7 octobre, la lutte contre la flotte ottomane, ancrée à Lépante. Le *Sogno* dépeint en détail le préambule de la bataille, le nombre de galères ottomanes (f. 5^r, « Il forte, e gran nimico alhor uicino/ Fra Calzolari, e Lepanto, che uenia/ Come lupo arrabiato, o can mastino/ Trecento vele

³¹ Sur l'association entre l'Empire ottoman et le dragon au XVI^e siècle, voir Ottavia Niccoli, « La donna e il dragone nella basilica di San Marco: iconografie apocalittiche del tardo Cinquecento », dans Roberto Rusconi (éd.), *Storia e figure dell'Apocalisse fra '500 et '600*, Atti del IV Congresso internazionale di studi gioachimiti (San Giovanni in Fiore, 14–17 settembre 1994), Rome, 1996, p. 37–51.

³² Voir *infra*, n. 65.

³³ Cf. *Le tre sorelle. Canzoni di Guido Gualtieri da San Genesi pe la felicissima vittoria navale de Christiani contra Infideli*, Venise, s.a., f. 4^v : « Novello Alcide, hai pur Cerbero vinto ».

³⁴ Cf. *Canzone sopra la felicissima e miracolosa vittoria havuta dell'armata turchesca dalla santissima Lega christiana*, Venise, 1572, f. 2^r : « Mirando in Cipro, sue delitie, in guerra;/ Con Afrodita Hermete, all'hor suo amante ».

³⁵ Sur le lien, dans la littérature lépantine, entre l'exaltation de la victoire de Lépante et la complainte sur Chypre, voir U. Rozzo, « La battaglia di Lépanto nell'editoria dell'epoca », p. 50–52.

egli ha in sua compagnia »)³⁶, les conditions climatiques (f. 4^v, « Volse che Eolo ancor in quel contorno/ A li nemici la notte mostrasse/ Il suo fauor, & a li amici il giorno », etc.), les grandes figures et même la disposition des galères qu'ils commandent (f. 7^r, « Vedi le forze di quel sopra humano/ Giouanni Andrea Doria, che s'affronta/ Con l'Ochiali corsar empio pagano »). La division commandée par le Génois Andrea Doria s'est affrontée effectivement avec le corps de galères mené par le célèbre général Uluç Ali (Ochiali), converti d'origine calabraise. La flotte de la Ligue était disposée en effet en quatre divisions dans une ligne nord-sud dont la division du sud était commandée par Giovanni Andrea Doria, petit-neveu de l'amiral Andrea Doria. La division du nord était commandée par Agostino Barbarigo, avec Marco Querini et Antonio da Canal à l'appui, tandis que la principale division, celle du centre, était dirigée par don Juan d'Autriche, l'amiral de la flotte de la Ligue, Sebastiano Venier et Marco Antonio Colonna, les commandants des flottes vénitienne et pontificale. Toutes ces figures sont évoqués par l'auteur du poème sans économie d'épithètes, comme de grands héros dignes de la reconnaissance éternelle de leurs patries : « Di loro in ogni parte vederai/ E rette statue, trionfi, e trofei,/ E in prosa, e in versi di lor leggerai » (f. 10^r).

Dans la conclusion du poème, la Mort dévoile à Giovanni Saetti la gloire posthume réservée aux chrétiens (f. 6^v : « Morte non noce, ma ha piu longa uita/ Parendo a uoi morir, certo n'andate »), idéologie de la guerre sainte qui se prolonge dans le *Sonetto in Essortation della Santa Lega*, instigation utopique adressée aux États de la Ligue de continuer la croisade en se dirigeant vers la Terre sainte pour en éloigner les Musulmans et les Juifs : « Iddio all'imprese, che tu acquisterai/ Doue egli nacque, e uisse, e poi con guai/ Fu da Giudei straciato, e posto a morte/ Hor uanne santa Lega, e non tardare/ Contra gli insidi della uera fede/ E uccidi, taglia, lega, e non guardare/ Ebrei, o Turchi, perche chiar si uede/ La uolontà de Iddio che d'ogni loco/ Son discacciari, doue in lui si crede » (f. 12^r).

L'exhortation exprime l'idéal de croisade du pape Pie V resté sans écho parmi les membres de la Ligue, car la République de Venise, épuisée par la guerre, négocia une paix séparée avec les Ottomans en 1573 et l'Espagne n'eut aucun intérêt à poursuivre cette aventure coûteuse dans la Méditerranée orientale. D'autre part, le *Sonetto* témoigne du courant anti-judaïque qui se manifeste à Venise au lendemain de la bataille de Lépante et qui débouche sur le décret du 14 décembre 1571 par lequel le Sénat vénitien décide l'expulsion des Juifs de la cité³⁷. Le décret ne fut pourtant pas appliqué, en raison, semble-t-il, de l'intervention de l'ambassadeur du sultan, le rabbin Salomon Ashkenazi, médecin et diplomate

³⁶ La flotte ottomane était composée en effet de ca 300 de galères : 90 sous la commande de Mehmet Ali Pascha (il Sultano), 90 sous la commande Uluç Ali (Uccialli), 55 sous la commande de Mehmet Shoraq (Scirocco), 10 de galères et encore 10 navires plus petits sous la commande de Murad Dragut.

³⁷ Sur ce décret, voir P. Molmenti, *Sebastiano Veniero*, p. 133 ; Cecil Roth, *History of the Jews in Venice*, New York, 1975, p. 88–89.

influent, envoyé auprès du Sénat vénitien pour négocier une alliance avec la Sérénissime, qui aurait plaidé avec succès la cause de ses coreligionnaires³⁸.

La tendance anti-judaïque de l'épilogue complète et achève en effet l'esprit de croisade qui anime son auteur et s'accorde avec la teneur prophétique du récit. Replacé dans ce contexte, le *Sogno di Giovanni Saetti* s'inscrit dans l'engouement général pour les prophéties et les présages anti-ottomans à l'époque de Lépante³⁹. Chaque reprise du conflit avec la Porte favorise la réactualisation des prophéties anti-ottomanes et la guerre de Chypre n'a pas fait exception à cette règle. En 1570 est imprimé à Brescia le *Discorso sulla futura e sperata vittoria contra il Turcho* de Giovan Battista Nazari, alchimiste et amateur de *pronostici*, qui utilise un vaste et hétérogène matériel prophétique⁴⁰. Les livres prophétiques de l'Ancien Testament, l'Apocalypse et d'autres textes prophétiques médiévaux, dont le *Libellus* de Télésphore de Cosenza, sont conjugués pour préfigurer l'expansion de l'Empire ottoman, sa chute et l'imminente victoire des chrétiens. Nazari identifie en effet l'Antéchrist avec le XV^e sultan, prophétie vulgarisée déjà par l'astrologue Antonio Arquato, dans son très populaire *Prognosticon de eversione Europae* (Anvers, 1552), qui avait fixé la fin de la domination ottomane entre le XIII^e et le XV^e sultan, et reprise ensuite par Francesco Sansovino dans sa *Lettera o vero discorso sopra le predittioni fatte in diversi tempi.. le quale pronosticano la nostra futura felicità, per la guerra del Turco con la Serenissima Republica di Venetia* (Venise, 1570).

Toujours en 1570, on réimprime à Venise le *Verum et celebre Sybillae Erythraeae vaticinium*, avec des interprétations favorables aux Vénitiens, et Luigi Grotto dédie à Luigi Mocenigo une série de pronostics sur la victoire sur les Turcs⁴¹. En 1572 apparaît l'anonyme *Pronostico e giudizio universale del presente anno 1572*, qui théorise, sur la base des conjonctions des astres, la fin de l'Empire ottoman. À cette activité éditoriale s'ajoute un courant prophétique « populaire » dont témoigne le procès de certains artisans vénitiens de 1573 qui persistaient à voir dans la défaite des Turcs des signes de la Parousie⁴².

Ce climat de tension eschatologique se prolonge après Lépante jusqu'à la fin du Cinquecento : en 1596 sont imprimés à Brescia les *Oracula Leonis* dont les

³⁸ Voir Heinrich Grätz, *Geschichte der Juden von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart*, t. IX, Leipzig, 1891, p. 416 ; Roth, *History of the Jews in Venice*, p. 92–93.

³⁹ Voir A. Olivieri, « Il significato eschatologico di Lèpanto nella storia religiosa del Mediterraneo del Cinquecento », dans G. Benzoni (éd.), *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500*, p. 257–277 ; Paolo Preto, *Venezia e i Turchi*, Florence, 1975, p. 79–85 ; Letizia Pierozzi, « La vittoria di Lèpanto nell'escatologia e nella profezia », *Rinascimento* 34, 1994, p. 317–363 ; S. Mammana, *Lèpanto: rime per la vittoria sul Turco*, p. 111–124.

⁴⁰ Voir P. Preto, *Venezia e i Turchi*, p. 79–80 ; L. Pierozzi, « La vittoria di Lèpanto », p. 327–331.

⁴¹ *Orazione di Luigi Grotto cieco d'Hadria nella creation del Serenissimo Principe di Vinegia, Luigi Mocenigo. Nella qual si rallegra della sua dignità, e essorta tutti e Principi Christiani all'impresa contra Turchi*, Venise, 1570.

⁴² Voir Carlo Ginzburg, « Due note sul profetismo cinquecentesco », *Rivista storica italiana* 78, 1966, p. 184–227, ici p. 211. Cf. aussi Mario Leathers Kuntz, « Profezia e politica nella Venezia del Sedicesimo secolo: il caso di Dionisio Gallo », dans *Continuità e discontinuità nella storia politica, economica e religiosa. Studi in onore di Aldo Stella*, Vicenza, 1993, p. 153–177.

présages sont redirigés contre les Turcs ce qui leur assure d'ailleurs la popularité et en justifie l'impression⁴³. Antonio Rigo a montré que la plupart des manuscrits contenant les *Oracula* provenaient de Venise, d'un milieu véneto-crétois, aux alentours de 1560–1580⁴⁴. Les *Oracula*, interprétés comme se référant non aux sultans, mais aux papes, constituent une des sources principales des *Vaticinia de Summis Pontificibus*, ouvrage qui doit sa célébrité à son attribution à Joachim de Flore⁴⁵, et qui est imprimé à Venise en 1589 dans l'édition annotée de Pasqualino Reginselmo⁴⁶. Les annotations de Reginselmo à propos de l'oracle XXIII interprètent le texte pseudo-joachimite comme une allusion prophétique à la victoire de Lépante⁴⁷. Enfin, Guillaume Postel, le célèbre orientaliste et théosophe français du XVI^e siècle, avait lui aussi assigné, dans sa vision messianique de l'histoire, un rôle essentiel à la victoire de Lépante qu'il considérait comme une confirmation du destin providentiel et eschatologique de Venise, la nouvelle Jérusalem⁴⁸.

Ce messianisme vénitien et ce Lépante imaginaire se retrouvent et s'entremêlent également dans le *Sogno di Giovanni Saetti*, poème artificiel et baroque, expression de ce large courant prophétique attaché à l'idéal, cher au pape Pie V, de la croisade anti-ottomane, fondu dans le moule apologétique et allégorisant de la poésie lépantine.

Édition

Sogno di Giovanni Saetti da Sassuolo sopra la vittoria ottenuta da la Santa Lega contra il Turco, in Venetia, s.a. (BNM, Misc. 2573.5)

Al Magnifico Sig. Il Sign. Fulvio Mariscalchi Bolognese, Signore & patron suo sempre osservandissimo, Giovanni Saetti.

⁴³ *Vaticinium Severi et Leonis Imperatorum in quo videtur finis Turcarum in praesenti eorum Imperatore*, Brescia, 1596.

⁴⁴ Antonio Rigo, *Oracula Leonis. Tre manoscritti greco-veneziani degli oracoli attribuiti all'imperatore bizantino Leone il Saggio* (Bodl. Baroc. 170, Marc. Gr. VII, 22, Marc. Gr. VII.3), Padoue, 1988, p. 11.

⁴⁵ Sur la confluence des deux traditions, byzantine et joachimite, voir Katerina Kyriakou, « Parallelsimi e influssi fra la tradizione pseudogioachimita e la tradizione profetica bizantina nell'età moderna », dans Gian Luca Potestà (éd.), *Il profetismo gioachimita tra Quattrocento e Cinquecento*, Atti del III Congresso Internazionale di Studi Gioachimiti (S. Giovanni in Fiore, 17–21 settembre 1989), Gênes, 1991, p. 305–312.

⁴⁶ *Vaticinia sive Profetiae Abbatis Joachimi & Anselmi Episcopi Marsicani*, Venise, 1589. Sur l'influence de Joachim de Flore sur les prophéties du XVI^e siècle, voir Marjorie Reeves, *The Influence of Prophecy in the Later Middle Ages*, Oxford, 1969 ; Cesare Vasoli, « L'influenza di Gioacchino da Fiore sul profetismo italiano della fine del Quattrocento e del primo Cinquecento », dans G. L. Potestà (éd.), *Il profetismo gioachimita tra Quattrocento e Cinquecento*, p. 61–85.

⁴⁷ Voir L. Pierozzi, « La vittoria di Lèpanto », p. 322.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 326. La référence se trouve dans le manuscrit autographe de Postel, *De Tonitru, summo sive de summa divinae Potentiae demonstratione, ex auctoritate, ratione et sensu deducta, quorsum vergat victoriae a Venetorum dominio de Turcarum classe reportate facinus*, British Library, ms. Sloane 1411, cc. 227^r–252^f. Pour la description du manuscrit, voir F. Secret, *Bibliographie des manuscrits de Guillaume Postel*, Genève, 1970, p. 114.

Già io so V.S. esser informatissimo della Vittoria, pe la Iddio gratia, ottenuta dalla santissima Lega contro il Turco, si per lettere, come anco per udita da soldati ritornati da tal impresa & perche so varie esser l'openioni de gli huomini, e non potersi quasi ne' luochi istessi sapersi la verità delle cose abenche minime, mi è parso ricercar minutissimamente la verità, da huomini degni, e in ciò di conforme volere, e di piu, tal fatto sogna tomi, e approbato tal fantasia per vera, mi è parso in questo poco volume di scriverla, e a V.Sig. dedicarla, qualcome cortese accettandola, non si sdegnarà del piccolo, e di lei indegno dono offeroli da un minimo suo servo, qual se gli offerisce & raccomanda, pregando il Signor Iddio quella longamente felicità e conservi./ (f. 2)

Sogno di Giovanni Saetti

Afflitto e stanco col pensier vagando
 Dal sonno avinto, in boscarezzo loco⁴⁹
 Vicino al mare, e non so dove o quando,
 Fra dui fieri animali un strano gioco
 Parmi veder che a rimembrar ne tremo,
 L'un morde e straccia, l'altro getta foco⁵⁰.
 Ecco gl'occhi girando ne l'estremo
 Del bosco un gregge col pastor, che mira
 La gran tenzon, che d'ambo anco ne temo.
 Quando con sferza minacciosa e dira
 A quello ardente il buon pastor s'aventa⁵¹,
 E egli se ne ride e piu s'adira.
 Anzi afferato ne la coda, tenta
 Al gran nemico levar l'unghia e'l morso,
 Che d'altri non li caglia e non paventa.
 Ecco per l'aria con veloce corso
 Scende un'augello, che su'artiglio e rostro
 Offerisce al Pastor e suo soccorso⁵².

⁴⁹ Cf. Dante, *La Divina Commedia*, Inferno, I, 1–2 et 10–12 : « Nel mezzo del cammin di nostra vita/ mi ritrovai per una selva oscura [...] Io non so ben ridir com' io v'entrai,/ tant'era pieno di sonno a quell punto/ che la verace via abbandonai ».

⁵⁰ Allusion aux tensions entre la République de Venise et l'Empire ottoman avant la guerre de Chypre (1570–1573). La bête qui *getta foco* symbolise ici l'armée ottomane, associée un peu plus loin à un serpent qui jette feu.

⁵¹ *Il buon pastor* est le pape Paul V Borghèse (1566–1572), le fondateur de la Sainte Ligue en mai 1571, et *la sferza minacciosa* « le fouet menaçant » est, fort probablement, une allusion au cordon de gueules qui lie les deux clés dans l'emblème héraldique papale.

⁵² *L'augello* symbolise l'Espagne (1527–1598) (l'aigle bicéphale des Habsbourgs), qui vient au secours du *pastor*, en constituant ainsi la Sainte Ligue à côté de la République de Venise et des États pontificaux.

Negia per questo si paventa il mostro,
 Ma muge, salta e fiamma e foco getta,
 La sferza non temendo, ò dente, ò rostro⁵³.
 Parmi scorger da parte una valletta
 Piena di gente che mirando stano,
 E tal rissa veder par li diletta.
 Temevo anco di lor, che con si insano
 Giudicio non temesser del Serpente
 Insido, disleal, empio, e inhumano.
 Gran marauiglia poi veggio di gente
 Tutto occupato il bosco e la campagna
 Di legge, effigie e patria differente.
 Oltre di questo poi ueggio si bagna
 Ne le sals' onde un numero infinito
 Di legni, che piu ancor ue ne accompagna.
 Tutte in soccorso del Dragone ardito⁵⁴,
 Disposto à fatto restar vincitore
 Del gran Leon, che gia stanco, e ferito⁵⁵.
 In soccorso delqual si viene a porre
 Marc' Antonio Colonna⁵⁶ fida scorta
 Del bon Pastor, e degno Imperatore⁵⁷.
 E ne l'insegna sua mi parche porta
 La santa Croce con quel Crucifisso,
 Che a' fidi suoi, mai chiude la porta⁵⁸.
 E poi parmi veder, veggio fisso
 Ascano dalla Cornia⁵⁹, e'l grande Orsino⁶⁰,

⁵³ *Il mostro* est le Turc, qui n'a pas crainte du *fouet*, de la *dent* et du *bec*, qui symbolisent respectivement les États pontificaux, la République de Venise (les dents du lion de saint Marc qui *morde e straccia*, v. 6) et l'Espagne des Habsbourg (le bec de l'aigle bicéphale). Cf. *Canzone nella felicissima vittoria christiana*, f. 3^r : « Hor che di voi provato ha'l fero mostro/ Gli artigli, il dente, & le percosse, e'l rostro ».

⁵⁴ *Il Dragone ardito*, comme *il Serpente insido, disleal, empio, e inhumano*, personnifie l'Empire ottoman. Sur le *Serpe Ottomano*, voir L. Groto, *Trofeo de la vittoria sacra*, Venise, 1572, f. 84^v.

⁵⁵ La figure du *Gran Leon stanco e ferito* « le Grand Lion fatigué et blessé » symbolise l'état de la Sérénissime après la perte de Chypre.

⁵⁶ Marco Antonio Colonna (1535–1584), amiral de la flotte du pape Paul V, a été le commandant des 12 galères pontificales à Lépante. Il fut par la suite nommé vice-roi de Sicile par Philippe II. Sur sa biographie, voir Nicoletta Bazzano, *Marco Antonio Colonna*, Rome, 2003. Sur sa fortune dans la littérature lépantine, voir, par exemple, *Canzone di M. Giovan Battista Amaltheo. All'illustrissimo et eccellentissimo Sig. Marcantonio Colonna General dell'armata di Santa Chiesa, sopra la Vittoria seguita contra l'armata turchesca*, Venise, 1572. Sur les compositions poétiques liées à son retour triomphal à Rome, voir S. Mammana, *Lèpanto: rime per la vittoria sul Turco*, p. 27 n. 39.

⁵⁷ *Il degno imperatore* est sans aucun doute Philippe II d'Espagne (1527–1598).

⁵⁸ « La sainte croix avec ce crucifix qui ne ferme jamais la porte à ses fidèles » : jeu de mots sur la « porte » qui renvoie en même temps au Christ (*Jean X*, 7) et à la Sublime Porte.

Ch'al bene oprar ciascun non e prolisso.
 Veggio ogni Capitano, e fantacino
 Di forza e di valor si bene armato,
 Che quasi la vittoria me indovino.
 De Barbari ecco il gran tremor solcato
 D'Esperia al gran Leuante, il mar fornito
 D'armi, gente, e di legni iui arriuato./ (f. 3)
 Parmi da tutti vien mostrato à dito,
 Come colui, che la vittoria apporti
 Al caro augel, che già si è proferito.
 E nel suo confalon anco lo porti,
 Col cui tanti di sua genologia,
 Et egli, han de' nemici afflitti, e morti.
 E di Eolo il fratello in compagnia
 Mena, che'l gran Nettunno se gl'inchina
 Dico Doria il Signor Giouan Andrea⁶¹.
 Il splendor di casa Lomellina,
 Con il Signor Pagan Paol Battista,
 E il Sauli, e Imperial, solper ruina,
 Del suo nemico, che si fiero in vista
 Si mostra, e si arrogante, che disegna
 Sua patria far e tutta Europa trista.
 A pari, a par dipoi mi par che vegna
 Dui giouinetti, anzi dui fieri Marti
 Per essaltar l'inuitta, e alata insegna.
 Le ghiande l'uno, e l'altro i gigli porti⁶²
 Insegne, che suoi antichi già mill'anni
 Inuitti han fatto, e hoggi anco non morti.
 O quanto si rallegra il gran Giovanni⁶³

⁵⁹ Ascanio della Corgna (1514–1571), général de l'armée pontificale et gouverneur du Castel della Pieve, en Ombrie. Emprisonné par le pape Pie IV (1559–1565), il fut libéré par la suite, en raison de ses vertus militaires, pour combattre contre les Turcs à la libération de Malte et à Lépante.

⁶⁰ Paolo Giordano Orsini (1541–1585), général de l'armée pontificale à Lépante, beau-fils de Cosimo I de' Medici (1519–1574).

⁶¹ Giovanni Andrea Doria (1539–1606), amiral de la flotte génoise à partir de 1556, est un des commandants de la flotte chrétienne à Lépante.

⁶² Cf. *Le tre sorelle. Canzoni di Guido Gualtieri da San Genesi pe la felicissima vittoria navale de Christiani contra Infideli*, Venise, s.a., f. 10^r : « Mira i due Giovinetti honore, & speme/ d'Italia, come han già di gloria il corso./ Teco ben preso, & corso/ Teco fia tutto, l'uno e l'altro è figlio/ Del gran Giove, che l'un celeste hà'l giglio./ Le ghiande l'altro » ; *Canzone nella felicissima vittoria christiana*, f. 3^r : « [...] i duo germani/ L'un che spiega le ghiande, & l'altro i gigli ».

⁶³ Don Juan d'Autriche (1545–1578), le fils illégitime de Charles-Quint et le demi-frère de Philippe II, est, à 27 ans seulement, le commandant de la flotte chrétienne à Lépante. Il sera nommé ensuite gouverneur des Pays-Bas de 1576 à 1578. Sur sa biographie, voir Giovanni Boglietti, *Giovanni d'Austria: studi storici*, Bologne, 1894.

Quando si fidi, e degni Heroi vede
 A l'Austria sua aggiunti per compagni.
 Conosce, e gode ne l'età sua verde
 Esser da ogn'uno amato, e riueroito.
 E perciò ne la gloria non si perde.
 Si accinge, anzi alla guerra quello inuito,
 Con Malta, e con Sauoia compagnia⁶⁴,
 Per degnamente esser mostrato à ditto.
 Di gente intanto un gran drapel venia
 Sotto l'Imperio di casta donzella,
 Armata di valor, e vigoria.
 Di Pallade costei par sia sorella⁶⁵,
 Figlia d'Alcide, si potente & forte,
 Che in tutto il mondo ancor se ne fauella.
 E nell'insegna sua mi par che porte
 Il gran Leon à lei si caro amico⁶⁶
 A cui il gran Dragon cerca dar morte.
 E per leuarlo hormai di tal intrico
 Sotto la scorta di doi Imperatori,
 L'uno il Venier⁶⁷, e l'altro il Barbarico⁶⁸.
 Ornati tutti de piu uaghi fiori,
 Che nel giardin d'Europa si ritroui;
 Dico d'Italia i piu degni Signori.
 O che gloria à ueder, che passi moui
 Presto ciascuno, ha l'amata Regina,
 Acciò al stanco hormai suo amico gioui.

⁶⁴ Les Chevaliers de Malte (l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem) et le duc de Savoie ont participé avec six galères à la bataille de Lépante.

⁶⁵ Analogie entre la République de Venise (*l'Imperio di casta donzella*) et Athènes (*di Pallade costei par sia sorella*), fondée sur la représentation mythologique des deux cités comme des déesses vierges douées de sagesse, Venetia Virgo-Regina et Pallas Athéna. Athéna est aussi une déesse de la guerre, ce qui, dans ce contexte, n'est sans doute pas anodin. D'autre part, en 1557, une quinzaine d'années avant Lépante, venait d'être fondée l'Accademia Venetiana (fermée quatre ans plus tard pour des raisons financières), héritière de l'Accademia Aldina d'Alde Manuce, mais aussi, symboliquement, de l'Académie athénienne ; voir Paul Lawrence Rose, « The Accademia Venetiana: Science and Culture in Renaissance Venice », *Studi veneziani* 11, 1969, p. 191–242.

⁶⁶ Le lion de saint Marc, le symbole par excellence de la République de Venise.

⁶⁷ Sebastiano Venier (1496–1578), l'amiral de la flotte vénitienne à Lépante, le symbole du patriotisme vénitien, fut élu doge en 1577. Sur sa biographie, voir P. Molmenti, *Sebastiano Veniero, passim*. Sur son image dans la littérature lépantine, voir, par exemple, *Bella dotta et giuditiosa Canzone venuta da Verona, fatta in lode dell'eccellentissimo General Veniero, per causa della già felicissima ottenuta vittoria*, Venise, 1573 ; *Canzone sopra la guerra et vittoria ottenuta da Christiani contra Turchi*, Venise, s.a., f. 7^r.

⁶⁸ Agostino Barbarigo (1518–1571), noble vénitien (un Barbarigo a été doge à la fin du XV^e siècle), est un des commandants de la flotte chrétienne à Lépante. Il est mort dans la bataille.

Superbo e fiero, in tanto si auicina
 Da un carr' guidato sopra l'onde salse,
 Un' huom' che si offerisce, e se l'inchina.
 E dice sola à te ben conuien darse
 Ogni mio aiuto, e de miei figli anchora,
 Poi che nel sen ci nutri, e albergo dasse./ (f. 4)
 Li figli sopra il Carroio scorgo alhora,
 Il bon Marco Quirini, e il gran Canale⁶⁹,
 Che à difesa di quello stanno ogn' hora.
 E quanto uaglia l'uno, e quanto uale
 L'altro in battaglia la fama risona,
 Si come in terra, ancor nella nauale.
 E spero certo con si bella, e bona
 Compagnia, portarne la Regina,
 De la vittoria la degna corona.
 O che bello à veder, che s'incamina
 Tutta la compagnia de collegati
 Verso non sò, ma parmi sia Messina.
 E non si tosto furno iui arriuati,
 Che il bon Pastore tutti quanti essorta,
 Che di fede e bontà lor siano armati.
 E che sincier, e netti, per iscorta
 Pigliano il bon Giesu, che ei solpole
 Dela vittoria aprirgli la gran porta.
 E poi con patti, e giuramenti uuole
 Prometti ciaschedun di osseruare
 La santa fede, e con fatti, e parole.
 Così fatto e promesso, tutti al mare
 Lieti e contenti ad imbarcar si uanno,
 Attenti il gran nemico sol trouare.
 O quanto gli rinresce il graue danno,
 Che ha fatto quel superbo alla Donzella
 In poco tempo, dico in men de un'anno.
 Il gran giardin doue Venere bella
 Lieta si staua, tutto ha consumato⁷⁰,

⁶⁹ Marco Querini et Antonio da Canal, commandants de galères vénitiennes à Lépante, sous la commande de Barbarigo. Sur leur association dans la poésie lépantine, voir *Frotola de Magagnò per la Vittoria de i nuostri Signuore contra i Turchi*, s.l., s.a., f. 3^v : « O Querini, ò gran Canale/ Chi fu l'acqua, che fa el sale » ; *Canzone di Bartholomeo Theani sopra la triomphante vittoria christiana*, Brescia, 1572, f. 3^r : « il Querini s'appresenta./ E'l Canaletto con vele spiegate ».

⁷⁰ Allusion à la prise de Chypre par les Ottomans en 1570, point de départ de la formation de la Sainte Ligue. Selon Hésiode (*Théogonie*, v. 199), Aphrodite serait née en Chypre, ce qui justifierait l'épiclèse Cypris.

Che per sucesion venut' è a quella,
 Veggono ancora poi, che ruinato
 Part'è del Regno, oue Theseo fe proua
 Di quell mostro crudel incarcerato⁷¹.
 Par gli d'audir ancor poi che si moua
 Quello arrogante, per il sen toccare
 De l'Adria, che il suo nido scalda e coua⁷².
 O che tumulto alhora, o che gridare
 A questa noua, a l'armi ogn'un s'appresti,
 Per tale, e tanta ingiuria vendicare.
 E per la fretta che han, conuien che resti
 De piu grossi nauigli, che non puole
 Una gran parte esser spediti, o presti.
 Miracolo fu de Iddio, ueggio che vuole
 Della Giustina sua honorar il giorno
 Festiuo à noi, e dedicato al Sole⁷³.
 Vorse che Eolo ancor in quel contorno
 A li nemici la notte mostrasse
 Il suo fauor, & a li amici il giorno.
 Sforzo Apollo ancor, si ch'egli trasse
 Li raggi suoi nanti l'usato assai,
 E che luce la notte alhora fasse⁷⁴.
 E l'animo a li amici per piu guai
 Deli nemici ha tanto inanimato,
 Che punto non li stiman piu hormai./ (f. 5)
 Et in senile età fece che arditò
 Animo si dimostrasse in Agostino
 Scorta de tutti che mostraua à dito.
 Il forte, e gran nimico alhor uicino
 Fra Calzolari⁷⁵, e Lepanto, che uenia
 Come lupo arrabiato, o can mastino.

⁷¹ Allusion à la Crète, où Thésée a tué le Minotaure.

⁷² Allusion à l'intention des Ottomans de prendre Venise et ses possessions dans la mer Adriatique.

⁷³ Le 7 octobre, le jour de la bataille de Lépante (*dedicato al Sole*, car elle eut lieu le dimanche), était consacré dans le calendrier liturgique à sainte Justine (Giustina). Pour commémorer la victoire, l'État vénitien fit battre en l'honneur de la sainte une monnaie sur laquelle était inscrit : *Memor ero tui Justina Virgo*. Une statue de sainte Justine fut également élevée par le sculpteur Girolamo Campagna sur l'arc de triomphe de la porte d'entrée de l'Arsenal (Porta di Terra). Voir P. Molmenti, *Sebastiano Veniero*, p. 131–132 et 136.

⁷⁴ Sur les conditions climatiques particulières de la veille de la bataille, voir N. Capponi, *Lepanto 1571*, p. 211.

⁷⁵ L'île d'Oxia, appelée alors Curzolari (le nom désigne également un groupe d'îles plus petites), près de Lépante, où se sont rencontrées les deux flottes, chrétienne et ottomane.

Trecento vele egli ha in sua compagnia
 Non ne temete, benche lui dissegna
 Ruina a noi, ma con la mente pia.
 Spiegangli contro quella inuitta Insegna
 Sferza del bon Pastor, che le sue forze
 Vane farà, e ancor sua mente indegna.
 Così detto, Giouanni con la Croce
 Spiegata, col Venier, & il Colona
 Con mani aggiunte, e con pietosa uoce,
 Essortan tutti con la mente bona
 Si specchiano ne l'insegna di colui
 Che vita a noi, et a lui morte dona.
 E perche adonque non dobbiamo noi
 Difender la sua fede, se si gioua,
 E quella piu essaltare, e ancora lui ?
 Adonque da lochi suoi alcun si moua
 Poi che ordinati siam⁷⁶ pronti, e parati
 Per far questa honorata, e degna proua.
 E non si tosto a luochi suoi montati
 Che gran rumor de artigliaria risona
 Da ogni banda, e horrendi fulminati.
 Se mi pauento all'hor credo Bellona
 Tremasse a quel sì crudo, e horrendo aspetto
 Tanto per ogni intorno il grido intona.
 Chi Giesu chiama, Dio, chi Mahumetto
 Falso profeta, che di lor non cura,
 Anzi parmi uederlo il maledetto.
 In compagnia d'un horrida figura
 Sopra un scoglietto, che parlando stanno,
 Et ecci anco la Morte, o che paura.
 E ben che pauentato, per il uano
 D'udir mio desiderio, là mi trasse
 Tanto che pur me li accostai pian piano.
 Odo la morte, chi non pauentasse
 Diceua questa fiera, e horrenda uista
 E sì parlando par si disperasse.
 Vedo quell'altro, che molto si attrista
 Priuo di speme, pur di racquistare
 Un'anima del nostro Euangelista.
 Dicendo, ò Morte come può mai stare

⁷⁶ On remarque l'usage de la première personne pluriel qui donne l'impression que l'auteur a pris lui-même partie à la bataille.

Che da te si defendano costoro,
 E la tua falze non li puo tagliare.
 E se pur taglia non uedi aloro
 Rispose, e di trofei si carchiuano
 E di honor tanto, che non noce a loro.
 Si che à me par, che non ci paia strano,
 Se bona legge, e honor costor difende
 Si come sti altri offende l'Alcorano./ (f. 6)
 Per la cui legge tanti ne discende
 Al Regno tuo, oue costui in eterno
 Conuien si stia, e mai suo error si emende.
 Si che hai inteso, presto giu a l'inferno
 Ritorna hormai, e di loco prouedi,
 Che di costor già pieno è il lago Auerno⁷⁷.
 E cosi detto, in un momento vidi
 Al suo profeta Satan dar di piglio,
 Giù profundandol con pauento, e gridi.
 E Morte verso me fissando il ciglio,
 Mirata dell'ardir che hebbi, disse,
 Chi sei, che udito hai nostro consiglio?
 Il desiderio vedere di tante risse
 Il fine, in loco qui eminente,
 E di vidir voi ancor certo mi misse.
 Come persone, che mai fra la gente
 Viua non vidi, ne men ragionare
 Intesi sì, che saciai mia mente.
 E ben ti prego, se lece a pregare,
 Di ciò, che la cagion hora mi narri
 Perche qua sei, e del tuo disperare.
 Sappi, che al mondo mai simile, o pari,
 Non fù, ne fia già pugna sì horrenda,
 Come hora vedi qua fra Corzolari.
 E perche a voi mortai cosa tremenda
 Per sia la morte, che morte chiamate,
 La cagion ti dirò, hor fà che intenda.
 Sappi che all'alme di uoi battezzate
 Morte non noce, ma ha piu longa uita
 Parendo a uoi morir, certo n'andate.
 Pur che dal uer camino, e uia trita,

⁷⁷ *Il lago Averno* « le lac Averde », le lac volcanique situé en Campanie, près de Naples, était regardé dans l'Antiquité comme une entrée des Enfers en raison des vapeurs méphitiques qui s'en exhalaient ; cf. Virgile, *Enéide*, VI, 237-242 ; Dante, *La Divine Comédie*, L'Enfer, XI, 140.

Non ui torziate, che Giesu mostroui
 Che morte fa morire, a uoi dà uita.
 E perche non errasti anco lassoui
 Precettori, che la legge in uoce, e in carte,
 Facile e piana, tanto poi narroui.
 E se da quella alcun di uoi si parte,
 Libero è il suo voler, ma sappi certo
 Mai de sta longa uita egli hauer parte.
 Ma ben morendo io ti dico aperto
 A l'inferno n'andrà, oue sepulta
 Fia l'alma, e il nome per suo tristo merto.
 E ciò fia ver ; hor uedi, e ascolta
 Il gran fraccasso che costor ne fanno
 Gridando para, fuggi, ammazza, uolta.
 Vedi quei legni soli, sei che stanno
 Fermi, fra tutte le nemiche Schiere
 Pauentate da quelli in rotta uanno.
 E scorgi ben di quelli le bandiere,
 Le son della Regina collegata,
 Che sì il suo nemico, offende e fere.
 Hai tu ueduta l'inimica Armata
 Unita insieme a Luna ne uenia
 E dal furor di quelli è separata./ (f. 7)
 Vedi il gran Barbarico che s'inuia
 Con il suo corno, primo ad affrontare
 Una gran parte di quella genia.
 O che macello, o che strage uuol fare
 Un cosi degno, e tanto Capitano,
 Hor fa non ti pauenti, e sta a mirare.
 Vedi le forze di quel sopra humano
 Giouanni Andrea Doria, che s'affronta
 Con l'Ochiali corsar empio pagano⁷⁸.
 Mira anco Caracosa come sconta
 Hora il gran dacio delle sue rapine
 Da Dio sententia data, e l'ora gionta⁷⁹.
 Mira li fumi, mira le ruine,
 Che fa l'artiglierie delle galere
 Capitane, che già si son uicine.

⁷⁸ Le célèbre général Uluç Ali (Ochiali), converti d'origine calabraise (Giovanni Galeni).

⁷⁹ Kara Hodja Bey (ou Caracoggia), corsaire célèbre, ex-dominicain converti à l'islam, mort à Lépante, avait commandé la flotte ottomane à la bataille de Prévéza contre la flotte hispano-vénitienne d'Andrea Doria, en 1538, et avait participé également au siège de Malte, en 1565.

Conducendo con loro a schiere a schiere.
 Legni piu scielti nel corpo di mezzo
 Di Capitan diuersi, e di bandiere.
 Guarda ruina c'ha fatto quel pezzo
 Da un de legni grossi scaricato,
 Che brugiato n'ha l'un, l'altro scauezzo.
 Vedi quel gran Giouanni hora affrontato
 Co'l capitan che il serpe si difende
 Dal Venier, e Colonna accompagnato.
 E de sti tre quanto il ualor si stende
 Non tel diro, perche uedi palese
 Le uirtù loro, e l'opre sì tremende.
 Mirali in faccia un poco, come accese
 Son l'almedi costor, per acquistare
 La fama, che'l passato tempo perse
 Mira il fracasso, e odi il ribombare,
 De' sassi il gran rumor, che son gettati,
 E d'archibugi, e d'archi il saettare
 E che tipare di quelli affogati
 Si non nell'onde, e questo per fuggire
 Da le mie mani, e restano ingannati.
 Odi il tumulto, e odi il maledire
 La forte, e legge di Macon profeta,
 E Selin ottoman⁸⁰ che li fegire.
 Et ecco in ogni parte, che diserta
 Resta l'Armata de li renegati,
 E la vittoria già si vede aperta.
 Mira confusion, che mescolati
 Sono a le mani, che si cerne a pena,
 Quali li Turchi, e quali i Battezzati.
 Guarda colui, che tanti ne mena
 A morte, e con destrezza si s'adopra,
 Che ogn'hor cresce in vigor, e miglior lena.
 E come presto è già salito supra
 A la salia nemica, che smarrita
 Dal suo vigor se ne va sottosupra.
 E se brami saper chi quella ardita
 Anima sia, Antonio da Canale,
 Che la sua fama e patria tanto aita./ (f. 8)
 Deh mira il Barbarico quanto uale,

⁸⁰ Selim II (1566–1574), fils et successeur de Soliman le Magnifique.

Benche in cannuta età hora si troui⁸¹,
 Che il corno già nemico ha posto a male
 Porto, siche sforzato è che si movi
 Davanti a quello, e fugato uer Terra,
 Rimedio non trouando che li gioui.
 Vedi quel dardo come si disseuua
 Verso di lui, e per sua bona sorte
 Parendo dar li morte il caccia à terra.
 Morto non è, ma ben resta la morte
 Uccisa da la fama di costui,
 Accettato da Dio e l'alta corte.
 Si che, qual sia il morir, vedilo in lui,
 Et in questi altri, per la santa fede,
 Parendo a uoi morir, lassan li brei
 Regni, a quest' altri & a la santa sede
 De Iddio, godendo l'alme, se ne vanno
 Vita acquistando, talche mai si perde.
 Deh mira i collegati quel che fanno
 Generali, che sempre sono insieme,
 E già la general nimic' acquistat'hanno.
 O che stracciar bandiere, e romper remi
 Si uede da ogni banda, o che gridare,
 E che tirarsi a dietro, e chi star fermi.
 Vedi da l'altra parte il fracassare,
 Che fa Marco Querini, e strage tanta,
 Che mai di lui la fama e per mancare./ (f. 9)
 Sopra quell'hasta poi uedi si pianta
 La testa di colui che per prudente
 Da Selin a ciascun spesso si uanta.
 E posta in uista in loco si eminente,
 Tremor a suoi, a gli nimici ardire,
 Si che gratie de Iddio non fur mai lente.
 Guarda che sbarattar, guarda fuggire,
 Guarda i pregioni che tanti si fanno,
 Odi il lamento, e odi il maledire.
 Vedi quelli altri che gettati s'hanno
 Piu presto all'onde sol per affogarsi,
 Che schiaui al suo nimico star in mano.
 Vedi quell'Occhiali che per fuggirsi
 Sia uoga grida, e nell'alto si caccia

⁸¹ Agostino Barbarigo, né en 1518, avait 53 ans à la bataille de Lépante.

Per sua fe non curando egli morirsi⁸².
 E de nemici temendo la traccia
 Bastona, grida, e li schiaui percuote.
 Se saluo non lo sanno, e li minaccia.
 E per il fumo che sembra la notte
 Si salua, e dal nemico non è uisto,
 Lassando le galee stroppiate, e rotte.
 Di quanto al suo Signor mai fece acquisto
 Fugendo sì uilmente tutto perde
 Temendo piu che honor, la morte il tristo.
 O quanto incresce al Doria, quando uede
 Esser fuggito quel, che circondato
 Hauea per il miglior, e a pena il crede,/ (f. 10)
 E ben che molle sia tutto, e bagnato
 De l'inimico sangue, non li pare
 Esser ancor di ciò ben vendicato.
 Guarda l'uccision, guarda il legare
 Si fa de sta canaglia da'Christiani
 Guidati da costui, che non ha pare.
 Mira quei dui a pari, che con mani
 Legate, mesti, e giouanetti ancora,
 Che presentati son'a don Giouanni.
 Con le luci alte rimirando ogn' hora
 La testa di colui, che generati
 Al mondo gli ha, sicche il dolor gli accora.
 Guarda come humilmente anco accettati
 Son da Giouanni valoroso, e degno,
 E per compassion anco honorati.
 Che scettro, che corona, ouer che Regno
 Merta costui, che l'humiltà dimostra
 Accompagnata con valor, e ingegno.
 Vedi come palese hora si mostra
 Da parte della Lega la vittoria,
 E piena di costor l'infernal chiostra.
 Pensa un poco a l'honor, pens'a la Gloria
 Di questo fatto, e desti tre, che mai
 Morte non gusteran, ma per memoria
 Di loro in ogni parte vederai

⁸² Le général Uluç Ali (Ochiali) est parvenu en fait à sauver une partie de la flotte ottomane à Lépante et sa bravoure fut appréciée par Selim II, qui le nomma *kapudan pacha* et lui confia, à côté de Sinan Pacha, la commande de la flotte ottomane chargée de reconquérir Tunis en 1574 ; cf. N. Capponi, *Lepanto 1571*, p. 249.

E rette statue, trionfi, e trofei,
 E in prosa, e in versi di lor leggerai.
 E non pensa già il tempo per soi rei
 Longhi, e falsi viaggi, mai potere
 Perder la fama de sti semidei.
 Deh mira le accoglienze, e sta à uedere
 Gli abbracciamenti, il lacrimar insieme
 D'allegrezza, con gelo, & bon uolere,
 Ne dubitar che alcun di lor già temi
 L'infideltà dell'altro, che la proua
 Gli ha fatti di suspetto, e timor semi.
 O quanto al Christianesimo questo gioua,
 Et al nemico danno, che la Lega
 Perciò legata sia, e mai si moua.
 Ma di uoler concorde, che si spiega
 L'insegne, e l'armi contra l'inimici
 De Iddio, mai consentendo, ò pace, ò tregua.
 Deh guarda quei pregion' mesti, e infelici,
 Come l'orgoglio, che hauean poco auanti,
 Gli è già passato in man delli vittrici.
 Guarda quei legni che son rimorchiati,
 Preda de' vincitori, e per piu danno
 De l'inimico, salui son menati.
 Questo sarà il dolor, questo l'affanno
 Del perditor, che oltre l'hauer perduto
 Il suo nemico s'aspetta st'altro anno.
 Deh dimmi un po di gratia, hai tu sapui
 Quello di costor già poco auanti,
 In Cipri, à Famagosta è intrauenuto./ (f. 11)
 Non credo che giamai fra tanti, e tanti
 Crudeli, che già al mondo furno, e sono
 Di crudeltà a costor passano auanti.
 Lor sotto fede, e giuramento al bono
 Marc' Antonio Bragadino han dato morte
 Horrenda più, che imaginar si ponno⁸³.
 Et al Baglione Hestor⁸⁴, poi che le porte

⁸³ Marco Antonio Bragadin (1523–1571), gouverneur vénitien de Chypre, qui résista vaillamment pendant presque un an au siège de Famagouste (septembre 1570–juillet 1571) ayant suivi la prise de Nicosie (juillet–septembre 1570). Il fut martyrisé par les Turcs et les morceaux de son corps apportés comme trophée dans la capitale ottomane.

⁸⁴ Le général Astorre Baglioni a participé comme assistant de Bragadin à la défense de Famagouste et a partagé le sort tragique de son commandant.

Aperto gl'han della Città nemica,
 Mira che crudeltà, pensa che forte
 Ancor debbi saper senza ch'io dica
 Li stupri che fatt'hanno à Nicosia,
 Non perdonando à tempo ne à fatica.
 Non so qual musa mai, qual rima sia;
 Che bastasse le laudi de sti duoi
 Narrar, e'l gran valor, e vigoria.
 Che tanto han dimostrato per i suoi
 Patricij, non curando, ò morte, ò vita,
 Essempro à li futuri, e ancora à noi.
 Guarda poi come la bontà infinita
 Castiga sti crudeli, e li minaccia
 Maggior ruina, à suoi porgendo aita.
 Che credi giù à l'inferno hora si faccia
 De sta canaglia, che quà morta uedi,
 Qual si brugia, si pena, e qual si straccia.
 E ciò che hai uisto e udito da me credi,
 E non ti paia insonio, ch'egli e uero,
 E s'altro brami da me saper, hor chiedi.
 Altro non bramo Morte, e veggio aperto
 Tutto esser vero, e mi rincesce assai
 Non poter appagarti di tal merto.
 Pagata mi terrò, se essorterei
 La santa Lega da parte d'Iddio
 Aseguitar l'impresa, e merto haurai
 Da lui, e certo poi ti so dir io,
 Che seguitando con amor, e fede,
 Scaccieran del suo nido il Serperio.
 E ciò fatto, vedrai la santa sede
 Del mondo in ogni parte dominare,
 Si come Dio promise, e sì si crede.
 Hor vanne al tuo viaggio, e non tardare,
 E de la mia richiesta fà mi serui,
 Perche partir conuienmi, e piu parlare
 Non posso teco, il Signor ti conserui./ (f. 12)

Sonetto in Essortation della Santa Lega

Lega legata con legame forte
 Per man del gran Motor, hor qual sia mai
 Cagion che ti discioglie sin che hai
 Legato il tuo nemico, altro che morte?

E con legame tal parmi ti essorte
Iddio all'impese, che tu acquisterai
Doue egli nacque, e uisse, e poi con guai
Fu da Giudei straciato, e posto a morte.
Hor uanne santa Lega, e non tardare
Contra gli insidi della uera fede
E uccidi, taglia, lega, e non guardare
Ebrei, o Turchi, perche chiar si uede
La uolontà de Iddio che d'ogni loco
Son di scacciari, doue in lui si crede,
E se non al presente, a poco, a poco.

Il Fine.

‘FRIENDS AND FOES’ OF THE PAPACY AS RECORDED IN PAUL OF ALEPPO’S NOTES *

IOANA FEODOROV
(Institute for South-East European Studies, Bucharest)

This article presents the views of the Orthodox rulers, Church hierarchs, and local populations of Walachia, Moldavia, Ukraine, and Russia regarding the Latin Church and the Pope, as recorded by Paul of Aleppo, Archdeacon of the Greek Orthodox Church of Antioch, in the journal of his travels to Eastern Europe in 1652–1659, an outstanding piece of Christian Arabic literature of 17th century Syria.

Keywords: Orthodox views on the Latin Church, Paul of Aleppo, Greek Orthodox Church of Antioch, Walachia, Moldavia, Christian Arabic literature.

Būloṣ Ibn al-Za‘īm al-Ḥalabī, known as ‘Paul of Aleppo’ (1627–1669), an archdeacon of the Melkite Church of Antioch in Syria¹, travelled through the Levantine provinces of the Ottoman Empire, Constantinople, Eastern Europe, Russia, and Georgia, accompanying his father, Patriarch Makarios III (in office: 1647–1672). His rich notes, consisting of 622 pages in the most complete manuscript version, preserved at Bibliothèque Nationale de France in Paris (with several other manuscripts in London, St Petersburg, Moscow, and Damascus), primarily focus on Church history, rites and rituals, presented in detailed reports about services, Saints’ feasts, liturgical books, education of the clergy, etc. The first section of Paul’s notes, dedicated to the history and current situation of the Antiochian Patriarchate, is followed by a detailed report, not always chronological, of the foreign countries that he visited and events after his return, until mid 1661. An inquisitive and truthful writer, Paul provided a wealth of information about the peoples and the countries which he became acquainted with.²

* This is a revised version of a section in the author’s paper delivered at the 222nd Annual Meeting of the American Oriental Society held on 16–19 March 2012 in Boston, MA.

¹ The term ‘Melkite’ is used in this article to refer to the Greek Orthodox of the Levant before the split of the Antiochian Church in 1724, when a second Patriarch, Cyril VI Ṭānās, was elected in Damascus as head of the Melkite Greek Catholic Church of Antioch.

² See Ioana Feodorov, *Ottoman Authority in the Romanian Principalities as Witnessed by a Christian Arab Traveller of the 17th century: Paul of Aleppo*, in *Authority, Privacy and Public Order in Islam, Proceedings of the 20th Congress of L’Union Européenne des Arabisants et Islamisants, Cracow, Poland, 2004*, Leuven, Peeters, 2006, pp. 307–321; eadem, *Images et coutumes des Pays Roumains dans le récit de voyage de Paul d’Alep*, in *Tropes du voyage. Les Rencontres*, Paris, L’Harmattan, 2010, pp. 221–246.

Rev. Études Sud-Est Europ., L, 1–4, p. 227–238, Bucarest, 2012

One of Paul's main concerns while abroad was the relationship between the ecclesiastic hierarchy of each country that he visited and the Holy See, whose activity in Central and Eastern Europe is frequently reported on. The Antiochian Christians' situation at the time of his notes made Paul particularly interested in the reaction of the Orthodox of Walachia, Moldavia, Poland, and Russia to the proselytising actions of Latin missionaries. After the Great Schism of 1054, the Antiochian Melkite See lost, in the perspective of the Latin Church of Rome, some of its prerogatives. During the Crusaders' rule over Syrian lands, Frankish princes of Antioch opposed the Melkite Patriarchs' authority mostly for political reasons, leaving the spiritual concerns to the Latin Pope (Korolevskij 1924: 622, 626). As a consequence of the strong presence of Latin prelates in Syria, especially after 1100, historical ties between the Patriarchate of Antioch and Byzantium grew stronger, supporting the Greek Orthodox Patriarchs' endeavours to maintain the unity of their Church. After 1375, the Latin Patriarchate of Antioch, established in Crusader times, remained a mere title and never regained its former importance.³ A Latin bishopric was newly established in Aleppo in 1644, officially supporting the activities of Papal missions in the realms of the Antiochian Church.

Elected in 1647, the Melkite Patriarch Makarios III continued the work of his illustrious predecessor Meletius Karme of Aleppo, struggling to preserve the Arab element in the Church of Antioch and the Syrian Christians' freedom from interference from the Ottoman authorities. He had inherited a terrible financial situation, which had been created during the second half of the previous century, when another Patriarch of the Antiochian Church, Yuwakim V Ɖaw'u (1581–1592), became indebted to the pashas of Damascus and Tripoli, so that he decided to travel to Poland and Moscow to get help from the Ruthenian princes and the Russian Tsar Fyodor I (1585–1587).⁴

Western missionaries (Jesuits, Capuchins, Carmelites, and Dominicans) were particularly dynamic in the Levant in the second half of the 17th century, after the foundation, in 1622, of the *Sacra Congregatia de Propaganda Fide* (Heyberger

³ "Il est à remarquer que, jusqu'à l'époque du concile du Vatican, les patriarches orientaux du titre d'Antioche, dont on avait déjà multiplié le nombre au détriment du patriarche melkite, seul véritable héritier de l'antique siège, ont été assimilés aux patriarches dits mineurs, à savoir ceux de Venise, de Lisbonne, des Indes occidentales etc." (Korolevskij 1924: 626).

⁴ In 1583, because of demands for money from the Ottoman authorities, Yuwakim had to escape Damascus and to hide in the Biqā'a valley, which was beyond Ottoman control (Panchenko 2009: 52–53). Yuwakim was in L'viv in January 1586, founding a Christian brotherhood, 'licensed to act as keeper of ecclesiastical order and decorum' (Gudziak 1998: 159), and then travelled to Moscow where he encouraged the Tsar's aspirations to declare Moscow a Patriarchal See, a goal accomplished in 1589 (idem: 157–164). Metropolitan 'Īsā, who accompanied the Patriarch, recorded the travels in a partially lost travelogue: see Hilary Kilpatrick, *Visions of distant cities. Travellers as poets in the early Ottoman Period*, in "Quaderni di Studi Arabi", n.s., Roma, 3, 2008, pp. 70–71; Panchenko 2009: 48, 51–53, 62; idem, *Mitropolit 'Īsā i pervoye arabskoye opisaniye Moskovii (1586)* (Metropolitan 'Īsā and the First Arabic Description of Muscovy), in «Moscow University Historical Journal», Seria 13, 2007, 4, pp. 87–95. For other Russian and Ukrainian sources, see Korolevskij 1924: 638.

1994: 556).⁵ In 1587, Leonard Abel was sent from Rome to Syria and Jerusalem to convince Eastern Patriarchs to embrace the Latin creed, as agreed at the Council of Florence (1439), to accept the *Filioque* and adopt the Gregorian calendar. As a result of consistent measures put into practice by Rome’s envoys, Levantine Christians were relentlessly drawn towards the doctrines of the Latin Church⁶, which led to a definitive separation in the Antiochian Church in 1724, in the aftermath of the demise of Athanasius III Dabbās, the last Syrian Patriarch who had opposed the presence of a Latin Patriarch in Damascus⁷. The methods that Latin missionaries, especially the Jesuits, employed were not exactly filled with fraternal spirit: “La tactique des missionnaires, principalement des jésuites, consistait à gagner petit à petit la hiérarchie sans rompre le lien extérieur qui la rattachait au patriarcat, pour faire ensuite déclarer l’union au moment opportun, et il n’est pas dit que cette tactique ne fut pas la bonne : c’est celle qui avait réussi en 1595 en Ruthénie” (Korolevskij 1924 : 645).⁸ During the office of Patriarch Athanasius Dabbās, Latin missionaries encouraged the Melkites to doubt the Melkite rite of the Sacrament, to stop attending church services and supporting the clergy, to disrespect the rituals of fast (Heyberger 1994: 398). As self-proclaimed agents of progress and modernity, ambassadors of the Holy See often addressed the practical needs of Syrian Christians in the three *pashaliks* of Damascus, Tripoli and Aleppo, who were considered by the Ottoman regime as second-rank citizens and were therefore deprived of essential civil rights. Ruling over the fringes of the Empire, Turkish pashas grew accustomed to extorting local populations and pointlessly quarrelling with each other, which often resulted in their swift replacement by the Sublime Porte. Their poor administration left the Syrian Christians with enormous debts and a precarious standard of life, barely able to answer the requirements of adapting to modernity. Under Ottoman rule since 1516, the Christians of Syria had to adapt to living in a Muslim society ruled by Turkish governors, who became increasingly oppressive and unable to support the Christians’ aspirations to social

⁵ For the role of this Papal institution and the ‘zeal’ of Jesuit missionaries in Syria, see Heyberger 1994: 228–239.

⁶ C. Panchenko defines these efforts thus: “During the reign of Pope Gregory XIII the Catholic Church tried to compensate the defeats it had to suffer in Northern Europe as a result of the Reformation by increased political and propagandist activities in the Eastern Christian world. One can remember such almost simultaneous events as the Unia of Brest in the Ukraine (1596), the Unia of Diamper which united the Indian Malabar Christians with Rome (1599) or the Council of Qannubin (1596), which confirmed the adoption of the Gregorian calendar by the Maronite Church.” (Panchenko 2012). For the Union of Brest as seen by Eastern Christians, see Gudziak 1998: 245–255.

⁷ See Antoine Dabbās and Nakhle Recho, *Tārīḥ al-ṭibā’a l-‘arabiyya fī l-Mašriq. Al-Baṭriyark Aṭanāsiyūs aṭ-tālīṭ Dabbās (1685–1724)* (A History of Middle Eastern Printing in Arabic. Patriarch Athanasios III Dabbās), Beirut, Dār al-Nahār, 2008, pp. 37–39.

⁸ “Ces principes eurent une influence considérable, car ils furent appliqués dans la suite aux colonies albanaises de l’Italie du sud et de la Sicile, aux éparchies ruthènes et roumaines de Hongrie, aux émigrés ruthènes d’Amérique, et on n’a commencé à s’en départir qu’à une époque tout à fait moderne, et même parfois contemporaine” (Korolevskij 1924: 622).

progress: “Nevertheless the Ottoman Empire was a polity guided by a militant Islamic ideology in which discrimination against non-Muslims was inherent.” (Gudziak 1998: 19). Moreover, following an old practice established in the times of the Abbasid Sultans (750–1258) and then continued by the Mamluk Sultans of Cairo and Damascus (1258–1517), the Melkite Patriarch of Antioch, although elected by the local high clergy, was only appointed after receiving a *berat* (Ar. *barā’a*, ‘approval’) issued by the Ottoman sultan.⁹ As reported by the historian Iṣṭifān al-Duwayhī, Patriarch of the Syrian Maronites (1670–1704), church hierarchs were seized and imprisoned when disobeying the Ottoman governor’s summons¹⁰, while Christians saw their churches turned into mosques, and their religious foundations (*’awqāf*) confiscated, when they refused to pay unlawful taxes.¹¹ In 1619, having refused to pay the *harāğ* in full to the pasha of Damascus, the Melkite Patriarch Athanasius II Dabbās (1612–1620) was imprisoned. Faced with the fact that the Syrian Christians’ education and cultural progress came to depend on the Catholic missionaries’ assistance and Arabic books printed by the Latins, based on texts approved by the *Sacra Congregatia*, several Antiochian Patriarchs felt compelled to turn to the Greek-Orthodox of Europe and Russia in search of political, financial, and spiritual support.

Among the essential aspects of the new places and people he encountered, Paul recorded in minute detail the specifics of their religious beliefs and rites, focusing on the Orthodox Christians’ life in distant lands, some subjected to the Ottoman Empire, some beyond its rule.¹² His journal bears testimony to the attachment of Rumanian rulers and clergy to Greek culture and their aspirations to emulate the Byzantine emperors of old (*Imitatio imperatorum*)¹³, while Moscow is repeatedly described as ‘the New Rome, worthy of all praise and honour’. Paul commented quite freely on religions and creeds in foreign lands, with the exception of Islam – a predictable choice, considering the complicated political situation in Ottoman Syria.

⁹ See Gudziak (1998: 18–19) for a brief survey of the system and its consequences for the Eastern Churches.

¹⁰ Abdul-Rahim Abu Husayn, *Duwayhi as a Historian of Ottoman Syria*, in “Bulletin of the Royal Institute for Inter-Faith Studies”, Amman, 1999, vol. 1, no. 1, p. 8.

¹¹ *ibidem*, p. 9.

¹² See Ioana Feodorov, *The Monasteries of the Holy Mountain in Paul of Aleppo’s Travels of Makarios, Patriarch of Antioch*, in RESEE, XLVIII, no. 1–4, 2010, p. 195–210.

¹³ ‘Because the [people’s] fervor in these lands in building monasteries is very great and they bequeath to them magnificent gifts such as villages, estates, vineyards, gardens, mills, Gypsy serfs, etc.’ (fol. 280v). Rumanian princes granted estates, revenues of *metochia*, relics, and works of art to the monasteries of the Holy Mountain, Constantinople, Alexandria, the Holy Land, and St. Catherine in Mt. Sinai. Vasile Lupu, the ruler of Moldavia, paid the debts of the Patriarchate of Jerusalem in 1652. See Marcu Beza, *Heritage of Byzantium*, London, 1947, pp. 39–42; Petre Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XIV^e siècle à 1654*, Rome, 1986; *The Romanian Principalities and the Holy Places along the Centuries*, E. Băbuș, I. Moldoveanu, A. Marinescu (eds.), București, 2007.

In some of the lands inhabited by Romanians, particularly in Transylvania, Latin missions were equally active at the time of Paul’s travels. As a consequence of the Catholic missions’ diligent work, in 1697 a part of the Transylvanian Orthodox embraced the Latin faith. The issues, as much as the terminology, were quite similar in the Levant and in the lands inhabited by Romanians (Moldavia, Walachia, and Transylvania). In a letter addressed in 1700 from Bucharest to Patriarch Adrian of Moscow, Metropolitan Teodosie of Ungrovlahia complained about the *Unia* in these terms: “And not from the part of impure pagans do matters of the Saint Church encounter hardship (as much as they torment and trouble the Christian people in political and national issues), but from the part of the Pope’s followers (*papistasi*), who act in all their lands with great power, temptation, and oppression, to convert them to their creed: that of the enemies of God’s Church of the East. For with much pain in our hearts and sorrow in our souls, and those of all the Christian people, we hear and learn that in the saint churches of Transylvania, and those of other Orthodox who live in Upper Hungary, many unspeakable cruelties are perpetrated, with much cunning and slyness, by Jesuits and others called ‘*barat*’¹⁴ who, like predatory wolves hiding in sheep skins, incessantly and tirelessly compete to deceive and lead astray the people, God’s truly Orthodox flock; and they lead astray and deceive many useless and ignorant people by the devious and worthless word they have connived, *unia*, leading like a blind man another blind man, so that both fall into a pit, as the true words of our Lord Jesus Christ say” (Luke 6: 39) (Dragomir 1912: 1137). In 1785–1800, when referring to Orthodox Christians in letters addressed to the Roman *Sacra Congregatia*, the Romanian United Church of Transylvania still employed the words *nonunio*, *nonuniti* and *disuniti* (Lat. for ‘nonuniate’, ‘nonunited’ and ‘disunited’), as a reflection of the doctrine of a ‘union in faith’ formulated at the Council of Florence.¹⁵

The choice of words in the *Journal* is significant: as customary in the Christian Arabic literature of the period, the noun *kāṭūlīk* refers to priests, be they Georgian, Armenian, or Antiochian (including Patriarch Makarios’s *locum tenens* in Damascus, during his absence), while the adjective *kāṭūlīkī* refers to a large *basilica* or cathedral, built according to a classical plan, and typically three-domed: “We went to the *Sobor*, i.e. ‘the Great Church’, for *sobor* in their language [i.e., Russian] means *kāṭūlīkī* [cathedral]” (140v)¹⁶. To name the Latin faithful, generally referred to as ‘Europeans’ (*Ifranğ*), Paul uses the expression ‘followers of the Pope’ (*tābi ‘ūn al-bābā* – 66r, 255v). *Rōmānī* is seldom employed, usually to describe old churches of the first centuries of Christianity, such as that built by Porphyrius,

¹⁴ Hun. *baratok*, Calvin priests of Hungary.

¹⁵ See Daniel Dumitran, *Clerul secular și activitatea misionară în Biserica Română Unită în timpul episcopului Ioan Bob*, in “Annales Universitatis Apulensis Series Historica”, Universitatea „1 Decembrie 1918”, Alba-Iulia, 6, 2010, p. 95.

¹⁶ ‘Great Church’ was the ‘name commonly used in the cities of the Greek-speaking part of the [Byzantine] Empire to designate the principal church in the city’ (Downey 1961: 656). Rus. *sobor* < Old Rus. for ‘gathering’ refers to a cathedral or the main church of a monastery.

metropolitan of Gaza¹⁷, or monasteries in the Toqat province (northern Asia Minor) that “were once ours, *Rōmāniyya* (Roman, i.e., Chalcedonian or Melkite), but are now in the hands of Armenians” (300v). The borrowed Arabic word *al-Ġūniyātī* (الغونياتي), ‘Uniate’, appears only once in the *Journal*, to name ‘the Russians, followers of the Pope’, who demolished a Greek-Orthodox church, using all its beautiful materials (pavements, mosaics, marble balustrades, etc.) for their own churches (85r). Except this one instance, the whole terminology attached to the idea of ‘union’ is missing from this text, reflecting the deeply rooted principle that the Church of Antioch still was, in mid 17th century, a single body, aspiring to remain as such. Fr. Samir Khalil Samir states: “Soulignons au passage que le mot ‘uniate’ n’existe pas dans le vocabulaire arabe. Si je ne me trompe, c’est un terme inventé par les Grecs (qui parlent de l’*ounia*), qui est utilisé de manière très dépréciative et qui est vécu ainsi chez les « uniates » orientaux.” (Samir 2003: 137)

All through his long voyages, Macarius III had contacts with Roman envoys and missionaries, met the French Ambassador Jean de la Haye-Vantelet in Constantinople, wrote a letter to Louis XIV on 19 November 1653, and, through his diligent work at the court of the Russian tsar Alexey Mihailovitch, supported a conciliatory attitude towards the Roman Church and its adherents, namely, the Poles. This and other controversial acts, such as a lost letter of allegiance¹⁸, encouraged comments on his inclinations towards a Union with Rome. However, Joseph Nasrallah, a renowned historian of the Eastern Churches, concluded that “son catholicisme n’était que simulation et tremplin pour arriver sur le trône patriarcal”.¹⁹ The sojourn in Ukraine in 1654–1655 and the resistance of its deeply devoted Orthodox people to the Polish Catholics’ pressure were interpreted as one of the reasons for the Patriarch’s refusal of the Union (Korolevskij 1924: 643). Paul’s resolute attachment to Byzantine Orthodoxy, as well as his father the Patriarch’s, is nevertheless evident throughout the journal. His remarks on the Roman Pope and the Latin Church reflect the on-going issues in the Patriarchate of Antioch between supporters of the Byzantine tradition and those of the Union with Rome.²⁰ Beside his education and position in the Church of Antioch, Paul’s

¹⁷ St Porphyrius ‘The Paralytic’ (4th c., Thessalonika – 421, Gaza) converted the people of Gaza to Christianity and built a Great Church for them, with 30 marble columns.

¹⁸ This letter was mentioned in 1658 by François Picquet, French consul in Aleppo (1652–1662), in a report to King Louis XIV about the promise that he had secured from three Eastern Patriarchs, among them Makarios III, to pledge allegiance to the Pope. See Charles A. Frazee, *Catholics and Sultans. The Church and the Ottoman Empire 1453–1923*, Cambridge University Press, 1983, pp. 134–137; Bruce Masters, *Christians and Jews in the Ottoman Arab World: the Roots of Sectarianism*, Cambridge University Press, 2004, p. 82.

¹⁹ J. Nasrallah, *Église melchite et Union des Églises*, Paris, 1977, p. 62. Bernard Heyberger comes to a somewhat similar conclusion: “On peut s’interroger enfin sur la sincérité et la durée d’une adhésion au catholicisme, fondée sur la recherche de la protection.” (Heyberger 1994 : 260)

²⁰ Fr. Samir Khalil Samir argues that today self-definition has changed for the Eastern Christians: “...on se définit, non plus par les différences christologiques du Ve siècle, mais par rapport à la position face au rôle de l’évêque de Rome, selon qu’on est devenu catholique [...] ou qu’on est resté orthodoxe”. (Samir 2003: 137)

solidarity with all heirs of the Byzantine legacy was decisive in his endeavour to report back to the Syrian readers from an Orthodox viewpoint.

Paul’s attitude towards the Latin Church, influenced by the conflicts at home between the Antiochian Melkite Church and the missionaries of the Holy See, was therefore biased from the start. Especially while in Russia, he expressed open criticism of the Pope, his followers, and most of all his exceedingly eager ambassadors, the Jesuits. There are rare cases when he evokes the Pope or his followers without a certain aversion, like when he sees in Kiev, on the walls of the magnificent church of St. Sophia, beautiful frescoes representing “Gregory the Miracle-Worker, Gregory of Nyssa, John Chrysostome, and Basil, while to the north, near the window, there are icons of Laurent the deacon, Nicholas of Myra, Gregory the Theologian, Clement, the Pope of Rome, and Epiphanius of Cyprus; all their icons are covered in golden mosaics, with Greek inscriptions” (86r). Much more numerous are the passages where papacy is condemned: absent in the first part of Paul’s notes, concerning his travels through Moldavia and Walachia during their first sojourn in Romanian lands, hostile remarks regarding the Pope multiply when they pass the border into the “Cossacks’ lands”.

Rather than deny the Pope’s claims to primacy directly, Paul employs the voice of his collocutors in all the foreign countries that he visited. While in the Russian city of Putivl’, Paul learns of the local people’s opposition to the Pope’s claim to pre-eminence: “For five hundred years, since we became Christian, we only knew of four Patriarchs worldwide: the Antiochian²¹, the Alexandrine, the Constantinopolitan, and the Jerusalemite. Lately, with the approval of all four, a fifth Patriarch was created, to stand for the Roman Pope.” (100r) This point is taken further in the story of ‘Father Elia’ (*Bābā ʿIlyā*)²², a ‘follower of Luther’ who asked the Pope, in two letters, about the grounds for his claim to primacy over the Church: “If the Pope claims that he is the successor of the St. Apostle Peter, the first to rightfully make this claim is the Patriarch of Antioch, for it was firstly here that Peter was a Patriarch, enjoying all the honours, while in Rome he was crucified” (85r).

The Antiochian Patriarch’s pre-eminence, in terms of seniority and authority, is made clear when discussing the established practice of granting ‘letters of absolution’ (Ar. *ʿawrāq al-istiġfār*, or *stīhōrīkōn* / pl. *stīhōrōhāt* < Gr.

²¹ Antioch is mentioned first in order to assert its pre-eminence, also proven by the inauguration in A.D. 341 of its Great octagonal Church, begun by Emperor Constantine in A.D. 327 and completed by his son Constantius, to reflect the important position that the Antiochian Church held in the Christian East (Downey 1961: 353, 358, 657).

²² This could be the diplomat Daniel Olivenberg, also known as ‘Daniel of Athens’ or ‘the Greek’, who lived in France and Sweden. See B. Knös, *Un délégué grec au service de la diplomatie suédoise au XVII^e siècle*, in *L’Hellénisme Contemporain*, 10, 2^e série, 1956, p. 418–454; Vera Tchentsova, *Восточная церковь и Россия после Переяславской рады. 1654–1658. Документы*, Moscou 2004, p. 10–12, 56–62, 135–136; eadem, *Le patriarche d’Antioche Macaire III Ibn al-Zaʿīm et la chrétienté latine*, in *Réduire le schisme? Ecclésiologies et politiques de l’Union entre Orient et Occident (XIII^e–XVIII^e siècles)*, Marie-Hélène Blanchet et Frédéric Gabriel (éds.), Paris, 2012.

συγχωρητικόν)²³: “The Patriarch of Antioch is the master of forgiveness and absolution, for he is the heir of Peter the Apostle, who was the first and foremost to whom the Lord Jesus granted the power to forgive and absolve, in Heaven and on Earth. Therefore, he is the most ancient of Patriarchs.²⁴ Hence, they took from him papers of absolution, in great faith and total confidence.” (41v) These letters are mentioned several times in Paul’s notes as one of the most valued gifts that Patriarch Makarios presented to princes and rulers of the countries that they visited, and as far as Sinope. As for this text, no suspicion of breach of any Greek-Orthodox traditions is apparent, and the comparable practices of the Latin clergy (or the ‘Franks’) are never mentioned.²⁵

The Pope’s followers mentioned in Paul’s notes are mostly Franks – *Ifranġ*, ‘Europeans’ and/or ‘Catholics’ – whom he often declares heretics (*‘arāṭīqa*). The heretics’ unacceptable beliefs and behaviour are commented upon in more detail while he was in the Ukraine and Russia, as a major concern of Paul’s. The phrase *millat al-Ifranġ* is employed in reference to the supporters of papacy, in passages where heretics are evoked and Latin priests are blamed for their pressure on Orthodox Christians. Pronouncing anathema on them during a church service is a ritual moment that Paul describes in detail: “Then they cast anathema against the heretics, the 8th Council²⁶, and the Pope” (181v), and again: “When mentioning the names of heretic Popes and priests, and the kings who opposed icons, they sang anathema on them thrice, cursing them together with all the Frankish and Armenian communities (167v).”²⁷ Drawing near to the end of his notes, Paul states that the Franks love the Pope dearly and have great faith in him, ‘as much as Moldavian, Walachian, and Moscow princes, dignitaries, and clergy direct prayers and praises, and show a deep gratitude and enormous confidence in their Patriarchs.” (101v)

Paul portrays in harsh terms the ‘malevolent’ actions of Jesuit priests who roamed the Moldavian, Polish, and Ukrainian lands, constantly working to turn

²³ Such a ‘letter of absolution’ is inserted in the Vatican manuscript *Cod. Ar. 618* of Meletius Karne’s *Euchologion*, dated 1643, a revised Arabic version, intended for the Orthodox Christians of the Levant (Charon 1908: 143–149).

²⁴ The Antiochian Patriarch’s claim to seniority is also symbolized on the Patriarchal seal, where St Peter the Apostle, as founder of this Church, is represented holding the keys and seating on the Patriarchal throne.

²⁵ See Charon 1908: 114–116 and 149–150 for the French translation of a ‘billet d’indulgence plénière’ and the circumstances in which it was allowed to grant it, according to the rites of the Melkite Church, after the Union with Rome of 1724 (especially *in articulo mortis*).

²⁶ The 8th council, an ‘unpopular’ one with the Melkites, was simply ignored at times: trying to shun a proposal of union with the Latin Church in spring 1584, the Antiochian Patriarch Yuwakim Ḍaw’u declared that he had not heard of the Council of Florence (Panchenko 2012). In Paul’s notes, this Council is seldom mentioned, and always in a negative light.

²⁷ Iconoclasm was a particularly evil heresy for the Antiochian archdeacon, especially where the Greeks were concerned: “[The Russians] are all saints, for we saw their icons and heard their stories. They are not like the emperors of the Greeks who deceived the King (may God have no mercy on them!) in their war against icons, heresies, innovations, and such. For God is our witness, we saw the pictures of the seven Councils: those heretic kings and the enemies of icons were portrayed as falling into hell.” (166v–167r)

local populations from Orthodoxy to the Latin Church and seize their monasteries and churches (77r). Paul’s attitude reflects the concerns of the Antiochian hierarchs regarding Latin proselytizing²⁸, for at home in Syria the Jesuit missionaries were spreading the Latin canons through schools and Arabic church books, carefully edited to avoid any deviation from the Latin creed, as required by the *Sacra Congregatia de Propaganda Fide*. After he edited the *Liturgikon*, the *Horologion*, and the *Euchologion* (1612–1643) based on old Arabic versions still in use in the Melkite churches of Syria (some dated in the 14th century²⁹), Meletius Karme’s efforts to obtain the help of the Holy See to print these and other church books did not succeed.³⁰ Having looked for clear instructions as to specific church rituals, Paul states: “We recently learned from trustworthy people that Europeans (*al-Ifranġ*) do not allow clear details to be printed neither on church consecration, nor on the myrrh formula” (257r). Still, these crucial indications were recorded in old Greek books that his father and he succeeded in finding and translating with great toil.

After they had read³¹ and heard so many stories about the court and the Patriarchal See of Moscow, Paul and his companions were greatly impressed with the city, the Russian Tsar Alexei Mihailovitch, and especially with Patriarch Nikon and his clock-work administration.³² The visit of Patriarch Makarios III was a good opportunity to reaffirm the position that the head of the Russian Orthodox Church held in the Christian world, as spiritual leader of the ‘New Rome’. A great celebration was soon organized, where Patriarch Makarios was requested to pronounce an allocution in honour of Patriarch Nikon. The anticipated outcome was also a diminishing of the pre-eminence that the Latin Pope claimed for himself: « Through our own accord, we have placed our brother, the Patriarch of Moscow, at the stead of the Pope of Rome, and the sign that we give for this is the white clothing. For in sign of your power, I have the honour to dress you as I myself am dressed: here are a head-dress and a mantle that I have made for you, all new ». The Tsar rejoiced greatly, for he loved the Patriarch [Nikon] very much, so he answered to our Master: *Batyushka, dobre!*, i.e., “Well done, father!” (232v).

People who embraced the Latin creed are always portrayed in unfavourable terms in Paul’s notes, sometimes likened to idolaters, the worst kind of pagans in

²⁸ On the Jesuits’ dissimulation practices (adopting the dress of Orthodox clergy, chanting the Eastern liturgy in Arabic, etc.), see Robert M. Haddad, *Syrian Christians in Muslim Society. An Interpretation*, Princeton University Press, 1970, p. 48–49.

²⁹ Father Eliano, sent to the Levant by the *Sacra Congregatia*, collected these manuscripts, that he considered „filled with heresies”, in order to burn them. See Gerald Duverdier, *II. Livres pour le Liban. Défense de l’orthodoxie et lutte des influences*, in Aboussouan 1982: 265.

³⁰ See Cyrille Charon, *Le Rite Byzantin dans les Patriarcats Melkites. Alexandrie – Antioche – Jérusalem*, Rome, 1908, pp. 54–66, 89–90, 141–149.

³¹ Paul mentioned several times that he was familiar with Metropolitan ‘Īsā’s poetical travelogue. The comparisons that he makes between his own findings and ‘Īsā’s comments suggest that either he kept a copy of the poem with him while travelling, or he added these references after he had returned.

³² For Patriarch Nikon’s life and works see Ioann Shusherin, *From Peasant to Patriarch. Account of the Birth, Upbringing, and Life of His Holiness Nikon, Patriarch of Moscow and All Russia*, trans. K. Kain and K. Levintova, Plymouth, 2007.

the Melkite archdeacons' opinion. While heading for Moscow Paul heard the story of a Polish prince who, having received the Pope's blessing, married his brother's ex-wife: "a horrible deed that not even pagans would have done, in their times" (174r)³³. Afterwards, he sent his brother's children to the Turks as hostages, and promised great fortunes to Tatar warlords, to help him in his plans of conquest. Paul evokes this story twice in his notes, as an example of the Latins' wickedness. Similarly doubtful is the morality of the Lutherans, as portrayed by Paul: an ambitious Polish ruler who had embraced Lutheranism asked the Hungarian king for help in conquering the two largest cities of Poland, Warsaw and Kraków, so that 'the two of us become one' (268r). While portraying the *Sas*, a 'group of Franks' (actually, Germans settled in the 14th century by the Hungarian king Louis I on the northeast border of Transylvania), he shows surprise at the spiritual inconsistency of non-Orthodox communities: "The father has one religion, his wife a different one, while each of their children believes in whatever he wishes. The governor and city officials are Calvinist, while the guards of the citadel are *Sas* [i.e., Lutherans]."

One particular circumstance that illustrates Patriarch Makarios's views on the Latin Church is his attitude towards the Poles who embraced Orthodoxy. When reporting on consultations held in Moscow with the Russian Patriarch Nikon and the entire Synod in order to decide about the requirement to re-baptize such Poles (April–May of 1656), Paul mentions the four communities (i.e., creeds) for whom a second baptism would be required, according to the Holy Scriptures: "The English, the Lutherans, the Calvinists³⁴, and the Paphlagonians, followers of Paul of Samosata, who inhabit 30 villages in the area of Tirnov [present-day Bulgaria]"³⁵ (255v). However, as repeatedly noted by Paul, Patriarch Makarios expressed his conviction that Poles did not need to be rebaptized because, as Catholics, "they believe in the [Holy] Trinity, they are [already] baptized, and they are not remote from us, like the rest of the heretics and Lutherans, such as the Swedes, the English, the Hungarians, and other Frankish communities (*milal al-Ifranġ*) who do

³³ For a detailed account on the powers of Patriarchs and Popes to grant marriage certificates and dispensations, see Cipriano Vagaggini, *Patriarchi orientali cattolici e dispense matrimoniali. Storia del loro potere di dispensare dagli impedimenti di consanguineità e di affinità*, Roma, 1959, especially pp. 1–4, 84–87.

³⁴ Makarios had expressed his severe views on the Calvinists when answering the questions addressed to him by Charles-Marie-François Olier, marquis de Nointel, ambassador of King Louis XIV to the Ottoman Empire (1670–1679). See *Perpétuité de la foi de l'Église catholique sur l'Eucharistie*, ed. Migne, t. II, col. 1247.

³⁵ Paul probably refers to the Manicheist sect of the 'Paulicians', not to the 'Paulianists' or 'Samosatenes', condemned at the Council of Nicaea, who were followers of the Monarchianist doctrine of Paul of Samosata, Bishop of Antioch (260–268). Towards the end of the 10th c. A.D. the Bogomiles, a sect originating in the Paulician Manicheism, appeared in Bulgaria. See the article on *Paulicians* in John Henry Blunt, *Dictionary of Sects, Heresies, Ecclesiastical Parties, and Schools of Religious Thought*, London – Oxford – Cambridge, 1874, pp. 413–414. For details on the 'Samosatenes' see: *Catholic Encyclopedia*, New York, 1913, s.v. 'Paul of Samosata'; Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, 1993, vol. 1, Ch. 16; Downey 1961: 351.

not fast, do not venerate icons or the [Holy] Cross, etc.”. Thus, it appears that Makarios thought of the Latins as “lesser offenders” than all other non-Orthodox believers, not to be included in the class of ‘heretics’.

Even if rebaptism was not required for Polish laymen who adopted Orthodoxy, their priests did need to be reordained and educated in the spirit of the Orthodox creed and rituals: “Wednesday, on the eve of Ascension, our master performed mass at the monastery church, he ordained a priest and a deacon, then he converted four priests from the country of the Poles (*Al-Lāh*) and ordained them, subsequently delivering them to one of the priests at the monastery so that he teaches them, for several days, the rites of Eucharist and rituals of [Orthodox] mass.”(197r) The Arabic verb *šarrafa*, ‘to convert’, ‘to ordain’ (a secondary meaning, the main ones being ‘to change’ or ‘to transfer’), is repeatedly employed when referring to the ordination of priests, in all the churches that welcomed the Syrian hierarchs. Confirmation by Patriarch Makarios III, a highly respected Patriarch of the Eastern Church who had become famous in the Orthodox world³⁶, was a prize coveted by many. For example, while in Kiev in January 1655, Makarios received the visit of a priest who wished to receive his blessing and, more importantly, a letter signed by him: « The deacon of the bishopric wrote for him a letter of confirmation in their language, on behalf of our master the Patriarch, in support and recommendation. We applied the [Patriarch’s] seal on it, and then he took it and departed, deeply satisfied.” (125v) Paul stated earlier that all through their journey innumerable people addressed the Patriarch with the request to be ordained priests or deacons, offering him all sorts of gifts (124r). Also, Sava Brancovici, Metropolitan of Transylvania (1656–1660, 1662–1680), a resolute defender of Orthodoxy³⁷, decided to travel to Moscow because he had heard that Patriarch Makarios and other Eastern hierarchs were there in 1666. (Dragomir 1912: 1100)³⁸

To conclude, while interested in all forms of religious life, Paul of Aleppo paid a special attention to relations between the Orthodox and the ‘Pope’s followers’, to the Jesuits’ missions in Central and Eastern Europe and the Orthodox population’s reaction to them. Paul’s notes ultimately prove that, though separated by many barriers – geographical, historical, ethnic, and linguistic – Orthodox

³⁶ His authority is confirmed by the request addressed to him by Tsar Alexis Mihailovitch to sign in Moscow, alongside two Moldavian envoys, the letter of allegiance of Gheorghe Ștefan, ruler of Moldavia. A Greek note bearing the Patriarch’s Arabic signature, dated 17 May 1656, was subsequently attached to this letter. See Dragomir 1912: 1094–1095; Vera Tchentsova, *L’Icône de la Vierge d’Ivion. Essai sur les relations de l’Église grecque avec la Russie au milieu du XVIIe siècle d’après les documents des Archives Nationales des Actes Anciens de la Russie*, Moscou, 2010, pp. 408–411 (This book is reviewed henceforth.)

³⁷ Metropolitan Sava Brancovici, a Serbian of Herțegovina (d. 1683, Alba-Iulia), was imprisoned by Michael Apaffi I, prince of Transylvania, for his fierce opposition to the spread of Calvinism. He was sanctified by the Romanian Orthodox Church in 1955. He is celebrated on April 24.

³⁸ Patriarch Makarios III of Antioch and Patriarch Paisius of Alexandria were convoked by Tsar Alexis Mihailovitch to the synod of Moscow where the deposition of Patriarch Nikon was pronounced (Nov.–Dec. 1666).

Churches sought, in their own way, to preserve the true Christian spirit of apostolic times. Considering that the Melkite Patriarchate of Antioch was fighting for survival while immersed in the predominantly Muslim society of the Ottoman Empire, I believe that Paul of Aleppo's journal can improve our understanding of current events in the Middle East, beyond the religious divide³⁹.

Bibliography

- Aboussouan 1982: Camille Aboussouan (dir.), *Le livre et le Liban jusqu'à 1900*, Paris, UNESCO – AGECCOOP, 1982.
- Charon 1908: Cyrille Charon (Kiril Korolevskij), *Le rite byzantin dans les Patriarcats Melkites. Alexandrie – Antioche – Jérusalem*, Rome, Typographie polyglotte de la S. Congrégation de la Propagande, 1908.
- Downey 1961: Glanville Downey, *A History of Antioch in Syria from Seleucus to the Arab Conquest*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1961.
- Dragomir 1912: Silviu Dragomir, *Contribuții privitoare la relațiile Bisericii românești cu Rusia în veacul XVII*, Analele Academiei Române – Memoriile Secțiunii Istorice, S. II, T. XXXIV, București, 1912.
- Griffith 2010: Sidney H. Griffith, *The Church in the Shadow of the Mosque. Christians and Muslims in the World of Islam*, Princeton University Press, Princeton and Oxford, 2010.
- Gudziak 1998: Borys A. Gudziak, *Crisis and Reform. The Kyivan Metropolitanate, the Patriarchate of Constantinople, and the Genesis of the Union of Brest*, Ukrainian Research Institute, Harvard University, 1998.
- Heyberger 1994: Bernard Heyberger, *Les chrétiens du Proche-Orient au temps de la Réforme catholique (Syrie, Liban, Palestine, XVI^e–XVIII^e siècle)*, École Française de Rome, 1994.
- Korolevskij 1924: Kiril Korolevskij, *Antioche*, s.v. in *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclesiastiques*, t. III, 1924.
- Panchenko 2009: Constantin Panchenko, *Tripoliyskoye gezdno: Pravoslavnaya obščina g. Tripoli v kulturno-političeskoy jizni Antiohijskogo patriarhata XVI – pervoy polovini XVII v. (The Tripolitan Nest: The Role of the Greek Orthodox Community of Tripoli in the Cultural and Political Life of the Patriarchate of Antioch in the 16th–first half of the 17th c.)*, in “Vestnik Pravoslavnogo Sviato-Tikhonovskogo Universiteta”, Seria III, 1(15), Moscow, 2009.
- Panchenko 2012: Constantin Panchenko, *The Antiochian Greek-Orthodox Patriarchate and Rome in the late 16th c. A polemic response by Metropolitan Anastasius Ibn Mujalla to the Pope*, in *Proceedings of the 4th Symposium 'The Book. Romania. Europe', Sinaia, 20–23 September 2011*, Bucharest, Editura Biblioteca Bucureștilor, 2012.
- Samir 2003: Samir Khalil Samir, S. J., *Le Christianisme du Proche-Orient, modèle d'une diversité conviviale?* in Blandine Chélini-Pont et Raphaël Liogier (éds.), *Géopolitique du christianisme*, Paris, 2003.

³⁹ As stated by Sydney Griffith, “Now it is time for westerners to consider the lessons to be learned from the experience of the Christians who have lived in the world of Islam for centuries” (*ibidem*, p. 179).

NOTES DE VOYAGE EN UKRAINE. SUR LES TRACES DE RAÏNA MOHILA WISNIOWIECKI

ANCA BRĂTULEANU,
(Université d'Architecture, Bucarest)

The author examines the portraits of a less known figure of the Romanian and Polish history, Raïna Mohila Wiśniowiecki (ca. 1588–1619), daughter of Jeremiah Mohila and wife of Michal Wiśniowiecki, mother of Jérémy Wiśniowiecki, the famous “Jarema” of the Polish history.

Keywords: Mohila, Wiśniowiecki, Polish history, Ukraine, Basile Constantin Ostrogski.

Parmi les filles de Jérémie Mohila, Raïna¹ (c. 1588–1619) occupe une place secondaire dans la littérature roumaine et polonaise concernant la famille du voïvode de la Moldavie. Eclipsée de loin par son père, elle est surtout connue comme épouse de Michal Wiśniowiecki, mère de Jérémy Wiśniowiecki – le célèbre «Jaréma» de l'histoire polonaise – ainsi que grand-mère du futur roi de Pologne, Michal Korybut. C'est toujours, comme on le voit, une place d'«accompagnement», de deuxième plan, qu'elle détient. Même position par rapport à ses sœurs, surtout Anna et Maria: mariées elles aussi en Pologne, elles sont généralement perçues et présentées comme modèles de beauté, de luxe, de vie menée à la cour royale; elles sont des femmes entourées par les plus retentissants noms de la noblesse polonaise, tandis que Raïna fait plutôt figure de paisible maîtresse de maison.

Il est vrai que des recherches des dernières années ont commencé à changer cette image. Les volumes publiés sur la famille Mohila par Ștefan Gorovei et Maria Magdalena Szekely, notamment les contributions d'Ilona Czamańska², ainsi que la récente publication de son portrait du XVIIe siècle conservé au Musée National d'Histoire de Kiev³, nous font découvrir une Raïna intéressante par elle-même, par ses propres gestes.

¹ En fonction de la source utilisée, son nom est différent. Elle est nommée Irina ou Chiajna dans la bibliographie roumaine, Regina dans celle polonaise, Raïna dans les documents et les écrits ukrainiens.

² Voir les trois volumes édités par Ștefan S. Gorovei et Maria Magdalena Székely, *Movileștii. Istorie și spiritualitate românească*, Ed. Sfânta Mănăstire Sucevița, 2006; voir surtout le vol. 2, p. 263–272, Ilona Czamańska, *Între familie și stat. Relațiile familiale ale dinastiei Movileștilor în Polonia*.

³ Anca Brătuleanu, *Portrete domnești în colecții străine / Portraits of Romanian Princes in Foreign Collections*, édition bilingue, Ed. ICR, București, 2010, p. 30–33.

En effet, Ilona Czamańska, en étudiant certains des documents de la famille, la présente parmi les protecteurs – auprès de son époux, mais le plus souvent seule – de la religion orthodoxe dans le territoire polonais. Elle insiste surtout sur la typographie cyrillique fondée par Raïna sur sa terre de Rochmanow et de laquelle un *Évangile enseignant* (*Евангелие учителное*) (*Evangelie ucitelnoe*) est sorti en 1619. L'auteur mentionne aussi la page de garde sur laquelle on retrouve les armoiries de la Moldavie et de la famille Mohila, ainsi qu'un texte étant dédié à celle-ci. Les armes de la famille Wiśniowiecki s'y retrouvent aussi, accompagnées par celles des familles polonaises auxquelles appartiennent par mariage les sœurs de Raïna. En ce qui concerne son portrait, Andrei Pippidi est d'avis que le même Évangile est celui qu'elle tient dans sa main⁴, ce qui signifie qu'à l'époque même on accorde de l'importance au fait de soutenir la religion orthodoxe dans un territoire où la pression catholique s'était faite de plus en plus forte, surtout après l'Union de Brest (1596).

Un récent voyage en Ukraine m'a offert la possibilité d'ajouter aux informations déjà connues des faits qui complètent l'image d'une Raïna active sur d'autres plans que celui de son foyer.

La première place visitée a été Wiśniowiec (nom actuel, «Vysnivets»), ancienne résidence de la famille Wiśniowiecki, reprise depuis 1610 aux Czartoryski, comme le témoigne le texte qui accompagne le dessin de Napoleon Orda⁵. Comme on sait, Raïna se marie – en 1603, à Suceava, capitale de la Moldavie – à Michal Wiśniowiecki, seigneur d'Owruck. Elle part avec son époux et s'installe en Pologne, habitant les résidences de sa nouvelle famille. Des informations pas encore vérifiées parlent du château de Lubny comme place où Raïna donne naissance à son fils en 1612. D'autres placent la naissance de Jérémy à Wiśniowiec.

Raïna habite certainement à Wiśniowiec, car elle s'occupe de l'église orthodoxe située en bas du château, la chapelle orthodoxe des Wiśniowiecki, bâtie en 1530. Quelques guides ukrainiens, qui malheureusement n'offrent pas la source de cette information, parlent de son image sur la fresque qui ornait les murs de l'église; son tombeau s'y serait trouvé aussi, ainsi que celui de son mari. Par ailleurs, une plaque en marbre placée à l'extérieur de l'église rappelait le fait que «ici ont été ensevelis les bienfaiteurs de l'Ukraine, défenseurs de la foi orthodoxe, le prince Michailo Visnievetski, [mort en] 1619 et [son épouse], la princesse Raïna Mogylanka Visnievetska, 1589–1619 »⁶.

En fait, rien de tout cela ne se retrouve plus. Selon les informations et des photos obtenues sur place, l'église aurait été fermée au culte et transformée en dépôt en 1963. Lors de sa réouverture en 1991, son état de conservation était assez mauvais. De plus, il n'y avait plus de fresque, la tombe de Raïna avait été saccagée

⁴ *Ibidem*.

⁵ *Napoleon Orda, from the funds of the National library of Belarus*, édition bilingue, Minsk, 2008, p. 33.

⁶ Reproduite par Ilona Czamańska, *op. cit.*

et la pierre qui la couvrait avait disparu. Probablement au même moment, on a commencé la consolidation de la structure de l'église, opération faite sans conserver ni l'ossuaire placé au sous-sol de l'édifice, ni l'architecture origininaire de l'extérieur, celle qu'on peut voir dans le dessin d'Orda, ainsi que dans une photo prise autour de 1960. À l'intérieur, les murs et les voûtes sont couverts d'une fresque récemment exécutée, sans rapport avec la fresque existante au moment de la fermeture de l'église en 1963⁷. La plaque en marbre avec les noms de Raïna et de son époux est disparue elle aussi, remplacée par le sigle des monuments historiques de l'Ukraine, sans aucune autre mention.

L'actuel palais de Wiśniowiec n'est sûrement pas celui habité par Raïna. Même s'il contient probablement, dans la partie centrale, des murs ayant appartenu à l'ancienne demeure des Wiśniowiecki, il est le résultat d'un projet de facture baroque, édifié au début du XVIIIe siècle et complété par le jardin, la fortification et le parc adjoint; des modernisations ont eu lieu aux XIXe et XXe siècles. Devenu propriété de l'État en 1939, le palais a perdu depuis les aménagements et les décorations de l'intérieur qui faisait son renom⁸; à part sa silhouette et la frise de l'attique principal, l'extérieur n'est, lui non plus, dans l'état de conservation que sa valeur architecturale et historique auraient requis.

Même si la mémoire de la communauté locale lui garde un souvenir encore vif, on ne retrouve plus à Wiśniowiec aucune trace de Raïna.

En échange, à moins de cent kilomètres de là, à Ostróg (nom actuel «Ostroh»), Raïna est une présence de premier plan. Lorsqu'on entre dans l'éblouissant Musée du livre, abrité par la Lutska Brama (la porte vers Lutsk de la fortification des XVIe-XVIIe siècles), la vitrine centrale - dédiée aux fondateurs des imprimeries cyrilliques destinées à faire paraître des livres orthodoxes - contient les portraits de deux personnages: Raïna Wiśniowiecki et Basile Constantin Ostrogski⁹. Autour des portraits sont placés les livres auxquels ils doivent leur renom et leur position centrale au Musée.

Si le portrait d'Ostrogski est accompagné par son *Bukvar (Abécédaire)* imprimé en 1578 et sa *Bible* de 1581, auprès du portrait de Raïna se trouve l'*Évangile enseignant*. Une note explicative indique comme auteur des textes contenus Cyrille Tranquillion Stawrowetski, «le meilleur écrivain spirituel» de l'orthodoxie¹⁰, dont l'œuvre la plus souvent citée par la bibliographie qui le concerne est justement celle-ci¹¹.

⁷ Les informations ont été obtenues sur place, des habitants de Wisniowiec, ainsi que de Mykola Moroz, que je remercie pour son aide.

⁸ Les quelques photos qu'on trouve encore montrent surtout une élégante galerie «des miroirs», ou «des glaces», ainsi qu'un «salon des portraits», conçu de manière à présenter un arbre généalogique illustré, suivant la mode polonaise, voir <http://www.castles.com.ua/index.php?id=vis>.

⁹ Sur sa vie et ses faits comme protecteur de l'orthodoxie en Volhynie, voir surtout Ambroise Jobert, *De Luther à Mohila, La Pologne dans la crise de la Chrétienté*, Paris, 1974, p. 153-404.

¹⁰ *Ibidem*, p. 354.

¹¹ Le texte a été repris plus tard et imprimé à Mohilew en 1697, voir *Кириличні стародруки 15-17 ст. у Національній бібліотеці України імені В.І.Вернадського: каталог* / Н. П. Бондар Г.

Quant à l'image de Raïna, elle est présentée – encore une fois – un livre ouvert à la main. Et, quoiqu'elle détient la colossale fortune des Wiśniowiecki, quoiqu'elle habite Wiśniowiec ou Lubny, la note explicative du portrait la nomme «dame de Rochmanov». C'est donc la place où elle a fondé la typographie qui – pour ceux qui ont aménagé le musée – est celle qui doit être ajoutée à son nom. Il faut interpréter ce fait comme montrant que la résistance de l'orthodoxie du XVII^e siècle s'appuyait aussi sur les actes de foi de Raïna, surtout après la mort – en 1608 – de Basile Constantin Ostrogski, suivie par la dissolution de l'Académie orthodoxe de Ostróg avec son imprimerie cyrillique. Aux yeux des historiens ayant organisé le Musée du livre de Ostróg, Raïna n'est pas seulement un des protecteurs de l'Église orientale, mais surtout une continuatrice de la politique confessionnelle des Ostrogski.

En ce qui concerne la source du portrait du Musée du livre de Ostróg – en fait, une reproduction photographique d'un portrait jusqu'ici inconnu – on peut supposer que cette image de Raïna, bien que datant probablement du siècle dernier, fût inspirée d'un autre portrait, probablement celui qui – du temps de sa vie – aurait été peint au tableau votif, comme partie intégrante de la fresque qui devait embellir l'église de Wiśniowiec.

Ce sont là les éléments d'une première prise de contact avec un sujet qui s'avère extrêmement intéressant à étudier: les faits de Raïna, non pas seulement fille, épouse, mère ou sœur, mais personnage actif dans un domaine de poids, celui de la religion orthodoxe et de sa continuité dans les territoires de la Volhynie du XVII^e siècle. Il faudra bien que l'histoire roumaine récupère Raïna Mohila Wiśniowiecki.

I. Ковальчук; 2008, pp. 112, 124; un autre Evangile, paru à Kiev à la même année, contient lui aussi les textes écrites par Satwrowetski pour l'imprimerie de Rochmanow, voir «Національна бібліотека України імені В.І. Вернадського, Київ, Євангеліє учителное / Кирило Транквіліон-Ставровецький. – Рохманів: Друкарня Кирила Транквіліона Ставровецького, 1697 », <http://irbis-nbuv.gov.ua>.









Могиянка Ирина з роду Вишневецьких,
власниця Рохманова

MOHAMMED ET L'HARMONIE MONDIALE. LA CONCEPTION DE LUIGI FERDINANDO MARSILI SUR LE SYSTÈME RELIGIEUX DE L'EMPIRE OTTOMAN

LEVENTE NAGY
(Université « Eötvös Loránd » de Budapest)

Luigi Ferdinando Marsili (1658–1730) was one of the most significant polymaths of the 17th–18th centuries. He was the typical figure of the change of paradigms that strove to recreate order with his intelligence after the disintegration of the original divine order of words and things. His enormous scientific work served the Habsburg Emperor. By his exploration of the geography, history and religious system of the Ottoman Empire, Marsili endeavoured to find possibilities of commercial connections and diplomatic negotiations with the Porte. He got to the conclusion that the military force of the Turks had weakened and he advised Leopold I about the ways of vanquishing them.

Keywords: Marsili, Ottoman Empire, Habsburg Empire, utopia of intellectuals, Islam, Christianity.

Marsili dans l'Empire Ottoman

En 1679 Luigi Ferdinando Marsili (1658–1730) accompagne le sénateur Pietro Civrani, bailli de Venise, à Constantinople. Marsili séjournait onze mois dans la capitale de l'Empire. A cette occasion, entre autres, il se procurait un Canon-Name ou kanunname: c'est-à-dire un livre de règlements ou bien un code de lois, dans lequel se trouvent avec beaucoup d'exactitude tous les règlements militaires ainsi que tous les revenus et dépenses de l'Empire Ottoman. En 1680, Marsili revient en Italie. À partir de 1682 jusqu'en 1704, il était au service de l'Empereur Léopold I^{er} en tant que général. En 1683, il a été pris par les Turcs. Devenant le prisonnier d'Achmet bacha de Temesvár (aujourd'hui Timișoara, Roumanie), il a été chargé de préparer le café pour ce personnage. Cette mission n'était pas sans résultat pour Marsili : après qu'il fût remis en liberté, a publié un ouvrage scientifique sur le café : *Bevanda asiatica*, et certains historiens affirment que Marsili a joué un rôle décisif dans la diffusion du café à Vienne.¹

¹ *Autobiografia di Luigi Ferdinando Marsili*, a cura di Emilio Lovarini, Bologna, 1930, p. 20–37; Luigi Ferdinando Marsili, *Ragguaglio della schiavitù*, a cura di Bruno Basile, Roma, Salerno Editrice, 1996, p. 19–48; John Stoye, *Marsili's Europe 1680–1730. The Life and Times of Luigi Ferdinando Marsili Soldier and Virtuoso*, New Haven-London, 1994, p. 32–36, 101–118; Andrea Gardi, *Osservando il nemico. Luigi Ferdinando Marsili e il mondo turco*, in *L'Europa divisa e I nuovi mondi. Per Adriano Prosperi*, vol. II. a cura di Massima Donattini, Giuseppe Marcocci, Stefania Pastore, Edizioni della Normale, Pisa, 2011, p. 94–95.

En 1686, Marsili prend part à la libération de Buda. Juste après la prise de la forteresse, il s'est mis à la recherche de la bibliothèque du roi Matthias (1458–1490), Bibliotheca Corviniana. Marsili a vraiment trouvé 300 livres et manuscrits parmi les ruines et il croyait qu'ils étaient les corviniens authentiques. Mais plus tard un philologue hongrois, Csaba Csapodi a démontré que ces livres et manuscrits avaient appartenu à une collection de livres religieux du seizième siècle. Ce butin – avec une liste (*Catalogus librorum in arce Budensi repertorum 1686*) dressée par un prêtre de campagne jésuite – a été expédié par les impériaux à Vienne à la Bibliothèque impériale, et aujourd'hui ce fonds se trouve à la Bibliothèque Nationale d'Autriche (*Österreichische Nationalbibliothek*)².

Dans le château de Buda, Marsili a retrouvé une autre bibliothèque, celle du mufti de Buda, avec des manuscrits qui se retrouvent aujourd'hui dans les fonds Marsili à la Bibliothèque Universitaire de Bologna. Il a rendu compte de cette entreprise dans son écrit intitulé : *Discorso intorno alla libreria famosa di Buda*, entièrement inédit jusqu'à nos jours.³ Dans ce *Discorso* se trouve non seulement la description de son entreprise à Bude, mais aussi le récit de ses aventures à Constantinople, où il cherchait les restes d'une autre bibliothèque célèbre, ceux de la bibliothèque impériale byzantine. À cette occasion (en 1691), il a été envoyé à Constantinople par l'Empereur Léopold I^{er} comme secrétaire de l'ambassadeur anglais Sir William Hussey, mais la principale tâche de Marsili était en réalité l'espionnage. Malgré les difficiles conditions de séjour à Constantinople – il a été accusé par d'autres agents (Janaki Porphyrita, Ignat Quarient von Rall) de s'être converti à l'Islam – Marsili a réussi à se faire une riche et belle collection des manuscrits et des codex turcs et grecs provenant de la Bibliothèque du Sérail.⁴

Pour obtenir des volumes de livres et de manuscrits, Marsili s'est servi des renégats. (Par exemple de Mehmed aga, qui était un italien de Livorno, et qui a volé environ 200 codex du Sérail. La liste des livres volés par Mehmed aga se trouve aujourd'hui dans la collection Marsili à la Bibliothèque Universitaire de Boulogne.⁵) A cette occasion, il a écrit aussi une longue relation à l'Empereur Léopold sur la Cour Ottomane et sur l'état militaire de l'Empire: *Relazione*

² Csaba Csapodi, *A budai királyi palotában 1686-ban talált kódexek és nyomtatott könyvek*, (Les livres imprimées et les codex trouvés dans le palais royal de Buda en 1686), Budapest, 1984.

³ Biblioteca Universitaria di Bologna (BUB) ms. *Marsili* 85. fasc. F. Une copie se trouve à Wolfenbüttel : Herzog August Bibliothek, Cod. Guelf 13. Ext. 2. Sur le *Discorso* voir aussi : Ercole Ricotti, *Sulla Biblioteca Corvina*, «Atti della Reale Accademia delle Scienze di Torino » vol. XV. 1879, p. 1–25; A[ndrás] de Hevesy, *La bibliothèque du roi Matthias Corvin*, Paris, 1923, p. 53–58.

⁴ Sur la conversion de Marsili voir sa lettre (le 9 février 1692) adressée à l'Empereur Léopold : Österreichische Staatsarchiv, Haus-Hoff und Staatsarchiv, Staatenabteilungen Türkei I. Karton 154., 1689. Februar fol. 33r. Les manuscrits et les codex turcs et grecs collectionnés par Marsili se trouvent aujourd'hui dans la Biblioteca Universitaria di Bologna. Voir aussi : A. Gardi, *Osservando il nemico*, op. cit., p. 96.

⁵ BUB ms. 593 Y 3 fol. 11r–12v. Voir aussi : István Monok, *Kiegészítés a Marsili-hagyaték magyar vonatkozásaihoz* (*Quelques données complémentaires sur le matériel concernant les Hongrois dans le fonds Marsili*) « Magyar Könyvszemle », 125, 2009, 1, p. 88–95; Angelo Bernasconi, *Un gruppo di codici greci bolognesi provenienti dalla biblioteca del sultano Mustafa I*, « Scriptorium », 60, 2006, p. 254–268.

dell'autore a Sacra Maestà Cesarea dello stato della Corte Ottomana, della sua milizia, dei trattati fattisi insino a quel tempo intorno alla pace del 1692.⁶ Dans cette relation, restée sous forme de manuscrit, Marsili a déjà formulé dans les grandes lignes la conception principale de son œuvre majeure écrite sur ce sujet sous le titre : *L'État militaire de l'Empire Ottomane ses progrès et sa décadence*, La Haye, 1732. C'est en 1692 que Marsili a quitté définitivement Constantinople.

Dès 1720, Marsili avait l'intention d'éditer un catalogue concernant les livres et les manuscrits orientaux collectionnés par lui. La structure de ce volume eût été la suivante : une préface de Marsili, dans laquelle il aurait raconté l'histoire de sa collection (*Lettera di prefazione*), il *Discorso intorno alla famosa libreria di Buda*, et enfin le catalogue. Marsili avait chargé de publier ce livre l'abbé Josephus Simonius Assemani, („scriptor linguarum orientalium in Bibliotheca Vaticana”) qui a traduit la préface de Marsili en latin, et a composé le catalogue susmentionné sous le titre : *Index librorum bibliothecae marsilianae graecorum, latinorum, hebraicorum, arabicorum, turcicorum, et persicorum, necnon ruthenico, et illyrico sermone, tum manuscriptorum, tum impressorum, quos excellentissimus dominus comes Aloysius Ferdinandus Marsilius Bibliothecae Institutu Scientiarum Bononiesis addixit.*⁷ Malheureusement, le volume n'a pas été édité, seulement un autre catalogue composé déjà en 1702 par l'interprète de l'Empereur Léopold I^{er}, Michael Talman: *Elenchus librorum orientalium manuscriptorum videlicet Graecorum, Arabicorum, Persicorum, Turcicorum, et deinde Hebraicorum, ac antiquorum Latinorum, tum manuscriptorum, tum impressorum a Domino Comite Aloysio Ferdinando Marsigli partim in ultimo bello Turcico, et partim in itinere Constantinopolim suspecto collectorum, coemptorumque, Viennae, 1702.* Naturellement, c'est le catalogue d'Assemani qui est plus complet, dans lequel les manuscrits orientaux, c'est-à-dire turcs, persans et arabes, atteignent le nombre de 900.

L'État militaire de l'Empire Ottoman

On peut donc constater que Marsili disposait d'une documentation abondante pour élaborer un ouvrage sérieux sur l'histoire des Ottomans, et spécialement sur le système religieux de l'Empire Ottoman. Et, vraiment, il avait l'intention d'écrire un livre à part sur le système religieux de l'Empire Ottoman mais, malheureusement, seules quelques esquisses en ont été réalisées.⁸

La plupart de ces esquisses vont être incluses plus tard dans son ouvrage majeur *L'État militaire de l'Empire Ottoman*. Mais il est curieux que Marsili pour écrire ce chef-d'œuvre n'ait utilisé aucun des textes qui se trouvaient dans le catalogue d'Assemani. Ce procédé s'explique par deux raisons. La première tient

⁶ BUB, ms. *Marsili* 55, fol. 228r–248v.

⁷ BUB ms. 2030.

⁸ BUB ms. *Marsili* 51.

au fait, reconnu par Marsili lui-même, qu'il n'avait pas encore acquis une connaissance approfondie de la langue turque, et ainsi il ne pouvait pas traduire les textes écrits en turc, sans compter ceux qui étaient écrits en arabe ou en persan. La seconde raison découle de la méthode employée par Marsili : quand il voulait écrire quelque chose sur une région ou un pays (par exemple sur la Transylvanie, la Croatie ou l'Empire Ottoman), où il voyageait, il cherchait partout un spécialiste local. Ainsi la plupart des sources utilisées par lui ont été rédigées par les savants et les historiens hongrois (Dávid Rozsnyai, 1641–1718; Miklós Bethlen, 1642–1716), roumains (Constantin Cantacuzino, 1655–1714), ou croates (Franjo Ladanji, et en premier lieu Paveo Ritter Vitezović, 1652–1719). Marsili s'est occupé seulement de la rédaction et de la traduction de ces sources. Il utilisait très rarement d'autres sources livresques.⁹

En dehors de ces relations et comptes rendus faits par ses contemporains, Marsili insérait dans ses œuvres des éléments autobiographiques. Tous les écrits de Marsili ne sont au fond rien d'autre que des apologies autobiographiques. La structure de l'*État militaire* démontre la validité de cette affirmation. La première partie n'est pas un ouvrage original de Marsili, mais la traduction du kanunname, faite par un interprète, un drogman juif nommé Abraham Gabbai. La seconde partie

⁹ Sur la correspondance entre Marsili et Miklós Bethlen voir : József Jankovics, *Bethlen Miklós két levele Luigi Ferdinando Marsilihez (Deux lettres de Miklós Bethlen écrites à Marsili)* in *R. Várkonyi Ágnes emlékkönyv (Recueil d'études en hommage à Ágnes Várkonyi)*, éd. par Péter Tuszor, Budapest, Balassi Kiadó, 1998, p. 428–431. Deux copies du pamphlet politique (*Moribunda Transylvaniae*) écrites par Bethlen se trouvent aussi dans le fonds Marsili (BUB ms. *Marsili* 57 et 103.) avec un manuscrit autographe de David Rozsnyai sur l'histoire de la Transylvanie entre 1660–1690 (*Res tragice gestae*): BUB ms. *Marsili* 103, fol. 390–490.

Sur la relation de Marsili avec Constantin Cantacuzino voir : Carlo Tagliavini, *Un frammento di terminologia italo-rumena ed un dizionarietto geografico dello stolnic Cost. Cantacuzino*, « *Revista filologica* », 1, 1927, p. 167–184; Andrea Gardi, *La Valacchia nella Descrizione delle Misie, Dacie e Illirico di Luigi Ferdinando Marsigli (1698)* in *Per Teresa. Dentro e oltre i confini. Studi e ricerche in ricordo di Teresa Ferro* vol. 1. a cura di Giampaolo Borghello, Udine, Forum, 2009, p. 589–625; Andrei Pippidi, *Cunoașterea sud-estului european ca știință: opera inedită a lui L.F. Marsili*, in « *Sud-Estul și contextul european. Buletin* », 2, 1994, p. 13–20.

Sur la relation de Marsili avec Pavao Ritter Vitezović voir : Sándor Bene, *Illiria or what you will: Luigi Ferdinando Marsigli's and Pavao Ritter Vitezović's 'mapping' of the borderlands recaptured from the Ottomans and the competing 'national projects'*, in *The Intellectual History of Patriotism and the Legacy of Composite States in East-Central Europe*, eds. Balázs Trencsényi, Márton Zászkaliczky, Leyden, 2009, p. 184–213; Idem, *Pavao Ritter Vitezović levelei Luigi Ferdinando Marsilihoz (1699–1700)* (Les lettres de Pavao Ritter Vitezović écrites à Marsili), in *Croato-Hungarica. Uz godina hrvatsko-mađarskih povijesnih veza – A horvát-magyar történelmi kapcsolatok 900 éve alkalmából*, éd. par Milka Jauk-Pinhak, Csaba Gy. Kiss, István Nyomárkay, Zagreb, 2002, p. 167–179; Zrinka Blažević, *Croatia and the Triplex Confinium: Two Approches, in Constructing Border Societies on the Triplex Confinium*, eds. Drago Roksandić, Nataša Štefanec, Budapest, CEU, 2000 (CEU History Department Working Paper Series 4), p. 221–238; Zlatko Pleše, *Bolonjski grof i hrvatski barun: Odnosi Luigija Ferdinanda Marsiglija i Pavla Rittera Vitezovića u utvrđivanju hrvatskih granica* [Le comte de Bologne et le baron croate : les relations de Marsili avec Pavao Ritter Vitezović durant la détermination de la frontière de la Croatie], « *Croatica Christiana Periodica* », 46, 2000, p. 49–76.

de l'*État militaire* traite – comme le dit Marsili lui-même – « des opérations militaires des Turcs, dont j'ai pris connaissance pendant que j'étais parmi eux, et lorsque je leur faisais la guerre ».¹⁰

Après la conclusion du traité de paix de Karlowitz en 1699, Marsili fut chargé, en sa qualité de commissaire plénipotentiaire de l'Empereur, de préciser la ligne de frontière entre l'Empire Ottoman et la Monarchie des Habsbourg. Marsili avait eu le dessein de terminer en trois mois les travaux sur la frontière, mais en réalité ils ont duré trois ans. C'est la raison pour laquelle Marsili a décidé de publier les documents rassemblés lors de la préparation de la paix de Karlowitz, des négociations diplomatiques et puis de son travail à la commission des frontières des Balkans. Cette conception ambitieuse aurait eu comme titre *Acta executionis pacis et Epitome historicum regni Hungariae, sive Prodrumus et Introductio ad Acta executionis pacis Carlowicensis* comme préface.¹¹ La particularité et l'originalité de cette entreprise résident dans son intention politique. Pour le développement de la région de l'Europe centrale et la modernisation des terres héréditaires allemandes dans la Monarchie des Habsbourg, Marsili jugea primordiales les bonnes relations commerciales avec l'Empire Ottoman, la liberté totale de la circulation, la paix et la confiance.¹² De ce fait, il tenait à faire connaître à ses lecteurs supposés le style de négociation et le mécanisme du « comportement politique » des musulmans.

De l'hétérogénéité à l'unité universelle

Marsili a été l'un des représentants les plus marquants des encyclopédistes polygraphes des 17–18^e siècles. Au cours de sa vie, il étudia pratiquement tous les domaines : la cartographie, l'histoire, la caractérologie des nations, la botanique, la minéralogie, l'héraldique, l'histoire littéraire, la lexicographie, l'hydrobiologie, l'art militaire et bien d'autres encore. Il s'agit d'une figure typique du changement de paradigme des 17–18^e siècles qui, après la décomposition de l'ordre divin préexistant des mots et des choses, tente de recréer l'ordre perturbé par la raison. Pour ce faire, il analyse tout, de la carcasse des poissons au caractère des nations. Par sa passion de collectionneur, il s'efforce de systématiser les éléments de l'univers en voie de décadence. Ce n'est pas par hasard que le chevalier Louis de Jaucourt, qui a écrit la grande majorité des articles de géographie de l'*Encyclopédie*, avait recours aux ouvrages de Marsili pour écrire ses articles (spécialement au *Danubius Pannonico-Mysicus*, traduit en français sous le titre de *Description du Danube, depuis la montagne de Khalenberg en Autriche, jusqu'au confluent de la*

¹⁰ L. F. Marsili, *L'État militaire de l'Empire Ottoman*, Amsterdam, 1732, p. XII, (préface). A. Gardi, *Osservando il nemico, op. cit.*, p. 94.

¹¹ BUB ms *Marsili* 19.

¹² Raffaella Gherardi-Fabio Martelli, *La pace degli eserciti e dell'economia. Montecuccoli e Marsili alla Corte di Vienna*, Bologna, Il Mulino, 2009, p. 153–192.

rivière Jantra dans la Bulgarie, contenant des observations géographique, historique et physique, Paris, 1746).

En jugeant d'après ce qui précède, nous pourrions penser que Marsili était un représentant désintéressé de la science, exempt de toute considération idéologique. Toutefois, c'est loin d'être la vérité, car il a mis son immense œuvre scientifique au service de Léopold I^{er} de Habsbourg. Par l'exploration géographique, historique, biologique, ethnographique, religieuse, botanique et minéralogique du bassin des Carpates et des Balkans, Marsili servait en fait l'ambition expansionniste de la Monarchie des Habsbourg tout en cherchant à esquisser les possibilités de coopération entre les deux grandes puissances de l'époque (Monarchie des Habsbourg, Empire Ottoman), soit les deux parties du monde (l'Occident chrétien et l'Orient musulman).

Pour cette raison, on peut considérer Marsili comme l'un des premiers théoriciens de la mondialisation. Pour démontrer la validité de cette affirmation, on doit parler de la conception politique de Marsili, d'autant plus qu'il appliquait les mêmes principes de politique économique pour décrire l'Empire Ottoman et la Monarchie des Habsbourg. Il en a déduit que les problèmes les plus graves étaient les mêmes dans les deux empires, notamment l'hétérogénéité de la vie sociale et de la pouvoir politique et, bien sûr, du système religieux. Selon Marsili, le pouvoir central dans la Monarchie était limité et contrôlé par les princes des Pays Héréditaires, et par les diètes de la noblesse hongroise et croate. Il s'agit, selon lui, d'un pays multiethnique, multiconfessionnel, décentralisé et soumis au pouvoir des noblesses locales, d'une « monarchie mixte ». Les diversités linguistiques, culturelle et religieuse, profondément enracinées, aggravaient les oppositions internes. L'absolutisme conçu et défini par les écrivains français aux 16^e–17^e siècles était loin d'être réalisé dans la monarchie autrichienne, nommée par Samuel Puffendorf un monstre. Marsili avait une opinion similaire : selon lui, l'Empire des Habsbourg correspondait mieux à une république qu'à une monarchie.¹³

En analysant le système politique et religieux de l'Empire Ottoman, Marsili a découvert les mêmes problèmes. C'est pour cette raison qu'il utilisait presque les mêmes mots pour définir la forme de gouvernement des Turcs, avec lesquels il avait caractérisé la « République des Habsbourg » : « On voit partout ce que je viens de rapporter, si l'Empire Ottoman mérite le nom de Monarchie, et d'Aristocratie ou plutôt de Démocratie. »¹⁴ Bien sûr, la conclusion de Marsili est que l'Empire

¹³ Marsili avait exposé ces idées dans son écrits intitulé *Relazione dello stato dell'Impero Romano Germanico*, BUB ms *Marsili* 96, fasc. A. C'était Fabio Martelli qui a lancé l'hypothèse bien fondée qu'en réalité la *Relazione* soit seulement la copie d'un écrit du « maître » de Marsili, Raimondo Montecuccoli, à l'exception du chapitre final intitulé *Considerazioni mie*. Les idées présentées par moi se trouvent dans ce chapitre, on peut donc affirmer que cette partie de la *Relazione* a été écrite par Marsili lui-même. Voir sur ce sujet : Fabio Martelli, *Le leggi, le armi e il Principe. Studi sul pensiero politico di Raimondo Montecuccoli*, Bologna, Mimesis, 1990, p. 985–1000; Raffaella Gherardi, *Potere e costituzione a Vienna fra Sei e Settecento. Il „buon ordine” di Luigi Ferdinando Marsili*, Bologna, Il Mulino, 1980, p. 68–80.

¹⁴ L. F. Marsili, *L'État militaire*, p. 31. Naturellement, Marsili n'utilisait pas les termes « monarchie » et « démocratie » au sens moderne, mais dans le sens décrit par Jean Bodin.

Ottoman est plutôt une république qu'une monarchie. Le pouvoir de Sultan est limité par des juges de divers rangs, l'exercice des lois et de la justice étant entre leurs mains. Lorsque les deux grands officiers, le Mufti et le Grande Vizir, sont unis, ils peuvent faire la loi à l'encontre même du Sultan.

Nous avons déjà retenu que l'encyclopédiste Louis de Jaucourt, pour écrire ses articles, avait eu recours aux ouvrages de Marsili, spécialement au *Danubius Pannonico-Mysicus*. Selon Madeleine Pinault Sørensen ce n'est pas *L'état militaire de l'Empire Ottoman* mais l'ouvrage de Dimitrie Cantemir dont les articles de l'*Encyclopédie* concernant la Turquie se servent. Il est vrai qu'à la fin de l'article *Turquie* de l'*Encyclopédie* l'auteur dit qu'il avait eu recours « à l'histoire admirable » du chevalier anglais Paul Rycault, et que, pour les temps modernes, il s'est servi de l'*Histoire des Turcs* publiée par le prince Dimitrie Cantemir, mais on peut trouver dans cet article de longs passages empruntés mot à mot à l'œuvre de Marsili.¹⁵ Il est très intéressant de voir que l'auteur de l'article *Turquie* utilise comme source exactement les chapitres dans lesquels Marsili présente le système politique et religieux de l'Empire Ottoman. Il s'agit des chapitres V et VI : *Idée générale des lois, des finances, et de l'état militaire de cet empire* et *Des différentes langues et religions qui sont en Turquie*.

Selon Marsili, outre la limitation du pouvoir central, l'hétérogénéité ethnique, territoriale et religieuse représente un autre point commun entre l'Empire Ottoman et la Monarchie des Habsbourgs. « C'est un grand embarras pour un empire d'avoir à gouverner un peuple composé de nations différentes, et par rapport au langage et par rapport à la religion. Cet embarras est beaucoup plus grand dans l'Empire Ottoman ». ¹⁶ Le remède à la hétérogénéité de la structure sociale, politique et religieuse de la Monarchie était – non seulement selon Marsili, mais selon les théoriciens du mercantilisme viennois aussi (comme Johann Joachim Becher, Wilhelm von Schröder et Philip Wilhelm von Hörnigk) – la centralisation, le développement économique et commercial et, bien sûr, la recatholicisation. Dans les rapports (*Discorso generale sopra il traffico, Progetto del possibile commercio*

¹⁵ Madeleine Pinault Sørensen, *Le comte Luigi Ferdinando Marsigli, le Danubius Pannonico-Mysicus et l'Encyclopédie*, in *Cultivateur de son jardin : hommage à Imre Vörös, ancien directeur du Département d'Études Françaises de l'Université de Budapest, à l'occasion de son 70^e anniversaire*, éd. par Vilmos Bárdosi, Budapest, Université Eötvös Loránd Département d'Études Françaises Centre Interuniversitaire d'Études Françaises, 2006, p. 189–206. J'ai utilisé l'édition parue en 1781 de l'*Encyclopédie*, Vol. 34, p. 744. Voir aussi Paul Rycault, *The Present State of the Ottoman Empire*, London, 1667. Depuis 1670, le livre de Rycault a été édité pour plusieurs fois, même en traduction française sous le titre de *L'histoire présente de l'Empire Ottoman*. Dimitrie Cantemir a écrit son œuvre sur l'Empire Ottoman en latin (1714–1716) sous le titre *Historia incrementorum atque decrementorum Aulæ Otthomanicæ*. Après sa mort (1723), son fils, l'écrivain Antioch Kantemir, ambassadeur de Russie à Londres, fit traduire le manuscrit en anglais. Quelques années plus tard, en 1743, parut la version française suivie de celle en allemand. Voir aussi : Andrei Pippidi, *Cunoaşterea sud-estului european ca ştiinţă*, *op. cit.*, p. 16–17.

¹⁶ L. F. Marsili, *L'État militaire*, p. 20.

fra ambedue gli Imperi)¹⁷ envoyés par Marsili à Vienne pendant les travaux d'exploration des frontières de la Monarchie après la paix de Karlowitz, il analysait à plusieurs reprises la possibilité d'améliorer le commerce entre les deux empires. Il proposait à l'Empereur Léopold la liberté totale de la circulation des marchandises et la construction d'un nouveau réseau commercial entre l'Europe et l'Asie.

L'artère principale de ce réseau eût été le Danube, reliant la Méditerranée et la Mer du Nord, le fleuve étant, naturellement, contrôlé par Vienne. Il convient de mentionner que, selon Marsili, seulement la libre circulation des marchandises était souhaitable, mais non celle des personnes. Pour cette raison, l'objectif principal de Marsili pendant les travaux de la détermination de la frontière entre les deux empires fut de construire une frontière stable, rigide et précise afin d'empêcher la migration incontrôlée des personnes. Cette frontière militaire (*Militargränze*) était si bien construite qu'elle est demeurée presque sans changement jusqu'à la Première Guerre mondiale.

De nombreux excellents articles ont été écrits sur la culture spécifique de la frontière ottomane, appelée *sinur* qui a été en effet une sorte de *Melting pot* caractérisée par un syncrétisme religieux.¹⁸ Il convient de noter que cette frontière (*sinur*) a été de fait très fluide et incertaine. Les troupes turques envahissaient de temps en temps les zones frontalières pour piller les villages et les villes, en faisant régulièrement des prisonniers. C'est pour cette raison donc que Marsili a voulu une frontière complètement fermée. Malgré l'instabilité politico-administrative de la frontière ottomano-austro-hongroise, d'un point de vue culturel et religieux cette frontière a été très imperméable et rigide. Ni dans les parties du Royaume de Hongrie, restées sous la domination des Habsbourg, ni en Transylvanie, laquelle était cependant une principauté vassale de la Porte, il n'y a presque aucun cas connu de conversion à l'Islam. De surcroît, même dans des zones occupées par les Turcs de la Hongrie, où la domination ottomane a duré pendant 150 ans, on n'observe pas de conversions spectaculaires et même les souvenirs de cette domination, à l'exception de quelques noms d'instruments, motifs mélodiques, ou vestiges de broderie, ont presque entièrement disparu.¹⁹

¹⁷ BUB ms *Marsili* 58, fol. 29r–54v. Voir aussi: Luigi Ferdinando Marsili, *Relazioni dei confini della Croazia e della Transilvania a sua Maestà Cesarea*, a cura di Raffaella Gherardi, Modena, 1986, p. 185–200; R. Gherardi, *Potere e costituzione*, op. cit., p. 358–371.

¹⁸ D'entre autres voir : Mehmed Fuad Köprülü, *Les origines de l'Empire Ottoman*, (Études Orientales III), Paris, 1935; Paul Wittek, *The Rise of the Ottoman Empire*, London, 1938; Cemal Kafadar, *The Construction of the Ottoman State*, Berkley-Los Angeles-London, 1995; Dariusz Kołodziejczyk, *Sinurname – Protocols of Demarcation*, in Idem, *Ottoman-Polish Diplomatic Relations (15th–18th Century)*, Boston, Köln, Leiden, Brill, 2000, p. 57–67; Mihai Maxim, *Romano-Ottomanica. Essays and Documents from the Turkish Archives*, Istanbul, The ISIS Press, 2001.

¹⁹ Géza Dávid – Pál Fodor, *Ottomans, Hungarians in Central Europe. The Military Confines in the Era of Ottoman Conquest*, in *Ransom, Slavery along the Ottoman Borders (Early Fifteenth-Early Eighteenth Centuries)* (The Ottoman Empire and Its Heritage. Politics, Society and Economy, vol. 20.), Leiden-Boston-Köln, Brill, 2000, p. XI–XXVII.

Les rebelles contre l'unité

D'une part, il y a la frontière fermée, militarisée et bien organisée, d'autre part, la mobilité, la liberté de commerce et, bien sur, le pluralisme ethnique et religieux. Dans le but de résoudre ce paradoxe, Marsili s'est avéré un véritable intellectuel : il a opté pour l'utopie. Selon lui, la source de tous les maux du monde est la perturbation de l'ancienne unité et l'ordre. Dieu avait créé un monde bien ordonné, déclare-t-il, mais il a été plus tard perturbé par divers insurgés. L'un des plus fameux rebelles a été naturellement Mahommed : « ille siquidem cum Mosaicam, Christianamque corrupisset legem, vehementer impulit Mahometum ad effutienda temere nova politica dogmata illecebrosa quidem, maximeque accommodata Orientalium animis »²⁰, il a corrompu et ruiné la loi mosaïque et chrétienne et a inventé de nouveaux dogmes politiques, correspondant à l'esprit des Orientaux. Marsili a écrit des œuvres purement scientifiques et n'a jamais eu une bonne opinion de la poésie, pourtant ses écrits sur la lutte entre les Turcs et les Chrétiens, s'est élèvent au niveau de l'épopée. Dans ses œuvres telles que *L'état militaire de l'Empire Ottoman* ou *Epitome historicum Regni Hungariae*, le héros principal de la lutte cosmique entre le mal et le bien, entre Dieu et Satan, est l'Empereur Léopold I^{er} qui, en tant que véritable *Athleta Christi*, triomphe des Turcs rebelles lesquels ont corrompu la vraie religion chrétienne.

Le second grand rebelle contre l'unité religieuse a été, selon Marsili, Martin Luther : « La décadence de la Monarchie des Habsbourg a été causée par l'hérésie de Luther. A cause de cela, l'Allemagne est devenue fragmentée au point de vue de la religion et a changé les lois fondamentales de l'Empire. L'institution malveillante de Luther (« l'istituto dannoso di Lutero ») a ébranlé l'Empire entier, parce qu'elle a semé la discorde parmi les membres de la Monarchie. »²¹ Par conséquent, le remède à cette hétérogénéité religieuse est, selon Marsili, la recatholicisation. Il est devenu un adepte fervent et un véritable propagateur de la recatholicisation en Hongrie. Il avait de bonnes relations, par exemple, avec le cardinal Léopold Kollonich qui est l'auteur d'un projet de réorganisation du Royaume de Hongrie (*Einrichtungswerk des Königreichs Ungarn*), élaboré en 1688. Selon le prince François Rákóczi II la maxime de Kollonich était la suivante : *Faciam Hungariam captivam, postea mendicam, deinde catholicam*. Mais, il convient d'ajouter aussi qu'en réalité l'*Einrichtungswerk* proposait une certaine tolérance à l'égard des différentes confessions, et cela pour des raisons pratiques. Il était en effet impossible de ne pas tenir compte de l'existence de fortes minorités protestantes (luthériennes et calvinistes) dans la Hongrie contemporaine.²²

²⁰ L. F. Marsili, *Epitome historicum Regni Hungariae*, BUB ms Marsili 19, fol. 2r–2v.

²¹ L. F. Marsili, *Relazione dello stato dell'Impero Romano-Germanico. Considerazioni mei*, BUB ms Marsili 96, fasc. A. fol. 19r–20r.

²² Le texte intégral d'*Einrichtungswerk* a été édité seulement en 2010 : *Einrichtungswerk des Königreichs Ungarn (1688–1690)*, hg. von János Kalmár und János J. Varga, (Forschungen zur Geschichte und Kultur des östlichen Mitteleuropa Band 39 Quellen – Band 1) Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2010. Sur la maxime de Kollonich voir : Peter Kónya, *Prešovský krvavý súd z r. 1687 (Le tribunal*

La même contradiction entre la réalité et l'utopie peut être remarquée dans une autre conception de Marsili. Dans son ouvrage déjà mentionné (*Epitome historicum Regni Hungariae*), il écrit qu'il n'est pas satisfait de la victoire de l'Empereur Léopold contre les Turcs. Le but final doit être la paix universelle et l'harmonie mondiale, qui ne peut être réalisée que par l'union des ces deux empires. Le modèle de cet empire imaginaire unifié était l'ancien Empire Romain. Dans un autre ouvrage intitulé *Descrittione naturale, civile e militare delle Misie, Dacie ed Illirico*, conforme à cette idée, Marsili justifie le droit de l'Empereur Léopold I^{er} sur les territoires reconquis (*Neoquistica*) par le fait que ces territoires faisaient autrefois partie de l'Empire Romain. Par conséquent, Léopold comme l'Empereur de Saint Empire Romain Germanique, est, au point de vue juridique, le successeur des anciens empereurs romains.²³ Cette *Pax Habsburgica* imaginée par Marsili selon le modèle de la *Pax Romana*, aurait été une *Pax Christiana*. D'après la conception de Marsili, non seulement les deux empires auraient été unifiés, mais, sous la direction du pape Clément XI, les deux religions aussi, à savoir la Chrétienne et l'Islam. Dans la préface de son œuvre *Epitome historicum Regni Hungariae* adressée au pape Clément XI, Marsili affirme que le pape est destiné par Dieu à réaliser la paix universelle entre les chrétiens : „Tu Beatissime Pater, [...] a Deo [...] destinatus es [...] videlicet inter Christianos integra pax conveniret.” Mais Marsili n'était pas satisfait d'une récatolisation et réunification totale de la chrétienté. Il allait plus loin en disant qu'en profitant de la défaite totale des Turcs, l'unité religieuse primordiale du monde doit être rétablie : „Videbis plane in hoc volumine Pater Sanctissime quod superest faciendum, et quam facile factu sit, quo videlicet *in unum coeat utrumque Imperium, et in unam utraque Ecclesia coalescat.*”²⁴

Calvinoturcismus ou la lutte sainte contre les Turcs

Il est vrai que le pape Pie II dans sa lettre composée et adressée à Mahomet II a développé déjà en 1461 un projet pour pacifier durablement les relations entre l'Orient et l'Occident. Le pape a proposé au sultan de se convertir au christianisme. Mahomet II serait devenu de la sorte, tel un nouveau Constantin le Grand, le possesseur légitime de l'empire d'Orient et, très certainement, le plus puissant des monarques de la chrétienté, se décidait à se faire baptiser. Un peu plus tard, le mystique Guillaume Postel (1510–1581) a voulu convertir les Tatares, Persans,

sanglant de Prešov en 1687), (Acta Collegii Evangelici Prešoviensis vol. 8.), Prešov, Biskupský Úrad Východného Dištriktu, 2001, p. 29.

²³ La *Descrittione* n'est que partiellement éditée : Giovanni Brizzi, *Della Bulgaria: un manoscritto inedito di Luigi Ferdinando Marsili*, « Il Carrobbio », 6, 1980, p. 51–57; A. Gardi, *La Valacchia, op. cit.*, p. 611–623. Pour une analyse détaillée de la *Descrittione* voir aussi A. Pippidi, *Cunoaşterea sud-estului european, op. cit.*, p. 18–20.

²⁴ L. F. Marsili, L. *Epitome historicum Regni Hungariae*, BUB ms *Marsili* 19, fol. 3r.

Arabes et Turcs à une religion universelle combinant les éléments d'un christianisme éclairé avec ceux du Judaïsme et de l'Islam. Postel était d'avis que les musulmans faisaient partie de l'*Ecclesia Generalis*.²⁵

La conception panirénique, plus exactement pancatholique, de Marsili s'inscrit parfaitement dans cette tradition, d'autant plus qu'il connaissait très bien les œuvres de Pie II et celles de Postel, spécialement le *De orbis terrae concordia* (1544.)²⁶ En plus, on peut trouver des idées analogues dans la conception de Marsili est celle de Postel. Malgré le fait que tous les deux étaient fervents catholiques, ils ont présenté le monde ottoman plus nuancé que la plupart de leur contemporains catholiques. Dans son livre intitulé *De la république des Turcs* (édité la première fois en 1540 puis, largement augmenté, en 1560), Postel démontre, par exemple, la supériorité des Turcs sur les chrétiens d'Occident grâce à leur mœurs et respect pour la justice. Pareillement à Postel, Marsili considérait aussi que les Turcs étaient supérieurs d'un point de vue culturel, commercial et scientifique. On ne cite ici qu'un passage de Marsili concernant la science des Turcs:

L'étude fait une de leurs principales occupations, et c'est sans raison que la plupart des chrétiens les accusent de ne savoir pas lire et d'entendre à peine d'*Alcoran*. Il faut se désabuser, cette pensée n'est qu'un effet du peu de connaissance que nous avons des langues orientales, qui sont en usage parmi eux. On avait commencé de les enseigner dans nos universités, dans les premiers temps, où les sciences parurent renaître parmi nous, mais on n'a pas continué à le faire, comme c'était le dessein de nos anciens, et de là vient que nous nous livrons à des préjuges si injustes qui décréditent notre savoir et notre érudition.²⁷

La conception de Marsili, au-delà d'être la continuation du projet de pape Pie II ou ceux de Guillaume Postel, était en même temps une réaction aux différents courants du calvinisme visant à convertir les Turcs au protestantisme. Pareillement aux plus importants penseurs protestants, de Luther à Coménius, Marsili pose lui-

²⁵ Pie II, *Lettre au Sultan Mahomet II, et autres textes*, éd. par Paul Gaillardon et Tristan Vigliano, présentés par Natacha Salliot, Université Lyon 2, Les Mondes Humanistes, édition électronique: <http://sites.univ-lyon2.fr/lesmondeshumanistes/wp-content/uploads/2010/Pie/index.html>.

A propos de l'immense littérature sur Postel voir William J. Bouwsma, *Concordia mundi : The Career and Thought of Guillaume Postel (1510–1581)*, Cambridge, 1957; Georges Wiell-François Secret, *Vie et caractère de Guillaume Postel*, Arché, Les Belles Lettres, 1987; Yvonne Petry, *Gender, kabbalah and the Reformation: the mystical theology of Guillaume Postel*, (Studies in Medieval and Reformation Thought vol. 98), Leiden-Boston-Köln, Brill, 2004; Victor Segesvary, *L'Islam et la Réforme. Étude sur l'attitude des réformateurs zurichois envers l'Islam 1510–1550*, La Haye, Mikes International, 2005, p. 42–47, 150–153.

²⁶ *Instrumentum donationis [...] domini comitis Aloysii Ferdinandi de Marsiliis favore illustrissimi et excelsi senatus et civitatis Bononiae in gratiam novae in eadem Scientiarum Institutionis*, BUB ms Marsili 146, fol 7v, 10r.

²⁷ L. F. Marsili, *L'État militaire de l'Empire Ottoman*, p. 39.

même aussi la question suivante : pourquoi Dieu permet-il que les chrétiens soient dominés par les Ottomans, par les païens ? Il est bien connu que Luther a déclaré déjà en 1518 que « le Turc est le peuple de la colère de Dieu », étant envoyé comme punition par Dieu lui-même. Aussi est-il inutile de se battre contre eux, tant que les chrétiens ne se repentent pas de leurs péchés.²⁸

Bien que plus tard Luther ait nuancé ses pensées, les théologiens protestants et surtout les antitrinitariens (ou unitariens) restaient accusés, de manière permanente par des écrivains catholiques, de turcophilie. Il est vrai que beaucoup d'écrivains unitariens ont trouvé refuge dans l'Empire Ottoman. Il est bien connu aussi que les unitariens s'opposaient au dogme de la Trinité et n'ont jamais accepté que Dieu se distingue en trois personnes. Même dans les cercles des luthériens et calvinistes, il était habituel d'assimiler les *hérétiques* de type Servet (Michel Servet) ou Socin (Socinus ou Fausto Socino) aux infidèles musulmans. Leurs théories risquaient d'être sympathiques aux Turcs, qui calomniaient les chrétiens en les accusant d'adorer trois Dieux. L'un des cas les plus connus est celui d'Adam Neuser qui est devenu antitrinitaire en 1570 sous l'influence idéologique des livres reçus de Transylvanie. Plus tard, Neuser a été arrêté, mais il a réussi à s'évader de prison et s'est réfugié, à travers la Pologne et la Transylvanie, à Constantinople, où il s'est converti à l'Islam.²⁹ Autour de lui s'est formé un cercle des renégats, qui sont parvenus aux plus hautes fonctions de l'empire. L'un des plus célèbres membres de ce cercle était Murād bey, d'origine hongroise, étant né dans la ville de Nagybánya (aujourd'hui Baia-Mare, Roumanie) sous le nom de Balázs Somlyai. C'est ce Murād bey qui avait rassemblé et traduit pour l'érudit allemand Johannes Leunclavius (Johann Löwenklau) les manuscrits turcs que ce dernier a inséré plus tard dans son célèbre *Historiae musulmanae Turcorum* (Francofurti, 1591). En plus, Murād bey a écrit un poème (*Hymnus*) trilingue (latine, hongrois et turc) prônant l'unité religieuse de l'humanité par la conversion des protestants à l'Islam. Il y fait voir un monde parfait, dans lequel la Bible et le Coran guident des hommes libres et fiers.³⁰

²⁸ Parmi la vaste littérature concernant le concept de Luther et d'autres essayistes protestantes sur le problème turque cf. Carl Göllner, *Turcica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhundert*, Bukarest-Baden-Baden, 1968, p. 173–209; Nicolette Mout, *Calvinoturcism und Chiliasm in 17 Jahrhundert*, in « Pietism und Neuzeit » (14), 1988, p. 72–84; Adam S. Francisco, *Martin Luther and Islam. A Study in Sixteenth-Century Polemics and Apologetics*, Leiden-Boston-Köln, Brill, 2007.

²⁹ Róbert Dán, *Erdélyi könyvek és a pflazi antitrinitáriusok (Des livres de Transylvanie et les antitrinitaires du Palatinat)*, « Magyar Könyvszemle », 93, 1977, p. 223–231;

³⁰ La version latine du poème a été éditée par Franz Babinger, *Der Pfortendolmetsch Murād und seine Schriften. Literaturdenkmäler aus Ungarns Türkenzeit. Nach Handschriften in Oxford und Wien*, bearbeitet von F. Babinger, R. Gragger, E. Mittwoch und J. H. Mordtmann, (Ungarische Bibliothek, Erste Reihe, 14. Band), Berlin, 1927, p. 33–54. Pour sa version hongroise voir : *Régi magyar költők tára, XVI. század*, (Œuvres des poètes hongrois du XVI^e siècle) vol. XI, éd. par Pál Ács, Budapest, Akadémiai Kiadó-Orex Kiadó, 1999, p. 141–153. Sur la vie et l'œuvre de Murād bey voir Andrei Pippidi, *Quelques drogmans de Constantinople au XVII^e siècle*, « Revue des études sud-est européennes », X, 1972, p. 227–255; Pál Ács, *Tarjumans Mahmud and Murād. Austrian and Hungarian Renegades as Sultan's Interpreters*, in *Die Türken und Europa in der Renaissance*, (Frühe Neizeit Vol. 54) hrsg. von Wilhelm Kühlmann und Bodo Guthmüller, Tübingen, 2000, p. 307–316.

Dans la lutte acharnée qui opposait les deux camps des protestants et des catholiques, il devenait habituel de s'accuser mutuellement de complicité ou de ressemblance avec la religion islamique. Déjà Postel a tracé la parallèle entre les doctrines protestante et musulmane dans son ouvrage intitulé *Alcorani seu legis Mahometi et evangelistarum concordiae liber* (1543). En 1597, deux exilés catholiques anglais, William Rainold (Gulielmus Reginaldus) et William Gifford (Gulielmus Giffordus), ont publié un ouvrage sous le titre de *Calvino-Turcismus, id est calvinisticae perfidiae cum Mahometana collatio et dilucida utriusque sectae confusio*. Du côté protestant, les parallèles tracées entre Mohammed et le pape, ou entre les Turcs et les papistes, sont innombrables autant dans les œuvres de Luther et Mélanchthon que dans les écrits d'autres réformateurs (cf. par exemple le livre d'un calviniste anglais, Matthew Sutcliff, écrit en 1604 sous le titre de *De Turcopapismo, hoc est de Turcarum et papistarum adversus Christi ecclesiam et fidem coniuratione*).³¹

C'est vers le milieu du XVII^e siècle qu'en milieu protestant hollandais, allemand et anglais a réapparu un courant millénariste qui, s'appuyant sur les écrits des prophètes de l'Ancien Testament (en particulier sur le livre de Daniel), dénonçait le pape comme Antéchrist *en annonçant la conversion des Turcs au protestantisme et la défaite totale du catholicisme, enfin le retour du Christ sur terre*. L'un des représentants les plus célèbres de ce courant a été Jean Amos Comenius (Komenský) qui a publié en 1659 et 1665 sous le titre de *Lux in tenebris* (puis celui de *Lux e tenebris*) les révélations de trois prophètes modernes : Jan Kotter, Christina Paniatowska et Mikulaš Drabik. Pour nous les plus intéressantes sont les révélations de Drabik, qui, au delà de sa prophétie sur la défaite de la Monarchie des Habsbourg et la renaissance du Royaume de Hongrie, propageait aussi qu'il était inutile de lutter contre les Turcs, invincibles du point de vue militaire. Selon lui, les deux religions (à savoir l'Islam et le protestantisme) étant presque analogues, les Turcs doivent être convertis au protestantisme. Son ouvrage publié par Comenius (*Lux in tenebris*) s'est vite répandu dans toute l'Europe. L'un des buts principaux de Marsili avec son ouvrage *L'État militaire de l'Empire Ottoman* fut de démontrer la fausseté de cette opinion en prouvant « que les forces des Turcs n'ont rien été, et ne sont rien au fond ».³²

Dans la querelle des protestants et des catholiques concernant le *calvinoturcismus* ou le *turcopapismus*, les Hongrois avaient un rôle particulier. Au XVII^e siècle, la conception (bien sûr, légendaire) que les Hongrois fussent les descendants des Scythes était déjà un lieu commun parmi les érudits européens. C'est en ce temps-là aussi que l'idée de l'origine scythique des Turcs a commencé à se répandre. Marsili lui-même a écrit largement sur l'origine scythique des

³¹ V. Segesvary, *L'Islam et la Réforme*, op. cit., p. 95–96.

³² L. F. Marsili, *L'État militaire de l'Empire Ottoman*, vol. 2, p. 199.

Hongrois et des Turcs.³³ Un érudit hongrois, János Nadányi, ami et disciple de Comenius, a publié à Amsterdam en 1663 un livre intitulé *Florus hungaricus*, dans lequel il a consacré un chapitre entier au problème de l'affinité entre les Turcs et les Hongrois : *Hungarorum, Turcorum et tartarorum affinitas*. Ce fait a été interprété deux façons différentes : les érudits catholiques en ont trouvé la preuve de la turcophilie des Hongrois en faisant remarquer que les Hongrois ne voulaient pas vraiment se battre contre les Turcs, car ils étaient frères des Turcs.³⁴

Il est vrai que parfois même les rois de Hongrie ont donné lieu à la suspicion. Par exemple, le plus grand roi des Hongrois, Matthias Corvin (1458–1490) avait menacé le pape Pie II de se convertir à l'orthodoxie, ou à l'Islam, s'il ne recevait pas assez d'argent pour continuer la croisade. Il ne faut pas oublier que, d'une part, la famille du roi Matthias était d'origine roumaine, à savoir de rite greco-oriental, et, d'autre part, c'est Matthias lui-même qui a propagé l'idée que lui et le sultan Mehmed II avaient un lien de parenté. Selon Matthias, la sœur de sa grand-mère aurait été enlevée par les Turcs et serait devenue l'épouse du sultan Murād II, père de Mehmed II. On ne sait pas si c'est vrai ou faux, mais nous ne pouvons pas exclure la possibilité qu'il ait été influencé par son historiographe humaniste, Antonio Bonfini (1427–1502) qui a affirmé pour la première fois la commune origine scythique des Hongrois et des Turcs dans son ouvrage *Rerum Ungaricarum decades*, écrit à la cour de Matthias.³⁵

Sur la base de ce qui précède, il n'est pas étonnant que Matthias soit un héros négatif dans les écrits de Marsili. Dans son *Discorso intorno alla libreria famosa di Buda* le but principal de Marsili est la diminution des mérites de ce roi. Dans ce but, il est même allé jusqu'à falsifier le texte de l'érudit Nicolaus Olahus (1493–1568) concernant la description de la Bibliothèque Corviniana. Il est à noter aussi que dans ses ouvrages ayant rapport à la Hongrie, Marsili a presque totalement négligé Matthias. C'est seulement dans son ouvrage, resté manuscrit, *Monarchia Hungarica* que l'on peut lire à ce propos quelques mots secs, sans aucun éloge du roi. Cela peut-être expliqué par le fait que la Bibliotheca Corviniana représente la grandeur et l'indépendance politique et culturelle du Royaume de Hongrie. Par contre, Marsili, dans tous ses écrits sur la Hongrie et la Transylvanie, veut prouver

³³ L. F. Marsili, *L'État militaire de l'Empire Ottoman*, vol. 1, p. 7–8; Idem, *Epitome historicum Regni Hungariae*, BUB ms Marsili 19, fol. 8r–9v; Idem, *Epitome della ribellione dell'Ungheria con annesso il Prodomo del Protocollo dei moderni confini Cesarei Ottomanici*, BUB ms. Marsili 70, fasciculus 10, fol. 2v.

³⁴ « Quin et Ungaros in Pannonia Turcos occidentales scribunt, ad distinctionem Orientalium, qui sunt in vicina Persarum, quamvis hodie in Hungariam (quam et potiori tenent in parte) extensi. Nec illud praetereundum Turcos apud Zonaram Istrum accollere, qui et Ugri; magnam linguae affinitatem, utriusque gnarus facile percipit. Tatarsi Mogoles et Mogores appellari volunt eodem cum Magyaro nomine. » (Iohannis Nadányi, *Florus hungaricus*, Amstelodami, 1663, p. 45–46. Sur la conception de Nadányi voir : László Havas, *L'Hongrie de Saint Étienne entre l'Occident et l'Orient*, « Acta Antiqua. Academiae Scientiarum Hungaricae », 41, 2001, p. 175–192.

³⁵ Sur cette question voir : Pál Fodor, *A szultán és az aranyalma. Tanulmányok az oszmán-török történelemről, (Le Sultan et le Kızıl Elma. Études sur l'histoire des turc-osmanlis)* Budapest, Balassi Kiadó, 2001, p. 183–204.

que les deux pays, grâce au règne de Ferdinand I^{er}, sont déjà devenus parties intégrantes de la Monarchie des Habsbourg. C'est pourquoi il a été obligé d'amoindrir les mérites des anciens rois de Hongrie, parmi lesquels Matthias, dont le souvenir pouvait ressusciter des nostalgies d'indépendance au milieu des Hongrois. Pour ceux-ci, au XVII^e siècle, le culte de Matthias était plus que vivant. La remise à Vienne de la Bibliotheca Corviniana, retrouvée en 1686 et estimée par Marsili être la bibliothèque de Matthias, a symbolisé dans l'interprétation commune de Marsili et des milieux de la Cour de Vienne la conquête et le contrôle intellectuel du pays.³⁶

De ce point de vue, l'opinion de Marsili est très frappante en ce qui concerne les relations turco-roumaines et turco-hongroises. Les Hongrois, écrit-il, en acceptant l'hérésie de Luther se sont alliés, du point de vue religieux, aux Turcs rebelles.³⁷ Mais, au point de vue politique, ils ont commis un péché plus grave en offrant volontairement, sans aucune résistance, leur royaume aux Turcs. Marsili se réfère ici à la prise de Buda en 1541, quand la forteresse est tombée aux mains des Turcs sans tirer un seul coup de feu.³⁸ Contrairement aux catholiques, les érudits

³⁶ István Monok, *Nyitott kérdések a Bibliotheca Corviniana kora újkori történetében (Sur les problèmes concernant l'histoire de la Bibliotheca Corviniana au commencement de l'époque moderne)*, in *A holló jegyében. Fejezetek a Corvinák történetéből (Sous le signe du corbeau. L'histoire des Corvinas)* éd. par István Monok, Budapest, Corvina Kiadó-OSZK, 2004, pp. 52–69.

³⁷ « Tra le cause esterne una è quella la quale abassò lo stato dell'imperio, questa è l'eresia nata da Martino Lutero, per la quale l'Alemania si divise rispetto alla religione in tante fazioni, e levato la confidenza fra le parti, e membri e causata tanta alterazioni nelle massime fondamentali dell'imperio, ed ordine, ed istituzioni. [...] La religione, o istituto dannoso di Lutero sconvolse tutto l'imperio, perche fu causa o pretesto di arditamente fare confederazioni contro di cesare [...] fomentando tali alianze contro del proprio capo Cesare, distrusse se stesso nel rispetto, nelle forze ed armonia. Considero ancora che la morte inopinata di Ludovico II, re d'Ungheria, ucciso nella battaglia contro il Solimano nella pianura di Moaz [Mohács], fosse causa dell'ingrandimento del luteranismo. [...] Considero, che Lutero assistette prodigiosamente all'ingrandimento dei turchi in Europa, perché la di lui nova dottrina divisò le forze austriache a diffendere nell'imperio, e Solimano a man sicura fece da conquistatore nel Ungheria Regno, che nel progresso d'un secolo e mezzo non dirò che habbia ingrandita la Casa d'Austria, ma indebolita, se non sinanche stata la causa della sua decadenza. » (L. F. Marsili, *Relazione dello stato dell'Impero Romano Germanico. Considerazine mie*, BUB, ms. *Marsili*, 96. fasc. A., fol. 19r–20r.)

³⁸ La santità di così gran regi fece bene un degno antimurale di vera religione agli estremi dell'Europa contro barbare nazioni, che ben malamente fù corrisposto da chi doveva animarlo nel tempo che incominciava ad insorgere la fatale idra dell'Ottomana Potenza quando questi disuniti ad anche contro regi non solo in più fazioni ma anche ribellati contro del proprio re, o' non fecero resistenza a' i turchi con quella forze che gli erano proporzionate, o' pure parti di essi ambivà l'alleanza la protezione di chi dovevano per debito opprimere. La memoria dell'empio Giovanni Zapoglio causa della ruina di tanti popoli e della stessa Unghera Monarchia che, invece di obbedire al proprio re legittimo Ferdinando primo l'infante vuole arrogarsi la corona coll'appoggio e' protezione di Solimano dal che nè venne la perdita alla cristianità fatale di Buda e la separazione della Transilvania dall'Ungheria costituendola sotto la dipendenza dell'ottomano una tucina di tutte quelle maggiori sciagure della cristianità dalla parte delle Pannonie ha sperimentato ed i turchi guadagnati in uno stato senza sangue questi due gran parti come della metropoli dell'Ungheria e l' altro della si sudero in istato di non più minacciare l'Ungheria mà anzi di averla sotto piedi (3b) ogniquale volta loro fosse sparta l'ora opportuna giacchè l'opera degli ungheri di natura inquieti gli era più utile sotto nome di suddito dell'Austriaca Potenza che di essere proprio suddito lusingandoli di protezione alla loro passione di libertà con l'esempio della Transilvania alla si lasciana impune ogni sceleragine e nel governo e nella religione purché dipendenza fosse fedele. (L. F. Marsili, *Epitome della ribellione ultima d'Ungheria*, BUB ms *Marsili* 70, fasc. 10. fol. 3r–3v.)

protestants ont vu dans l'origine commune des Turcs et des Hongrois une possibilité de la conversion des Turcs au protestantisme. Selon Comenius, par exemple, la conversion des Hongrois (des descendants des Scythes) pourrait être présentée comme un exemple aux Turcs (les autres descendants des Scythes). Pour cette raison, il s'est impliqué dans la traduction de la Bible en turc. Durant les années 1651–1654, quand Comenius séjournait à Sárospatak (une ville dans la partie Nord-Est de la Hongrie), il a tenté plusieurs fois de convaincre la princesse Zsuzsanna Lorántffy (1600–1660) de faire traduire la Bible en turc. Mais la mère du prince de Transylvanie, György Rákóczi II (1621–1660), a fermement rejeté la demande de Comenius.

C'est un renégat polonais, Albert Bobowski (dit Ali bey, drogman de Mehmet IV et résident des États-Généraux des Pays-Bas à Istanbul) qui a traduit en 1662–1664, avec l'aide pécuniaire de Levin Warner, la Bible en turc.³⁹ Le mécène de Warner, Laurentius (Laurent) de Geer était en fait un des amis les plus enthousiastes de Comenius. C'est aussi avec son aide matérielle que Comenius a publié le *Lux e tenebris*. Warner a envoyé le manuscrit d'Ali bey à Leyde pour le faire y imprimer aussi par de Geer. Mais, pendant l'été de 1666, Laurent de Geer est mort, le manuscrit donc n'a été publié qu'en 1827. C'est à cette année-là qu'il sera publié par les soins de la Société Biblique de Londres, mais sans la préface de Comenius intitulée *Bibliorum Turcicorum dedicatio* et écrite déjà en 1667.⁴⁰ Dans cette préface, Comenius traitait la nécessité de la paix universelle religieuse. L'Islam est présenté par Comenius comme une religion équivalente au christianisme et les Turcs sont invoqués non comme l'ennemi ancestral de la chrétienté, mais, au contraire, sont invités à se convertir au protestantisme et à participer à la réalisation de la paix mondiale.⁴¹

Il faut ajouter que Marsili n'était pas un adepte de l'universalisme religieux ou de la tolérance, comme l'étaient par exemple Postel, Theodor Bibliander (le

³⁹ Jean Deny, *A propos des traductions en Turc osmanli des textes religieux chrétiens*, « Die Welt des Islams » 4, 1955, 1, p. 30–39.

⁴⁰ Johann Kvačala, *Johann Amos Comenius. Sein Leben und seine Schriften*, Berlin-Leipzig-Wien, 1892, 326–356; Milada Blekastad, *Comenius. Versuch eines Umrisses von Leben, Werk und Schicksal des Jan Amos Komensky*, Oslo-Praha, Universitetsforlaget, 1969, p. 482–550; Jan Kumpera, *Comenius and his Hungarian stay*, « Specimina Nova Dissertationum ex Instituto Historico universitatis Quinqueecclesiensis de Jano Pannonio nominatae », 1, 1985, p. 87–127; Nabil Matar, *The Comenian Legacy in England: The Case for the Conversion of Muslims*, « The Seventeenth Century » VIII, 1993, 2, p. 203–215.

⁴¹ « Caeterum quia Alcorani doctrina in fundamentalibus ex doctrina legis et evangelii, tanquam e fontibus aeternae veritatis manat. [...] Praesertim cum tibi, moderno rerum moderatori, Mahomdei quatuor, jam in hac florente juvenia tua cor Deus Salomonico simile dedit, latum profundum, omnium capax, quasi arenam, quae est in litore maris, ut sapientia superes omnes orientales [...] in quid potius tantum mentis acumen convertes, atque in cognoscendum ea, quae magnus Deus unquam generi humano looqtus est et revelavit? Ut instructus sapientia illa, quae a solo Deo venit, tot populos Dei juxta normam legum Dei regere scias, beatumque te praedicent populi, reges et reginae a finibus terrae venientes tuamque (ut Salomonis olim) sapientiam et gloriam, omniaque sub sceptro tuo florentissima videntes et admirantes. » (*Bibliorum Turcicorum dedicatio* in: Jana Amose Komenského, *Korrespondence*, a cura di Adolf Patera, Praha, 1892, 284–285.)

traducteur du Coran en Latin,) ou Comenius. La formule des universalistes était l'*una religio in rituum varietate* (maxime de Nicolas de Cues, appelé plus communément Nicolaus Krebs 1401–1464). Cela veut dire que, de ce point de vue, Dieu est à la fois présent et agit parallèlement dans les différentes religions, et ainsi tous les peuples s'accordent sur les points principaux de la doctrine et de la pratique religieuse, même s'ils diffèrent sur des particularités.⁴² Au contraire, selon Marsili, il n'y a pas de connaissance de Dieu et d'espoir de salut en dehors de la religion de Christ. Pour cette raison, Marsili restait l'adepte de la guerre sainte ou de la croisade, en soulignant que l'instrument de la protection et l'expansion de la foi est la guerre.

Aujourd'hui, il est évident que ni la conception utopique de Comenius ni celle de Marsili n'avaient nulle chance de se réaliser : les deux religions et les deux empires se sont écartés de plus en plus grâce justement à la frontière tracée et bien renforcée du point de vue militaire par Marsili. Malgré le fait que les théories de Marsili au sujet du développement du commerce entre les deux empires seront mises en pratique durant le 18^e siècle par les mercantilistes autrichiens, les deux religions (notamment l'Islam et le christianisme) et les deux cultures (l'orientale et celle de l'Occident) se sont éloignées de plus en plus durant les 18^e et 19^e siècles. On ne voit pas encore clairement ce qui adviendra à l'avenir.

⁴² V. Segesvary, *L'Islam et la Réforme*, p. 152–154.

Révolutionnaires, nationalistes et diplomates

JAMES HENRY SKENE'S ACCOUNT OF THE REVOLT IN UPPER BULGARIA (1850)

CONSTANTIN ARDELEANU
("Dunărea de Jos" University of Galați)

Ce travail signale, édite et commente le rapport d'un agent de l'ambassade britannique à Constantinople au sujet d'une révolte anti-ottomane de la population bulgare de la région de Vidin.

Keywords: Bulgaria, revolt of 1850, Vidin, Belgradchik, James Henry Skene.

Two major peasant revolts mark the history of the Bulgarian national movements during the first Tanzimat period (1839–1856): those in Nish (1841) and Vidin (1850). The general causes of the uprisings, with increased dissatisfaction in the areas of administration, taxation and landholding, the progress of the insurrection or its socio-economic and national consequences have been too thoroughly analysed in the Bulgarian and international historiography to deserve additional scrutiny from a non specialist in the avatars of Balkan modern history¹. However, as Professor B.V. Toshev has very recently referred to the importance of James Henry Skene's travelogue for documenting the revolt of 1850², this paper aims to detail the circumstances of the Scotsman's mission to Upper Bulgaria and its tangible result – an unpublished report sent to Effingham Grant, the British Acting Consul General in Bucharest.

Born in Inverness (3 March 1812) and raised in Scotland, Skene embarked on a military career, which brought him to the British garrison in Malta. After marrying Ralu Rizo-Rangabe, the daughter of an influential Greek dignitary related to the Romanian Principalities, the Scotsman settled himself in the East, at Athens and Constantinople, where he entered the entourage of the influent British Ambassador, "the Great Elchi", Stratford Canning³. In the summer of 1850, while in an "excursion in the provinces of Austria which are least known, and afterwards

¹ See Mark Pinson, *Ottoman Bulgaria in the First Tanzimat Period – The Revolts in Nish (1841) and Vidin (1850)*, in "Middle Eastern Studies", vol. 11, no. 2, May 1975, pp. 113–133.

² B.V. Toshev, *The First Literary Evidence about the Belogradchik Uprising: Skene (1854)*, in "Venets: The Belogradchik Journal for Local History, Cultural Heritage and Folk Studies", vol. 1, no. 1, 2010, pp. 78–93 (online version available at <http://www.venets.org/getfile.php?id=64>).

³ For a short presentation, see Adrian Silvan Ionescu, in *Călători străini despre Țările Române în secolul al XIX-lea*, new series, vol. V, 1847–1851, edited by Daniela Bușă, București, 2009, pp. 593–595.

through the Danubian Principalities to other parts of the Turkish Empire”⁴, Skene reached Bucharest.

With little reliable information regarding the disturbances in Bulgaria available in the Wallachian capital and throughout the Principalities, Grant reported that “the details which reached us of events passing in that Province” were “contradictory and exaggerated”⁵. On the one hand, there were the alarming dispatches sent by the British Vice-Consul in Galați (Galatz), Charles Cunningham, accounts circulated by the passengers travelling down the Danube onboard Austrian steamers or communicated to him by the Austrian consul in Galați. On 29 June 1850, forwarding news coming from the Austrian vice-consul in Vidin (dated 19 June), Cunningham announced “that there was a rising of the Bulgarians in the neighbourhood of Widdin and that at that time the garrison of Widdin consisted of 800 regular troops only; that 1000 irregulars had gone out of Widdin and in one village had killed 140 Bulgarians and in other two villages that 100 more had been killed, nearly all of the Bulgarians were without arms and many of them had not taken part in the rising; also that the Turks had killed some Bulgarians in the town of Widdin”⁶. On 6 July, Cunningham added that “all was quiet in the neighbourhood of Widdin, that regular troops had arrived both infantry & cavalry and therefore that the Turkish inhabitants who had taken up arms could be withdrawn”. The irregular troops were guilty for the carnage, being accused of having massacred “at least two thousand unresisting Christians”⁷. On the other hand, there were the reassuring reports of Ahmed Vefyk Effendi, the Turkish Commissioner of the Danubian Provinces, residing in Bucharest during a period when the Principalities were occupied by Russo-Turkish troops. Thus, facing so inconsistent information, Acting Consul Grant was extremely interested “to procure some accurate account of the late proceedings on the right bank of the Danube”⁸, and Skene volunteered to travel to Upper Bulgaria and “ascertain the truth”⁹.

Entrusted with letters of recommendation from the Turkish Commissioner to the Pasha of Vidin, the Scotsman left Bucharest about mid-July, accompanied only by a Greek servant, Pietro, “engaged in favour of his knowledge of the Wallachian, Bulgarian, and Turkish languages”. In Vidin, Skene took quarters at the residence of Zia Pasha, governor of the province, “who has the rank of Vezir, or a Pasha of

⁴ James Henry Skene, *The Frontier Land of the Christian and the Turk; comprising Travels in the region of the Lower Danube, in 1850 and 1851*, vol. I, London, 1853, p. 1.

⁵ The National Archives of the United Kingdom, Public Record Office, FO 195/354 (Foreign Office. Embassy and Consulates, Turkey, formerly Ottoman Empire: General Correspondence Turkey, Consulate General in Wallachia, 1850–1852), f. 84–85 (Bucharest, No. 18, 16 August 1850, Effingham Grant to Stratford Canning).

⁶ *Ibid.*, FO 195/349 (Vice-Consulate at Galatz and Sulina, 1850–1851), f. 248 (Galatz, No. 29, 29 June 1850, Charles Cunningham to Stratford Canning).

⁷ *Ibid.*, f. 252 (Galatz, No. 31, 6 July 1850, Charles Cunningham to Stratford Canning).

⁸ *Ibid.*, FO 195/354, f. 84–85 (Bucharest, No. 18, 16 August 1850, Effingham Grant to Stratford Canning).

⁹ J. H. Skene, *op. cit.*, p. 215.

three tails". Thus, he had access to the official version on the incidents, presented to him both by Zia Pasha and the local Turkish civil and military dignitaries, among whom Ferik Pasha ("who had been sent from Constantinople to take command of the troops in Upper Bulgaria, in consequence of the recent insurrections"), Mustapha Pasha and Ismael Pasha¹⁰.

A completely different description was made by three Christian informers. One of them, doctor Barbieri, Italian by origin, but enjoying British protection, gave him "much information on the state of the country, which, by his account, was as bad as can well be imagined, and too bad to be believed". A second source was the agent of the Danube Company, also acting as Austrian vice-consul, whose "hostility to the Turks was so evident in everything he said that I could not hear it without considerable distrust". Skene also examined the Metropolitan Bishop, suspected of being "a Russian agent, as most of the Greek clergy are", though displaying the most servile attitude towards the Turks. His version of the events was as intriguing: "The Bishop said much against the Turkish government, and I consequently supposed, he was all on the side of the Christians, but I was mistaken; for when I questioned him about the Bulgarian peasantry, he was as violent in his abuse of them as he had been lavish in his vituperation of the Turks".

Extremely analytical and judicious with all these witnesses, the British investigator seemed inclined to believe more the official version, more articulate and reasonable, than the exaggerated statements of his Christian sources. Thus, after hearing the hierarch's account of the events, "which he described altogether differently from my previous informants, the Pasha, the Austrian Vice-Consul, and the Italian Doctor, all of whom had represented them according to his especial views. I suspected that, of the four versions, that of the Turk was the most correct, but I still reserved my opinions for further elucidation".

Determined to also have the sentiments of Bulgarian peasants, Skene headed to Belogradchik, with the view of also visiting the villages where the most important disturbances took place. In Aktshar (probably modern day Akatsievo), he gathered information in Christian and Muslim coffee-houses. The Scotsman also stopped at Maladernoftz and Isvor, where the local Mudir or Mayor presented his own narrative on the insurrection. "But as I wished to form my opinion on the evidence of persons altogether unconnected with the government and belonging both to the Christian and the Mahometan classes of the population", he continued "his voyage of discovery, entering into conversation with almost every one we met in the streets". The investigation continued in Belgradchik, where he was received by Ismael Pasha, and throughout his return voyage to Vidin.

¹⁰ This account is entirely based on information from *Ibid.*, the second part of Chapter 10 (Widin – Zia Pasha – Halil Bey – Ali Riza Pasha – Mustapha Pasha and Ismael Pasha – Defences of Widin – Maltese Doctor – Bath – Dinner party – Fehim Effendi – Storm), pp. 226–241 and Chapter 11 (Turkish Officers – Hussein Pasha – Austrian Vice Consul – Russian Intrigues – Metropolitan Bishop – Divan Effendi – Polygamy – Greek Slave – Arabs – Gipsy Encampment – Aktshar – Late Disturbances – Belgradjik – The Mudir – Maruf Aga and the Arab – Ismael Pasha – The Sultan and the Czar), pp. 242–271.

On the basis of these witnesses and of the inquiries made, Skene drew up his report of the insurrection in Bulgaria, which he sent from Vidin on 7 August 1850¹¹. The paper completes the narrative from his published travelogue, the key elements of the revolt being considered the following: the peasantry was agitated by “foreign emissaries and Greek priests”; the villagers displayed a generally pacific attitude; the bloodshed was the result of the irregular forces’ gratuitous violence; the Turkish authorities reacted with tact and moderation and were not in any way guilty for the atrocities committed. The Scotsman’s account is definitely biased by his formation and prejudices, but it is nevertheless an extremely valuable record for documenting the revolt of 1850, its consequences and most of all its contemporary perceptions.

*

Widin, 7th August 1850

“Sir,

It appears that no precise account of the number of lives lost during the late disturbances in Upper Bulgaria has as yet been forwarded from this place, and the contradictory remarks, which vary in representing it sometimes to have been not more than thirty, and at others, as many thousands, are still unsupported by any direct evidence on either side. Indeed it is only now that a reasonable estimate can be formed on the subject, because the commission, appointed by the Turkish local authorities for the purpose of ascertaining how many Bulgarians were killed, had not concluded its operations until the end of last week; and, as the importance of the events and the interest attached to them must necessarily depend very much on the amount of harm done, I hope that a further elucidation of the circumstances attending the collision between the Turks and the Rayas will not prove inopportune.

Although much may be said with regard to the degree of reliance which can be placed on the result of the investigation ordered by the Pacha of Widin, still it is altogether impossible in the present state of the country to arrive at a conclusion, in the least satisfactory, through any other medium than that of an official enquiry, and, if due allowance be made for the possibility of collusion on the part of the commissioners, and ample latitude given to the probability of exaggeration in the assertions of the Christians at Widin, a conjecture may be formed, which cannot deviate much from the truth. I shall, therefore, state the number of deaths computed by the commission and the allegations of the Christians, together with the convictions which I have come to in the course of my own personal enquiries and observations at Widin, Belgradgik, and the neighbouring villages, and I trust that

¹¹ The report is enclosed in the dispatch which the British Acting Consul in Bucharest sent to Constantinople (Bucharest, No. 18, 16 August 1850, Effingham Grant to Stratford Canning) – FO 195/354, f. 86–97.

the matter will thus be placed in a clearer light than that in which it has hitherto been viewed.

With respect to the reports which have been circulating in the other provinces, there are only three possible sources of information, from which they can have been derived. First there is Dr. Barbieri, an Italian who arrived at Widin a few days after the disturbances were over, and who communicated all the intelligence he could collect here to different quarters, and, amongst others, he has addressed letters on the subject to the British Embassy at Constantinople and to the British Consulate at Belgrade; he has shown me copies of his correspondences, and, as we discussed most fully their contents, it soon became evident to me from his explanations of them that he has allowed himself to be carried away by his excitement and to lose sight of matter of fact in his desire to produce effect. Then there is the Agent for the Danube steamers, who also acts as Austrian Vice Consul; he has reported what he heard rumoured in the town to the Austrian Consul at Galatz, and his statements may have been repeated and credited there as containing accurate intelligence, but anyone, who could hear them *viva voce* as I did, would at once perceive how strongly they are biased by a hostile feeling towards the Turkish authorities, and would be convinced, as I was, that resentment for the hospitality afforded last year to the Hungarian refugees prompts his opinions, induces him to give credence to the most gross exaggeration, and deprives him even of the semblance of impartiality. Besides these two services of information, tidings may have been received through passengers reaching Constantinople, Galatz, or Belgrade, by the Austrian steamers; but such channels of communication can hardly be trusted to, as their purport must either have been dictated by the Agent and officers of the Danube Company, or have been coloured by the irritated feelings which Bulgarians leaving Widin would naturally carry with them. Instances of this are to be found in the facts that it was currently believed on the other side of the Danube that Zia Pacha had been superseded for his conduct in the late affairs, and that the Metropolitan Bishop had been given over by the Turks to the Bulgarian villagers as a hostage until their demands should be settled; whereas I found Zia Pacha in the full exercise of his functions as Governor of Upper Bulgaria, which he still is, and the Bishop living quietly in his own house in this town. The rumours, which have been circulating with regard to the late events in the Pachalik of Widin must, therefore, be considered as resting on very slender foundations, and they are the less entitled to credence inasmuch they have evidently been spread by persons serving the Russian interest of making as much as possible of such incidents in Turkey; while the statements which have been forwarded from here were altogether premature, for nothing had there been concluded, many individuals supposed to have been killed were daily returning from Servia whither they had fled, others who were said to be mortally wounded were recovering, and, in short, most of the consequences of the collision between the Turks and the Bulgarians were so doubtful that a positive case could not

possibly be made out on either side. But almost all that was uncertain and ambiguous has now been cleared up, as much as it probably ever can be, and I shall proceed to acquaint you with the facts, in so far as I have been able to ascertain them.

The commission, sent round the villages to make out a list of those who had been killed, was presided by the Metropolitan Bishop of the Greek Church at Widin, who communicated to me the result of their enquiry, and the Pacha gave me a copy of their report, which he said would be forwarded to Constantinople in a few days. The total amount of lives lost among the Bulgarians is therein fixed at 144; on the 11th of June, 25 of these are stated to have been killed near Lom Palanka, when Zia Pacha sent Marouf Aga to collect some of the zaptié, who are a kind of irregular gens d'armes, and to meet the insurgents for the purpose of asking them what they wanted; on the 25th of June, 64 are calculated as having been put to death at Belgradgik and the surrounding villages, when the same irregular troops were ordered to proceed there with the view of dispersing the Bulgarians, but without instructions to attack them, as no resistance could be expected from unarmed peasants, and none was offered except in self defence; and the remaining 55 are reckoned to have been killed on the hills during the passage of Marouf Aga's band from the one place to the other. Such is the report of the Bishop; but, instead of 25, 64 and 55, it is asserted at Widin by those who have spread the reports which have reached other places, that the number of Bulgarians killed on those three occasions amounted to 150, 1000 and 200, making a total of 1350, or, as the Austrian Vice Consul told me, that the whole extent of the loss of life reached 1246. It is also stated that 3 women and 4 children had been put to death at Belgradgik, that a great many women suffered violence and that the houses and shops of the Bulgarians resident there had been plundered to the value of upwards of 600,000 piastres. These statements were made to me by several persons of apparent respectability, but their manner so obviously betrayed the existence of the greatest degree of animosity against the Turks, that I could not receive them without considerable distrust, and I have not the least doubt that the numbers affirmed by them are very much exaggerated; while, on the other hand, I have not less doubt that the Bishop has underrated the loss of life, for, although his selection by the Pacha was expedient on account of his position as the local head of the Christian Church, which rendered him a suitable mediator between the Turks and the Bulgarians, I fear that he was not personally the most eligible individual to conduct the enquiry, because, from all that I have both heard and seen of him, I suspect that he would be disposed to show a result as favourable to the Turks as he possibly could.

I questioned a great many Bulgarians at Belgradgik and in the villages, where none of those who spread the exaggerated reports had been, and I could not obtain any evidence in support of these erroneous statements; but I discovered several cases which had not been included in the Bishop's list. For instance, 45 Bulgarians were said to have been killed in the town of Belgradgik, while I ascertained there

beyond the possibility of a doubt, as they were cut down in the open streets and everyone agreed about the number, that no more than 12 had been killed, notwithstanding that my informants were all most violent in their vituperation of the Turks, and I was fully convinced that no women or children were put to death, as was reported, although it is true that several were wounded; I saw one woman with two bad thrusts of a yataghan in her neck, and a little boy of seven years of age with a long sabre cut on his head, the cap which he wore when I saw him being divided in two by the blow, but these wounds were nearly healed; and it was stated that 955 had been killed in the villages of Belgradgik, whereas the villages themselves did not mention to me more than 70, and some of them said that only 50 had died. In the other hand, I found that deaths had occurred which the commission had not counted; at the fort of Belgradgik, for example, 7 Bulgarians were put to death, whose fate was not known when the Bishop was there; at the villages of Maladernoftz, Racovizza, Ghirza, Brecovizza, and Calla, 16 persons had been killed of whom no mention is made in his report and in the town of Belgradgik 4 Turks were killed, as well as 11 belonging to the villages near Widin and 9 who are missing without any thing certain being known of what has become of them; I think it probable, however, that these latter had escaped to Servia, as the insurgents only desired to take the arms of those whom they stopped on the roads, and many Turks have returned to Widin by the Danube steamers, saying that their lives had been spared on their giving up the guns, swords, or pistols, which they carried. After minutely calculating all these and many other details, too long to be inserted here, and after gathering as much information as I could obtain from both parties not only at Widin, as those who have written on the subject had done, but also at Belgradgik and a great many villages, I have, therefore, arrived at the conclusion that 200 is as near an approximation to the truth with regard to the loss of life as it is possible to reach in a country like Bulgaria, where more regular proceedings to ascertain the exact number are utterly impracticable; this result is certainly not above the mark, and probably not much under it.

I had no means of making any estimate of the amount of property plundered at Belgradgik, but that houses and shops were really rifled of almost everything they contained, is perfectly true; as also that violence was committed on women.

The worst feature in the whole affair, however, appeared to me to be the following, and I relate it because it seems to have escaped the notice of all others who have investigated the circumstances attending these disturbances. When I was about to leave Widin for Belgradgik, the Divan Effendi, or Chief Secretary, told me that the Pacha would be obliged to me if I could obtain any information with respect to seven inhabitants of the latter town who had disappeared. On arriving there, I went to their houses and saw their wives, who said that, when the Turks of Belgradgik perceived that the villagers were approaching in great numbers, they sent for these seven Bulgarians, who were the principal shop-keepers of the place and who knew nothing of the movement in the villages, and they enticed them into

the fort, where they were detained as hostages. During nine days their children were allowed to carry food to them, and they saw them confined with chains on their hands and feet; but on the tenth day, which was after the irregular troops had entered the town and had killed several of the inhabitants, the children were refused admittance into the fort, and nothing had since been heard of the seven shop-keepers. The son of one of them was at the door of his house on that day, when one of Marouf Aga's band was passing, and the Turk told him that he wished to be his guest; the Bulgarian said he was welcome and held his horse while he dismounted; when they were entering the house, the Turk drew a pistol from his girdle and shot the young man through the head; after which he carried off all the money and articles of value belonging to the family. The blood was still visible where the Bulgarian fell. This was all that I could learn at Belgradgik on the subject of these seven families, but, on leaving that town, I was followed by a Priest of most respectable appearance with four Bulgarians, three of whom told me that they had been afraid to come to me in the town, where the Turks might hear that they had given me information, and that another son of one of the seven shop-keepers had brought them to me for that purpose, in consequence of the Priest having hinted to him that he was aware of their being able to throw some light on the fate of his father. They then proceeded to narrate what they knew with regard to the seven hostages, which was significant, if true, and I saw no good reason to doubt it. They said that they had chanced to be among the trees on the hill near the fort, on the 25th of June, when they saw the seven prisoners led out of it with their arms pinioned, and that they were bound to some wild plum trees, which they pointed out to me from the road, and stabbed to death by the Turks. They added that the bodies were thrown among the bushes, after the heads had been cut off and carried away. One of the witnesses said that three of the heads had been taken to Widin, and that the Pacha had given a bakshish of 2000 piastres to those who brought them to him, but another of them interrupted him saying that he could not know that for certain, and they should relate only what they had seen. The latter also told me that he had gone to the spot with another of them a few days afterwards and had found a number of dogs devouring the bodies. I enquired if the bones could still be seen, with the intention of returning to Belgradgik to see them myself, but the Priest said that he had gone to the place lately, when he heard the story from my informants, and that no vestige of them there remained. The alleged bakshish is too inconsistent with the general character and conduct of Zia Pacha to be believed without better evidence, which could not easily be obtained even if it were a fact; but the remainder of the story bore every appearance of truth as far as can be judged by the manner in which it was told, and this was the most likely result that could arise from the detention of the hostages, as Marouf Aga and his followers were not men who would be disposed to spare them. Forty children were left totally destitute by the death of these seven Bulgarians, one of them having no less

than nine the eldest of whom is only 13 years of age, and, although they were the most wealthy tradesmen of the town, their widows are most utterly penniless, everything they possessed having been carried off, even to the most necessary household utensils. On my return to Widin, I stated their case the Zia Pacha, and he immediately gave orders that a regular supply of food should be given to them, until he should have it in his power to restore all that had been appropriated by the Turkish irregular troops to the rightful owners; and he assured me that it was his intention to bring the leaders of these bands to trial for their conduct.

The chief responsibility for the bloodshed which has taken place in Upper Bulgaria lies with Marouf Aga, but there is a proprietor of Lom Palanka, whose name is Sherif Effendi, although he is commonly called the Arab from his dark complexion, and who was also very much to blame. He accompanied Marouf Aga on his expedition, and he was the first to draw his sword on the Bulgarians and to incite others to do the same. Marouf Aga remonstrated against his violence and reminded him that they had no instructions which could authorise it; so far he behaved better than Sherif Effendi, but when he went to Belgradgik it seems that he was less to blame only inasmuch as the ones of having shown the example cannot fall on him, for he was as cruel and bloodthirsty there as Sheriff Effendi had been at the villages of Lom Palanka. The Austrian Vice Consul told me a few days ago and that the latter had absconded from Bulgaria and that the Pacha had facilitated his flight, but the Pacha assured me that he had kept him at Widin, as well as Marouf Aga and all the other chiefs of the irregular troops for the purpose of calling them to a severe account for their conduct, and I was informed today by a person who had seen Sherif Effendi this morning that he asserts they have the written orders of the Pacha to act as they did. This seems to me to be impossible, as it can hardly be credited that the instructions given to Marouf Aga and Sheriff Effendi should have been dictated by a totally different spirit from those imparted by the Pacha to many others, who were acting in the same affair, and with whom I spoke on the subject. All of those employed by the Pacha, with the exception of those two, behaved with prudence and moderation; the local authorities of Lom and Belgradgik were immediately replaced by others, who enjoyed his confidence, and their conduct has proved that they deserved it; the excitement of the Turkish population at Widin was kept in check by the most praiseworthy measures executed under his own personal direction and officers were sent by him to the villages to pacify the irritation and calm the fears of the Bulgarians. In all these cases, the Pacha's instructions were irreprehensible, and the results were most satisfactory; it can therefore hardly be fair that he should be held responsible, as he is by those who have written from here on the subject, for the murders of two of his many agents who were acting independently and at a distance from him.

The leaders of the irregular troops, as well as the zaptié themselves, are Turks of this province, and there is a wide distinction to be made, in my opinion, between them and the Turkish local government, although they seem to have been most

grossly confounded in the accounts of the recent events, which have been transmitted from here. The former proved themselves to be impetuous and cruel, while the latter acted throughout in a spirit of conciliation; the religious fanaticism, licentious brutality, and sanguinary fury, of Marouf Aga's band were characteristic of an intolerant lawless, and vindictive people, whom violence has not yet been sufficiently tempered by the laudable endeavours of their rulers to bring them within the pale of civilization, while the measures adopted by Zia Pacha and Riza Ferik Pacha, the Commander of the Forces, who arrived here about three weeks ago, were in every respect such as would have been resorted to under similar circumstances by Governors and Generals belonging to the most enlightened nations and, as far as I could judge, the only censure, that can be awarded is for a want of severity on the part of the local authorities, who appeared to me to have been deficient in vigour and energy of conduct, rather than in principles of humanity and benevolence, as has been stated by others. And instead of attributing this insurrectionary movement to the oppressive administration of the province, as some persons have done, I am only astonished that such collisions should not have occurred before now under the defective system of the collection of taxes, which is an intolerable burden on the Bulgarians, and which existed long before the present local government was in office, while it is altogether beyond the control of the Pacha. The villagers, moreover, never laid their grievances before him, and never begged him to intercede for them in a higher quarter; what just cause of complaint against him can they thus have? But it is not true that they complain of his conduct at all, and the statements that the differences were between the Bulgarians and their immediate rulers are altogether groundless. The Bulgarians complain of the malpractices of the Beylikgis; they believed that the Pacha had been informed of their dissatisfaction; and, seeing no prospect of relief from their sufferings through the steps, which they had already taken, they resolved on going to Widin in a body to state their grievances. That they were prompted to do so, I have no doubt; and I am quite convinced that the non-effect of their previous attempts to bring their case under consideration was also owing to intrigue.

Russia, ever ready to sow the seeds of discord among her Southern neighbours in the hope of reaping the harvest of intervention, has not been inactive on the present occasion in Bulgaria. I have been told by persons here that they had been spoken to by her agents; others said to me that they had recognized them when they had crossed the Danube by night in disguise. I also conversed at some length with one of them myself, during the recent disturbances when I passed Widin on my way down the Danube, although it was not until sometime afterwards that I learnt he was an officer in the Russian service, and another of them, with whom I spoke lately, and who seemed to be altogether inadequate to his mission, told me himself that he was employed in that way, although his official duties were ostensibly of a totally different nature. The effects of this course of systematic intrigue are visible in the veneration with which the name of the Emperor of Russia

in pronounced by the Bulgarian peasants; they call him their father; and the mere identity of their religious creed could never produce so decided a sympathy, unless other means were used. I had an opportunity of judging how loosely connected these machinations were with the late events, the villagers frequently asserted to me that they had complained repeatedly to the Pacha through their Priests and the Metropolitan Bishop, and the Pacha assured me that no such complaints had ever reached him, while he also told me, one day in the presence of the Bishop, that they had never even complained to their own Priests. The Bishop kept silence, and the Pacha asked him if he had ever received a complaint from the villagers; he replied in the negative, but his manner was such as to convince me of the falsehood of his declaration. He is evidently playing a double game; secretly intriguing for Russia, but struggling at the same time to gain the confidence of the Turkish authorities, towards whom he displays the greatest degree of servility, and whose interests he endeavours to further when they employ him openly. He does not have a good reputation in any respect.

Five or six Bulgarians leave by the steamer today for Constantinople with the intention of appealing to the Sultan for some change in the system of taxation. They asked the Pacha's permission to go, and he granted it immediately.

The country appears to be still in an unsettled state; so much so that I was advised by many not to undertake a journey in the interior without a guard and Riza Ferik Pacha spontaneously offered me an escort when I mentioned to him my project. In the villages, the Bulgarian peasants said that they did not venture to sleep in their houses, as they feared that they might again be attacked, and that they concealed what property they could and slept in the field; while, on the other hand, the Turkish population seemed also to entertain apprehensions, as a family going from Belgradgik to Widin begged leave to travel under the protection of the armed men, who accompanied me; but, although there is alarm on both sides, the grounds are not equal, for the Turks are allowed to carry arms, and that privilege is denied to the Bulgarians.

I found cultivation very much neglected in consequence of the state of the country; the crops of maize were neither hoed nor weeded in many places; and the villagers will thus be deprived of a great part of their subsistence for the winter.

The irregular troops have been dismissed by the Pacha, and the country is patrolled by regular dragoons, regiments of infantry being also stationed in the districts. It was unfortunate that he should have been obliged to employ the *zaptié* at all, but he could not send regular troops, as he had there only 800, and it would have been imprudent under such circumstances to weaken the garrison of Widin; indeed it was well that he did not detach any of them, because it was owing to their active exertions in guarding the streets that a general massacre of the Bulgarians by the Turkish populace did not take place here. There are at present 6000 men of the regular army in Widin and the neighbourhood, and if the troops on the line of march from Constantinople arrive, there will be between 13000 and 14000. Their

headquarters are at Widin, which is not so central a position as Akchar would be, as they would there be at equal distances from Belgradgik, Lom Palanka and Widin, and only half as far as the two former as the latter town is, while, from the nature of the ground around Akchar, it could easily be made defensible, if necessary. As long as such a force is kept in Upper Bulgaria tranquillity will be preserved; the villagers consider the regular troops to be their protectors and have a friendly feeling towards them; but it could not well be otherwise, considering how the Turkish army is now organized, disciplined and commanded, and it is much to be regretted that a corps of regular gens d'armes should not also have been formed, as these deplorable events could not in that case have occurred; the discontented spirit, however, still exists, and if an opportunity should offer, a greater catastrophe is to be feared, unless the peasants are relieved from the burden of the Beylikgis, for a general insurrection will, otherwise, become ultimately inevitable.

What changes should be introduced and how they should be effected, are questions which would involve too full a statement of details to be entered upon now, as I have already been led into the discussion of more particulars than I had intended, and more than may perhaps seem to have been necessary”.

IL RISORGIMENTO ROMENO E LE SUE STRATEGIE SUD-EST EUROPEE:IL CASO DEL PRINCIPE CUZA

ANDREI PIPPIDI

(Institut d'Études Sud-Est Européennes, Bucarest)

L'article porte sur la politique extérieure des Principautés-Unies. Alexandre Cuza a dû manœuvrer entre la surveillance soupçonneuse de l'Empire Ottoman et de l'Autriche et les projets d'insurrection des Hongrois et des Polonais. Cette politique, encouragée par Napoléon III et par Cavour, est illustrée par des transports d'armes sur le Danube en 1859, 1860 et 1862.

Mots-clés: Union des Principautés, conspirations hongroises et polonaises, contrabande d'armes.

Non mi nascondo le difficoltà del mio compito. La storiografia italiana interessata al Risorgimento, da Walter Maturi al Tamborra e al nostro caro amico Francesco Guida, le cui indagini hanno circoscritto l'affascinante figura di Marc Antonio Canini, ha cercato di visualizzare, in prima approssimazione, la consistenza della presenza italiana nel Sud-Est europeo. La penetrazione dell'ideologia mazziniana e le intricatissime combinazioni diplomatiche vi furono veramente notevoli. D'altra parte, i Romeni hanno trovato degno di ricerche il problema del atteggiamento di Alexandru Ioan Cuza verso le domande di soccorso rivolte dai vari movimenti rivoluzionari che giravano intorno ai Principati Uniti. Per via dei suoi collaboratori a Costantinopoli, a Parigi e a Torino, il Principe non era rimasto solo spettatore dei conflitti in cui erano impegnate queste forze, ma si preparava delle potenziali alleanze per il giorno nel quale una situazione favorevole avrebbe permesso un suo intervento diretto, attivo, nella irrisolta questione orientale. Proprio questo realismo, questo pragmatismo, fece che il fallimento di tali piani fosse addebitato al conto di Cuza (e, cosa che successe non meno spesso, i governi ottomano, austriaco, oppure inglese, preoccupati a mantenere il *status quo*, consideravano lo stato creato nel 1859 come un fulcro di irrequietezza). Nonostante gli studi che hanno seguito il corso degli avvenimenti e la successione delle notizie, l'intreccio delle vicende estese su grandi distanze è sfuggito all'attenzione degli storici e, soprattutto, non si è riconosciuto adeguatamente il coagularsi progressivo di una politica coerente: lo sforzo dispiegato dalla diplomazia romena in relazione con i popoli e gli stati dell'Europa centro-orientale.

L'Unione dei Principati era stata il risultato della Guerra di Crimea. Il trattato di Parigi, una delle tante paci «perpetue» che hanno tentato di suggellare l'equilibrio europeo, liberava dall'occupazione russa la Valacchia e la Moldavia, quest'ultima

essendo aggrandita con la Bessarabia meridionale: l'autonomia dei Principati era ormai garantita dalle Potenze firmatarie, ma sotto due principi diversi, come nel passato. Soltanto nel 1859, la doppia elezione di Cuza fu il primo passo verso l'Unione compiuta (provvisoriamente) nel 1861. Una situazione dunque molto fragile. Mentre la Francia ebbe modo di realizzare il programma di Napoleone III in favore delle nazionalità, utilizzando il nuovo stato-cuscinetto come mezzo per respingere la Russia dalle foci del Danubio, l'Impero ottomano era impegnato in Croazia e nel Lebanon – lo sarà fra poco anche in Montenegro e in Creta. L'Inghilterra e l'Austria continuavano ad opporsi ad ogni mossa che avrebbe indebolito i Turchi e reso alla Russia un ruolo nel Mar Nero, ma gli Inglesi erano volti alla soppressione della grande insurrezione nell'India e l'Austria doveva concentrare le sue forze in Italia dove la guerra stava per scoppiare.

«Ora sembra sorgere nuova cagione di torbidi nella elezione Moldo-Vallacca», scrive Bettino Ricasoli, subito dopo averne ricevuto la notizia. E aggiunge: «Oh! dassero agli Italiani il diritto di voto sulle loro sorti, e questo sarebbe il vero modo di evitare rivoluzioni e guerre. E uno splendido fatto quello successo nei Principati, e che dà tutta la ragione a Napoleone III, il quale dovrebbe una volta farsi forte dei diritti dei popoli e farsene il campione»¹

Gli sette anni del regno di Cuza hanno delineato le istituzioni di uno stato moderno del tipo liberale. I progetti elaborati e parzialmente adempiti miravano a ricostruire le finanze e la giustizia, a organizzare le strutture burocratiche dell'amministrazione, a rinforzare l'esercito e la pubblica istruzione, ma soprattutto ad assicurare il prospettivo sviluppo della società romena e la via da seguire, ideata da lui e dal suo ministro Mihail Kogalniceanu, era la redistribuzione della terra ai contadini. La riforma agraria del 1864 fu preceduta dalla secolarizzazione delle proprietà monastiche e dal colpo di stato contro l'Assemblea, approvato dal subito seguente plebiscito. Per sostenere la sua battaglia, il principe ha fatto adottare una nuova costituzione, un Statuto imitato dopo l'esempio italiano. Negli stessi anni nei quali Cuza dimostrava la costanza e la dedizione necessarie per imporre la sua autorità al interno del paese, un'altro obiettivo era da perseguire all'estero: il riconoscimento dell'Unione e del suo stile di direzione. Per questo, aveva bisogno di pace. Però, la sua concezione della politica estera maturava proprio in un periodo di crisi internazionale. Nei suoi discorsi e perfino nelle lettere dei suoi ministri si ritrova spesso l'espressione: „periodo di transizione” e questo vale non solo per scusare l'inefficienza del sistema, ma anche per il prospetto generale dell'Europa contemporanea.

I contatti col Impero ottomano, che era indispensabile mantenere corretti per ottenere il consentimento della Porta all'esistenza della Romania unificata, si riflettano nei carteggi del principe con Constantin Negri, il suo fedele collaboratore

¹Lettera a Luigi Torelli del 16/II/1859, in *Carteggi di Bettino Ricasoli*, a cura di M.Nobili e S.Camerani, VI, Roma, 1953, p. 220. A Bucarest sono avvenute dimostrazioni di plauso per l'annessione della Toscana al regno di Sardegna (Gino Lupi, *Il principato di Alessandro I. Ciza nella stampa Milanese dell'epoca*, Milano, 1938, p. 5).

ed intelligente interprete². Il nazionalismo cominciava a diffondersi fra i Turchi come fra i loro sudditi balcanici. La questione cardine del Tanzimat era di ridurre le differenze che separavano l'Impero dai stati occidentali e questo induceva i moderatamente riformisti Ali, Fuad o Reşid a trattare i Principati, Uniti o no, come provincie, invece di rispettare la loro tradizionale autonomia. L'esperienza li ispirava un'invincibile riluttanza al riguardo delle autonomie che hanno sempre la tendenza di evolvere verso l'indipendenza. Cuza riusciva a fatica a far credere alla Porta che era sincero nella sua neutralità, come lo disse in una dignitosa lettera a Negri del gennaio 1861: „Il serait cependant bien temps de voir un terme à ce système de défiances que rien ne peut calmer³. Plus j'engage ma responsabilité personnelle dans des actes qui ne sont pas toujours sympathiques au pays, mais par lesquels je cherche à lui concilier la bienveillance de la Turquie et des Puissances et plus je vois les soupçons renaître”. La protesta era occasionata dall'affaraccio delle armi per gli Ungheresi sul quale dobbiamo tornare prossimamente alla luce di un documento inedito. Nel 1865, Cuza aggiunse, in modo più esplicito, questa risposta al gran vizir Ali pascia: „Ogni disordine potrebbe minacciare l'ordine pubblico in Romania, ogni pericolo che potrebbe minacciare il nostro territorio o la nostra autonomia, sono altrettanto delle minacce per l'Impero ottomano”⁴. Tuttavia, nei primi mesi del regno, fino alla conferma della doppia elezione, alcuni erano estremamente preoccupati per la possibilità che gli Turchi varchino il Danubio e l'esercito fu radunato a Floreşti per difendere il paese. Le forze dei due Principati erano pressapoco uguali: 24 000 soldati per ognuno.

La diffusa paura di un attacco turco esisteva anche in Grecia. La conseguenza di questa paura fu la nascita di un irredentismo che aspirava a far rivivere l'Impero bizantino dentro i limiti dell'ellenismo geografico e culturale. Visto come successore dei basilei, Ottone di Baviera fu dichiarato capo della Chiesa, secondo un modello luterano o zarista: ne risultò la soppressione di centinaia di monasteri, una misura imitata da Cuza. Le condizioni interne della Grecia, dove i partiti, con appoggio francese, inglese e russo, si dividevano il potere, e la debolezza del esercito, mal si conciliarono con le iniziative irredentiste del re. La popolarità che Ottone aveva goduto all'epoca della Guerra di Crimea si è spenta dopo l'insuccesso dei tentativi di liberare la Macedonia, la Tessalia e l'Epiro e perché il re non nascondeva la sua simpatia per l'Austria contro l'Italia. I suoi emissari furono inviati per tentare negoziati con la Serbia, con il Montenegro, perfino coi Garibaldini, senza che ne fosse ottenuto un risultato⁵. Con i Romeni, all'altra estremità della penisola, non si

² Alexandru Ioan Cuza și Costache Negri, *Corespondență*, a cura di Emil Boldan, București, 1980.

³ *Ibid.*, p. 451.

⁴ *Mesagii și proclamații ale lui Cuza-Vodă*, Vălenii de Munte, 1910, p. 179–187.

⁵ Stevan K. Pavlowitch, *A History of the Balkans, 1804–1945*, London & New York, 1999, p. 76. La politica italiana mirava a rovesciare Ottone e a sostituirlo con Amedeo di Savoia Aosta, cfr. la lettera di Terenzio Mamiani a Ricasoli del 16/VII/1861, in Bruno Lavagnini, *Grecia 1859 nel diario di Francesco Crispi*, Palermo, 1967, p. 87–91. Un'anno dopo, a Syra, si grida: „Viva Amedeo, re di Grecia!” (Walter Maturi, *Le avventure balcaniche di Marco Antonio Canini nel 1862*, in *Studi storici in onore di Gioacchino Volpe per il suo 80-o compleanno*, II, Firenze, 1958, p. 567).

era proposta nessuna forma di associazione. Bastava ricordarsi il 1821 e la separazione delle vie in quel momento storico per impedire un'intesa solidale.

Con la Serbia, invece, non c'erano vecchi conflitti da superare. A parte il ricordo del sostegno offerto, in modo attivo o passivo, ai rivoltosi serbi, quando la loro ribellione non riusciva ancora a formare uno stato, gli scambi commerciali tra paesi vicini e la presenza in Valacchia di un'emigrazione serba, anzi il fatto che la dinastia dei Obrenovic avesse li certi possedimenti, agevolavano le relazioni. Per il principe Mihailo, giunto al trono nel 1860, gli progetti di costruire intorno alla Serbia una lega anti-ottomana erano il riflesso del suo nazionalismo romantico. Con queste mire in mente, era ansioso di organizzare, accanto al piccolo esercito serbo, una milizia contadina e di dotarla colle armi di contrabbando trasportate attraverso la Romania, negozio che stava allarmando l'Austria e la Turchia, le quali sorvegliavano le altre frontiere⁶. Mihailo Obrenović e Alexandru Cuza si trovarono in pieno accordo sul terreno della politica estera. L'uno come l'altro avevano lo scopo molto ambizioso di riunire al loro paese tutte le provincie con una popolazione di simile struttura etnica, ma, per il momento favorevole, aspettavano che una guerra europea si scatenasse.

Un'insurrezione generale dei Balcani era nei piani del governo italiano che nutriva ostinate speranze di utilizzare le consuete rivendicazioni di libertà in quella regione per rifare contro gli Asburgo, dietro il fronte, la diversione ungherese. Nello stesso anno 1859, Kossuth, dal suo esilio di Londra, aveva proposto a Belgrado una federazione dei Slavi del Sud, comprendendo la Serbia, la Bulgaria, il Montenegro e la Bosnia, e a Bucarest una confederazione che avrebbe associato la Serbia con l'Ungheria e gli Principati Uniti⁷. Sull'idea della confederazione si basava già il patto concluso a Londra tra le due emigrazioni, ungherese e romena, nel 1850, anno in cui si erano costituiti, sulla carta, gli Stati Uniti del Danubio, promossi dal Bălcescu come „le seul et unique moyen pour nos nationalités de

⁶ Stevan K. Pavlowitch, *Serbia. The History behind the Name*, London, 2002, p. 50–54. Vedi anche Miodrag Milin, *Relațiile româno-sârbe în timpul domniei lui Alexandru Ioan Cuza*, Revista de istorie, 1/1984, p. 63–67; idem, *Relațiile româno-sârbe în epoca modernă*, București, 1992, p. 49–51. Proprio come Cuza, Mihailo dichiarava che intendeva „regnare da leale vassallo del Sultano, ma anche come difensore dei diritti e delle istituzioni della Serbia”. Cfr. Raoul Bossy, *L'alliance entre le Prince Alexandre-Jean Couza de Roumanie et les Princes Miloch et Michel Obrenovitch de Serbie*, Revue des études roumaines, VII–VIII, 1961, p. 60–69; idem, *Agenția diplomatică a României în Belgrad și legăturile politice româno-sârbe sub Cuza-Vodă*, Academia Română, Memoriile secțiunii istorice, s. III, t. XV, 1934, p. 1–20.

⁷ Dimitrije Djordjević, *Projects for the Federation of South-East Europe in the 1860's and 1870's*, Balcanica I, 1970, p. 129–130. Vedi anche N. Iorga, *Un prevestitor al confederației balcanice: Marc'Antonio Canini*, in *Cîteva știri nouă privitoare la istoria românilor*, Analele Academiei Române, memoriile secțiunii istorice, s. II, t. XXXV, 1912, p. 107–111; idem, *Un apôtre italien de l'entente carpatho-balcanique, Marc'Antonio Canini*, Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine, XVII, 1930, p. 102–113; idem, *Premiers essais de fédération dans le Sud-Est européen*, in *Trois conférences*, Bucarest, 1931, p. 23–24; idem, *Du nouveau sur Marco Antonio Canini*, Revue historique du Sud-Est européen, XV, 1938, p. 136–141.

⁸ Lettera al conte W. Zamoycki del 1/VII/1850, in Ion Ghica, *Amintiri din pribegia după 1848*, a cura di Olimpiu Boitoș, II, Craiova, 1940, p. 518.

s'affranchir et dans l'avenir de se garantir contre les menaces envahissantes du moscovitisme et du germanisme⁸. L'esempio da seguire era la Svizzera oppure l'America, che Ion Ghica avrà scoperta nel libro del Tocqueville⁹. Da un lato c'era dunque il progetto formulato da vari emissari ungheresi, rivestito nel vocabolario mazziniano, dall'altro la politica dei due principi danubiani che si promettevano aiuto reciproco contro ogni attacco da parte ottomana e che avevano bisogno dei Ungheresi per ampliare il proprio territorio e per bloccare il prevedibile intervento dell'Austria¹⁰. Certe antiche dissensioni tra i popoli sud-est europei avrebbero potuto trattenere i gruppi politici di coordinare le loro azioni e, per evitarlo, Mazzini gli rivolgeva questa chiamata: „Voi, Ungheresi, dovete porgere una mano fraterna ai Romeni, agli Slavi, voi, Serbi, ai Romeni e ai Elleni”¹¹.

E i Bulgari, dove sono? La Bulgaria non esisteva ancora. Pero, la diplomazia russa guardava da quella parte per timore che la propaganda religiosa non ne facesse un punto d'appoggio per la Francia¹². Già negli anni '40, nei porti del Danubio, da poco liberati dal Turco, aumentava l'emigrazione bulgara, che raggiunse in tutta la Valacchia un mezzo milione (a Bucarest piu di 10 000 su un totale di 60 o 70 000 abitanti). Agenti russi suscitavano a Brăila tre mosse rivoluzionarie¹³. La vita culturale e politica della Bulgaria si era rifugiata in Romania: da questa intellettualità di un spiccato spirito nazionalista doveva sorgere la classe dirigente dello stato indipendente dopo il 1878¹⁴. Un'altro ramo dell'emigrazione bulgara si era stabilito nella Russia meridionale e nel Sud della Bessarabia; quando quest'ultima regione fu restituita alla Moldavia nel 1858, la popolazione dei

⁹ Lettera al generale Jozef Wysocki dal 1/II/1850, in John C. Campbell, *French Influence and the Rise of Rumanian Nationalism*, New York, 1971, p. 430: «à quelle combinaison, à quel miracle l'Amérique du Nord doit-elle cet admirable résultat? C'est à la liberté, au respect individuel appliqué aux groupes comme aux individus. Chaque Etat s'administre à sa manière et comme il l'entend, sans s'inquiéter des institutions qui régissent le monde des Etats voisins. Il est indifférent pour un Etat si dans l'Etat voisin le noir est libre ou esclave, de quelle manière on adore Dieu, quelle langue l'on parle; ce qui leur importe à tous c'est d'être toujours unis pour la sécurité commune et pour l'intérêt général... Le moyen donc pour sortir du pas difficile dans lequel nous nous trouvons est tout résolu, si nous voulons suivre l'exemple des Etats-Unis».

¹⁰ Andrei Pippidi, *Esquisses et brouillons d'une Confédération Danubienne*, in *Pologne-Roumanie. Intégration européenne (XVIII^e-XX^e siècles)*, Warszawa, 2004, p. 91-108.

¹¹ Citazione tratta da Bianca Valota, *Giuseppe Mazzini's Geopolitics of Liberty and Italian Democrats' Foreign Policy Attitudes with Regard to Slavic Europe*, p. 67. Anche il Crispi diceva: „Dei Romeni e degli Slavi bisognerebbe fare tanti stati quante sono le lingue, conformemente alle loro tradizioni. Tutti uniti poi, Greci, Serbi, Rumeni, Bulgari, Macedoni, dovrebbero costituire una confederazione con Costantinopoli capitale” (Bruno Lavagnini, *Grecia 1859*, cit., p. 46-47).

¹² Barbara Jelavich, *Russia and the Rumanian National Cause, 1858-1859*, Bloomington, Indiana, 1959, p. 150-151, lettera del principe Lobanov-Rostovskii, lo stesso che, due anni piu tardi, nel 1861, considerava la Romania come „un foyer révolutionnaire” pericoloso per la Russia (*ibid.*, p. 156).

¹³ Constantin N. Velichi, *Mișcările revoluționare de la Brăila din 1841-1843*, București, 1958.

¹⁴ Idem, *La contribution de l'émigration bulgare de la Valachie à la Renaissance politique et culturelle du peuple bulgare (1762-1850)*, Bucarest, 1970; idem, *La Roumanie et le mouvement révolutionnaire bulgare de libération nationale (1850-1878)*, Bucarest, 1979; Elena Siupiur, *Bălgarska emigrantska inteligența v Rumâniia prez XIX vek*, Sofia, 1982.

villaggi bulgari si è sollevata, non volendo essere gravata dal servizio militare nel esercito dei Principati Uniti. All'eccezione di questo incidente, non è esagerato dire che il regime di Cuza abbia favorito la minoranza bulgara, come lo farà anche il partito liberale alla veglia della Guerra d'Indipendenza, benché il Brătianu negasse questi legami segreti.

La protezione accordata ai Bulgari era un modo di superare la propaganda russa. Per lo stesso motivo, anche i Polacchi dell'emigrazione si sono impegnati in questa regione, dove comunicavano coi missionari cattolici, ma alcuni di loro hanno assunto anche il ruolo di spie, informando il governo ottomano dei preparativi delle bande bulgare che facevano incursioni oltre Danubio¹⁵. Altri di quei Polacchi, a ragione o a torto, furono accusati di cospirare contro il governo romeno, che gli dava asilo. Il comune pericolo esterno, quello dei Russi, ha provocato nel 1848 i contatti tra gli rivoluzionari romeni e polacchi, quest'ultimi avendo un'esperienza militare che poteva essere utile¹⁶. Subito dopo l'Unione, una certa opposizione veniva da coloro i quali, fidandosi nei Turchi contro la Russia, erano pronti a servire la politica ottomana aiutando un pretendente al trono contro il Cuza¹⁷. La posizione del principe romeno nel groviglio dei movimenti rivoluzionari diventò ancora più difficile nel 1863, dopo l'Insurrezione di Gennaio. La spedizione sotto il comando del colonello Z.Milkowski, due cento uomini che erano venuti attraverso la Dobrogea turca, ha sbarcato in Bessarabia, essendo diretta verso Odessa. A Costangalia, i Polacchi sono stati fermati e sconfitti dalle truppe romene che difendevano la neutralità del territorio¹⁸. Le forze polacche erano comunque insufficienti per prendere Odessa, anche con l'aiuto di un distaccamento di Garibaldini che finalmente non arrivò mai. All'ora delle spiegazioni e delle scuse reciproche, Milkowski si sentì dire da Cuza che questo era, anche lui, «partigiano del principio delle nazionalità», parola interessante perché non detta soltanto per blandire il vinto¹⁹.

¹⁵ Gh. Duzinchevici, *Le rôle des Polonais dans les relations bulgare-roumaines sous le règne de Charles Ier*, Revue historique du Sud-Est européen, XIV, 1-3, 1937, p. 1-27.

¹⁶ P.P. Panaitescu, *Emigrația polonă și revoluția română de la 1848*, București, 1929. Vedi anche, a Parigi, alla Bibliothèque Polonaise, *Muzeum Mickiewicz*, ms. 542, f. 121-132, lettere di Ion Voinescu I al colonello T. Zablocki, e ms. 1044, f. 115, 121, 125, atti concernenti la nomina del Zablocki nella Commissione militare (a Bucarest, luglio-agosto 1848).

¹⁷ Gh. Duzinchevici, *Beizade Grigore Sturdza și polonii. Legături polono-române în anii 1858-1859*, București, 1941. Cfr. C.Solomon e C.A. Stoide, *Pretendența lui Grigore Sturza la tronul Moldovei*, Arhiva Românească, III, 1939, p. 133-174.

¹⁸ Gh. Duzinchevici, *Cuza-Vodă și revoluția polonă din 1863*, București, 1935.

¹⁹ P.P. Panaitescu, *Unirea Principatelor Române, Cuza Vodă și polonii*, Romanoslavica, V, 1962, p. 78-82. Vedi anche Stefan Kieniewicz, *L'indépendance et la question agraire: Esquisses polonaises du XIX^e siècle*, Wrocław, 1982, p. 339-361. Gli documenti pubblicati da Gh. Duzinchevici, *Contribuții la istoria legăturilor polono-române în anii 1865-1866*, București, 1936, riguardano la politica del Czartoryski, essendo emessi dal suo agente a Torino, il conte Ryszczewski. Cfr. idem, *Contribuțiuni la domnia lui Cuza-Vodă*, Revista istorică, XXI, 4-6, 1935, p. 95-103, cita una lettera da Władysław Czartoryski al dottore Gluck, mostrando ottimistica sicurezza che una Romania indipendente potesse includere la Bucovina e la Bessarabia.

Tale si dimostro infatti nel corso delle due crisi che ci fanno vedere i suoi obiettivi e la sua strategia. Si tratta dei rapporti della Romania con il partito ungherese della rivincita e con la vicina Serbia, ma anche con l'Italia e con l'Austria, perche questi due stati avevano buoni motivi per aspettarsi, con sentimenti opposti, che il coinvolgimento dei Principati Uniti potesse scatenare un'insurrezione nelle regioni balcaniche soggette al dominio della Porta.

Mentre Cavour sperava che una nuova sollevazione della Transilvania avesse l'effetto di provocare la disfatta dell'esercito austriaco in Lombardia, i capi dell'emigrazione ungherese, Kossuth principalmente, chiedevano che una legione magiara, armata e organizzata dai Italiani e dai loro alleati, i Francesi, possa combattere sul fronte occidentale e che la Francia mandasse un corpo espedizionario alla frontiera orientale del Impero asburgico²⁰. Un confidente di Kossuth, il generale Klapka, era già nella prima settimana del 1859 a Torino, dove, per assicurare Vittorio Emanuele che gli Ungheresi non erano piu repubblicani, dichiarava che il suo candidato al trono era il principe di Leuchtenberg, Nikolai Maksimilianović, un giovanotto che, essendo nipote del zar e, come discendente dei Beauharnais, parente di Napoleone III, avrebbe messo d'accordo la Russia e la Francia²¹. Dopo un'udienza alle Tuileries, Klapka ha fatto sapere a Cavour che l'imperatore era pronto a spedire per gli Ungheresi venti o trenta mila fucili da trasportare „sur des bâtiments sardes” sul Danubio, via Galați-Brăila-Belgrado²². In seguito, nel marzo, Cavour si preparava a noleggiare delle navi per il percorso Marsiglia- Galați „sous prétexte d'aller charger de l'avoine ou du blé dans le Danube”. Egli aveva capito che i fucili fossero cento mila, ma Nigra, il rappresentante della Sardegna a Parigi, rispondeva: „dix mille fusils et une batterie” da inviare a Cuza, questo accettando il ruolo di intermediario; „L'Empereur me dit qu'il pouvait aussi donner ces armes au Piémont ... et gratis, bien entendu”²³. La stessa promessa era ripetuta da Napoleone al ministro moldavo degli Esteri, Vasile Alecsandri, insieme al impegno di mandare a Bucarest una missione militare francese²⁴. Come risulta delle lettere di Alecsandri al suo fratello, che era l'agente diplomatico romeno a Parigi, i fucili erano dieci mila e dovevano viaggiare da Marsiglia a Genova, come se fossero indirizzati a Tunisi, per essere poi imbarcati su navi sarde a destinazione di

²⁰ Eugenio Kastner, *Mazzini e Kossuth (lettere e documenti inediti)*, Firenze, 1929, p. 137-140; idem, *Il contributo ungherese nella guerra del 1859 (storia e documenti)*, Firenze, 1934. Vedi anche Domokos Kosary, *The Hungarian Revolution of 1848 in the Context of European History*, Collegium Budapest, Public Lecture Series no 22, 2000. Cfr. N. Corivan, *Cavour et la Transylvanie à l'époque de la guerre de 1859*, *Revue de Transylvanie*, II, 2, p. 147 e seg.

²¹ Alexandru Marcu, *Conspiratori și conspirații în epoca Renașterii politice a României, 1848-1877*, București, 1935, p. 145.

²² *Ibid.*, p. 150 e 169.

²³ *Ibid.*, p. 171-172.

²⁴ Vasile Alecsandri, *Istoria misiilor mele politice*, a cura di Teodor Vârgolici, București, 2001, p. 71. La missione arriverà nel 1861, cfr. N. Iorga, *Un projet de mission française en Roumanie*, *Revue historique du Sud-Est européen*, II, 1925, p. 94-102; Marcel Emerit, *Dossier de la première mission militaire française en Roumanie*, *Revue roumaine d'histoire*, V, 4, 1966, p. 575-586.

Galati²⁵. Essendo tornato a Torino per un nuovo incontro con Cavour, Alecsandri aggiungeva: „Noi Romeni non siamo preparati, non abbiamo soldi, ne armi, ne scienza militare, dunque non possiamo impegnarci ad una partecipazione attiva a nessuna mossa questo anno, la nostra posizione geografica e politica non ci permette l'adesione ad una causa comune con gli Ungheresi, insomma tutto quello che possiamo fare è facilitare il passaggio delle armi destinate ai Ungheresi”²⁶.

Frattempo, sempre nel marzo 1859, Klapka era andato a Iași per negoziare con Cuza un accordo segreto. Di nuovo si parlava di trenta mila fucili – dei quali la terza parte per l'esercito romeno e il resto per gli Ungheresi – ma, in cambio, il principe esigeva l'aiuto di questi alleati per riconquistare la Bucovina e fissava le condizioni del futuro regime costituzionale che avrebbe salvaguardato i diritti dei Romeni in Transilvania²⁷. Lo scopo finale rimaneva la confederazione Ungheria-Serbia „Moldo-Valacchia”²⁸. Per indurre l'Ungheria alla rivolta, Kossuth richiede un esercito francese. Con la sua versatile capacità di manipolazione, egli cerca di dissuadere il governo inglese d'intervenire, minaccia che scompare quando Palmerston e Russell, più favorevoli alla causa italiana, sono chiamati al potere²⁹. Quanto a Cuza, la giustificazione delle sinuosità di sua politica si trova in una lettera al generale Durando: „Ce n'est pas tant la perspective d'un agrandissement territorial qui me déterminerait à prêter le concours de la Moldo-Valachie à une entreprise quelconque, que la certitude d'assurer le sort, le bien-être et la liberté de tous ceux qui portent le nom de Roumains”³⁰.

Era questo lo spirito delle istruzioni che ricevette Ion Bălăceanu, inviato da Cuza all'inizio del mese di giugno 1859, per rimettere un suo messaggio a Napoleone sul campo di battaglia. Una sosta sulla strada, a Torino, ha permesso al Bălăceanu, con l'approvazione di Cavour, di incontrare Kossuth. Che in questa occasione sia stata firmata, tra Magenta e Solferino, una convenzione sistemando i rapporti romeno-ungheresi, sotto la forma di una federazione nella quale si

²⁵ Marta Anineanu, *Din activitatea diplomatică a lui Vasile Alecsandri, corespondență inedită, 1859–1862*, Studii și materiale de istorie modernă, II, 1960, p. 257–272. Vedasi anche A. Cernatony, *Activitatea politico-diplomatică a lui Vasile Alecsandri*, Revista română de studii internaționale, V, 3 (13), 1971, p. 153–172.

²⁶ Lettera a Iancu Alecsandri del 24/III/1859, in Vasile Alecsandri, *Istoria misiilor mele*, cit., p. 80.

²⁷ Gh. I. Brătianu, art.cit., p. 119; Constantin C. Giurescu, *Viața și opera lui Cuza Vodă*, București, 2000, p. 108–109. Vedi soprattutto Bela Borsi-Kalman, *Hungarian Exiles and the Romanian National Movement, 1849–1867*, Boulder, Colorado, 1991, p. 110–111, 253–255 (le ultime pagine essendo la traduzione in inglese del testo originale dei documenti, 29/III/1859).

²⁸ E. Pascu, *Un plan de confédération danubienne roumano-magyar-serbe en 1859*, Bucarest, 1940; V. Curticăpeanu, *Alexandru Ioan Cuza și Transilvania*, in *Cuza Vodă. In memoriam*, Iași, 1973, p. 411–428.

²⁹ P.A. Simpson, *England and the Italian War of 1859*, The Historical Journal, V, 2, 1962, p. 111–121; Franco Valsecchi, *L'Inghilterra e la questione italiana nel 1859, la missione Cowley (27 febbraio–10 marzo 1859)*, Archivio storico italiano, CXXVI, 3–4, 1968, p. 479–494.

³⁰ R.V. Bossy, *L'Autriche et les Principautés-Unies*, Bucarest, 1938, p. 80. Da ambedue i lati, c'erano voci diffidenti, mettendo in dubbio la sincerità delle reciproche promesse, cfr. Gh. I. Brătianu, art.cit., p. 121.

prevedeva l'autonomia per la Transilvania, è una questione ancora aperta al dibattito³¹. Che il plenipotenziario di Cuza abbia visto l'imperatore soltanto dopo Solferino è certo. Le vittorie franco-piemontesi ebbero l'inaspettato effetto di fermare le operazioni militari, perché adesso Napoleone temeva il crollo del Impero austriaco che avrebbe immerso l'Europa nello caos. L'armistizio del 8 luglio doveva impedire le truppe italiane di spingersi troppo lontano. Il risultato della missione del Bălăceanu fu almeno di raccogliere assicurazioni da parte di Cavour e dei capi dell'emigrazione ungherese che i fucili promessi ai Romeni saranno spediti da Genova a Galați. Dieci mila erano dati in prestito (per due anni!) all'esercito romeno, gli altri venti mila sarebbero rimasti in custodia dopo il loro sbarco, come proprietà inalienabile del governo ungherese in esilio³².

Il trasporto di armi era aspettato a Galați, dove il console sardo sapeva che le autorità romene avevano preparato 180 carri, ognuno tratto da dodici cavalli³³. Già prima della fine del viaggio, i Francesi fecero l'importuna domanda: chi paga? Lo confessa Cavour stesso, ormai dimissionario: «Le brave Dabormida est tout offusqué par suite de la demande qui vient de lui être adressée par le gouvernement français pour obtenir le payement des 20 000 fusils qui nous ont été remis pour le compte du P-cc Couza. Comme il n'existe aucune trace de cette affaire au Ministère, il est venu me prier de lui fournir les moyens de décliner cette demande. Cette requête m'a fort embarrassé car je ne puis faire connaître officiellement les détails de cette affaire ... C'est passé entre l'Empereur, Kossut Couza et nous»³⁴.

Quel ch'è successo colle armi ci è rivelato da un documento inedito, una lettera del 1 settembre 1859, scritta dal prefetto di Galați, Alexandru Cantacuzino, per informare Cuza: sino allora erano arrivati tre piroscafi, perché sono menzionati i nomi dei capitani Bozzo, Olivari e Ottone. «Cette dernière fois je n'ai eu que 15 chariots à envoyer», vuol dire che, per gli altri due bastimenti, la quantità d'armi

³¹ Ion Bălăceanu, *Amintiri politice și diplomatice 1848–1903*, a cura di Georgeta Filitti, București, 2002, p. 77–81. Queste memorie furono scritte sotto dettato nel 1909, dunque un mezzo secolo dopo gli avvenimenti, ed è possibile che ci sia una confusione con un altro negoziato del 1860 ossia del 1865. Bela Borsi-Kalman, *Hungarian Exiles*, cit., p. 111, 160–161, interpreta in questo modo l'informazione. Niente risulta di questa fonte a proposito di un trattato concluso tra la Sardegna e i Principati Uniti, trattato del quale l'internunzio Prokesch-Osten sospettava che fosse firmato nel luglio 1859, cioè all'occasione della visita di Bălăceanu a Torino. Vedi T.W. Riker, *The Making of Roumania. A Study on an International Problem, 1856–1866*, Oxford & London, 1931, p. 271.

³² Ion Bălăceanu, *Amintiri*, cit., p. 82–83; Bela Borsi-Kalman, *Hungarian Exiles*, cit., p. 256–257. Già nel giugno, 5 000 fucili destinati ai Ungheresi sono stati imbarcati a Marsiglia su un vapore sardo per essere rimessi a Galați (*Documente privind Unirea Principatelor*, VI, *Corespondență diplomatică franceză, 1856–1859*).

³³ Alexandru Marcu, *Conspiratori*, cit., p. 230.

³⁴ *Ibid.*, p. 230. Il governo francese continuerà le sue richieste sino nel luglio 1860 (*ibid.*, p. 251, n. 4) e quello di Torino indagava in conseguenza presso Cuza, il quale si rivolgeva al console francese di Bucarest. Secondo questo, le armi erano un dono del imperatore che avrebbe trasmesso un messaggio rassicurante: «que le prince Couza s'organise en silence; dans deux ou trois ans nous aurons besoin de lui, et alors encore les armes ne lui manqueront pas» (R.V. Bossy, *Agencia diplomatică a României în Paris și legăturile politice franco-române sub Cuza-Vodă*, București, 1931, p. 179–181, 182–183).

era superiore. «Enfin! Grâce à Dieu, tout est fini, personne ne se doute de rien» e Cantacuzino aggiunge: «vos lettres, Monseigneur, restent et resteront secrètes»³⁵. In realtà, al contrario di quello che hanno spesso detto gli storici, le cinque navi sarde, cariche di armi provenienti del Regio Arsenale di Genova, che furono sottomesse alla confiscazione – „Unione” e „Matilde” a Galați, le tre altri a Sulina –, costituirono un trasporto diverso, arrivato soltanto un anno dopo³⁶. Questo significa che i Romeni, con poche spese, meticolosamente calcolate nel rapporto citato, hanno acquisito 25 000 fucili che sono rimasti nel paese³⁷. Ad ogni modo nel 1860 il progetto di generare una rivolta in Transilvania e Ungheria fu ripreso da Cavour, tornato al potere, ma i 50 000 fucili, due batterie di cannoni e 3000 sciabole che gli Ungheresi aspettavano dovettero essere consegnati e restituiti, perché l’Austria e l’Inghilterra hanno fortemente protestato presso la Porta. Cuza stesso, il 10 dicembre 1860, quando delle armi si era già saputo dal novembre, ha fatto una dichiarazione solenne³⁸: „Gli Ungheresi credono venuto il momento di procacciare la loro nazionalità e s’immaginano che la nostra patria potrebbe servire di basi per le loro operazioni. Siamo neutrali e non possiamo tollerare sotto nessun pretesto tali imprese... Questa neutralità è il miglior titolo che possiamo invocare presso la Corte sovrana e presso le Potenze garanti”. Sempre negando l’alleanza con gli Ungheresi, il principe, per nascondere il proprio imbarazzo, accumula le giustificazioni³⁹. Le armi, imbarcate su due battelli inglesi, tornano a Genova soltanto nel novembre del 1862⁴⁰. Cavour si era affrettato di proteggere Cuza: „Il n’y a jamais eu avec le

³⁵ Biblioteca Nazionale di Bucarest, *Fond Saint-Georges*, CXLVIII–2. Ne fa menzione, con una segnatura sbagliata, Bela Borsi-Kalman, *Hungarian Exiles*, cit., p. 165, n. 122. Il Cantacuzino (1811–1884) sarà ministro della Pubblica Istruzione in Moldavia (1861–1862), poi ministro delle Finanze ed anche degli Esteri, nei successivi governi moldavi.

³⁶ Il contenuto delle prime due era apprezzato dal console inglese a più di seicento casse, piene di moschetti (*Documente externe privitoare la domnia lui Alexandru Ioan Cuza*, I, a cura di Valeriu Stan e Beatrice Marinescu, București, 1984, p. 113–130).

³⁷ Cifra ipotetica avanzata da Gh.I. Brătianu, *art.cit.*, p. 122. Il bisogno di armi per i Principati era una costante preoccupazione di Cuza. Tre mesi dopo la sua elezione, nel marzo 1859, egli aveva incaricato Stefan Golescu di comprare in Francia, nel Belgio oppure in Inghilterra 18 000 fucili, due mila carabine e un migliaio di sciabole (Al. Cretzianu, *Din arhiva lui Dumitru Brătianu*, II, București, 1934, p. 236).

³⁸ *Mesagii*, cit., p. 52. A Costantinopoli, Prokesch-Osten, al corrente di queste „Machinationen”, conosceva persino i nomi dei cinque bastimenti: San Giuseppe, Matilde, Unione, Tito e Emma (R.V. Bossy, *L’Autriche*, cit., p. 282).

³⁹ «Au nom d’une vieille tradition nationale à laquelle nous attachons tant de prix, nous avons tenu à ce que la terre roumaine restât hospitalière à de malheureux réfugiés» (Alexandru Ioan Cuza și Costache Negri, *Corespondență*, cit., p. 450); «On ne pouvait pas me supposer hostile aux Hongrois, car c’est une nation qui souffre comme nous avons souffert» (R.V. Bossy, *Agenția diplomatică*, cit., p. 201–204). Il più bello è che, al gran vizir, il principe spiega che la Romania rappresenta un baluardo del Impero ottomano. Le armi confiscate avrebbero potuto servire a difendere la frontiera del paese contro un’incursione dei rivoluzionari ungheresi: «Je comptais sur les armes venues par la saisie notre légitime propriété pour pouvoir augmenter le nombre de nos gardes-frontières et j’aurais pu ainsi les employer à repousser précisément ceux auxquels on les prétendait destinées» (*Documente privind domnia lui Alexandru Ioan Cuza*, I, p. 250–251).

⁴⁰ Alexandru Marcu, *Conspiratori*, cit., p. 318.

Prince Couza la moindre négociation, ni directe, ni indirecte”⁴¹. Nonostante il misero fallimento dell’impresa, il quale rappresentava un grave colpo per la causa italiana, Alecsandri spiega a Cavour e a Vittorio Emanuele che i Romeni hanno fatto prova di energia e di tatto, anzi, che si deve a loro il ricupero delle armi („nous avons fait tout notre possible pour sauver vos armes des mains des Turcs”)⁴².

L’atteggiamento di Cuza – è sufficiente paragonarlo con il modo nel quale ha respinto l’incursione dei rivoluzionari polacchi a Costangalia – era dovuto al mutamento nella politica internazionale manifestato dal trattato di Zurigo. Senza l’appoggio della Francia, le agitazioni degli Ungheresi non avrebbero avuto più successo di quelle che le avevano precedute. Tuttavia, giacché gli Ungheresi non rinunciavano all’idea di collocare depositi di armamento e munizioni il lungo della frontiera moldava con la Transilvania, Cuza ha accettato le proposte di Klapka nel gennaio 1861, ma „di maniera che la complicità del principe non potesse mai essere provata”. Le condizioni riguardo all’uguaglianza dei Romeni con gli Ungheresi in Transilvania e l’aspettazione di annessare la Bucovina erano le stesse di prima⁴³.

La storia del terzo trasporto di armi è nota con più certezza. Nel novembre 1862, i consoli austriaco e inglese di Bucarest sapevano che 500 carri, carichi di armi, stavano per arrivare a Galați⁴⁴. Era appena risolto il problema della visita del Canini, le cui millanterie l’avevano tanto compromesso da farlo espellere dal territorio romeno. Egli non aveva celato i suoi scopi, quello di costruire una confederazione della Serbia e dell’ Ungheria, collegata con la Grecia, e quello di fomentare una rivoluzione in Romania contro il regime Cuza, sospettato di servire la politica russa⁴⁵. Benché il governo italiano e i suoi rappresentanti ufficiali nei Balcani fossero molto riservati dirimpetto al Canini, giustamente criticato per indiscrezioni e per condividere l’ideologia mazziniana, Ricasoli pensava a creare altri centri di ribellione contro l’Austria in Serbia e in Croazia. Per questo era utilizzato Baldassare Pescanti⁴⁶. La Serbia del *knez* Mihailo aveva ottenuto

⁴¹ *Carteggi di Camillo Cavour*, XIV, Bologna, 1961, p. 141, lettera al incaricato di affari a Parigi, Giulio Figarolo di Gropello, 27/XII/1860. La giustificazione ufficiale per le armi sequestrate nei porti del Basso Danubio era „che quelle armi vennero colà dirette dagli Ungheresi, e propriamente dal Generale Turr, a cui il Generale Garibaldi ne aveva fatto dono durante la sua dittatura nelle Due Sicilie” (*ibid.*, p. 216–217, lettera a Lamarmora, ambasciatore a Berlino, 15/I/1861).

⁴² Lettera al fratello, I. Alecsandri (Marta Anineanu, *art.cit.*, p. 270–271) e lettera a Cuza del 26/IV/1861 (Biblioteca Nazionale di Bucarest, *Fond Saint-Georges*, CXLVIII–2).

⁴³ Bela Borsi-Kalman, *Hungarian Exiles*, p. 258–259.

⁴⁴ *Documente externe*, cit., I, p. 519–521, 528.

⁴⁵ Walter Maturi, *art.cit.*, p. 559–642. Vedi anche Lodovico Chiala, *Politica segreta di Napoleone III e di Cavour in Italia e in Ungheria (1858–1861)*, Torino & Roma, 1895.

⁴⁶ Cfr. Andrei Pippidi, *art.cit.*, p. 104–107, dove si pubblicano documenti del Carteggio Ricasoli (Archivio di Stato di Firenze) per il periodo 1862–1867. Vedi anche R.V. Bossy, *Vechi năzuințe federaliste în Sud-Estul Europei*, Analele Academiei Române, memoriile secției istorice, s. III, t. XXII, 1939–1940: il progetto di Klapka di collegare Budapest, Zagabria, Belgrado e Bucarest data del 15 aprile 1862 (Bela Borsi-Kalman, *Hungarian Exiles*, cit., p. 177–178).

l'evacuazione delle guarnigioni turche di Belgrado, di Sabac e di Semendria. Per consolidare la sua indipendenza *di fatto*, si era avviata verso la modernizzazione interna e si preparava a crearsi un sistema balcanico di alleanze: con la Romania nel 1863, con il Montenegro nel 1866, poi, nel 1867, con i rivoluzionari bulgari dell'emigrazione e con la Grecia. La presenza sin dal 1859 di un residente della Serbia a Bucarest⁴⁷ significava già un avvicinamento. Che Cuza sia stato avvertito del trasporto di armi sbarcato a Cetatea Albă e segnalato a Bolgrad non è affatto chiaro, comunque egli ha smentito ogni connivenza. Come si era visto con l'assassinio del primo ministro Barbu Catargiu nel giugno dello stesso anno, il partito liberale manteneva contatti coi rivoluzionari di professione (ma su questo punto vi sono divergenze di opinione). Gli armi provenivano dalle fonderie di Tula, erano stati imbarcati a Kherson, tutto denunciava l'immischiarsi della Russia. Come destinazione era indicata la Serbia, ma talvolta anche la Bulgaria; per di più, la sosta del carreggio su una tenuta della famiglia Vogoride, di origine bulgara, ma imparentata nell'aristocrazia italiana (principi Ruspoli) faceva supporre un legame con il movimento nazionale dei Bulgari e – perché no? – la complicità dell'Italia. In realtà, il leader bulgaro G.S.Rakovski, sovvenzionato dai ricchi fratelli Georgiev stabiliti in Romania, acquistava armi dalla Russia e si era abbozzato per questo con un ufficiale romeno, il colonello Zăgănescu, un veterano del '48⁴⁸. Sotto la pressione delle Potenze, Cuza, il quale probabilmente non era stato informato, ha preso la misura di sequestrare le armi. Però, le sue relazioni amichevoli con Mihailo Obrenović e la cura della propria dignità bastarono per farlo prendere un'attitudine favorevole alla Serbia: egli rifiutò di consegnare i 63 000 fucili alle autorità ottomane e, sotto escorta dei soldati romeni, i carri attraversarono la Valacchia fino al Danubio. L'entusiasta accoglienza a Belgrado augurava bene dei rapporti con la Romania, i quali, l'anno seguente, saranno rinforzati dalla reciproca creazione di agenzie diplomatiche⁴⁹. Il ruolo il più ambiguo in questa crisi era stato quello della Russia: intrigava per detronizzare Cuza e per separare i Principati Uniti, ma difendeva il diritto del Cuza di assumere la sorveglianza del trasporto d'armi fino alla frontiera serba. Se di queste armi i Serbi o i Bulgari avrebbero fatto uso contro i Turchi, il gabinetto di Pietroburgo non era avverso all'eventualità di un vasto movimento insurrezionale che si sarebbe esteso alla Serbia, al Montenegro e alla Grecia. Inoltre, non ignorava le intenzioni di rilanciare la guerra contro

⁴⁷ T.W. Riker, *The Making of Roumania*, cit., p. 382, n. 6. Cfr. N. Iorga, *Politica externă a regelui Carol I*, București, 1923, p. 22, 50–54. Vedi anche due lettere di Cuza al principe serbo Mihailo, in Gh. I. Brătianu, *art.cit.*, p. 149–151: nel agosto 1862, era Cuza che voleva comprare cannoni dalla Serbia.

⁴⁸ V. Trajkov, *Le transfert par territoire roumain d'armes russes destinées à la Serbie (octobre–décembre 1862)*, *Etudes balkaniques*, 2, 1970, p. 90–97; Constantin Velichi, *România și Renașterea bulgară*, București, 1980, p. 202–206.

⁴⁹ C.C. Giurescu, *Tranzitul armelor sârbești prin România, sub Cuza Vodă (1862)*, *Romanoslavica*, XI, 1965, p. 33–65; idem, *Viața și opera*, cit., p. 120–125. Vedi anche T.W.Riker, *op.cit.*, p. 377–402.

l’Austria che erano nutrite in Italia, sia dal re, sia da Garibaldi, e minacciava di agire in favore dell’Austria, in contraddizione col incoraggiamento offerto alla Serbia⁵⁰.

Le due crisi attraversate nel 1859-1860 e nel 1862 possono servire di *test cases* per la strategia di Alexandru Ioan Cuza in circostanze nelle quali si trovava di fronte ad alleati o protettori di dubbia lealtà: in simili circostanze, egli si è sempre dimostrato, con abilità e prudenza, un difensore delle istituzioni colle quali aveva dotato la Romania e del prestigio nazionale che rivendicava in quella *meta-Europa* che erano i Balcani. Sin dal inizio del suo regno, un diplomatico francese osservava che i Principati Uniti non erano piu che „deux provinces qui ne tiennent à l’Empire Ottoman que par un fil”⁵¹. Il filo si è spezzato nel 1877.

TESTIMONIANZE

1 Biblioteca Nazionale di Romania, Fondo Saint-Georges, CXLVIII/2 (donazione Radu Tr. Djuvara, 1945)
«Galatz, ce 1 septembre 1859
Monseigneur,

J’ai l’honneur de transmettre à Votre Altesse la lettre ci-joint que le consul de Sardaigne m’a remise sous cachet volant. Elle contient les reçus des capitaines Bozzo et Olivari pour le paiement en leurs mains du montant des frais de nolis. La même forme sera suivie pour le capitaine Ottone pour lequel nous avons eu bien peur. A ce qu’il paraît son journal de bord fait mention de bien des péripéties maritimes, il a eu près de quatre mois de navigation pénible, trois fois il a manqué se perdre corps et biens au cap Matapan, à Miconne et surtout presque en vue de Soulina. L’homme que nous avons envoyé au devant du bâtiment en danger, le capitaine de Dorobantz de Braila, Ianko, s’est tiré à miracle d’affaire, il avait déjà connaissance du terrain car c’est lui encore qui nous a amené Bozzo et Olivari. Néanmoins, pour Ottone la question était plus difficile: un bâtiment faible, mauvais, en bois et monté par de tout jeunes gens. Le remorqueur allait partir, un coup de vent endommage les roues, il faut recourir à un autre vapeur, enfin on parvient à franchir la barre, le bâtiment se trouvait dans une position critique, on parvient à fixer deux cables et c’est sur le flanc, en balayant les sables, qu’il parvient à franchir la barre du fleuve. C’est en effet, Monseigneur, une augmentation de 120 # m outre les dépenses de l’homme pour deux voyages qui sont de 46 #, mais le résultat vaut les frais, car il y a eu danger. Nous avons fait du tort à ce pauvre Ottone qui est bien le plus franc loup de mer qui soit et muet comme les poissons. Pas même son équipage et (encore) moins son second savaient ce qu’il y avait à bord et le capitaine Ianko qui est discret comme un sourd-muet m’assure que le capitaine, malgré la lettre que Durio avait donné pour Ottone, ne voulait le recevoir qu’après la remise du signalement de bord ^x^, ce signe qui ne devait être connu que du cosignataire et de l’armateur. Enfin! Grâce à Dieu, tout est fini, personne ne se doute de rien. Lupachko a si bien manoeuvré qu’on a cru qu’il a été envoyé pour surveiller à Ismail les élections à la députation. Quand à moi, j’aime les coeurs droits même sous des façons brusques. J’ai remis à l’instant même les lettres de Durio au colonel et j’ai, pour accomplir les ordres que Votre Altesse a bien voulu me donner, à transmettre encore à Votre Altesse ce qui suit. Cette dernière fois, je n’ai eu que 15 chariots à envoyer, accordés

⁵⁰ Irena Koberdowa, *Raporty polityczne konsulow generalnych Francji w Warszawie 1860-1864*, Wroclaw, 1965, p. 59, lettera di Ségur-Drapeyron al ambasciatore Thouvenel dal 25/II/1861 („Sur l’observation que je lui ai faite que la Hongrie n’avait pas d’armes, il m’a parlé, comme d’une chose sûre, de débarquement de fusils et même de canons et de poudre en Moldavie et en Valachie”).

⁵¹ *Documente privind Unirea Principatelor*, VI, a cura di Grigore Chiriță, Valentina Costake e Emilia Poștăriță, Bucarest, 1980, p. 490. Vedi anche *ibid.*, p. 527 e 543.

au prix de 25 piastres tout compris, tandis que les chariots pour Bozzo et Olivari ont coûté: les mokans 4 # les 100 okas et ceux à boeufs 25 piastres argent de Iassy, plus les frais de passage et de ponts, ce qui a élevé le prix à 5 ou 6 piastres en sus, soit près de 31 piastres pour 100 okas. Nous avons été obligés de passer par les conditions qu'on nous faisait, à cause de l'époque et du manque de temps – les travaux des champs étaient au plus fort et les transports fort chers. Il reste les comptes de Dancri à établir dont le détail est fixé ainsi qu'il suit :

271# par le colonel Mano 200 # donnés à Dancri pour qu'il paye l'avarie commise sur un shlep de la Commission du Danube, soit 471#, dans cette somme n'entrent pas une perte de change pour transformer les irmiliks en ducats qui est calculée par le caissier du district et dont Dancri a supporté pour 100 piastres sa part, n'ayant reçu que 9100 piastres au cours de Galatz pour 200#. J'attends les ordres de Votre Altesse pour savoir comment me décharger vis à vis de la caisse de cette somme de 471# pour laquelle j'ai donné reçu, car vos lettres, Monseigneur, restent et resteront secrètes et même je les aurais brûlées si je n'avais compte à rendre à la caisse du district pour ce découvert, pour lequel on aurait pu me rendre responsable »

(il resto della lettera riguarda questioni di politica interna)

2 Biblioteca Nazionale di Romania, Fondo Saint-Georges, CXLVIII/2.«Paris, 26 avril 1861

Mon cher Prince,

Mon arrivée à Paris a été considérablement retardée par les lenteurs de la navigation du Danube. Le bateau à vapeur, l'Arpad, sur lequel je m'étais embarqué a mis quinze jours pour remonter le fleuve de Galatz à Vienne, mais enfin j'ai gagné Paris et je viens de m'acquitter de ma mission avec assez de bonheur. Le Prince Napoléon et Mr Thouvenel m'ont parfaitement accueilli et ont prêté la plus sérieuse attention à tout ce que je leur ai dit au sujet de l'Union des Principautés d'abord; ensuite au sujet des armes piémontaises et de l'émigration bulgare.

L'Union définitive de la Moldavie et de la Valachie est dans tous les esprits en France. Elle est une conséquence toute naturelle de l'Union italienne, et ce qui est bien vu chez les Italiens d'au delà des Alpes ne peut pas être mal vu chez leur frères d'au delà des Carpathes. L'Empereur qui nous a toujours si généreusement protégés ne désavouera pas plus les uns que les autres. En tout cas, nous aurons, je l'espère, un puissant avocat dans le Prince Napoléon et un auxiliaire actif dans la Presse.

Mr Thouvenel m'a parlé, il est vrai, de *patience*, en se basant sans doute sur les nouvelles de Constantinople qui annoncent l'adhésion de la Sublime Porte aux demandes exposées dans Votre mémoire. Il semble vouloir engager les Roumains d'éviter toute précipitation, mais je ne pense pas que l'on nous en voudrait beaucoup de donner signe de vie à une époque où nos voisins ont de si grands embarras chez eux. Le Prince Napoléon, de son côté, après avoir pris connaissance de votre lettre, m'a de nouveau déclaré que ses sympathies étaient depuis longtemps acquises à la Roumanie ainsi qu'à son Prince régnant. C'est beaucoup certainement, mais toutes ces assurances encourageantes ne nous éclairent pas suffisamment la route que nous devons suivre. Aussi, je me propose de demander une audience à l'Empereur aussitôt mon retour de Turin, et peut-être en apprendrai-je davantage de la bouche de Sa Majesté. Il y a deux ans, elle a eu la bonté de nous donner des conseils salutaires et de ne mettre aucune restriction dans ses paroles. Peut-être serons-nous aussi heureux cette fois. En attendant, je crois que nous pouvons marcher de l'avant en prenant pour devise: *Aide-toi et Dieu t'aidera!*

Le Prince Napoléon s'est enquis avec beaucoup d'intérêt de l'effectif de notre armée. Son Altesse m'a demandé en outre où en était restée l'affaire de l'emprunt. J'ai répondu que les Principautés comptaient déjà 25000 hommes de troupes régulières et que les deux *assemblées réunies*, après l'examen de la nouvelle loi rurale, allaient procéder immédiatement à celui de la question financière. Ce chiffre de nos soldats lui a paru tant soit peu exagéré. J'ai assuré Son Altesse que vous vous occupiez très activement de la réorganisation de l'armée, et que nos troupes étaient déjà en état de manier d'une manière satisfaisante les fusils que l'Empereur avait fait don aux Roumains. Cette

assertion a mis le Prince en bonne humeur et j'ai profité pour réduire à ses yeux à leurs véritables proportions la question des deux vaisseaux sardes ainsi que celle des Bulgares.

On m'a demandé des explications sur l'intervention de Sir Henry Bulwer dans l'affaire des armes débarquées à Galatz. J'ai répondu que Votre Altesse, désirant sauver ces armes pour les remettre à leurs légitimes propriétaires, avait cru devoir en conseiller le débarquement à Galatz afin de leur donner asile sur un terrain défendu par sa propre autonomie; qu'à la suite de ce fait, Sir Henry Bulwer avait prétendu que les armes fussent remises aux autorités turques, mais que, sur votre refus formel, il avait modifié sa première idée, et qu'en l'absence de l'un des deux bâtiments génois, lequel avait quitté les eaux du Danube, Son Excellence s'était empressé de mettre un vaisseau anglais à la disposition du gouvernement local, qu'enfin le *Banshee* était venu de Constantinople pour faire tout simplement l'office de *bâtiment de transport*, et cela au gré de tous les consuls de Bukarest. J'ai ajouté que, si les véritables expéditeurs de ces armes en avaient prévenu le Gt des Principautés, et si le chargement des vaisseaux expédiés dans le Danube ne s'était pas effectué en plein jour, au vu et au su de tout le monde, cette malheureuse affaire n'aurait pas provoqué le regrettable retentissement dont on a cherché à jeter la responsabilité sur le Prince Couza.

Dans la question des Bulgares, j'ai dû m'étendre longuement afin de mettre en garde les personnes qui approchent l'Empereur contre une espèce de complot organisé à Constantinople par certains Polonais vendus tant aux Russes qu'aux Turcs. Baligot vient de m'avertir qu'un certain Lapinski se rend à Paris accompagné d'une députation bulgare pour porter plainte à l'Empereur contre le Gouvernement des Principautés. Il apporte à l'appui une brochure imprimée en Turquie sous le titre de *Atrocités du Gouvernement Moldave*. Mais ils n'ont qu'à venir; j'ai préparé le terrain de façon à ce que la députation se casse le nez.

La Princesse se porte bien et a été charmée de votre envoi. Ma belle-soeur ainsi que le Dr Guillard ont été profondément touchés de votre gracieux souvenir et m'ont chargé de vous présenter leurs respectueux remerciements.

Votre vieux ami,

V. Alecsandri

Je pars demain pour Turin et je vous écrirai aussitôt que j'aurai vu le Cte de Cavour et que j'aurai eu l'honneur d'être reçu par Sa Majesté le Roi d'Italie.»

Una lettera, indirizzata da Alecsandri a Cuza, è segnalata da Marta Anineanu, *Catalogul corespondenței lui Vasile Alecsandri*, Bucarest, 1957, p. 125–126, con la data del 27 aprile, poi pubblicata in V. Alecsandri, *Opere*, IX, Bucarest, 1982, p. 16–19, rinviando al Fondo Kogălniceanu, XC/10: il testo non è molto diverso, ma contiene alcuni dettagli in più, dunque deve essere la forma definitiva, spedita il giorno dopo, quando Alecsandri scrisse anche un'altra lettera, con un contenuto simile, al fratello (*ibid.*, p. 21–23), la quale si trova alla Biblioteca dell'Accademia Romana, S 18(16)/LVII.

LA LÉGATION DE RUSSIE À BUCAREST (1880–1886). REPRÉSENTANTS ET ACTIVITÉ ¹

ADRIAN-BOGDAN CEOBANU
(Université „Alexandru Ioan Cuza” Iași,
Institut d’histoire „A.D.Xenopol” Iași)

The year 1880 was a turning point in the later development of the Russo-Romanian diplomatic relations. It was the time when the Russian Diplomatic Agency in Bucharest became Legation and its head of mission was advanced as Minister Plenipotentiary. Up until 1886, the Legacy of the Russian Empire in Bucharest had been headed by Leon Ouroussow, with its diplomatic staff also including a first secretary and a second secretary. During 1880–1886, the Russian diplomats in Bucharest stayed fully abreast of the political and everyday developments of Romania, providing most detailed information to the decision makers in St. Petersburg.

Keywords: Russian diplomats, Leo Urussow, Romanian Kingdom, Triple Alliance.

En 1885, le réseau diplomatique de l’Empire Russe comptait six ambassades², 18 légations (parmi lesquelles celle de Roumanie) et deux agences diplomatiques³. Les ambassades de Londres, Berlin, Paris et Vienne étaient considérées les meilleurs postes, tandis que celui de Copenhague était attractif parce que les membres de la famille impériale visitaient très souvent la ville⁴. Si on analyse la manière dont l’Empire russe était représenté dans l’espace de l’Europe du Sud-Est, on peut observer que des Légations et des ministres plénipotentiaires existaient seulement en Roumanie et en Grèce, tandis qu’en Serbie il y avait un ministre résident. En ce qui concerne la Bulgarie, principauté sous la suzeraineté ottomane, la représentation diplomatique se réalisait par l’intermédiaire de l’agence de Sofia. C’était d’ailleurs l’unique État européen vassal avec lequel l’Empire Russe avait des relations diplomatiques établies au niveau d’agence diplomatique⁵. Ayant une aristocratie

¹ This work was supported by the the European Social Fund in Romania, under the responsibility of the Managing Authority for the Sectoral Operational Programme for Human Resources Development 2007–2013 [grant POSDRU/107/1.5/S/78342]

² Trois des ambassades n’ont été élevées à ce statut que dans les années 60–70 du XIX^e siècle: l’ambassade de Constantinople (1867), de Berlin (1871), Rome (1876). Les trois autres ambassades étaient à Paris, Londres et Vienne (*Очерки истории Министерства Иностранных дел России*, И.С. Иванов (председатель), том первый 860–1917 гг., Москва, 2002, с. 418).

³ Voir *Annuaire diplomatique de l’Empire de Russie pour l’année 1885*, Sankt-Petersburg, 1885, p. 43–69.

⁴ Michael Huges, *Diplomacy before the Russian Revolution: Britain, Russia and the old diplomacy 1894–1917*, Macmillan Press Ltd., 2000, p. 140.

⁵ *Annuaire diplomatique...*, p. 51–65.

cosmopolite qu'on ne pouvait trouver dans aucune autre capitale des Balkans, Bucarest était une destination appréciée par les diplomates de l'époque. Par opposition, Sofia était perçue comme insignifiante, tout comme Belgrade, tandis qu'Athènes était une destination peu populaire, surtout à cause du climat et des conditions de voyage fatigantes⁶.

Revenant à la Légation de Russie en Roumanie, on peut observer qu'elle avait la même structure de personnel que celle de Grèce: ministre plénipotentiaire, secrétaire de légation première classe, secrétaire de légation seconde classe. Seule la composition des ambassades était plus complexe: ambassadeur, un secrétaire d'ambassade première classe, deux ou trois secrétaires seconde classe, auxquels on pouvait ajouter, selon le cas, un attaché militaire ou naval⁷. Mais qui sont les membres de l'appareil diplomatique russe? À la fin du XIX^e siècle, l'une des caractéristiques de la diplomatie européenne en général, et de celle russe en particulier, était son caractère exclusif, aristocratique. L'arrière-plan social, dans le cas des diplomates russes, était dominé par la noblesse: seulement deux des ambassadeurs russes à la fin du XIX^e siècle ne provenaient pas du milieu aristocratique: Ivan Alekseevich Zinoviev, ambassadeur à Constantinople (1898–1908) et Aleksandr Georgevich Vlangali, ambassadeur à Rome (1891–1897)⁸. À côté de l'aspect social, un rôle important était joué par l'aspect intellectuel. La plupart des diplomates russes à la fin du XIX^e siècle étaient des bacheliers du Lycée Impérial Alexandre de Sankt-Petersburg, ce qui leur assurait un bagage de connaissances beaucoup plus riche que dans le cas de ceux qui avaient suivi les cours des universités⁹. À l'époque, une particularité de la société russe était l'absorption et la russification des familles nobles étrangères, ce qui reflétait le caractère expansionniste de l'Empire. On peut citer de tels cas parmi les diplomates, les plus connus étant ceux du baron Georg F.C. Staal, ambassadeur à Londres dans les années 80, et du ministre des Affaires étrangères Nikolai K. Giers. La russification ne signifiait pas automatiquement l'intégration dans la société de l'Empire, le cas du même Giers étant aussi le plus éloquent. Protestant aux origines nordiques, Giers avait reçu dans les cercles étroits de l'aristocratie l'épithète péjorative „le Roumain”¹⁰ et il n'était pas invité aux fêtes organisées à l'occasion des anniversaires du tzar.

⁶ Daniel Cain, *Diplomacy and diplomats in South-Eastern Europe before First World War*, communication soutenue à l'atelier-débats international *Old vs New Diplomacy. Debates about the Romanian and European Diplomacy*; Iași, 18–19 novembre 2011.

⁷ *Annuaire diplomatique ...*, p. 62–65.

⁸ T. G. Otte, 'Outdoor Relief for the Aristocracy'? *European Nobility and Diplomacy, 1850–1914*, in Markus Mösslang and Torsten Riotte (ed.), *The Diplomats' World. A cultural History of Diplomacy, 1815–1914*, Oxford University Press, 2008, p. 42–43.

⁹ Michael Huges, *op. cit.*, p. 135.

¹⁰ A notre avis, cet appétatif peut avoir deux explications: premièrement, N.K. Giers était marié avec Olga Cantacuzino, la fille d'Hélène Gorceakova et de G. Cantacuzino, boyard moldave de la première moitié du XIX^e siècle; deuxièmement, la carrière diplomatique de Giers est étroitement liée à l'espace roumain: entre 1841 et 1847 il avait été consul de Russie à Iași, et pendant la période 1858–1863 consul général à Bucarest.

Pendant la période dont nous nous occupons, 1880–1886, la direction de la Légation de Russie à Bucarest a été assurée par Léon Ouroussow, le premier ministre plénipotentiaire de l'Empire Russe en Roumanie. On se propose d'identifier et de présenter dans les pages suivantes le personnel diplomatique de la Légation russe de Bucarest, mais aussi la manière dont les diplomates russes se sont rapportés aux événements importants de la Roumanie des années '80 du XIX^e siècle. Nous allons prêter attention à deux moments-clé dans l'évolution ultérieure de l'État roumain, à savoir: la proclamation du Royaume, au mois de mai 1881 et la conclusion du traité avec l'Autriche-Hongrie, le 30 octobre 1883.

Le jour où se sont achevés les travaux du Congrès de Paix de Berlin (1/13 juillet 1878), le Ministre de Affaires Étrangères, Mihail Kogălniceanu, a envoyé une note aux agents diplomatiques de Roumanie à Paris, Berlin, Rome, Saint-Petersbourg, Vienne et Belgrade en leur demandant d'intervenir auprès des gouvernements des pays où ils étaient accrédités afin de «transformer, dès à présent, les agences diplomatiques et les consulats généraux de Bucarest en légations, dont les titulaires acquerront la qualité d'envoyés extraordinaires et ministres plénipotentiaires»¹¹. Comme si l'on anticipait déjà la décision de certains des pouvoirs européens de n'accréditer en Roumanie «que des ministres résidents», le gouvernement roumain espérait que les États qui auraient eu recours à cette modalité ne s'arrêteraient pas à cette idée, car, «s'ils la mettaient en application, cela réserverait à la Roumanie, dans le classement des États souverains, une place en quelque sorte inférieure qui ne serait pas en accord avec le chiffre de sa population»¹². Cette pratique a été mise en application par le gouvernement russe lequel a décidé, en octobre 1878, de nommer l'agent diplomatique Dimitri Stuart en qualité de ministre résident de Russie à Bucarest. Le baron Stuart a occupé cette fonction jusqu'en février 1879 quand il fut rappelé à Saint-Petersbourg pour remplir la fonction de directeur des Archives du Ministère Russe des Affaires Étrangères. À sa place, à Bucarest, a été nommé le consul de Iasi, Alexandre Iacobson¹³, en qualité de chargé d'affaires, et non un autre ministre résident ou ministre plénipotentiaire. Ainsi, pendant les années 1878–1880, l'Empire Russe n'a pas eu de ministre plénipotentiaire accrédité à Bucarest, comme d'autres pays, par exemple l'Autriche-Hongrie, en avaient depuis l'automne 1878, tandis que l'Allemagne, la Grande Bretagne et la France depuis le mois de mars 1880. Ce

¹¹ *Independența României în conștiința europeană*, édition de documents soignée par Corneliu Mihail Lungu, Tudor Bucur, Ioana Alexandra Negreanu, Editura Semne, București, 1997, p. 208.

¹² *Ibidem*.

¹³ Le père de celui-ci était Arnold Iacobson, que nous retrouvons en avril 1830 comme aide du général Kiseleff, avancé lieutenant-colonel, et ensuite commandant de la garnison russe de Bucarest. Sa femme, Ana, née Karpov, russe, a été la première directrice de la „Pension Princières de Demoiselles”, devenue en 1864 l'École Centrale de Filles. En ce qui concerne Alexandru, celui-ci a fait le lycée à Brăila, et est entré ensuite dans la diplomatie russe. Il s'est marié en 1863 avec une roumaine, Eliza, fille de l'officier chargé du service des vivres Mihalache Pencovici, directeur des Postes de la Valachie (Alexandru V. Perietzianu-Buzău, *Un danez și un francez în armata munteană și urmașii lor*, in „Arhiva Genealogică” an 2 (VII), 1995, nr. 3–4, p. 79).

n'est qu'en novembre 1880 qu'on a décidé d'élever les futurs diplomates russes accrédités à Bucarest au rang de ministres plénipotentiaires ; ainsi le personnel de la Légation allait être formé d'un ministre plénipotentiaire, un secrétaire de Légation première classe et un secrétaire de Légation seconde classe, ce qui a déterminé, entre autres, une rémunération augmentée pour les diplomates. De cette manière, le ministre plénipotentiaire allait recevoir 18.000 roubles, tandis que les secrétaires de légation première et seconde classe recevaient 3.500, respectivement 2.500 roubles¹⁴. Il y a eu aussi des périodes où le personnel de la Légation a été plus restreint, surtout dans les cas où les diplomates s'en allaient en vacances ou quand leur remplacement durait plusieurs mois.

On peut se demander, toutefois, pour quelles raisons la diplomatie russe a-t-elle tellement hésité avant de nommer un nouveau ministre, dans les conditions où à Saint-Petersbourg on savait depuis le mois de mars 1880 que le nouveau représentant de Russie à Bucarest serait Leon Ouroussow¹⁵? Jusqu'à son arrivée à Bucarest, en décembre de la même année, il est passé un assez grand laps de temps, sans que son retard soit motivé. Si en avril 1880 nous savons que le diplomate russe était malade et ajournait son départ¹⁶, pour le reste de l'année on n'a pas encore trouvé une réponse satisfaisante. Nous croyons qu'un rôle important là-dessus revient à l'évolution des relations russo-roumaines pendant les années 1878–1880, surtout à cause de la manière dont la diplomatie roumaine a réagi dans la question d'Arab-Tabia¹⁷, ce que la Russie n'a pas du tout apprécié, mais aussi l'évolution des négociations russo-roumaines concernant les indemnités de guerre que l'État russe devait payer à la Roumanie, problème résolu par la signature de la convention d'avril 1882.

Le personnel diplomatique de la Légation

Léon Ouroussow, le premier ministre plénipotentiaire de Russie en Roumanie, est arrivé à Bucarest le 24 décembre 1880/ 5 janvier 1881 et a été reçu dans un entretien privé par le roi Charles I^{er}, le 27 décembre 1880/ 8 janvier 1881, moment où le souverain roumain note sa première impression du diplomate russe: «il semble très jeune, il est même agréable¹⁸».

¹⁴ Adrian-Bogdan Ceobanu, *Diplomați ruși la Curtea Regelui Carol I*, in Gheorghe Cliveti, Adrian-Bogdan Ceobanu, Ionuț Nistor (Coordonatori), *Cultură, politică și societate în timpul domniei lui Carol I*, Editura Demiurg, Iași, 2011, p. 148–149.

¹⁵ Arhiva Ministerului Afacerilor Externe (Les Archives du Ministère des Affaires Étrangères, par la suite AMAE, fonds Archives Historiques – La Russie, vol. 268, feuille 17 (télégramme du 17/29 mars 1880).

¹⁶ *Ibidem*, feuille 19 (télégramme du 17/29 avril 1880).

¹⁷ Pour plus de détails concernant l'incident de février 1879, quand a été évité au dernier moment un conflit armé entre la Roumanie et l'Empire Russe, et la solution de celui-ci, voir Daniela Bușă, *Modificări politico-teritoriale în sud-estul Europei între Congresul de la Berlin și primul război mondial (1878–1914)*, Editura Paidea, București, 2003, p. 48–60.

¹⁸ *Jurnal. Carol I al României*, vol. I, 1881–1887, traduction et étude introductive par Vasile Docea, Editura Polirom, Iași, 2007, p. 42.

Les deux se sont entretenus, égrenant des souvenirs de la guerre de 1877 et parlant de la situation économique et financière des deux pays¹⁹. Le 29 décembre 1880/10 janvier 1881 a eu lieu l'accueil officiel, moment où le diplomate russe «prononce un discours sympathique»²⁰.

Mais qui était le nouveau ministre plénipotentiaire de Russie à Bucarest? Né en 1837, à Varsovie, Léon Ouroussow était le fils du général d'infanterie P.A. Ouroussow (1807–1886) et de la comtesse A.S. Uvarova (1814–1865). Le diplomate russe a intégré le Ministère des Affaires Étrangères de Russie en 1857, en remplissant plusieurs fonctions jusqu'à sa nomination dans la capitale de la Roumanie: secrétaire associé des missions russes à Naples (depuis 1859), Rome (depuis 1862) et secrétaire à celle de Turin, depuis 1865. La même année, il a été appelé à la chancellerie du ministère, occupant les fonctions de secrétaire seconde classe et, ensuite, celle de secrétaire première classe. Après l'expérience de Bucarest il a été nommé ministre plénipotentiaire de Russie en Belgique, entre 1886–1897, et, à partir de 1891, il a occupé en même temps la fonction de ministre plénipotentiaire au Luxembourg (1891–1897). Après 1897 il a rempli les fonctions d'ambassadeur de l'Empire Russe en France (1897–1904), Italie (1904–1905) et l'Autriche-Hongrie (1905–1910)²¹. Léon Ouroussow a été marié avec Monia, la fille du ministre russe des Finances Abaza, laquelle vivait la plupart du temps à Paris pour s'occuper de l'éducation des enfants, ce qui a fait circuler certaines rumeurs dans la société bucarestoise, selon lesquelles Ouroussow²² aurait eu une relation avec Madame B²³. Il s'agissait, paraît-il, d'une „belle dame moldave”, Maria Bogdan²⁴ avec laquelle il a eu un fils²⁵.

¹⁹ *130 de ani de relații diplomatice româno-ruse. Album de documente / 130 лет российско-румынских дипломатических отношений. Альбом документов*, București, 2008, document nr. 29, p. 131–135.

²⁰ *Jurnal. Carol I*... p. 43.

²¹ <http://www.rusdiplomats.narod.ru/ambassadors/urusov-lp.html>; <http://www.raruss.ru/skany/463.html?itemid=3>;

²² Le diplomate Nicolae B. Cantacuzino précise dans ses souvenirs que le diplomate russe a laissé „après lui des regrets féminins” (N. B. Cantacuzino, *Amintirile unui diplomat român*, un mot introductif par N. Iorga, édition soignée et préface par Adrian Anghelescu, Éditions Apollonia, Iași, 1994, p. 50).

²³ Le témoignage appartient au ministre russe à Bucarest pendant la période 1886–1891, Hitrowo, au cours d'une discussion qu'il avait eue avec Alexandru Candiano-Popescu, en janvier 1887 (Alexandru Candiano-Popescu, *Amintiri din viața-mi*, vol. 2, note sur l'édition, annotations, transcription et travail du texte par Constantin Corbu, Editura Eminescu, București, 1999, p. 28).

²⁴ En étudiant l'arbre généalogique de la famille Bogdan, on pourrait croire qu'il s'agissait de Maria, fille de Vasile Alecsandri, mariée avec Gheorghe Bogdan, le 10 juin 1883, d'avec lequel elle a divorcé en 1884. Gheorghe Bogdan s'est marié une seconde fois, le 14 octobre 1884, avec Margareta Răducanu Rosetti, dont il a divorcé en 1885. Le 9 septembre 1886 a eu lieu, encore une fois, le mariage de Gheorghe Bogdan avec Maria (Mihai-Dimitrie Sturdza, *Familiile boierești din Moldova și Țara Românească. Enciclopedie istorică, genealogică și biografică*, vol. I, Editura Simetria, București, 2004, p. 585).

²⁵ Emanoil Hagi-Mosco, *București. Amintirile unui oraș. Ziduri vechi. Fiițe dispărute*, édition soignée par Paul Cernovodeanu, Éditura Fundația Culturală, București, 1995, p. 48; Voir aussi Alexandru Candiano-Popescu, *op. cit.*, p. 200 (dans la note 63 vers la fin de l'ouvrage, Constantin Corbu mentionne, en se basant sur le texte conservé à la Bibliothèque de l'Académie de Roumanie: „M-me Bogdan, mère de Mr. Bogdan, le fils d'Ouroussow, dit-on”).

Pendant son séjour en Roumanie, on a érigé sur les anciennes fondations de la maison de la famille Cantacuzino de Calea Victoriei le nouveau bâtiment de la Légation russe²⁶, qui a résisté jusqu'en 1936²⁷; les deux salons Louis XV et Louis XVI, destinés à la danse, ne pouvaient pas accueillir toute „l'aristocratie” bucarestoise; en outre, „sur les murs du salon il y avait des Gobelins, et les buffets du XV^e siècle étaient chargés de porcelaines de Saxe et de faïences riches (...) Les chambres étaient pleines d'objets de grand prix et de valeur artistique amassés par la femme du ministre”²⁸.

À l'arrivée de Léon Ouroussow dans la capitale, on a nommé comme secrétaire de légation première classe Alexandr Izvolsky, de loin un des plus importants diplomates russes envoyés en mission en Roumanie, si l'on pense qu'ultérieurement il est devenu ministre des Affaires Étrangères. Il a rempli la fonction de secrétaire de légation première classe entre 8/20 janvier 1881 et 8/20 mai 1885²⁹. Né le 17 mars 1856, à Moscou, Alexandr Izvolsky est entré en diplomatie en 1875, après avoir achevé les cours du Lycée Impérial de Saint-Petersbourg. Jusqu'à sa nomination au poste de Bucarest il a passé peu de temps dans le cadre de la chancellerie du Ministère Russe des Affaires étrangères, et en 1879 il a été nommé consul général de Russie en Roumélie Orientale. Après les cinq années passées dans la capitale de la Roumanie, le diplomate russe a occupé plusieurs positions, comme celle de secrétaire de légation première classe à Washington, ensuite ministre résidant de Russie à Vatican. Peu à peu il a avancé, étant nommé ministre plénipotentiaire de Russie à Belgrade, Munich, Tokyo et Copenhague. Pendant la période 1906–1910, il a dirigé le Ministère des Affaires Étrangères de l'Empire Russe. Après 1910, au moment de sa retraite du Ministère des Affaires étrangères, il a été ambassadeur à Paris³⁰. Un personnage pas trop populaire parmi ses collègues, «plein de morgue, suffisance et snobisme»³¹, sans scrupules, d'une ambition sans bornes³².

Une rumeur propagée pendant son séjour en Roumanie concerne l'incident qui l'aurait propulsé, paraît-il, dans la carrière diplomatique. Ainsi, à un banquet ayant lieu à Bucarest en 1885, Izvolsky a provoqué en duel un officier qui avait exprimé une opinion critique à l'adresse des capacités mentales du tzar Alexandre III. L'incident

²⁶ Le grand jardin derrière la Légation était illuminé, et sur la terrasse remplie de fleurs brillait, sous la lumière de la lune, une statue de femme en marbre, symbolisant la mélancolie”(Emanoil Hagi-Mosco, *op. cit.*, p. 44).

²⁷ „Universul”, an. 53, nr. 97, 7 avril 1936, p. 5 (article intitulé „Le bâtiment de la légation impériale de Russie a été démoli” signé par D. Caselli).

²⁸ Emanoil Hagi-Mosco, *op. cit.*, p. 44

²⁹ AMAE, fonds Représentants étrangers, dossier nr. 16, lettre I/2, sans numéro de page.

³⁰ *Recollections of a foreign minister. Memoirs of Alexander Izvolsky*, translated by Charles Louis Seeger, Garden City, N.Y., and Toronto, 1921, p. VIII–XI; Pour plus de détails liés à sa biographie, voir l'étude signée par В.Е.Авдеев, *Александр Петрович Извольский*, in „Вопросы истории”, 5/2008, c. 64–79.

³¹ Alexandru Em. Lahovary, *Amintiri diplomatice. Constantinopol 1902–1906. Viena 1906–1908*, édition soignée par Adrian Stătescu et Laurențiu Vlad, étude introductive, sélection des documents, notes, commentaires et indice par Laurențiu Vlad, Institutul European, Iași, 2009, p. 98.

³² Eugene de Schelking, *Suicide of Monarchy. Recollections of a Diplomat*, Toronto, 1918, p. 168.

a été utilisé par le diplomate en sa faveur. Il a raconté cette histoire „jusqu’aux bords de la Néva”, de sorte que le duel a été interdit. Mais Izvolsky a reçu pour son „courage” et son dévouement le titre de chambellan³³. Nous trouvons également des informations sur cette histoire dans les mémoires du diplomate Eugene de Schelking, qui se rappelait que pendant la période où Izvolsky était en mission à Bucarest, celui-ci avait provoqué en duel l’officier roumain Mihai Laptew. Cet aspect venait en contradiction avec les principes du Ministère Russe des Affaires étrangères, où on se redisait un mot de l’ex-ministre Gortchakov: „Un diplomate qui se bat est l’équivalent d’un soldat qui ne se bat pas”³⁴. Selon Eugene de Schelking, la cause du duel avait été une femme, mais Izvolsky avait laissé entendre à Pétersbourg qu’il défendait l’honneur du tzar, insulté par son adversaire. Sa version a été acceptée et il fut nommé chambellan du tzar et, peu de temps après, il fut transféré à Washington³⁵. Ce conflit d’entre Izvolsky et Mihai Laptew semble avoir eu des antécédents. En février 1883, à la Société d’Escrime Jockey Club, ont eu lieu plusieurs démonstrations de maniement de l’épée. Les premiers à avoir mesuré leurs forces avaient été Izvolsky et Laptew, ce dernier étant le vainqueur³⁶. Après le départ de Izvolsky de la Légation, comme secrétaire de légation première classe fut nommé Grigori G. Willamow qui a rempli cette fonction pendant les années 1885–1888. „Bel homme, ayant du succès auprès les femmes”, la rumeur circulait à l’époque qu’il aurait eu une relation avec la femme de l’homme politique conservateur Alexandru Lahovary, Simka Ghermani, „femme très intelligente et agréable”³⁷. Il s’est éteint du typhus, en 1888, dans une des pièces de la Légation³⁸, à l’âge de 40 ans seulement³⁹.

En ce qui concerne les secrétaires de légation seconde classe, pendant la même période, ils ont été Constantin Moruzi et le comte Prozor. Le premier a rempli cette fonction durant les années 1882–1884, quittant son poste après un incident auquel nous allons revenir ensuite. Constantin Moruzi, né en 1848, ayant beaucoup de relations de parenté⁴⁰ dans la société roumaine, était le fils de Panaiot Moruzi et d’Aglaié Plagino. Il a été marié à Ecaterina Balş avec laquelle il a eu cinq enfants: Aglaia, George, Panait, Adina, Maria⁴¹. Le comte Prozor a été secrétaire de légation seconde classe à Bucarest pour une brève période, entre 9/21 février 1885 et 1/13 août 1885; il a été reçu par le roi Charles I^{er} à la date de 16/28 février, à l’occasion du dîner diplomatique⁴².

³³ В.Е.Авдеев, *op. cit.*, c. 66–67.

³⁴ Eugene de Schelking, *op. cit.*, p. 168.

³⁵ *Ibidem*, p. 169.

³⁶ Claymoor, *La vie en Bucarest 1882–1883*, p. 347–348.

³⁷ Emanoil Hagi-Mosco, *op. cit.*, p. 49.

³⁸ *Ibidem*.

³⁹ <http://baza.vgdru.com/post/1/41243/p154003.htm>;

⁴⁰ Par exemple, son frère Dimitrie „Cneazul” („le Prince” lg. russe), a été préfet et député de Dorohoi. Le 20 mars 1885 il fut nommé préfet de la Capitale.

⁴¹ Eugène Rizo-Rangabé, *Livre d’or de la noblesse phanariote et des familles princières de Valachie et de Moldavie*, deuxième édition, Athènes, Imprimerie S. Vlastos, 1904, p. 152–153.

⁴² AMAE, fonds Représentants étrangers, dossier nr. 16, lettre P, nr.2, sans numéro de page.

Arrivé en Roumanie vers la fin de l'année 1880, Léon Ouroussow s'était déjà formé les premières impressions après quelques mois seulement. Dans un rapport du mois de février 1881, le diplomate russe constatait que les collègues de gouvernement de I.C.Brătianu étaient des hommes „d'une valeur politique nulle”, la seule exception étant Vasile (Basil) Boerescu qui se distinguait par ses capacités; mais, étant donné qu'il était vu comme un „transfuge”, venu des rangs des conservateurs, il manquait d'autorité dans le gouvernement, ce qui était considéré comme une preuve de faiblesse. En même temps, Léon Ouroussow reconnaissait le dévouement des membres de la Chambre des Députés envers I.C.Brătianu, en contraste avec l'attitude indisciplinée qu'ils avaient à l'égard des autres ministres⁴³.

À la différence de Basil Boerescu, Dimitrie A. Sturdza avait une image négative dans l'opinion des diplomates russes, dès sa nomination en qualité de ministre des Affaires étrangères dans l'été 1882. Ainsi, le ministre roumain était perçu comme un homme dévoué à l'Autriche-Hongrie et ennemi de la Russie. En même temps, les diplomates russes observaient d'une part les sympathies notoires de Sturdza envers l'Autriche-Hongrie, et d'autre part ils rappelaient le moment où celui-ci avait occupé le portefeuille des Finances dans le premier cabinet de coalition pendant la guerre russo-turque de 1877. On lui reprochait le fait que la Russie avait perdu une grande somme d'argent, suite à la conversion des roubles dans la monnaie nationale. Son caractère irascible a éloigné même ceux qui avaient pris sa défense et plaidé pour son intégrité et ses connaissances⁴⁴. V.A.Urechia, l'ex-ministre de l'Instruction Publique, remplacé pendant l'été de l'année 1882, n'a pas échappé non plus aux critiques, étant considéré „un homme d'une nullité complexe”. Son remplaçant, P.S. Aurelian, était considéré un érudit, ayant une bonne image dans le pays, et l'appui des Chambres⁴⁵.

Parmi ceux qui ont joui d'une bonne image de la part des diplomates russes à Bucarest, était le titulaire de la Légation roumaine à Pétersbourg, Nicolae Kretzulescu. Celui-ci a eu plusieurs entretiens avec Léon Ouroussow, pendant les années 1881–1886, quand le diplomate roumain passait son congé ou avait d'autres affaires dans le pays. Léon Ouroussow considérait Nicolae Kretzulescu comme un diplomate habile, bien vu au cabinet impérial et qui devait être maintenu dans son poste de la capitale des tzars⁴⁶.

L'activité de la Légation russe n'a guère été appréciée par les cercles politiques de Bucarest, au moins dans la première moitié de l'année 1884, quand on soupçonnait que la légation russe appuyait l'opposition contre le gouvernement dirigé par I.C.Brătianu. Le ministre plénipotentiaire de Roumanie à Vienne, P.P. Carp, transmettait à D.A. Sturdza qu'il avait parlé personnellement avec le ministre austro-hongrois des Affaires étrangères, Kálnoky, en vue d'un éventuel rappel

⁴³ Архив Внешней Политики Российской Империи (par la suite АВПРИ), fonds Политархив – 151, opis 482, dossier 600, f. 5–6.

⁴⁴ АВПРИ, фонд Политархив – 151 opis 482, dossier 603, f. 67–68.

⁴⁵ *Ibidem*, f. 66.

⁴⁶ АВПРИ, fonds Политархив –151, opis 482, dossier 612, f. 194.

d'Ouroussow⁴⁷, considérant que les actions de la légation russe ne représentaient qu'une „politique de salon qui tape à l'œil et fait du bruit”⁴⁸, sans avoir pour autant l'effet escompté. Le même P.P. Carp demandait au ministre roumain des Affaires étrangères d'être plus tranchant en ce qui concernait Ouroussow, c'est-à-dire de réunir toutes les preuves contre le diplomate russe et de réclamer son renvoi. Si la Russie l'avait maintenu quand même, on aurait dû rompre les relations officielles avec le gouvernement de Saint-Pétersbourg⁴⁹. L'attention des diplomates roumains était aussi attirée par le ministre plénipotentiaire de France à Bucarest, le baron Ring, dont on attendait qu'il prît parti en Roumanie: soit du côté du roi, soit du côté de Georges Bibescu⁵⁰. Celui-ci était, à l'avis du roi Charles I^{er}, „profondément impliqué dans les intrigues russes”⁵¹, étant considéré, par une partie des hommes politiques, comme un prétendant au trône⁵²; en outre, Al. Izvolsky était apprécié comme „un pilier de la maison Bibescu”⁵³.

Le mécontentement des cercles politiques de Bucarest en ce qui concernait l'activité de la légation russe a pris de l'ampleur pendant les mois de mai-juin 1884 quand le secrétaire de légation Constantin Moruzi avait été vu participer aux manifestations de rue pour la révision de la Constitution. Dès ce moment, le chargé d'affaires de Roumanie à Saint-Pétersbourg, Al. Em. Lahovary, a dû se plaindre au ministre russe des Affaires étrangères N. K. Giers, au sujet du comportement des membres de la légation de Bucarest. Évidemment, Giers a pris la défense des diplomates russes, en montrant même les dépêches envoyées par Izvolsky. Celui-ci soulignait le fait que le gouvernement roumain, exaspéré par les attaques de l'opposition, incriminait les membres de la légation et soupçonnait toutes leurs relations dans la société bucarestoise. De plus, D.A. Sturdza, le ministre roumain des Affaires étrangères, aurait accusé l'attitude de Constantin Moruzi à l'égard de sa femme, à laquelle il aurait adressé „des mots inconvenants”⁵⁴. Il semble que le diplomate russe „se soit moqué de Brătianu dans tous les salons et critiqué de manière inacceptable toutes les personnalités officielles étrangères et tous les actes du gouvernement”⁵⁵. Izvolsky a essayé de disculper son collègue, „petit fonctionnaire sans importance”, suggérant d'abord qu'on lui permette de passer un congé auprès de sa famille⁵⁶, mais il se rendait compte que, pour Moruzi, la meilleure solution

⁴⁷ *Documente diplomatice române*, série I, volume 12, 1884–1885, éditeurs Rudolf Dinu, Alin Ciupală, Antal Lukács, éditeurs associés Anca-Graziella Moga, Nicolae Nicolescu, Editura Conphys, Râmnicu Vâlcea, 2010, p. 86.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 87–88.

⁴⁹ *Ibidem*.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 58–59.

⁵¹ Sorin Cristescu, *Carol I. Corespondență personală (1878–1912)*, Editura Tritonic, București, 2005, p. 183.

⁵² Titu Maiorescu, *Însemnări zilnice*, publiées avec une introduction, notes, fac-similés et portraits par I. Rădulescu-Pogoneanu, vol. II (1881–1886), București, 1939, p. 233.

⁵³ *Ibidem*, p. 254.

⁵⁴ *Documente diplomatice române ...*, p. 228–236.

⁵⁵ ANIC, fonds Kretzulescu familial, dossier 825, f. 49.

⁵⁶ *Documente diplomatice române* p. 228–236.

était de quitter le poste de Bucarest⁵⁷. Les négociations menées à Pétersbourg ont abouti au rappel de Moruzi, rétrogradé en tant que simple secrétaire à Munich⁵⁸, ce qui devait représenter „une double satisfaction pour Mme Sturdza”⁵⁹.

Les diplomates russes et la proclamation du Royaume de Roumanie

Le début de l'année 1881 n'a pas été favorable à la Roumanie, étant donné le rapprochement entre l'Autriche-Hongrie et la Russie et la persistance de la rumeur concernant la création de la Commission Mixte du Danube, organisme non réglementé par le Congrès de Berlin. Pour cette raison, une attitude conciliante s'imposait de la part de l'État roumain dans ses relations avec les Grandes Puissances, pour prévenir son isolation; le gouvernement essayait de faire subordonner cette nouvelle commission à l'autorité de la Commission Européenne du Danube, de manière à ce que l'Autriche-Hongrie n'ait pas de vote prépondérant. A l'intérieur du pays, non plus, la situation n'était pas tranquille pour autant, étant donné les discordes dans le camp libéral, complété selon le désir de I.C.Brătianu qui voulait attirer dans son parti le groupement de „Junimea” et les membres groupés autour de Vernescu. En janvier 1881, le journal „Românul” (*Le Roumain*) a publié un article de Titu Maiorescu, paru à la fin de l'année 1880 dans „Deutsche Revue”, où il affirmait que I.C.Brătianu et C.A. Rosetti se trouvaient encore sous l'influence de la Russie, et exprimait sa conviction que le parti libéral était hostile à l'Autriche-Hongrie et conspirait en faveur de la Russie⁶⁰. De plus, Titu Maiorescu soutenait qu'il fallait saisir ce moment-là pour que la Roumanie se joigne à l'alliance austro-allemande, ce qui avait mécontenté les conservateurs (surtout les „boyards” du parti), lesquels à cette époque étaient encore russophiles⁶¹. C'était, au moins, une impression générale à l'époque.

En ce qui concerne la proclamation du royaume, la situation semble avoir été assez confuse, surtout dans les rangs des diplomates accrédités à Bucarest qui ne savaient pas encore à quelle date s'attendre, car il était question du 8 avril ou du 10 mai. Dès le 14 /26 février, le ministre plénipotentiaire de Russie, Léon Ouroussow, transmettait à ses supérieurs de Saint-Pétersbourg qu'à Bucarest circulait la rumeur que Charles I allait être proclamé roi. Le même „secret” était également connu par les autres membres du corps diplomatique accrédités dans la capitale de la Roumanie.

⁵⁷ АВПРИ, fonds Политархив –151, opis 482, dossier 612, f. 113.

⁵⁸ Il semble que, ultérieurement, Constantin Moruzi soit devenu le secrétaire de la Légation de Russie dans la capitale de Suède (Florin Marinescu, *Moruzi, o familie fanariotă. Evoluție istorică*, in „Arhiva genealogică”, II (VII), 1995, nr. 3–4, Iași. 52).

⁵⁹ ANIC, fonds Kretzulescu familial, dossier 825, f. 50.

⁶⁰ „Românul”, 12, 13 janvier 1881, p. 33.

⁶¹ Constantin Bacalbașa, *Bucureștii de altădată*, vol. II (1878–1884), Edition soignée par Aristiția et Tiberiu Avramescu, Editura Eminescu, București, 1993. p. 89; Voir aussi Titu Maiorescu, *Istoria contemporană a României 1866–1900*, Editura Universității Independente „Titu Maiorescu”, București, 2002, p. 148–149.

Par conséquent, on demandait des instructions de Russie, étant donné que, dans les discussions avec I.C. Brătianu, celui-ci hésitait à aborder ce problème. Léon Ouroussow remarquait aussi la position de l'Autriche-Hongrie qui n'agréait pas la création de la nouvelle monarchie de crainte qu'elle ne fût une incitation pour les quatre millions de Roumains qui vivaient „sous le sceptre de l'empereur François-Joseph”⁶². Pour le même motif Charles allait prendre le titre de „Roi de Roumanie” et non de „Roi des Roumains”⁶³.

La proclamation du royaume ne devait pas tarder. Le 14 mars, Dimitrie Lecca présentait devant le Parlement une motion qui proclamait la transformation de la Roumanie en Royaume, un projet de loi en 2 articles. Cette motion était soutenue par un rapport où l'on présentait les raisons d'un tel changement: „étendue territoriale”, „le nombre des habitants”, „la position politique”, „les événements glorieux de 1877–1878”. Ensuite sont intervenus P.P. Carp, Al. Lahovary, Titu Maiorescu, Vasile Boerescu qui ont souligné le fait que la classe politique s'était mise d'accord pour cette importante décision⁶⁴. Le ministre plénipotentiaire russe a immédiatement transmis à son gouvernement la nouvelle de la proclamation du Royaume, après le vote unanime de la Chambre des Députés. Dans ce contexte, la réaction de la légation russe est intéressante. Tandis que dans Bucarest régnait la joie et la plupart des institutions étaient illuminées, l'hôtel de la Légation russe est resté sombre et silencieux. Selon le témoignage du diplomate russe, dans certains quartiers commerciaux quelques marchands ont refusé d'arborer le drapeau en signe de fête. Ouroussow ajoute quelques commentaires personnels en marge de la proclamation du Royaume, en se demandant sur un ton rhétorique si ce moment représentait «la consolidation de l'unité des deux Principautés, une garantie de politique conservatrice ou une affirmation des tendances nationales, dans le sens de la „Romania irredenta”⁶⁵. A la fin de son télégramme, le diplomate russe remarquait ironiquement que parmi les initiateurs de la proclamation du Royaume s'était trouvé le général Lecca, celui qui avait joué un rôle décisif lors de l'abdication du prince Cuza⁶⁶. Le même jour, le diplomate a envoyé un autre télégramme, après avoir appris la nouvelle de l'assassinat du tzar Alexandre II. Il y racontait que plusieurs membres du parti conservateur et même une partie de la population rurale avaient exprimé leur tristesse⁶⁷.

Aussitôt, le ministre de Russie à Bucarest a demandé au gouvernement roumain de prendre des mesures immédiates contre les nihilistes établis en Roumanie. C'était une réaction aux manifestations qui avaient eu lieu à Iași où l'on avait interdit un banquet pour l'anniversaire de la Commune de Paris, ce qui eût

⁶² АВПРИ, fonds Политархив – 151, Opis 482, Dossier 600, f. 3–4.

⁶³ *Ibidem*.

⁶⁴ Liviu Brătescu, *Proclamarea Regatului. Reacții interne și externe*, in „Anuarul Institutului de Istorie A. D. Xenopol”, tome XXXIX–XL/ 2002–2003, p. 411.

⁶⁵ АВПРИ, fonds Политархив – 151, Opis 482, Dossier 600, f. 9–10.

⁶⁶ *Ibidem*, f. 11 v.

⁶⁷ *Ibidem*, f. 12.

marqué la solidarité avec le mouvement qui avait provoqué l'assassinat du tzar. Aux instances de la Russie, les autorités roumaines ont opéré des arrestations parmi les réfugiés russes et polonais⁶⁸. Après ces événements, une „Loi concernant les étrangers” fut votée par le Parlement à la fin du mois de mars et publiée dans le „Moniteur Officiel” (7/19 avril 1881). Ce texte législatif précisait que „l'étranger qui a son domicile ou sa résidence en Roumanie, et qui, par son comportement, pendant son séjour dans le pays, aurait compromis la sûreté intérieure ou extérieure de l'État, ou troublerait l'ordre public, ou prendrait part à des actions ayant comme objet le renversement de l'ordre politique ou social dans le pays ou à l'étranger, pourra être contraint par le gouvernement à s'éloigner de l'endroit où il réside, ou à habiter dans un endroit déterminé, ou même à quitter le pays”⁶⁹. La reconnaissance de la proclamation du royaume de Roumanie par l'Empire Russe a eu lieu le 6 avril 1881, mais seulement en réponse aux mesures prises par l'Etat roumain contre les nihilistes de Iasi.

Les diplomates russes et l'adhésion de la Roumanie à la Triple Alliance

L'un des aspects de la politique extérieure de la Roumanie qui est constamment évoqué dans la correspondance de la Légation russe était le caractère secret du traité d'alliance de la Roumanie avec l'Autriche-Hongrie, conclu le 30 octobre 1883, document auquel l'Allemagne a adhéré le même jour. On a longtemps cru que très peu d'hommes politiques (le roi Charles I^{er}, D.A. Sturdza, I.C.Brătianu) avaient été les seuls à connaître ce projet. La publication du journal du roi Charles et du volume de documents diplomatiques roumains de l'année 1883⁷⁰ ont déterminé de façon plus exacte le nombre de ceux qui connaissaient les négociations menées par l'État roumain: cette stratégie de politique extérieure impliquait aussi le ministre plénipotentiaire de Roumanie à Berlin, G. Vârnav-Liteanu, le ministre de Roumanie à Vienne, P.P. Carp, le ministre d'Allemagne à Vienne, le prince Heinrich von Reuss, Alexandru Beldiman, gérant de la Légation de Roumanie à Berlin et attaché au premier ministre Brătianu pendant les négociations de Gastein. La reine Elisabeth était aussi au courant. On ne peut pas s'empêcher de se demander en quelle mesure la diplomatie russe a été informée.

L'idée d'une alliance de la Roumanie avec l'Autriche-Hongrie a été envisagée par les hommes politiques de Bucarest dès l'hiver de l'année 1882 et s'est dessinée pendant les premiers mois de l'année 1883⁷¹. „L'incident Grădișteanu”⁷² du juin

⁶⁸ *Ibidem*, f. 13–14.

⁶⁹ „Monitorul Oficial”, nr.6, 7/ 19 avril 1881, p. 235–236.

⁷⁰ *Documente diplomatice române*, série I, volume 11, 1883, volume réalisé par Alin Ciupală, Rudolf Dinu, Antal Lukács, Editura Academiei Române, București, 2006.

⁷¹ Rudolf Dinu, *op. cit.*, p. XXVIII.

⁷² Pour plusieurs détails sur cet incident et ses implications politiques voir l'étude récemment publiée par Liviu Brătescu, *Inaugurarea statuii lui Ștefan cel Mare. Ritualuri, nostalgii, polemici (1883)*, in „Xenopoliana”, XIV, 2006, nr.1–4 (*Ritualuri politice în România Modernă*), p. 119–141.

1883 n'a fait que ralentir les négociations qui ont été reprises à l'occasion de la visite du roi Charles en Allemagne et en Autriche, au mois d'août 1883, et ensuite lorsque I.C. Brătianu a rencontré Bismarck à Gastein au début de septembre, et à Vienne le ministre austro-hongrois des Affaires étrangères, Kálnoky⁷³. Le ministre russe de Bucarest a transmis à ses supérieurs de Pétersbourg que la presse centrale de Roumanie insinuait un rapprochement du pays de l'alliance formée par l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie. Une relation spéciale entre la Roumanie et les pouvoirs de l'Europe centrale allait être quand même démentie par Nicolae Kretzulescu, le ministre de Roumanie à Pétersbourg, lequel, pendant une visite à Bucarest, a eu plusieurs entretiens avec Léon Ouroussow à ce sujet. Malgré cela, le ministre russe s'est montré préoccupé par les visites faites par Brătianu, les appréciant comme mystérieuses, et il s'inquiétait aussi de l'acquisition d'armement par le Gouvernement roumain. Le diplomate russe était convaincu que les ambassadeurs russes de Vienne et de Berlin avaient déjà informé le cabinet impérial à propos de ces visites, en remarquant également un changement positif dans l'attitude de l'Allemagne à l'égard de la Roumanie. En continuant dans ce sens, Léon Ouroussow observait que l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne avaient exercé les derniers mois une action énergique pour que la Roumanie entre dans les jeux politiques et économiques de l'Autriche-Hongrie.

Le 30 octobre 1883, la Roumanie a adhéré à la Triple Alliance: Dès le début du mois de décembre 1883, le cabinet de Pétersbourg était convaincu qu'un rapprochement s'était produit entre la Roumanie et l'alliance austro-allemande, une alliance qui n'avait certainement pas un caractère pacifique⁷⁴. La diplomatie russe était persuadée que „la politique traditionnelle des Roumains consistait à tenir l'équilibre entre la Russie et l'Autriche”⁷⁵, et que tous les calculs politiques des décideurs de Bucarest étaient basés sur cette rivalité. Cependant, remarquait Léon Ouroussow, à la suite des pressions exercées par les cabinets de Vienne et Berlin, la balance avait penché en faveur de l'Autriche⁷⁶. Pour le cabinet de Pétersbourg, la preuve et la conséquence „de l'entente intime qui s'est établie entre les cabinets de Vienne et Bucarest” a été la création du poste d'attaché militaire de l'Autriche-Hongrie à Bucarest, dans la personne du capitaine Schneider, le premier attaché militaire d'un pays étranger à Bucarest⁷⁷.

⁷³ Pour les négociations menées le long de l'année 1883 il y a de nombreuses références bibliographiques dont nous rappelons (Gh. Cazan, Șerban Rădulescu-Zoner, *România și Tripla Alianță 1878–1914*, Editura Stiințifică și Pedagogică, București, 1979; Vasile Cristian, *Diplomația României în slujba împlinirii idealului național*, in *Cum s-a înfăptuit România modernă: o perspectivă asupra strategiei dezvoltării*, volume coordonné par Gh. Platon, Ion Agrigoroaiei, Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”, Iași 1993, p. 223–296; Teodor Pavel, *Între Berlin și Sankt-Petersburg. România în relațiile germano-ruse din secolul al XIX-lea*, éd. Presa Universitară Clujeană, Cluj-Napoca, 2000, *Documente diplomatice române*, série I, volume 11, 1883, volume réalisé par Alin Ciupală, Rudolf Dinu, Antal Lukács, Editura Academiei Române, București, 2006.

⁷⁴ АВПРИ, fonds Миссия в Бухарест, opis 511/1, dossier 11, f. 3–4.

⁷⁵ АВПРИ, fonds Политархив –151, opis 482, dossier 612, f. 13–14.

⁷⁶ *Ibidem*

⁷⁷ *Ibidem*, f. 23.

Conclusions

Si au moment de sa première rencontre avec le roi Charles I, Léon Ouroussow avait laissé une impression agréable, on ne peut plus dire la même chose au moment de son départ de Bucarest, en juin 1886. Invité par Charles I, avec les membres de la légation russe, à la consécration de l'église restaurée à Curtea de Arges, Léon Ouroussow s'est esquivé. Il a donné pour motif sa hâte de se rendre à Pétersbourg, mais Charles a appris ensuite qu'il était parti quatre jours après la cérémonie, sans prendre congé des ministres. Le roi était convaincu que «les agents russes doivent agir d'après les ordres de Saint-Pétersbourg» et espérait que dans son nouveau poste «il ne pourrait plus faire des intrigues et des démonstrations»⁷⁸. Après le départ de Léon Ouroussow, une première étape de l'histoire de la Légation russe prenait fin, une période pendant laquelle les diplomates russes avaient tâché d'être attachés le plus possible aux réalités quotidiennes de la Roumanie des années '80 et à la stratégie de politique extérieure de l'État roumain. Le poste de Bucarest, était considéré «un tremplin pour les ambassadeurs»⁷⁹, ce qui semble également vrai pour les diplomates russes: Léon Ouroussow est devenu ensuite ambassadeur de Russie à Paris, Rome et Vienne, tandis que Izwolski a accédé à la direction du Ministère des Affaires étrangères de l'Empire Russe, après avoir rempli la fonction d'ambassadeur de Russie à Vienne. Évidemment, il y a eu aussi des exceptions, comme dans le cas de Constantin Moruzi lequel, après l'expérience de Bucarest, a été ravalé au rang de simple secrétaire à la légation russe de Munich.

⁷⁸ Sorin Cristescu, *op.cit.*, p. 212–213.

⁷⁹ L'expression appartient au ministre français accrédité à Bucarest, dans la période 1885–1894, Coutouly, et se retrouve dans les mémoires du diplomate allemand Bülow (Prince von Bülow, *Memoirs*, vol. IV, *Early Years and Diplomatic Service, 1848–1897*, London & New York, 1932, p. 624).

ROMANIA ON THE ROAD TO SOVIETISATION (1944–1945). A TURKISH DIPLOMAT’S TESTIMONIAL¹

EMANUEL PLOPEANU

(“Ovidius” University Constanța/“N. Iorga” Institute of History)

L’entrée de la Roumanie dans le système totalitaire de type soviétique est de plus en plus connue et les témoignages roumains ou étrangers de cette époque y ont apporté une contribution importante. Nous voulons mettre en question un journal que les historiens roumains n’ont guère utilisé, écrit par Zeki Kunalp, le secrétaire de la Légation de Turquie de 1943 à 1947. Ce qui nous intéresse ici c’est la manière dont il a perçu le changement dans la société roumaine. Dans ses mémoires (car on ne peut pas parler vraiment d’un journal) on peut retrouver des observations sur la Roumanie dans la dernière année de guerre, sur les troupes et les autorités soviétiques, les personnages politiques, leurs ambitions et motivations, les Roumains et les Hongrois de Transylvanie, ainsi qu’un témoignage de la sympathie de la Roumanie pour la Turquie et du changement radical après le 23 août 1944.

Mots clés: la scène politique, l’occupation soviétique, les perceptions turques.

I. Some considerations about the Romanian-Turkish relations and their historiography

For almost ninety years, the relations between those countries are depicted as excellent, a model for the whole area. And this from very beginning: “*Among all Eastern Powers, we are absolutely entrusted that the only one with which we will build sincere relations which would lead to a close friendship is ROMANIA. It’s the only state strongly enhanced and in whose honesty and loyalty we put our thrust. Governments from Bucharest always held their pledge. Romania is the most tolerant, welcoming and free of chauvinism.*” This was the words of a “Turkish personality”, used in a conversation with a Romanian diplomat in Sofia, in February 1924, which, on his turn, transmitted to Constantin Langa-Rășcanu, extraordinary and plenipotentiary envoy of Romania in Sofia².

¹ This work was possible with the financial support of the Sectorial Operational Programme for Human Resources Development 2007–2013, co-financed by the European Social Fund, under the project number POSDRU/89/1.5/S/61104 with the title „*Social sciences and humanities in the context of global development – development and implementation of postdoctoral research*”.

² According to February 1st report of the Romanian diplomat, sent to I. Gh. Duca, minister of Foreign Affairs, in *România-Turcia. Relații diplomatice*, vol. I, 1923–1938, edition by Dumitru Preda, București, Editura Cavallioti, p. 7. Last sentence is quoted also by Mircea N. Popa, *Quelques aspects des relations roumano-turques durant la période comprise entre les deux guerres mondiales*, in „Revue Roumaine d’Histoire”, XX, 4, p. 758.

Indeed, without territorial problems or historical unsolved issues (the long common past becoming only an academic subject, after the Ottoman Empire's breakdown), without problems arising by the Turkish and Tatars community, large enough and concentrated especially in Dobruja, bilateral relations could be characterized, starting from these conclusions, by stability, understanding, good neighborhood, similar views, at least for the interwar period and also, despite of the different political options, during World War Two and postwar period. The examples of common views on the Balkan Entente and the Straits's regime topics are definitory and are treated with priority by the Romanian historiography.

However, in this picture, some nuances of gray appeared but we would not discuss them here. Instead, we could state, without fear of committing a mistake, that the level of academic mutual knowledge is quite unsatisfactory³. We dare to

³ There are not many names of scholars which analyzed this problem nor the studies and/or monographs published in Romania. Here are what it could be an almost complete list of this works, without repeating the titles mentioned above: Mehmet Ali Ekrem, *Relațiile româno – turce între cele două războaie mondiale*, București, Editura Științifică, 1993; Idem, *Relațiile româno – turce (1928–1934)*, in "Revista Istorică", 1981, 34, nr. 5; Idem, *Considerations sur les réformes intérieures et sur la politique étrangère de Kemal Atatürk*, in „Revue Roumaine d’Histoire”, 1981, 20, no.3; Idem, *Atatürk – făuritorul Turciei moderne*, București, Editura Politică, 1969; Petre Ghiță, *Atatürk*, București, Editura Enciclopedică, 1975; Eliza Campus, *Les relations entre la Turquie kémaliste et la Roumanie pendant l’entre deux-guerres*, in „Revue Roumaine d’Histoire”, 1981, 20, no. 3; C. Iordan–Sima, *La Turquie kémaliste et l’idée du pacte balkanique dans les années 1925–1926*, in „Revue des Études Sud-Est Européennes”, 1981, 19, nr. 2; Idem, *Le place de la Roumanie dans les relations internationales de la Turquie républicaine jusqu’en 1925*, in „Anuarul Institutului de Istorie A.D. Xenopol”, Iași, 1994, 31; Idem, *Un diplomate roumain sur la victoire de la révolution kémaliste à Istanbul*, in „Revue des Études Sud-Est Européennes”, 1980, 18, nr. 3; Camelia Brâncoveanu, *Relațiile româno–turce din februarie 1943 până la încheierea celui de Al Doilea Război Mondial*, în „Analele Universității Dimitrie Cantemir. Seria Istorie”, 2003, 5; Andrei Nicolescu, *Aspecte ale colaborării militare româno-turce în perioada interbelică (1934–1939)*, în *Omagiu Istoricului Florin Constantiniu*, Focșani, 2003; Idem, *Misiunea militară la Constantinopol în perioada 1919–1933*, in *Omagiu istoricului Gheorghe Buzatu*, Focșani, 1999; Vasile Stoica, *1939. Dialog diplomatic București – Ankara*, in „Magazin Istoric”, 1994, nr. 11–12/1994, nr. 1/1995; Marian Zădaru, *Eforturi româno-turce pentru salvarea păcii în Europa în primăvara și vara anului 1939*, in *Tătarii în istoria românilor*, Constanța, 2004; Nicolae Ciachir, *Informații din arhivele române despre Mustafa Kemal Atatürk (1905–1938)*, in „Revista Istorică”, 1981, 24, nr. 6; Anca Ghiță, *La conception kémaliste de la nation et l’Etat moderne*, in „Revue des Études Sud-Est Européennes”, 1979, 17, no. 4; Mihail Guboglu, *Kemal Atatürk (1881–1938) – fondatorul Republicii Turcia*, in „RCNR – UNESCO”, 1981, 23, nr. 3; Idem, *Moustapha Kemal Atatürk (1881–1938), illustre personnalité de l’histoire turque*, in „Analele Universității București. Seria Istorie”, 1981, 30; Mustafa Ali Mehmed, *Mustafa Kemal Atatürk – penseur et humaniste*, in „Revue des Études Sud Est Européennes”, 1982, 20, nr. 1; Dumitru Preda, *Romanian diplomatic documents on the political – military evolution of Turkey during Atatürk (1923–1938)*, in Acts of XIXth International Colloquium of Military History. July 17–24, 1993, Istanbul: *The Studies of the period between First and Second World Wars (1918–1939) from a view of military history*, Ankara, 1994; Idem, *Republica Turcia în timpul lui Atatürk (1923–1938). După documente diplomatice române*, in *Hegemoniile trecutului. Evoluții române și europene. Profesorului Ioan Chiper la 70 de ani*, coord. Mioara Anton, Florin Anghel, Cosmin Popa, București, Editura Curtea Veche, București, 2006; Florin Anghel, „*Noul curs*” în relațiile dintre România și Turcia, 1927–1928, in *Tătarii în istoria românilor*, Constanța, 2004.

forward some hypothesis: language barrier, which limited the Romanian historians' access to Turkish historiography and the opposite; the low interest of Romanian historians for issues which exceed the topic of Balkan Entente; the Turkish historians' attitude, more preoccupied by the consolidation of a national historiography centered on Mustafa Kemal Atatürk⁴; difficult access to Turkish Republican Archives and no availability, until now, of the Diplomatic Archives; lack of some personalities (political, economical or from academic area) whose activity may highlight the bilateral relations issue.

Within these limits we propose to bring into attention an issue which is a part of the whole picture: that of *perceptions*. Indeed, the way in which people, despite their quality or occupation, perceive a foreign society, in which, for a longer or shorter period, they live, is quite important. Their testimonies, difficult to categorize or summarize, allow us to discover a situation more complex than the image which was until now recognized by historians.

For Romanian-Turkish relations, we have only few Turkish testimonies⁵, covering the 20th century, anyhow much more than those from the Romanian side (at least in the present stage of research).

Our goal is not to make a comparative analysis of these testimonies (a difficult task, taking into consideration their variety and distance in time); instead, we focused on a book which covered a very sensitive and dramatical period of Romanian history.

II. A special destiny: Zeki Kuneralp

The author of the memoirs lived a spectacular life, which was not exempt of tragic moments. It was born on October 5, 1914, in an elite family; his father was Ali Kemal Bey, a well-known journalist, writer and liberal and pro-British

⁴ As we mentioned above, a huge lack of interest for studying bilateral relations is manifested in Turkish historiography. We cannot highlight more than a few number of works, in our present state of knowing: İlkyay Çapraz, *Atatürk Türkiye'si ile Romanya Arasındaki Diplomatik İlişkilere Toplu Bir Bakış (An overview about diplomatic relations between Atatürk's Turkey and Romania)*, Atatürkçülük ve Modern Türkiye, Uluslararası Konferans, Ankara, Ankara Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakültesi, 1999; İdem, *Romanya ülke etüdü ve Türk yatırımları (Romania-country study and Turkish investments)*, İstanbul Ticaret Odası, İstanbul, 2003; Yusuf Uralgiray, *Romanya'da Türk ve İslam kültürü: Dobruca'nın dünü, bugünü ve yarını (Turkish and Islamic culture from Romania: Dobrudja, past, present and future)*, Ankara Üniv., Ankara, 1981.

⁵ Sadri Ertem, *Ankara-Bükreş*, İstanbul, Tan Yayınları, 1937; Zeki Kuneralp, *Les Debuts de la Sovietisation de la Roumanie: Aout 1944 – Aout 1945. Témoignage d'un diplomate turec*, İstanbul, İsis Yayınları, 1992; Kamuran Gürün, *Bükreş – Paris – Atina Büyükelçilik Anıları (Bucharest – Paris – Athens. Embassy Memoirs)*, Milliyet Yayınları, 1994; Ahmet Rasim, Hazırlayan – Rıdvan Yakın, *Romanya Mektupları (Romanian Letters)*, İstanbul, Arba Yayınları, 1988; Yusuf Ziya Bahadinli, *Dört sosyalist ülke: gezi izlenimleri: Bulgaristan, Macaristan, Polonya, Romanya (Four socialist states: travel memoirs: Bulgaria, Hungary, Poland, Romania)*, Hür Yayınevi, İstanbul, 1970.

politician. His mother, Sabiha Hanım, was descendent from an important Pasha of the Ottoman Empire⁶.

But the collapse of the Empire brought the tragedy into this honourable family. Ali Kemal, the last minister of Interior during the British occupation of Constantinople, was in favour to a political project which opposed that of Mustafa Kemal. He was kidnapped from the *Grand Cercle d'Orient* by the nationalists, in 1922, sent to Ankara for trial, but lynched by the population in Izmit, with the consent of his guardians and the approval of general Nureddin Pasha.

With his mother, Zeki Kunalalp took the road of exile. Having settled in Switzerland, he completed his education until the level of doctoral studies, in Law, in Bern, a degree obtained in 1938. He returned to Turkey after Atatürk's death and, with special approval of President İsmet İnönü, he began to work in diplomacy, having as his first assignment Bucharest, as a Legacy secretary, third degree (1943–1947). The following missions occurred in Prague, Paris, as Head of the Turkish delegation at NATO, then Bern, London (1964–1966, 1969–1972). Between the two missions in London, Kunalalp was general secretary in the Ministry of Foreign Affairs. From that position he assisted, together with Professor Suat Bilge, the chief legal advisor of the same institution, the Turkish Cypriot Provisional Administration, established in 1967, as central authority for directing the affairs of the Turkish Cypriots⁷.

The end of his career was marked by a series of unhappy and dramatic events. The multiple sclerosis made him unable to walk without help. His illness convinced him to choose, as a final mission, to be Ambassador in Madrid (1972–1979), where he felt attracted by the history, art and, maybe the country's conservatorism. Here, tragedy struck back again. In 1978, three gunmen open fire on the ambassadorial car, where his wife, Necla Kunalalp was with her brother, the retired Ambassador Beşir Balcıoğlu. Both (and also the driver) lost their lives. This murder was claimed by an Armenian group, known either as the *Secret Army for the Liberation of Armenia* or *Justice Commandos Against Armenian Genocide*. The target was the Ambassador himself, but he was confounded with his brother-in-law, both men using crutches in their move⁸. Kunalalp received with great dignity this tragedy; it is relevant, in that sense, his reply to a comment from *The Economist* (“an act of vengeance against an historical enemy”). He asked, in a letter to the journal, how events that had taken place before the birth of his wife could justify her killing⁹.

⁶ Interesting details about Ali Kemal, his policy and his vision for Turkey, we found in an article signed by Norman Stone: *My dream for Turkey, by Boris's great-grandfather*, in www.spectator.co.uk, April 23, 2008. The mentioned Boris is nobody else than Boris Johnson, present Mayor of London.

⁷ Constantine P. Danopoulos, Dharendra Vajpeyi, Amir Bar-Or, *Civil-Military Relations, Nation Building, and National Identity: Comparative Perspectives*, Westport CT, Praeger, 2004, p. 260–261.

⁸ www.mfa.gov.tr.

⁹ David Barchard, *Obituary: Zeki Kunalalp*, 12 August 1998, in www.independent.co.uk.

The last year of his life was dedicated to historical and autobiographical reflections¹⁰, and to maintain long established friendships: all persons who visited him, “on a quiet street, in a suburb over Marmara Sea”, described his vivid, open, fine spirit, his charm, intellectual distinction and his true affection, which remained the same, despite the very poor physical condition”¹¹. “A Saint”, in the opinion of Sir Bernard Burrows, former British diplomat in Ankara, who added that this quality is quite unusual for a diplomat.

In his public career, Kunalalp proved to have a liberal and pro-European mind. The unshaken belief in the necessity of Turkey’s integration in European Union was one of the major principle of Kunalalp thought. Also, his deep conviction that Greece and Turkey must reach a close friendship, as a cornerstone of stability and good neighborhood in Mediteranean Sea. Equally interesting are his opinions about Israel: “the only country in the Middle East, which is 'like us' is Israel [...]a fellow Western country which operates according to the rules and norms of acceptable international political conduct [...] Thus, Turkey, as a geographical marginal state, and Israel, with its political marginality in the region, contemplate one another, empathetically”¹² and both consider themselves as belonging to Western civilization.

III. Romania in Zeki Kunalalp testimony

The title of Kunalalp’s book is a clear statement. The period between September 1944 and August 1945¹³ is defined as *the beginning of Sovietization*. At the beginning of his notes, Kunalalp warns us: “my goal is not to keep a personal

¹⁰ He started with his own life narration, in a book called *Just a Diplomat*, published in 1981 in Turkish and in 1992 in English (Istanbul, The Isis Press). It was followed by a short biography of his father, in 1993: *Ali Kemal: a portrait for the benefit of his English-speaking progeny*. Two years later, his notes from the period spent in Bucharest (actually, only the year 1944 and the first half of 1945 are presented) was published, in French, as we mentioned above. His last paper is a historical one, referring to Turkish-Greek relations (*A footnote to Turco-Greek history: the Keşan-Alexandroupolis talks, September 9–10, 1968*, Istanbul, The Isis Press, 1998, 65 p.). In the same period, some writings about him was published. For example, in 1998, an article from number 16 of *Cornucopia* was dedicated to Zeki Kunalalp and, as a final eulogy, a volume containing remembers of Turkish and British diplomats, friends and family, about his career and life, was released in 1998: *Zeki Kunalalp 1914–1998. A tribute by Friends and Family*, Istanbul, The Isis Press, 43 p. It is not by chance that most of Kunalalp works appeared at one and the same publishing house. The Isis Press head is Sinan Kunalalp, a distinguished scholar, one of Zeki’s two sons (the other one, Selim, embraced the diplomatic career).

¹¹ David Barchard, *op. cit.*

¹² Yücel Bozdaglioglu, *Turkish Foreign Policy and Turkish Identity: A Constructivist Approach*, New York, Routledge, 2003, p. 152.

¹³ An observation: in the title of this book, references are made to the period from August 1944 to August 1945. From the beginning, a warning (not signed) made a correction: the events between September 1944 and September 1945 are included. Both Kunalalp and the author of the warning failed to be more vigilant: first entry is from September 1944 (actually, a summary of what happened from April) and the last one is from August, 1945.

diary but to record the present political events. My mediocrity is compensated by the present times importance and by the possibility which I have, due to my profession, to know. If I will have the patience to carry on this diary, it will represent, later, a documentary which serves for my personal use”.

We note, from the beginning, the establishment of the goal and its limitations. However, as we will see, Kunalp didn't limit himself to *record* events which he observed. The journal itself does not have a uniform structure. We could divide it into three parts. *First*, where Kunalp refers to the events happened before September 1944, the date of the first entries into his diary. Some samples of the notes from this category: *The beginning of bombing raids in April 4; The Legation activity during bombardments; The political effects of the bombardments; News about the landing in Normandy; Sympathy for Turkey; Menemencioğlu resign; Coup d'etat from August 23*¹⁴. A *second* one is the effective beginning of diary, from September onward, part in which notes are headlined: *Crisis in NDU*¹⁵; *Tătărescu appearance on political stage; The decrease of Turkey's prestige; Incidents provoked by Russian soldiers; Soviet National Day reception*¹⁶ (some examples). Starting with page 26, we find ourselves into a *third* section¹⁷, characterized by the fact that the notes aren't headlined anymore, being preceded only the date in which are consigned (starting with December 3, 1944). A last technical mention: in this last part, a note bearing a specific date could refer to events happened in that day or in previous days or even weeks, which gave to the text a certain irregularity.

The first part opens with commentaries about the impact of April-May Allied air bombings, “foreseen by some but unexpected by the majority, which was pleased to believe that their good feelings toward Anglo-Saxons assured Romania immunity against air attacks”¹⁸. An interesting connection between bombing raids and Molotov's speech, from April 2, 1944, is made. The attack from April 4 “had the effect of a cold shower which waked up Romania to the cruel reality. The optimism induced by Molotov, vanished”¹⁹.

This episode is completed with references to the social and economic consequences, bad administrative organization, destruction of important buildings in Bucharest, the situation of Turkish Legation which “migrated” into rural areas, with furniture and value assets, being stationed in Afumați, in the villa of the well-known lawyer Aznavorian²⁰.

Very interesting considerations are made by Kunalp regarding *political effects of the bombing raids*. As immediate ones, “some decrease of the Romanian sympathy for Anglo-Americans without demonstrating, however, open hostility

¹⁴ This remembrance of recent events covered pages from one to ten from Kunalp book.

¹⁵ National Democratic Unit (Blocul Național Democrat, in translation).

¹⁶ Pages 11 to 25.

¹⁷ Pages 26 to 42.

¹⁸ Zeki Kunalp, *Les Debuts...*, p. 1.

¹⁹ *Ibidem*.

²⁰ *Ibidem*, p. 2–3

against the airmen and their countries”. Despite the Governmental anti-American propaganda, “public opinion maintained a hostile attitude regarding the alliance with Germany”. Moreover, Romanians desire of peace increased; “they see this military power demonstration, with hundred of airplanes flying into air, and they convince themselves, more and more, of the inevitable defeat”²¹. Another glimpse of how Romanian mind worked is related to the landing in Western Europe, on June 6th: “for everybody around me, peace-desiring Romanians and foreigners, the beginning of invasion represented, in a general manner, a prelude to the final assault, and a sincere joy invaded public opinion”. However, “the initial slowdown of military operations in Normandy provoked some kind of disappointment”²².

Kuneralp remembers what he perceived when he arrived in Bucharest, in March 1943. In his opinion, the feelings of “the great majority” of Romanians were: 1. dislike of Germany; 2. fear of Russia; 3. sympathy mixed with admiration for Anglo-Americans, especially for the last ones. Moreover, for many of the Romanians, “who confound wishes with reality”, a British landing in Greece or even on Black Sea shores should answer to their expectations²³. In this equation the role of Turkey was very important, Kuneralp mentioning a pro-Turkish movement, supported by the authorities, especially by the Foreign Minister Mihai Antonescu. At the moment of Turkish-German relations breakdown (August 2), both Mihai Antonescu and the Romanian Minister in Ankara stated their will to maintain good relations with Turkey, despite any possible German pressures²⁴.

However, the day after August 23, this situation reversed completely. The lack of reaction to that event in Turkey recasted the attitude of the Romanian press, which didn’t give any attention to the Turkish national celebration²⁵, on August 30, though it had been largely presented, by the same press, one year before²⁶. In October too, Kuneralp was deploring “the eclipse of the Turkish prestige in Romania”. Among neutral states, Turkey wasn’t present in the Romanian press articles, as Switzerland, Sweden or other neutral countries were. Moreover, some newspapers (those, we believe, that were issued by the Communist Party), repeated “with large headlines” threatening articles from *Pravda*, about a so-called Turkish bad intentioned neutrality. “Which was not possible under the old regime”, Kuneralp concluded²⁷.

The whole context, of resuming Soviet offensive on the Romanian front, in June, and of the *coup d’état* on August 23, is also described by Kuneralp. He is writing about the surprise, even panic, that had seized the Romanians, “all well

²¹ *Ibidem*, p. 4.

²² *Ibidem*, p. 5.

²³ *Ibidem*.

²⁴ *Ibidem*, p. 6.

²⁵ Victory Day (Zafer Bayramı), commemorates the victory in the Battle of Dumlupınar, near Kütahya, between August 26 and 30, 1922, the last battle of the Turkish-Greek War.

²⁶ Zeki Kuneralp, *Les Debuts...*, p. 16.

²⁷ *Ibidem*.

aware about Romania's lack of military resources", while "there was nothing to expect from Germany"²⁸. Also, Kunalp records that, in the evening of August 22, Mihai Antonescu requested from the Allies, *through the Turkish Legation*, details about the place and ways in which truce negotiations could start. In the Turkish diplomat's opinion, it was "too late" and "an error"; he thinks that a very complicated path was chosen, instead of a demarche directly to Moscow²⁹.

Slowly, we are entering into the second part of the book. A night of celebration, August 23rd to 24th, "with the city regaining, for a night, the peace atmosphere", is followed by German attacks and, ultimately, by the Red Army entering into Bucharest³⁰.

Kunalp wonders if, somehow, Romania was not made to chose between Scylla and Charybda. That is because the Russians were received with "contemptuous fear"; the manifestations of sympathy were ordered, and the sincere ones came from Communists and Jews. The violences, the hardness of the Soviet Commandment decisions, the requisitions of cars and other objects "provoked a vivid emotion". Romanians started to compare the earlier behaviour of Germans with that of Russians, and the result wasn't favourable at all to the last ones³¹.

A feeling of frustration arises from Kunalp's notes about August 23rd. Understandably, this event brought the Red Army straight into the Balkans heart (taking into consideration also the collapse of Bulgaria and the instauration, more rapidly than in Romania, of a Government dominated by Communists) and, obviously, close to Turkey³².

The events which took then place on the Romanian political scene were witnessed by Kunalp. An important space is allotted to the activity and goals of Communist Party, which, in Kunalp's opinion, "is aware of the part which it will play in the future and, as it knows that it could count on the Soviets support, doesn't give any attention to the other political parties, therefore it rises more and more daring demands"³³. The Communists have "the loudest newspapers", held the most impressive manifestations, accuse the politicians who collaborated with the former regime and launch attacks against other political parties³⁴.

Intrigues, vanities and political rivalities are to be found in these pages. Some of them are devoted to the vigorous opposition of Iuliu Maniu and Constantin I.C. Brătianu against Gheorghe Tătărescu and Mihai Ralea, accused to have supported the dictatorial regime of King Carol II³⁵. For Kunalp, one basic reason of this

²⁸ *Ibidem*, p. 8

²⁹ *Ibidem*, p. 9.

³⁰ *Ibidem*, p. 9. The author gives a large place, in his notes, to the Soviet entrance in Bucharest, their implications in actions which affected Romanian populations (devastations, rapes, robberies and so on). Due to space limitations, we refrain to quote them more extensively.

³¹ *Ibidem*, p. 10–11.

³² *Ibidem*, p. 11.

³³ *Ibidem*, p. 12.

³⁴ *Ibidem*.

³⁵ *Ibidem*, p. 13.

rivalry is “a vivid resentment for those two [the last ones], because they didn’t respect their authority inside their parties and created, one an independent group and the other a whole new party”³⁶. “The attempts of Maniu and Brătianu to bring back Tătărescu were not successful [...]”³⁷. Kuneralp doesn’t forget to mention that the real goal of the presence of these political factions in the successive coalitions organized by the Communists was that of sowing discord among the bourgeois political parties³⁸.

Also, the manifestations of the “Workers’ Front” are presented, as the incidents occurred on October 8, when Kuneralp noticed that, among the slogans hailed (Stalin, Red Army, Romanian Army, Communist Party) the name of King Michael didn’t find its place. Instead, “Down with Maniu” and claims that the Sănătescu Government should leave the place to another one with the participation of organisations as the Union of Patriots and the Ploughers’ Front. Kuneralp understood: “we are, here, in the middle of a total conflict between parties”³⁹. A conclusion which the author will resume, after several pages, adding that NPP⁴⁰, “is the most dynamic from the bourgeois parties”⁴¹. He also summarizes bleakly the accusations from the press, especially those coming from the leftist journals against “Curierul” and its owner, Augustin Popa, which leads him to the conclusion that the press confrontation “takes a more venomous character, each day”⁴².

The role of the ethnic minorities in this new political context is equally mentioned. Kuneralp distinguished between NPP attitude, of resentment towards the Hungarians, explained by the Transylvanian origin of Iuliu Maniu, and the position of CPR⁴³, which strongly promoted a “sincere alliance with the Hungarian people”⁴⁴. For Kuneralp, this situation represented “a curious” overcoming of the ethnic rivalry in the name of working class solidarity⁴⁵.

Among the political evolutions of late October and beginning of November, the diary entertains us by describing the reception offered by the Soviet mission, at the ACC⁴⁶ headquarters, on the occasion of National Celebration. According to the author, Petru Groza, head of the Ploughers’ Front and vice-president of the Government, showed “a very curious outfit for a representative of the working class”⁴⁷.

Details of considerable interest concern the visit of A.I. Vychinski in Bucharest and the rumours that surrounded it. One of such rumours reported that

³⁶ *Ibidem*.

³⁷ *Ibidem*.

³⁸ *Ibidem*, p. 14.

³⁹ *Ibidem*, p. 16–17.

⁴⁰ National Peasant Party (Partidul Național Țărănesc, in translation).

⁴¹ Zeki Kuneralp, *Les Debuts...*, p. 20.

⁴² *Ibidem*.

⁴³ Communist Party of Romania (Partidul Comunist din România, in translation).

⁴⁴ Zeki Kuneralp, *Les Debuts...*, p. 21.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 25–26.

⁴⁶ Allied Control Commission.

⁴⁷ Zeki Kuneralp, *Les Debuts...*, p. 24.

USSR had already prepared the annexation of Moldavia, on the basis of a falsified plebiscite, but gave away that project because of the US resistance; the author concludes that “it was the first time when the Anglo-Americans, which, until now, always made concessions to the Russians, adopted a more vigorous stand regarding the demands of the Soviet Allies”⁴⁸.

After December 1944, in Kunalp’s opinion, the violent anti-Governmental attitude of NDF⁴⁹ was caused by the strife for the Internal Affairs and War Ministries. And, in the middle of this deep political crisis, the author discovers the nature and aims of the CPR and their allies: “in spite of what was believed at the beginning, it seems more and more obvious that CPR is supported by the Soviet Government”⁵⁰.

The new Government, led by General Nicolae Rădescu, tried to bring some peace in the country; press attacks are less violent, street manifestations reduced or even ceased “and calm and trust seem to return”⁵¹. However, the economic situation is critical, with unchecked risings of prices and lack of goods and fuels. Nevertheless, for those Romanians who have sufficient incomes, the standard of living is comparatively higher than in other countries, more severely tried by war⁵².

After a short recounting of Tătărescu’s activity, apparently sustained by the Communists⁵³, Kunalp writes, again, about the expectations of the Romanians, on December 24, 1944. They “like to believe that tensions appeared between Soviets and their overseas Allies” and *something will happen* : the latest ones will manifest their presence more firmly in Romania, liberating this country of the Soviet domination. However, despite many clashes, provoked by the damages produced to the US economical interests in Romania, Americans urge Romanians “to compel to the Soviet Government demands”⁵⁴.

A large space is dedicated to the German population deportation problem, also presented with details. Kunalp writes about the Romanian perceptions of this drama: “though Romanians never felt a profound sympathy for their German native fellow citizens and measures taken, at that moment, regarding Hungarians and Jews from Hungary and Transnistria are still present in each spirit, this deportation had a demoralising effect on the Romanian public opinion. The cause is not only the compassion to these unfortunate people, sent like animals to an unknown destination after being separated from parents and children, too old or too young to be exposed to such fate, but also the concern that such a measure could be applied, later, to the Romanians themselves and the feeling of being completely at the mercy of arbitrariness [...]”⁵⁵.

⁴⁸ *Ibidem*.

⁴⁹ National Democratic Front (Frontul National Democrat, in translation)

⁵⁰ Zeki Kunalp, *Les Debuts...*, p. 27.

⁵¹ *Ibidem*, p. 28.

⁵² *Ibidem*.

⁵³ *Ibidem*, p. 29.

⁵⁴ *Ibidem*.

⁵⁵ *Ibidem*, p. 31.

At the beginning of 1945 the notes of Kunalp become more rare. He believes in some detente in Soviet-Romanian relations, marked by a slowdown of German deportations, though their danger still existed for men until 60 and women until 45. The Government situation seemed “stable”, despite the “resumption of workers’ manifestations”⁵⁶.

On February 18, after more than two weeks of interruption, Kunalp comes back with an account of the events occurred in that period, which, as well known, were not few and not without importance either. Kunalp mentions the “attacks directed against bourgeois Ministers” and the decision of General Rădescu to speak to the people. The Turkish diplomat appreciated the frankness of the Romanian Prime-Minister and the courage of his forceful criticisms, “which cannot be received with indifference by the Soviet authorities, whose sympathy for the Left groups is generally recognized”⁵⁷. The character of General Rădescu is present in the centre of the narrative.

Another note is written on March 11, after decisive events had already taken place in Romanian history. Details are not missing: the refusal of printing workers to publish the National Peasant newspaper “Dreptatea”; Rădescu being stigmatized as “fascist”, “war criminal” and “hangman”; the February 24 manifestation, in which gunshots were fired and several people were killed “without ever letting known who did it”, incidents at the Malaxa factories⁵⁸.

The character of the immediate post March 6 1945 Soviet measures didn’t escape to Kunalp: “through these concessions, Moscow is trying to forge the new Government popularity, a Government which is meant to be the obedient instrument of Kremlin’s masters”⁵⁹.

After more than one month, Kunalp is increasingly firm in clarifying the nature of new Government. Any kind of nuances are abandoned: “the forming of Groza Government meant the end of the quasidemocratic regime that had emerged after August 23 events. Suppressing newspapers at right, forbidding the opposition parties, a severe censorship which compelled independent journalists to obedience, all contributed to instoring a *virtual dictatorship*, comparable, from every point of view, with Antonescu’s regime, with the exception of the fact that the new Government was much more subservient to the will of Moscow than Antonescu had been to the Nazi leaders”⁶⁰.

The words “dictatorial regime” are to be found also in a note dating from May 1, 1945, which speaks of “the total lack of critique concerning the Governmental activity”⁶¹. The country’s isolation was growing, because of “unlimited obedience”

⁵⁶ *Ibidem*, p. 31–32.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 33.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 34.

⁵⁹ *Ibidem*, p. 35.

⁶⁰ *Ibidem*, p. 36.

⁶¹ *Ibidem*.

to Soviet Union and US and UK refusal to recognize the new Government. Zeki Kuneralp illustrated these allegations by not answering the Romanian Government's telegram of condolences occasioned by the death of F. D. Roosevelt and, earlier, the intentionate absence of the British and American missions at the ceremony of restoration of the Romanian administration in Northern Transylvania⁶².

Again, the author takes interest in the economic situation. Unbridled rising of prices, lack of food and other primary goods which were limited even for diplomats, show, in the opinion of Kuneralp, the economic failure of Romania *after* March 6. Great social reforms, as the distribution of land, are, in fact, actions of confiscation which could lead only to a collapse of land production, because "the new owner didn't have either financial means or necessary knowledge to pursue the land exploitation in the same rhythm as their predecessors"⁶³. Moreover, an additional proof of Romania's enslavement to the Soviet Union is the commercial treaty, "which delivered the country to the economical domination of Moscow, while the Soviet influence raised in industry, acquiring a massive participation in the main industrial, commercial and banking enterprises"⁶⁴.

After a large entry dedicated to Turkey's situation, and to anti-Turkish propaganda in Romania, including heated declarations from the Armenian community leaders⁶⁵, the author returns to the Romanian internal evolutions, with two notes, on August 22 and 23: "we could say that the rising of temperature during August provoked, in the same degree, a political turmoil in the country"⁶⁶. But, before analyzing political disputes, Kuneralp is still eager to learn more about the new Romanian-Hungarian clashes in Transylvania, provoked by the return of the Romanian troops who had fought in Czechoslovakia. Their triumphant ingress in Cluj was followed by fightings between Romanians and Hungarians which drove to casualties. This brought a harsh repression upon the NPP in Transylvania, the arrest of professor Iuliu Hațieganu and of many others; "the charges were having prepared an anti-Governmental conspiracy and stimulating the chauvinist feelings of Romanians in Transylvania"⁶⁷. However, in Kuneralp's opinion, the guilt was divided, but, "what deserves to be remembered" was the favorable attitude of the authorities to the Hungarian Communists: "they were allowed to organise grandiose funerals for their dead, while the Romanian soldiers killed were buried in silence"⁶⁸.

More important, however, was the constitutional crisis. Kuneralp mentions a so-called "clandestine opposition" ("encouraged by the evolving of the international situation, which permitted to the Anglo-Saxon powers to act with much more

⁶² *Ibidem*, p. 36–37.

⁶³ *Ibidem*, p. 37.

⁶⁴ *Ibidem*.

⁶⁵ *Ibidem*, p. 39–40.

⁶⁶ *Ibidem*, p. 40.

⁶⁷ *Ibidem*.

⁶⁸ *Ibidem*.

firmness toward Soviets”). Therefore they felt encouraged to spread rumours about the Government’s resignation⁶⁹.

In his last lines, Kunalp returns to this information, having to admit that the rumour was premature. He is also stirred by King Michael requesting Petru Groza to resign (after having taken the advice of US and UK political representatives and chiefs of parties). At Groza’s refusal, the King asked for help from all Powers to facilitate the instoration of a new Government, recognized by all and with whom the peace treaty could be signed. This initiative was made public through Radio London, in the morning of August 23, a day of national celebration. But -and here our Turkish diplomat suddenly ends his diary – on this first anniversary of his joining the Allies, the King left vacant his place between Marshal Tolboukhin and Dr. Groza: “the King was missing. Also missing from the military parade were the representatives of the American and British Missions”⁷⁰. It was the beginning of the royal strike.

As a conclusion, Kunalp gives us profound insights of a very troubled period of Romanian history. He proved to be a very fine observer, with a sharp intuition, with firm conclusions, regarding the character of the new political regime. He knew enough to appreciate the tangle of roots from which Communism arose in Romania. Zeki Kunalp was one of those rare authors with both a clear narrative voice and a fine eye for historical irony.

⁶⁹ *Ibidem*, p. 40–41.

⁷⁰ *Ibidem*, p. 41–42.

SINGING AND DANCING SOCIABILITY IN THE
ARVANITIKES COMMUNITIES OF MOUNT KITHAIRON
(ATTICA, GREECE)

ANDROMACHI OIKONOMOU
(Hellenic Folklore Research Centre, Academy of Athens)

It is common place knowledge that the rhythmic movement of the body (dancing) and metrical rhythmic speech (singing), are key constitutive elements in the make up of every society and its culture. The aim of the present paper is to examine, from an anthropological point of view both through time and presently the conditions under which songs and dances were produced in the Arvanitikes communities of mount Kithairon, Vilia and Kriekouki (Erythrai) (Attica, Greece).

This paper examines «improvised» songs and dances in the framework of their function and performance (fairs, rituals, congregations, work, etc) and the role they play in the social make up of the communities in which they are performed, as they are common cultural heritage and expressions of collective feelings, experiences and memories of local societies. Furthermore, we point out their changes and the impact on the musical-poetic and dancing tradition caused by the larger socio-economic and cultural changes that these societies underwent.

Keywords: Greece, Arvanites, dance, song, performance, sociability, ritual, feast.

It is by now common knowledge that the rhythmic movement of the body (dancing) and the rhythmic-metric speech (singing) are a component of every society and every culture. As A. Kaeppler quite characteristically notes (1992:19): “The structural systems of movement (and the rhythmic-metric speech, may we add) go beyond “folklore” or “tradition”; they help us filter into the cultural consciousness of the past and how this has developed in modern society”. In this paper, we will make an attempt to analyze the genres of these two structural elements and the function they serve in the Arvanitikes communities of Mount Kithairon, and to be more precise in Vilia and Kriekouki (Erythres).

These two communities, Vilia and Kriekouki,¹ are linked to this date with very close social, economic, cultural and kinship relations. As a result, they share

¹ Vilia is most probably a late Byzantine settlement, also known to this date as Idyllia. It became a municipality in the year 1835 with 1,334 inhabitants and by the year 1875 came to include Kriekouki as well. According to the 2001 census, Vilia has 2,252 permanent inhabitants, who mainly work in the areas of stock-breeding, resin tapping (very few of them today) and services provision, especially in the tourism sector.

Kriekouki (from the Arvanitika words *Krie*=head, *kouki*=red) is also known as Erythrai, a name lent to it from the ancient neighbouring town. According to written sources, it has been

the same singing and dancing tradition, which is an expression of their common cultural identity.

Moi sa t' gemi e sa t' ron

Ou do louen ede do k'do²

This Arvanitiko couplet, which was often sung in the local language, i.e. in Arvanitika,³ as a refrain by the women of Vilia and Kriekouki, states explicitly the close link that exists between singing and dancing, and compresses the interminable nature and the insatiable mood for dancing and singing which was typical – and still is, to a certain extent – of those Arvanitikes communities of Mount Kithairon.

Each moment, whether a long or a brief one, was an expression of collectiveness/sociability, joy or sorrow, work or rest, meeting or parting, and was also perceived as an opportunity and a way of expressing one's feelings in metric verse. Many of the songs were “performed”, they were sung on various occasions (rural works, gatherings, feasts, etc.) and were accompanied by respective dances, as they expressed collective feelings, experiences and memories of the local community.

Dancing and singing, marked by a profoundly symbolic content, are ways in which, as we will see in our ethnographic case study, the local society “appropriates”, produces and reproduces, signals and re-signals an area from a cultural point of view. This is accomplished on the one hand by means of a “conquest” (tradition, concession) of the incontestable area of manly dominance, of the market, the village square for the girls' Sunday dance (*vale e vaizazet*), the *divani*, and on the other hand by means of ritual dances and songs performed within the areas of religious feasts, distinctly delineated and turned into symbols.

Singing, i.e. the metric verbal part which is rendered in a specific rhythm of music (tune), is intertwined with dancing, thereby forming an unbreakable whole, intensified by the absence of musical instruments. These songs were also sung on

mentioned as Kriekouki ever since the 16th century. It became a municipality in the year 1875 with 1,328 inhabitants and now (in the year 2001) counts 3,105 permanent inhabitants, who work in the areas of agriculture, transport and services provision.

² *For as long as I live / I 'll dance and I 'll sing.*

³ In the regions of Attica and Boeotia, as well as in many other regions of Greece (Epirus, Thessaly, Thrace, Sterea Ellada, Evoia, the Peloponnese, S. Aegean Islands, Ionian Islands, etc.) mainly during the 14th and the 15th century A.D., there were big endogamous groups (*fares*) who gradually settled there, and who came from the area known today as S. Albania; they were organized under one leader, after whom they named the area where they settled down (e.g. Liossas – Liossa, Spatas – Spata, Mazis – Mazi, etc.). These groups, which were warlike and raised animals, upon settling down and forming permanent settlements (*katounes*), started to mingle with the local population and developed a Greek-Albanian dialect (or language), *Arvanitika*, which is still spoken to this very date in numerous villages. (For more information, see C. Biris 1998, A. Ducellier 1994).

different occasions, e.g. at the “divani”,⁴ i.e. the Sunday dance at the central square of the village, during agricultural works (e.g. harvest), even at weddings. Quite a few of them are known to a broader cultural area of the Arvanitikos population (Th. Moraitis, 2002).

These Arvanitika songs are in rhyming couplets (“distixa”) (7/syllable and 8/syllable lines), as rhymes are a basic constituent of the song. To a large extent, these are “improvised” songs, which were later on compiled to form a corpus, and are passed on from one generation to another through the music oral tradition. Unfortunately though, out of the vast music richness of these Arvanitika songs, only few of them have been saved until today, precisely because of this improvisation.

A typical feature of these songs is the soptic and quite often (self)sarcastic spirit, the profound amorous mood and the expression of numerous feelings (joy, sorrow, pain, ...) that are mainly rendered through metaphors, although dialogue is also used sometimes.

The way in which these societies perceive and interpret the environment and the elements of which it consists (flora, fauna, geomorphology) enter into the songs’ metric lyrics in the form of symbols. In the Arvanitiko song, elements from the social, anthropogenic environment (persons, houses, streets, fountains, churches) engage in a vivid, descriptive “dialogue” with elements that belong to the broader natural environment (mountains, trees, flowers, animals, etc.) (G. M. Paidousi, 1980).

The dominant theme of these songs is love and response from the opposite sex in a conservative society, which exercises strict social control over its members and plays a decisive role in selecting one’s spouse. In this way, social situations and facts that refer to persons as social subjects, who express broader collective practices, are made public and are criticized and examined.

The creators and agents of the singing-dancing tradition were mainly women, without of course this meaning that men were excluded. In the Arvanitikes communities, which are clearly patriarchal (patrilinear) in terms of how their society is organized, and bear distinct bilateral elements, women’s role and position, as well as the presence of the feminine line is significant, even if not perceived that easily. Still, it is identified at an actual level, i.e. in women’s place in the productive process (A. Economou 1986:88–89 and A. Economou 2007:154–160) and at a symbolic level, as demonstrated in this case through the rituals that involve dancing and singing.

According to the general classification, these communities present virtually all genres of songs: wedding songs, love songs, lament songs, labour songs, jingle bell songs, satirical songs, children’s songs, lullabies, songs speaking of foreign

⁴ The word “divani” (from the Turkish word “divan”) means: sofa, bed, amanes (song of bitter grief), commotion, reception area, council, balcony, elders’ meeting at and around the central square of the village. Here it is used in the last sense, as the dance took place at the central square of the village, outside of the main church (archives of the Research Centre for Modern Greek Dialects and Idioms of the Academy of Athens).

lands. Some of them have vanished completely (e.g. klepht/historic songs), while others have been incorporated into broader categories (e.g. songs speaking of foreign lands have been incorporated into dancing songs that speak about love).

The Arvanitika songs (*k'ge*) are also distinguished between dancing and non-dancing songs and are characterized by the richness of both their verbal and their music expression (G. M. Paidousi 1980, Th. Moraitis 2002). The songs (words), the music (tune) and the dance (movement) are intertwined parts of a whole that takes place at private and public events and are a social and cultural expression of the local society. However, detached from the said three aspects, as it often happens, these songs can also be performed on different occasions (e.g. agricultural works).

The dances

As far as dancing is concerned, this paper will not focus so much on the structure, form and style of the dances, but rather on their function and role in terms of shaping the local cultural identity, on their importance for the symbolic structuring of the community and finally on their sociability.⁵

Dancing is encountered in these communities either as a pure dancing event, as e.g. at the *divani*, the Sunday dance, or as an integral part of a ritual, e.g. a feast or a wedding.

In the past, dances (*vale*) were danced on occasion of some celebration (Easter, carnival, local feasts etc.), social event (engagements, weddings, christenings, etc.) or at periodically repeated events, such as the Sunday dance, the *divani*, at the central square of the village, which was the women's dance (V. Liapis 1987, Y. Hunt 2005:131–2). In the case of Vilia, the place selected was that of the old cemetery, where the Holy Church of the Saviour's Transfiguration lies today, whereas in the case of Kriekouki it was the most recently built centre of today's village, at the Holy Church of the Annunciation of the Virgin Mary.

Only women (married and single) would dance at the big dance, the *divani*, holding hands in a circle so as to form a chain (with arms crossed), like in the Megaritiki trata, and dressed in their best set of clothes (the *bolia*) (Hatzimichali 1978).

The women would sing themselves, without being accompanied by any musical instruments. Each line was sung by the woman leading the dance, i.e. the coryphaeus (or the coryphaei) (*i pari i vales*) and was repeated by the other women; this is why the women who were placed at the head of the dance (*n'krie e vales*)⁶ were the ones who could improvise and who knew a great number of songs.

⁵ For the meaning of the dancing structure and function, see Royce 2005: 77–94.

⁶ It was a great honour for a girl to be leading the dance, and this fact was often praised through the songs.

Vaiza vin gka valea / Si agio portokalea (the girl entered the dance / like an orange).

Flouda e portokaleze / N'krie t' vales (the orange peel / at the head of the dance).

At the *divani*, the dance would start with the following typical couplet:

N' ne n' Mario e moi

*Giah edai vasiliko!*⁷

This was followed by many Arvanitika couplets, which were sang by the women while dancing, and which were also sung on other occasions, e.g. at harvest, when collecting resin etc. The songs heard at the *divani* contained strong metaphors and although pronounced in a “generalized” manner, they drew elements out of real facts and persons and were aimed at social criticism, encouraging relationships and making them known (love affairs, engagements etc.). Through their melodic words full of criticism pronounced at a public area, which was considered important to the local society, women emerge as significant regulators of social relations and in the end of society’s reproduction as a whole.

Dancing songs, given that they are danced by all inhabitants, at public and private events, have been influenced, especially during the post-war period, by the broader Greek music and dancing tradition. As a result, one can find in the area dances which are well-known throughout the Greek territory: *Syrto sta tria*, *Kalamatianos*, *Tsamiko*, small and *Megalo Kageli* which are still danced today with Greek and Arvanitika songs (some of the best known Arvanitika songs are: *Ra kampana i Papantis*, *Litse moi Litse*, *Tsaita vouts'n*, *To ta pres' kotsidet' etc.*). Feasts and dances saw the participation of both men and women who used to dance in separate circles and then, in more recent years, started dancing in mixed circles. In Vilia and Kriekouki, as well as in the broader area, there was another dance as well, danced by men only and called the *Arvanitikos* or *gerontikos* (*dance of the elderly*) or *cheimariotikos*, although this gradually faded away (V. Liapis 1987:125–129). *Kagkeli* was also considered a man’s dance in the beginning, but was later on danced by women too. Still, women play the lead role when it comes to dancing and this is indisputable (A. Hatzimichali 1978:87, V. Liapis 1987).

Out of the rituals marking a passage in one’s lifecycle, wedding dances are a component and an integral part of it, with “Isaiah’s dance” as the culminating point of the religious ritual. All intermediate stages of the wedding ritual, the passage from one stage to another, are sealed with a dance, as if the wedding itself were nothing but a dance event (V. Liapis 1980, R. Loutzaki 1983–85). The Arvanitikos wedding started and finished with *kagkeli* (small and big *kagkeli*), which was usually danced by men, while in between people danced other circular dances well-known throughout the Greek territory: *kalamatianos*, *syrtos sta tria*, *tsamikos*. The *bairaktaris*, who was usually the first brother-in-law from the side of the groom, determined the order and the place at the dance according to the unwritten, ceremonial rules in force.

⁷ N'ne n' Maria/ah, this basil!

The musical instruments played were the well-known *zygia* found in Sterea Ellada and consisting of the *davul* and *pipiza*, which was later on replaced by the clarinet and the violin, and accompanied dance events, weddings, feasts etc. In more recent years, *zygia* became a *company* consisting of three or even four musical instruments (clarinet, violin, lute or guitar, *santouri* or accordion). (P. Fourikis 1952).

Music and dance events include small, local feasts that take place at country churches and are repeated at regular intervals through the year. Two of them stand out, as they have been kept until today and are of particular importance: the feast (*panigyri*) of Saint George at Paliochori (*Sir Gergi*) and the feast (*panigyri*) of the Virgin Mary at Goura (*Sir Marie e Gkoureze* or *Brinieze*) celebrating the Novena of the Assumption of the Virgin Mary (August 23rd) at the homonymous country churches of Vilia (M. Michael – Dede 1986, A. Economou 2004).

Both of these holy places are important, in terms of structuring the local society, and bear a profound and apparent symbolic character: the feast (*panigyri*) of Saint George is linked with the destruction of Paliochori by pirates and the symbolic structuring of Vilia, while the feast (*panigyri*) of Goura is linked with the importance and contribution of water to society's reproduction.

In fact, these feasts are rituals, where women play the lead role. Women are the ones organizing, participating, singing and dancing at initiating, ceremonial (ritual) dances through a strict ritual where roles are predetermined. Songs are to a large extent improvised couplets which are sung only on a specific day (most of them) and are followed by the respective dance without being accompanied by any musical instruments. It is the song and the dance called *Loule Sygkergianiote* (Saint-George's Flower) and *Bo-bo to Marigo* (bo-bo Maria!) or *Ela psichi mou chorepse* (*Come dance, my soul*), a title coming from the first line of the refrain which is repeated.

These symbolic practices, that quite often turn into a feast with mass participation on behalf of the community, or other times constitute strictly ritual events shared among people of the same tribe, as shown in our ethnographic case, take on a special meaning as to society's survival, social and symbolic reproduction. These religious rituals do not contribute so much to the production of a visible practical result, but to society's inner structure.

These rituals take place at "established" places, where there are significant and vital natural resources (springs, headsprings, fountains) related to the community's survival, reproduction and symbolic structure. These places are sanctified through the construction of a holy building (church, iconostasis), usually devoted to the Great Mother, the Virgin Mary, or to some patron Saint of water (Saint George, Saint Paraskevi), who protect water from the evil and harmful spirits (demons, dragons) and guarantee its public use.

The feast (panigyri) of Saint George at Paliochori

Each year until today, the feast of Saint George takes place at Paliochori, 4 km outside of Vilia, on Saint George's Day (April 23rd) or on Easter Monday. According to the tradition, as the inhabitants of Paliochori were dancing to celebrate Saint George's Day, a pirate entered the dance and spoke the following words in Greek: "all day at the dance and at night at the shore"; the inhabitants, who were Arvanites, did not understand. So, when the night came, he gave a signal to the other pirates who were hiding and they attacked the village, they looted it, took all inhabitants with them as hostages and led them violently to the ships; from there, they took them to Sicily and Southern Italy. Always according to the tradition, there was a girl who got away, as she was tending the sheep far away from the village and when she came back, she faced the village totally ravaged and started to look desperately for her only sister, shouting "*bora motrezen*" (I've lost my beloved sister). Out of despair, she fell off an abrupt rock overlooking Paliochori, which is called today "*gouri i motra bora*" (rock of the woman who lost her sister). The dance is considered to be the "kerkoporta", the unattended back door that led to the fall of the village although, in reality, this familiarity expressed by the Arvanites towards a stranger is somewhat striking, given that they were a particularly closed and endogamous society, without however being inhospitable.

After the end of the divine Liturgy, there followed a dance in the churchyard. In the past, according to data, men and women danced the local dance called *Loule Sigergianiote* (Saint George's Flower), the title of which comes from the first line of the refrain, in different circles, which also implies the separate roles that the two genders played. Yet, based on other accounts of the inhabitants, Saint George's dance was a mixed dance, i.e. men and women danced together. Throughout all these years of on-site research in the region (ever since 1981), I have seen this dance many times; however, only a few men (2 to 3) have I personally seen entering the same circle of the dance.

The dance would continue at the central square of the village in front of the church of the Saviour's Transfiguration, where the old cemetery used to be and where the new centre of the village was later constructed – dating from the 19th century. People formed a procession to cover the distance between Saint George's church and Vilia, with young horsemen going in front and women following, singing and dancing. The distance covered is symbolic, as it links the old village (Paliochori) with today's settlement of Vilia like an invisible yet powerful thread which implies their common origin and as a result enhances collective memory.

The dance is a *syrtos sta dio* and is danced with women crossing their arms, i.e. the first woman crosses arms with the second and the third, the second woman with the first and the fourth etc., like the trata dance. (R. Loutzaki 1981–82).

While women tend to "disappear" behind men (whether their father, their brother or their husband) in terms of financial productive activities, they play a

major role in society's reproduction when it comes to feasts and rituals, and more generally speaking when it comes to managing and negotiating (acting as a mediator) with what is "sacred and super-natural", where they incontestably take the lead. Women, and as a matter of fact only married women, play the lead role at the dance.

Those among them who are older lead the dance and sing the "improvised" songs in Arvanitika, which are repeated by the other women, without being accompanied by any musical instruments. The creation of these Arvanitika songs is a privilege of women, who inherit a number of songs, add new ones and pass them on to the generations that follow.

Songs are a common, indicated way of expression and of making public criticism used by women, especially married and older women, whose social status allows them to speak in public and make criticism. The songs distinguish themselves for their amorous nature, and are marked by strong lyricism in a critical and sceptic mood, without this meaning they do not contain any factual and symbolic elements. Through dialogue, they manage to deconstruct the elements and symbols of man power. The desired effect is the mutual love response of the two sexes which needs to have a happy ending, both for the purposes of society's natural and symbolic reproduction, and by extension for the sake of nature.

The feast (panigyri) of the Virgin Mary at Goura

In the case of the feast at Goura⁸, the celebration of the Virgin Mary is linked with age-old pagan rituals of an obviously gonimic content, wishing for a good year. Besides, it is well known that the celebration of female spirits (fairies) was replaced by a celebration of Jesus's Mother, especially where there is water, holy water. At the country church of the Virgin Mary at Goura, the death of the Virgin Mary is "celebrated" (nine days after the Assumption) and at the same time the Virgin Mary and mother-Earth are called upon to resurrect and bear fruit, as older women perform a ritual and an initiation, assuming the role of a mediator.

The celebration of the Virgin Mary at Goura (*Sir Marie e Goureze* or *Sir Marie e Brinieze*, i.e. of the slope) is strictly a women's celebration, with absolutely no men except for the priest and the chanter whose presence is necessary. One day before the celebration, women would go up the path that led to Goura to ornament the church and keep vigil till the next day. After the divine Liturgy, women started to dance in the churchyard. This dance was also called *vale e plakavet* (old women's dance), because only old women would take part in it (M. Michael – Dede 1986). Always based on the accounts of women who have grown old today, "only old

⁸ At the heart of Mount Kithairon, at an altitude of 720 m., under the once verdant peak of Lestori and on the important karst spring of Goura, which until recently happened to be the main and only water spring in Vilia, lies the small church of the Virgin Mary, which celebrates the Novena of the Assumption of the Virgin Mary, i.e. on August 23rd.

women entered the dance” at Goura, women who knew the songs and were able to improvise.

The dance was slow and heavy, as dictated by the circumstances, celebrating the Novena of the Assumption of the Virgin Mary, and had a profound mystical character. As they danced, women held in their hands the fertility and fecundity of the ground that would guarantee the survival and reproduction of the entire community. Through their “improvised” songs, they were given the opportunity to express their feelings and make strong social criticism regarding the opposite sex. They have a dominating role, as they “hold” the continuation and reproduction of the community in their hands. In this way, the “inner” world of society belongs to women, as opposed to the “outer” world which is “dominated” by men.

Only married and older women participate in the dance, which lends a gonic character to this ritual, wishing for a good year. Women, through their status which is put down to their age and social role, ensure the fertility and fruitfulness of the land, they avert evil and “guarantee” the continuation and reproduction of society. At the feast of Goura, the ritual dance and the songs of the married, older women, who have passed the trying crossroads of life (coming of age, marriage, having children) acts positively with respect to the fertility of the land and dissuasively with respect to evil, thus ensuring society’s continuation and reproduction.

The Goura dance consists of two parts, the first one slow and heavy and the second one faster and jumpy. It is danced with the arms crossed, like Saint George’s dance and the Megaritiki trata. (R. Loutzaki 1981–82, A. Hatzimichali 1933). After the dance in the churchyard, women, with the priest at the head, went down the path that led to the village “in chorus”. Their first stop was at the square with the poplar tree under *Lani*, an area with water mills, where they used to wash their clothes, an area of great practical and symbolic meaning to the community; here they would sing and dance. Then, they stopped at the square of the old kindergarten, where there used to be the Headquarters of the Turkish notable, and then at the Girls’ School (*Scholio i vaisazet*). The route of the dance itself, starting from the country church of the Virgin Mary at Goura till the old centre of the village, is highly symbolic, as it links the community with the source of water supply, which is of primordial importance, and brings towards it – in a symbolic, “mental” manner – the blessing of the Virgin Mary, the reviving and fruitful power of the water that springs from the heart of the mountain and ensures the survival and development of the Vilia society.

The songs of Goura are strictly women’s words expressed in public, yet in a controlled manner, strongly characterized by social criticism which is mainly turned on the opposite sex, i.e. on men. The songs of Goura are reserved for the area where the feast takes place: in the limited area of the church, outdoors, in the (semi-public) area within the borders of the community and at the public space of the central square.

The dance held at the two religious feasts (*panigyria*) of Vilia is the core of a custom, a ritual of profoundly symbolic nature related to the structuring of the community. The dance fulfills a complex and significant role in the community, “it contributes to the community’s support and reproduction and (maybe) it can finally convey “the identity” of its members and the numerous human relations that exist among them”.

The feasts (*panigyria*) of Vilia are intra-community events, they are organized and addressed to its community and to its neighbours only, people who share the same cultural identity, aiming to enhance the local cultural identity and collective memory. The sense of the community acts as a powerful web that links all these rituals and expresses the organization and structuring of the local society through symbols. People, as acting subjects, act based on their collective identity, aiming at doing what is right and ensuring unison in the community. This feeling of a “common belonging” – which is typical of stock-breeding societies – is reinforced by the distribution of animal products by the shepherds who live in the area.

A basic feature of both of these religious feasts (*panigyria*) is that they are still, to this very date, a creation and a constituent of the community and that they play an active role within it. In a new transformed manner, they contribute to the sense of community in terms of its cohesion and renewal. They are mainly addressed to its members, whether they are permanent inhabitants of the village or they have moved to urban centres, making them feel they belong to the same community and enhancing their local cultural identity.

During the past 2–3 decades, the singing and dancing tradition, which express the broader socio-economic and cultural developments that have taken place in these communities in the last decades, have undergone major changes.

They are subject to the same stifling pressure which derives from a tendency towards the creation of a homogeneous culture and the prevalence of specific genres and ways of performing songs and dances, while the special local creation and expression is marginalized, till it is finally led to extinction, with only a few exceptions.

Bibliography

- Ducellier Alain, 1994, *Oi Avlanoi stin Ellada (13os–15os ai.). H metanasteusi mias koinotitas*, (The Albanians in Greece (13th–15th c.). The migration of a community), Idryma Goulandri-Horn, Athens.
- Fourikis Petros, 1952, “Syntheies pou svinoun A’ Lambri” (Customs that are becoming extinct A’ Easter), *Imerologion tis Megalis Ellados*, p. 471–4.
- Economou Andromachi 1989, « I paragogi tou karvounou sta Vilia tis Attikis» (The production of charcoal to Vilia in Attica), *Ethnografika* 6: 87–96, PLI, Nafplio.
- Economou Andromachi 2000, “Oikonomia kai syggeneia stis arvanitikes oreines koinotites tou Kithairona” (Economy and kinship to the arvanitikes mountainous communities of mount Kithairon), in V. Nitsiakos-X. Kasimis (ed.) *O oreinos xoros tis Valkanikis* (The mountainous area of Balkan), Plethron-Municipality of Konitsa.

- Economou Andromachi 2004, "Xoros, topiki tautotita kai symvoliki sygkrotisi mias arvanitikis koinotitas (Vilia, Attiki)" (Dance, local identity and symbolic construction of an arvanitiki community, Vilia, Attica) ed. K. Panopoulou, Serres 15–15 October 2004, p. 105–132.
- Economou Andromachi 2007, *Fysi, technologia kai koinonia stis oreines koinotites tou Kithairona* (Nature, technology and society to the mountainous communities of Kithairon), Odysseas, Athens.
- Gikas Giannis, 1978, *Oi Arvanites kai to arvanitiko tragoudi stin Ellada*, (Arvanites and the arvanitiko song in Greece), Athens.
- Hatzimichali Agg., 1933, "Ta Vilia tou Kithairona" (Vilia of mount Kithairon), *Nea Estia* 33: 126–135 and 191–203.
- Hatzimichali Agg., 1978, "I foresia tis Eleusinas" (The costume of Eleusis) in *I elliniki laiki foresia*, (The Greek popular costume), Melissa, Athens, p. 76–89.
- Hunt Yvonne, 2005, *O paradosiakos xoros ston elliniko politismo*, (The traditionnal dance in creek culture), Politistikos Syllogos Skotousseon Serron, Serres.
- Kaeppeler Adrienne L., «Skepseis gia ti theoria kai ti methodology tis anthropogikis meletis tou xorou kai ton systimatou tis anthropinis kinesis», (Theoretical and methodological considerations for anthropological studies of dance and human movement systems), *Ethnografika*, 8:17–25.
- Liapis Vaggelis 1980, *Arvanitikos gamos. O kountouriotikos.*, (The marriage of Arvanites. The marriage of Kountouriotis), Athens.
- Liapis Vaggelis 1987, *O xoros stous Kountouriotis*, (The dance of Kountouriotis), Hiphastia, Athens.
- Loutzaki Rena 1981–82, «Oi xoroι ton Megaron kai i grafiki parastasi tous me ti methodo kinisiografias tou Laban» (Folk dances of Megara), *Ethnografika*, 3:81–111.
- Loutzaki Rena 1983–85, «O gamos os xoreutiko dromeno. I periptosi ton prosfygon tis Anatolikis Romylias sto Mikro Monastiri Makedonias. (Marriage as a dance event. The case of the refugees from Eastern Rumelia at Micro Monastiri Macedonia), reprint from *Ethnografika* 4–5:3–50.
- Michail-Dede Maria, 1986, "Panigyria tis Attikis" (Feasts in Attica), *Praktika B' Epistimonikis Synantisis NA Attikis, Kalyvia Attikis*, p. 195–215.
- Michail-Dede Maria 1988, *O xoros kai to tragoudi sta Mesogeia Attikis*, (Dance and song at Mesogeia of Attica), Athens.
- Moraitis Thanassis 2002, *Anthologia arvanitikon tragoudion tis Elladas*, Kentro Mikrasiatikon Spoudon, (Anthology of Arvanitika songs of Greece), Athens.
- Paidousi Giona Mike, 1980, *Ta Vilia tou Kithairona kai ta arvanitika tragoudia tous* (Vilia of the mount Kithairon and their arvanitika songs), Athens.
- Papakonstantinou Meletis, 2006, *Ta Vilia sto perasma tou xronou 1821–1950* (Vilia during the past 1821–1950), Melissa, Athens.
- Royce Peterson Anya 2005, *I anthropologia tou xorou* (The Anthropology of dance) ed. M. Zografou, Nisos, Athens.

The image displays musical notation and a kinetogram for the dance "Loule Sygergianiote". On the left, a vertical staff shows musical notation with notes and rests. To the right, a kinetogram consists of a vertical line with a zig-zag pattern, labeled with circled numbers 1 through 6. Below the kinetogram, three rhythmic patterns are shown: a diamond shape, a square, and another diamond shape. These are labeled "Αριστερός", "Κεντρικός χορευτής", and "Δεξιός" respectively. A legend at the bottom indicates that a square symbol represents a quarter note (♩) with a tempo of 220.

The dance "Loule Sygergianiote" from the feast of Saint-George at Paliochori, Vilia, Attica (kinetogram by M. Koutsouba, 2005)

The image displays musical notation and a kinetogram for the dance "Bo-bo to Marigo". On the left, a vertical staff shows musical notation with notes and rests. To the right, a kinetogram consists of a vertical line with various symbols and boxes. The kinetogram is divided into sections labeled (14) 8 and (6) 1. Below the kinetogram, there are three groups of rhythmic symbols: a group of three triangles labeled "Αγούρις", a group of three rectangles labeled "Κερίνο χαρουνίς", and a group of three triangles labeled "Δεγίς". A legend at the bottom indicates that a square symbol represents a duration of 200 units: $\square = d = 200$.

The dance "Bo-bo to Marigo" from the feast of The Virgin Mary at Goura, Vilia, Attica
(kinetogram by M. Koutsouba, 2005)



Women from Vilia at the “divani” (Sunday dance) in the central square of the village, outside the church of the Savior’s Transformation (from the edition M. Papaconstantinou, *Vilia during the past 1821–1950*).



Women from Kriekouki at the “divani” (Sunday dance) in the central square of the village, outside the church of the Annunciation of the Virgin Mary, c. 1930 (photo from the archives of A. Economou).



Riders at the feast of Saint-George at Paliochori, Vilia (2004, A. Economou).



Young girls dressed in local costumes are dancing at the feast of Saint-George at Paliochori, Vilia (1981, A. Economou).



Dance at the feast of The Virgin Mary at Goura, Vilia (1985, A. Economou).

STRATEGIES OF EXISTENCE IN RURAL ROMANIA SOCIALISM, POST-SOCIALISM, AND SOCIAL SECURITY¹

STELU ȘERBAN
(Institute of South-East European Studies, Bucharest)

This paper is based on field researches I have carried out in 2002–2003 in Nicolae Bălcescu village, Constanța county (northern Dobroudja)², as well as on my investigation in the National Archives – Constanța Branch³. The aim of the research was to reconstitute the events and social players involved in the land collectivization in this village, as well as the resistance and adaptation strategies the local people used to turn aside the state commandments, as it was done in one rural settlement.

Key-words: village, collective farm, Moldavian colonists in Dobroudja.

Our research methodology aimed, first of all, the qualitative data, the archive being dealt with only for searching confirmation of the collective memory on some landmarks of the recent history. Moreover, the research purpose, as designed before starting the work „in the field”, was to understand certain current situations and factual actions through the local historical events, as the latter still remain active in the collective memory. Subjects identify reasons of current situations in their collective memory, even in the times before 1878, when Dobroudja came into the territory of Romania (Șerban, Dorondel 2004). However, the influence of their intensity is growing with the presence of the recent history data, in our case, the

¹ The paper was presented at the conference “Local State and Social Security. Negotiating Avenues to Resources in Rural Areas”, organized by Max Planck Institute for Social Anthropology, Halle, 30 June – 2 July, 2011.

² The village is located at 35 km farther to the NW direction from Constanța town. In 2002 there were there about one thousand households with slightly more than 3,000 inhabitants. Their livestock combines agricultural subsistence on their own lands with daily working on the *arendatori* farms, and commuting to Constanța.

³ I have started the fieldwork together with my colleague Ștefan Dorondel in 2002. One year after, Ștefan moved to other research areas. Still the lively discussions and fresh ideas during the field research influenced my views about the article’s topic. I owe thanks to Ștefan, but of course I’m taking upon myself the responsibility of criticism and the interpretation of facts. Most of the archive data were collected within the first year of the project. Following the replacement of the Director of the National Archive, Constanța Branch, we faced many obstacles, abusive and discretionary interpretations of Law of National Archives, a law purposely encouraging such kind of behavior. Therefore, we renounced to review documents in Constanța, focusing on the fieldwork and collecting data from local archives. I would like to express my thanks to the clerks of Nicolae Bălcescu Local Council, especially to the Secretary, for understanding the purpose of our project and granting help. The research was financed by the Grants of the Romanian Academy.

period of the socialist regime. To this effect, qualitative research tools, such as open interviews which refer to circular events of the overall community or of some social groups, as kinships, are circularly approached and fully adequate.

In this frame, the article's aim is to delineate the strategies to providing social security that the 'Moldavians' have worked out both in the socialist and post-socialist times. Up to the collectivization time, the village, originally called Danachioi, and having a Tatar and Turkish population, then called Ferdinand, received two massive waves of Romanian colonists. After 1878, according to the colonization policy in Dobroudja, which sought to accomplish the bureaucratic rationalization program of the Romanian state (Iordachi 2002), huge surfaces of farming land, up to 100 hectares for each nuclear family, were distributed to the families of the first wave of migrants. Coming from Southern Transylvania, they were used to transhumance on their road to Dobroudja. Between the two World Wars, a second wave of population has been settled down in the village, following the same colonization policy of the Romanian state. Coming from the poor, but highly populated areas of Moldova, from the Bacău area, they received 10 hectares each of farming land and a plot of 2,000 square meters to build their household. The inter-war 'Colonists' did have a distinct identity, based on a Neo-Protestant confession. One 'Colonist', who came at the very beginning in Nicolae Bălcescu, had adhered to the Adventist denomination. The third wave of colonists was the result of the enlargement, at the beginning of '60s, of the State-owned Agricultural Enterprise (*IAS*) of Nicolae Bălcescu. The need of workforce in agriculture has determined the authorities to bring farming workers from other regions. Almost all people of Nicolae Bălcescu have come from villages of Iași county, Moldova province, and they set somewhere at 2 kilometers from the village, near the former *IAS*, in houses built by the authorities. Unlike the second wave of colonists, who, being too from Moldova, are known as 'Colonists', this third wave is called simply 'Moldavians'.

Although less numerous, considering the village population, the third wave of arrivers is vividly present in the everyday life. There are of them no more than 30 families, but even so, they are perceived as one distinct group with different life strategies. During collectivization, the last significant event of the recent local history, they did not belong to the community. For this reason they are seen as somehow outside the community. However, their presence could be felt through their adapting strategies marked by an effective way to organize their lives. Interviews carried out with Ion I. Spiridon and his wife prove it up to a point.

Despite their being labeled as the 'poorest of the poor', the 'Moldavians', or at least a part of them, strove to adjust their needs to the resources they could rely on. This is a 'subjective' perspective on social security. It makes sense to highlight the institutions' place in this situation, therefore I fathomed the role of the state farm (*IAS*) in the socialist period, but the core of this work roots in the life biographies. The needs of the 'poor' people are filtered in the 'Moldavians' case by their span life, and this is the stake of the article's perspective. Nevertheless, the paper's final part focuses on the question of whether or not is it possible to ensure

social security in states with weak institutions like Romania – a situation known in most of the South East European states. The distrust of the people undermines ‘the schemes of improving human condition’ (James C. Scott) and put on the fore one puzzling map of ‘getting-by’ (David A. Kideckel) with current situations.

The paper revolves around the ‘Moldavians’ individual histories and emphasizes the existence and action strategies of everyday lifespan. Compilation of some narratives on ‘biographical ego’ functions not only for identity construction, but also serves to motivate some individual actions and commitment of risks arising thereof. Such practices come from the socialist era, but they are shared and used for years to provide the people with a minimal social security in the post-socialist lifeconditions.

We are damn poor! Looking of another life

The family of Ion I. Spiridon arrived for the first time at IAS on 2 November 1964, as Ion precisely remembers. Initially, he was the only one who came, but between Christmas and the New Year he brought his wife too. He owned a small plot of land, in his birth village, but he „did not sign” for the collective farm (*CAP*). He previously had run away from home to Bicaz, when a tunnel was in construction. He did not want to enter into the *CAP* because „I was young”. Land remained abandoned there. However, after that, he worked two years at the *CAP*. It was not convenient, because of „lack of money. They paid me 50 bani⁴ for one day-work”. They left, having been „poverty tormented our house was not ready ... We thought to leave for one year, to clothe, to finish the house. Then, one year passed, two years and after that... She (the wife – m.n.) worked as a milkwoman, the first of them” at that farm. At the beginning Ion worked as a watchman, then as a tractor driver. He left the tractor because they „had a son who died and I wandered about”, but still worked at *IEELIF*, the enterprise for providing water irrigation. He returned to *IAS* as a mechanic. They got on well with the *IAS* engineer who lived in Constanța, ” now he is in Switzerland with his wife”.

When they came to Nicolae Bălcescu, Ion had a brother here, who hesitated. Then another brother came. The latter, on his retirement, returned to his native village. Ion has also another brother in Iasi county, in their native village, who has been head of the railway station and, being retired now, stood for local election in June 2004 for Mayor representing the ultranationalist Greater Romania Party. „He is a public person”, he is 53–54 years old. Ion is in touch with him, mainly by phone. They have other relatives in Bucharest, two cousins in Ferentari district⁵,

⁴ The *ban* is the hundred part of a *leu*. In the 1960s the average salary in Romania was around 700–800 *lei*.

⁵ *Ferentari* is today one of the most underdeveloped districts in Bucharest. It was formerly a village where the soldiers of the *ferentari* body of the army had received land from the state after the 1878 war against the Ottoman Empire. The population in this district is partly formed by Roma people, who settled there together with many migrants from rural areas.

workers, with their sons, except for one who is living in Câmpulung Muscel. His uncle, father of the two cousins, came to Bucharest as a worker in an oil factory, by 1945–1946 and bought one house lot in Ferentari. Another cousin, daughter of the brother of Ion's mother, lives also in Bucharest. Her son is "something big" in Bucharest. One of their daughters went to the secondary school in Pitești and, on her way, she has visited that aunt of hers in Bucharest.

Ion's wife is also from the Spiridons' kinship. The fathers of them both were christened with the same first name, Ghiță. They are distinguished only by the name of their own fathers, Ghiță of Manda (Iamandi), who is father of Ion, and Ghiță Lupu, the woman's father. Lupu, that is "wolf", was the nickname of her paternal grandfather „because he liked the forest”. Ion's wife has a brother, a former Prosecutor, now a legal adviser in Bicăz, Neamț, and a sister in Tarcău, in Neamț too. Almost the whole village of their origins is dwelled in by nexts of kin, „Spiridonești”. They are identified upon their place of living "on the hill, upward", for instance. With the other Spiridons of Nicolae Bălcescu they keep the feeling of a relation, such as Victor, a cousin. Some of them came via Constanța, to the constructions of Nicolae Bălcescu, working as masons.

In their birth village, their kinships are large, but many of them have left. About 60 families came during the first two years, only from their birth village. Not all of them stayed, "built a house" and returned. Ion Spiridon and his wife remained because their daughter went to school in the Nicolae Bălcescu village. Then, the other daughter left the village and went to Pitești. Their third daughter renounced to go to high school. She was afraid in December 1989 by the gunshots in Constanța. She did not graduate more than eight grades. All sisters married in Nicolae Bălcescu and two of them have bought houses.

After 1990, the liquidation of *IAS* left them in a dramatic situation⁶. Until 1994 they lived at *IAS*, in joint hovels, four houses in the same building. They lived there "believing the said houses will be sold". They were still tenants at *IAS* and waited the houses to be sold. But, says his wife, „it is not nice here, no guard, no priest, no church, no doctor... Previously, when we intended to buy, it was quite well, thrifty people ... now, just scamps ... empty blocks...”. „At that time, about 30 families left”, says Ion. Some of them bought houses in the village. Houses of *IAS* were not sold, so they have chosen to move in the village. Daughters have already settled in the village. Chiefs from the farm also asked them not to leave the

⁶ In 1997, after the change of political power in Bucharest the former *IAS*'s manager had been dismissed. In the people's view the new director acted purposely to bankrupt the *IAS*. In fact, the debts of these state farms were big and the new government had been decided either to restraint them or straight to close all over Romania. The main winners of this game in Nicolae Bălcescu were the local *arendatori*, most of them in the families of former kulaks and landowners (*mosieri*). Amongst these *arendatori* there are a few 'Moldavians'. In 2003 there were 43 households still living in the *IAS* (cf. Agricultural Register 2003. The Archive of Nicolae Bălcescu Local Council). They either hired as daily workers to the *arendatori*, who leased big surfaces of land from the *IAS*, or they commuted to Constanța town.

village. They thought yet to return to Moldova. But they have only one brother still alive in Iași, says Ion Spiridon „our mother died, our father died”.

At *IAS*, living in those houses, they understand well with each other, “people joining together, reliable...”. Here too they never quarreled with people of the suburb “... even if they are gypsies... they are clean, do not take anything...”. Nevertheless, Ion’s wife would like to sell the house (they put a sale notice at the gate) and to move “closer to the downtown because here “there are no shops” and it is difficult to buy anything. Daughters live far away and the youngest daughter is unwilling to live with them. She would like also a downtown house. They intended to buy a flat in Constanța town, but Ion does not want to live in a block, because he likes to “kill time”. In their house instead Ion feels comfortable because, for instance, he has learned to make transplants in greenhouses covered with polyethylene.

They have had one house even there, “in Iași”. „We had three houses like this”. Firstly, they built a house on their marriage, his father gave them “on a rivulet, but we didn’t love it...”. They pull down that house, gave the good land of their father to be used as a garden by others. They achieved the second house in Iași too, with furniture removed from Nicolae Bălcescu, the roof iron plates being bought from Dorobanți, a village next to Nicolae Bălcescu. Their son died when they had decided to build that second house and intended to leave Nicolae Bălcescu. They spent thus only a New-Year’s Eve in it. After that, they returned to Nicolae Bălcescu, the furniture being brought back and given to one of the daughters. Subsequently, they sold that house for 7 million lei. They paid 17 million lei in 1994 for the house at Nicolae Bălcescu. That money came from the sale of the second house, savings being deposited to CEC bank, the former popular bank in the socialist period, with 80–120% interest, and the sale of a hectare of land was returned by Ion to his wife. The house at Nicolae Bălcescu has been acquired half with aforesaid resources and half paid in installments to the owner. A man whose mother lived in Constanța had owned that house. When she died, the man, in his capacity as heir, agreed to sell them the house. Installments were set over two years, but they succeeded paying within one year and a half (breeding pigs for sale, amongst others). They fully trusted in that man who was perfectly honest and even diminished the sum with a small amount because it was paid in less time.

The people who sold them the house are ‘Colonists’, originating from the Bacău area. They are the only ‘Colonists’ Ion and his wife are acquainted with. Otherwise, Ion is a good friend of Nelu Târșoagă, one of the significant local farm leaseholders, and is much closer to Mihai Popa, also a local entrepreneur, but coming from the last wave of ‘Moldavians’. They are also relatives with Mihai Popa. Spiridon’s son-in-law is a nephew of Popa. The father of that son-in-law, Gheorghe Tănase, is a step brother of Mihai Popa. The mother of Popa „lived” with Tănase’s father. But they consider to be relatives... “whether you are a good person”. Popa was the second who moved, in 1972, from the *IAS*, into the village. The first was one Ion Buzgă. After Mihai Popa, a Condurachi came, who is

brother-in-law of Popa, and a few others. At the beginning, about 10–15 families have moved on their own will.

To what meaning these people have backed up their own life span, getting thus one kind of security half social, half intimate, but that has fuelled their resistance? Ion Spiridon has judged the ‘life’ project proposed by the socialist regime was not a ‘successful’ one. His ‘anti-socialist’ attitude has not been motivated by attachment to land property, but by an alternative life project, namely to have a decent house together with his wife and children, and “to be well dressed”. They have ‘imagined’ their basic needs and whether the resources they had on their native places did not complain on, looked for it anywhere.

Another dimension of their strategies of existence is the ‘running away’ from the roller of the socialist power. Utilization of work migration is a new strategy, at least in the collective memory of communities where those ‘Moldavians’ have come from. It proved useful in the case of those integrating in Nicolae Bălcescu and becoming owners of a quite prosperous household, as well as for the others, after 1989, when the roads to work migration opened outside the country. Renunciation to the old style of living seems to be a decision bringing long-term benefits.

A third dimension of their strategies of existence, a dimension that had also been attempted under the socialist regime, impacts directly on the success in the years after 1989. This is the use of local networks of traditional solidarity to achieve their goals. Unlike the ‘natives’, ‘Moldavians’ had not the capacity of using the local power and influence networks. And even were they to have them, it seems they would not have used them. Considering that, although most officials of the local administration came from families of such ‘Moldavians’, I did not find, in the interviews with the ‘Natives’ or with the ‘Colonists’, and so much the less in the interviews with the ‘Moldavians’, the record of any attempt of the ‘Moldavians’ of using such official positions. The ‘Moldavians’ strategy was based on ‘horizontal’ social relations, with close relatives, neighbors, friends, able to provide mutual help, managing to get out in terms of economical resources, including money, from one day to another. No less remarkable is the fact that they reached the pursued targets in spite of their marginalization, also after 1989.

Social security as an individual life project

The families in Nicolae Bălcescu’s *IAS* illustrate one „subjective” concept of social security that link the idea of needs to the resources locally available. That means the social security is one dynamic process of continuous adaptation of the needs. On one hand, I am taking up the premise that the need is one subjective construction and depends on the local contexts and cultures. Scholars argue the socialist regimes challenged the people’s ability to control over the individual, and local as well, scale of needs (for an overview see Thelen, Cartwright, Sikor 2008: 12). On the other hand, the overlapping of various resources transferred by the central

power to the 'local state' did not envisage the alleviation of these basic needs. Still, the people have inverted it and attracted in their personal life span. The *IAS* had functioned amongst the Nicolae Bălcescu 'Moldavians' as a working place, but also as a nutshell for accommodating their needs and biographies.

In Romania, the economy of scarcity and shortage the socialist regime has laid down after coming to power touched in the 1980s such a peak that many analysts put the falling down of Ceausescu on this account. Among the few approaches of this kind, focused on the direct liaison between the collapse of the Romanian socialist regime and the strategies of existence of common people, I dwell on that authored by Katherine Verdery (2003). In the first chapter of her work, analyzing the causes of the collapse, Verdery examined the nature of the economic rationality of enterprises during the communist period. Authorities were not interested in integrating those markets leading to financial profit for the purveyors of goods, respectively related to the satisfaction of clients. The system's ultimate aim was to control the distribution of resources in order to use them in achieving its 'ideological' purposes. The reaction of common people was to try to avoid that control by developing certain strategies of subsistence integrated into an economy of an 'informal' type, secondary, which even itself was not oriented by the 'capitalist economy' criteria, but rather by opposition against the 'system'. So, the consumption of goods became subject to politics, as Verdery noticed, meaning that, when one pair of blue jeans was subject to acquisition, its price could reach the level of a monthly salary, due to the fact it symbolized both the defiance of the official regime and the differentiation from the policy of equalizing the individual needs⁷.

The consequences of the socialist state control were even farther reaching. One important goal of the socialist policies of 'rationalizing' the needs was to widespread one common 'needs pyramid'. Everybody should have suited to that scheme in correspondence to the unique state plan of developing the country. Harsh measures like limiting electricity consumption and heating, or rationalization of food supplies were been taken. Still, the effect of these policies in the rural areas is puzzling. Common people like these *IAS* workers ignored the state ideology and got involved in answering what they esteemed to be their real needs. This is, in my opinion, their motivation of being meticulous and concrete regarding their life aspirations, as well as obstinate in carrying them out.

The case of the Spiridon family shows this sort of silent resistance, but put the spotlights too upon one intrinsic issue of social security concept. Having one house seems to be in their case the basic need alongside thorough life. On the one hand, to have a house in full property provided them with one sort of 'subjective' social security. On the other hand, the story of getting this house intimately webs with their life biographies. Moreover, the incentives to choose staying in Nicolae

⁷This type of economic irrationality explains the mass spreading of the Caritas 'pyramidal scheme'. Verdery approaches this latter topic too (2003).

Bălcescu regardless their nostalgia about native places, root in the plans to organize their modest resources, like money, time, social relations, in order to have one *proper* house.

The appeal to the problem of controlling the needs in socialist Romania aims to discover the *rationales* of this behavior. The family pattern of Ion Spiridon was much wider in socialist as well as in post-socialist Romania. The sense of being socially secure strongly interweaves with the course of life biographies. In these terms, tracing the line of separation between social security and individual lifespan is difficult.

Unlike the 'Natives' and despite the earnings they got from the local authorities and central government (pensions, social assistance), people from the *IAS* had randomly used the local power and influence networks. They instead built up the strategies that were based on social relations of the 'horizontal' kind, close relatives, neighbors, friends, mutual help, in order to 'getting by' (Kideckel 2008) in terms of economical resources, including money, from one day to another. Furthermore, such a daily resistance has been transposed in projects of individual or family life that are the way they define the '*real needs*' to be socially secure.

The fact that the 'Moldavians' rely less on the formal institutions, mainly local councils⁸, for getting some social security is challenging. Despite their being stigmatized by the locals as the poorest of the poor, the 'Moldavians' rarely ask the Mayoralty for social assistance. In 2003 for instance, out of the 43 *IAS* households there were only ten whose head, either woman, or man, received the state social help in money (*ajutor social*)⁹. In comparison, the total number of the village households who had received this kind of state assistance was 49¹⁰.

In the case of 'Moldavians' the social security is still based on the self-control of their basic needs. The *IAS* or what is still remaining of it in 2003 provides them with resources to fulfill these needs. In addition, there are the examples of 'success stories' like that of Ion I. Spiridon or of the few 'Moldavian' *arendatori*, which echo their lifespan. The experts observe that the former socialist farms have functioned after 1990 as agents replacing the social security policies, although the quality of social services they offered was low (Thelen, Cartwright, Sikor 2008: 7, 10). The *IAS* in Nicolae Bălcescu played the same role, but not only for the post-1990 years. As the Ion Spiridon's case shows, in the socialist period

⁸ According to the Romanian legislation, the Mayoralties together with the local councils are the main institutions responsible to identify the 'poor' families in their locality, to propose lists with these families to the central authorities, as well as to distribute the amounts coming from the center after the approval of these lists. There are many abuses, mainly in regard to compiling the lists with 'poor' families, but also with the delayed distribution of money. There are situations when the approval of the lists and the money distribution overlap with the pre-electoral periods.

⁹ The Archives of the Nicolae Bălcescu Local Council. Annexes 1 and 2 to the Disposition 179/03.07.2003.

¹⁰ They were then 991 households in thorough village (cf. Agricultural Register 2003. The Archive of Nicolae Bălcescu Local Council).

too, the *IAS* was one life frame and provider of social security as well, beyond the state aims and schemes for using it as an economic unit.

In fact, on the one hand, the state authorities were aware and purposely acted to enhance the social role the state and collective farms played. It is known, at least in the case of Romania, that the socialist regime forbade even the idea of social assistance. That did not mean yet that poverty vanished and that marginalized people like ‘Moldavians’ were spared of it. On the other hand, the ‘original’ schemes the common people took up were to ‘domesticate’ (Creed 1995) the state plans, to intimate their local ways of functioning with their lifespan. This is because the ‘local state’ at least in the cases of South East Europe, is one matter of ‘cultural intimacy’ (Herzfeld 1997).

What kind of local state and social security?

The policies to providing social security underlie on the basic premise that one important part of the citizens are either poor or on the sensitive margin of poverty. This is being supposed too, that these people are aware thereof and eager to apply for the state support. Is this the situation of the Nicolae Bălcescu *IAS* people, in particular of the Spiridon family? The ‘ethnographic’ approach of the poverty intends to look at the life trajectories of those who fell into poverty (Stănculescu, Berevoescu ed., 2004). Thus, the poverty is a matter of *becoming poor*, of losing the self trust and giving up to the risk arising plans, rather than being ranked in one scheme of categorization (*Ibidem*: 367). In this sense, Spiridon family is not at all ‘poor’, being therefore placed outside the state action to provide social security. However, on the other side, their shifty mistrust in the state institutions seems to be indicator of a ‘culture of poverty’ (Oscar Lewis) that pervades most of the rural societies in course of modernization. In addition, the particular situation of land collectivization in the socialist period reflects their silent resistance against the state and fuels once again the mistrust in the institutions.

The family of Ion Spiridon could hardly be considered as poor, because not even they themselves think so. This is in fact the core of argumentation in my article. These people are dealing with one ‘subjective’ way of conceiving social security and play with it by prioritizing their basic needs. Whether this scheme the socialist state induced them via *IAS*, or it was resumed in the history of state modernization is one wider topic¹¹. Anyway the local state as it is imagined and

¹¹ It was keenly pinpointed the vital role the ‘cooperative system’ has been played to providing one minimal social security for the overwhelming rural society in the interwar Romania (.....). In the same vein, the scholars argue in the case of Bulgaria the „cooperatives developed as a parallel, “alternative” world to capitalism. They forged a powerful everyday and institutional subculture. Their dense network operated according to the rules of “soft” credit, their structures were repeatedly bailed-out, their banks extended in broad scale substandard loans and the weak cooperative units became “schools” for bad governance” (Abramov 2003: 6).

perceived by the people is a space of resistance, mistrust, and 'humanization' (Michael Herzfeld), rather than a reliable partner.

Somehow opposite to the Marxian theories, researchers of social history and anthropologists also have found the peasant societies rebel rarely and under completely unforeseeable conditions. More often, they choose to cloak their antagonism in forms of "moral economy" and "everyday resistance" (Sivaramakrishnan: 2005). The reason of this resistance model is due to suspicions that generally occurred in peasant societies in respect to social change, to imposing schemes "of human condition improvement" (Scott 1998), and also to collective mobilization through political ideologies (Shanin 1982). Intrusion of the state nation, with politicians, bureaucrats, entrepreneurs and all institutions and formal rules on which they speak about, is perceived by the 'villagers' as "a fall of social harmony" (Herzfeld 1997: 34). Reaction of 'ordinary people' is not of reinstated such hypothetical social harmony, but to preserve in various ways "the intimacies that lie behind it". The state nation and those composing or representing it in the eyes of 'villagers' is "humanized", so "such creative mischief both subverts and sustains the authority of the state" (Ibidem: 35)¹².

The "domestication" of the socialist project (Creed 1995) roots in the lasting resistance the rural societies have raised against the state and its institutions. Reaching the 'grass blade', the socialist planning of modernization has been managed by groups of local power, on one traditional type solidarity, based on informal networks, often of clientage, kinship, territory. On the other hand, such a daily resistance has been transposed in projects of individual or family life only. Continuous pressure of socialist power and recurrent attempts of running the 'collectivization' of consciences led to a "socialist individualism" type (Koleva 2000), fully different from the 'new man' model targeted by the socialist ideology. Oral history researches, as the one referred to in this paper, emphasize the existence and action strategies of the said type. Compilation of some narrative speeches on 'biographical ego' functions not only for identity construction, but also serves to motivate some individual actions and commitment of risks arising thereof. Such speeches come from the history of state modernization, cross the socialist epoch, and their structure and functions are used for years after the downfall of the socialist regime.

The institutions and state policies prove to be ineffective in the cases of the weak states. The people have to rely on their own and to adapt their expectations to the balance of needs and resources. This situation challenges the theoretical reflection in the sense of possibility to work out further wide theories on social

¹² Despite the impetus of state centralization in the modernizing period in South East Europe and even before triggering the modernization program, 'patriarchal' patterns survived: "Centralization accommodated premodern social patterns. It well served the state's power to control its territory and maintained its armed forces but did not in fact spur on development. Rural economies survived over generations while political systems represented a blend of modernizing and traditional components" (Bechev 2010: 151).

security. It seems the social security depends on the local cultures, on the way of representing the basic needs, and not in the least, on the ‘ethnography’ of the state.

List of citations

Archives

The Archive of the Nicolae Bălcescu Local Council
Romanian National Archives, Constanța Branch

Literature

- Abramov Roumen, 2003, *Economic identities – South-east Europe and “Europe”*, Center for Advanced Studies, working paper, Sofia, web site www.cas.bg
- Creed Gerald, 1995, “Agriculture and the Domestication of the Industry in Rural Bulgaria”, in *American Ethnologist*, 22(3), pp. 528–548.
- Herzfeld Michael, 1997, *Cultural Intimacy: Social Poetics in the Nation-State*, Routledge, New York and London.
- Iordachi Constantin, 2002, *Citizens, Nation and State Building. The Integration of Northern Dobrogea in Romania: 1878–1913*, Carl Beck Papers, University of Pittsburg Press, Pittsburg.
- Kideckel David, 2008, *Getting-by in Postsocialist Romania. Labor, the Body, and Working-Class Culture*, Indiana University Press, Bloomington and Indianapolis.
- Koleva Diana, 2000, “Socialist Individualism”. Modernization and Biographical Self”, in Idem (ed.), *Talking Oral History*, Lik, Sofia, pp. 99–114
- Bechev Dimitar, 2010, “The State and Local Authorities in the Balkans 1804–1939”, in Win van Meurs, Alina Mungiu-Pippidi (eds), 2010, *Ottomans into Europeans: State and Institution Building in South Eastern Europe*, C Hurst & Co Publisher Ltd., London, pp.153–178.
- Șerban Stelu, Dorondel Ștefan, 2004, „L’histoire orale entre document et récit. Continuité et changement dans la société rurale de Roumanie”, in Elena Siupiur (coord), *Peuples, Etats et Nations dans le Sud Est de l’Europe*, Anima, București, pp.45–82.
- Scott James C., 1998, *Seeing like a State. How Certain Schemes to Improve Human Condition Have Failed*, Yale University Press, New Haven.
- Shanin Teodor, 1982, “Class, State and Revolution. Substitutes and Reality”, in Hamza Alavi, Teodor Shanin, *Introduction to the Sociology of “Developing Societies”*, New York and London, Monthly Review Press, pp. 308–331
- Sivaramakrishnan K., 2005, “Some Intellectual Genealogies for the Concept of Everyday Resistance”, in *American Anthropologist*, 107 (3), pp. 346–355
- Stănculescu Manuela, Ioana Berevoescu (ed.), 2004, *Sărac-lipit, caut altă viață. Fenomenul sărăciei extreme și al zonelor sărace în România 2001* (Pity poor, looking for elsewhere life. The extreme poverty and poor areas in Romania 2001), Nemira, București.
- Thelen Tatjana, Andrew Cartwright, Thomas Sikor, 2008, *Local State and Social Security in Rural Communities: A New Research Agenda and the Example of Postsocialist Europe*, Max Planck Institute for Social Anthropology, Working paper no.105, Halle.
- Verdery Katherine, 2003 (1995), *Socialismul. Ce a fost și ce urmează?* (Socialism. What it was and what comes next?), Institutul European, Iași.

FRANCES YATES AND THE POLISH NOBLEMAN

I learnt from few historians as much as from Dame Frances A. Yates. Her collected essays, published in 1984, shortly before her death, are a pure delight and a reservoir of fascinating raw-material. I treasured books like *Astraea, The Art of Memory* or *The Rosicrucian Enlightenment* and I had already read, in an Italian translation, her comments on Shakespeare's last plays when I came upon the *Ideas and Ideals in the North European Renaissance*. I valued even more those volumes because they reminded me of the spirit of another most learned lady with whom I had the honour of being acquainted, Marie Holban, whose brilliant research on Marguerite d'Angoulême belonged to the same field of interests. As it has never been my own expertise, I appreciated the method and the elegant form, without being able to use the information. Only once I found an error and I signal it now, for proving how neglected is the history of our part of the world even by scholars of great erudition.

In 1927, the Modern Language Review published an article, *Some New Light on "L'Ecossaise" of Antoine de Montchrestien*, by Frances Yates. The play which was discussed appeared in 1601 and provoked a reply, in 1607, under the title *Le Triomphe de la Ligue*. The author of the second play signed with a pseudonym, "R.J. Nerée". His true identity, according to Paul Lacroix, "le Bibliophile", was Nicolas Rapin, a Protestant, favourable to Henry IV and hostile to the Catholic League. Frances Yates added: "It has also occurred to me that the dedication of the *Triomphe de la Ligue* to "Samuel Korecky comte de Korec" – obviously a made-up name – may also be aimed at Montchrestien, whose high sounding title of "Seigneur de Vasteville" was of rather doubtful authenticity, or so his enemies hinted"¹. Actually, the dedication was addressed to a celebrated Polish aristocrat. The Korecki family was of Lithuanian origin, having as coat of arms Pogon Litewska. This princely line emerged in the 14th century, when their ancestor Olgierd was grand-duke of Lithuania². Samuel, son of Joachim Korecki and of Hanna Chodkiewicz³, was married since 1616 to Catherine, daughter of Jeremy Movila, prince of Moldavia: after both of them were captured by the Tatars in Moldavia, she was ransomed in 1618 and died the same year⁴. A detailed narrative dealing with the battles fought

¹ Frances A. Yates, *Ideas and Ideals in the North European Renaissance. Collected Essays*, III, London, 1984, p. 169–182.

² Stefan Graf von Szydlow-Szydlowski, Nikolaus R. von Pasztinszky, *Der Polnische und Litauische Hochadel*, Budapest, 1944, p. 55.

³ Włodzimierz Dworzaczek, *Genealogia*, II, *Tablice*, 174; *Polski Słownik Biograficzny*, XX.

⁴ Iona Czamanska, *Între familie și stat. Relațiile familiale ale dinastiei Movileștilor în Polonia, în Movileștii, istorie și spiritualitate românească*, II, *Ieremia Movilă. Domnul, familia, epoca*, Sfânta mănăstire Sucevița, 2006, p. 265–267.

by the Poles in Moldavia in 1615–1616 was written by Charles de Joppecourt, a Frenchman who served under Korecki during that time⁵. Samuel was then appointed commander-in-chief of the Moldavian army, most of those troops being Cossack mercenaries⁶. When he was taken in captivity, he was imprisoned in Istanbul at Edikule, but he managed a sensational evasion from that famous fortress, with the help of the French ambassador. He escaped in November 1617 and returned to Poland via Italy and Germany in April 1618. He joined in 1619 a new order of chivalry, “the Christian Militia”, which was founded by the Pope to support the anti-Ottoman crusade planned by the duke of Nevers⁷. In 1620 he came again to Moldavia to fight the Turks, but, being taken prisoner for a second time, he died in Edikule till his execution in 1622. The instability and confusion of such a career did not prevent him from gaining a reputation abroad as a champion of Christendom. Another French author, called Baret, used the memoirs of Joppecourt for a sort of novel, *Histoire sommaire des choses plus mémorables advenues aux derniers troubles de Moldavie*, which was published in Paris in 1620. Therefore it seems Samuel Korecki had some connections with France even before his gloomy end and the dedication of the 1607 play could be explained on behalf of a mutual acquaintance between him and the French literary milieu. Anyway, his name was not unknown to his contemporaries.

Andrei Pippidi

⁵ *Călători străini despre țările române*, IV, ed. Maria Holban, M.M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru, Paul Cernovodeanu, București, 1972, p. 378–415.

⁶ An interesting document was edited by Ilie Corfus, *Documente privitoare la istoria României culese din arhivele polone. Secolele al XVI-lea și al XVII-lea*, III, București, 2001, p. 230–233: it is a letter addressed by Korecki in 1616 to his „brethren” of the Polish nobility.

⁷ C.Göllner, *La Milice Chrétienne, un instrument de croisade au XVI^e siècle*, Mélanges de l’Ecole Roumaine en France, XIII, 1935–1936, p. 91.

LA LITTÉRATURE COMPARÉE ET LES ÉTUDES BALKANIQUES

Roumiana L. Stantscheva, *Sreshta s procit. Sravnitelno literaturoznanie i Balkanistika*, Ed. Balkani, Sofia, 2011, 282 p.

Les études de littérature comparée, abandonnées pendant ces deux dernières décennies dans l'espace sud-est européen pour des raisons encore inconnues, trouvent en la personne de Rumeana Stantscheva (Université de Sofia), un spécialiste dévoué et sensible. Il y a des années, elle avait fait ses débuts dans les études comparées et elle a continué dans cette voie, pour nous offrir maintenant un excellent travail sur les littératures du Sud-Est et leur rapports avec les littératures occidentales, depuis l'époque moderne jusqu' à nos jours. La thématique du volume est particulièrement riche – surtout pour ce qui concerne les littératures française et parfois allemande, vues comme modèles pour la période moderne, tandis que celles bulgare et roumaine (sans ignorer les littératures grecque et serbe) sont vues en tant que réceptacle des influences exercées par ces modèles. Le livre nous offre la satisfaction presque nostalgique d'une relecture, dans une nouvelle clé, de la littérature parcourue durant nos années d'étude, quand nous dévorions, avec avidité, sans trop méditer sur leur essence, des milliers de pages des classiques.

Relus aujourd'hui, selon les règles de la littérature comparée, les livres qu'on lisait dans notre jeunesse deviennent des individualités qui appartiennent à une famille spirituelle, à un monde plus riche, plus nuancé. Ils nous répondent à une série de questions plus complexe qu'auparavant, parce que, à présent, on reconnaît ce qui les attache à une famille européenne de thèmes, idées, types et caractères humains, passions d'une humanité riche et multicolore en permanent mouvement. Et pourtant, réintégrés dans leur famille, ils ne perdent rien de leur unicité artistique. Réflétées dans le miroir de leurs modèles, les littératures sud-est européennes avouent leurs alliances, leurs sympathies, des influences évidentes ou à peine esquissées, ou, carrément, des emprunts. Ainsi, on se rend compte que, ici, les écrivains ont construit, en parallèle avec leurs contemporains occidentaux, des typologies et des situations correspondantes à une réalité différente. Ils ont découvert des thèmes souvent oubliés dans les littératures occidentales, parce que celles-là demandaient à réagir à d'autres thèmes, à d'autres bouleversements sociaux, et mettaient en évidence une autre liberté stylistique. De sorte que le lecteur tire profit du livre de R. Stantscheva qui marque l'existence d'un immense mouvement des idées qui circulent dans divers espaces régionaux ou général européens.

Pénétrées dans la modernité un instant après les littératures occidentales, les littératures du Sud-Est européen ont toujours frayé leur route en suivant les

modèles du roman, de la poésie, de la dramaturgie, des courants artistiques ou d'idées, pour orienter la création ou la critique. Mais au XX^e siècle, ces littératures commencent à vivre les similitudes dans la synchronie; non seulement elles répondent aux idées et aux courants exprimés par les littératures occidentales, mais elles fournissent elles-mêmes des modèles. C'est à ce moment étudié par R. Stantscheva que se situe l'entrée des littératures sud-est européennes dans la modernité. Le livre qu'elle nous offre est fondé sur l'analyse profonde et sensible de ces univers artistiques en permanent mouvement et interdépendance, démarche qui vise surtout l'entre-deux-guerres mais notre époque aussi.

Structuré selon les principes d'un manuel d'initiation des étudiants dans les lectures parallèles de textes qui recèlent facettes et reflets multiples, dans la lecture comparée, mais aussi dans la connaissance de la culture sud-est européenne en general (R. St. comme d'ailleurs tous ses collègues bulgares et serbes, utilise surtout les termes Balkans et balkaniques), le volume divisé en cinq chapitre thématiques commence par préciser la connaissance des instruments de travail dans le domaine des études comparées: modèles, définition, méthodologies, règles „occidentales” et „régionales”. Le débat proposé par l'auteur explore l'espace des littératures modernistes bulgare, roumaine, française, mais aussi allemandes, leur interaction s'érigeant en modèle susceptible d'être appliqué dans la recherche de l'évolution des littératures régionales: par exemple les stratégies modernistes dans le roman bulgare et roumain des années 1920–1930.

Dans le miroir du modèle occidental surgissent ainsi le roman historique et romantique du Bulgare Ivan Vazov, le roman réaliste et naturaliste du Roumain Liviu Rebreanu, le roman psychologique du Grec Nikos Kazantzakis, le roman moderniste du Serbe Miloš Crnjanski, jusqu'aux contemporains – le Macédonien Nedelkovski, le Bulgare Gospodinov, l'Albanais Besnik Mustapha ou le Roumain Mircea Cărtărescu.

L'analyse se dirige non seulement sur les zones d'expansion des influences mais aussi sur les parallélismes, les innovations artistiques similaires parues simultanément ou successivement dans plusieurs littératures, allant de pair avec les changements intervenus dans les sensibilités sociales et artistiques.

Pour ce qui est de la littérature sud-est européenne créée pendant l'entre-deux-guerres et surtout dans l'immédiat après-guerre, R. Stantscheva, – sur les traces du modernisme – décèle une originalité plus évidente; l'entre – deux- guerres caractérise l'Europe dans son ensemble tandis que les modèles viennent de directions qui restent inconnues, tant qu'on ne sait pas si les créateurs de ces littératures avaient connu ou non des modèles antérieurs.

La période communiste subie par la Roumanie et la Bulgarie (moins étudié dans ce volume), est celle qui sépare les littératures de ces pays de la contemporanéité européenne mais qui conserve en même temps l'esprit européen général, la mémoire et la nostalgie d'un modèle qui leur permet de rester dans le même espace esthétique, de pensée critique, de construction de l'univers artistique. Ainsi, sans se

pencher sur des modèles, les littératures de la zone conservent le caractère européen, le souvenir de l'espace artistique dont elles proviennent. Elles deviennent, dans leur espace, créatrices d'une littérature ayant la force d'éluder la pensée fautive imposée à leurs sociétés. La période post-communiste nous offre de nombreuses créations modernistes sauvées de ce cercle, ce qui met en lumière la continuité d'un espace littéraire européen commun sans tenir compte des fractures géo-politiques et idéologiques.

R. St. offre une image différente de celle à laquelle nous sommes habitués, synthétique et richement illustrée, de l'évolution des littératures du Sud-Est et de leur continuité européenne, considérée, cette fois-ci, sur les dimensions du modernisme.

Elena Siupiur

NEW DOCUMENTS ON THE LATE OTTOMAN DIPLOMACY

Center for Ottoman Diplomatic History, *Ottoman Diplomatic Documents on the Origins of World War One*, The Isis Press, Istanbul, 2008 [I. *The road to Bulgarian independence (September 1908 – May 1909)*, Edited by Sinan Kunalalp and Gül Tokay, 2008, 305 p.; II. *The Bosnian annexation crisis (September 1908–May 1909)*, Edited by Sinan Kunalalp, 2009, 280 p.; III. *The Final Stage of the Cretan Question (1899–1913)*, Edited by Sinan Kunalalp, 2009, 609 p; IV. *The Macedonian Issue (1879–1912)*, Edited by Sinan Kunalalp and Gül Tokay, 2011, *Part 1 (1879–1904)*, 615 p., *Part 2 (1905–1912)*, 488 p.]

For the historians used to know how rarely collections of diplomatic documents are published these days, a thumb-nail sketch of the developments that have been going on around the Center for Ottoman Diplomatic History in Istanbul will be useful. The Center's main field of activity is to publish collections of documents from the Ottoman Ministry of Foreign Affairs (*Hariciye Neyareti*) which, after an interruption of more than 15 years, have been made available to researchers as a result of their incorporation into the Central Ottoman Archives (*Başbakanlık Osmanlı Arşivleri*). This Center is an instance of collaboration between Ömer M. Koç, a potent businessman, and the distinguished editor and historian Sinan Kunalalp. Its aim is to bring a fresh insight to the Ottoman diplomatic history since the late eighteenth century until the early twentieth century. Two main series are planned: *Ottoman Diplomatic Documents on the Origins of World War One* and *Ottoman Diplomatic Documents on the Eastern Question in the 19th Century*. Other diplomatic documents covering more topical subjects like "The Franco-Prussian War" or "Italian Unification" have come out in an additional series, *L'Empire Ottoman et l'Europe*. The working language of the Ottoman diplomatic service was French as a rule. Selected documents are therefore in that language, but the introduction, notes, and indexes are in English.

Such an activity is unavoidably reminding of the great series of diplomatic documents published during the interwar period: *British Documents on the Origins of the War, 1898–1914*, edited by G.P. Gooch and Harold Temperley, 11 volumes, London, 1926–1938; *Die Große Politik der Europäischen Kabinette, 1871–1914*, edited by Johannes Lepsius, Albrecht Mendelssohn Bartholdy and Friedrich Thimme, 40 volumes, Berlin, 1922–1927; *Documents Diplomatiques Français, 1871–1914*, 41 volumes, Paris, 1929–1939; *Österreich-Ungarns Aussenpolitik: von der bosnischen Krise 1908 bis zum Kriegsausbruch 1914; diplomatische Aktenstücke des österreichisch-ungarischen Ministeriums des Äussern*, 9 volumes, Wien, 1930; Dr. M. Boghitschewitsch, *Die auswärtige Politik Serbiens, 1903–1914*, 3 volumes,

Berlin, 1928–1931. We are therefore entitled to look upon the new series of collections of Ottoman diplomatic documents as matching a tradition of publishing diplomatic correspondence. Sinan Kunalalp deserves the credit for having also published *Recueil des Traités, Conventions, Protocoles, arrangements et déclarations signés entre l'Empire ottoman et les Puissances étrangères. 1903–1922*, 2 volumes, Editions Isis, Istanbul, 2000 as a sequel to that fundamental work, Gabriel Effendi Noradounghian's *Recueil d'actes internationaux de l'Empire ottoman*, 4 volumes, Paris, 1897–1904. These new collections of historical documents are of great interest to the students of South-Eastern Europe for whom they provide a working instrument. Among parallel efforts to illustrate the diplomatic history of the same region, Serbia seems to take a prominent place, with 30 volumes having already come out as part of the collection *Dokumenti o spoljnoj politici Kraljevine Srbije: 1903–1914* (Beograd, 1980–). In Bulgaria, only three volumes have been released in a series dealing with the same topic (*Външната политика на България. Документи. София, 1978–*) concerning the years 1879–1894. In Romania, the research devoted to the subject led to two volumes of *Documente Diplomatice Românești* since 2006. And, as things stand, there is little hope that another volume may follow soon. As for Greece, nobody until now seems to consider a similar enterprise.

The first three volumes of the series *Ottoman Diplomatic Documents on the Origins of World War One* are providing a more complete overview of the Empire's foreign policy after the restoration of the Constitution in July 1908. Further volumes will bring the story to November 1914 when the Ottoman Empire entered the war. (At the time of this article being delivered, two more volumes in the series were published: V. *The Turco Italian War 1911–1912*, Edited by Sinan Kunalalp, 2 volumes, 2011; VI. *The Aegean Islands Issue 1912–1914*, Edited by Sinan Kunalalp, 2011). The said volumes contain political correspondence exchanged between the Ottoman missions abroad and the Ministry. There are gaps and lacunae in the documents. Owing to the lack of proper cataloguing in the Ottoman Ministry of Foreign Affairs archives, some documents may have been misfiled and misplaced, while others appear to have been accidentally destroyed or lost. On the other hand, as indicated in the Editor's Note, the correspondence of the Ministry with the foreign missions in Constantinople does not seem to have survived. Therefore, the negotiations driven between the Ottoman Foreign Minister and the Austrian-Hungarian Ambassador at Constantinople during the Bosnian Annexation Crisis can be followed only through Austrian-Hungarian documents. Moreover, we do not have any account from the Ottoman side of the negotiations conducted by successive Greek envoys in Constantinople with Ottoman ministers during the final stage of the Cretan Question. This is also because the Ottoman diplomats abroad were apparently kept in the dark regarding the developments of this kind of negotiations. This is not a singular occurrence, and such poor communication between the Central and its foreign missions can also be noticed with other diplomatic services. One of the first measures Rifaat Pasha took when becoming

Foreign Minister in March 1909 was to initiate the 'Service d'Information' whereby dispatches to and from Ottoman envoys in foreign posts were duplicated and circulated to missions abroad to keep them informed of the main issues in which the Ministry was involved.

The Young Turkish Revolution threw Europe into turmoil. It forced Abdülhamid II to recall the Parliament and, for all practical purposes, to give up most of his powers. The Great Powers hastily convened meetings of their diplomatic representatives with one another in an attempt to reshuffle the balance of power in the Balkans, should the Ottoman state completely disintegrate amid conflicting nationalisms. Some of the Great Powers or Balkan states took advantage of the temporary vacuum of power in Constantinople while there seemed little chance of an immediate Ottoman response to their strokes. The restoration of the Constitution had led to a reshuffle in the diplomatic personnel abroad and the heads of missions in all major capitals, except London, had been changed in the weeks following July 24. A further disadvantage was the occult presence of the Committee of Union of Progress which had its own concurrent aims in foreign policy.

In October 1908 Austria-Hungary proclaimed the annexation of the provinces of Bosnia and Herzegovina and Bulgaria declared her independence. The next day Greece took advantage of the powers' evacuation of Crete to annex the island. These actions involved no change in either the territorial or the political arrangements of the Balkan Peninsula, as Austria-Hungary had taken the two nominally Ottoman provinces "for occupation and administration" on thirty years, while the sultan had never exercised the slightest control over the autonomous principality of Bulgaria set up in 1878. But the steps taken by these governments were actually breaches of the existing treaties, because the other signatories to such treaties had not been consulted. Ottoman diplomacy, at the closing stage of the Empire, was more interested in form than in substance. For instance, in the case of the autonomous tributary principality of Bulgaria, the fact that the tribute was never paid did not matter much as long as the subordinate position of the Principality vis-à-vis the Empire was stressed, as for example in the *Almanach de Gotha*, or that it could not be represented abroad by fully-fledged diplomatic envoys but only by agents of an indefinite nature. In fact, the status of the Bulgarian agent in Constantinople, Ivan Geshov, would be an excuse to spark off the string of events in the autumn of 1908. The Geshov incident (a failure to invite the Bulgarian diplomatic agent to a dinner party given by Tevfik Pasha, the Minister of Foreign Affairs for all foreign diplomatic representatives in the Capital to celebrate Sultan Abdülhamid's birthday on September 14) reflects the sensitivities of both parties about the diplomatic etiquette as an indicator of Principality's international standing. Although the Grand Vizier made a public statement and sent two notes to the Bulgarian Prime Minister, playing down the importance of the event, such efforts failed to satisfy Sofia as long as the status of its representative in Constantinople had not been clearly defined. The Bulgarian Government, which had since the beginning shown

a lack of sympathy with the new Turkish regime, feared that the latter intended to establish a precedent fixing Bulgaria's position as a vassal State against the rights the Principality had acquired over the years on the international scene. The Geshov incident would spur the Bulgarian government into quick, pre-emptive action against the Sublime Porte (see the diplomatic correspondence published by the Bulgarian Archives State Agency in series *Известия на Държавните Архиви, 95–96/2008, 100 години от обявяването на Независимостта на България*, София, 592 p.).

Coming immediately in the wake of the Geshov incident, the Bulgarian Government, using as a pretext a strike that had broken out among the employees of the Oriental Railway Company operating a line between Constantinople and Sofia, occupied the track of the line that was still Turkish property on grounds of national security and refused to return it at the end of the strike. The intractable attitude adopted by the Bulgarian authorities in both the incidents coupled with the quasi-royal welcome enjoyed by Prince Ferdinand at Budapest on the occasion of his state visit. Throughout the summer, Ottoman diplomats in European capitals, having passed on their Minister unconfirmed reports to the effect that Baron Alois von Aehrenthal, the Austrian-Hungarian Foreign Minister, contemplated some action in Bosnia, took care however to stress that nobody was expecting a radical change in the near future. Therefore the Porte was surprised just as much as the other Cabinets when Vienna announced the annexation of Bosnia and Herzegovina. In that case as well as for Bulgaria's declaration of independence, the Porte did not entertain any hope that these may revert through the support of any sympathetic foreign Powers. The Ottoman diplomats were painfully aware that the international law did not apply when their Empire was concerned. Ottoman protests to the signatories of the Berlin Treaty, supposedly bound to guarantee its provisions, were met with no response. The Porte eventually was compelled to solve the crisis on its own.

The Ottoman diplomacy was a low-key diplomacy that aimed at limiting the losses and, in it, it was successful. Thus, in exchange for the recognition of the new status of Bosnia and Herzegovina, it succeeded in forcing Austria-Hungary to pay a substantial financial compensation and imposed as a symbolic gesture the closing down of its offices in the Empire, their presence being viewed as an infringement on the sovereign rights of the Porte. The Austrians also renounced all the rights they enjoyed in the Sandjak of Novi Bazar, rights of emigration and religious liberty were secured to Muslims and Vienna agreed to negotiate a new commercial treaty with Turkey within two years and to an increase of custom by 4%. Having reached an agreement with Austria-Hungary, the Porte was now ready to settle the Bulgarian issue which was by now limited to a mere difference in the amount to be paid by Bulgaria as compensation for the Eastern Rumelian tribute, including fully payment of the 1908 instalment since it had already been earmarked for the amortization of the Ottoman Public Debt. By the intercession of Russia that, through its ambassador in Constantinople, had announced it as a gesture of goodwill towards the new regime in Turkey, she would be willing to relinquish the

balance of the war indemnity due to her by the Ottoman Empire. With the St. Petersburg Protocol that was ratified on April 1909, the Ottoman Empire pledged to recognize Bulgarian independence and to refrain from any further financial demands on Bulgaria, while Russia renounced forty annuities of the war indemnity which would have covered the amount claimed by the Porte in compensation from Bulgaria. Ottoman diplomacy obtained the recognition of Bulgarian independence be made conditional to the solution of various issues pending between Turkey and Russia. Through skilful dilatory tactics, in October 1908 it succeeded in neutralizing the military threat of Bulgarian mobilization.

Now the Porte was able to entirely devote its attention to the Balkans. Its own position in Macedonia and Albania would have been endangered by an armed confrontation between Serbia and Austria-Hungary. Here again, the Ottoman diplomacy manoeuvred very skilfully. It did not let itself be drawn into an anti-Austrian coalition with Serbia and Montenegro. At the same time, the Porte needed to be prepared in case Serbia, exasperated by a peaceful solution of the Austro-Turkish conflict, might strike a pre-emptive blow by attacking the Sandjak, and therefore the Ottoman diplomacy could have adopted the view of an alliance with Vienna. Yet, being informed by its envoys in Berlin, London and St. Petersburg of the day by day fluctuation of the international conjuncture, the Porte was able to steer a middle way. The Turkish ambassador in Berlin, Osman Nizami Pacha, came up with the notion of an alliance between the Ottoman Empire, Austria-Hungary and Romania. It might have taken the shape of a secret military arrangement aimed at securing peace in the Balkan Peninsula, also making allowance for the event of a conflict with Serbia, Bulgaria and Montenegro. The project of a military agreement between Romania and Turkey was not new, and it even caused concern to the Bulgarian authorities (see the memoirs of the Bulgarian diplomatic agent at Bucharest, Hristofor Hesarciiev – *Служба на България в чужбина. Военнодипломатически спомени. 1899–1914*, София, 1993). Eventually, the Porte applauded Alexander Izvolsky, the Russian Foreign Minister, when the latter finally acquiesced under German pressure to the annexation, leaving Serbia with no other option than similarly caving in. Izvolsky was credited of having saved European peace.

The position of the Porte to Greece's decision to use the new turn of events for announcing its annexation of Crete in October 1908 was different. It rejected the suggestion of leasing the island or turning it over to Greece in exchange for financial compensation, as it had been the case for Bosnia's annexation by Austria-Hungary or the recognition of Bulgarian independence. Instead, Ottoman diplomacy concentrated on its primary objective, ensuring the continuation of the status quo, which became the Porte's rallying cry. It duly protested at each new violation of the Sultan's sovereign rights and every time received the reassurance from all Powers concerned that the status quo was to be maintained. As mentioned in the editor's note, the third volume of the series is a summary of frustration and helplessness of Ottoman diplomacy, which nevertheless succeeded in keeping alive

for more than a decade the fiction of Ottoman sovereignty over Crete. This volume of documents covers the period extending from the entry into function of Prince George of Greece as High Commissioner empowered to govern the island in the aftermath of a brief Greco-Turkish war to its final incorporation into the Hellenic Kingdom as a result of the Balkan Wars. From the Ottoman side, most of the correspondence on the Cretan question originates from the Athens legation. The island was – according to the 1898 arrangement – put under the joint control of the European Powers with the Sultan retaining nominally his sovereign rights over Crete. Therefore, Greece – on paper – had no part in the question, and Greek statesmen would use this argument, when it suited them, to disclaim any responsibility over events that took place in the island in response to Ottoman protests. The Porte did not hold any illusion in her innermost that full sovereignty could ever be restored in Crete. Ottoman statesmen were aware that the process was irreversible. The most they could obtain was the prolongation and maintenance as long as possible of the status quo. This would, in the view of some of them, have a disastrous domino effect on the other Ottoman islands of the Aegean, inhabited mainly by Greeks, and on the aspirations of the Balkan states. That the *de jure* sovereignty of the Porte lasted till 1913 is to the credit of the tenacious Ottoman diplomacy. At the same time it is indicative of the lack of resolution of the Powers to put an end to that ambiguous situation, unsatisfactory as it was for all sides involved.

The same reasoning may be applied in the case of the Macedonian question which, in the eye of the Europeans, by the turn of the century, was the microcosm of the Balkan problem. It is hard to find another region where the national idea has wrought such havoc as Macedonia. Here we can see simultaneously, and in concentrated form, all the different elements which, on a larger scale and in successive phases, have contributed together to make up the Eastern Question. The disorders in Macedonia stemmed from a combination of Turkish misrule and rivalries of the Christian inhabitants of the area, who found allies and arms in the neighbouring Balkan states in their struggle to secure the promised land for themselves, slaughtering rival elements, Christian or Muslim. Most of the newly created Balkan States pursued an irredentist ambition to redeem their co-nationals living in European Turkey. Indeed, Article XXIII of the Berlin Treaty of July 1898 granted reforms under European guidance to these territories. On the other hand, the Ottoman Empire failed to develop any clearly defined policies how to respond. It tried to establish law and order whilst implementing defensive measures to avoid any confrontation with regional and European powers. Having been faced with the independence-pursuing nationalistic movements inside and outside its boundaries, and also with European imperial ambitions, the Porte benefited from the Great Powers' prevalent desire to ensure the survival of the Ottoman Empire as a political entity. It should be remembered that the Turkish policy was the traditional one of procrastination, promises, and perfect politeness. However, the policies implemented after the Young Turk Revolution, as well as the shift in the priorities

of the European Powers, provided grounds for the Balkan states to overcome their differences and unify their forces to achieve their aims in Macedonia by 1912. The Ottoman diplomatic documents on the Macedonian Question from the Berlin Treaty up to the First Balkan War collected in these two volumes show that, despite the efforts of Ottoman diplomats to improve Turkey's 'image' and to gain international support, by 1912 the war became unavoidable.

By the end of the 19th century, although Macedonia was already seen as the 'powder keg' of Europe, as a result of the escalation of armed activities by various groups, the European Powers preferred not to interfere and the reforms promised at Berlin remained a dead letter. It was only after Austria-Hungary and Russia signed an entente regarding the Balkans in May 1897 that both states began cooperating, with the consent of other powers, on a reform programme. They initiated a series of proposals, culminating in October 1903. This was designed to compel the sultan to reform the administration of Macedonia so as to make life tolerable for his Christian subjects there. Reforms were to be introduced under the 'dual control' of Austrian-Hungarian and Russian civil agents, assisting an Ottoman inspector-general, and assisted in turn, in the second rank, by personnel from the other Great Powers. Most of them were either disinterested or believing that the reforms would not bring any significant improvement: for their own long-term ambitions in the Peninsula the Powers insisted on maintaining the status quo in the Balkans. The pressing danger to European peace lay in the fact that the Ottoman Empire could hardly survive a blow as severe as the loss of Macedonia, a juncture which would precipitate war between the Balkan states, and possibly a European war. With the restoration of the 1876 Constitution after the Young Turk revolution of July 1908 the Mürzsteg proposals initiated by the Great Powers were put aside. The new regime had started to implement stricter policies on Macedonian lands, which made the Christian communities, as well as Muslim Albanians, lose many of the privileges which they previously enjoyed. Soon after, the Balkan states started to search for ways of cooperation. By the summer of 1910 news had started to reach the Ottoman Foreign Ministry that an entente between Greece and Bulgaria was soon to be formalized. Furthermore, by February 1911, the Turkish minister at Belgrade wrote about an official entente among the Balkan states brought about by the aggressive policies of the Young Turks in Macedonia. In the meantime, pessimistic news about developments in the Balkans continued to reach Constantinople. On the regional level, while the understanding between the Balkan states started to take shape in the spring of 1912, alternatives for reforms, with the aim of improving the situation and pressurizing the Ottoman politicians, were being discussed in European circles. But the experience of Macedonian reforms showed that this might only involve the Powers in endless disputes with Turkey. Moreover, new issues arose in the autumn of 1912 when the leaderships of South-Eastern European state proved capable of acting single-handedly.

Most of the reports sent by the Ottoman diplomats focus on the activities of various bands and organisations like *Etniki Etairia* or *The Internal Macedonian Revolutionary Organization* which played an important role in the region. The Romanian historians will be interested in the proceedings initiated by the Vlachs, with the support of Bucharest, to be recognized as a separate community with the right to be educated in their native language and to enjoy freedom of religious practices. The documents emphasize Apostol Margarit's activity which was strongly opposed by Greeks, who identified it as a schism within the Orthodox Church (see the documents published by the Romanian Ministry of Foreign Affairs, after the severance of the diplomatic relations between Bucharest and Athens – *Documente Diplomatice. Afacerile Macedoniei. Conflictul greco-român*, București, 1905). While the Greeks attempted to murder him, the Romanians themselves did not spare serious accusations against Margarit. About this leader of the Vlach national movement, Ottoman diplomats' reports agree with the Romanian statesmen who placed their faith in him, such as King Charles I and the Liberal prime-minister D.A. Sturdza.

This absorbing set of documents proves that one of the key elements in understanding the relations among the European states in the modern period is the study of Ottoman history and diplomacy. We can only look forward to the next volumes which will offer information on the Balkan Wars and the signing of the Peace Treaty of Bucharest.

Daniel Cain

Comptes rendus

Encyclopedia of the Medieval Chronicle, ed. Graeme DUNPHY et al., 2 vol., Leiden-Boston, Brill, 2010, LXXXIV + 892 + 856 p.

Encyclopedia of the Medieval Chronicle est le premier ouvrage de référence concernant de manière spécifique les chroniques médiévales. Il enregistre 2564 de titres, en différentes langues, de l'Europe, de l'Afrique du nord et du Proche Orient sur une période de douze siècles, entre 300 et 1500. L'ouvrage témoigne de l'intérêt croissant pour l'étude des chroniques qui a mené à la fondation, en 1999, de la Medieval Chronicle Society dont le président, Graeme Dunphy, de l'Université de Regensburg, est d'ailleurs l'éditeur en chef de l'ouvrage. Il s'agit du plus important catalogue de sources historiques médiévales depuis le *Repertorium Fontium Historiae Medii Aevi*, mis à jour récemment par l'Istituto storico italiano per il medio evo, ouvrage qui, d'une part, ne traite pas spécifiquement des chroniques, et d'autre part, n'accorde qu'une place limitée aux traditions byzantine, juive ou islamique. La présente encyclopédie comprend en effet environ 30 articles sur les écrits historiques juifs et environ 90 articles sur la tradition historique arabe.

L'ouvrage est conçu à la fois comme un dépôt de renseignements et comme un outil de recherche. Chaque texte est l'objet d'une entrée qui donne une vue d'ensemble sur une série de questions essentielles: où et quand l'ouvrage est apparu, le contenu, le style et le but, son milieu intellectuel et, le cas échéant, ses partis pris politiques, sa transmission sous forme manuscrite ou imprimée et, si l'ouvrage n'est pas anonyme, une note biographique sur l'auteur. Un bref *status quaestionis* rend compte également des recherches actuelles sur des textes particuliers. Un des objectifs avoués de cette entreprise ambitieuse est de dissiper la confusion qui règne sur plusieurs centaines de chroniques qui ne bénéficient pas encore d'une édition et qui sont citées souvent sous des titres différents, en identifiant rigoureusement les textes et en standardisant leurs titres. Un objectif corrélatif et tout aussi important est la mention des données codicologiques par l'insertion des renseignements sur la transmission manuscrite des chroniques.

La période prise en compte est clairement délimitée, elle correspond *grosso modo* à l'intervalle qui va de l'apparition des chroniques chrétiennes à la Réforme, même si ce découpage chronologique n'a pas évidemment la même pertinence dans les traditions juive et islamique. C'était surtout la sélection des textes qui a posé le plus de problèmes aux éditeurs, étant donné que la définition du genre « chronique » ne va pas de soi et que, comme dans tout ouvrage de ce type, la part de subjectivité dans la définition des concepts est souvent prédominante. Les auteurs sont partis d'une définition heuristique non-restrictive, « a piece of historical writing which is arranged chronologically or has more than a passing interest in chronology », qui permet d'intégrer une vaste catégorie de récits qui ne sont pas des chroniques au sens stricte du terme. Le problème de la distinction entre chroniques et annales, par exemple, est analysé dans l'entrée *Chronicle (terminology)*. Des récits de voyage sont parfois comptés parmi les chroniques, comme c'est le cas de la relation du voyage en Perse de l'ambassadeur vénitien Giosafat Barbaro (1413–1494), ouvrage célèbre, traduit dès le XVI^e siècle en latin, français, anglais et russe. Le journal de Niccolò Barbaro, médecin vénitien témoin oculaire de la chute de Constantinople en 1453, est également retenu en raison, probablement, de l'importance de son témoignage et du caractère chronologique de sa relation. Les mêmes considérations ont mené les éditeurs à inclure aussi certaines lettres, comme celle adressée par Hasdai ben Yudah Crescas, rabbin et kabbaliste catalan du XIV^e siècle, à la communauté juive d'Avignon, où il raconte la persécution des Juifs de l'Espagne en 1391. D'autre part, la chronique d'Ahimaatz ben Paltiel, une généalogie fantaisiste de l'auteur censée remonter au IX^e siècle, avec de nombreuses légendes folkloriques, est plutôt une hagiographie de famille. Elle reste néanmoins une source exceptionnelle de renseignements sur la vie et la culture des communautés juives de l'Italie de sud aux IX^e–XI^e siècles.

La prise en compte de l'historiographie arabe, persane et juive représente sans aucun doute un des éléments les plus remarquables de l'ouvrage. Les anciens écrits historiques arabes trouvent ainsi

leur place à côté des chroniques contemporaines grecques, latines ou arméniennes : de Mésopotamie, comme les histoires dynastiques d'al-Balādhurī (IX^e siècle), d'Arabie, comme l'histoire de Mecque d'al-Azraqī (IX^e siècle), d'Égypte, comme la chronique d'al-Balawī (X^e siècle), une des sources les plus importantes pour l'histoire de l'Égypte, du califat abbaside et du Proche Orient au IX^e siècle, ou du Maghreb et de l'Espagne musulmane, comme la chronique d'Ibn 'Idhārī (XIII^e siècle), sur la conquête de l'Afrique du nord, sur les dynasties musulmanes et l'histoire d'Al-Andalus (1085–1086). Parmi les chroniques persanes, on retrouvera, bien sûr, *Shāh Nāmeḥ* (*Livres des Rois*) de Firdawsī (X^e–XI^e siècles) et la grande histoire de la dynastie Ghaznévide (environ 30 de volumes) de Bayhaqī (XI^e siècle). De nombreux écrits historiques juifs sont également retenus, connus ou moins connus, comme la chronique de Solomon bar Simson (XII^e siècle), lettré juif de Mainz, auteur d'une histoire de la persécution des Juifs en 1096, pendant la première croisade.

L'Europe centrale et de l'Est est également mieux représentée que dans d'autres répertoires de ce genre. Pour la Pologne, on peut mentionner, par exemple, *Chronicon Trzemeszense* (XV^e siècle), collection de notes latines sur la fondation des plus anciens monastères polonais, pour la Bohême, la chronique de la révolution hussite de Bartholomaeus de Drahonice (ca 1390–1443) et pour la Hongrie, *Chronicon Monacense* (XV^e s.), histoire en latin des Hongrois, de l'arrivée des Huns jusqu'à l'expédition en Valachie de Charles Robert d'Anjou (1330).

Un autre trait caractéristique de l'ouvrage est la riche série d'articles thématiques. On trouvera, par exemple, des renseignements utiles sur la place de la cartographie et de la géographie dans les écrits historiques, notamment dans les chroniques universelles (p. 252–256), ainsi que sur les éléments ethnographiques (p. 589–592). On appréciera également l'article sur les chroniques généalogiques (p. 668–678), avec de très intéressantes illustrations de diagrammes généalogiques, et l'article consacré aux *diagrammatic chronicles* (p. 522–532), des représentations bidimensionnelles de l'information historique (par exemple, l'illustration des six âges de l'histoire), qui relève l'importance de la dimension visuelle du discours historique médiéval. Un intéressant article est consacré aux acrostiches (p. 8–10), désignant en général le nom de l'auteur, mais contenant parfois aussi des messages cachés. Attestés dans les chroniques dès le VIII^e siècle (dans les poèmes de Cynewulf en vieil anglais), ils se sont répandus au Moyen Âge notamment dans le milieu allemand et dans la Grande Bretagne. On retrouvera également des informations inédites sur les portraits des auteurs (p. 129–133), comme celui de Rudolf von Ems dictant sa *Weltchronik* à son scribe, dans un manuscrit de Munich, et, de manière générale sur l'*authorship* dans les chroniques médiévales (p. 133–136) : sur la présence de l'auteur dans l'écriture historique, sur les écrits anonymes et la paternité collective, sur les emprunts, les adaptations, les traductions, les apocryphes et les faux historiques. Une place non négligeable est réservée à la chronologie et à la chronométrie (p. 457–466) : les années solaires et lunaires, les jours de la semaine, le comput de la date des Pâques et le comptage des années dans les différentes cultures de l'Antiquité et du Moyen Âge : gréco-romaine, juive, byzantine et est-européenne, occidentale et islamique. Les phénomènes astraux, comètes, météores et météorites, éclipses solaires et lunaires, aurores et tremblements de terre, ne sont eux non plus oubliés (p. 119–123). Un traitement spécial est réservé à la vision prophétique de Daniel (p. 507–509), le schéma des quatre empires de la vision représentant, comme on sait, un modèle historique pour les chroniques universelles. La chute de l'empire byzantin accompli, dans cette perspective, la prophétie de Daniel et annonce le Jugement dernier. Enfin, un très utile article est consacré aux *manuscript patrons*, ecclésiastiques et séculiers (p. 1069–1072).

Le deuxième tome contient une série d'index qui systématisent de manière pratique l'information ample réunie dans les deux volumes : un index des noms et des auteurs (p. 1549–1609), un index général (p. 1610–1635), un index des noms géographiques (p. 1636–1652) et un index des manuscrits (p. 1653–1727). Une liste des contributeurs (p. 1728–1749) achève cet ouvrage qui rend un excellent service à tous ceux qui sont intéressés par les écrits historiques médiévaux, en leur mettant à disposition un outil de travail indispensable.

Andrei Timotin

Ivan BILIARSKY, *Word and Power in Mediaeval Bulgaria*, Leiden – Boston, Brill, 2011 (East Central and Eastern Europe in the Middle Ages, 450–1450, vol. 14), 582 p.

Le récent ouvrage d'Ivan Biliarsky représente la première étude historique approfondie du lexique juridique de la Bulgarie médiévale. L'étude, qui réunit un ample glossaire et une analyse fouillée des compartiments juridiques principaux – pouvoir central, administratif, militaire, fiscal –, est fondée sur le vocabulaire juridique médio-bulgare non seulement des textes purement juridiques, relativement peu nombreux – neuf textes originaux et le plus ancien code juridique slave, *Zakon Sudnyj ljudem*, ayant pour modèle l'*Ekloga* byzantine –, mais aussi des textes narratifs, qui représentent une source quantitativement considérable pour l'étude de la terminologie juridique, des inscriptions (sur pierre, sur les peintures murales, sur sceaux et sur monnaies), des notes marginales et des colophons.

L'auteur replace ce lexique dans le contexte de la culture médiévale bulgare, en analysant la loi en tant que phénomène culturel: la construction ou la réception d'un système juridique représente une marque d'affiliation et d'adhésion à une certaine culture. Dans cette perspective, cette analyse est également une étude de l'impact de la christianisation et de la byzantinisation de l'État médiéval bulgare sur le vocabulaire juridique. Méthodologiquement, l'auteur privilégie une analyse interdisciplinaire qui allie la recherche étymologique, d'autant plus indispensable que l'information disponible sur beaucoup des notions juridiques se réduit à des mots, et l'examen historique des institutions similaires dans les pays environnants contemporains: l'Empire byzantin, la Serbie et les deux principautés roumaines, la Valachie et la Moldavie.

Le premier chapitre consiste dans un glossaire de termes juridiques de 164 pages, accompagné d'une présentation détaillée des sources sur lesquelles le glossaire est fondé. Les termes juridiques sont rendus en vieux cyrillique, suivis des renseignements sur leur localisation dans les textes, sur leur étymologie, de leur traduction anglaise, de leur explication et d'une bibliographie.

Le deuxième chapitre, *Law, Language, and Identity*, expose d'une manière claire et précise les vues de l'auteur sur la fonction de la loi dans la construction et la définition identitaires d'une communauté, sur le domaine juridique comme facteur de formation ethnique. Les quatre autres chapitres analysent le lexique juridique de la Bulgarie médiévale en fonction des différentes branches juridiques. Le troisième chapitre, *Legal Vocabulary Related to the Supreme State Power*, examine les noms et les titres des souverains (*knjaz, tsar, kral*, etc.), ainsi que les termes concernant la dimension sacrée de leur pouvoir, la légitimation de leurs successeurs, les objets liés au pouvoir du souverain (couronne, trône, sceptre, etc.), les *encomia* et leur imagerie spécifique. Le quatrième chapitre, *Institutions, Military and Administrative Vocabulary*, traite du vocabulaire relatif aux institutions administratives et militaires: le système administratif, le gouvernement central et les offices de province. L'auteur présente et analyse de manière systématique ces institutions et les termes qui les désignent: les titres honoraires (*despot, Sebastocrator, caesar*, etc.), les offices de cour, les offices militaires. Le cinquième chapitre, *Taxation and Fiscal Legal Concepts and Terms*, est consacré à la terminologie fiscale (*desjatak, volobershtina, dimnina*, etc.), tandis que le dernier chapitre, *General Ecclesiastical Vocabulary. Ecclesiastical Dignities, Orders and Institutions*, concerne le vocabulaire ecclésiastique: la hiérarchie ecclésiastique, le clergé, la vie et les institutions monastiques.

Le dernier chapitre est suivi par une conclusion, une bibliographie primaire et secondaire, un index des noms et des lieux et un index des mots grecs et slavons. Par rapport à d'autres travaux consacrés au lexique juridique de la Bulgarie médiévale, dus notamment à des philologues, l'étude d'Ivan Biliarsky se remarque aussi bien par sa perspective historique, que par son ouverture vers les aspects juridiques et anthropologiques. L'excellence de l'ouvrage est donnée également par le nombre des sources prises en compte et par le caractère interdisciplinaire et comparatif de l'analyse. Il s'agit en effet d'une contribution fondamentale à l'étude de l'histoire bulgare médiévale.

Andrei Timotin

REVISTA de ISTORIE SOCIALĂ, I–XV, Iași, 1996–2011

Voici une revue qui s'est proposé, il y a quinze ans, d'aborder une problématique rarement visitée dans l'historiographie roumaine et qui tient parole. Son directeur, Mihai Răzvan Ungureanu, a su réunir autour de lui les meilleurs historiens de sa génération, qui représentaient alors la jeunesse et l'espoir. La jeunesse passe, mais l'espoir demeure et sa justification se trouve dans les résultats déjà obtenus dans les directions de recherche que cette revue entretient. Il est temps de jeter un coup d'oeil sur la quantité d'études qui se sont ainsi amoncélées et qui démontrent la volonté de renouvellement qu'on avait affirmée au début. Il ne sera naturellement pas question de toutes: on n'a retenu ici que celles qui, à partir souvent de documents inédits, se laissent encadrer dans des thèmes communs. Pour la bibliographie suivante on va citer seulement le volume de la revue.

Il y a certaines questions essentielles qui ont suscité des débats qui durent encore. C'est ainsi que l'existence, jusqu'au XX^e siècle, d'une communauté agraire libre et indivise, le pays de Vrancea, fut interprétée par le sociologue Henri Stahl qui avait été témoin de ses derniers souvenirs comme la survivance d'une structure sociale archaïque, remontant à une expérience pré-statale. Cette théorie, appuyée sur des exemples balcaniques et occidentaux, est défendue par Paul H. Stahl (I), tandis que Mircea Ciubotaru (XIII–XV), ayant étudié en Moldavie l'origine de la classe des propriétaires de francs-alleux, se figure qu'il faudrait les considérer tous comme appartenant à la petite noblesse.

Pour se rendre compte de la population des pays roumains et de ses habitations au XVIII^e siècle, il faut voir le tableau qui en est fait par l'officier autrichien Hora von Otzellowitz, auteur d'une carte de la Moldavie à l'ouest du Siret, et la description donnée de la Valachie et du Banat par un missionnaire franciscain en 1764. Les éditeurs du premier document sont Ion Donat et Șerban Papacostea (II–III – XIII–XV avec la suite au prochain volume); la visitation de Blasius Kleiner est éditée par Paul Cernovodeanu (VIII–IX, avec le texte original en latin).

D'autres études concernent le domaine du prince Șerban Cantacuzène (Mariana Lazăr I) et l'inventaire des biens emportés par Pierre le Boiteux en exil (Petronel Zahariuc, XIII–XV). Ce genre de documents a stimulé de longue date l'intérêt des érudits. Les richesses des Cantacuzène du XVII^e siècle sont ainsi évaluées par Violeta Barbu (I) et par Petronel Zahariuc (IV–VII), le second auteur publiant la liste des dépenses causées par deux noces en 1662 et 1663. L'approche de Lidia Cotovanu est différente: elle entreprend une étude généalogique approfondie de la famille Căndescu, boyards de la région de Buzău, pour démontrer leur relation avec l'Épire (X–XII), ce qui doit être un chapitre d'une vaste enquête sur les contacts entre la Grèce du nord et la Valachie. On doit au professeur Ion Caproșu l'édition des comptes du trésor de Moldavie en 1776 et en 1792 (I et II–III) qui, à part leur intérêt pour l'histoire économique, représentent une source exceptionnelle pour la prosopographie. La fortune des boyards moldaves de la famille Gane est évoquée par Mihai R. Ungureanu grâce aux documents de la première moitié du XIX^e siècle qu'il a publiés et commentés (I). Miclăușeni était une terre des Sturdza; les comptes de ce manoir pour les années 1830–1840 ont servi à Costin Merișca afin de décrire la vie sur ce domaine (II–III).

L'histoire du commerce est également présente dans cette revue, par exemple lorsque Maria Pakucs-Willcocks (VIII–IX) analyse soigneusement les dossiers des scribes de Sibiu qui enregistrent les échanges entre la Transylvanie et la Valachie. L'apparition au XVII^e siècle d'un groupe de marchands qui, en s'enrichissant, deviendront souche de boyards est discutée par Petronel Zahariuc (IV–VII) et par Gh. Lazăr (XIII–XV). Il faut aussi savoir gré à Gh. Lazăr de révéler des testaments de marchands des XVII^e et XVIII^e siècles (l'épouse d'un de ces bourgeois dit sa fierté d'être peinte avec toute sa famille au tableau des donateurs au monastère de Câmpina). Constanța Vintilă-Ghițulescu a rassemblé des feuilles dotales, de 1700 à 1865, qui permettent de juger de la condition économique et de la qualité culturelle de la bourgeoisie valaque (X–XII).

Et les paysans, où sont-ils? Deux articles expliquent la structure sociale des Roumains de Transylvanie. Le médiéviste Ion Aurel Pop (II–III) se préoccupe depuis longtemps du recrutement d'une noblesse roumaine en Transylvanie au XIV^e et XV^e siècles; il revient ici sur ce sujet. On a toujours dit que les Roumains de Transylvanie n'étaient que des paysans. Sorin Mitu (VIII–IX) s'efforce de démontrer que, dès le XVIII^e siècle, cette société était plus complexe et que les mutations

politiques qui ont conduit à la prise d'armes de 1848 ont été possibles parce que les lettrés roumains, uniates et orthodoxes, s'étaient déjà saisis de positions qui ont dicté leurs choix et leurs actions.

Dans les principautés de Valachie et de Moldavie, comme dans la Roumanie qui a pris naissance par leur union, la société n'était pas homogène. La condition de «sujets» des Etats occidentaux conférait un statut juridique privilégié aux Roumains autant qu'aux ressortissants étrangers. Pour cette raison, le nombre des bénéficiaires de ces impunités ne cessait de croître: Paul Cernovodeanu (I) met en cause des statistiques de «sujets» britanniques – en 1834, par exemple, 150 à Galați. Une documentation abondante sur l'assimilation est employée par Mihai R. Ungureanu (I) à propos des conversions à l'orthodoxie. Celles-ci, encore rares au XVIII^e siècle, attestent le mouvement d'immigration, partant de Pologne et de Transylvanie après 1820: les catholiques et les uniates étaient alors beaucoup plus nombreux que les juifs. Les travaux de Radu Ștefan Vergatti (II–III) et de Marius Chelcu (IV–VII et X–XII) construisent la dynamique de la présence juive à Bucarest et à Jassy depuis 1850 jusqu'en 1939.

Les témoignages sur l'état des connaissances médicales et sur l'organisation des oeuvres de charité offrent une direction de recherche suivie par le docteur G. Brătescu qui est un spécialiste chevronné (I), par Lidia Trăușan-Matu qui consacre sa thèse à la médecine populaire (XIII–XV) et par Ligia Livadă, dont deux articles richement documentés étudient les prises de position au sujet de la pauvreté dans la société roumaine des XVII^e–XIX^e siècles (I et II–III). En outre, Maria Magdalena Szekely, en feuilletant de vieux papiers, y a trouvé des avis de remèdes mêlés à des recettes d'économie domestique (VIII–IX).

Une approche plus sociologique et plus anthropologique met ensemble divers exemples de l'état qui reliait les gens soumis au contrôle de la communauté.

Dans une analyse menée à travers les archives judiciaires, Constanța Vintilă-Ghițulescu ressuscite l'atmosphère des *mahalas* – les quartiers habités par le menu peuple – de Bucarest, où les suspicions, les rumeurs, les disputes entre voisins émergent des dépositions des accusés ou des témoins (VIII–IX). Violeta Barbu perçoit aux XVII^e et XVIII^e siècles la naissance de l'opinion publique. Or, cela veut dire aussi bien surveillance que stratégie de l'enseignement. Andi Mihalache a choisi une longue série de rapports de la police politique afin de montrer comment les agents enregistraient les conférences de N. Iorga, historien qui n'avait guère de réticence à traiter des sujets d'actualité (on verra que, en 1908, les informateurs étaient plus lucides et cultivés, tandis que, une trentaine d'années plus tard, leurs successeurs avaient été modélés par la routine du métier). Iorga lui-même, par sa rhétorique séduisante, parvenait à accomplir l'éducation civique d'un vaste public (VIII–IX et X–XII). Ramona Caramelea (XIII–XV) étudie des documents tout aussi éclairants, les discours prononcés lors des inaugurations d'écoles: c'est comme ça qu'on devenait patriote à une époque où le nouveau royaume de Roumanie avait besoin de la foi de ses citoyens. Cette tradition qui n'était pas encore totalement éteinte il y a une trentaine d'années est reflétée (IV–VII et VIII–IX, X–XII, XIII–XV) par deux textes autobiographiques. Les auteurs, un professeur de lycée et un prêtre, portent ainsi témoignage sur l'apprentissage que, jeunes paysans, ils avaient affronté pour se préparer à leur métier.

Le dernier volume offre une dizaine d'études qui se rapportent au monde animal, à sa place dans la vie quotidienne, à ses représentations visibles et dans l'imaginaire. Cette initiative inattendue achève de nous convaincre que la génération montante de médiévistes et de modernistes cherche des solutions novatrices et complexes.

Andrei Pippidi

Ernest OBERLÄNDER-TÂRNOVEANU, Petre GURAN, Cornel Constantin ILIE, *STINDARDUL LITURGIC AL LUI ȘTEFAN CEL MARE*, Bucarest, 2011, 119 p.

Nous avons là le catalogue d'une exposition ouverte l'année dernière à Chișinău avant d'être inaugurée en janvier à Bucarest au Musée National d'Histoire. Une exposition très soignée. Le texte du catalogue qui l'accompagne est écrit en roumain, russe et français, avec une cinquantaine de planches et photos. Il faut dire que c'est la première édition scientifique d'un précieuse oeuvre d'art, la première après la restauration à laquelle elle a été soumise pendant sept ans.

Il s'agit d'une broderie religieuse exécutée en Moldavie en 1500, une bannière de procession offerte par le prince Etienne (le Grand) au monastère de Zographou. Le Mont Athos où se trouve cette fondation byzantine était, à l'époque, le siège de la mémoire de l'Empire, toujours vivante; il était la terre des saints et des ascètes; il est encore couvert de monuments enrichis par la piété des *basileis*. De sorte que le prince moldave fut un bienfaiteur de Zographou et la liste de ses nombreuses donations commence dès 1466. Outre les manuscrits envoyés à ce couvent et les rhipidia en argent qui sont également un don d'Etienne, Zographou avait conservé un objet liturgique de grande valeur: cette image de saint Georges, couronné par des anges, trônant et l'épée à la main, foulant aux pieds le Dragon. L'inscription en slavon porte la date et ajoute que c'est la 43^e année du règne d'Etienne. Celui-là venait justement de renouer une alliance anti-ottomane avec la Hongrie et était déçu de n'avoir pas pu obtenir l'appui, exigé par lui, de la Pologne-Lithuanie et de Venise. Comme le prince supplie le saint de lui accorder sa protection, il est normal de comprendre qu'il cherche un triomphe militaire en même temps qu'une victoire spirituelle (les observations judicieuses de Petre Guran à ce sujet nous rappellent que saint Georges est aussi, depuis 1487, le patron de Voroneț). Sur une autre bannière représentant saint Georges et que les moines de Zographou tenaient toujours pour une offrande d'Etienne, l'inscription confère au saint le titre de «compagnon des empereurs au combat» (p.107).

L'existence de cet étendard fut signalée pour la première fois en 1882, mais les photos que le roi Charles I de Roumanie a vu et qui ont été publiées par le grand slaviste Ioan Bogdan en 1902 n'ont été prises que plus tard, après la malencontreuse intervention qui a partiellement abîmé l'objet. Une seconde édition, due à l'érudit russe N.P. Kondakov, allait paraître tout de suite, en 1903. Les démarches des autorités roumaines pour ramener au pays cette relique historique, amorcées en 1915 par une initiative du consul à Salonique C.G.Ionescu, vont se précipiter deux ans plus tard, lorsque la situation critique de la Roumanie, envahie par les armées ennemies, a suggéré au Président du Conseil I.I.C.Brătianu d'utiliser la récupération de l'objet pour encourager l'opinion publique. L'opération a été possible grâce au concours de l'allié français: l'Armée d'Orient se trouvait à Salonique et le général Sarrail s'est déclaré d'accord en mars 1917. L'étendard fut enlevé aux moines et expédié à Paris, en attendant l'occasion propice pour l'envoyer au gouvernement roumain. La remise officielle au représentant diplomatique de la Roumanie eut lieu en juillet, en présence de Poincaré lui-même avec toute la pompe désirable. Ce n'est qu'en 1920 que ce voyage s'est achevé. Le Musée Militaire de Bucarest a conservé l'objet pendant cinquante ans; à présent, on peut le voir, resplendissant, au Musée National d'Histoire.

Un chapitre particulièrement intéressant donne tous les détails sur le processus de restauration que rendait nécessaire l'état avancé de dégradation de la broderie.

Andrei Pippidi

Вера Георгиевна ЧЕНЦОВА, *Икона Иверской Богородицы (Очерки истории отношений Греческой церкви с Россией в середине XVII в. по документам РГАДА)*, Moscou: «ИНДРИК», 2010, 416 pp.

Le livre est une collection d'études sur les relations de la Russie avec Mont Athos, le Patriarcat Œcuménique et l'espace sud-est européen en général. Les études ont comme point de départ les riches collections de documents grecs des archives russes. Les recherches de Vera Tchentsova sur ces documents grecs inédits ou peu connus ont eu comme résultat un nombre d'études publiées les dernières années.

Le point de départ de l'ouvrage est un fait historique: l'arrivée à Moscou, en 1648, d'une copie de la fameuse icône de la Vierge Portaitissa du monastère d'Iviron. Apportée en Russie par les moines Ivirites, la copie de l'icône était accompagnée par deux lettres grecques, l'une adressée au tsar et l'autre à l'archimandrite Nikon, ultérieurement patriarche de Moscou. Ces deux lettres sont la seule documentation strictement contemporaine de l'événement, à côté du récit de Paul d'Alep (exposant une version des faits dépendante de celle contenue dans les deux lettres). L'analyse de ces deux lettres

donna à l'auteur l'occasion de faire une incursion dans l'histoire des relations de la Russie avec l'espace sud et sud-est européen au XVII^e siècle.

Vera Tchentsova, helléniste, spécialisée dans l'histoire du XVII^e siècle met en valeur les fonds de documents grecs conservés dans les Archives des Actes Anciens de la Russie. Un grand nombre de documents grecs a été apporté en Russie par des représentants des monastères de l'espace grec pendant la seconde moitié du XVII^e siècle.

Le travail de l'auteur est semblable à celui d'un détective. Comme le contenu de ces documents était souvent répétitif (il s'agit de lettres de recommandation pour obtenir «l'aumône» du tsar), l'étude ne se limite pas à une simple lecture du contenu. Vera Tchentsova fait une analyse paléographique et diplomatique du matériel d'archive en étudiant l'écriture, les sceaux, les signatures et le support des actes.

Cette analyse externe des documents a conduit à des résultats intéressants. L'auteur a identifié des groupes de documents émanant du même copiste ou des autres avec des sceaux ou des signatures semblables ou écrits sur un support similaire.

Mettant en valeur les informations obtenues par l'étude complexe des documents, l'auteur affirme: «une quantité tout à fait inattendue d'actes grecs vantant officiellement les origines les plus diverses trouve en réalité son lieu de rédaction dans les principautés roumaines et, plus particulièrement, dans les nombreux métoques qu'y possédaient les monastères grecs».

L'étude des documents grecs apportés en Russie à la moitié du XVII^e siècle met en évidence le fait que parfois les documents ne sont pas des originaux, mais des imitations des actes officiels émis par le Patriarcat de Constantinople ou par des monastères de l'espace grec. Selon l'auteur l'origine de ces imitations peut être retracée jusqu'en Moldavie et Valachie et leur rôle était double: celui de faciliter aux envoyés des cercles ecclésiastiques et politiques roumains l'accès à la cour du tsar et d'assurer le support économique russe aux «exilés» des principautés roumaines. L'auteur ne parle pas de documents «faux» mais d'«imitations». Les empreintes sigillaires des deux lettres accompagnant la copie de l'icône d'Ivion sont semblables, mais non identiques avec le sceau officiel du monastère athonite. Il s'agit peut-être, selon l'auteur de lettres écrites dans l'un des métoques du monastère dans les principautés roumaines. Cette hypothèse est soutenue par l'analyse paléographique d'un grand nombre de documents. L'auteur remarque: «les monastères étant des personnes morales disposant d'un réseau de métoques, il était tout à fait possible d'émettre des documents en leur nom en dehors de la „maison mère”».

L'origine moldave de certains «moines serbes» arrivés à Moscou en 1648 est mentionnée aussi par le moine Nicéphore du monastère de Saint-Pantéléèmon de l'Athos.

Un autre fait étrange est l'attitude tolérante des autorités russes envers les documents grecs suspects. Le bureau des ambassadeurs acceptait généralement l'authenticité de ces documents et donnait l'«aumône du tsar» aux porteurs de ces lettres. L'auteur pense que le rôle de ces personnes était beaucoup plus complexe que celui d'obtenir des aides économiques. Les porteurs de ces lettres étaient parfois émissaires des représentants de l'Église grecque «exilés» dans les principautés roumaines et avaient une position très importante dans les contacts diplomatiques de ceux-ci avec la Russie, véhiculant des nouvelles vitales sur la situation politique en Europe du Sud-Est. L'État russe était à l'époque engagé sur la voie de réformes ecclésiastiques et de changements dramatiques de sa politique étrangère.

L'hypothèse de la production de ces documents dans les métoques des monastères grecs de Moldavie et de Valachie ouvre une nouvelle perspective sur le rôle de ces monastères et des membres du clergé grec qui y séjournaient dans les relations de la Russie avec le Sud-Est de l'Europe. L'époque en question est marquée pour l'état et l'Église russe par une nouvelle attitude «universaliste», avec de conséquences complexes. La Russie essayait de trouver une position nouvelle dans l'équilibre de pouvoir de la région. Les autres protagonistes étaient la Pologne (mentionnée dans l'ouvrage sous le nom de «Rzeczpospolita»), la Suede, l'empire ottoman, l'État des Cosaques et les principautés roumaines.

Une des personnalités ecclésiastiques grecques venues à Moscou en passant par les pays roumains était l'ex patriarche œcuménique Athanase Patélaros. Impliqué dans le projet d'alliance de Basile Lupu avec les Cosaques et dans celui qui allait rattacher ces derniers à l'autorité du tsar,

Patélaros voyait dans l'état russe un «empire orthodoxe», héritier de l'«empire grec». Né en Crète, Athanase Patélaros était d'avis que, à l'époque de la guerre de Candie, la Russie devait intervenir militairement contre la Porte ottomane.

Un autre sujet important abordé dans ce livre est celui des pourparlers entre la Moldavie et la Russie en 1656. Déjà en juin 1655, Gheorghe Ștefan, le prince de Moldavie, dépêcha auprès du tsar ses ambassadeurs, le métropolite de Suceava Gédéon et le logothète Grégoire Neaniul mais, empêchés par le hetman cosaque, ceux-ci furent obligés de retourner en Moldavie. Les deux ambassadeurs réussirent à entrer en Russie en mars 1656, portant des lettres du patriarche Païsius de Jérusalem qui appuyait les efforts de Gheorghe Ștefan d'établir une relation régulière avec le tsar.

Les pourparlers russo-moldaves s'achevèrent par la conclusion d'un traité rédigé en grec (dont on connaît également une version russe). Le document, publié pour la première fois par D.G. Ionescu en 1933, n'est pas un traité proprement dit, mais une lettre contenant les conditions de la partie moldave pour la soumission du pays à la Russie. Les observations de Vera Tchentsova éclairent plusieurs aspects de ce document. L'analyse paléographique du texte confirme que le scribe fut l'archimandrite Dionysios d'Ivion. Les conditions ont été écrites à Moscou et signées par les deux envoyés moldaves, représentants de Gheorghe Ștefan. Le document porte aussi la signature du patriarche Macaire d'Antioche en caractères arabes et une note en grec écrite par l'hiérodiaque Mélétius le Grec. La signature du patriarche et la notice grecque se trouvent sur un feuillet collé au document original. Le traité de 1656 n'a pas eu des conséquences. Un dernier émissaire grec de Gheorghe Ștefan auprès du tsar portait aussi une lettre écrite par le même Dionysios d'Ivion.

Quelques documents grecs sont publiés en original dans l'ouvrage: il s'agit des lettres d'avis de Yuri (Georges) Constantinov Karapiperov, rédigées à Poutivl et Kalouga. Parmi les informations contenues dans ces lettres on remarque les rumeurs concernant l'intention du roi Ladislas IV de conversion à l'Orthodoxie.

Nous considérons qu'une édition du texte original de tous les documents grecs utilisés dans l'ouvrage dont une grande partie est inédite ou peu connue, pourrait s'avérer utile pour la recherche.

Un autre aspect intéressant est celui concernant l'activité de Manuel de Kastoria (Manuel Konstantinov dans l'ouvrage), personnalité notable des Grecs de l'empire ottoman. Pendant un de ses nombreux voyages en Russie, Manuel de Kastoria donna son appui financier aux moines d'Ivion apportant la copie de l'icône de Portaïtissa.

Vera Tchentsova ajoute une hypothèse intéressante sur la première copie de l'icône de Portaïtissa arrivée en Russie en 1648. Selon cette hypothèse, la copie de l'icône, dont les dimensions diffèrent de celles de l'original, aurait été réalisée en Moldavie, dans «les cellules d'Ivion» de Roman, par le peintre Jamblique. L'auteur constate le caractère métrique de l'inscription de l'icône et opine qu'on doit lire τοῦ Ἱβωνίου au lieu de τοῦ Ῥωμανοῦ. L'inscription mentionne donc un toponyme (la ville de Roman en Moldavie) et non le patronyme du peintre (Romanos). Si cette nouvelle lecture de l'inscription s'avère correcte il s'agit d'une information importante sur l'activité artistique en Moldavie pendant le XVII^e siècle.

L'ouvrage offre une nouvelle perspective sur l'activité des personnalités ecclésiastiques grecques comme le patriarche Païsius de Jérusalem, Athanase Patélaros, Gabriel Vlasios ou Dionysios d'Ivion dans les principautés roumaines et en Russie. Les documents étudiés mettent en évidence le rôle de ces personnalités dans les transformations religieuses et idéologiques en Russie au XVII^e siècle.

L'auteur fait des analyses de détail conduisant à l'identification d'un scribe ou d'autre, mais aussi elle fait un travail de synthèse, en étudiant les informations directes ou indirectes des documents. L'argumentation du livre et les considérations paléographiques sont soutenues aussi par des reproductions photographiques de documents.

Les études du livre (dont la richesse d'information ne peut pas être épuisée dans le cadre du présent compte rendu) sont en outre munies d'un appareil critique substantiel, y compris une bibliographie exhaustive des ouvrages concernant le sujet abordé. On peut remarquer aussi une large connaissance de la bibliographie historique grecque et roumaine. Un index de noms propres et un résumé en français complètent l'ouvrage.

Mihai Țipău

Ștefan ANDREESCU (dir.) et collaborateurs, *Călători străini despre țările române*, suppl. I, Editura Academiei Române, Bucarest, 2011, 351 pages.

Il reste encore beaucoup à faire pour connaître et commenter les récits des voyageurs étrangers qui ont décrit les pays roumains et ont fait le portrait de leur société. Les historiens s'interrogent depuis un siècle sur les dimensions culturelles, sociales et politiques de leur circulation: c'est toute l'histoire des Roumains, du XIVE au XIXe siècle, qui fut ainsi élucidée par N. Iorga et, dans son sillage, une inoubliable collection de textes, traduits en roumain et dûment annotés, a été publiée de 1965 à 2001. Cette rangée de douze volumes représente un très gros travail auquel ont participé au fil des années plusieurs spécialistes de grand mérite (qu'il suffise de rappeler ici le nom de Marie Holban dont la contribution fut capitale). Nous possédons ainsi un instrument de référence qui, cependant, aurait besoin d'être complété dans la mesure où la recherche avance. Le volume dont nous saluons ici la parution ne sera pas, lui non plus, le dernier (d'ailleurs, une autre série, qui en compte déjà six, fournit au lecteur la connaissance des voyageurs du XIXe siècle).

La plupart des auteurs compris dans ce recueil avaient déjà été signalés, mais ils reçoivent à présent une nouvelle évaluation, étant réunis, traduits et amplement analysés, ce qui augmente leur intérêt. Lorsque la première édition était difficilement accessible et encore inconnue aux historiens roumains, on doit considérer leur publication comme une véritable découverte. C'est le cas, par exemple, du diplomate ottoman Azmi Ahmed qui a traversé la Valachie en 1790, présenté par Nagy Pienaru.

Le grand veneur d'Autriche, Friedrich von Kreuzpeck, en se dirigeant vers la Transylvanie, a rencontré le prince «Basarab»: Alexandru Ciocâltan corrige la date (1355 probablement) et identifie le personnage, qui serait Nicolas-Alexandre. La plainte de Minas de Tokat au sujet de la persécution des Arméniens de Moldavie en 1551 nous est enfin livrée, car en 1965 la censure avait empêché sa publication. Une crise politique en Valachie en 1534 est racontée par deux textes clefs qui se rejoignent ici: le rapport d'un envoyé du Patriarcat de Constantinople et celui de l'aventurier vénitien Aloisio Gritti qui se trouvait alors au service du sultan. Les circonstances de la première mission jésuite en Moldavie (1588) sont dégagées par Ștefan Andreescu grâce à deux rapports dont on n'avait pas encore retenu les indications précieuses. Marian Coman montre une prédilection marquée pour des gens de lettres français accoutumés à informer leur public sur la Pologne ou la Russie, ce qui leur donnait l'occasion de s'intéresser à la Moldavie. Pour François Dalérac, fabricant de «nouvelles» et pour Charles-Léopold de Bilstein, qui cherchait à légitimer un ordre politique, on nous offre donc de nombreux renseignements et une interprétation nuancée.

Il est évident que tous ces auteurs ouvrent des horizons très différents les uns des autres et que, souvent, il n'y a pas beaucoup à glaner comme impressions personnelles du pays visité. Pourtant, deux journaux de voyage vénitiens, déjà édités par Marcella Ferraccioli et Gianfranco Girauda, sont ici situés dans leur contexte (1793–1794) par Ștefan Andreescu et ils décrivent minutieusement la route de Giurgiu à Timișoara. De ce point de vue, une contribution insurpassable est celle d'Alexandru Ciocâltan qui révèle la relation de Martin Grünweg. Ce dominicain allemand de Pologne avait été, dans sa jeunesse, valet d'un marchand arménien de Lviv, ce qui lui a permis de noter comment se déroulait le commerce avec Constantinople, car il accompagnait le transport des draps et des fourrures à travers la Moldavie et la Dobroudja. Au cours de ses voyages entre 1582 et 1586, il a soumis à une observation attentive les villes et les villages qui voyaient passer ces marchandises. Osons le dire, l'homme était génial: il a accordé une attention toute spéciale à la vie des habitants de cette région, il en fournit une description détaillée, illustrée même par ses dessins, de sorte que ses mémoires peuvent être appréciés comme un petit traité ethnographique. Enfin, pour remonter au début de ce recueil, une lettre de François Phileppe, dont le savant commentaire appartient à Șerban Papacostea, raconte la mission accomplie par l'humaniste italien en 1423, quand Jean VIII Paléologue l'avait envoyé en Hongrie et en Pologne. Ce document était resté inaperçu; il a une valeur particulière parce qu'il confirme que l'empereur byzantin, à son retour de Bude, avait

traversé la Moldavie. Sa rencontre avec Alexandre le Bon en 1424, épisode qu'on avait traité de mythe historique, aura eu une influence réelle sur l'organisation ecclésiastique et politique de la principauté.

Les vingt-six études consacrées ici à «l'histoire des Roumains selon les voyageurs» mettent en lumière des sources qu'on avait injustement négligées.

Andrei Pippidi

An Ottoman Traveller. Selections from the Book of Travels of Evliya Çelebi, translation and commentary by Robert DANKOFF and Sooyong KIM, London, Eland, 2010, 482 pp., with maps and illustrations.

After several books of commentaries, text editions and translations focusing on the languages and literatures of Central Asia and Ottoman Turkey, most particularly the works of Evliya Çelebi, Robert Dankoff, Professor Emeritus of Turkish and Islamic Studies at the University of Chicago, crowns his research with a solid volume of selections from the *Seyahat-name*, translated into English, for the benefit of the public at large, together with Sooyong Kim, a Visiting Assistant professor at Bryn Mawr College. The anthology provides a balanced collection of chapters in Evliya's travel notes, from the dream on his twentieth birthday, 19 August 1630, which encouraged him to obey his wanderlust, until he moved to Egypt in 1672, where he lived until 1683, the year his journal ends. This translation relies on the 10 manuscript volumes preserved in Istanbul, probably transferred from the collection of Özbek Bey, Egyptian Emir of the Hajj in the 1670s. The journal begins with the centre of the Ottoman realm: the first volume, covering Evliya's knowledge of *Istanbul*, his birthplace (1–31), and the second volume, *Anatolia and beyond* (33–87), where, among other things, he depicts the tomb of Sari Saltık on the 'Keligra' (Kaliakra) cliffs (not the one in Babadag, Dobrudja, recently described by Harry T. Norris in a book reviewed in RESEE XLVI, 1–4, 2008, 580–582) and the Bektashi convent founded by Dobruca Ali Muhtar (52–53). Of the third volume, *In the Retinue of Melek Ahmed Pasha*, in which Evliya reports on his travels to Syria, the Holy Land, and the Balkans in 1648–1653 (89–110), the authors provide excerpts on Nasreddin Hoca's birthplace, Akşehir, the surroundings of Damascus, the Armenian language, witchcraft in a Bulgarian village, life in the Bulgarian capital Sofia, etc. Excerpts from Volume Four, devoted to Evliya's travels to Kurdistan, Lake Van, Western Persia, and Iraq (111–138), include the stories of the Kurdish ruler Abdal Khan's feast offered to Melek Ahmed Pasha and his retinue, where 'Marvels of magic and acrobatic skills' were displayed. East Anatolia and the Balkans, covered in Volume Five (139–170), were visited by Evliya in 1656–1660, when he met the Polish armies, witnessed the Moldavia, Wallachia and Transylvania campaigns, sojourned in Sarajevo, and practiced his Italian with Venetians in Split, a good opportunity to point that 'the most eloquent is the language of the Frankish Venetians', despite 'the old saying that *Arabic is eloquence, Persian is elegance, Turkish is an offence, and all other languages are filth*'. (p. 167) Albania, Hungary, Germany, and Holland are the focus of Volume Six (171–215), which also covers Evliya's adventures on battlefields of Central Europe in 1662–1663, stories of the 'Natural wonders of the country of the Flemings' and a description of Dubrovnik, castle of the Satans', who 'go so far as to claim, preposterously, that the Gospel was revealed by God to the prophet Jesus in their own Latin language, and they take pride in this' (p. 205). The story of the great bridge at Mostar is included (213–215), providing the reader with an eye-witness description of this famous monument that sadly became a legend in recent times (*This bridge has been built exactly like a rainbow. Is there anything like it in the world, my God?* stated the inscription of 1565). The chosen texts of Volume Seven, *Habsburg Borderlands, Crimea and beyond* (217–255), comprise stories about Austria and Hungary, the Ottoman defeat at the Battle of Saint Gotthard (summer of 1664), amazing Vienna, with its hospitals and asylums, 'the spectacle of images' in its cathedral, and the surprising clockworks in marketplaces (232–247), Crimea and the allegedly cannibal Kalmyks. Of Volume Eight, *Greece and the conquest of Crete* (257–300), the authors chose more pages on the

Kalmyk Tatars, the description of Athens (278–291) and Edirne, and a report on the language of the ‘Gypsies of Rum’. Volume Nine, dedicated to *Pilgrimage to Jerusalem, Mecca and Medina* (301–367), appears less curtailed, while Volume Ten, *Egypt and Sudan* (369–451), is a reliable monograph of these regions, to which a map, preserved today in the Vatican Library, seems to have been added. Exquisite reproductions of engravings and colour illustrations add to the value of this perfectly readable travelogue. A condensed *Bibliography* provides information regarding on-line data-bases, manuscripts (employed for this anthology), editions, translations, and studies (472–476). The *Appendix* (453–471) offers a helpful list of chapter titles in all volumes, indicating the precise folios translated in this book. Considering the first-rate translation, it would have been excellent, from the Romanian historians’ perspective, to also find in this anthology Evliya’s notes concerning the Danube, Mangalia, Constantza, and Babadag (III, Ch. 6), Chilia, Hîrşova, Iaşi, and Oradea (V, Ch. 2), or Alba Iulia, Cluj, and Bistriţa (VI). Moldavia and Wallachia are mentioned (jointly) in no more than six passages, in connection to their ethnicity (207), language (167), and produce (25), their regiments (182, 185) and the military campaigns against them (140). Despite some shortcomings, such as the absence of notes concerning the numerous persons and places mentioned (the whole volume contains 84 historical footnotes), or the ‘economical’ index of merely 5 pages, this outstanding book is the perfect background for the history of the Ottoman Empire and neighbouring countries in the 17th century.

Ioana Feodorov

Dariusz KOŁODZIEJCZYK, *The Crimean Khanate and Poland-Lithuania. International Diplomacy on the European Periphery (15th–18th Century). A Study of Peace Treaties Followed by Annotated Documents*, Brill, Leiden – Boston, 2011, 1087 pages + 2 maps.

The first good news this volume is offering – but not the most important, far from it, – is that in our times when editors economize on the number of pages, Brill dared to publish such a large book. A bold sacrifice, but entirely deserved. The history of East-Central Europe as well as that of the Black Sea steppe where a medieval state profoundly affected the existence of its Slavic and Romanian neighbours is brought here into sharp relief. One of the finest Polish historians of his generation provides a rich and rigorous account of the relations of the Crimean Tatars with Poland – Lithuania and this is illustrated by the meticulous critical edition of 71 documents dating since 1461 until 1742. Their language, in all its diversity, runs from Crimean Tatar – which was a mixture of Kipchak and Oghuz –, Khwarezmian Turkic, Ottoman Turkish or Polish to Russian, Ruthenian, Greek, Latin and Italian. Originals and translations are dispersed among the archives of Warsaw, Moscow, Krakow, Wrocław, Copenhagen and Stockholm. The editing fulfills all of the exacting standards to be expected, it needed, of course, an impressive amount of work, but we find here more than the care with which the notes of diplomatics and paleography are written. The author inserted wherever it was possible his clear and firm historical views. As an instance, he argues that “European periphery” means nothing pejorative. The ‘impressive adaptability’ of the Crimean culture and its ‘openness to stimuli coming from different directions’ are invoked in order to contest ‘the Ottomanization’ in the 17th and 18th centuries: the scholars could easily adopt the same viewpoint when they portray the Romanian society under the Phanariot regime. The reader may learn here how the Crimean Khanate was treated in the Russian, Soviet and Polish historiographies, the developments being imposed by political reasons. We also find in some explanatory pages a century-long tour of the frequent changes underwent by the archives in this region of mobile borders.

Looked at in the light of diplomatic negotiations, the relationship between the Khanate and the Kingdom of the Jagellons, begins at the end of the 14th century: in 1395, Tokhtamish, chased by Timur, took refuge in Lithuania and received the support of Vytautas; this episode will constantly be evoked through the following centuries. The Crimean dynasts were the heirs of the Golden Horde, in prestige terms, though over a diminished territory. Kołodziejczyk is examining closely the actions of the middling and small principalities competitive with or aggregate around the Girays. Yet, there is a

situation which probably played an unrecognized part in the decisions taken by leading figures on that political stage. The first marriage of Stephen the Great, prince of Moldavia (1457–1504), was with Evdokia (+1466), the sister of Semen Olelkovyč, an Orthodox prince who had tried in 1454 to take the Lithuanian throne from his cousin the king Casimir of Poland with the support of the Tatar usurper Seyyid Ahmed. Against them, Casimir had Hadji Giray's help and Semen was defeated, but managed to keep the principality of Kiev for the rest of his life as a vassal of Casimir. We can thus suppose that Stephen, in this early period of his reign, intended to extend his power further East beyond the Dniester. Later, Stephen confronted successfully the Crimean Tatars, led by Eminek, the chief of the Shirin clan, when he was attacked at Cătlăbuga – a raid which was most likely ordered by Mengli Giray. Let us add that Stephen's choice of a second wife, Maria Asanina Paleologina, marked the same ambitious design of expansion against the Tatars, who were then competitive in the Crimea with the princes of Theodoro-Mangup, to whose family Maria belonged.

Every one of the documents reproduced by Kolodziejczyk has almost the same thing to say about the conditions of peace concluded between the Tatar and the Polish delegates. The classical formula which was repeated by the Khan's envoys to the kings of Poland is being "a friend of Their Majesties and an enemy of their enemy", especially during the period of "the long alliance". To be sure, the years 1605–1633 were an exception as, with several interruptions, the Tatar raids in Ukraine followed each other. We should remember that the figure of the losses suffered by the Ruthenian/Polish population from 1500 to 1700 has been evaluated at almost two million slaves. Similar counts have not been attempted for the result of expeditions in Moldavia, where, in the first half of the 17th century, mostly in 1623–1637, villages and towns were pillaged and a good number of the inhabitants taken into captivity. This warfare was related to the internal fights provoked by the Moldavian princes of the Movila family, and also to the tumultuous career of Kantemir, a Manzur leader who rebelled against Sahin Giray, after having been governor of Očakyv. On this subject, the book which must be seen is the PhD thesis of the Romanian historian Tahsin Gemil, *Țările Române în contextul politic internațional, 1621–1672* (Bucarest, 1979). A remarkable document of that time is the message sent in August 1624 by Sahin Giray, when he was not yet Khan, to King Sigismund III, whom he invited to conquer Akkerman, Tighina and Kilia with his support against the Ottomans. A few months later, in the fall 1624, the Poles concluded a new peace treaty with the Porte which shows them willing to compromise: they shrunk from attacking the three towns or any of the two Romanian principalities. Another of the conditions they accepted was to prevent the Cossacks from piracy in the Black Sea. In 1654, Islam III Giray promised to refrain from military operations against Transylvania, Moldavia and Wallachia, that were then under the protection of Poland. The self-seeking George II Rakoczi was soon to turn arms against Poland, but Gheorghe Stefan and Constantin Serban respected their engagements to Warsaw, and the second of these princes even died in Poland as an exile.

The historical introduction informs us about the following history of the Crimea, until its annexation by the Russian Empire in 1783, adding the relatively little-known information that the disappearance of this country, if that is the word, had been preceded since 1778 by the enforced evacuation of the Peninsula's Christian population (Armenians and Greeks).

This short review cannot end without telling that the erudition of the investigation is met by a rarer quality: sensitivity to the human life hidden behind apparently sterile documents.

Andrei Pippidi

Florin MARINESCU, Η Τραπεζουντιακή οικογένεια Μουρούζη. Γενεαλογική μελέτη, Ekdotikos Oikos Adelphon Kyriakidi a.e., Thessaloniki, 2011, 490 pages et un arbre généalogique.

L'étude de la généalogie des grandes familles phanariotes, commencée par Eugène Rizo-Rangabé, E. Legrand, Théodore Blancard, A.A.C. Stourdza, continue de nos jours avec un ouvrage devenu classique, celui que M.D. Sturdza a consacré à ce vaste sujet. Pour les Mourouzi on avait depuis 1987 le travail de Florin Marinescu *Etude généalogique sur la famille Mourouzi*. Le livre que

nous avons le plaisir de signaler n'est pas une seconde édition du précédent. Une énorme quantité d'informations a été réunie par l'auteur et elle se trouve ici accompagnée d'innombrables illustrations dans un volume d'une belle qualité technique. Il faut rappeler que, en 1991, Florin Marinescu, avec la collaboration de Georgeta Penelea-Filitti et d'Anna Tabaki, a publié *Le fonds Mourouzi d'Athènes*: à cette occasion, plus d'un millier de documents ont émergé, où il s'agit des terres de Moldavie qui furent possédées par la famille.

Les Mourouzi sont venus de Trébizonde à Constantinople. On a voulu leur prêter une origine impériale byzantine, en les apparentant aux Grands Commène, mais il est difficile d'ajouter foi à leurs traditions de famille plus tôt que la seconde moitié du XVII^e siècle. Le chapitre qui concerne la période jusqu'en 1821 compte quarante-et-un membres de cette dynastie, hommes et femmes. Une ascension très rapide, car elle n'a pris que le temps d'une seule génération intermédiaire, mais facilitée par une alliance avec les Mavrocordato, portera les Mourouzi aux fonctions de drogman de la Flotte et de la Porte, ainsi qu'aux trônes des pays roumains. Deux Altesses Sérénissimes: Constantin, prince de Moldavie de 1777 à 1782, et son fils Alexandre qui régna cinq fois: en Moldavie en 1792, 1802–1806, 1806–1807, en Valachie en 1793–1795 et 1799–1801. Ce dernier est sans doute le personnage le plus intéressant; doué d'une haute culture au témoignage de ses contemporains, il parlait français, italien, turc, arabe, persan, grec, latin et roumain. Sa date de naissance est incertaine – 1760 serait trop tard, puisqu'il aurait été initié en 1766 à la franc-maçonnerie, mais les naissances de ses puînés s'échelonnent sur une vingtaine d'années jusque vers 1780. Ces deux frères, Démètre et Panayotis, furent fortement engagés dans les négociations de la paix de Bucarest en 1812 et ils expièrent aussitôt les concessions faites à la Russie, exécutés sur le soupçon de corruption qu'ont confirmé récemment les recherches d'Armand Goşu. Deux des fils d'Alexandre, Constantin et Nicolas, auront le même sort en 1821 (p. 188, la date de la mort de Nicolas n'est pas 1829, erreur copiée d'après *l'Étude généalogique*, p. 85). Au sujet de leur soeur Ralou, on peut ajouter que son époux, Grégoire Geraki, avait été envoyé de la Porte à Malte en 1808 (voir Teodor Holban, *Documente româneşti din arhivele franceze*, Bucureşti, 1939, p. 53). Démètre, le seul fils d'Alexandre qui ait survécu à la crise de 1821 en se réfugiant à Odessa, s'est établi, avec sa femme Sevastie Geraki, en Moldavie où il a fondé la branche de Pechea: à leur quatre enfants indiqués p. 187 on doit ajouter Louise, qui a épousé un Tăutu.

A partir de 1821, la famille se partage entre la Grèce, l'Empire Russe et la Roumanie. Parmi les figures marquantes il y a eu l'agronome de Zvoriştea, Alexandre, qui fut brièvement premier ministre des Principautés-Unies, son cousin de Pechea, un autre Alexandre, également compétent en matière d'économie, et le frère de celui-ci, Constantin, qui, en tant que chef de l'émeute de Jassy en 1866, essaya de séparer la Moldavie de la Valachie et qui finira prince russe. A la génération suivante sont à noter le «kniaz» Démètre, un notoire bon vivant qui fut préfet de police de Bucarest, et l'autre Démètre, l'écrivain auquel on doit des souvenirs et des romans dont on n'a pas suffisamment relevé l'intérêt historique pour la Bessarabie de jadis. Marie, leur cousine, sera la mère de l'historien Georges Brătianu.

Ce volume est richement illustré de photos: sceaux, signatures princières, pierres tombales, portraits, diplômes. Il eût fallu cependant faire plus d'attention à l'identification de certains portraits: les seuls authentiques pour le prince Alexandre sont ceux des pp. 93, 94 et 99; p. 101 c'est une estampe représentant un officier de janissaires.

Modeste et appliqué, Florin Marinescu s'est dévoué à son sujet pendant un quart de siècle. Les descendants des Mourouzi, dispersés comme ils le sont à présent, de Grèce, de France et de Suisse jusqu'au Canada et aux Etats-Unis, lui sont endettés. Pour les historiens, l'utilité de ce travail rigoureux comme instrument de travail n'est plus à démontrer.

Andrei Pippidi

P.M. KITROMILIDES and Anna TABAKI (eds), *Greek-Bulgarian Relations in the Age of National Identity Formation*, Athens, 2011, 382 pages.

Ces actes d'un colloque ayant eu lieu à Athènes en 2008 reprennent et redonnent sens au dialogue intellectuel entre les historiens grecs et bulgares; en même temps, ils constituent une importante contribution à l'histoire des idées dans notre Sud-Est.

Le volume, ouvert par une brève synthèse du professeur A.E.N. Tachiaos qui se propose de définir les rapports entre les Lumières helléniques et la Renaissance nationale bulgare du XVIII^e siècle, joint les perspectives des deux côtés sur ce thème. Disons-le d'emblée, le professeur Raymond Detrez, de l'Université de Gand, apporte une analyse minutieuse des sources qui s'allie harmonieusement à une réflexion théorique pénétrante quant à la communauté chrétienne orthodoxe de l'Empire Ottoman. Ce faisant, il s'inscrit nettement dans le sillage des idées sur lesquelles N. Iorga a fondé son livre classique, *Le caractère commun des institutions du Sud-Est européen* (1929). En effet, à l'époque pré-nationaliste, les termes «grec» ou «rhomée» désignaient un orthodoxe et n'avaient pas de signification ethnique (au sens moderne de cette appellation), de sorte que tel Bulgare entendait par l'un ou l'autre de ces mots déclarer son appartenance religieuse, aussi bien que son statut social. Les limites de ce que nous appelons aujourd'hui territoire national étaient également tracées en fonction de la solidarité religieuse. Solidarité qui, par exemple, s'est manifestée lorsque le prince de Valachie Constantin Brancovan a introduit l'imprimerie à des fins liturgiques en Syrie et en Géorgie. Ainsi, le grec s'est identifié à la culture orthodoxe des Balkans. Lorsque Daniel le Moschopolitain voulait faire apprendre cette langue aux Albanais, aux Vlaques et aux Bulgares, ce n'était pas pour les «gréçiser», mais afin de les rendre capables d'instruction. En fin de compte, la situation étudiée ici fut une convergence culturelle.

Le travail de Raïa Zaïmova est consacré à un personnage assez peu connu, Charles-Claude de Peyssonnel (1727–1790), consul de France en Crimée et auteur des *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont Euxin*. Celui-ci avait exposé les étapes différentes de développement de la frontière danubienne de l'Empire, en offrant aux Bulgares la place qui leur revient. Vassilis Maragos a choisi comme sujet une autre figure intellectuelle du XVIII^e siècle balkanique, Partenij Pavlović (vers 1700–1760). Son éducation à l'Académie Princière de Bucarest avait préparé Partenij à une carrière ecclésiastique qui s'est déroulée en Serbie, en Autriche et en Hongrie. Il était de retour en Valachie en 1730 et il allait y revenir en 1746, quand il fut arrêté par les autorités autrichiennes à Timișoara (l'emprisonnement qu'il a subi alors semble avoir été causé par ses rapports avec Rodolphe Cantacuzène, aventurier qui aspirait au trône de Valachie, lequel avait été occupé par son père en 1714–1716). La biographie de Partenij témoigne de l'existence de la communauté orthodoxe pré-nationale.

Un troisième dossier, présenté par Nadia Danova, s'accorde avec les deux précédents ; il prend en compte l'opposition aux Lumières dans l'espace bulgare.

Au début du XIX^e siècle, Fotinov, Bozveli, Bogorov et Dobrovski se sont rangés parmi les partisans de l'occidentalisation; ils suscitèrent une tendance contraire, attachée d'habitude à la Russie et fortement critique à l'égard des Grecs. Cependant, le Patriarcat de Constantinople était également hostile à la diffusion des Lumières.

Deux études évoquent l'image des Bulgares chez l'intelligentsia grecque: elle est plus favorable chez Zambélios, tandis que Paparrigopoulos, au fur et à mesure que le nationalisme prend essor, va glisser vers un antagonisme radical. Le philologue classique Koumanoudis, fondateur d'une société thraco-bulgare à Athènes en 1843, envisageait un avenir politique pour une Grèce qui aurait récupéré toutes ses îles, pour un royaume serbo-bulgare avec la dynastie des Obrenović et pour ... un royaume de Dacie. Cela en 1852! Le même savant proposa en 1857 de créer à l'Université d'Athènes une chaire de slavon et de «nouveaux dialectes slaves», suggestion justifiée par la nécessité de lire les documents médiévaux; cinq ans plus tard, il penchait du côté de l'efficacité et faisait voir qu'on augmenterait le nombre des étudiants bulgares, ce qui eût inauguré une ère nouvelle d'amitié entre voisins.

Notre rapide tour d'horizon ne saurait enregistrer toutes les recherches réunies dans ce volume: une quinzaine. Qu'il suffise de signaler l'article de Roumiana Stantcheva qui reconnaît l'influence

exercée par Athanase Christopoulos sur Petko Slaveykov et plusieurs autres poètes bulgares. Avec son habituelle méthode rigoureuse, Stessi Athini réévalue l'oeuvre littéraire de Nicolas Piccolos, dont la vie et l'activité sont aussi revisitées par Anna Tabaki. Une tradition bien établie considère cet auteur comme étant d'origine bulgare, mais complètement acquis par les lettres helléniques. C'est pour cette raison qu'il est présent ici. Pourtant, de son propre aveu, son lieu de naissance n'était pas «Tarnovo de Bulgarie»: il serait né en 1792 à «Tyrnovo» en Thessalie, selon un document conservé dans les archives de la police française que j'ai trop longtemps tardé à publier. Ajoutons que l'étude d'Anna Tabaki concerne surtout un auteur dramatique de la fin du XIX^e siècle Démosthène Mitisz. L'une de ses comédies, jouée à Plovdiv, en Roumélie Orientale, pour un public grec, contient peut-être des clins d'oeil entendus à propos de la proclamation de Charles Ier comme roi de la Roumanie: c'était en 1881 «le Duc de la Stupidité».

Avant de clore ce compte-rendu, précisons que le volume est bilingue, les textes qui le composent étant en français ou en anglais.

Andrei Pippidi

Ferenc TÓTH, *Un diplomate militaire français en Europe Orientale à la fin de l'Ancien Régime. La carrière de François baron de Tott (1733–1793)*, Les éditions ISIS, Istanbul, 2011, 292 p.

Recueillir à travers diverses archives françaises, autrichiennes, hollandaises et hongroises les éléments d'une biographie – la première – du personnage européen que fut François de Tott, telle était la tâche ardue qu'on vient de remplir. Le baron de Tott est bien connu à cause de ses *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, publiés à Amsterdam en 1785, mais sa correspondance était restée inédite et ce n'est que maintenant qu'on a pu reconstituer toute sa carrière diplomatique. Ferenc Toth avait réédité en 2004 le livre qui a rendu célèbre le baron. Après un travail dont on doit admirer la patience, il retrace les maints détours d'une vie commencée en France et achevée en Hongrie, où ce gentilhomme s'était réfugié pour échapper à la guillotine.

François de Tott retrouvait ainsi la patrie de ses ancêtres, car son père, ayant suivi Rakoczi en exil, était devenu officier au service de Louis XV, puis agent de France en Pologne et Crimée en 1733–1735. Cet André de Tott allait être ensuite envoyé en plusieurs missions secrètes auprès des commandements des armées turque et russe qui étaient alors engagées dans la guerre contre l'Autriche. La politique de Versailles continuait à examiner certains projets d'employer les émigrés hongrois pour une intervention militaire en Transylvanie et la présence de Tott en Moldavie en 1748 semble en rapport avec ces plans. Lorsqu'il revint à Constantinople en 1755, dans la suite du nouvel ambassadeur de France, Vergennes, il était accompagné du jeune François qui commence un apprentissage de huit ans aboutissant à la connaissance des langues orientales. Son père se proposait alors de s'établir à Hotin pour y diriger la correspondance entre Constantinople et Varsovie, ce qui aurait eu aussi l'avantage de permettre une relation des exilés de Rodosto avec la Hongrie. Cet épisode est signalé par V. Mihordea, *Politica orientală franceză și Țările Române în secolul al XVIII-lea – 1749–1760* (Bucarest, 1937, pp. 392–395).

Une première mission à Neuchâtel, ville qui appartenait au roi de Prusse et n'en était pas contente, fournit à François de Tott l'occasion de montrer ses talents diplomatiques. Le duc de Choiseul, qui n'ignorait pas la longue expérience pratique du jeune homme, y trouva la justification de l'envoyer en Crimée comme consul, fonction que son père avait occupée autrefois et qu'il garda deux ans, jusqu'en 1769. Sur cette période de sa vie nous sommes renseignés par les documents édités par Jean C. Filitti, *Lettres et extraits concernant les relations des Principautés roumaines avec la France (1728–1810)*, Bucarest, 1915, pp. 493–514. Ce n'est pas le commerce qui intéressait le consul, mais le danger de l'expansion russe vers le sud et vers l'ouest. Les années passées en Crimée coïncident exactement avec le second règne en Moldavie de Grégoire Callimachi que de Tott avait connu à Constantinople en 1756–1757, lorsque Jean Théodore Callimachi était grand drogman. Pour citer

encore la bibliographie roumaine que l'auteur ignore, il eût fallu voir N. Iorga, *Documente privitoare la familia Callimachi*, II, Bucarest, 1903; V. Mihordea, *Contribution aux relations franco-roumaines au XVIIIe. Relations de Jean Callimachi, grand interprète de la Porte Ottomane (1741–1758), puis prince de Moldavie (1758–1761) avec la France*, dans un volume que M. Töth a dû voir, car il se réfère à l'article de Septime Gorceix sur Joseph Rakoczi et Bonneval-pacha, *Mélanges offerts à M. Nicolas Iorga*, Paris, 1933, pp. 895–918; enfin, Andrei Pippidi, *Une correspondance entre Varsovie, Iași et Versailles en 1763*, dans *Idées politiques et mentalités entre l'Orient et l'Occident. Pologne et Pays Roumains au Moyen Age et à l'époque moderne*, Varsovie, 2000, pp. 91–106. Cependant, l'article de Henri Dehérain de 1923, ainsi que les recherches de l'auteur dans les archives, ont amplement suppléé à cette lacune.

Le moment culminant de la carrière du baron se place sans doute de 1769 à 1774, quand il se fit élogier, à la Porte et en France, comme expert en artillerie. La défense des Dardanelles contre la flotte russe fut l'action d'éclat qui lui valut l'amitié et la confiance des Turcs. On lui doit également la première fonderie de canons pour les troupes du sultan. La modernisation de l'armée ottomane et la fortification du Bosphore ont triomphé de la résistance des conservateurs musulmans et des moqueries de Voltaire, qui critiquait l'assistance portée aux Turcs parce qu'il devait flatter Catherine II. Les récents travaux de Virginia Aksan ont attiré l'attention sur l'accroissement de la puissance militaire de l'Empire ottoman dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Quand, rebuté par les chicanes des ulémas, François de Tott retourne à Paris pour y recevoir la récompense qu'il estime avoir méritée, le pouvoir avait changé de main, Choiseul est en disgrâce, mais le ministre de la Marine, M. de Sartine, favorablement disposé pour une réforme du système commercial français au Levant, va charger le baron de l'inspection des Echelles (1777–1778). Ce sera pour de Tott l'occasion de reconnaître les possibilités d'une conquête de l'Égypte. Pour donner à cette enquête l'apparence d'une expédition scientifique, de Tott s'est fait accompagner par Sonnini, naturaliste distingué que nous connaissons pour avoir voyagé en Valachie plus tard. Le projet dont héritera Bonaparte fut la dernière grande idée politique pour laquelle de Tott aura travaillé.

Sa réputation européenne, déjà établie par ses exploits au temps de la guerre russo-turque, augmenta lorsqu'il publia ses *Mémoires*, promptement traduits en anglais, en allemand et en danois. Ces deux volumes représentèrent une source essentielle pour informer l'opinion publique sur l'Empire ottoman. Il est à peine besoin de dire que l'ouvrage appartient à la philosophie des Lumières et qu'il est émaillé d'anecdotes et de dialogues spirituels où s'épanouit un véritable don littéraire. Le contenu de la bibliothèque du baron de Tott a pu être retrouvé grâce à un catalogue d'enchères de 1790, parce que les livres des émigrés étaient mis en vente. Cet inventaire se révèle composite et divers: les belles-lettres, les sciences, l'histoire et l'art militaire y tenaient la plus grande place. L'auteur des *Mémoires* s'en est inspiré et s'en est servi pour son argumentation.

Ajoutons, pour finir, que la liste des manuscrits des *Mémoires* devrait en comprendre aussi un de la Scottish National Library. En effet, c'est à Edimbourg qu'on trouve une version dont on n'a pas encore étudié les différences par rapport au texte imprimé.

Andrei Pippidi

Frédéric BARBIER, *Le rêve grec de Monsieur de Choiseul. Les voyages d'un Européen des Lumières*, Armand Colin, Paris, 2010, 302 p.

Les travaux d'histoire de la lecture et de la réception des textes se sont multipliés, ces dernières années, et les recherches menées par Frédéric Barbier y ont fortement contribué. C'est le cas de cet ouvrage où la biographie d'un diplomate et archéologue est évoquée assez rapidement, tandis que le contenu de son œuvre littéraire et, surtout, la fabrication du livre (impression et illustration), ainsi que son succès auprès des contemporains, bénéficient d'une analyse approfondie. Le livre dont il s'agit est *Le voyage pittoresque de la Grèce*, I, 1782, et II, « 1809 » – 1822, le dernier tome étant posthume, car

l'auteur, né en 1752, était mort depuis 1817. Marie-Gabriel-Florent-Auguste de Choiseul-Gouffier aura été un grand voyageur par vocation autant que par son destin. En 1776 il s'est rendu en Grèce, où l'entraînait sa passion pour l'Antiquité, et, au retour, il a traversé la Macédoine, l'Albanie, la Serbie, la Bosnie et la Croatie. Dix ans plus tard, son second périple va le porter de Constantinople, où il est arrivé en 1784 comme ambassadeur de France, à Troie, dont il croit reconnaître l'emplacement. En 1792, mettant fin aux pénibles hésitations que lui aura causé la Révolution, il se rallia à l'émigration, passant en Russie. Il demeura là jusqu'en 1802, quand il est rentré à Paris.

Son origine aristocratique, car neveu du grand ministre de Louis XV, lui a ouvert une carrière militaire dont il s'est peu soucié et lui a fourni les moyens de soutenir la charge d'ambassadeur à la Sublime Porte, ce qui le rapprochait des terres les plus célèbres pour leur histoire et leur art. Choiseul-Gouffier fut l'homme de son époque non seulement par son intérêt de collectionneur, mais aussi par sa sympathie pour les Grecs de son temps auxquels il souhaitait de reprendre leur liberté. Ce n'était pas ce qu'on eût attendu d'un représentant de la politique de Versailles, parce que le déclin de l'Empire Ottoman favorisait l'expansion de la Russie. Or, on verra Choiseul d'abord organiser l'activité des officiers français occupés à moderniser l'armée du sultan (voir là-dessus le journal de Lafitte-Clavé, édité par Dimitris Anoyatis-Pelé) et ensuite devenir un courtisan de Catherine à Saint-Petersbourg. Pour l'un et l'autre de ces épisodes, nous avons des témoignages qui l'accusent de mauvaise foi; il est vrai qu'il avait pris la place de Saint-Priest à l'ambassade de Constantinople et que les mémoires de Varvara Nikolaiévna Golovine dévoilent la jalousie suscitée par Choiseul chez ses concurrents, les favoris de la tsarine.

Les expériences et les connaissances amassées au cours de ses voyages se retrouvent, en partie du moins, dans l'extraordinaire ouvrage qui porte son nom. Frédéric Barbier a montré que ce livre a lancé la mode des « voyages pittoresques », qu'il est donc l'archétype d'un genre littéraire (scientifique aussi) lequel eut son heure de popularité jusque vers 1830. La recherche ainsi entreprise a retrouvé à peu près une centaine d'exemplaires éparpillés en Europe dans les bibliothèques des cours royales ou des Académies et a identifié leurs acquéreurs : à Bucarest sont conservés les trois volumes qui ont appartenu à Odobescu.

D'ailleurs, en lisant *Le rêve grec de M. de Choiseul*, on a, page après page, l'impression de retrouver des amis : tel le géographe Jean Denis Barbié du Bocage, dont on connaît la correspondance avec Daniel Philippiès, tel Pierre Michel Hennin qui, en tant que résident de France à Varsovie de 1762 à 1764, échangea des lettres avec le prince de Moldavie Grégoire Callimachi (voir le fonds Hennin à la bibliothèque de l'Institut de France). Le vice-consul d'Athènes Louis Gaspary doit être un parent de ce Gaspary de Belleval qui, en 1803, était à Bucarest en tant que secrétaire du prince Constantin Ypsilanti. La série des secrétaires français compte encore Alexandre Maurice Blanc de Lanautte, comte d'Hauterive, qui, ayant accompagné le prince Alexandre Mavrocordato à Jassy en 1785, rédigea une remarquable description de la Moldavie, et l'abbé Jean-Baptiste Le Chevalier qui lui succéda comme secrétaire d'Alexandre Ypsilanti. Tous les deux ont été étroitement liés à Choiseul-Gouffier. Nous apprenons ici (p. 219) qu'il y en a eu encore un autre, un certain Nicolle, à remplir les mêmes fonctions auprès du prince de Valachie Michel Soutzo en 1793, lorsque Choiseul se dirigeait, par Bucarest et Sibiu, vers la Russie. C'est à Sibiu qu'il a eu l'occasion de rencontrer l'érudit saxon Binder, qui lui a demandé des renseignements sur le site de Troie. Ajoutons également que Choiseul, grâce à sa qualité d'ambassadeur, avait pénétré à l'intérieur des palais du Phanar : celui de l'ex-prince de Moldavie Constantin Mourousi abritait une collection de manuscrits byzantins, de sorte que, en 1786, il a obtenu le texte de Jean Lydus qui fut édité par Hase.

Ce genre d'informations profitent à la lecture du livre que nous signalons ici. Une seule erreur : la date du voyage de Lady Mary Wortley Montagu n'est pas 1627, mais 1717-1718. La découverte d'un si grand nombre d'exemplaires du *Voyage pittoresque* prouve le grand rôle que l'ouvrage a joué dans la culture occidentale du XVIIIe siècle. Quant à la diffusion de cette culture dans l'Empire Ottoman, une indication souvent citée et qui mérite de l'être est la rencontre du voyageur français en 1776 avec le moine de Patmos qui voulait savoir si Voltaire et Rousseau étaient encore en vie.

Andrei Pippidi

Noël GOLVERS and Efthymios NICOLAIDIS (Eds), *Ferdinand Verbiest and Jesuit Science in 17th Century China. An annotated edition and translation of the Constantinople manuscript (1676)*, Athens-Leuven, 2009, 382 pages

The discovery in 1991 of a long forgotten Verbiest manuscript in the Collection of the Constantinople Metochion of the Holy Sepulchre brought a most valuable and unexpected contribution to the history of the spreading of Western science in China, in Russia, and also among the Greek-speaking scholars of South-Eastern Europe. It was E. Nicolaidis who, since then, on several occasions, has made known this oldest version of the *Astronomia Europaea*, and now, with the support of a Belgian foundation – the Ferdinand Verbiest Institute –, he is publishing the two texts *Compendium historicum* and *Mechanica*: a carefully corrected transcription of the Latin original and its translation into English, with philological and historical notes.

Ferdinand Verbiest (1623–1688) was a Flemish Jesuit who worked in Beijing since 1660. He had been appointed head of the Imperial Astronomical Bureau and a mandarin of the second order. In 1676 he met the envoy of the Russian tsar, the Moldavian Nicholas Spathar (wrongly called Milescu), who had come to establish diplomatic and commercial relationships with China. As an interpreter from Chinese and Manchu into Latin, the Jesuit was the indispensable contact for Nicholas Spathar. He intended to use this opportunity for obtaining the tsar's favour for himself and for the other Catholic missionaries. Therefore, he sent through "Milescu" his writings that might impress on the Russian government consideration for his scientific achievements. This attempt to open to the Jesuits the Siberian route failed, because there was nobody in Moscow, except Spathar alone, to be interested in the Western updated researches in astronomy. When in 1692 Chrysanthos Notaras arrived in Moscow, sent by his uncle Dositheos, the Patriarch of Jerusalem, for founding a Greek printing house and for other schemes of their anti-Ottoman policy, he found Nicholas Spathar still active. On his advice, the visitor put to work strenuous translators in order to collect Greek versions of the three books by "Milescu" on China – the *Opisanie*, the *Spisok*, and the *Itinerary from Tobolsk to China's border*. Chrysanthos wished to have also Peter Godunov's *Description of China* and Fedor Bajkov's *Journey into China*: the authors were former travellers to China. Later, Chrysanthos will adapt Spathar's *Little Book on the Tatars* for compiling his own *Κίττια δουλεουσα*. Among these trophies gathered in Moscow was Verbiest's manuscript. The copy was made in Moscow in 1693. The passages which should have been received with interest by the Russian readers were certainly those concerning guns, bombards and balls. Notaras, instead, was evidently thinking above all of optics and physics. However, in Constantinople, as in Moscow, the texts carried out of China by the tsar's ambassador did not find readers.

Our colleague Zamfira Mihail, some years ago, has insisted on the importance of bilingual editions of ancient texts (see her collection of essays *Nicolas le Spathaire Milescu à travers ses manuscrits*, Bucarest, 2009, pp. 111–116). We are dealing here with a model of such a work. It is particularly relevant for the reception of modern science in the post-Byzantine world (for the reception *and for its limitations*).

Andrei Pippidi

Ilia HATZIPANAIOTIS-SANGMEISTER, Ο τεκτονισμός στην ελληνική κοινωνία και γραμματεία του 18^{ου} αιώνα. Οι γερμανόφωνες μαρτυρίες (Freemasonry in the 18th century Greek society and literature. The German sources), Periplous Editions, Athens 2010.

Hatzipanaiotis-Sangmeister's monograph is a timely contribution on an under-researched topic in the South-Eastern European area, i.e. freemasonry. The fact is due mainly, as far as the Greek and Romanian realities are concerned, to the difficulty of the sources which would lie in their unknown and scattered locations and to their multilingualism. This is why most of the previous contributions include a great deal of guesswork or suppositions turned into assertions.

The contribution under review relies on archive sources and the reader will soon be aware that it is going to stimulate more researches of the sort. A critical bibliography on the history of Greek membership in various freemasonry lodges is provided in the introduction. The one certain fact about the early beginnings is a text of a first grade freemason statute written in Greek in 1751. An interesting point from which Hatzipanaiotis's book derived is the exile after the French Revolution of many Greek-speaking freemasons out of Habsburg territories because within the boundaries of the Empire they were regarded as suspicious.

A clear sign of a particular linguistic sensitivity, the second chapter recalls all the coinages of the 18th Greek century which are telling on new social realities. Such are the terms for "fashion", "novel", "culture", etc. Among them ranks "freemasonry". Nothing in fact is told about the first occurrence of such terms for "freemason" as τέκτον or μασόνος. Apparently, freemasons were first (in the mid 18th century) called in Greek ελεύθερος κονιάτης or μουρατόρος, but much information is given on φαρμασόνας (first occurrence 1755–57) which ended by meaning "malicious". According to Hatzipanaiotis-Sangmeister's opinion, it was coined in the 18th century and survived till late in the 20th century. If we were to compare it to the Romanian linguistic reality, let us mention that the word *francmason* for "freemason" existed at least since 1787 and a corrupted/popular (comprising a most normal metathesis of the *r*) form of it, *farmazon* "1. adj. devious, slick 2.n. witch" with a feminine *farmazoancă* existed all through the 19th century. The Greek φαρμασόνας and the Romanian *farmason* apparently identical in form must be related.

The next chapter provides a brief account of what were the main characteristics of the Enlightenment seen from a freemasonry perspective i.e. social equality, religious tolerance, moral education and perfection of the human being. It looks at the freemasonic phenomenon in what the author rightly calls "the Greek familiar space" instead of the traditional formulas "our east" or "the Greek east". Thus the first lodges on Greek territory are re-examined. The lodge of Constantinople was founded in 1747 and as early as 1749 it was already banned by an order of the Ottoman Porte and by the agency of some Catholic monks. The lodge of Smyrna had been founded in 1744–1745 by O. Drummond, the British consul in Aleppo. Some texts show the interest that existed in Cyprus for freemasonry. Not much can be added about the presumed first lodge in the Heptanese, dated 1740, but a great deal of invaluable information was gleaned from a Danish diary. Thus it became clear that Xarvouris, a professor in chemistry of the University of Padua, was technically responsible in 1784 for the relationship between the Italian lodges and those of the Heptanese. Freemasonry shared with philhellenism some ideas about the nature of society, therefore some members made use of the available nets for setting up philhellenic associations. As far as Moldavia is concerned, Hatzipanaiotis-Sangmeister thinks the local lodges could be older than 1776, the known date of birth of the lodge which was banned one year later by prince Grigore Ghica III. Her argument is the neighbourhood with Transylvania, where lodges functioned in both Sibiu (Hermannstadt) and Brasov (Kronstadt). Several personalities who spent time in the area, such as J.L. Carra, a secretary to Grigore Ghica, or Franz Joseph Sulzer were freemasons. Sulzer became a grand master of the lodge "Zu den drei Säulen" based in Braşov. One of the book's illustrations reproduces a text originating in Braşov which is a dialogue between a freemason and a Christian, actually one of the anti-freemasonry texts which had quite a circulation in the region.

The author has traced a number of merchants and educated people who became members of lodges outside the Habsburg territory. For Hatzipanaiotis-Sangmeister, Mourouzi seems of special importance, as his case was misinterpreted as an argument for the introduction of the French Enlightenment ideas into South-Eastern Europe. He was mistaken either for Alexander Mavrocordato Firaris or for Alexander Mourouzi, but he was a different person in his own right, a brother of the prince of Moldavia Constantine Mourouzi. Catherine II would have thought to involve him in the Orlof project, but he was afraid of canons (sic!). He was admitted in 1776 to the lodge "St Andreas zu den drei Seeblättern" in Sibiu, where he had a quick ascent as the lodge had become independent. He also founded in 1782 a lodge of himself in Pest, "St Alexander zu den drei silbern Ankern" with the mere aim to make money. One year later, the other lodges put an end to the activity of Mourouzi's creation. That curious character went on living in Russia until 1790.

The concentration of more Greeks in the Leipzig lodges in the 1790ies at the same time when admissions in the Austrian lodges ceased is making sense in Hatzipanaiotis-Sangmeister's opinion when set in connection to the reaction against the French Revolution. That wave of conservatism had as a result in the Greek language a quite well-known piece of literature written in verse, the *Dialogue of the Dead* by Polyzois Kondou, published in Vienna in 1793. It has been interpreted only as a reaction against the French Enlightenment, while actually it also signifies a reaction against the German Illuminanten, a secret sect who attempted to impose a kind of radical and active Enlightenment and which met an end in 1785–1786. The same kind of spirit pervaded the Ephimeris of the Markides Poullos brothers, where a work under the same title, written by Moritz Flavius Trenck von Tonder, was published in translation.

The examination of the incentives of the Greek freemasons shows that their joining the lodges in Leipzig and Berlin was not a random choice, it was systematic and lasting in time. It was as good as a way of integration into the socially correlated groups of the region.

Then the author focuses on the effects of freemasonry. Anything but a closed body for secret encounters, it openly worked as an active organization which induced imitation and cultivated ethical values such as friendship and solidarity.

One effect of the integration in foreign lodges was the creation of similar associations lodges on the Greek territory. The well-known travel account of Jakob Ludwig Salomon Bartholdy mentions a lodge in 1803 in the then busy town of leather tanners, Ambelakia.

From a Romania point of view, the sequence of Constantine Caradja's life and the new details in connection with Silvestru Fillitti are bringing information of great historical interest.

The book has an annex and appendices. The annex contains the biography of Alexander Mourouzi, while in the appendices we find a list of all the identified Greek-speaking freemasons. Other very useful working tools are a catalogue of the lodges, the encyclical letter of Theocharis Kefalas and a reproduction of the engravings which make up the Bernigeroth collection. The last of these bear the title *Les coutumes des franc-maçons dans leurs assamblées principalement pour la réception des apprentifs et des maîtres*.

As this is a book written in Greek it was issued without a précis in a widely circulated European language. It may be hoped that a translation in such a language will soon follow. It is also the place to observe that the only Romanian name in the whole book goes back to the form with which Nicolae Iorga signed his German works. Therefore the historian's name is here given as Nikolaus (!) Iorga.

Despite Hatzipanaiotis-Sangmeister's limiting the geographical boundaries of her contribution, it went beyond the examination of just one social and historical phenomenon, turning into an investigation of the large and multifaceted subject of the Enlightenment. It is in fact a new way of reading the Enlightenment of Greek expression through what was called its "low-voiced version".

The author has the right to think that the discussion she is starting and the new data her research provides are inspiring. We would add unhesitatingly that the book's impact comes also from her research manner, clear and considerate, as well as from her persuasive style.

Lia Brad-Chisacof

Angela JIANU, *Romanian Revolutionaries and Political Exile, 1840–1859*, Brill, Leiden-Boston, 2011, 382 p.

The Balkan Studies Library of Brill has included among its books this general account of what happened to the people who had led the 1848 revolution in Wallachia after they were banished and how they managed to return as winners.

The first part, a prelude to the revolutionary events, is focussed on the activities of Romanian students in Paris, where they met Michelet and formed around him a group of admirers, succeeding to determine his profound commitment to their cause. Thus, the French historian became in the end an

honorary Founding Father of the triumphant Romanian nation. These chapters, essentially based on Michelet's correspondence and diary, assign the main roles to the Bratianu brothers and to C.A. Rosetti. About the lectures at the Collège de France that were a source of inspiration and encouragement for such young men, significant evidence was provided by Ambrus Miskolczy who has published the notes taken by one of them in a book which should have been used. Among the French friends who belonged to the circle, Armand Lévy and Charles-Louis Chassin would have deserved more attention, as activists of the internationalist and republican propaganda. On the 19th century Romanians seduced by Free-Masonry we expected to see references to the works of Dan Berindei and Mihai D. Sturdza. There is, however, some new information here, about a very interesting character, the British consul in Bucharest Robert Colquhoun. For the first time his connection with the revolutionaries is explained by his kinship, that always mattered to a Scottish laird: he was related to Mary Grant, Rosetti's wife.

Speaking of Rosetti's sentimental life, let us add that his diary is quite explicit on another of his loves – for Catinca Odobescu, whose husband, the general, having attempted a coup against the provisional government, was nevertheless pardoned by Rosetti.

In Part Two, once again, Michelet's correspondence is serving to evoke the roaming of the two Bratianus through Western Europe when they endeavoured to enlist politicians and public opinion in favour of the Romanian national cause. This time, the amount of material is considerable and most of it is furnished by the Golescu private papers. Being published on the eve of the World War in 1939, those four big volumes had almost never been used in the foreign historiography. This section of the work highlights the dialogue of the Romanian exiles with the other political emigrations. Another direction of research which might be followed is Michelet's file on the Danubian Principalities, included by Michel Cadot in his 1968 edition of *Légendes démocratiques du Nord*. Dumitru Bratianu's lobbying in London during the years 1849–1850 stands in importance well above the other episodes in the book we are reviewing: it occasioned the memorandum to Palmerston, which also went into print, and a pamphlet by W. Lloyd Birkbeck, a publicity campaign that allowed some hopes to the exiles. A good chapter concerns the secret associations in France and the plot against the life of Napoleon III in which Ion Bratianu was involved.

The final part deals with the life of the itinerant preachers of Romanian unification until their state-building action brought them to power. As a last supplement to bibliography, I recommend to read the documents I published in *Revista Arhivelor*, 2, 2009: they show how many of the exiles begged to be granted pardon and how Prince Barbu Stirbey allowed them to return to the country. It is true that the leaders were too proud to accept this humiliation and they waited till the end of the Crimean War and the change of regime.

The volume makes clear not only the vicissitudes experienced abroad by the „circle of friends” (after all, this book is only about the Rosetti and Bratianu families), but also the transfer from biography to myth which guaranteed their reputation with posterity. As a mean to inform foreign readers, it will be useful.

Andrei Pippidi

Miloš KOVIĆ, *Disraeli and the Eastern Question*, Oxford University Press, New York, 2011, 339 pages.

Let's have a glance at this much-needed book, recently translated from its original Serbian version. It is throwing light on a very complex personality, one of the greatest statesmen of his time, and on the kaleidoscopic policies he pursued to the Near East. As the author rightly remarks: 'Of all the British prime ministers up until the present day, Disraeli had the most direct and personal knowledge of the Ottoman Empire and the Balkans'. Dr Ković achieved an outstanding contribution to the history of international relations by studying Disraeli's role in drawing borders in South-Eastern Europe, but also by considering his efficiency in maintaining the balance among the Great Powers during the Eastern Crisis of the 1870s. The reader will also discover along Disraeli's biography the origin of some prejudices he would manifest in his diplomatic negotiations. Travels he

made in his youth or the literature he wrote are thus examined. The most impressive feature of this work is the constant use of a great number of unpublished sources (especially private papers and correspondence).

Perusing through earlier or later episodes is a fascinating journey. For instance, the first contacts of Disraeli with the Ottoman Empire happened in 1830, when he visited Epirus, Constantinople, Syria and Egypt. Several of his novels took their inspiration from that travel, one of them being a romanticized history of Skanderbeg. The young author even had the pluck to send his excursion's literary result to Mahmud II. After repeated attempts, Disraeli became an M.P. in 1837, when he was thirty-three. The strategy he chose, typical for enterprising and independent outsiders on the threshold of political life, was to bring together the conservatives with the radical democrats against the liberal oligarchy. The Serbian crisis of 1843 gave Disraeli the opportunity to mark his dissident position within the Tory party. Since then he showed himself as pro-Turkish and anti-Russian, a standing towards which he was encouraged by the Polish émigrés and by that opinionated adversary of Russia, David Urquhart.

During the following years Disraeli was committed to this policy and was already confronted by Gladstone, who will be his longstanding rival. Some of the attitudes he took then are strikingly premonitory. Since 1847 Disraeli imagined the displacement of the centre of the British Empire from London to Delhi; in 1851, as a Zionist *avant la lettre*, he conceived the possibility of a Jewish state in Palestine. In 1854 he noted that some of his colleagues in Parliament intended to encourage the Christian subjects of the sultan, by advancing their civilisation and increasing their rights, but he disapproved them because they might serve Russia's strategic interests. The same view prevented him from acting in favour of the Moldo-Wallachian Union. Later, another reason added itself to the lack of sympathy showed by Disraeli to the Romanians: the reports he received about the marginalized situation of the Jews in that country (here, a great deal of new information, from Sir Moses Montefiore, the well-known philanthropist, in 1867, and from Armand Levy in 1873).

Evidence about Disraeli accepting or expediting the undermining of the unity of the Ottoman Empire comes from the documents concerning the hectic years 1876–1877. He even aspired to occupy Constantinople, the key of the road to India, or at least Gallipoli. His immediate project included the seizure of Varna, if not of the whole of Bulgaria. He went as far as proposing to plant 6 000 Belgian soldiers in Bulgaria as a neutral force (exactly like an ONU intervention nowadays). In his negotiations with Ignatiev, Salisbury agreed to consider an autonomous Western Bulgaria that would have incorporated Macedonia and, further, Niš. Being warned by his agent in Bucharest, Colonel Mansfield-Derby, about the Romanian government's intention to allow Russian troops to cross towards the Danube, the British prime minister recriminated against this breach of neutrality. The pattern, already sketched at Reichstadt and at Budapest, that sacrificed Bessarabia (at least its Southern districts) to Russia, in exchange for the Austrian expansion to Bosnia-Herzegovina, was to be realized.

Meanwhile, because the future archaeologist Arthur Evans had denounced the slaughters in Bosnia, the dramatic fate of the Balkan Christians provoked reactions within the British Parliament. The Duke of Argyll and Lord Hartington pleaded 'the cause of the oppressed nationalities of Turkey'. Their conclusion was formulated in such strong terms: 'you ought to have no peace in Europe until the well-being of the Christian subjects of the Porte has been secured by the united action of the European Powers'. Instead, Lord Beaconsfield, as he was now, managed to gain the support of Queen Victoria for his ironical response to the moralist discourse.

During the war and in the middle of the negotiations which prepared the Berlin settlement, he continued to treat with contempt 'the Romanian rascals', guilty of having joined the Russian side, and even 'the infamous Roumanians' (in September, after they had been pushed back at Plevna). Not only the territorial loss of Southern Bessarabia met with Beaconsfield's approval – perhaps because it would enhance anti-Russian sentiments in Bucharest –, but even Romania's independence was not regarded as already acquired. A possible development could have been, according to his opinion, to grant to Austria-Hungary suzerainty over this principality! At about the same time, Abdul Hamid did not hesitate to demand the division of Romania into Wallachia and Moldavia like before 1859. In the public debate over the Berlin Treaty, Gladstone criticized the exchange between Southern Bessarabia and the Dobrudja, while Beaconsfield, in a letter to the queen before the closing of the Congress, wrote:

‘The Rumanians have made a very good bargain for themselves, which was at the bottom of all their impotunity. It is also an arrangement favourable to Turkey and Great Britain, for it gives them a seacoast which would have been Bulgarian (Russian) but which now belongs to an Anti-Slav race’. Despite the cynicism of this judgment, it was not far from the truth.

Abounding with references to documents which were still unpublished or unknown to historians from our part of the world, this book not only gives a sound account of Disraeli’s understanding (or misunderstanding) of South-Eastern Europe: it is stimulating to an immediate taking up again of the research.

Andrei Pippidi

Milena TAFROVA, *Tanzimatut. Vilaetskata Reforma i Bulgarite. Administratsija na Dunavskija Vilaet (1864–1878)*, Sofija, IK Gutenberg, 2010, 237 pp.

The topics of the Ottoman legacy in South Eastern Europe incited polemics amongst historians first, then amongst other scholars as well in social sciences¹. The inability of Balkan national states to adopt the Western political institutions after the demise of the Ottoman Empire found in this legacy one explanation/justification. Nevertheless, a different perspective showing more insight made conspicuous some effective and even positive consequences of the Ottoman period.

Tafrova’s enquiry has attempted to keep this balance in approaching one historical turn point in the life of the Ottoman Empire, the Tanzimat reforms, looking at how they took place in one of the main parts of that empire, the Danube vilayet². The author bases her analysis mostly on first hand data, archives, statistics, and newspapers of that time. This close familiarity with the real facts helps her to achieve a fertile neutrality, the notion she points out to since the volume’s introduction. Tafrova banishes the idea that these reforms were short sighted and chaotic as some scholars misrepresented them. On the contrary, the radical change in administration and politics brought by the Western inspired Tanzimat finally provided chances for the non-Muslim population, Bulgarian chiefly, to ascend in the hierarchies of their native society. The latter subject is so important that Tafrova reassesses it separately in the book’s last chapter.

The volume is divided in three chapters. The first of them casts a glance at the reforms beginning with November 1839, the date of the Hatisherif that proclaimed the Tanzimat, to the end of 1864 when the Danube vilayet was founded. In the second chapter, which contains the chronological continuation of the events, Tafrova writes about the vilayet’s administration, its structure and institutions. As I said above, in the third chapter the presence of non-Muslims, mostly Bulgarians, in the various councils and bureaucratic bodies of the province is emphasized and their activity scrutinized. The volume ends with one short section of Conclusions (pp. 202–206) and with an Appendix with lists of names of the non-Muslim representatives in the administrative and judicial councils of the province during the years 1868–1876.

The book begins with a picturesque description of the scene in the Gulhane garden where the Hatisherif that announced the Tanzimat was proclaimed. Not by chance, the author has chosen this image. The symbolism of the Sultan power sharply contrasts with the presence of the representatives

¹ See for instance Roger Crampton, „Bulgarian Society in the early 19th century”, in Richard Clogg (ed), 1981, *Balkan Society in the Age of Greek Independence*, Barnes&Noble Books, Totowa, New Jersey, pp. 157–204; Maria Todorova, *Imagining the Balkans*, Oxford University Press, New York, Oxford, 1997, chapter 7; Alina Mungiu Pippidi, Wim van Meurs (eds), *Ottomans into Europeans. State and Institution Building in South-East Europe*, Hurst&Company, London, 2010.

² This province became an administrative unit in 1864 by including all smaller units, sandjaks, on the right bank of the Danube, from West to East, Nish, Vidin, Tyrnovo, Ruschuk, Varna, and Tulcha, as well as Sofija.

of foreign states in Istanbul. However, what characterized this inauguration was not an ambiguity, but the duality that the meaning of the word Tanzimat fully conveys. Tafrova explains this in a footnote, recording the Arab meaning of the Tanzimat which is 'restructuration'/'reorganization' (Bg.: *reorganizatsia, preustroistvo*). Setting the cards out on the table, the Tanzimat intended to manifest that the Western shape of the new institutions had to cover up the 'ancient customs' (p.22). In fact, the basic principles of the Tanzimat, civil and political equality of all 'subjects', regardless of their religious faith, secular law, fiscal and administrative reforms, encompassed specific bodies of procedures and regulations only many decades later and in circumstances that weakened the central power as was the defeat in the Crimean war in 1856³. The reforms occurred gradually, sometimes contradicting the traditional patterns. For instance, the juridical and commercial innovations had to cope with the opposition of the representatives of the religious law/shariat, (pp. 32–34). However, important consequences of the basic principles expressed in the 1839 Hatisherif were made possible. One of these is the founding of the local councils, medjilis, imitating, says Tafrova, the French model, where the places were equally shared between Muslims and non-Muslims. Their members were elected, which meant another decisive change. The chapter ends with some general considerations about the birth of the Bulgarian national movement during that period. The liberalization of the economy provided the Bulgarians with opportunities, but we found somehow difficult to see the link of that underground process with the Tanzimat reforms.

In the second chapter Tafrova gets into the details of the organization of the Danube vilayet. She dismisses the idea that the law of November 1864 was a part of one wider administrative reform of the empire and argues instead that this was rather an 'experimental' change. However, the 'experiment' proved to be successful and further laws in 1867 and 1871 extended that administrative structure in the other vilayets. The statistics of the population and geographical limits of the vilayet oscillate fairly. For instance, the population estimations shift from 1,200 000 to more than 2,000 000 (p.88). More precise are the decisions and plans of development of the province set out by Midhat pasha, who was the first governor of the vilayet. The Western model is once again obvious. In order to provide the local economy with facilities, 3,000 km of new roads were built as well as the railway Ruschuk – Varna. The urbanization of the new capital of the vilayet, Ruschuk, was made also by imitating the Western model. In the fields of education and public space there were improvements like the founding of state schools with mixed Muslim and non-Muslim attendants, or allowing newspapers to be published, among them the official gazette Dunav. Such investments loaded yet the local budgets, as Tafrova points out. These led to discontent of the local middle class and protests. In addition, the short stay of Midhat Pasha, little more than three years, left all these plans in suspension. The chapter ends with an excellent account regarding the elections, structure and tasks of the local councils and institutions. The proceedings to elect the councils from the villages to the upper units, nahya, kaza, sandjak, and vilayet, are closely examined. Basic principles that had originally been established since the beginning of the Tanzimat era were respected. The administrative institutions become separated from the juridical ones and the latter divided in commercial, civil, and criminal courts. The parity of Muslims and non-Muslims in the councils was the ground principle of political representation, while other innovations appeared like the beledye, the town councils, where special places were consented to Armenians and Jews.

The third chapter focuses on the Bulgarians' participation to the councils and local administration. As a consequence of the larger participation of the population to elections, which included now all people aged at least 18 who paid one minimal state tax and had the right to vote, non-Muslim representatives entered in the local councils. Furthermore, above the level of kaza unit, the places of non-Muslim representatives were divided according to ethnic criteria. We find there the Bulgarians of course, but also Greeks and Romanians especially in the kazas of Dobroudja or in the towns on the Danube bank. Although the laws didn't require this, the councils were elected in the

³ Tafrova observes that the issuing of the Hatihumayum in 1856, when Sultan Abd-ul Medjid reasserted and updated the content of the 1839 Hatisherif, was the straight effect of the defeat of the Ottoman empire in the Crimean war.

towns too, according to the mahale/suburbs. As these overlapped with parishes, the priest had his reserved place, the eleven others being assessed by election. However, the law regulations were often broken as the practice of the elections was still at the beginning. Tafrova records the misuse of election rules which has been noticed by the official journal *Dunav* and by other newspapers. The Bulgarians succeeded yet to occupy important places in the administration. In fact, Tafrova says, the core issue is whether this native 'bureaucracy' had as incentive its own self interest or they acted to the well of the public interest.

The subject of the building up of the Bulgarian nation, although it is not openly expressed among the theoretical premises of the book, is so fundamental that, at least here and there it is present. We know the misrepresentations that were brought up by the intersection of the contrasting topics of Ottoman legacy and Bulgarian national movement⁴. Notwithstanding, the present book is a serviceable work concerning the local history of Northern Bulgaria. It continues the worthy tradition of Bulgarian historians like Strashimir Dimitrov, Hristo Gandev, and more recently Slavka Draganova or Teodora Bakurdjieva. Last but not least, the parameters set out by Tafrova would be useful for a comparative approach to cross border areas like the Danube valley region or Dobroudja, bringing thus one important contribution to the Balkan studies.

Stelu Șerban

Petar PETROV, Katerina GEHL, Doroteija DOBREVA, Klaus ROTH, Gabrielle WOLF, *Nashata Evropa. Bulgariski predstavi za svoeto i chuzhdoto 1870–1945*, Sofija, Ciela, 2011, 361 pp.

The volume is the outcome of a research project financed by the German Agency for Scientific Research. The project took place between 2001 and 2006 at the Munich University and a German version of the book was published in 2007. Professor Klaus Roth records all these details in the short introduction. The research plan developed around the multiple images of 'Europeanization' in Eastern and South-Eastern countries, with emphasis on Bulgaria, in the years that followed the gaining of independence. Europe as divided between centre and periphery is present in those 'Europeanization' images. The original feeling of an exotic periphery overlaps with the backwardness, the rurality, and the reluctance to change that ordinary people in these countries have shown and still show (as it can be seen in the case of Greece despite the 25 years of her belonging to European Union, Roth notices). However, the core issue of the project does not regard such outsiders versus insiders interpretations of the European model, but the dissents and everyday prejudices that the Europeanization planted in the modernizing countries. In the case of Bulgaria for instance, the hasty modernization at the end of 19th century led to the birth of an urban culture in towns like Ruse, Shumen, Sofia, and Plovdiv, isolating them from the vast majority of the population, rural and 'backward'. That culture showed the multifaceted images of country Europeanization. Its 'pop' expressions, like theatre plays, caricatures, daily press, are described by the authors of other articles collected in the volume.

The content of the volume is quite unbalanced. Three articles that cover more than 200 pages are authored by Petar Petrov with Katerina Gehl, whereas they sign separately other two articles. George Bernard Shaw and his 'imagined Bulgaria' are the subject of two articles. In the first one, Petrov and Gehl are fully occupied with the context and circumstances of two of the plays written by Shaw. These are *The Arms and the Man*, and *Androcles and the Lion*. Both plays, when they were represented as well as long time later, did hurt the national pride of the Bulgarians who answered with sharp criticisms. *The Arms and the Man* humorously evoke the Bulgarians' involvement in the 1885 war with Serbia, when Eastern Rumelia was united to Bulgaria. The play was first put on the stage in

⁴ Karpat H. Kemal, "Introduction", in Kemal H. Karpat (ed.), 1990, *The Turks of Bulgaria*, ISIS Press, Istanbul, pp. 1–22; Maria Todorova, "Bulgarian Historical Writing on Ottoman Empire", in *New Perspectives on Turkey*, vol. 12, 1995, pp. 97–118.

1894, in London, but the echoes rapidly spread in Bulgaria and Shaw was accused to have blackened the national history of Bulgaria. The premiere of the second play took place thirty years later in Sofia and it was perceived like the playwright's excuse for his previous gaffe. Petrov and Gehl comment with details the enmities these plays stirred and emphasize the 'Balkan' identity stereotypes and prejudices included in the polemics.

As an epilogue, Petar Petrov is discussing the fate of Shaw's play, *The Arms and the Men*, after 1990. In 1995 Nikolai Polijakov, who is scene director at the Youth Theatre in Sofija, put the play on the stage at the Municipal Theatre of Vratsa, but he did not succeed to move the play representation in Sofija. Only in 2010 he was invited to put the play on the stage of the Municipal Theatre in Ruse. Petrov argues the resistances to the Polijakov representations unveil the remnants tensions and crisis of the Bulgarian national identity. Despite Bulgaria's entering in the European Union and the enthusiasm raised by this event, the things are very likely as they happened one century ago.

A second article by Petar Petrov and Katerina Gehl deals with the printed political caricature in the interwar period in Bulgaria. Several illustrated journals imitating the western models of *Il Papagallo/Le Perroquet/The Parrot*, forced their satirical views on the First and Second World Wars, international peace conferences, international treatises. Sava Zluchkin was the mastermind and relentless editor of those *Bulgarski, Balkanski, and Svetoven Papagali* which covered two decades (1910–1930; see the table with the various series of Papagali political caricature in Bulgaria, 1892–1961). The authors report on the *Balkanski Papagal* which in its twelve years of apparition (1915–1927) reflected the resentment provoked by the First World War with the dramatic defeat of Bulgaria after the ambitious hopes which played so notably a part in the country's foreign policy. The caricatures ranged from Bulgaria's image as actor of international politics (including the frustrating dependence to the 'Great Powers') to the reciprocal stereotypes: Bulgarian images of neighbouring countries, Turkey, Greece, Serbia, and Romania. After Zluchkin died (1930), this type of political caricature failed to keep the public's interest. In 1935, Nikola Bonev tried for the following ten years to start again the work which had once been performed, but it was confronted to another world war.

In their third article, Petar Petrov and Katerina Gehl accumulate information on the confrontation native/original vs. foreign/outside patterns as it emerged from press writing. Petrov and Gehl have chosen to discuss the impact of two plays about journalists. By the end of 1899 the play of the German writer Gustav Freitag, *The Journalists*, was put on the stage in Sofia. The play was a failure as there were two representations only, but some Bulgarians critics stressed the inability of the actors and gave their advice against the audience's lack of taste. The influential Bulgarian writer Ivan Vazov, however, claimed that neither the actors, nor the public were guilty. The intrigue of the play had nothing to do with the Bulgarian way of writing the press, Vazov declared, and, for justifying his opinion, he wrote up another play about a newspaperman. The authors argue that the polemics enacted two styles of understanding the civic space. They take their stand on Norbert Elias' works about the civilizing process. Thus they show how a rational, balanced and self-controlled pattern of behaviour, which was drawn from the Western civilization, opposed to the emotional and wild conduct.

This last article somehow generalizes the analysis of the two other articles written by Gabrielle Wolf and Katerina Gehl. Both of them deal with the theatre as a space apt to shape the civil society. In her article, Gabrielle Wolf aims to scrutinize and take lessons of the former experiment to expand the national network of popular theatres in Bulgaria by the beginning of 20th century (pp. 241–266). She takes up Holm Sundhaussen's perspective on the activating the civil society in South East Europe after 1990, and argue that this sort of social project has occurred much earlier too. Sundhaussen's perspective proves to be fruitful thus. Though, Wolf doubts that experiments like the 'free theatres' at the beginning of the 20th century in Bulgaria contributed to develop an associative life. Katerina Gehl records the list of German plays that, being translated into Bulgarian, were partly put on the stage in Bulgarian theatres at the end of the 19th century and the beginning of the 20th one. Their translation was inspired by the impetus to modernize the social life in Bulgaria.

The topic of Doroteja Dobрева's article is the participation of Bulgaria to the Paris International Exhibition in 1900. It is about images and self-images too, though they were built up outside the national space. Dobрева is contrasting the expectations of the Bulgarian 'young' nation

and the modest impression Bulgaria's performance made. Beyond this yet, some efforts were made to express some distinct features of the national character, in the painting, the architecture, and not the less in the popular/peasant culture and national history. For instance, the wish to set one national style in the architecture led one of the factors of Bulgaria's participation to the Paris exhibition, Anton Mitov, to conceive a project to found the Museum for Bulgarian Resurrection. The architecture of that museum, which was not built then, had to recompose the Byzantine style.

This review it should recognize the lack of theoretical perspective of the volume. Despite the big amount of data and details about Bulgaria on the eve of 20th century, the conclusions are rather scarce. However, as the bricks of erecting the Bulgarian national imagery are the stereotypes, the comparison alongside the same analytical premises with other nations in the Balkans would make things balanced and induce to more conclusive statements.

Stelu Șerban

Rumeana KONEVA, *Ivan Schischmanoff i obedinena Evropa (Ivan Schischmanoff et l'Europe Unie)*, Ed. Gutenberg, Sofia, 2011, 235 pp.

Il s'agit d'un mouvement intellectuel, *l'Union Paneuropéenne*, fondée en Autriche en 1922, à laquelle ont adhéré des personnalités célèbres de l'intelligentsia européenne, mais aussi plusieurs autres de l'espace culturel balkanique. Après 1933, l'Union fut anéantie par les nazis. Les archives de Vienne de cette organisation, récupérées, semble-t-il, à la fin de la guerre par l'armée soviétique, se trouvent à présent à Moscou. Le savant bulgare I.D. Schischmanoff avait adhéré au mouvement dès qu'il prit connaissance de son existence.

Le livre de R. Koneva a deux points de convergence, ainsi que le titre nous l'indique: *Ivan Schischmanoff et l'Union Paneuropéenne*. Il commence par la biographie d'Ivan Schischmanoff, personnalité complexe et brillante du mouvement intellectuel bulgare et balkanique de modernisation et d'europanisation de la société balkanique. Il fut un de premiers professeurs de l'Université de Sofia (fondée en 1888), l'initiateur d'une riche activité de recherche ayant pour but la récupération de l'histoire culturelle de la Bulgarie et de la culture slave, fondateur de la recherche comparée de la culture populaire, mais aussi des littératures modernes des Balkans, dans leurs rapports avec les littératures européennes. I.S. est le modernisateur de l'enseignement bulgare (en tant que ministre de l'enseignement), diplomate, ensuite professeur à la Université de Freiburg (où il a fondé la chaire d'études slaves).

À Vienne, poursuivant le trajet intellectuel de I.S., la recherche de Koneva s'est portée sur l'activité du fondateur de *l'Union Paneuropéenne*, le comte autrichien Richard Nikolaus Coudenhove-Kalergi. R. Koneva valorise les dimensions de ce mouvement, le symbole lancé dans la pensée politique européenne, l'importance qu'il a représenté pour les intellectuels de l'Europe Centrale et, surtout, pour ceux de Balkans, où il fut connu justement grâce à Ivan Schischmanoff, devenu collaborateur et ami du comte Coudenhove-Kalergi. Après son adhésion, I.S. a fondé dans sa propre maison de Sofia une filiale de *l'Union Paneuropéenne* qu'il dirigea jusqu'à sa mort en 1928, tandis que d'autres filiales ont été créées en Grèce et en Yougoslavie. J'ajoute la Roumanie, où il y a eu une correspondance entre Coudenhove-Kalergi et N. Iorga, en 1934.

Le point de convergence du livre se déplace sur le sujet de *l'Union Paneuropéenne* dont l'existence, l'importance et l'impact sont mis en lumière historiographique par Koneva 70 ans après sa fondation. Pratiquement, *l'Union Paneuropéenne* fut le premier concept de *l'Union Européenne* de nos jours. Le livre ramène dans la mémoire historiographique un grand mouvement intellectuel d'envergure européenne des années 1920-1930: *l'Union Paneuropéenne*. Il est une contribution à l'histoire de mouvements intellectuels européens du XX^e siècle. A présent, quand la plupart de pays ex-communistes de l'Est et du Sud-Est ont rejoint l'Union Européenne, le livre revêt aussi une grande actualité. Le réflexe d'intégration dans l'Union Européenne est né de nos jours après une grande secousse, la chute de l'empire communiste; *l'Union Paneuropéenne*, qui se disait appelée à défendre l'âme européenne contre deux dangers, le bolchévisme et l'américanisme, fut créée après un autre

grand ébranlement: „la grande guerre”, le démembrement de quelques empires ainsi que des désastres nationaux subis par plusieurs pays d’Europe.

Ce mouvement a trouvé des sympathisants du rang de professeurs, prélats, diplomates, anciens ministres, écrivains, surtout un appui constant parmi les hommes d’Etat représentant des pays qui avaient eu le plus à souffrir du temps de la guerre.

Quelle buts visait-il, ce mouvement intellectuel?

Le 15 février 1922, le jeune comte autrichien R.N. Coudenhove-Kalergi, fils d’un diplomate, publie dans le journal berlinois „Vossische Zeitung”, l’article *Panuropa: ein Vorschlag*, où il développe des idées surprenantes au sujet de la reconstruction et de l’avenir de l’Europe. Il s’efforçait de persuader les hommes politiques de l’heure qu’ils avaient pour tâche d’éveiller chez les diverses nations d’Europe la conscience de leur solidarité historique et de les guider en la direction d’un rapprochement intellectuel et économique. Ce programme jouit toute de suite de l’approbation d’une série d’intellectuels de renommée: Paul Claudel, Paul Valéry, Rainer Maria Rilke, Albert Einstein, Thomas et Heinrich Mann, Gerhardt Hauptmann, Sigmund Freud, Ortega y Gasset, Richard Strauss, Aristide Briand, Otto von Habsburg, Nicolas Politis, Ivan D. Schischmanoff, Bruno Kreisky, Konrad Adenauer (ce dernier, Chancelier de l’Allemagne après la seconde guerre mondiale, sera aussi co-auteur de l’Union Européenne de nos jours). A partir de 1922 l’*Union Paneuropéenne* a eu son bureau central au Palais Hofburg de Vienne. En 1925 l’Union acquiert le statut d’institution. En 1924 Coudenhove-Kalergi publia *Das Pan-Europa Programm* où il compte parmi les adversaires de l’idée de l’Union les nationalistes chauvins, les communistes, les militaristes et les partisans de la taxe douanière. Il exigeait la séparation entre les questions d’ordre politique et les problèmes économiques, la mise en oeuvre d’une Convention militaire paneuropéenne et la conclusion d’une Entente anglo-européenne, d’un Pacte européen de garantie de la sécurité des frontières intérieures, la protection européenne des minorités, le désarmement international. En 1926 a eu lieu à Vienne le premier Congrès de l’*Union Paneuropéenne*, avec 200 participants venant de presque tous les pays de l’Europe. Parmi d’autres propositions du programme – «la suppression des visas à l’intérieur de l’Europe, monnaie unique, politique sociale unique». A l’occasion de ce Congrès on a nettement affirmé qu’une collaboration franco-allemande est la garantie d’une future paix en Europe. En même temps, Coudenhove-Kalergi rêvait pour la nouvelle communauté européenne une structure mobile et rationalisée comme celle du Commonwealth britannique.

Dans un article qui aurait dû diffuser les principes de l’*Union Paneuropéenne* pour la réorganisation d’une Europe unie et paisible, I. Schischmanoff posait la question: «la Bulgarie pouvait-elle vivre à tout jamais la haine dans l’âme ?». Dans son discours au Congrès, parlant au nom de tous les peuples balkaniques, il voulait faire savoir qu’ils aspirent «au retour dans notre ancienne patrie spirituelle, au retour en Europe». Le Congrès s’est déroulé sous le portrait de Kant, en tant que créateur de l’idée de Paix éternelle.

L’idéalisme de ce mouvement intellectuel aura longtemps été traité d’utopique. L’Union s’est réalisée pourtant, mais il a fallu subir encore une guerre mondiale qui a ébranlé l’Europe. Dans l’actuelle Union Européenne nous retrouvons en train d’être propagées la plupart des réformes conçues et espérées dans les années 30.

Après 1930, les fondateurs et les alliés de l’*Union Paneuropéenne* furent obligés d’émigrer: Coudenhove-Kalergi en Suisse puis aux Etats-Unis. De nombreux intellectuels allemands ont émigré eux aussi aux Etats-Unis. Certains sont rentrés en leurs pays après la guerre et se sont impliqués dans la construction de la nouvelle Union Européenne. Y compris R.N. Coudenhove-Kalergi, le père spirituel du plus beau projet de Patrie Européenne Commune.

Le grand intérêt du livre de R. Koneva est de remettre en mémoire un projet intellectuel européen auquel beaucoup d’intellectuels des Balkans se sont ralliés, avec l’espoir d’assurer ainsi la sauvegarde de leur pays. Dans aucune étude concernant les divers projets de fédération européenne qui sont apparus après la guerre, nous n’avons trouvé la moindre référence à l’*Union Paneuropéenne*. En partant de l’adhésion des intellectuels balkaniques à ce projet, R. Koneva attire l’attention sur cette initiative d’une grande valeur morale pour l’Europe.

Elena Siupiur

Mari A. FIRKATIAN, *Diplomates, mečtateli, patrioti. Bălgarija i Evropa prez pogleda na semeistvo Stančov* (Diplomates, rêveurs, patriotes. La Bulgarie et l'Europe vues par la famille Stančov), traduction de l'anglais par Dumana Ilieva, Sofia, Editions Paradigma, 2009, 464 p.

L'absence d'une continuité aristocratique dans la société bulgare est une des conséquences de cinq siècles de domination ottomane prolongée, l'élite médiévale étant totalement pulvérisée. Dans ces circonstances, la pépinière de ressources humaines pour les institutions de l'Etat bulgare moderne, créé en 1878, a été la représentée par la couche de notables locaux, connus collectivement sous le nom de « ciorbagii » (*tchorbadji*).

Une telle famille a été celle des Stančov, arrivés dans la région de Svištov vers la fin du XVII^e siècle, de la région de Berat⁵, une ville située dans le sud de l'Albanie d'aujourd'hui. Trois membres de cette famille vont jouer un rôle important dans la vie diplomatique de la Bulgarie, à savoir Dimităr Ianev Stančov (1863–1940), marié à Anna Grennaud, et deux de ses cinq enfants, Nadežda (1894–1957), devenu Muir par le mariage avec le baron écossais homonyme, et Ivan (1897–1972), marié à Marion Mitchell⁶, peintre américain. La vie, l'activité, et surtout les conceptions des membres de la famille Stančov, à la fin du XIX^e siècle et la première moitié du siècle suivant, ont fait l'objet d'une recherche approfondie de la part de l'auteur Mari A. Firkatian, professeur à l'Université de Hartford-Connecticut, spécialisée dans l'histoire, les langues slaves et l'évolution du statut de la femme dans la société⁷.

Ce qui est frappant, sans doute, chez les Stančov, dans cette élite bulgare cristallisée après 1878, c'est leur tendance cosmopolite. Ainsi, la carrière diplomatique les mettant souvent en contact avec de nombreuses personnalités étrangères et des réalités étrangères, les mariages avec des non bulgares étaient quelque chose de naturel pour cette famille, qui a même adopté la religion catholique et dans laquelle, d'après Dimităr Stančov, la langue bulgare était enseignée comme une langue étrangère (p. 433–438). La carrière diplomatique de Dimităr Stančov, venant après une période de 7 ans, pendant lesquels il avait été l'un des principaux conseillers du tsar Ferdinand I^{er} de Saxe-Cobourg-Gotha (1887–1918), compte à peu près trois décennies (1894–1924), avec une interruption dans les années 1915–1918, quand il tomba dans la disgrâce de ce souverain, dont il avait directement contribué à l'installation sur le trône de la Bulgarie, à cause de son orientation favorable à l'Entente. L'apogée de cette prodigieuse activité diplomatique, incluant des missions diplomatiques en Roumanie, dans l'Empire Austro-Hongrois, en Russie (1896–1906), en France, en Grande-Bretagne, en Belgique (1910–1915), au Pays-Bas (1922–1924), c'est la période octobre 1906 – janvier 1908, lorsqu'il a exercé même la fonction de chef de la diplomatie bulgare⁸. L'activité diplomatique d'Ivan D. Stančov, commencée en 1928, comprend une période de deux ans (1942–1944) passée à Galatzi, comme consul. Elle prend fin abruptement après l'échec de la mission diplomatique à Istanbul (l'été de 1944) et l'invasion de la Bulgarie par l'Armée rouge, lorsque l'ancien ambassadeur du gouvernement Bagrianov refuse de retourner en Bulgarie et réussit à s'échapper en Occident *via* Galatzi⁹.

La démarche de l'auteur américain d'origine arménienne se concentre sur la vie et le travail de Nadežda, l'année de sa mort étant, chronologiquement parlant, le point final de l'ouvrage. Nadežda fut la première femme-diplomate de la Bulgarie, (après avoir fait partie de la suite royale), rivalisant dans ce domaine, avec Alexandra Kollontay, prototype du personnage „Ninočka”, joué par Greta Garbo.

L'implication de Nadežda dans la diplomatie se circonscrit chronologiquement dans la période du gouvernement d'Alexander Stamboliiski (1919–1923), après l'assassinat duquel la fille de Dimităr Stančov présente sa démission, se réorientant vers l'activité journalistique¹⁰.

⁵ Tašo V. Tašev, « Ministrite na Bălgarija : 1879–1999, Enciklopedičen spravočnik », Sophia, 1999, p. 428

⁶ Ivan D. Stančov, “Diplomat i gradinar. Memoari”, Sophia, 2000, p. 386.

⁷ www. Hartford.edu/hillier/faculty/humanities/firkatian.

⁸ Tašo V. Tašev, *op. cit.*, p. 428–429.

⁹ Ivan D. Stančov, *op. cit.*, passim.

¹⁰ Naameta Mathur, review of *Diplomats and Dreamers : The Stancioff Family in Bulgarian History*, by Mari A. Firkatian, Landhouse MD, University Press of America, 362pp., dans le “Journal of Intrenational Women’s Studies”, vol. 10, 4, may 2009, p. 311–314, www. Bridge.edu/soos/jiws/may09/mathur.

Les sources principales de l'ouvrage sont représentées par des lettres et des journaux inédits, restés au stade de manuscrit, appartenant à certains membres de la famille et au comte de Bourboulon (mort en 1930), un collaborateur de D. Stančov à la cour du tsar Ferdinand. Pour consulter ce matériel documentaire, l'auteur a investigué non seulement l'archive personnelle de la famille Stančov mais aussi trois institutions d'archives, deux de Sofia et une de Stanford – Californie. A ces sources originales s'ajoutent un nombre de plus de 150 de contributions historiographiques, variant comme typologie, thème, taille et valeur, écrites surtout en anglais, bulgare et russe, mais aussi, en plus petit nombre, en allemand et en français, que l'auteur a regroupées, par commodité et sans trop d'inspiration, selon nous, sous le titre général „sources secondaires” (*vtorniči iztočnici*) sans opérer d'autres délimitations, sinon la séparation des titres des contributions écrites en alphabet cyrillique (russe et bulgare), de ceux écrits avec l'alphabet latin, en anglais, en allemand ou en français (p. 439–451). Nous retrouvons ici, d'une part, des volumes de mémoires publiés de certains membres de la famille (Ivan, Nadežda ou Anna, leur sœur), des diplomates bulgares (Siméon Radev, Stojan Petrov Comakov) et étrangers (Harold Nicolson George) et d'autre part, un grand nombre de livres, études et articles consacrés à l'histoire générale de la Bulgarie, des Balkans et de la Russie, mais avant tout, au contenu et à l'évolution de la vie socio – culturelle, en particulier à des sujets comme le statut des femmes, l'urbanisme, la formation des élites, le mental collectif, les caractéristiques des milieux politiques et diplomatiques etc.

Le livre est structuré thématiquement et chronologiquement, en 27 chapitres, regroupés en deux grandes parties de 11 et 16 chapitres, le moment de référence pour la délimitation des deux parties principales étant l'implication de la Bulgarie dans la Première Guerre Mondiale. Une note particulière est constituée par le chapitre 23 „Pătešestvija s Luks i confort”, (Voyages en luxe et confort) qui présente plusieurs vacances de l'entre-deux-guerres passées par la famille Muir dans des pays exotiques comme l'Egypte, le Kenya d'aujourd'hui, l'Inde et l'Amérique latine (p. 357–376).

Dans un compte-rendu du livre, écrit pour l'édition américaine, Mathur Naameta concluait que « sur le blason de la famille Stančov sont gravés le conservatisme et les contradictions », illustrant cette affirmation d'une part avec la répulsion de Nadežda à la vue de certains aspects „sordides” en Egypte, bien que son mari se soit enrichi grâce aux profits tirés du vaste empire colonial britannique, et d'autre part avec l'attitude réservée de celle-ci envers le mouvement féministe en général¹¹.

D'ailleurs, Mari Firkatian ne tait pas, elle non plus, les limites et les contradictions au sein du système de valeurs partagées par la famille Stančov, qu'elle analyse explicitement dans l'épilogue du livre (p. 433–438) et, implicitement, tout au long de l'ouvrage. La vision de la famille Stančov est caractérisée par le conservatisme, l'élitisme raffiné et distant, l'attachement à la monarchie et à la religion, la répulsion envers les idées révolutionnaires, égalitaires, mais aussi, dans une moindre mesure, au nazisme.

Mais l'auteur fait preuve de moins d'esprit critique lorsqu'elle présente ou rappelle les aspirations territoriale bulgares en Macédoine, en Thrace et en Dobroudja, qu'elle confond parfois avec sa partie méridionale, le Quadrilatère (p. 186, 204, 227), bien qu'il existe de nombreux ouvrages dans les milieux nord américains, dont certains cités dans la bibliographie, où ces questions sont abordées de manière plus nuancée¹².

En guise d'épilogue à ce que nous avons écrit, ajoutons que la famille Stančov a repris les liens avec le pays natal, après 1990, quand elle a pu enfin récupérer définitivement ses propriétés, dont la fameuse villa «Tri Kladenci» (Trois Fontaines), près de Varna; Ivan Ivanov Stančov, fils d'Ivan D. Stančov, né en 1929, a occupé, pendant trois ans, de 1991 à 1994, la fonction d'ambassadeur de la Bulgarie à Londres, puis pendant trois mois (Octobre 1994 – Janvier 1995), il a conduit provisoirement la diplomatie bulgare¹³. Comme dans le cas de Siméon II, l'histoire tend à refaire les liens brisés.

G. Ungureanu

¹¹ *Ibidem*.

¹² Ex : Barbara Jelavich, « *History of the Balkans* », 2 vol., Cambridge – New York, Cambridge University Press, 1983, passim.

¹³ Tašo V. Tašev, *op. cit.*, p.429; Ivan Ivanov Stančov, “*Vstapitelni dume*”, Ivan D. Stančov, *op. cit.*, p. 11.

Dinu C. GIURESCU, Rudolf DINU, Laurențiu CONSTANTINIU, *Romanian Diplomacy – An Illustrated History. 1862–1947*, Bucharest, Monitorul Oficial S.A., 2010, 343 p.

Just a couple of years ago, personnel in the Romanian Ministry of Foreign Affairs was still having a hard time completing the portraits gallery of the withholders of this office. The present book intends to fill such an information gap and manifests the growing interest shown nowadays by the Romanian historiography in a long ignored subject. The work is reviewing the diplomatic progress over time of the Romanian state, since its origins till the abolition of the monarchy, when it was included in the Soviet power zone. The book is a sequel of the first two volumes gathering the documentation on the organization of that ministry, which were published by Fundația Europeană Titulescu (*Organizarea instituțională a Ministerului Afacerilor Externe. Acte și documente. Volumul I. 1859–1919*, by Ion Mamina, Gheorghe Neacșu, George G. Potra, editors, Bucharest, 2004; *Organizarea instituțională a Ministerului Afacerilor Externe. Acte și documente, Volumul II. 1920–1947*, by Ion Mamina, George G. Potra, Gheorghe Neacșu, Nicolae Nicolescu, editors, Bucharest, 2006). The book is therefore answering to some recent developments in the historiography of South-Eastern Europe. One should record several publications dealing with the diplomatic history of the Balkan modern states like Елена Стателова, Радослав Попов, Василка Танкова, *История на българската дипломация. 1879–1913 г.*, София, 1994; Radoslav M. Rasporović, *Diplomatija Crne Gore. 1711–1918*, Podgorica-Beograd, 1996; Богдан Љ. Поповић, *Дипломатска историја Србије*, Београд, 2010.

It is not by chance that two of this book's authors, Rudolf Dinu and Laurențiu Constantiniu, belong to the panel of experts that have been painstakingly putting together the collection *Documente Diplomatice Românești* (Romanian Diplomatic Documents). The purpose of this book, printed under the patronage of the Ministry of Foreign Affairs, is to provide a personalized account of the past Romanian diplomacy that had been neglected for ideological reasons. To redress this injustice a strenuous rummaging through archives and private collections was required and it paid off handsomely, as many of the book's illustrations haven't been published before. A whole diplomatic world is vividly brought back to life with its habits, actors and inner workings, with its grandeur and vanities, and with its aristocratic traditions and practices, at least until 1918. It would be wrong to believe that the management of a diplomatic mission was just a sequence of frivolous or funny incidents, like the story told about the politician Nicolae Fleva who, being sent at the Romanian legation in Rome, was naïve enough to ask his minister to appoint him as ambassador, which title was at that time exclusively reserved to the representatives of Great Powers. Rudolf Dinu's study on the Old Kingdom's diplomacy (pp. 63–187) not only paints a vivid fresco of the diplomatic world, but brings compelling conclusions on matters still sensitive in the Romanian historiography. Case in point: the lack of concern for the country's long-term security interests shown in 1914–1916 by the Romanian decision-makers who, being obsessed by the national project, failed to seriously consider the consequences of a collapse of the security system created after Independence. In other words, going out from the Austro-German *glacis*, of which Romania had been part for more than thirty years. Without a viable security provider in the post-1918 power vacuum of Central and Eastern Europe, Romania ended up, twenty-five years later, in the Soviet strategic *glacis*.

This is an enticing work, containing information that the interested historians will surely find useful: the list of the ministers of Foreign Affairs serving in the period under review (pp. 315–317), the list of the heads of Romanian diplomatic missions (pp. 318–331) or of the personnel in the Romanian diplomatic corps since 1908 (p. 75). A valuable contribution to the history of modern diplomacy in South-Eastern Europe.

Daniel Cain

Tatiana JOVIĆ, *Diplomatic Missions in the Principality and the Kingdom of Montenegro*, National Museum of Montenegro, Cetinje, 2010, 359 p.

Montenegro. A tiny, extremely wild, almost impracticable land, a negligible quantity for the European world at the turn of the last century. A poor country whose capital was smaller than many backwater European towns. The poverty of the country did not permit it to pay its own way in the world, a fact which figured prominently in the conduct of its foreign affairs. So much so that, more than three decades after its independence was recognized, the distinguished emissary and attorney minister in Constantinople was the only Montenegrin diplomatic representative abroad. Nevertheless, Montenegro was an important chess piece in matches between Vienna and St. Petersburg for hegemony in the Balkans and between Vienna and Rome for dominance in the Adriatic. In the decade before World War I, Montenegro exercised political influence far out of proportion to her small size and meager resources. Cetinje, her unimposing mountain capital, was the site of constant diplomatic activity: after the Berlin Congress in 1878 eleven diplomatic missions were established here. Doubtlessly, credit must be given to the highflying Nicholas of Montenegro, who cunningly used the geographical position of his country in the volatile Balkans, a region of conflicting nationalist aspirations and Great Powers rivalries. One of the least prepossessing capitals in Europe, Cetinje is a less than popular destination among the European diplomats. Both due to its inclement weather and tiresome travels, and the lack of any aristocratic society, that forces the diplomatic corps officers into a modest, dull lifestyle. As found first hand by Western travelers, there are no imposing buildings, no theatres, no crowded streets, neither electric trams nor trains. Everything is of the simplest kind, almost primitive. For such causes, some diplomats will choose to set up their residencies in Dubrovnik.

This book is surprising by the richness and diversity of information on an apparently unprepossessing subject. Up to now, studies of Montenegrin diplomatic relations were primarily focused on the research of the development of these relations with the countries which had already had their formal representative in Cetinje. Tatiana Jović has more ambitious, and successful, plans. Her attention is focused on the structure of the diplomatic and consulate personnel, their residencies, and on the influence they had on the civilization and cultural development in Montenegro. Their activities, finds the author, had an especially pronounced effect in the Montenegrin capital, whose urban and cultural development was significantly prompted by the presence of the foreign representatives. For instance, an interesting segment of the modernization of Montenegrin society and its adoption of the European standards is illustrated by the established ceremonial of the foreign diplomat's reception.

Each of the eleven diplomatic missions is dealt with individually, using the same criteria: its history, the list of the diplomatic and (where applicable) consular personnel, the relations of the mission heads with the Montenegrin sovereign, and the history of the buildings where such missions operated. All such information is supported by photographs from King Nicholas's residence located in Cetinje. This offers the reader a partial, but true picture of these buildings and the scenes from the cultural life of the diplomats during their residence in Cetinje, as well as elsewhere in Montenegro. The picture is a result of an impressive research work: local archives, Montenegrin periodicals, almanacs, memoirs and travel writing. Especially precious information about the interiors of these residential buildings in Cetinje was found in the Austrian State Archives in Vienna, as well as in the British, Italian, and Greek embassies in Belgrade.

This is not simply a riveting book warmly recommendable to all those interested in the history of the modern diplomacy in the South-Eastern Europe. We would venture to say that Tatiana Jović imposes a model here that should be followed by other fellow researchers. Even though, for various reasons, a work dealing with such developments is sadly hard to imagine being released anytime soon in Romania or Bulgaria.

Daniel Cain

Богдан Љ. ПОПОВИЋ, *Дипломатска историја Србије. Завод за уџбенике и наставна средства*, Београд, 2010, 621 p.

A career diplomat and a descendant of a family that has provided Serbia with multiple generations of intellectuals and diplomats, Bogdan Lj. Popović (1913–2010) has earned, among the Belgrade historians, the renown of a literal treasure trove of archive records. He acquired such status after decades-long meticulous rummaging through the depositories in Yugoslavia and in the capital cities of the countries where he served as a diplomat. After co-editing with Dušan T. Bataković the memoirs of his grandfather, Dimitrije, a Serbian minister in Sankt Petersburg during the Balkan wars (Димитрије Поповић, *Балкански ратови 1912–1913*, Београд, 1992), Bogdan Lj. Popović dedicated his last years of life to researching Serbia's diplomatic history over the modern times. Showing a keen interest in the institutional development of a new state entity, he first published a history of the Serbian Ministry of Foreign Affairs dealing with the period between the first Serbian rebellion (1804) and the rise of the Kingdom of Serbs, Croats and Slovenes (1918). The said book (Bogdan Lj. Popović, *Istorija Ministarstva Inostranih Dela Srbije*, Београд, 2005, p. 165) traces the genesis of such institution, the operation and organization of which is a reflection of the international status of the small Balkan state. During a century, the country advances its status from an integral part of the Ottoman Empire to a Kingdom maintaining a diplomatic network comparable to those of its neighboring South-Eastern European states. This diplomatic system goes on to include as many as 14 diplomatic missions and 81 consulates by the time of the World War I. Such early chapter of modern diplomatic history is thoroughly dealt with by this ample book, released shortly after the death of this most respectable author. His purported purpose is to provide an all-embracing analysis of Serbia's international status, its relations with its foreign partners and its role in the Balkan area during 1798–1918.

The book includes three sections, each capturing distinct ages in the modern history of Serbia: a rebelling pashalic, an autonomous principality and an independent state. For Popović, the diplomatic history of a state must proceed from its formal documents, which also serve as a litmus test of its then-current international status. More specifically, we mean such documents supported by the state authority: treaties, protocols, agreements, notes, memorandums, diplomatic instructions and any other papers issued by the chancellery of the Ministry of Foreign Affairs. Therefore a strictly event-based, chronological approach is embraced here for, as he is the first to admit, the author is only faintly interested in memories, and private notes or correspondence. Says the Serbian historian, this kind of documents may be interesting all right, and even useful in specific respects, but then can't possibly act as a bona fide resource of a diplomatic history. As private documents they are often biased and even unreliable, and were compiled some time after the occurrence of the related events for that matter. It's a fair approach indeed, to some point. However, the use of such documents would have not adversely affected the quality of the book. On the contrary, one might say.

This is a book much needed by all those interested in Serbia's modern history. Moreover, it could have become a valuable instrument for historians, had it been accompanied by a bibliography and appendixes containing detailed information on the timeline of the Serbian diplomatic missions.

Daniel Cain

Glenn E. TORREY, *The Romanian Battlefield in World War I*, Lawrence KS: University Press of Kansas, 2011, XVI + 422 pp.

Glenn Torrey has devoted nearly five decades to painstaking research in an exhausting array of civilian and military archival repositories in Romania, Austria, Germany, France, Russia, Italy, Great Britain, and the United States dealing with Romania and World War I. His extensive studies of the international/diplomatic aspects related to Romania and the Great War have been previously collected as *Romania and World War I* (1998). This handsomely produced first rate work completes the portrait with a detailed analysis of the Romanian battlefield during the war. In addition to the archival

explorations mentioned above, the author's exposition rests on a number of his own key contributions, including *Romania in the First World War 1914–1919: An Annotated Bibliography* (1981); *When Treason Was a Crime: The Case of Colonel Alexandru Sturdza of Romania* (1992); *The Revolutionary Russian Army and Romania, 1917* (1995); and his pathbreaking work on General Berthelot, including an edition of *General Henri Berthelot and Romania. Mémoires et Correspondance 1916–1919* (1987) and a full-length study of *Henri Mathias Berthelot: Soldier of France, Defender of Romania* (2001).

This book evinces the hallmarks of Prof. Torrey's work on every hand. Scholars dealing with diplomatic and military topics are not always the easiest to follow through the thickets of events and argumentation; not so with Prof. Torrey who does not allow archival detail or his grasp of the secondary literature to overwhelm the story or the reader, while meticulously backing up every statement from original sources and documents. The book is fair to a fault, tightly organized, clear, and a pleasure to read.

The story begins with three chapters on Romania's road to war between 1914 and 1916, when Romania opted for neutrality, and when, under a new king, Romanian foreign policy came completely under the control of its *realpolitik* Prime Minister, Ion I. C. Brătianu, a man who "is alleged to have 'read Machiavelli by night in order to apply him by day.'" (7) Brătianu managed to navigate the tricky journey from Central Power ally to non-alignment to membership in the Allied camp "so successfully that the Entente was in doubt and the Central Powers deluded until the last minute." (8)

Romania's entry into the war against Germany and Austria-Hungary was predicated on the promise that Transylvania would be annexed to the Romanian Kingdom. This commitment, the author notes, amounted to the unplanned breakup of the Austro-Hungarian Empire and created no end of difficulties for the 1919 Paris Peace Conference. Romanian participation was conditioned on military supplies being provided to Romania, an Allied offensive on all fronts to prevent the Central Powers from focussing on the Romanian front, and security against a Bulgarian attack (i.e. the opening of a second, southern front). In the event, none of these conditions were fulfilled by the Allies. In addition, he argues, the Romanian army was inadequately prepared and equipped, inexperienced, and badly led. Its infrastructure was backward and its military planning—which had to completely reverse its pre-war orientation—was contradictory, politicized, and not well-conceived.

Chapters 4–8 deal with the opening of Romania's direct participation in the war in August 1916. Impressive advances on the Transylvanian front led to an attack by the Central Powers on Romania's Bulgarian front, the Romanian offensive stalled and then was derailed by the needs of the Dobrogea front. This led to the disasters at Turtucaia and Silistria and failure at Flămânda. Soon the Romanians met bitter defeat across the board and forty days after their initial successes in Transylvania they were driven back into the mountain passes, they had lost Constanța and most of the Dobrogea, and the government in București began to prepare for an evacuation to Moldova. Eventually the Germans' probing attacks on five critical passes paid off and the Austro-German armies crossed into Oltenia at Târgu Jiu. They were ready to sweep across southern Romania. The reality was, Prof. Torrey points out, that the Romanians "faced an all but impossible task of conducting a two-front war against superior enemies led by several of Germany's most competent field commanders" (p. 44).

Despite this debacle, the author repeatedly emphasizes the courage and stubborn resistance of Romanian soldiers even though they were poorly led, lacked weapons, artillery support, and air reconnaissance, and faced elite opposition. He also notes that the Romanian front tied down considerable Austro-German forces. And, in mid-October, General Berthelot and the Mission Militaire Française had arrived in Romania; they were to play a salutary role thereafter.

Chapters 9–10 detail the Austro-German conquest of Wallachia and București. On November 21, they occupied Craiova; by December 6, Mackensen was in the Romanian capital. Here, as in the Dobrogea, the Romanians' fate, according to Prof. Torrey, was sealed by the failure of the Russians to provide promised assistance and troops in a timely fashion. With the Austro-German occupation of Focșani on January 8, 1917, the Central Powers' attention was diverted elsewhere and offensive actions in this area ceased.

What were the consequences of the Romanian collapse? Though the Central Powers now had access to rich Romanian resources (food and fuel), in the view of Ludendorff, "Despite our victory

over Romania, we became weaker in the overall conduct of the war” (p. 168). On the Entente side, the Romanian defeat meant that Russian forces were forced to be overextended, discontent with the Tsarist regime increased (contributing to the Russian Revolution), and it helped overturn the Briand and Asquith governments in Paris and London. For Romania, participation in the war was horrific: they suffered hundreds of thousands of casualties, lost the majority of their territory, their national existence was in danger, and they only had 39% of their army left.

Chapters 11–14 deal with the remarkable reconstruction of the Romanian army under Berthelot and the three great 1917 battles of Mărăști, Mărășești, and Oituz. Key to this stage was Berthelot’s insistence that Romania reject Russian proposals to evacuate the Romanian army and government deeper into Russia. This, he said, would not only lead to a loss of French influence, but would give the Russians too much control over the Romanians and would decisively undermine the moral of Romanian soldiers. He looked prescient when the Russian Revolution broke out. Prof. Torrey details the appalling circumstances in which the Romanian army needed to be rebuilt (epidemics, little food, virtually no housing, and a significant number of troops who didn’t even have shoes). In the end, the Romanian army was reshaped into a modern fighting force with front-line weaponry on a par with that of the Germans and actually superior to those of the Austro-Hungarians.

The Russo-Romanian offensive at Mărăști in July 1917 led to a breakthrough the Austro-German lines by Romanian forces, but the flaw in the plan was the Russians, whose armies had become disrupted by the March Revolution. Orders from Petrograd to cease offensives across the Russian fronts aborted the attack. The battle had regained 500 square kilometers of Romanian territory, but more importantly it showed that the Romanians could fight successfully if trained and equipped and boosted Romanian morale significantly.

Mărăști led to Austro-German offensives at Mărășești and Oituz in August. Once again, the new Romanian army performed admirably (as did some of the Russians), with the result that Mackensen’s hopes of occupying all of Moldova and Romania’s total defeat were prevented. As the official Austrian history put it: “The idea of the German OHL to invade Moldavia over the Siret was wrecked on the resistance of the Romanians” (236). Indeed, the German General Morgen wrote, The Romanians “had become respectable opponents They fought better, were more skillfully led ... than at the beginning of the Romanian campaign” (236). The same was true at Oituz, where the Austro-German effort to outflank the Romanians failed as well. These were the last offensives of the war on the Romanian battlefield. The author concludes that “for the Romanians, these battles were a defining moment in their national experience”, playing “a crucial role in persuading the Entente to stand by the promises made in the Treaty of 1916” (p. 254).

Chapters 15–17 wrap up the story. Though offensive operations on the Romanian front ceased, there were numerous plans, feints, and active propaganda wars on both sides between September 1917 and the end of the war. The collapse of the Russian army in 1917 contributed to Romanian occupation of Basarabia in January 1918 and the union of Basarabia with the Romanian Kingdom in April. On the other hand, chaos in Russia led inexorably to an armistice at Focșani in December 1917, the Peace of Buftea in March 1918, and the Treaty of București in May with the Central Powers. These were on increasingly onerous terms, but, the writer argues, the Romanians were able to string out the negotiations despite an increasingly untenable position and thereby undermined the last gasp Ludendorff offensive in the west. And, in the event, the Treaty of București was never actually signed by King Ferdinand, which allowed Romania to resist complete demobilization and eventually rejoin the Entente moments before the end of the war. The book closes with an epilogue that deals with the German evacuation of Romania after November 11, the return of King Ferdinand to București after two years in Iași exile, and the Romanian occupation of Hungary and Budapest in 1919, and a brief concluding chapter that provides a useful précis of the subject under consideration.

Prof. Torrey’s book includes maps for every key military action, a well-chosen series of illustrations, a comprehensive index, and a bibliographical essay. All in all, this is a fitting climax to the author’s dedicated and balanced investigation of Romania and the First World War. Highly recommended.

Paul E. Michelson

Keith HITCHINS, *Ion I. C. Brătianu: Romania* (London: Haus Histories, 2011), XIII + 219 pp.

This volume is part of a series dealing with „Makers of the Modern World: The Peace Conferences of 1919–23 and Their Aftermath”, designed to present a comprehensive look at the peace conferences using a biographical approach. The choice for Romania was easy: Ion I. C. „Ionel” Brătianu (1864–1927) was the chief Romanian negotiator at the Paris Peace Conference, was head of Romanian’s leading political party, the National Liberal Party, several times Prime Minister, and had been the man primarily responsible for Romania’s participation and conduct in World War I. The choice of author for this volume was easy as well: Keith Hitchins probably knows more about Romanian history in the 19th and 20th centuries than anyone. His two volume history, *The Romanians, 1774–1866* (1996) and *Romania, 1866–1947* (1994), will be the standard works for a long time to come, and provide the basis and context for this welcome treatment of one of the most significant Romanian leaders of the 20th century.

The book is organized into three sections: 1) five chapters dealing with Brătianu’s background and political activities from 1895 to 1918; 2) two chapters on his activity at the Paris Peace Conference and its impact on Romanian history between 1919–1927; and 3) a brief concluding chapter on his legacy and Romania between 1927–1944. There is also a lengthy comparative chronology of some forty pages and a note on further reading.

The author rightly stresses the continuity between Ionel Brătianu’s career and ideas and those of his father, Ion C. Brătianu (1821–1891), one of the founders of the Romanian liberal tradition, himself several times prime minister, a leading nationalist, and a central figure in most of the key events and issues that were involved in Romanian development in his lifetime. Prof. Hitchins singles out modernization/Westernization, agrarian reform, and widening of the electorate as the driving concerns for Ionel Brătianu, as he, too, was a central figure in most of the historically important developments in Romanian history during his lifetime.

One of the author’s premises is that „Ionel Brătianu was an engineer by training, a politician by vocation, and a historian by avocation. These occupations complemented one another” (p. XII). He convincingly demonstrates that this provides the key to understanding the younger Brătianu’s ideas and life. He also argues that Brătianu and his father were pragmatists, which meant that the „national” in National Liberal Party „was the supreme ideal which gave meaning to all his endeavours”, (p. XIII). This, unfortunately, trumped all other considerations.

Ionel Brătianu was a Westernizer and second generation party builder who wanted to broaden the National Liberal Party’s base. This amounted to a transformation of Romanian liberalism as protectionist liberalism (as articulated by P.S. Aurelian) became part of the party platform along with agrarian reform and education. Prof. Hitchins notes that Brătianu often used Bismarckian analogies in promoting statist solutions to these problems and saw Cavour as a role model. When he became Prime Minister from January 1909 to January 1911 (which he combined with the jobs of Foreign Minister and Minister of the Interior for much of that time), he was able to begin implementation of these policies. Hugh Seton-Watson’s question – whether agrarian reform could ever be economically viable – apparently never occurred to Brătianu or almost anyone else. The author points out that by the early 20th century, Romanian liberalism has transmuted itself into „neo-liberalism”, something quite different from the classical liberalism of the 19th century. Interestingly, Ionel Brătianu was also confronted by outsiders over Romania’s treatment of the Jews. He seems to have learned little from his father on this count other than the lame argument that Romanian anti-Semitism was not really anti-Semitism because it was economic not racial. Finally, and unlike his father, Ionel was a ladies man, whose personal conduct mirrored the casual morality of the Romanian ruling class.

Internationally, Prof. Hitchins emphasizes Ionel’s continued support for the 1883 secret alliance between Romania, Germany, and Austria-Hungary, though he was increasingly afraid that Vienna was losing control of the Hungarians (It should be noted that this „secret alliance” was one of the poorest kept secrets in a country not noted for keeping secrets). The Austro-Hungarian annexation of Bosnia-Herzegovina in 1908 and the Balkan Wars of 1912–1913 fatally weakened his commitment to the Triple Alliance. The Balkan Wars, in which Brătianu saw service, was also an eye opener for Romanian peasant soldiers who were astonished at the prosperity of their Bulgarian counterparts and

were radicalized as a result. Franz Ferdinand was Brătianu's last hope; his assassination in 1914 was a blow in more ways than one.

At the outbreak of the war, Brătianu pursued neutrality. Prof. Hitchins finds his dogged adherence to what he saw as Romania's interests in the face of intense internal and external pressure between 1914–1916 „remarkable” (p. 71). Unlike most foreign commentators, the writer does not make it a point of stressing Ionel Brătianu's oft-cited Machiavellian politics. His father has been double-crossed by the Russians in 1878. In World War I, Brătianu similarly „felt not only abandoned but betrayed. He could forgive neither the Allies for making promises which it now [1916] appeared they had little intention of fulfilling... He found in the present circumstances confirmation of his often-repeated observations that small states could hope at best to be treated as tools by the Great Powers and must therefore be prepared at every turn to defend their legitimate aspirations without compromise” (p. 87). Indeed, why should it be less reprehensible for big countries to lie and deceive?

And so it went at the Paris Peace Conference, with Brătianu bluntly confronting the patronizing arrogance and hypocrisy of Great Power leaders Clemenceau, Lloyd-George, and Wilson toward small countries. That honey might catch more flies than vinegar could be argued, since the pacific Alexandru Vaida managed to wring more concessions out of the Paris conference than Brătianu did. And it is also the case that the advent of the Bela Kun Communist regime in Hungary was „a god send” for Brătianu as it allowed him to flout the will of the conference and occupy much of Hungary in 1919. In the end, Brătianu (and Vaida) got almost all that Romania wanted in 1919–1920, more than doubling its territories and nearly the same for its population. This came with costs, not least of which was the increase of Romania's minorities populations from 8% to over 25%.

Though the National Liberal Party lost the 1919 elections they had conducted, it returned to power from January 1922 to August 1926. Steps were taken to consolidate Greater Romania (a new constitution in 1923, dramatically increased centralization, and rigid control of minorities); to promote economic modernization (through protectionism and agrarian reform); and to defend the security of its new borders (through the Little Entente, created as a counter to Great Power assertion in the area). The Brătianu era came to a close rather abruptly with the death of King Ferdinand in July 1927, followed by that of Ionel Brătianu in November 1927, aged 63.

Though Romanian economic development after 1930 continued to follow the general path laid out by Brătianu and the National Liberals, Romanian political life rapidly deteriorated in a period in European history aptly named by Élie Halévy „The Era of Tyrannies”. Dictatorship, World War, and finally occupation and takeover by the USSR followed, and all the things „characteristic of the Romania that Ionel Brătianu had striven to put into place were swept away” (p. 157).

In addition to a few well-chosen pictures and several maps, the book includes a number of useful „insert” biographical notes on individuals relevant to Romanian history in the 19th and 20th centuries. Prof. Hitchins' study is an excellent introduction to Ion I. C. Brătianu and his times and makes the career of this crucial figure in Romanian development accessible to English speakers in a deeply scholarly fashion for the first time. It is well worth reading.

Paul E. Michelson

Bernard LORY, *La ville balkanissime. Bitola. 1800–1918*, Les Cahiers du Bosphore, LX, Les Éditions Isis, Istanbul, 2011, 888 p.

An impressive work dealing with the heyday of a Balkan city which now can only surprise its visitors with its melancholy-ridden air. A couple of years after the release of a great book on a city that made history through its cosmopolite past (Mark Mazower, *Salonica: City of Ghosts, Christians, Muslims and Jews, 1430–1950*, Harper Collins, London, 2004, 525 p.), we welcome the equivalent on Bitola – „the consuls' city”, as it was called a century ago. Bitola for Macedonians, Bitolja for Bulgarians, Bitolj for Serbs, Monastiri for Greeks, Bitule for Aromanians, Monastir for the French, Manastir for Turks and Albanians, the city is only second to Thessaloniki as the largest metropolis of the 19th century in the Ottoman Balkans: nearly 50,000 inhabitants around 1913. As a multi-denominational,

multi-religious and multi-linguistic place (no less than seven languages could be heard on its streets), Bitola was a space of peaceful co-existence, but a place arduously fought for, at the crossroads of the territorial ambitions of all the surrounding Balkan nations. The advent of the national state sentenced the traditional spirit of the city to an irreversible decay. For the author, Bitola's past is a major subject of Balkan history rather than an instance of micro-history. This is because, unlike some Balkan historians that parochially approached the subject just in terms of a city „of their own” (either Greek or Bulgarian), the Frenchman Bernard Lory successfully set out to reconstruct the history of Bitolia as a whole, without leaving aside any of the communities inside it. An approach justified by the fact that none of such groups could claim absolute majority in the 19th century. The French historian asks himself whether the practice of cohabitation among the Bitola communities might not provide the lessons we need nowadays for a peaceful coexistence, a convenient device for people of various backgrounds and traditions in our continuously growing cities.

A city without a firm ethnical majority is the ideal medium for an investigation into how consensus was managed in the multifarious Balkan society until nationalism destroyed it. Lory is examining all the city's communities, their internal developments and how they interacted with one another. They underwent profound changes and defined themselves in national rather than denominational or religious terms. Originally there were three clear-cut religious communities: Muslims, Christians and Jews, what we may call a society of *millets*. The national idea that permeated the city by the mid-19th century emphasized new identity elements, such as native language and national historical background. What followed, after 1878, was a devotion to territorial topics and this later development aimed at sharing the Ottoman Empire's European provinces among the emerging Balkan states. Such states would convert Bitola into a ground for scholarly battles and a hotbed for revolutionary movements, as education was purported to show off the high degree of „civilization” of each individual community and, what was more, to condition future generations of passionate activists. In that highly verbal and multilingual world, where the *čaršija* (the city's commercial hub) – as trading is the main binding factor in a multicultural society – played a schooling role, the school ruined the old order, by producing citizens educated with a nationally exclusive and anti-Ottoman frame of mind. The sequel was a significant decrease in the number of multilingual individuals. This is also the drama of modern day's Balkan studies, finds Bernard Lory, i.e. a shortage of genuine Balkan experts, acting as academic counterparts of the merchants in *čaršija* of old times.

The author believes that, despite that religious and linguistic hotchpotch, Bitola was an “organic whole” for as long as the rising national intolerance was mastered. He also goes to great lengths to identify the aspects that contributed to multicultural coherence. First and foremost, people were proud to live in a city; it imparted them a sense of superiority towards their fellow-countrymen, irrespective of their Christian or Muslim background. Moreover, such citizenship was shown by their familiarity with multiple linguistic codes, multiple calendars and multiple monetary systems. Citizen's ethics is the ethics of the *čaršija* and of the *esnafs* (guilds): a society hierarchically layered according to its members' seniority and experience, where personal interest is always trumped by collective interests. The rules of conduct are embraced by almost everybody, and honesty, integrity, respect for the elders are part of a set of shared values. Such values are not opposed to a curiosity for modern fashions, which makes it easier to receive well some new elements of European civilization. The agents of modernization are numerous and do not necessarily share common pursuits: they are as diverse as officers and clerks of the *Tanzimat*, rich merchants, missionaries and consuls, and high school graduates. Bernard Lory concludes that, in spite of the diversity of its population, this Ottoman city leaves the impression of a strong social homogeneity and cohesiveness. Nevertheless, such picture would soon fade away after the conflicts that raged around the turn of the century. The havocs related to wars and the mass immigration phenomenon, both brought on by the re-mapping of the Balkan, would have fatal results.

Finding here a chronological account of the events that put their imprint on Bitola from 1800 to 1918 along with elements of social history and history of mentalities, those who take interest in the urban history of South-Eastern Europe will greatly benefit from this book.

Daniel Cain

Zwischen Wissenschaft und Politik. Fritz Valjavec's Briefwechsel mit rumänischen Gelehrten (1935–1944), Hrsg. Stelian MÂNDRUȚ, Rudolf GRÄF, Cluj-Napoca, Academia Română, Centrul de Studii Transilvane, 2010, 574 p.

Un volume de documents d'une incontestable portée pour l'historiographie roumaine et allemande, muni d'une préface signée par le professeur Camil Mureșan et d'une postface par Anneli Ute Gabanyi, mais aussi par deux études introductives qui appartiennent aux éditeurs (Rudolf Graf: Fritz Valjavec, *ZWISCHEN WISSENSCHAFT UND POLITIK. Fritz Valjavec's Briefwechsel mit rumänischen Gelehrten (1935–1944)*) et Stelian Mândruț, *ZWISCHEN WISSENSCHAFT UND POLITIK. Fritz Valjavec's Briefwechsel mit rumänischen Gelehrten (1935–1944)*). Les deux éditeurs publient la correspondance de Valjavec avec 27 savants roumains, qui couvre les années 1935–1944, c'est-à-dire la période la plus dure du nazisme dans le sud-est européen. L'initiative de cette vaste correspondance qui a frayé la voie à des amples recherches et a facilité la publication de dizaines d'études sur la sud-est européen appartient en premier lieu à F.V. Mais à ses débuts la correspondance reflète les intérêts politiques de l'Allemagne pour le sud-est européen exprimés par les voix et par l'activité de certains scientifiques lesquels, afin de dérouler leurs propres recherches, ont su bénéficier des facilités mises à leur disposition par l'État national-socialiste allemand.

La correspondance témoigne de l'intérêt de l'école allemande pour les Allemands vivant dans l'espace sud-est européen mais, graduellement, elle se dirige vers l'ensemble de cet espace culturel. La correspondance trouve ses sources aussi dans l'intention d'attirer des scientifiques de cette zone dans une collaboration sur des thèmes qui intéressaient l'école allemande, mais aussi sur ceux qui définissaient le sud-est européen.

La teneur de cette correspondance est exclusivement scientifique et, tout comme les intérêts des correspondants, elle couvre les espaces suivants: histoire, philologie, études germaniques et slaves, folklore, ethnologie, ethnographie, théologie, géographie et géopolitique. Et l'on découvre dans cette correspondance comment dans l'historiographie allemande se sont imposés, graduellement, les problèmes propres à l'histoire du sud-est européen, à l'histoire et à la culture roumaines.

Le volume offre au lecteur un corpus de 473 lettres, un tableau chronologique des études roumaines publiées dans «Südost-Forschungen» et «Südostdeutsche-Forschungen», une liste des comptes-rendus et des notices bibliographiques publiés par des spécialistes roumains dans les mêmes revues, un registre synoptique (alphabétique et chronologique), une Statistique des correspondants (alphabétique et chronologique), Index de noms, Index thématique et géographique. Le volume est complété par un appareil critique bien mis au point. Par la correspondance publiée, comme par le rigoureux appareil critique, le volume de R.G. et S.M. représente la récupération d'une période riche de la recherche roumaine, entre 1933–1944, par la mise en valeur des études roumaines et allemandes qui concernent l'espace roumain, études pour la plupart «oubliées» qui après la seconde guerre-mondiale furent interdites ou détruites et leurs auteurs jetés dans les prisons communistes (où, certains, sont morts). Le volume ramène dans la mémoire historiographique roumaine et allemande toutes ces études valeureuses pour l'ensemble de la culture.

En Roumanie, la revue „Balcania” (de l'Institut Balkanique dont le directeur fut Victor Papacostea) a publié dans les années 1937–1947 des dizaines de comptes rendus, notes bibliographiques concernant des études et des volumes signés par de nombreux scientifiques allemands, études de byzantinologie, études ottomanes, en général des contributions portant sur le sud-est européen. La RESEE a publié en 1998 une «Bibliographie chronologique et thématique» complète de la revue «Balcania» où se retrouvent les études mentionnées.

Elena Siupiur

Miodrag MILIN (éd), *Srbii u Rumânii (Les Serbes en Roumanie. Séquences et données de l'histoire récente)*, Arad, Belgrad, Vršac, 2011, 304 p.

Le professeur Miodrag Milin, réputé spécialiste des relations roumano-serbes aux XIX–XX siècles et du statut de la minorité serbe du Banat, revient dans l'attention du monde scientifique avec un projet commun des chercheurs roumains et serbes. Le résultat est un volume d'études, de documents officiels et de sources orales. Il analyse, d'une part, la situation créée au Banat après le déclenchement du conflit (attisé par Staline), entre les pouvoirs communistes de Bucarest et de Belgrade (1948–1956), donc entre Gh. Gheorghiu-Dej et Iosif Broz Tito. Le volume d'études est fondé sur des documents provenant des archives de la police secrète yougoslave (UDBA), des archives de la „Securitate” roumaine, du Conseil National pour l'étude des archives de la „Securitate” (CNSAS), mais des archives de l'Union des Associations Culturelles Démocrates Slaves de Roumanie et de l'ARLUS. L'on y étudie des situations et des événements de la période qui fut la plus sinistre du régime communiste – à partir de 1947 –, marquée par des arrestations en masse des minoritaires serbes du Banat mais des Roumains aussi, par l'enlèvement en style „gangster”, par la UDBA, de citoyens serbes de Roumanie, par des assassinats commandés par cette institution même, des déportations dans la plaine du Bărăgan (1951–1956), par la terreur à laquelle fut soumise la population serbe du Banat pendant la campagne contre Tito; l'on y étudie de même le comportement des armées soviétiques durant l'occupation de la zone roumaine et serbe du Banat. Une analyse détaillée concerne les délations commises par peur qui ont conduit à des arrestations et des assassinats. D'autres aspects, comme la persécution des écoles en langue serbe, le contrôle exercé sur l'Eglise serbe dans la période communiste sont aussi analysés et l'auteur présente des témoignages obtenus par des interviews avec les survivants.

Le lecteur découvre des situations, des images et des événements restés inconnus, «cachés» ou «oubliés», en égale mesure inconfortables pour les Roumains et pour les Serbes. Ce sont là des vérités, parties intégrantes de notre propre histoire roumaine, pour lesquelles le livre de M.M. s'érige en témoin pour les générations qui les ont vécues et pour celles qui leur succéderont.

Dans son étude introductive, le professeur M.M. pose quelques questions, celles du chercheur humaniste stupéfait de l'abjection qu'il découvre sous l'apparence de la «normalité communiste» que nous avons vécue pendant un demi siècle. M.M. se demande:

«Une chasse à l'homme, sans témoins et sans traces écrites, mise en œuvre par la police yougoslave, en terre roumaine? Comment fut-il possible qu'en présence de l'Armée Rouge, les aspirations des Serbes vivant aux confins de la frontière, déçus par l'offre dérisoire de la condition de minoritaires dans une Roumanie prise en gestion par les communistes, redeviennent actives? Comment est-elle née, des angoisses réelles et de la corruption, la nouvelle et caricaturale culture prolétaire serbe – si l'on regarde aujourd'hui –, excessivement politisée, vrai instrument de torture, de dégradation identitaire? De quoi le monde de Timișoara avait-il l'air en plein stalinisme, traumatisé par la présence des troupes soviétiques qui ont étouffé toute trace d'expression libre de l'esprit national roumain? Quelle a été l'attitude de la «Securitate» à l'égard de l'Eglise Orthodoxe Serbe, la plus conservatrice institution minoritaire, mise sous contrôle et, si nécessaire, sous une dure répression avec des conséquences sur la vie communautaire? Et, finalement, quel fut le résultat de ces réactions compliquées et de ces interconnexions maléfiques, dans l'alchimie minoritaire de la nouvelle démocratie autochtone (pp. 22–23).

Voici des questions que l'homme de science pose sur son époque et auxquelles ce volume, réalisé par les collègues roumains et serbes, tâche de donner quelques réponses ou, tout au moins, de trouver la voie vers une réponse.

Une contribution utile aux études d'histoire récente de la Roumanie et du sud-est européen en général.

Elena Siupiur

Maria BERÉNYI, *Poveștile caselor. Români în Buda și Pesta – Tales of houses. Romanians in Buda and Pest – Mesélő házak. Románok Budán és Pesten*, Budapest, 2011, 95 p., richement illustrées en couleurs.

Maria Berényi, Directrice de l'Institut de Recherches pour les Roumains d'Hongrie (siégeant à Gyula), a composé un bel album illustré trilingue, roumain – anglais – hongrois, concernant l'histoire des Grecs, Roumains et Macédo-roumains qui vécurent et firent fortune à Budapest aux XVIII^e–XIX^e siècles. Il commence par des informations sur la situation politique et sociale de la ville au cours des siècles et sur les premiers commerçants grecs et macédo-roumains qui élargirent leurs affaires vers Budapest, pour s'y installer ensuite (Derra, Arghir, Lica etc.) (p. 10–14). Le destin des hommes d'affaires et des bâtiments qu'ils firent ériger est évoqué ensuite par un voyage à travers la ville: Place Vörösmarty – palais Lica, maisons de la famille Mocioni, de Georges Sina, Anastase Lepora et Constantin Grabovschi (p. 15–18); rue Váci – la maison habitée pendant vingt ans par Alexandre Mocioni (1841–1901) et le palais de Cristofor Naco (d. 1848), un fameux hôtel et salon de bals, connu dès 1777 comme «Zu den Kürfuster Inn», où Franz Liszt, âgé de onze ans, donna un concert en 1823 (p. 18–28); Place Roosevelt – le Palais de l'Académie Hongroise des Sciences, édifié par les contributions de quelques familles macédo-roumaines aisées: par exemple, le baron Simon Sina (1753–1822) y offrit 80.000 forints, la plus grande somme reçue pour le projet; rue Veres Pálné – au numéro 11 se trouvait le siège de la Société «Petru Maior» et la revue littéraire *Luceașărul*, ainsi que la demeure du poète Octavian Goga (1903–1904) (p. 47–51). Naturellement, la place la plus importante est accordée aux propriétés d'Emanuil Gojdu (1802–1870), dont la présentation est accompagnée par une biographie de l'illustre juriste et homme politique d'origine macédo-roumaine (p. 55–70). Le livre présente l'activité créatrice de quelques grands architectes hongrois: parmi eux, Hild József qui, à part les nombreuses demeures aristocratiques de la ville, aménagea la promenade sur le Danube du côté de Pesta et la Place Roosevelt, une des plus belles de l'Europe du temps. L'auteur signale aussi des traces historiques disparues, comme la «Maison Vulpe», propriété de Dumitru Vulpe, qui fut démolie en 1888: ici vécut Anastasia Pometa, la femme de Vulpe qui, après la mort de son mari, devint la première femme d'Emanuil Gojdu. La présentation des beaux édifices bâtis par les grandes familles grecques, roumaines et macédo-roumaines est accompagnée de l'histoire vécue par les occupants qui y déroulèrent des affaires, y vécurent leurs vie d'étudiant (au début du XX^e siècle, environ 300 jeunes Roumains étudiaient à Budapest) ou bien y organisaient des salons littéraires, tel que celui d'Atanase Grabovschi (1779–1840) qui eut comme invités Petru Maior, Samuil Micu-Klein, Georges Șincai, Dinicu Golescu, Eftimie Murgu etc. Les nombreuses illustrations couvrent tous les sujets atteints dans l'album: portraits des dizaines de personnalités mentionnées, estampes d'époque et photos modernes des maisons et palais, couvertures des productions littéraires dont l'existence est liée à ces bâtiments, où elles furent soit composées, soit imprimées. Voilà un beau guide intellectuel de la ville de Budapest, miroir de l'histoire des Grecs, Roumains et Macédo-roumains qui trouvèrent ici un milieu favorable pour leurs ambitions fondatrices.

Ioana Feodorov

Bilder aus der Dobrudscha 1916–1918. Imagini din Dobrogea 1916–1918, trad. Gustav Rückert, Ex Ponto, Constanța, 2011, 374 p.

Voici un livre dont on attendait depuis longtemps qu'il fût traduit en roumain parce que sa première version, en allemand, était devenue pratiquement introuvable. C'est un recueil d'études qui datent de presque un siècle, mais leur âge n'a rien enlevé de leur intérêt; ce serait plutôt le contraire, puisque, à part le sérieux de l'information, le caractère personnel des appréciations critiques éclaire les conditions dans lesquelles furent écrits ces textes qui décrivent les conditions ethniques, géographiques, historiques et économiques de la Dobroudja à l'époque de la première guerre mondiale. En effet, ce florilège fut conçu pour l'administration militaire allemande pendant l'occupation de cette province roumaine.

Pour commencer, les éditeurs ont eu la bonne idée d'inclure un tableau d'une centaine de noms de localités sous leur ancienne forme, souvent influencée par la colonisation ottomane, mais que les divers régimes se sont efforcés de «nationaliser» en lui substituant une toponomastique roumaine. Le regard jeté sur la géologie locale par Friedrich Freiherr von Huene est accompagné par des pages consacrées à la faune, domaine où Robert Ritter von Dombrowsky, auteur d'un inestimable ouvrage sur les oiseaux de la Roumanie, se trouvait à son aise. Un autre des officiers chargés de mettre leur expérience scientifique au service de la future exploitation de la Dobroudja par l'Allemagne impériale s'occupe des pêcheries du Danube et de la mer Noire, tandis que l'agriculture et l'élevage des moutons forment l'objet d'un chapitre.

Les observations du grand archéologue Carl Schuhhardt, qui connaissait la région depuis 1884, portent sur trois *valla*, dont deux érigés par les Romains. Les fouilles que Schuhhardt a eu l'occasion d'entreprendre en 1917 au trophée d'Adamklissi et près de Cernavoda lui ont fourni des renseignements précieux sur l'art provincial romain et sur la religion des Thraces. Le savant allemand y ajoute aussi ses souvenirs à propos d'un voyage à Constanța.

Paul Traeger, historien et ethnographe, s'est donné comme tâche de présenter les villages de la Dobroudja fondés et habités par des colons venus de Bade, de Hesse, du Mecklembourg ou, surtout, de Russie et de Bessarabie. A leur sujet, d'ailleurs, on se rappelle les impressions de l'archevêque Netzhammer, archéologue et numismate, qui a visité les villages allemands à la même époque. L'érudit Traeger avait exploré des *tumuli* auxquels Schuhhardt s'était également intéressé. Quand il ne puise pas ses connaissances dans les sources classiques, il apporte un témoignage éclairant sur les coutumes et les croyances des habitants: Russes, Bulgares, Turcs, Tatares et Gagaouz. Il faut bien reconnaître que les préjugés politiques inévitables ont fait Traeger se fier à la théorie de Roesler qui refusait aux Roumains toute continuité avec la population latinophone placée au nord du Danube dans l'antiquité. Néanmoins, cet exposé qui remplit une centaine de pages ne peut être méconnu par qui voudrait lire une esquisse de l'histoire de la Dobroudja.

Le dernier chapitre enrichit le volume d'un compte-rendu de la campagne de 1916 sur les bords du Bas-Danube. M. Vasile Ciobanu donne une bibliographie des références à la présence des Allemands en Dobroudja. Tout cela représente un utile instrument de travail, ce qui nous fait réfléchir au bon usage de la guerre...

Andrei Pippidi

Despina-Irini TSOURKA-PAPASTATHI, Η νομολογία του κριτηρίου της ελληνικής „κομπανίας“ του Σμπίου Τρανσυλβανίας 17ος – 18ος αι. Πηγές του δικαίου και των θεσμών του απόδημου ελληνισμού/Les arrêts du tribunal de la „Compagnie“ grecque de Sibiu en Transylvanie XVII^e – XVIII^e siècles. Sources du droit et des institutions de la Diaspora grecque, avec la collaboration de Eleni Kyrtzi-Nakou, Académie d'Athènes, Athènes, 2011, 686 p. (Annuaire du Centre de recherches pour l'histoire du Droit grec, vol. 42, supplément no. 10).

Despina-Irini Tsourka-Papastathi est, de nos jours, sans nul doute, le chercheur qui connaît mieux que personne la Compagnie grecque de Sibiu, dont elle a patiemment étudié pendant des années les archives, conservées principalement dans le fonds de manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine. Son ample monographie Η ελληνική εμπορική κομπανία του Σμπίου Τρανσυλβανίας 1636–1848. Οργάνωση και δίκαιο (La compagnie commerciale de Sibiu en Transylvanie, 1636–1848. Organisation et Droit), publiée en 1994 sous l'égide de l'Institut d'études balkaniques de Thessalonique offrait la représentation fidèle et détaillée des origines, du statut, de la structure, de la composition, du fonctionnement, de la position dans la société, des compétences et des pratiques judiciaires et du sort de cette „Compagnie des marchands grecs (Ρωμαίοι) de Sibiu“ depuis 1636 jusqu'en 1848, dans le contexte mouvementé de l'histoire de Transylvanie, Principauté tribulaire de l'Empire ottoman (1540–1691) au moment de la naissance de cette association, province

de l'Empire des Habsbourg ensuite (1691–1867). Dans les annexes de son admirable monographie l'auteur avait déjà offert l'édition diplomatique particulièrement soignée de certains documents de première importance concernant la Compagnie Grecque de Sibiu. Il s'agit tout d'abord du Privilège général accordé aux Grecs de Transylvanie par le Prince Georges Rákoczi (1636), qui forme de ces étrangers exerçant surtout le commerce avec l'Empire ottoman, une *Universitas totius Communitatis Graecorum quaesturam exercentium*, à l'instar de l'*Universitas Saxonum* ou l'*Universitas Siculorum*, c'est à dire une communauté nationale grecque autonome (*natio Graeca*), dont les membres jouissaient du droit de constituer des associations ayant leur propres administrations et juridiction (*ius compagniae*), ce qu'ils ont fait en créant les Compagnies de Sibiu (1639) et de Braşov (1678). Il s'agit ensuite des Privilèges spéciaux concédés par les Empereurs Léopold I (1701) et Marie Thérèse (1777) (celui-ci d'après une copie du diplôme latin se trouvant dans les Archives de Hongrie), dont l'un élargissait, tandis que l'autre limitait les droits commerciaux et les compétences judiciaires de ces Compagnies, y compris le droit des Grecs de s'adjoindre des Chrétiens orthodoxes, mais non pas Grecs (des Roumains, des Bulgares, des Serbes etc.). Il s'agit ensuite des Statuts de la Compagnie de Sibiu, adoptés par l'Assemblée de ses membres et, en dernier lieu, de divers autres décisions, procès-verbaux, serments des officiels et arrêts du tribunal de la Compagnie.

Le beau livre que Despina-Irini Tsourka-Papastathi vient de publier sous l'égide du Centre de recherches pour l'histoire du Droit grec de l'Académie d'Athènes comprend l'édition diplomatique, abondamment commentée de quelques autres 500 arrêts et procès-verbaux du tribunal de la Compagnie grecque de Sibiu. L'édition est fondée sur les *Cod. Gr. 976*, *Cod. Gr. 978*, *Cod. Gr. 979* et *Cod. Gr. 1153* de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, dont les *Cod. Gr. 978* et *Cod. Gr. 979* sont édités intégralement. Il s'agit de documents témoignant des compétences de ce tribunal, juridiction de première instance tant au civil qu'au pénal des membres de la Compagnie et des marchands de passage en Transylvanie originaires de l'Empire ottoman, les juridictions d'instance supérieure et d'appel de la Principauté, plus tard du Saint Empire Romain étant le *Prefectus Transylvaniae*, le *Thesauriatus Transylvaniae*, la *Camera aulica Transylvanensis*. L'auteur constate que le droit appliqué par le tribunal de la Compagnie pour résoudre les litiges relevant du droit des affaires alliait le droit coutumier utilisé dans les milieux urbains orthodoxes de l'Empire ottoman aux normes juridiques et aux pratiques et procédures du droit transylvain, y compris celles des tribunaux ecclésiastiques. C'est le substrat juridique romain commun au droit post-byzantin et au droit transylvain qui a fait possible une telle synthèse au bénéfice de la compagnie. Les documents édités dans ce gros volume étayent de manière convaincante les considérations sur la Compagnie Grecque de Sibiu et particulièrement sur les aspects juridiques de sa structure et de son fonctionnement formulées par l'auteur tant dans la monographie publiée en 1994 que dans les commentaires accompagnant la présente collection de sources. Pas seulement les historiens du Droit et de la vie sociale et économique, mais aussi les philologues et les linguistes trouveront dans les textes édités dans ce livre nombre de données relevantes pour l'histoire de la langue grecque couramment parlée. Les deux tomes consacrés par Despina-Irini Tsourka-Papastathi à la Compagnie de Sibiu sont une invitation aux historiens à reprendre, en partant de fondements documentaires plus solides et à un niveau scientifique plus élevé que par le passé, le débat sur le rôle des Grecs dans la vie des peuples du Sud-Est de l'Europe et surtout dans la vie des Roumains et de leurs Pays aux XVII^e–XVIII^e siècles.

Nicolae-Şerban Tanaşoca

In memoriam

PETRE ȘERBAN NĂSTUREL (1^{er} avril 1923 – 18 janvier 2012)

Le 12 janvier 2012, s'éteignait à Paris, où il avait vu le jour le 1er avril 1923, Petre Șerban Năsturel, membre honoraire de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de l'Académie Roumaine. Descendant d'une ancienne famille roumaine, fils d'un père entiché d'histoire, il devait sa première formation intellectuelle à la patrie de sa mère, la France dont il recouvra la citoyenneté après son refuge en Occident. Accompagnant son père, de retour en Roumanie avec toute sa famille au commencement des années 1940, il se mit à étudier à fond la langue de ses ancêtres dans les textes de l'ancienne littérature roumaine laïque et ecclésiastique, ce qui donna à l'époque une charmante tournure archaïque à son parler, abondant par ailleurs en gallicismes. Possédant finalement à merveille les deux langues, il deviendra un éminent traducteur du roumain en français, aptitude qui l'aida à gagner sa vie dans les moments difficiles qui ne lui firent pas défaut. Entre 1944 et 1946, Petre Șerban Năsturel a fait ses études universitaires à Bucarest, suivant les cours de la Faculté de Lettres et Philosophie et de l'École des Archives de l'État. Ayant reçu une solide formation classique de helléniste et de latiniste, apprenant le slave ancien, il allait devenir un distingué philologue et historien, expert en études médiévales, byzantines et balkaniques, excellent spécialiste par surcroît en paléographie et épigraphie grecque. Chargé de conférences à l'École des Archives (1948–1950) et chargé de recherches à l'Institut d'Histoire et Philosophie de l'Académie de la République Populaire Roumaine (1948–1952), il fut mis en disponibilité pour des raisons idéologiques par ses employeurs, profondément engagés dans la lutte de classe aux années de la Grande Terreur stalinienne. Il réussit à devenir collaborateur de la Commission des Monuments Historiques (1953–1957, 1959–1964) et du Musée Historique de Bucarest (1957–1959), institutions à caractère moins idéologique, où il s'initia à l'étude systématique du patrimoine architectural et artistique national. Il aimait témoigner de sa reconnaissance envers ses illustres maîtres, tels Nicolae Bănescu, Vasile Grecu, Dionisie M. Pippidi, Georges Brătianu, Victor Papacostea, Mihai Berza, Alexandru Elian, Aurelian Sacerdoțeanu, Maria Holban, Damian Bogdan, Emil Vârtosu. Il avait été aussi un très proche disciple et collaborateur scientifique du R.P. Vitalien Laurent, membre honoraire de l'Académie Roumaine, Directeur de l'Institut Français d'Études Byzantines des Pères Assomptionnistes, établis à Bucarest en 1937, mais expulsés du pays par les communistes à la fin de 1947. Au moment de la dissolution de l'Institut, Petre Șerban Năsturel contribua à ses risques et périls au sauvetage de la fameuse bibliothèque des Pères Assomptionnistes, laquelle fut transférée discrètement à l'abri de la nuit, par-dessus le mur séparant

les jardins des deux immeubles, dans celui de l'Ambassade de France. En 1949, il soutint à Iassy la thèse de doctorat intitulée *Contributions à l'histoire des relations byzantino-roumaines*, qui ne lui a pourtant pas apporté les bénéfices du titre académique doctoral, bientôt aboli. Il dut franchir les autres nombreux obstacles dont le régime communiste s'efforçait d'entraver la carrière des gens attachés aux valeurs de la civilisation européenne et de la tradition nationale, il dut faire face aux chicanes qu'il leur cherchait, il dut endurer des humiliations et éprouver les troubles d'un certain dédoublement de la personnalité, typique des régimes prétendus socialistes. Chargé de recherches à l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de l'Académie Roumaine depuis 1964, il se réfugia en 1970 dans le monde libre, trouvant tout d'abord asile à Athènes, pour se rendre ensuite à Paris. Il fut chargé de cours de diplomatie byzantine à l'Université Paris-IV (1975–1988) et passa en Sorbonne un second doctorat en byzantinologie (1979). Il fut lié d'amitié avec beaucoup de byzantinistes et balkanologues européens, en premier lieu avec Jean Gouillard et Léandre Vranoussis, auxquels s'ajoutaient pas mal de Roumains, tels que Paul Cernovodeanu, Șerban Papacostea, Petre Diaconu, Andrei Pippidi, Matei Cazacu et, parmi les plus jeunes, Dan Ioan Mureșan.

Croyant à la vérité et passionné de sa recherche, animé par un patriotisme authentique, Petre Șerban Năsturel se fit un devoir de tirer au clair des aspects peu connus de l'histoire des Roumains, à base de sources sûres, soit inédites, soit méconnues ou mal interprétées avant lui. Particulièrement actif et travailleur, Petre Șerban Năsturel a publié, outre ses quelques livres et ses dizaines de comptes-rendus, à peu près deux centaines d'études, articles et notes, d'une extrême variété. Aucun domaine du Moyen-Age roumain et balkanique n'échappa à sa curiosité scientifique. Mais ce sont surtout l'Empire et l'Église byzantine et leurs rapports avec les Roumains qui ont retenu son intérêt. Il consacra sa seconde thèse de doctorat, soutenue en 1979 en Sorbonne, aux relations des Pays Roumains avec le Mont Athos. Titré *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XIV^e siècle à 1654*, publié en 1986 à Rome, cet ouvrage est le meilleur dont on dispose à ce sujet. Petre Șerban Năsturel fit partie aussi, à côté de Tomislav Iovanović et Radu Păun, de l'équipe coordonnée par Boško Bojović qui publia récemment *Chilandar et les Pays Roumains (XV^e–XVII^e siècles). Les actes des princes roumains des archives de Chilandar (Mont Athos)*, Paris, 2010. Fasciné parce qu'il croyait être l'avatar roumain de l'idée impériale byzantine, il formula à plusieurs reprises des hypothèses incitatives, quoique plutôt hardies à ce sujet. Également vif était son intérêt pour l'histoire de la romanité balkanique qui le faisait se pencher sur le sort des différentes branches de la population «vlaque», en premier lieu des Roumains de l'espace byzantin et bulgare. Il avait rassemblé dans le volume *Înșiruire istorice*, Aalborg-Danemark, 2000, 336 p., nombre de ses études éparpillées en différentes revues.

L'homme était d'une parfaite civilité et d'une affabilité touchante. Sincèrement attaché à ses collègues, qui n'étaient pas toujours ses amis, il aimait

leur accorder, sans jamais perdre son sourire, sans jamais épargner sa peine, son généreux appui professionnel. Aux jeunes byzantinistes en formation de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes, il s'est fait un devoir d'enseigner l'épigraphie et la paléographie grecque. Sa bibliothèque particulièrement riche était accessible à tous. Il aimait la critique, les controverses scientifiques et la polémique savante, les pratiquant cependant sans aucune malveillance, avec esprit et élégance, par pur soif de la vérité. Incapable de haïr ses semblables, même ceux qui lui avait fait du mal, il méprisait et dénonçait en revanche impitoyablement l'imposture, la ruse et le mensonge. Malgré les nombreuses déceptions qu'il a du subir pendant la vie, il avait gardé quelque chose d'enfantin dans sa personnalité, une certaine innocence, alliée paradoxalement à son esprit critique toujours vif. Si l'on tourne les nombreuses pages des volumes qu'on lui a dédiés à l'occasion de ses dernières anniversaries, dans cette dernière décennie, on dirait qu'il a été aimé et respecté par tous ses confrères.

Que Dieu ait son âme en paix!

Nicolae-Șerban Tanașoca

**VIE SCIENTIFIQUE
DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
2011**

I. PROGRAMMES DE RECHERCHE

- 1) Mărturii românești peste hotare (Témoignages roumains à l'étranger)
- 2) Etnicitate și practici socio-economice în Balcani (Ethnicité et pratiques socio-économiques dans les Balkans)
- 3) Etnicitate, limbă și identitate în Sud-Estul Europei (Ethnicité, langue et identité dans le Sud-Est de l'Europe)
- 4) Relațiile Rusiei cu România și cu țările din Sud-Estul european (secolele XVIII–XX) (Les relations de la Russie avec la Roumanie et les pays du Sud-Est européen – XVIII^e–XX^e siècles)
- 5) Reintegrare europeană și modernizare în Sud-Estul Europei (secolele XVI–XIX) (Réintégration européenne et modernisation dans le Sud-Est européen, XVI^e–XIX^e siècles)
- 6) Politică și cultură în Europa de Sud-Est (secolele XIX–XX) (Politique et culture dans le Sud-Est de l'Europe)
- 7) Documente și instrumente de lucru privind istoria Sud-Estului european (Documents et instruments de recherche concernant l'histoire du Sud-Est européen)
- 8) Religie și colonizare în cetățile grecești din Pontul de Vest (Religion et colonisation dans l'espace colonial grec)
- 9) Călători din Orient în Țările Române și Rusia (Les voyageurs orientaux dans les Pays Roumains et la Russie)
- 10) Tratatul de istorie a Banatului (Traité d'histoire du Banat)

II. LIVRES PARUS

- Daniel Cain, *Diplomați și diplomație în Sud-Estul European. Relațiile româno-bulgare la 1900*, București, Editura Academiei Române, 303 p.
- Lia Chisacof, *Πήγες Ανέκδοτα Εργα*, Nicosia, Atena, Πανεπιστημιακές Εκδόσεις Κύπρου, Gutenberg, 364 p.
- P.S. Episcop Calinic, Zamfira Mihail, *Ierarhi în corespondență cu un preot de enorie*, Iași, Editura Doxologia, 2011, 328 p.
- Nicolae Șerban Tanașoca, *Creație și tradiție literară bizantină. Studii și texte*, București Editura Universității Naționale de Arte, 293 p.
- Andrei Timotin, *La démonologie platonicienne. Histoire de la notion de daimōn de Platon aux derniers néoplatoniciens*, Leiden, Brill (col. Philosophia Antiqua, 128), 2011, 404 p.

*

- Virgil Căndea, *Mărturii românești peste hotare. Creații românești și izvoare despre români în colecții din străinătate*, serie nouă, vol. II, *Finlanda – Grecia*, coord. Ioana Feodorov, colectiv de editare: Andrei Pippidi, Andrei Timotin, Mihai Țipău, București, Editura Biblioteca Bucureștilor, 2011, 760 p.

- Virgil Căndea, *Mărturii românești peste hotare. Creații românești și izvoare despre români în colecții din străinătate*, serie nouă, vol. III, *India – Olanda*, coord. Ioana Feodorov, colectiv de editare: Andrei Pippidi, Andrei Timotin, Daniel Cain, București, Editura Biblioteca Bucureștilor, 2011, 378 p.
- Jean-Louis Carra, *Istoria Moldovei și a Țării Românești*, étude introductive et notes par Ligia Livadă, traduction et notes par Veronica Grecu, Iași, Institutul European, 2011.
- Constantin Erbiceanu, *Scrisori alese*, postface par Andrei Pippidi, București, Editura Semne, 2011.
- Andrei Eșanu și Constantin Iordan (coord.), *Cultură și politică în Sud-Estul Europei (sec. XV–XX), Materialele sesiunii științifice din 1 septembrie 2010*, Chișinău, CEP USM, 2011, 188 p.
- Emilian Popescu, Tudor Teoteoi, Mihai-Ovidiu Cătoi (coord.), *Études Byzantines et post-byzantines*, vol. VI, București, Editura Academiei Române, 2011, 542 p.
- Cătălina Vătășescu, N. Suhačev (coord.), *Identitate, etnicitate, limbă în Sud-estul Europei*, Actele Colocviului organizat la 29 septembrie 2010, București, Institutul de Studii Sud-Est Europene din București și Institutul de Studii Lingvistice din Sankt Petersburg (Biblioteca de studii și cercetări sud-est europene, III), București, Editura Biblioteca Bucureștilor, 2011, 156 p.
- Elena Siupiur, Andrei Pippidi (coord.), *Les Relations de la Russie avec les Roumains et avec le Sud-Est de l'Europe du XVIII^e au XX^e siècle* (Biblioteca de studii și cercetări sud-est europene, IV), București, Editura Biblioteca Bucureștilor, 2011, 216 p.

III. ÉTUDES ET ARTICLES PARUS DANS DES RECUEILS ET REVUES SCIENTIFIQUES

- Daniel Cain, *România lui Carol I în memorialistica diplomatică bulgară*, in Paul Nistor, Adrian-Bogdan Ceobanu (éd.), *Diplomație și destine diplomatice în lumea românească*, Târgoviște, Editura Cetatea de Scaun, 2011, pp. 87–100.
- Daniel Cain, *À la recherche des Aroumains de Macédoine. Notes de voyage*, RESEE, XLIX, 2011, pp. 321–334.
- Daniel Cain, *Un diplomat bulgar în România – Simeon Radev*, in „Magazin Istoric”, XLV, 2011, nr. 11 (536), pp. 44–48.
- Lia Brad Chisacof, *Inter-multi-trans and cross-disciplinary research: what lies ahead of the research in Modern Greek studies on Romanian soil (and at large)*, in *Greek Research in Australia, Proceedings of the Biennial International Conference of Greek Studies*, edited by Marietta Rosetto, Michael Tsianikas, George Couvalis and Maria Palaktsoglou, 2009, <http://dspace.flinders.edu.au/dspace/community-list>.
- Lia Brad Chisacof, *The Phanariot Prince Nicolae Petru Mavrogheni and Dimitrie Cantemir*, in *Travaux du Symposium International Le livre, La Roumanie, L'Europe*, Bucarest, Editura Biblioteca Bucureștilor, 2011, pp.42–56.
- Lia Brad Chisacof, *Împrumuturile interdialectale din perspectiva schimbării de cod*, in *Identitate, etnicitate, limbă în Sud-Estul Europei*, București, Editura Biblioteca Bucureștilor, 2011, pp. 107–118.
- Lia Brad Chisacof, *Beyond the borders of the city Hermannstadt/ Sibiu*, in *Bruckenthalia, Romanian Cultural Review*, I, nr. 1 (Sibiu – Alba Iulia), 2011, pp. 20–28.
- Lia Brad Chisacof, *Iluminism în limitele cronologice firești. Meșteșugul Doftoriei*, in *Studia Linguistica et Philologica*, București, Editura Universității din București, 2011, pp. 131–141.
- Cristina Codarcea, *Le catholicisme de frontière dans les Balkans au XVII^e siècle. Le clergé catholique entre l'information et la délation*, in *Contributions à la production et la circulation de l'information de l'époque moderne*, Angers, 2011 (sous presse).
- Cristina Codarcea, *Frontier Catholicism: The Catholic mission in the Balkans during the Seventeenth century*, in *Conversion as Confessional Interaction in Early Modern Europe*, Leiden, Brill (sous presse).
- Cristina Codarcea, *Construcția identității catolice în Balcani în secolul al XVII-lea*, in *Etnicitate, identitate, limbă în Sud-Estul Europei*, București, Editura Biblioteca Bucureștilor, 2011, p. 51–63.

- Cristina Codarcea, *Les pèlerinages mixtes dans les Balkans, du XVII^e au XIX^e siècle. Occasions pour accommoder les différences ou accroître les ségrégations?*, in *Civilisations. Revue internationale d'anthropologie sociale*, Bruxelles (sous presse)
- Tatjana Thelen, Ștefan Dorondel, Alexandra Szoke, Larissa Veters, *'The Sleep Has Been Rubbed from Their Eyes': Social Citizenship and the Reproduction of Local Hierarchies in Rural Hungary and Romania*, in *Citizenship Studies*, 3–4, 2011, pp. 513–527.
- Ștefan Dorondel, *Contesting Pasts: Property Negotiation and Land Reform in a Romanian Village*, in *New Europe College Yearbook*, 2008–2009, pp. 121–138.
- Cristina Feneșan, *Țările Române și Răscoala de la Vârșeț din anul 1594*, in *Anuarul Institutului de Cultură al Românilor din Voivodina*, 2011, 30 p.
- Ioana Feodorov, *Notes sur les mots non arabes dans le Voyage du Patriarche Macaire d'Antioche par Paul d'Alep*, in *Festschrift for Nadia Anghelescu*, București, Editura Universității București, 2011, pp. 193–214.
- Ioana Feodorov, *Images et coutumes des Pays Roumains dans le récit de voyage de Paul d'Alep*, in *Tropes du voyage. Les rencontres*, Paris, L'Harmattan, 2010, pp. 221–246.
- Ioana Feodorov, *Stadiul actual al studiilor privitoare la Dimitrie Cantemir*, in *Dimitrie Cantemir*, București, Editura Biblioteca Bucureștilor, 2011, pp. 139–150.
- Ioana Feodorov, *Le Préambule d'Athanase Dabbās à la version arabe du Divan de Dimitrie Cantemir*, in *Le livre. La Roumanie. L'Europe*, București, Editura Biblioteca Bucureștilor, 2011, pp. 101–108.
- Constantin Iordan, *Rumânija i problemăt Makedonija po vreme na balkanskata kriza (1912–1913)*, in *V tãrsene na nacionalnija ideal, 1878–1913. Dokladi i sãobštenija ot Meždunarodna naučna konferencija* (Blagoevgrad, 2–3 oktombri 2008 g.), Blagoevgrad, 2009, pp. 442–448.
- Constantin Iordan, *La Roumanie, la Bulgarie et l'Allemagne au Bas-Danube et en Dobroudja (1916–1918)*, in *Le Livre. La Roumanie. L'Europe*, Bucarest, Editura Biblioteca Bucureștilor, 2011, pp. 427–438.
- Constantin Iordan, *Les Chefs de la mission diplomatique de la Roumanie à Sofia pendant l'entre-deux-guerres: esquisses de portraits*, in *RESEE*, XLIX, 2011, pp. 275–280.
- Ligia Livadă, *Igienismul românesc, un model european de pedagogie socială (sfârșitul secolului XIX – începutul secolului XX)*, in Toader Nicoară (coord.), *Disciplină socială și modernitate în societatea modernă și contemporană, secolele XVI–XXI*, Cluj-Napoca, Editura Accent, 2011, pp. 183–194.
- Vasilica Lungu, *Kelainai 2008: Trouvailles ceramiques, in Kelainai – Apemeia Kibotos. Developpement urbain dans le contexte anatolien. Stadtentwicklung im anatolischen Kontext*, Bordeaux, Ausonius éditions, 2011, pp. 249–277.
- Zamfira Mihail, *Emil Turdeanu și Basarabia*, in Marin Diaconu, Zoltán Rostás, V. Șoimaru (éd.), *Cornova – 1931*, Chișinău, Editura Quant, 2011, pp. 564–568.
- Zamfira Mihail, *Einführung in die vergleichende Untersuchung der slawischen liturgischen Manuskripte der Rumänische Orthodoxen Kirche (XVII. Jh.)*, in *Études byzantines et post-byzantines*, VI, 2011, pp. 365–382.
- Cătălina Velculescu, Zamfira Mihail, Ileana Stănculescu, Ovidiu Olar, *Des missels grecs et slavons aux traductions en roumain (XVII^e siècle), manuscrit roum. BAR 1790 Bucarest et manuscrit roum. BAR 1216 Cluj-Napoca*, in *RESEE*, XLIX, 2011, pp. 33–52.
- Zamfira Mihail, *O baladă a lui Gh. Asachi publicată la Paris*, in *Philologica Jassyensia*, VII, n° 1 (13), 2011, pp. 187–194.
- Zamfira Mihail, *Descrierea Basarabiei de către Xavier Hommaire de Hell (1846)*, in *Limba Română*, XL, nr.1, 2011, pp. 101–107.
- Viorel Panaite, *From Allegiance to Conquest. Ottomans and Moldo-Wallachians from the Late Fourteenth to Mid Sixteenth Centuries (II)*, in *RESEE*, XLIX, 2011, pp. 197–212.
- Andrei Pippidi, *Despre Chiajna la Alep*, in *SMIM*, XXVIII, 2011, pp. 99–104.
- Andrei Pippidi, Cristina Neagu, *Doctoratul de la Oxford al lui N. Iorga*, in *Analele Universității București*, Istorie, LIX, 2011, pp. 3–14.
- Andrei Pippidi, *En regardant Du Cange au travail*, in *RESEE*, XLIX, 2011, pp. 113–123.

- Andrei Pippidi, *The Development of an Administrative Class in South-East Europe*, in Wim van Meurs, Alina Mungiu-Pippidi (éd.), *Ottomans into Europeans. State and Institution-Building in South-Eastern Europe*, London, Hurst & Co., 2010, pp. 111–133.
- Elena Siupiur, *Emigratzija: sotzjalnaie i politiceskije uslovija jizni v Jugo-Vostocinoi Evrope. XV–XIX vv. Nekatorâie razmişlenija*, in *Migratzija i emigratzija v stranah Tzentralnoi i Jugo-Vostocinoi Evropâ v XVIII–XX vek*, Moskva, 2011, pp. 64–93.
- Elena Siupiur, *Carmen Sylva – Königin Elisabeth von Rumänien im bulgarischen literarischen und öffentlichen Diskurs 1895–1916*, in Edda Binder, Romanița Constantinescu (Hrsg.), *Gedächtnis der Literatur. Rumänien im Blickfeld*, Ludwigsburg, Pop Verlag, 2011, pp. 490–504.
- Elena Siupiur, Daniel Cain, *L'émigration et les communautés ethno-confessionnelles en Roumanie au XIX^e siècle. Quelques considérations*, in *Études Balkaniques*, 2011, no. 1, pp. 149–160.
- Stelu Şerban, *Politică și etnicitate. Rudarii din Varna, Bulgaria*, in *Piramida* (Vojvodina, Zrenjanin), I, 2011, nr. 2, pp. 26–41.
- Nicolae Şerban Tanaşoca, *La aniversarea Regelui/ On the anniversary of The King*, in *Principele Radu al României* (ed.), *Lumea Regelui*, Iași, Polirom, 2011, pp. 202–209.
- Nicolae Şerban Tanaşoca, *La position du Ministère des Affaires Étrangères de la Roumanie sur la question Aroumaine à la veille de la Conférence de la Paix de Paris (1945)*, in *Le livre. La Roumanie. l'Europe*, IV, Bucureşti, Editura Biblioteca Bucureştilor, 2011, pp. 305–322.
- Nicolae Şerban Tanaşoca, *O pledoarie inedită a lui George Murnu pentru clasicismul greco-roman la Seminarul Veniamin din Iași (1896)*, in Episcop-vicar patriarhal Varlaam, Emilian Popescu (coord.), *Omăgiu, Daniel patriarh al Bisericii Ortodoxe Române. Euharistirion Patriarhului Daniel al României*, Bucureşti, Editura Basilica a Patriarhiei Române, 2011, pp. 534–543.
- Nicolae Şerban Tanaşoca, *Scrisoarea Marelui Ritor al Patriarhiei Ecumenice Manuil din Corint către Neagoe Basarab*, in *Tabor*, 8, 2011, Cluj-Napoca, pp. 5–15.
- Tudor Teoteoi, *Déserteurs et fuyards – témoignages byzantins inaperçus sur la romanité orientale*, in *Études byzantines et post-byzantines*, VI, Bucureşti, 2011, pp. 43–55.
- Tudor Teoteoi, *Steven Runciman – un ultim reprezentant al istoriei povestite*, in St. Runciman, *Vecerniile siciliene*, Bucureşti, Editura Nemira, 2011, pp. 7–18.
- Tudor Teoteoi, *Românii, antroponime și toponime românești în textele ultimilor istorici bizantini*, in *Identitate, etnicitate, limbă în Sud-Estul Europei*, Bucureşti, Editura Biblioteca Bucureştilor, 2011, pp. 19–40.
- Tudor Teoteoi, *Ceremonialul imperial bizantin la marile sărbători religioase*, in *Lumina de Duminică*, VII, no. 4 (272), 2011, pp. 6–7.
- Andrei Timotin, *Îcône privée et pouvoir local. L'icône de Syméon Eulabès et les opposants de Basile II*, in *Études byzantines et post-byzantines*, VI, Bucureşti, 2011, pp. 127–134.
- Andrei Timotin, *La vision du paradis d'André Salos. Héritages anciens et idéologie impériale byzantine*, in *Revue de l'histoire des religions*, Paris, CCXXVIII, 2011, no. 3, pp. 389–402.
- Andrei Timotin, *Redéfinitions arméniennes de la sainteté byzantine (IX^e–XI^e siècles)*, in „Transylvanian Review”, vol. XIX, Suppl. 5:3, 2010, pp. 73–82.
- Andrei Timotin, *Eunuci paflagonieni în Constantinopol (secolele X–XI). Realități și ideologie*, in SMIM, XXIX, 2011, p. 57–71.
- Andrei Timotin, Ovidiu Olar, *La paternité du texte sur la Fortune de la maison ottomane traduit par Vlad Boşulescu*, in RESEE, XLIX, 2011, pp. 189–195.
- Andrei Timotin, Emanuela Timotin, *Les traductions de l'italien et de l'allemand de Vlad Boşulescu (1763–1764). Projet d'édition*, in *Revue Roumaine de Linguistique*, LVI, 2011, pp. 81–91.
- Cătălina Vătăşescu, *Lat. GRUMUS și GRUMULUS în albaneză*, in Maria Marin, Daniela Răuță (coord.), *Studii de dialectologie, istoria limbii și onomastică. Omăgiu Domnului Teofil Teaha*, Bucureşti, Editura Academiei Române, 2011, p. 485–491.
- Laurențiu Vlad, Boris Trechniewski, Tivadar Palágy, Olivier Cassagnau, Luciana Alexandra Ghica, Ruxandra Ivan, *Le complexe de la périphérie dans les cultures politiques européennes, in Ouest – Est: Dynamiques Centre – périphérie entre les deux moitié du continent. Des regards interdisciplinaires*, éd. Patrick Renaud, Judit Maár et Traian Sandu, Paris, L'Harmattan, 2011, pp. 405–422.

– Laurențiu Vlad, *Frânturi din biografiile unor indezirabili. Aventurieri, delincvenți, propagandiști în fața autorităților statului român (prima parte a veacului al XX-lea)*, in Toader Nicoară (coord.), *Disciplină socială și modernitate în societatea modernă și contemporană, secolele XVI–XXI*, Cluj-Napoca, Editura Accent, 2011, pp. 65–92.

III. RÉUNIONS SCIENTIFIQUES

a) Congrès, colloques

– Virginia Blînda, *Cetățeanul în retorica vocabularului politic din Principatele Române (prima jumătate a secolului al XIX-lea)*, Colloque international *Retorica politică modernă în Centrul și Sud-Estul Europei. Origini și forme de manifestare, secolele XVI–XX*, organisé par l'Université „Al. I. Cuza” Iași, nov. 2011.

– Lia Brad Chisacof, *Enlightenment in its natural limits: Meșteșugul doftoriei, 13. Internationaler Kongress zur Erforschung des 18. Jahrhunderts*, Graz, juillet, 2011.

– Ioana Feodorov, *Le Récit du voyage du Patriarche Macaire par Paul d'Alep: héritage et évolutions récentes du projet d'édition*, Colloque *Relations entre les peuples orthodoxes de l'Europe orientale et les chrétiens arabes aux XVI–XVIII siècles*, Bucarest, sept. 2011.

– Vasilica Lungu, *Bathus Limen: un nouveau centre de production amphorique en propontide?*, Colloque international *Analyse et exploitation des timbres amphoriques grecs*, Ecole française d'Athènes, Université de Rennes 2 – Haute Bretagne, Athènes, 2011.

– Vasilica Lungu, *L'herôon d'Orgamé: étude archéo-ostéologique d'une sépulture de prestige*, IV^e Colloque international de Pathographie, Saint-Jean-de-Côle, Dordogne, mai 2011.

– Nicolae Șerban Tanașoca, *O tentativă de unire a aromânilor cu Biserica Romei la sfârșitul sec. XIX*, Colloque organisé par l'Institut d'Ethnographie et Folklore „C. Brăiloiu”, Bucarest, octobre 2011.

– Nicolae Șerban Tanașoca, *Cercetarea istoriei romanității balcanice. Probleme fundamentale, etape și direcții de cercetare*, Conférence nationale *Ethnologie et le Sud-Est européen* de la Société de sciences ethnologiques de Roumanie, Bucarest, novembre 2011.

– Andrei Timotin, *Identités ethniques et religieuses au Sud et au Sud-Ouest de la mer Noire aux VII^e-XI^e siècle. Bilan des recherches*, Colloque *Recent Studies on Past and Present: New Sources, New Methods or a New Public?*, Académie Roumaine, Bucarest, septembre 2011.

– Andrei Timotin, *Four Demonologies in Conflict in Iamblichus' De Mysteriis*, Colloque *Ex Oriente lux – Neoplatonism in the East*, International Society for Neoplatonic Studies, Université de Haifa, Haifa, mars 2011.

– Andrei Timotin, *Historia magistra vitae. Méditations sur l'histoire dans un manuscrit méconnu de Venise, 13. Internationaler Kongress zur Erforschung des 18. Jahrhunderts*, Graz, juillet, 2011.

– Andrei Timotin, *Couvents privés et saints locaux à Thessalonique à la fin du IX^e siècle, 22nd International Congress for Byzantine Studies*, Sofia, Table ronde *Thessalonique. Urbanisation et dynamiques sociales*, Sofia, août 2011.

b) Autres manifestations scientifiques: conférences, symposiums, tables rondes

– Daniel Cain, *Diplomacy and diplomats in South-Eastern Europe before First World War*, Colloque *Old vs New Diplomacy. Debates about the Romanian and European Diplomacy (XIX–XXI centuries)*, Institut d'Histoire „A.D. Xenopol”, Université „Al. I. Cuza”, Iași, nov. 2011.

– Lia Brad Chisacof, *Împrumuturile interdialectale în sec. al XVIII-lea*, Conférence, Académie Roumaine, nov. 2011.

– Lia Brad Chisacof, *Medical Enlightenment*, Colloque *3rd Amphictyony of Societies of History of Medicine & Ethics in Medicine*, Grèce, juin 2011.

- Cristina Codarcea, *Catolicii din Balcani, condiție periferică și deviantă*, Universită Babeș-Bolyai, Cluj-Napoca, april 2011.
- Ștefan Dorondel, *Looking at the Edge of Society. Local Political Elite, Ethnic Groups, and Social Security in Postsocialist Romania*, Colloque *Politische Kultur und Kultur der politischen Eliten im östlichen Europa*, Munich, nov. 2011.
- Ștefan Dorondel, *From Common Pasture to Built-up Area: Strategies of Survival of a Socially Excluded Ethnic Group in Postsocialist Romania*, Colloque *Deutsche Gesellschaft für Völkerkunde in Viena*, Université de Vienne, sept. 2011.
- Ștefan Dorondel, Mihail Popa, *Imagining the Local State and Social Security Practices in Rural Romania*, Colloque *Local State and Social Security. Negotiating Deservingness and Avenues to Resources in Rural Areas*, Max Planck Institut, Halle, juin-juillet 2011.
- Ștefan Dorondel, *Food for the Dead: Reinforcing Social Ties, Work-Exchange and the Postsocialist Agriculture in Romania*, Colloque *International Association for Southeast European Anthropology*, Allemagne, avril-mai 2011.
- Constantin Iordan, *Relații româno-ruse și operațiile militare din Dobrogea văzute de Generalul Constantin Coandă*, Colloque *Primul război mondial și evenimentele de pe frontul dobrogean*, Turtucaia, sept. 2011.
- Constantin Iordan, *The Turkish Migration from Dobrudja in the inter-war period: important moments*, Colloque *Migrations and identity: historical, cultural and linguistic dimensions of mobility in the Balkans*, Institut d'Ethnographie et de Folklore de l'Académie Bulgare des Sciences, Sofia, oct. 2011.
- Constantin Iordan, *Considerații privind biografia episcopului Cetății Albe și Ismailului, Dionisie Erhan*, Session de communications *Cultură și politică în Sud-Estul Europei (sec. XV-XX)*, Institut d'Histoire, Etat et Droit de l'Académie des Sciences de Moldavie, Chișinău, sept. 2011.
- Ligia Livadă, *La frontierele Europei, un domeniu de frontieră: igienismul românesc*, Session de communications, Sovata, mai 2011.
- Ligia Livadă, *Igienismul românesc în a doua jumătate a secolului XIX – începutul secolului XX. Pedagogia socială a unui proiect politic*, Conférence, New Europe College, Bucarest, juin 2011.
- Ligia Livadă, *Profesioniști ai spațiului public în statul român modern. I. Juriștii et Profesioniști ai spațiului public în statul român modern. II. Medicii*, Conférence, École d'été de l'Université de Bucarest, Moeciu de Sus, juillet 2011.
- Ligia Livadă, *Un model socio-medical venețian în Valahia secolului al XVIII-lea. Mănăstirea-spital Colțea*, Conférence *Risorgimento italian și mișcările naționale din Europa. De la modelul italian la realitatea Europei central-orientale*, Université „Petru Maior”, Institut de Recherches Socio-Humaines „Gheorghe Șincai”, Institut d'Études Italiennes-Roumaines, Târgu Mureș, sept. 2011.
- Vasilica Lungu, *Orgame-Argamum 2010. Raport de săpături*, Session de communications, Sibiu, mai 2011.
- Vasilica Lungu, *Importuri elenistice în Marea Neagră*, Session de communications, Institut d'Histoire et d'Archéologie „A.D. Xenopol”, Iași, nov. 2011.
- Vasilica Lungu, Alexandre Baralis, Pierre Dupont, Mihaela Iacob, Caraburun-Açık Suhat, *Un nouvel établissement grec aux confins d'Histria et d'Orgamè, Pontica*, Conférence, Constanța, oct. 2011.
- Vasilica Lungu, *Dneshnite etnolingvistiche izsledvanija v Rumänija i jugo-iztočnina Evropa*, Session de communications, Sofia, nov. 2011.
- Vasilica Lungu, *Grecs et Gètes aux temps de la colonisation grecque en mer Noire. Regard croisé sur les pratiques funéraires*, București, nov. 2011.
- Zamfira Mihail, *Emil Turdeanu și Basarabia*, Symposium *Emil Turdeanu – 100*, Alba Iulia, mars 2011.
- Zamfira Mihail, *Etnolingvistica românească din perspectivă coșeriană*, Symposium *Eugen Coșeriu – 90*, Institut de Philologie „Al. Philippide”, Iași, Université „Alec Russo”, Bălți, juillet 2011.
- Zamfira Mihail, *Etape ale traducerii Sf. Liturghii în limba română în sec. al XVII-lea*, Session de communications, Centre d'Études du Moyen Age „Antim Ivireanul”, Rm. Vâlcea, sept. 2011.

- Zamfira Mihail, *Testimonial of Liturgical Service in 17th Century Romanian Principalities, History of Old Texts Colloquium*, Bucarest, oct. 2011.
- Viorel Panaite, *French Consulate in the Ottoman Egypt in the Last Decade of the Sixteenth Century*, Colloque *Convergence of the Mediterranean: Commerce, Capital and Trade Routes in the History of a Sea*, Salerno, Italie, sept. 2011.
- Viorel Panaite, *French Capitulations and Consular Jurisdiction in the Eastern Mediterranean at late-sixteenth and early seventeenth century*, Colloque *Well-Connected Domains: Intersections of Asia and Europe in the Ottoman Empire*, Heidelberg, nov. 2011.
- Elena Siupiur, *Emigrația intelectuală-emigrația politică bulgară în România și cultura politică a Renașterii bulgare*, Conférence, Université „Kliment Ohridski”, Sofia, nov. 2011.
- Elena Siupiur, *Deportările în Siberia ale populației din Basarabia. 1940–1941*, Conférence, École d’été *Memorialul de la Sighet*, Sighet, juillet 2011.
- Elena Siupiur, *Cultura politică a elitelor bulgare emigrantice în România*, Session de communications *Balkanii și periferiile lor*, *Balkanisticen Forum* de l’Université „Neofit Rilski”, Blagoevgrad, Bulgarie, février 2011.
- Elena Siupiur, *Cercetarea sud-est europeană în România*, Session de communications *Balkanisticni izsledvanija v bălgarija – săstojanie i perspektivi*, Institut d’Études Balkaniques de l’Académie Bulgare, Sofia, nov. 2011.
- Stelu Șerban, *Bulgarians in Southern Romania. National Minority or Hidden Identity?*, Colloque, *Southeast European (Post) Modernities*, Regensburg, avril 2011.
- Stelu Șerban, *Strategies of Existence in Rural Romania: Socialism, Post-socialism, and Social Security*, Colloque *Local State and Social Security. Negotiating Deservingness and Avenues to Resources in Rural Areas*, Max Planck Institute for Social Anthropology, Halle, juin–juillet 2011.
- Stelu Șerban, *Subjectivity and migration in the socialist lifetime. Cases from Nicolae Bălcescu village, Northern Dobroudja*, Colloque *Migration and Identity: Historical, Cultural and Linguistic Dimensions of Mobility in the Balkans*, Institut d’Ethnographie et de Folklore de l’Académie Bulgare des Sciences, Sofia, oct. 2011.
- Nicolae Șerban Tanașoca, *Din istoria relațiilor Patriarhiei ecumenice cu Țara Românească. Scrisoarea marelui ritor Manuil din Corint către Neagoe Basarab*, Session de communications de l’Université Nationale d’Art, Bucarest, juin 2011.
- Nicolae Șerban Tanașoca, *Scrisoarea marelui ritor Manuil din Corint către Neagoe Basarab*, Session de communications de la Société de culture byzantine et l’Union Hellène de Roumanie, Bucarest, juillet 2011.
- Nicolae Șerban Tanașoca, *Despre identitatea și istoria aromânilor*, Conférence à l’École d’été de l’Institut Culturel Roumain, Sinaia, juillet 2011.
- Nicolae Șerban Tanașoca, *Nicolae Iorga – istoric al Sud-Estului european*, Conférence, Musée d’Art, Ploiești, novembre 2011.
- Nicolae Șerban Tanașoca, *Românii de dincolo de Dunăre*, Conférence, Université libre „Nicolae Iorga”, Vălenii de Munte, août 2011.
- Nicolae Șerban Tanașoca, *Cercetarea istoriei romanității balcanice. Probleme fundamentale, etape și direcții de cercetare*, Conférence, Association Roumaine d’Ethnologie.
- Nicolae Șerban Tanașoca, *Între Sf. Scaun și Fanar: scrisoarea marelui ritor Manuil din Corint către Neagoe Basarab Voievod*, Session de communications de l’Institut d’Histoire „N. Iorga”, Bucarest, novembre 2011.
- Tudor Teoteoi, *L’empereur à cheval – un détail négligé du cérémonial byzantin*, Symposium *Ethnicité, identité et langue*, Institut d’Études Balkaniques de Sofia, oct. 2011.
- Andrei Timotin, *Représentations du paradis dans les visions byzantines de l’au-delà*, Conférence, EHESS, Centre d’Études Byzantines, Neo-Helléniques et Sud-Est Européennes, Paris, nov. 2011.
- Florin Țurcanu, *L’émigration roumaine en Occident et l’image de la Russie pendant la première décennie de la Guerre Froide*, Colloque *The Image of Russia in the Balkans*, Association Internationale d’Études du Sud-Est Européen, Varsovie, nov. 2011.

IV. RÉUNIONS SCIENTIFIQUES ORGANISÉES PAR L'INSTITUT: CONGRÈS, COLLOQUES, SESSIONS DE COMMUNICATIONS

ISSEE a organisé, en collaboration avec la Bibliothèque Métropolitaine de Bucarest, l'Académie Roumaine et l'université de Bucarest, le Colloque international *Le Livre, la Roumanie, l'Europe*, Sinaia, septembre 2011. Les membres suivants de l'Institut ont présenté des communications:

- Ioana Feodorov, *Notes sur les livres et l'imprimerie chez Paul d'Alep*, Voyage du Patriarche Macaire III d'Antioche aux Pays Roumains, en Ukraine et en Russie.
- Ioana Feodorov, *Connaissance de l'humaniste Denis de Rougemont en Roumanie*.
- Constantin Iordan, *Un voyageur roumain dans le Proche-Orient au début du XX^e siècle*.
- Stelu Șerban, *Ottoman terms in the rural economy on the both sides of the Danube, 19th to 20th centuries*.
- Andrei Timotin, *L'Histoire universelle traduite par Vlad Boțulescu. Ms. 68 Miscell.Cod. II Diversi de l'Archivio di Stato de Venise*.

ISSEE a organisé deux colloques internationaux:

- le Colloque roumain-russe concernant les *Relations entre les peuples orthodoxes de l'Europe Orientale et les chrétiens arabes aux XVI–XVIII siècles*, Bucarest, sept. 2011
- le Colloque international d'archéologie avec le soutien de l'Ambassade de France, Bucarest, 2011.

ISSEE a organisé également les conférences suivantes dans le cadre de ses sessions de communications:

- Daniel Cain, *Lumea diplomatică și Sud-Estul European la 1900*, mars 2011.
- Cristina Feneșan, *Islamizarea centrelor urbane din Vilayetul Timișoara*, mai 2011.
- Nicolae Șerban Tanașoca, *Episoade uitate din istoria „chestiunii aromânești” în lumina corespondenței inedite a lui Ioan D. Caragiani cu Ion Ghica și Apostol Margarit*, juin 2011.
- Ștefan Vâlcu, *File din trecutul celei mai vechi instituții românești de învățământ din Bulgaria: școala din Turtucaia*, octobre 2011.

Virginia Blînda

Livres reçus

- Achim, Venera; Achim, Viorel (coord.), *Minoritățile etnice în România în secolul al XIX-lea*. București: Ed. Academiei Române, 2010, 316 p.
- Achim, Viorel, *Politica sud-estică a regatului ungar sub ultimii Arpadieni*. București: Editura Enciclopedică, 2008, 350p.
- Antonescu, Dinu, *Columna lui Traian: arhitectura de pe friza sculptată*. București, Ed. A.R.A., 2009, 290p.
- Avram, Andrei A., Focșeneanu, Anca, Grigore, George (editori), *Omagiu Nadia Anghelescu*. București: Editura Universității București, 2011, 576 p.
- Barbier, Frédéric, *Le rêve grec de Monsieur de Choiseul: les voyages d'un Européen des Lumières*. Paris: Armand Colin, 2010, 302 p.
- Barnea, Alexandru (coord.), *Primul secol de arheologie în România*. București: Editura Academiei Române, 2010, 148 p.
- Bekker-Nielsen, Tonnes (ed.), *Ancient fishing and fish processing in the Black Sea Region*. Aarhus: Aarhus University Press, 2005, 222p. (Black Sea Studies. The Danish National Research Foundation's Centre for Black Sea Studies, nr. 2)
- Bekker-Nielsen, Tonnes, *Urban Life and local politics in Roman Bithynia. The small world of Dion Chrysostomos*. Aarhus: Aarhus University Press, 2008, 211p. (Black Sea Studies. The Danish National Research Foundation's Centre for Black Sea Studies, nr. 7)
- Bock, Siegfried, Muth, Ingrid, Schwiesau, Herrman (hrsgb.), *DDR-Außenpolitik Ein Überblick: daten, fakten, personen, vol. 3*. Berlin: LIT Verlag, 2010, 386p.
- Breeze, David J. *The Antonine Wall: Frontiers of the Roman Empire*. Edinburgh, 2009, 72 p.
- Chisacof, Lia Brad, (ΕΠΙΜΕΛΕΙΑ ΕΚΔΟΣΗΣ), *Πήγας. ANEKΛΟΤΑ ΕΡΓΑ*, Atena, Εκδόσεις Gutenberg, 2011, 364 p.
- Coleman, Janet, *Ancient greek, modern and post-modern agonisms: the possibilities for democratic toleration*. Atena: Institute for Neohellenic Research, National Hellenic Research Foundation, 2008, 136 p.
- Courtois, Stephane, *Pata oarbă a memoriei europene: 23 august 1939: alianța sovieto-nazistă*. București: Editura Fundația Academia Civică, 2009, 133 p.
- Cristian, Luca (ed.), *Negustorimea în Țările Române, între Societas Mercatorum și individualitatea mercantilă în secolele XVI–XVIII*. Galați: University Press, 2009, 299 p.
- Djuvara, Neagu, *Thocomerius – Negru Vodă: un voivod de origine cumană la începuturile Țării Românești*. București: Humanitas, 2009, 234 p.
- Eșanu, Andrei, *Mănăstirea Voroneț: istorie, cultură, spiritualitate*. Chișinău: Editura Pontos, 2010, 416 p.
- Hitchins, Keith, *The Identity of Romania*. București: Editura Enciclopedică, 2009, 307 p.
- Hojte, Jakob Munk, *Mithridates VI and the Pontic Kingdom*. Aarhus: Aarhus University Press, 2009, 375 p. (Black Sea Studies. The Danish National Research Foundation's Centre for Black Sea Studies, nr. 9)
- Jordan, Constantin (ed.), *Marta Bibescu și prințul moștenitor al Germaniei. File de istorie, 1909–1910*. Iași: Institutul European, 2010, 192 p.
- Jordan, Constantin, Eșanu, Andrei (coord.), *Cultură și politică în Sud-Estul Europei (sec. XV–XX): sesiune științifică*. Chișinău: CEP USM, 2011, 188 p.
- Jianu, Angela, *A circle of friends: Romanian revolutionaries and political exile 1840–1859*. Leiden, Boston: Brill, 2011, 382 p. (Balkan studies library, nr.3)
- Longinović, Tomislav Z., *Vampire Nation. Violence as cultural imaginary*. Durham and London: Duke University Press, 2011, 212 p.
- Madgearu, Alexandru, *Organizarea militară bizantină la Dunăre în secolele X–XII*. Târgoviște: Editura Cetatea de Scaun, 2007, 198 p.
- Mihail, Zamfira, *155 de cărți într-o carte*. Chișinău: Ed. "Prometeu" SRL, 2010, 532p.

- Mitu, Nicolae Razvan, *România in Sud-Estul Europei. (Evoluții balcanice în sec. XIX–XX)*. Craiova: Aius PrintED, 2011, 184 p.
- Mungiu-Pippidi, Alina, van Meurs, Wim (ed.), *Ottomans into Europeans: State and Institution Building in South-East Europe*. London: Hurst&Company (Publishers), 2010, 346 p.
- Neuwirth, Hubert, *Widerstand und Kollaboration in Albanien 1939–1944*. Wiesbaden: Harrassowitz Verlag, 2008, 307 p. (Albanische Forschungen; band 27)
- Nieling, Jens, *Die Einführung der Eisentechnologie in Südkaukasien und Ostanatolien während der Spätbronze- und Früheisenzeit: dissertation*. Aarhus: Aarhus University Press, 2009, 363 p. (Black Sea Studies. The Danish National Research Foundation's Centre for Black Sea Studies, nr. 10)
- Panaite, Viorel, *Dreptul păcii și războiului în Islamul Otoman: glosar și bibliografie*. București: Editura Universității București, 2008, 242 p.
- Rădvan, Laurențiu, Cârdei, Valentin (trad.), *At Europe's borders: medieval towns in Romanian Principalities*. Leiden, Boston: Brill, 2010, 613 p. (East Central and Eastern Europe in the Middle Ages 450–1450/ general editor Florin Curta; vol. 7).
- Rosboch, Michelle, *Decidere in vano: I. Aspetti delle invalidità nelle sentenze medievali*. Napoli: Jovene Editore, 2010, 283 p.
- Ruozzi, Elisa, *La tutela dell'ambiente nella giurisprudenza della Corte Europea dei Diritti Umani*. Napoli: Jovene Editore, 2011, 279 p.
- Siupiur, Elena; Pippidi, Andrei, (coordinateurs), *Les relations de la Russie avec les roumains et avec le sud-est de l'Europe du XVIII^e au XX^e siècle, Actes du Colloque international, Bucarest le 14 Septembre 2010*, București, Biblioteca Bucureștilor, 2011, 216 p.
- Spinei, Victor, *The Romanians and the Turkic Nomads North of the Danube Delta from the Tenth to the Mid-Thirteenth Century*. Leiden, Boston: Brill, 2009, 545 p. (East Central and Eastern Europe in the Middle Ages 450–1450/ general editor Florin Curta; vol. 6).
- Stârcea-Crăciun, Matei, *Brâncuși: limbajele materiei*. București: Editura Anima, 2009, 485p.
- Stolba, Vladimir F. (ed.), *Chronologies of the Black Sea area in the period c. 400–100 B.C.* Aarhus: Aarhus University Press, 2005, 335 p. (Black Sea Studies. The Danish National Research Foundation's Centre for Black Sea Studies, nr. 3)
- Stolba, Vladimir F., Guldager Bilde, Pia (eds.), *Surveying the Greek Chora: Black Sea region in a comparative perspective*. Aarhus: Aarhus University Press, 2006, 346 p. (Black Sea Studies. The Danish National Research Foundation's Centre for Black Sea Studies, nr. 4)
- Tanașoca, Nicolae-Șerban, *Balcanologie și politică în România secolului XX: Victor Papacostea în documente din arhivele securității și din arhiva personală*. București: Biblioteca Bucureștilor, 2010, 328 p. (Biblioteca de Studii și Cercetări Sud-Est Europene; II)
- Tanașoca, Nicolae-Șerban, *Creație și tradiție literară bizantină: studii și texte*. București: Editura UNARTE, 2009, 293 p.
- Țeicu, Dumitru, Cîndea, Ionel (ed.), *Românii în Europa medievală (între Orientul bizantin și Occidentul latin)*. Brăila: Editura Istros a Muzeului Brăilei, 2008, 893 p.
- Τσουρκα-Παπαστάθη, Δεσποινα-Ειρηνη, *Η νομολογία του κριτηριου της Ελληνικης "Κομπανιας" του Σίμπιου Τρανσυλβανίας 170σ–180σ αι. Πηγές του δικαίου και των δεσμών του απόδημου ελληνισμού*, Αθηνά, Ακαδημία Αθηνών, 2011, 686 p.
- Vătășescu, Cătălina (coord.), *Identitate, etnicitate, limbă în Sud-Estul Europei, actele Colocviului organizat de Institutul de Studii Sud-Est Europene și Institutul de Studii Lingvistice din Sankt Petersburg, 29 septembrie, 2010, București*, Institutul de Studii Sud-Est Europene al Acad. Române, Biblioteca Metropolitană București, București: Biblioteca Metropolitană, 2011, 156 p.
- Von Wilfried Heller; Sallanz, Josef (hrsg.), *Die Dobrudscha: Ein neuer Grenzraum der Europäischen Union: sozioökonomische, ethnische, politisch-geographische und ökologische Probleme*. Munchen-Berlin: Verlag Otto Sagner, 2009, 234 p. (Südosteuropa-Studien/Gernot Erler; band 76).
- Weiß, Peter Ulrich, *Kulturarbeit als diplomatischer Zankapfel*. Munchen: R. Oldenbourg Verlag, 2010, 425 p. (Südosteuropäische Arbeiten, nr. 139)
- Wolfgang, Ismayr (ed.), *Die politischen Systeme Osteuropas. Aktualisierte und erweiterte auflage (vol. 3)*. Wiesbaden: Verlag für Sozialwissenschaften, 2010, 1187 p.
- Zahariade, Mihail, *The Thracians in the Roman Imperial Army from the First to the Third Century A.D. : Auxilia*. Cluj-Napoca: Ed. Mega, 2009, 409 p.



PROIECT EDITORIAL FINANȚAT DE
ADMINISTRAȚIA FONDULUI CULTURAL NAȚIONAL

